DC
199
.A3
A3
1818
v.5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresdemadam05abra

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME CINQUIÈME

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION

LE DIRECTOIRE

LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME CINQUIEME

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTES

CHAPITRE PREMIER

Inquisition de Davout. — Anecdote plaisante du camp de Bruges. — Le général Lamothe. — Affaire du général Fournier. — Opinion sur les hommes qui entouraient Napoléon. — M. Quatremère de Quincy. — Portique triomphal à la place du grand Châtelet. — Réponse de Napoléon au Conseil général de la Seine. — Cavalerie de mer inventée par M. Quatremère-Disjonval. — Moyens de repousser les boulets de canon et de naviguer sans navire, par le même. — Le général Mathieu Dumas. — Disgrâce de M. Quatremère-Disjonval. — Napoléon à Arras. — Accueil cordial qu'il fait à mon mari. — Ma correspondance avec Mme de Limoges, aujourd'hui vicomtesse de Puthod. — Voyage à Boulogne. — Incidents remarquables.

Tous ceux qui ont particulièrement connu le maréchal Davout, doivent se rappeler qu'il avait une haine profonde contre la noblesse ancienne, et même, avant l'empire, contre toute autre. Mais le motif en est peu connu, le voici :

M. Davout est d'une excellente famille, et d'une noblesse qui est, de toute manière, fort capable de soutenir les honneurs dont l'empereur l'a comblée

dans son chef. Il était au service avant la révolution et, quoique fort jeune lorsqu'arrivèrent les voyages à Coblentz et à Worms, il se souvint avant tout qu'il était Français, désapprouva hautement le départ de ses camarades et refusa de les suivre. Son opinion manifestée avec franchise lui attira quelques affaires désagréables et, entre autres, un duel. Mais il n'en fut pas moins toujours dans les mêmes sentiments et refusa de partir. Il reçut d'abord des avertissements, il n'en tint compte, des lettres anonymes les suivirent, il les eut en mépris. Mais un jour, il reçut une boîte soigneusement fermée, dans laquelle étaient une quenouille et un fuseau ! Son cœur fut blessé profondément.

— Ah ! dit-il, en brisant l'insulte muette et pourtant si parlante, vous voulez qu'il y ait guerre entre nous? Eh bien oui, nous nous battrons, mais à vous le parti de la honte, à moi celui de la gloire et celui de l'honneur, celui dans lequel je défends mon pays.

Et, à partir de ce moment, Davout fut l'ennemi déclaré de tout ce qui était noble de l'ancien régime, bien que lui-même en fût un, et un des *bons*, comme on en faisait la remarque toutes les fois qu'on parlait aux Tuileries, parmi les chambellans, de la noblesse qui se rattachait à l'empire, et parmi laquelle il s'en trouvait de *bons*, mais aussi de bien mauvais.

Un des grands griefs qu'on reprochait à Davout, et que j'entendais résonner partout autour de moi dans mes différentes *courses militaires* au travers de tous nos camps, c'était cette inquisition morale, cette surveillance portée à un point terrible de rigidité qu'il exerçait sur son armée. On n'aime déjà guère l'inquisition en Espagne, là où cependant *sa crainte* et *son*

amour se sucent avec le lait. Qu'on juge de son effet en France, au milieu d'une armée dont les soldats comme les officiers étaient tous fils de la révolution, et avaient encore de ces belles pensées de liberté, d'égalité, de ces pensées qui avaient hissé le drapeau tricolore au plus haut du sommet des nations !

A cette époque le général Soult commandait à Boulogne, lieu bien plus important encore qu'Ostende, surtout si l'on veut voir le but, je crois, véritable, pour lequel l'empereur avait placé là toute cette belle armée sous les ordres de Soult, la destinant à conquérir le monde. Le général Soult était bien sévère, plus peut-être que Davout, mais il était juste, soit par calcul, soit par nature, mais il avait derrière lui un homme qui le forçait d'aller droit, et cet homme était l'empereur. Soult eut le bon esprit de ne chercher à plaire que par l'exécution *littérale* de son devoir. S'il outrepassait quelquefois les ordres, c'était relativement au bien du service, mais jamais dans un but répréhensible. Ainsi donc, jamais, au travers des choses que plus tard on a reprochées au maréchal Soult, dans sa campagne de Galice et de Portugal, et dont le pauvre maréchal Ney m'a laissé de si singuliers documents, jamais on ne lui a reproché ce que je viens de dire pour Davout et qui partait alors de la voix générale. Je n'aime pas dans le maréchal Soult l'oubli dans lequel il semble laisser trop souvent le souvenir de ses anciens frères d'armes. Je l'ai toujours trouvé armé de réponses *au nom de la loi*, de cette pauvre loi si souvent violée pour d'autres et jamais respectée.

Qu'on me passe cette digression, je reviens à mon sujet; aussi bien ce que j'ai dit de Davout me rap-

pelle une histoire assez plaisante arrivée à cette époque au camp de Bruges. Presque tous ceux qui ont figuré dans cette aventure vivent encore, notamment le héros de l'affaire.

Le général Oudinot, brave et loyal comme je l'ai dépeint, et comme tout le monde le connaît, avait été souvent compromis auprès du premier consul par les conspirations qui pullulaient alors, et dans lesquelles il était aussi inconnu et innocent qu'un maillot d'un jour de vie; il l'avait toujours prouvé et s'en était constamment tiré avec l'honneur qui lui revenait, mais aussi avec tout l'ennui que devaient nécessairement amener de telles platitudes.

Dans toutes ces affaires, un homme que Fouché n'aimait pas avait été marqué de son méchant index, et chaque fois que du trouble s'élevait au nom du général Oudinot, soit relativement au premier consul, soit dans son propre intérêt, Fouché trouvait toujours moyen de faire entrer le nom du chef d'escadron Lahe dans bien des désagréments.

J'ai déjà parlé du général Lahe dans les deux premiers volumes de mes Mémoires. J'ai dit qu'il avait été fort beau, qu'il avait de l'esprit, mais je n'ai pas assez donné de détails sur cet esprit fort remarquable à la fois par l'originalité, la variété et la solidité qui en faisaient le fond. Le général Lahe est du très petit nombre des hommes dont mon humeur morose me ferait goûter aujourd'hui l'esprit et les manières. Il est ce que je veux que soit un homme possédant la réputation d'homme d'esprit. Il ne porte avec lui aucun désappointement comme tant de gens dont on parle et qui n'offrent en réalité qu'une toile peinte derrière laquelle il n'y a rien, et qui pendant presque

toute leur vie ont subsisté à l'aide de l'aumône que chacun leur fait d'un peu de bonnes manières, d'un peu d'esprit, d'un peu de politesse, d'un peu de bon sens même, car on se dit :

— Mais je me trompe sûrement. Cette personne doit être spirituelle, elle doit être polie, elle doit bien juger de tout, car enfin, *tout le monde le dit.*

Le général Lahe n'est pas de ces gens-là. Sans doute il se trouvera quelques personnes qui, ayant passé sous son *scalpel* un peu incisif, tâteront leur cicatrice avant de répondre; mais celles qui seront impartiales conviendront avec moi que c'est un homme tout à fait agréable et d'un esprit fort distingué. La chose n'est pas commune aujourd'hui, on peut la faire remarquer.

Il y avait antipathie entre le général en chef du camp de Bruges et les hommes tels que M. de Lahe qui prenaient leur sujet de raillerie là où ils le trouvaient à leur convenance ; mais il en existait un autre qui datait de l'affaire du colonel Fournier. Cette affaire dans laquelle M. de Lahe, ami lui-même du colonel Fournier, n'avait aucun tort, même le plus léger, lui avait causé assez d'ennuis pour qu'il en eût conservé beaucoup d'humeur contre ceux qui les avaient fait naître, et l'on sait qu'en général la conscience est une cloche qui tinte avant toutes les autres. Aussi voit-on toujours ceux qui ont tort crier d'avance après les offensés.

Le général Oudinot avait apprécié M. de Lahe et l'avait pris pour aide de camp. Davout, comme je viens de le dire plus haut, l'avait dans la plus belle des grippes et, lorsque le général Oudinot fut nommé pour commander la première division du camp de Bruges

et servir sous les ordres d'un homme moins ancien divisionnaire que lui, ce qu'il accepta sans humeur comme un brave homme qu'il était, Davout lui dit avec un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je ne veux pas que tu mènes au camp ton beau Lahe. Je ne le veux pas voir.

C'était un premier acte de despotisme. Car si Davout, en sa qualité (pour ne pas dire un autre mot) de compagnon d'Oudinot, titre qu'il méritait parfaitement sans en avoir l'air le moins du monde, eût dit en buvant un verre de vin de Champagne :

— Frère, n'emmène pas Lahe, la chose eût été ridicule et rien de plus. Mais, le commandant en chef disant en style d'ordonnance :

— *Je ne veux pas que tu emmènes Lahe*, l'affaire devenait despotique, n'en demeurant pas moins ridicule.

Le général Oudinot aimait son aide de camp, mais il aimait encore plus la paix et, tout brave qu'il était devant la bouche d'un canon, il pouvait ne pas l'être devant celle de Davout, quoiqu'elle ne fût pas si grande. Le résultat de cet ordre fut de causer une grande joie à M. de Lahe, parce que Oudinot le laissa effectivement à Paris, et de donner au général en chef du camp de Bruges une grande idée de ce qu'il pourrait obtenir en parlant de sa grosse voix.

M. de Lahe, qui à cette époque était jeune, agréable et fort à la mode, goûta fort cette façon d'arranger les choses, se réservant la faculté d'enfourcher un bidet de poste au premier coup de canon qui se tirerait à gauche ou à droite. Il allait au bal, au bois de Boulogne ; il faisait en même temps l'amour et des peurs de l'autre monde à Fouché : tout cela marchait en-

semble, et il passait très bien son temps. Mais il n'est rien qui ne lasse en ce monde, le bonheur et la joie comme le reste. Un beau matin, M. de Lahe s'éveilla en songeant encore, par suite d'un rêve, qu'étant aide de camp de l'un des généraux les plus distingués de l'époque, il lui fallait être à son poste. En conséquence de ces réflexions, il quitte Paris et arrive à Ostende.

Oudinot fut charmé de le voir ; mais chacun fut surpris, parce que tout le monde connaissait les mauvaises dispositions du général en chef à son égard. L'effet répondit à ce que les antécédents avaient fait présumer. Davout fit tout ce qu'il était possible de faire dans le cercle circonscrit où M. de Lahe l'avait placé, parce qu'il avait trop de tact et de finesse, et surtout trop de sentiment de sa dignité personnelle, pour se mettre dans une position au pouvoir de l'ennemi.

Lorsqu'un gros chien aboie, tous les roquets jappent pour faire comme lui. Ce fut ce qui arriva dans le camp de Bruges. Alors, quoique toujours en riant de cette guerre ridicule, M. de Lahe rêva aux moyens de la terminer. Il était jeune, vif, tout cela pouvait se gâter. Il valait mieux en finir quand la chose était encore sortable. Il y songeait, lorsque le hasard lui en fournit le moyen.

Il était un jour dans une salle basse de la maison qu'occupait Oudinot, rêvant précisément à ce qu'il devait faire, lorsque des pas se firent entendre près de la fenêtre ouverte contre laquelle il se trouvait assis. Il était presque nuit, et il ne pouvait distinguer quelles étaient les personnes qui causaient en se promenant, mais il les reconnut bientôt à la voix. C'étaient Da-

vout et Oudinot ; tous deux parlaient avec feu et très haut. Oudinot affirmait, Davout réfutait ; et dans un moment d'élan, il ajouta en s'arrêtant précisément au-dessous de la fenêtre :

— Je te dis que j'en suis sûr ! Que diable viens-tu me soutenir là. Je te répète que le chef d'escadron de gendarmerie *Florainville* ouvre toutes les lettres des gens dont on se méfie et qu'il m'en donne un extrait. Voilà comment je le sais. Qu'as-tu à dire ?

— Ah ! dit M. de Lahe, dans son petit coin noir, tu lis toutes les lettres des gens dont tu te méfies !... Tu ne m'aimes pas, tu dois donc lire les miennes... Eh bien, à nous deux !

Et voilà que le lendemain il part du camp de Bruges, à l'adresse du beau-frère de M. de Lahe, M. Lay, qui alors était, je pense, exilé en Hollande pour opinion, mais je ne sais pas laquelle, une longue lettre remplie de plaintes sur la douleur qu'il éprouvait d'être au camp du général Davout.

« Je suis souvent tenté de retourner à Paris, lui disait-il, mais on parle de guerre, il n'y faut pas penser... Il me faut voir continuellement un homme dur, injuste, que je ne puis que haïr ! Quel malheur que cet homme, si difficile à vivre, si désagréable, soit pourtant un génie supérieur qu'on est contraint d'admirer ! Imagine-toi qu'hier je suis rentré de la revue presque furieux. Les manœuvres les mieux exécutées, parce qu'il forme les soldats mieux qu'aucun des autres commandants en chef ; et dire qu'il faut que j'en convienne !... etc., etc. »

Venait ensuite le correctif. La pilule avait été assez dorée pour un jour. La semaine suivante, une seconde lettre part pour la Hollande, et toujours dans le

même style. Mais, cette fois, il parle du dévouement à la personne de l'empereur, et, ce dévouement, personne ne peut le contester à Davout.

« Ce qui me frappe, disait-il, c'est surtout le soin que cet homme apporte à présenter l'empereur aux troupes comme un demi-dieu. Je t'assure que moi, qui suis ici comme un juge tout à fait partial, moi qui, certes, n'aime et n'aimerai jamais Davout, eh bien, je suis forcé de convenir que l'empereur n'a pas de plus fidèle serviteur, etc., etc. »

Une troisième suivit celle-ci, et puis M. de Lahe attendit l'effet du médicament administré à la haine du général en chef. Il fut rapide. L'orgueilleuse faiblesse avait été chatouillée, elle le montra bientôt. Un jour, Oudinot est invité à dîner au quartier général et, devant tout l'état-major, en sortant de la parade, Davout lui dit :

— Tu mèneras avec toi ton aide de camp Lahe, je veux le voir.

Oudinot se rendit à six heures du soir chez Davout, mais avec un nommé Hutin, son second aide de camp. M. de Lahe donna une excuse présentable, mais, gardant sa dignité, il ne fut pas chez le général en chef au premier caprice de retour qu'il lui plaisait d'avoir Le lendemain, une nouvelle lettre part d'Ostende.

« Voilà ce que j'ai fait, dit-il à son beau-frère, et je crois avoir bien agi ; car, si je n'aime pas Davout, je l'estime, et suis convaincu que le patelinage et la soumission ne font rien près de lui. Son caractère est de fer, sa volonté inébranlable. C'est sur le champ de bataille, si je suis assez heureux pour m'y trouver avec lui, que je veux me venger de ses mépris. Lui, *juste* pour tous, injuste pour moi seul! Lui, si brave

que personne ne peut le suivre au feu... hé bien! il me verra à ses côtés; je lui prouverai qu'il peut inspirer l'héroïsme, mais non pas la bassesse, etc., etc. »

Cette dernière lettre fut le coup de grâce. L'invitation fut renouvelée avec une telle insistance que M. de Lahe ne put refuser plus longtemps de s'y rendre et, à dater de cette époque, il devint l'objet d'une prédilection constante qui effarouchait les favoris les plus aimés. Lorsque nous serons arrivés à la triste époque de 1815, j'aurai à raconter une histoire qui est un fait remarquable dans l'époque et où le maréchal Davout et le brave et loyal général Lahe se trouvent en scène d'une manière singulière, ainsi qu'un de mes amis. Je me suis servie du mot *loyal*, parce que le général Lahe fut, dans cette circonstance, l'organe d'un bien beau sentiment patriotique. Ce fait est d'un haut intérêt et me donne de l'émotion lorsque je me le rappelle.

Avant de quitter le camp de Bruges pour celui de Boulogne, en repassant par Arras, il me faut raconter une histoire arrivée dans ce même temps, qui amusa, comme il sera facile de le croire, tous les voisins du camp de Bruges, et qui est d'autant plus étonnante que Davout était un homme d'un esprit supérieur.

Qu'est-ce que des Mémoires contemporains? C'est une réunion de tout ce qui, pendant un certain nombre d'années, a passé devant les yeux de celui ou de celle qui écrit. C'est une mosaïque des plus variées, entourant une figure principale et lui servant de cadre. Ainsi donc, je ne me borne pas, dans ce que j'appelle à bon droit *mes Mémoires*, à ne parler que de l'empereur. Sans doute, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, c'est sur lui que porte la plus éclatante lumière,

mais un tableau qui ne serait que lumineux fatiguerait l'œil qui le regarderait. Il faut, sinon des contrastes trop tranchants, au moins des tons plus adoucis. C'est pourquoi je n'omets rien de ce que me rappelle ma mémoire pour ces époques auxquelles nous sommes arrivés maintenant. D'ailleurs, il est une chose qui tient essentiellement, qui est même inhérente à l'histoire et à la personne de Napoléon, c'est tout ce qui se rapporte à ses chefs, non seulement militaires, mais administratifs. Il marche entouré de cette troupe, fort remarquable, au reste, par elle-même, mais qui prend et reçoit un intérêt positif de ses rapports avec lui. C'est donc toujours *son histoire* que j'écris en parlant de ces vingt-quatre grands officiers de l'empire, qu'il regardait lui-même comme de fortes colonnes soutenant l'édifice de la patrie. Hélas! la foudre en a beaucoup brisé!... et les autres!... Mais poursuivons notre narration.

Tout le monde connaît M. Quatremère de Quincy; c'est un de ces noms européens dont nous sommes fiers : ce fut lui qui, à l'époque du traité d'Amiens, fut chargé du rapport qui devait prononcer sur le témoignage monumental que la reconnaissance de la ville de Paris offrirait au premier consul et qui proposa une chose qui fut adoptée non seulement par le conseil général du département de la Seine, mais acceptée par le premier consul et qui est tombée dans l'oubli, parce que l'exécution fut alors indéterminément ajournée. Il était question d'élever un portique triomphal à la place du grand Châtelet. Un fonds de six cent mille francs fut ordonné pour l'érection de ce monument. Il devait être pris par moitié, *d'année en année, sur la portion du revenu de l'octroi excé-*

dant les depenses ordinaires de la commune votées par le conseil général. Ce rapport est signé : BELLART, *président;* QUATREMÈRE DE QUINCY, *secrétaire.*

La ville de Paris offrit cet hommage au premier consul le 3 nivôse an X. La réponse de Napoléon est trop remarquable pour ne pas la mettre ici dans son entier.

— J'ai vu avec une profonde reconnaissance les sentiments qui animent les magistrats de la ville de Paris. L'idée de dédier des monuments aux hommes qui se rendent utiles aux peuples, est honorable pour les nations. J'accepte l'offre du monument que vous voulez m'élever : que la place en reste désignée; *mais laissons aux siècles à venir le soin de le construire, s'ils vérifient la bonne opinion que vous avez de moi.*

J'ai rapporté ici cette réponse, parce qu'elle est peu connue et qu'elle mérite de l'être. La malveillance la plus outrée ne peut la traduire dans un autre langage que celui d'une grande et noble pensée.

Je reviens maintenant, non pas à M. Quatremère de Quincy, mais à son frère, M. Quatremère-Disjonval, le héros de mon histoire : ce dernier, fou à être breveté, mais pas assez cependant pour être mis en cage, avait été nommé adjudant général en 93 et cela comme on nommait à cette époque, assez légèrement toutes les fois qu'on criait bien haut. Au retour de l'ordre, il fut réformé. Et comme la manie militaire le tenait avec force, il courait par les chemins, par les camps, par tous les lieux où l'on battait un rappel. Il avait toujours ses poches remplies d'une foule de projets plus absurdes les uns que les autres. Sa folie — car il était vraiment un peu atteint

— était d'autant plus déplorable qu'il avait beaucoup d'esprit et une profonde érudition. Il était venu plusieurs fois trouver Junot avec des plans, tantôt pour amener des sardines vivantes de Nantes à Paris, tantôt pour que Junot présentât au premier consul un projet avec lequel l'armée devait aller en Angleterre, sans essuyer ni bourrasque, ni attaque des ennemis. C'était à n'en plus finir. Junot, par égard pour son frère, le recevait toujours bien et l'éconduisait en riant, en lui donnant le conseil de s'occuper un peu moins de la descente en Angleterre, car, à cette époque, cette idée formait toute sa monomanie et il errait comme une âme en peine d'un camp à l'autre, colportant toujours un nouveau projet, lorsque son mauvais génie lui souffla d'aller à celui d'Ostende.

Davout ne le connaissait pas. Mais le général en chef n'était pas d'un facile abord et, bien qu'il ne sût pas qu'il était un peu frappé du marteau, il ne lui donnait pas l'audience qu'il demandait. Enfin, un jour où le général revenait de passer en revue la division Friant, M. Quatremère l'attendit à sa porte et, à l'instant où il descendait de cheval, lui présenta un beau cahier, noué avec des rubans roses et bleus, et lui dit :

— Mon général, c'est un nouveau moyen de transporter nos braves soldats en Angleterre — c'était la phrase obligée; — ce moyen est sûr, mon général, fort économique..., un peu extraordinaire, peut-être. Mais les choses grandes et héroïques sont faites pour un homme comme vous, mon général.

Davout avait pour coutume d'aller au galop dans les rues boueuses d'Ostende, étant entouré, comme le savent ceux qui ont été près de lui, de vilains petits

Arabes qui pataugeaient et décrivaient un cercle de boue autour du général en chef. L'état-major ne se souciait pas d'être crotté des pieds à la tête et se tenait à honnête distance, de manière qu'à sa descente de cheval Davout ne trouva personne qui pût lui dire ce que c'était que *Quatremère-Disjonval*; il prit son mémoire, laissant le pauvre adjudant général dans le corridor, qui se trouvait, comme dans toutes les maisons d'Ostende, entre l'escalier et la porte de la rue, et il entra de suite dans la salle à manger, qui était au rez-de-chaussée. Pendant ce temps, tous les officiers d'état-major, les aides de camp arrivaient en foule et entourèrent le pauvre faiseur de projets en lui bourdonnant tant de choses aux oreilles qu'il pensa redevenir une personne raisonnable. Il aperçut au milieu de cette troupe jeune et joyeuse un collègue dans la science — il était vraiment fort instruit malgré sa folie; — c'était Bory de Saint-Vincent, alors capitaine d'état-major et attaché à celui du général Davout. Il fut à lui, lui prit la main et le supplia de le recommander au général en chef. L'autre bonne pièce, qui savait par cœur toutes les folies de Quatremère, lui promit son assistance, quoiqu'il ne le connût pas personnellement; mais Quatremère avait invoqué Pline, et quand ce n'eût été que pour l'empêcher d'aller plus loin, Bory lui aurait promis bien plus encore.

Le lendemain matin, le général demanda :

— Quel est cet homme qui m'a remis un mémoire hier en revenant de la revue? Il y a de fort bonnes choses dans ce mémoire.

Et voilà ce que disait le mémoire, composé dans un paroxysme plus violent qu'un autre :

« Qui eût imaginé avant de l'avoir exécuté, que

le bœuf labourerait pour l'homme, que le chien chasserait pour lui, que le cheval le porterait, que l'éléphant lui obéirait, que le faucon lui serait aussi soumis enfin? Que les animaux des deux éléments de la terre et de l'air changeraient leurs mœurs pour devenir esclaves de l'homme? Cela se voit cependant, car cela est. L'eau *seule* n'a pas été utile à l'homme. Et pourquoi? voici le moment de conquérir cet élément et d'en faire servir les habitants à la gloire des armées françaises!... »

Comme il serait trop long de rapporter la foule de rêveries de Quatremère, j'en viendrai tout de suite à dire qu'invoquant l'autorité de Pline, rappelant l'histoire naturelle de tous les pays et ce qu'on a dit de l'intelligence des bêtes, il concluait que les poissons n'étaient pas *plus bêtes* que le chameau, le cheval, l'éléphant et même le serin. On les dirigeait, pourquoi ne pas diriger un poisson? Et citant encore Pline, rappelant les médailles d'Athènes avec la vue du Pirée et d'un dauphin portant un homme sur son dos, il en venait à proposer de dresser une certaine quantité de dauphins — autrement dit de marsouins — destinés à porter sur leur dos quelques compagnies de tirailleurs. Rien n'était plus facile pendant le séjour de l'armée au bord de la mer. On pouvait employer les marins de la flottille à pêcher des marsouins, on les mettrait dans les bassins du port, on les y nourrirait, on les apprivoiserait, et voilà une cavalerie marine pour passer en Angleterre. Quatremère décrivait fort bien comment devait être la bride, le mors (on sait que les marsouins ont une grande bouche), enfin tout l'équipement du dauphin; car l'auteur du projet tenait à ce nom poétique. Il avait même pensé que le *mar-*

souin une fois en plein champ, c'est-à-dire en pleine eau, pourrait bien rencontrer quelque ancienne maîtresse, ou quelque ami, avec lesquels il aurait peut-être envie d'aller causer, et alors le plongeon s'en serait suivi. Pour prévenir cet inconvénient, il ajoutait à l'équipement du *marsouin-cheval* deux vessies entourées de liège, une manière de *scaphandre* enfin.

Tel était le mémoire de Quatremère-Disjonval.

Maintenant soyons sérieux. J'ai pu plaisanter et le texte y prête bien un peu; mais un *fait positif*, c'est le mémoire tel que je l'ai cité, et le projet de faire une cavalerie *marine*, avec de gros marsouins bridés et sellés. Le plus curieux peut-être du mémoire, dont j'ai des extraits entre les mains, c'est qu'il est parfaitement écrit, plein de citations savantes fort remarquables. Car il parle de plusieurs autres autorités plus respectables que Pline; enfin c'est l'œuvre d'un homme d'esprit, qu'on pourrait croire plaisanter d'une manière spécieuse sur un objet, si l'on n'avait pas connu l'homme. Junot a eu pendant huit jours, à Arras, sur son bureau, un autre mémoire de Quatremère-Disjonval pour faire doubler des vaisseaux avec de la laine et de la bourre, afin de repousser les boulets de canon. Quant à son projet des grandes cloches sous lesquelles un soldat pouvait se mettre à l'abri pour passer le détroit, étant soutenu comme le marsouin par de grosses vessies, tout le monde l'a connu dans Paris, car il fut imprimé et l'auteur en répandit un foule d'exemplaires.

Davout, qui ne connaissait pas du tout M. Quatremère-Disjonval, fut frappé au premier abord de tout ce clinquant, du chameau portant des charges, du chien rapportant la perdrix sans la manger, du che-

val sentant la main de l'homme et lui obéissant au point de partir d'un pied plutôt que d'un autre ; tout cela l'éblouit un moment, et pour le malheur du pauvre Quatremère, il dit à son déjeuner :

— Pardieu ! le premier consul sera bien étonné quand je lui présenterai un régiment de tritons... Ils ont beau faire là-haut à Boulogne, ils bâtiront bien des baraques avant d'en arriver là.

Mais tout en déjeunant il relut quelques lignes et la chose s'isola davantage de son cadre mythologique. Davout se pinça les lèvres et parut réfléchir. Vint ensuite son chef d'état-major, le général Mathieu Dumas, qui s'éclata de rire à la seule première parole de cette étrange affaire. Davout gardait le silence, mais ce silence était sinistre pour le pauvre Quatremère. Le général en chef crut qu'il était mystifié.

— Florainville, s'écria-t-il tout-à-coup en s'adressant au chef de gendarmerie de son quartier général, vous allez faire saisir ce fou de Quatremère-Disjonval. *Qu'on l'attache*, et que deux gendarmes le conduisent *à pied* de brigade en brigade, jusqu'à Paris.

Ce qui fut dit fut fait.

Nous allions à miracle dans notre triste ville d'Arras. Junot se donnait tout entier à son affaire. Je n'avais aucune idée de l'activité qu'il pouvait déployer dans de pareilles circonstances. Il mettait un orgueil bien légitime à présenter à l'empereur une troupe aussi belle, tout à fait l'œuvre de sa création. Elle était vraiment admirable. Les cheveux étaient tous coupés ; plus de poudre, plus de vieux, plus de vilains feutres ; partout des têtes bien rondes, bien propres, des schakos ou des bonnets de grenadiers, et surtout une discipline et un talent de manœuvres

que l'empereur, au reste, reconnut et loua, comme on va le voir incessamment.

Nous étions alors au milieu de l'été. L'empire était proclamé, et l'empereur nous avait fait espérer sa visite pour le mois de juillet. Tout était prêt, mais ce ne fut que dans les premiers jours d'août que nous eûmes le bonheur de le posséder. Junot ne dormit pas pendant la semaine qui précéda sa venue.

La préfecture est dans un superbe local, du moins était-ce ainsi en 1804. L'hôtel vaste, magnifique, était, autant que je puis croire, celui de l'archevêché. L'empereur y descendit. Comme ses équipages n'étaient pas encore arrivés, nos voitures et nos chevaux furent mis à ses ordres et il s'en servit toute la journée.

A peine fut-il dans le cabinet du préfet qui devint à l'instant le sien, que Junot fut admis près de lui. J'avais redouté ce moment, parce que depuis la proclamation de l'empire, Junot n'avait pas vu Napoléon et que je craignais quelque manifestation peut-être hors-d'œuvre, puisque tout était fait. Une chose cependant me tranquillisait, c'était *la passion*, je puis dire ce mot, que l'aide de camp de Toulon conservait pure et aussi enthousiaste qu'elle l'était à la batterie des sans-culottes, lorsqu'il prit la résolution de lui consacrer sa vie. Je le vis donc partir sans inquiétude comme je l'ai dit, et j'avais raison de n'en point avoir. L'empereur fut pour lui le meilleur des amis. Il lui parla avec une confiance qui devait aller droit au cœur de Junot. Cette entrevue fut remarquable sous bien des rapports. Au reste la journée le fut également, et je crois ne pouvoir mieux la retracer qu'en reproduisant en entier une lettre de moi, une

lettre écrite à l'une de mes amies[1] qui était à Paris. Au surplus, pour mettre de l'ordre dans mes relations de cette époque, je vais consulter ma correspondance de ce même temps. J'y retrouve une ponctualité de dates et de noms que je ne puis espérer de mes souvenirs, quelque exacte que soit ma mémoire.

Pour placer les choses selon leur ordre, je parlerai dans le chapitre suivant d'un voyage que nous fîmes à Boulogne et de deux autres incidents fort remarquables arrivés avant la visite de l'empereur à la réserve des grenadiers réunis. L'un est la création des vingt-quatre grands-officiers de l'empire, et l'autre la distribution des croix de la Légion d'honneur, c'est-à-dire des brevets.

[1] Cette amie est Mme de Limoges, aujourd'hui Mme la vicomtesse de Puthod. J'étais liée avec elle comme on l'est à vingt ans avec une personne qu'on aime beaucoup et avec une entière confiance. Je lui écrivais très exactement lorsqu'elle ne venait pas me joindre dans le lieu que j'habitais. Elle avait de moi peut-être deux cents lettres qu'elle me rapporta l'année dernière de sa terre de Mondespit, pour que je pusse y trouver des détails de noms et de dates que ma mémoire pouvait n'avoir pas conservés : c'est une véritable obligation que je lui ai, et dont je lui sais gré comme nouvelle marque de l'amitié qui nous lie.

CHAPITRE II

Distribution des croix à Boulogne. — Mon mari nommé grand-officier de la Légion d'honneur, puis grand'croix. — Noblesse d'ame de l'empereur. — MM. Auguste et Édouard de Colbert. — Reproches de l'empereur à Junot. — Junot demande conseil à Berthier, puis à Duroc. — Billet de ce dernier à mon mari. — Opinion sur l'expédition d'Égypte. — Désunion entre le général en chef et les officiers supérieurs. — Les cheiks turcs. — Appréciation de Kléber. — M. Édouard de Colbert, aide de camp de Junot. — Napoléon lui refuse la croix. — Ma querelle avec mon mari à ce sujet. — Comment l'empereur se vengeait. — Serment des légionnaires à cette époque. — Rœderer. — Création des 24 grands-officiers de l'empire. — Voyage à Boulogne, à Douai et à Saint-Omer. — Le général Bourcier. — Mme Gaillan et sa famille. — Camp du général Soult. — Lettre à Mme de Puthod. — Mme Pétiet et sa fille. — Amours de M. Alphonse de Colbert. — M. Pétiet, intendant général des armées. — Sa biographie.

La distribution des *croix* se fit à Boulogne le 15 août suivant. Je fus témoin de cette cérémonie unique dans l'histoire des mondes, et j'en retracerai les pompes merveilleuses avec fidélité, car le souvenir m'en est présent comme si elle avait eu lieu seulement hier.

Lorsque la Légion d'honneur fut créée, il y eut, ainsi que je l'ai dit dans le volume précédent, une opposition terrible. Cependant le premier consul l'emporta. Mais l'affaire avait été chaude. Il sentit qu'il

fallait ne pas heurter, peut-être, des opinions encore fraîches dans leurs blessures et leurs souffrances, et pendant deux ans l'on n'entendit pas parler de la Légion d'honneur. Ce n'est qu'à l'époque où l'empire fut déclaré (non pas le sacre, qui n'eut lieu que sept mois plus tard), que l'empereur fit son *classement*, si je puis m'exprimer ainsi, des différentes croix; ce qui surprit beaucoup, car, dans l'origine, on croyait que la récompense devait être uniforme, et peut-être cela aurait-il dû être ainsi. Quoi qu'il en soit, Junot reçut un jour une sorte de *lettre close*, ou, pour parler plus juste, de brevet qui lui annonçait que, pour acquitter la dette de l'État envers lui et remplacer les *armes d'honneur* qui lui avaient été accordées à différentes époques — l'ordre du jour de Nazareth en était une remarquable, par exemple — il était nommé grand-officier de la Légion d'honneur, et presque immédiatement, il fut nommé grand'croix. L'empereur lui faisait dire en même temps de lui envoyer la liste des officiers de sa division ayant eu des armes d'honneur, et celle de ceux qui, par leur conduite militaire, avaient mérité la grande récompense. Ceci me rappelle une circonstance qui prouve à quel point le cœur de Napoléon avait été ulcéré par la conduite que le parti de l'opposition avait tenue avec lui en Égypte, ainsi que la noblesse de ce même cœur, qui, plus tard, dépouilla sa prévention pour récompenser celui qu'il en jugeait digne.

Quelques mois avant notre départ de Paris, le colonel Auguste Colbert, notre ami et l'un des hommes les plus excellents, les plus loyaux qui soient au monde, vint demander à Junot une marque de son amitié. Son frère aîné, Édouard Colbert, parti

de France comme adjoint aux commissaires des guerres, avait été quelque temps en Égypte dans cette carrière. Il avait repris du service comme aide de camp du général Damas, et, revenu en France, il avait coiffé le turban et servi dans l'escadron de mamelucks qu'on avait formé dans la garde. Il s'y déplaisait, je ne sais pour quel motif, et il en voulait sortir. Auguste qui aimait tendrement son frère, qui le lui rendait à sa manière, sollicita Junot de prendre son frère avec lui comme aide de camp, cette place se trouvant vacante par le départ du capitaine Lallemand, qui avait été à Saint-Domingue. Junot aimait beaucoup les trois frères Colbert, mais Auguste était son préféré. Son caractère vif et franc était plus en rapport avec le sien que l'esprit, remarquable du reste, mais roide et compassé de l'aîné. Il dit donc à Auguste, avec la franchise qui lui était habituelle, que le premier consul avait une forte prévention contre son frère et que peut-être ce choix lui déplairait. Auguste insista et Junot promit d'en parler au premier consul. Il avait bien deviné. A peine eut-il prononcé le nom d'Édouard Colbert, que Napoléon fronça le sourcil. Puis, souriant avec une amertume qui ne lui était pas ordinaire, car ce mouvement de sa physionomie était toujours gracieux chez lui :

— Pourrais-tu me dire quelle est la raison qui te fait choisir dans toute l'armée un homme qui me déteste et qui m'en a donné mille preuves en Égypte? En vérité, Junot, il faut que je sois aussi convaincu que tu m'es attaché, pour ne pas prendre de l'humeur de quelques-unes de tes actions. Au surplus, fais ce que tu voudras.

Et il lui tourna le dos.

Junot rentra chez lui soucieux et mécontent. Il avait donné sa parole trop légèrement peut-être, mais il l'avait donnée. Il aimait Auguste et savait qu'il allait l'affliger en lui rapportant les paroles du premier consul. Dans tout ce conflit, il résolut d'aller chez Berthier, qui était alors ministre de la guerre. Il lui avait parlé de son projet de prendre Édouard Colbert pour aide de camp, et Berthier, qui ne faisait presque jamais attention à ce qu'on lui disait lorsque la chose ne lui paraissait pas en mériter fortement la peine, lui avait répondu, tout en mangeant ses ongles, qu'il faisait à merveille. Mais, lorsque Junot lui demanda conseil en lui rapportant les paroles de Napoléon, Berthier s'écria :

— Il a raison ! il a raison ! Que diable, aussi, Junot, *pourquoi choisir dans l'armée un homme qui n'aime pas le premier consul?* Car il n'aime pas le premier consul, il ne l'aime pas !

— Mais, répondit Junot presque impatienté, il ne le *hait* pas. Qu'importe au premier consul que l'un de mes officiers ne lui soit pas attaché comme toi et moi, pourvu qu'il fasse son devoir, et je réponds pour cela du capitaine Colbert.

— Il ne l'aime pas, il ne l'aime pas, je te dis, que diable, il ne l'aime pas !

Je ferai remarquer que deux ans après, le général Berthier avait pris M. de Colbert dans son état-major.

Junot, ennuyé de ces réponses presque niaises de Berthier, s'en alla trouver Duroc. Celui-ci l'écouta, le comprit, et le lendemain Junot reçut de lui ce petit billet :

« Mon cher Junot, le premier consul a eu un premier mouvement d'humeur en apprenant ta résolution de prendre le capitaine Colbert pour aide de camp. Mais cette humeur n'a été que passagère. Remplis ta parole envers ce bon Auguste, tu le peux en toute assurance.

« Amitiés.

« Duroc. »

C'était bien l'intention de Junot de remplir la promesse faite à Auguste Colbert; car, pour lui, une parole donnée était une chose inviolable. Mais il fallait braver l'humeur de son général, et arrivé là, il avait, comme il le disait lui-même, un cœur d'enfant. Le courage lui manquait.

— C'est à présent qu'il va me répéter quand il sera mécontent, me disait-il, que *je vois* ses ennemis.

Et Junot m'expliqua alors pourquoi le général en chef de l'armée d'Égypte n'avait pas disparu dans le premier consul pour de certains ressentiments qu'il conservait encore.

— Tu sais bien, me dit-il, combien le premier consul a été malheureux de la perte de l'Égypte? Tout ce qui a contribué à cette perte est marqué dans son cœur d'un stigmate peut-être injuste, mais terrible. L'une des causes que la multitude ne voit et n'apprécie pas, c'est l'opposition, la continuelle désunion qui existait entre le général en chef et quelques généraux et autres officiers supérieurs. Ces généraux et ces officiers avaient auprès d'eux des inférieurs qui réfléchissaient leurs opinions, et de tout cela il résultait que le char marchait mal. Il n'y avait pas unité d'action. Les cheiks turcs, espions tout à la fois

du grand-visir et des Anglais, ne distinguèrent que trop cette désunion terrible dans ses résultats, et que la fermeté seule du général en chef sut en partie neutraliser par sa présence. Mais le mal était produit. Il le savait, le sentait douloureusement. Aussi jamais n'est-il revenu sur le compte de quelques-uns de nos camarades qui voulurent trop braver son autorité. Nul doute que le général Damas ne soit le plus honnête, le plus probe des hommes, un vrai *Cimon* dans notre armée, eh bien, il est fort malheureux pour nous comme pour lui, qu'il ait tenu la conduite qu'il a tenue en Égypte, car jamais le premier consul ne reviendra sur son compte; et quant à moi, poursuivit Junot, bien que j'estime le général Damas avec toute la vénération que m'inspire son beau caractère, je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'était pas *bon Français*, ni bon patriote, puisqu'il ne sacrifiait pas de petites passions à l'intérêt général de l'armée: il prit parti pour Kléber, et en vérité il faut convenir que cette opposition de Kléber était plus que puérile dans ses causes, quelque funeste qu'elle ait été dans ses résultats. Édouard Colbert, alors adjoint aux commissaires des guerres, ainsi qu'Alphonse, le plus jeune des trois, bon et aimable garçon, avait servi dans le commencement de la révolution, dans ce temps où il donnait des coups d'épée aux gens que M^me^ de Fontenay trouvait plus beaux que lui. Il a du courage, de l'intelligence. Le général en chef pensa avec raison qu'un officier de la sorte était une bonne acquisition à faire dans un pays où les rangs éclaircis offraient tant de places à remplir. Il offrit du service à Édouard Colbert qui *refusa*, mais qui, tout aussitôt après le départ du général en chef, devint aide de camp du

général Damas[1]. Cela joint à plusieurs discours qui furent rapportés et commentés, selon l'usage, au premier consul, depuis qu'il faisait partie de sa garde, a causé cette antipathie qu'il a conservée aujourd'hui malgré son amitié pour ses frères, notamment pour Auguste.

Junot prit donc M. de Colbert pour aide de camp, à la grande joie d'Auguste. Le premier consul ne dit rien à Junot et ne manifestait son éloignement pour M. de Colbert que par un silence complet lorsqu'il accompagnait Junot à la parade ou bien à l'ordre, tandis qu'il avait toujours une parole aimable pour le chef d'escadron Laborde, ou pour le capitaine Lallemand, lorsque ce dernier était à Paris. Un fait de cette nature, quoique nul en apparence pour la chose générale, s'y rattache pourtant par plusieurs anneaux, en ce qu'il montre le caractère de Napoléon sous un aspect autre que celui sous lequel il est continuellement représenté. Mais le fait doit pour cela être suivi dans son entier.

A l'époque où l'on distribua les croix de la Légion d'honneur, nous étions à Arras, ainsi que je l'ai dit. M. de Colbert, malgré la roideur de son caractère, se

[1] Le général Damas est mort à Paris, rue des Saint-Pères, au milieu de sa nombreuse famille. C'était, dans l'acception littérale du mot, un homme de bien, ayant quelquefois des idées erronées sur divers points, mais toujours honnêtes. Ses funérailles furent celles d'un homme presque indigent, n'empruntant leur solennité que de la présence de beaucoup de généraux distingués qui vinrent accompagner leur vieux frère d'armes jusqu'à sa dernière demeure. Le général Édouard Colbert prononça le discours funèbre sur sa tombe. Il professa hautement son estime et sa reconnaissance pour son ancien général.

décida cependant à demander à son général de le mettre sur la liste de ses officiers. Je ne me rappelle pas s'il avait une arme d'honneur, mais je ne le crois pas, attendu qu'il aurait eu la croix sans la solliciter. Junot, qui savait qu'il éprouverait un refus, hésita; mais voyant que M. de Colbert prenait la chose tout autrement qu'il la devait prendre, il ne voulut pas lui laisser le soupçon d'une préférence en faveur de M. Laborde, qui, d'ailleurs, avait un sabre d'honneur reçu à Marengo, où la plus brillante action l'avait fait remarquer. Il était alors aide de camp de Berthier. Junot, sans dire à M. de Colbert la cause de son hésitation, le mit sur la liste, mais Napoléon refusa.

Bien des années se sont écoulées depuis cette époque. Il est étrangement amusant pour moi de rappeler aujourd'hui l'impression que me fit ce refus. Je le trouvai injuste, et je le dis à Junot. Il me soutenait le contraire. Nous nous querellâmes presque pour le *oui* ou le *non* de l'affaire. Et le plaisant, c'est que j'avais tort et mon mari raison. Au fait, pourquoi Napoléon aurait-il récompensé un homme dont il connaissait le peu d'attachement pour lui, dont les services militaires étaient à cette époque trop peu connus, ou, pour parler plus juste, trop nuls pour avoir un *prix national?* La belle carrière que le général Colbert a fournie depuis lors, permet la vérité à cet égard. Il est un de nos généraux de cavalerie les plus distingués, parfaitement brave, loyal, et pur de tout reproche. Ses amis peuvent hautement proclamer cette opinion. Néanmoins à l'époque dont nous parlons, l'empereur pouvait, sans être injuste, agir comme il l'a fait. Mais ce qui prouve la grandeur de son âme,

c'est la conduite qu'il tint plus tard. Ayant reconnu dans le général Colbert des qualités remarquables, il oublia ou du moins fit taire les griefs qu'il pouvait avoir contre lui. Il le mit en position de prouver ses talents et sa bonne volonté ; ce qui, à cette époque, était une faveur, car il y avait foule à l'entrée du temple de la gloire alors, et ne prouvait pas qui voulait qu'il était brave et savant. Vinrent ensuite les récompenses. Le général Colbert en fut comblé. Les faveurs suivaient immédiatement le service, si même elles ne le précédaient pas. Cette conduite de Napoléon est d'autant plus remarquable, que jamais, j'en suis *certaine*, il n'a pu *aimer* M. de Colbert. Les souvenirs d'Égypte était trop fortement incisés dans son cœur. Mais il était juste. Et voilà cet homme qui *toujours se vengeait.*

Je ne sais si l'on se rappelle quel devait être le serment de la Légion d'honneur dans son origine. J'en ai une copie que je veux donner ici comme pièce à l'appui de l'opinion que j'ai souvent émise que Napoléon était arrivé graduellement à tout ce qu'il a fait. J'entends graduellement pour lui-même, c'est-à-dire, que le 18 brumaire, il n'eut aucunement l'intention de saisir le pouvoir pour l'associer à la couronne. Cette opinion, je ne veux l'imposer à personne, mais qu'il me soit quelquefois permis de la développer et de la fortifier de plusieurs preuves.

Ce serment de la Légion d'honneur était ainsi conçu. Je ne sais si, par la suite, on n'y changea pas non seulement quelques mots, *mais quelques lignes.* Au surplus, le voici tel qu'il fut proposé en même temps que la création de l'ordre et adopté par les

principales autorités, telles que le Sénat, le tribunat et le Corps législatif :

« *Je jure sur mon honneur de me dévouer au service de la république, à la conservation de son territoire dans son intégrité, à la défense de son gouvernement, de ses lois et des propriétés qu'elles ont consacrées*[1] *; de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise tendant à rétablir le système féodal, à rétablir les titres et qualités qui en étaient l'attribut; enfin, de concourir de tout mon pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité.* »

Voilà quel était originairement le serment que devaient prêter les légionnaires, celui qu'ils ont prêté, je crois même, dans les premiers temps. Ils ne devaient porter aussi qu'une simple étoile, les légionnaires simples, en argent ; les officiers, en or.

Vint ensuite la création des vingt-quatre grands-officiers de l'empire. Cette création fut dès sa formation étrangement interprétée. Les maréchaux qui en faisaient partie, au nombre de seize, voulurent dès lors établir une ligne de démarcation qui n'existait qu'à l'armée, mais point du tout en temps de paix, ni même en temps de guerre, dès qu'on était, soit aux Tuileries, soit dans tout autre lieu qu'un camp, ou bien au milieu d'une armée. Là, par exemple, le maréchal commandait le colonel général. Mais devant l'empereur,

[1] Ce fut Rœderer qui, comme orateur du conseil d'État, présenta le projet de loi relatif à la Légion d'honneur. J'ai parlé dans mon dernier volume de l'opposition qu'il trouva. Ce fut en l'an X, et l'Ordre ne fut en activité qu'en l'an XIII.

au château, par exemple, dans une cérémonie publique, quelque solennelle qu'elle fût, comme le sacre par exemple, les vingt-quatre grands-officiers de l'empire avaient un rang parfaitement égal. Ils se tenaient indistinctement sur les marches du trône, et lorsque le genre de la cérémonie exigeait qu'ils fussent appelés, les maréchaux et les colonels généraux l'étaient par ordre alphabétique. Ainsi Junot, bien jeune et presque enfant à côté de Masséna, passait avant lui, parce que c'est le droit du J de passer devant l'M.

Mais parlons d'Arras. Au reste, il ne faut pas croire que tout ceci nous en ait écarté; bien au contraire, nous allons nous retrouver avec les hommes que j'ai nommés et les prérogatives que j'ai expliquées.

Nous attendions l'empereur chaque jour à Arras. Junot reçut enfin l'annonce positive de son arrivée. Nous avions le temps, selon son calcul, d'aller faire un tour à Boulogne, en passant par Douai et Saint-Omer, où le général Bourcier nous engageait, depuis longtemps, à aller passer une journée. Il me proposa cette course. J'acceptai avec le plaisir que mon âge trouvait à voyager *en dansant*, comme cela était toujours alors, et nous partîmes. Je ne connaissais pas Douai et je n'eus pas le temps de m'y ennuyer, car nous n'y restâmes qu'un jour, mais je crois que la chose serait arrivée si mon séjour y eût été plus long, malgré la distraction que nous offrirent M^me^ Gaillan et sa famille. Car c'était précisément le jour de la fête de Gaillan[1] que je passai à Douai. Je fus beaucoup

[1] On connaît les *dukasses* de Flandre. Celle de Douai a cela de particulier, qu'elle est consacrée à fêter quelque souvenir

plus contente de me retrouver pour ainsi dire en famille chez le général Bourcier, qui nous donna un excellent déjeuner, fit galoper Junot toute la matinée au milieu de ses beaux escadrons et que nous quittâmes enchantés de sa politesse aimable et de sa bonne hospitalité.

Boulogne offrait à cette époque un spectacle unique :

Beaucoup en ont parlé, beaucoup l'ont bien connu.

Je n'irai donc pas faire ici la description d'une chose qui se trouve dans mille historiens plus habiles que moi. Mais je veux parler de l'impression que j'en ai reçue, de cette surprise qu'on éprouvait en se rencontrant, au détour d'une baraque en bois, dans le camp que le général Soult avait fait faire à ses soldats, pour les occuper. Joseph Bonaparte, alors colonel du quatrième régiment de ligne, nous reçut à merveille dans sa baraque; il y était, comme partout, poli, prévenant, spirituel, enfin le meilleur des hommes. Nous trouvions à chaque pas des amis et des prévenances.

« Je ne vous ai pas écrit de Boulogne, ma chère amie, disais-je à M^me^ de Puthod, en lui écrivant à mon retour à Arras, parce que je n'ai pas eu *un seul* instant de libre pendant mon court séjour à Boulogne. J'ai trouvé là d'anciens amis, et Junot, des

dont j'ignore l'origine et qui peut-être même n'en a pas. On promène dans les rues de Douai trois mannequins d'osier revêtus de beaux habits, coiffés en turban comme de vrais masques, et dont le plus petit, qui est le fils, a quinze pieds de haut. Le père avait son horrible tête auprès de la mienne, et j'étais au second étage.

frères d'armes, heureux de le revoir; et nous avons été presque en famille pendant deux ou trois jours, que j'aurais bien voulu voir se prolonger; mais il nous fallait revenir ici, car on attend l'empereur à chaque instant et nous n'avons pas de temps à perdre pour faire préparer les logements nécessaires à toute sa suite.

Je retrouvai à Boulogne une famille fort intéressante que j'avais rencontrée avant mon mariage chez l'une de nos amies communes, M^me^ de Luynes. C'est la famille Pétiet. M^me^ Pétiet était une femme parfaitement aimable et d'une grâce toute féminine. Ses manières étaient élégantes, son esprit doux, et son ensemble était ce qu'on aime à rencontrer.

Sa fille, Isidore, était alors une jeune personne toute charmante de bonne grâce, d'esprit et de gaieté. Nous nous étions connues enfants, nous nous retrouvâmes avec un égal plaisir, moi femme, elle prête à le devenir; car à l'époque dont je parle, il y avait tous les soirs près du piano sur lequel elle s'accompagnait en chantant d'une manière ravissante : *la neve alla montagna Nice mia nice addio*, un jeune homme qui s'appelait alors comme aujourd'hui Alphonse Colbert, lequel jeune homme en était amoureux à perdre le boire, le manger et le dormir et cela, je le concevais à merveille, car, je le répète, elle était une charmante personne. Et voilà qu'en relisant ce que j'ai écrit d'elle, je vois que je n'ai pas dit un mot de sa figure. Ceux qui ne l'ont pas connue sauront qu'elle était non seulement jolie, mais fort jolie, ce qu'elle est encore, et de plus, bonne épouse et bonne mère. Vous voyez qu'avec ce que je vous ai dit de son esprit, c'est une personne avec laquelle il

n'est pas malheureux de vivre et le général Alphonse Colbert n'était pas si mal inspiré en s'appuyant sur le piano.

Mais un homme dont je dois parler avant de quitter cette famille, c'est son chef, c'est M. Pétiet. Son nom est trop honorablement connu en Europe, pour que j'aie besoin de faire ici son portrait. Mais je lui dois un tribut de profonde estime et de reconnaissance, car j'aime ma patrie avec cet enthousiasme chaleureux qui me pénètre et me fait aussi aimer *comme frères* tous ceux qui l'ont servie avec le même désintéressement que M. Pétiet, lui donnant, comme lui, soins, veilles, tout ce qu'on peut donner enfin; et sa vie fut pure et irréprochable. Aussi jamais une voix ne s'est-elle élevée contre lui, si ce n'est le souffle empoisonné de quelque crapaud sortant de dessous la pierre qu'on lui a jetée pour l'écraser, qui lance son venin sur l'honnête homme comme sur le fripon; mais cela n'atteint pas.

Lorsque l'empereur réunit cette nombreuse armée sur les côtes de l'Océan, ce fut à M. Pétiet qu'il en confia les soins administratifs, sous le titre créé pour lui d'intendant général de ses armées; car il savait qu'avec lui ses soldats auraient un père.

Lorsqu'en 1796 et 1797 M. Pétiet eut le portefeuille du ministère de la guerre, il trouva cette administration dans une grande confusion. Il y mit de l'ordre, de la régularité et, lorsqu'il sortit du ministère, ayant été *fructidorisé* avec Carnot et Barthélemy, il rendit ses comptes, ce qui avant lui ne s'était pas encore vu, et il sortit des affaires moins riche qu'il n'y était entré. Paix et honneur à l'homme de bien!

Une particularité de son ministère, c'est que ce fut

lui qui expédia en même temps le brevet de général en chef de l'armée d'Italie au général Bonaparte et le brevet de général en chef de l'armée d'Allemagne au général Moreau.

Une vérité qui doit être consacrée dans des Mémoires contemporains, c'est que les victoires de 1805 remportées par l'armée des côtes de l'Océan doivent beaucoup des lauriers de leur couronne à M. Pétiet, d'abord par l'organisation première, ensuite par ce dévouement entier de sa personne pour que *tout* fût toujours bien. Le jour, il recevait les ordres de l'empereur; la nuit, il veillait pour qu'ils fussent exécutés, pour que les subsistances ne manquassent jamais, que les ambulances fussent assurées. Aussi sa santé fut-elle détruite. Cependant il vécut assez pour entendre les cris de victoire de nos armées triomphantes. Il fut ranimé par ceux d'Austerlitz. Ils étaient éclatants alors nos cris de joie triomphale! Les Français avaient la voix forte et puissante! M. Pétiet eut le bonheur de mourir au milieu de ces glorieuses fêtes! Il fut enlevé à sa famille le 26 mai 1806. Le titre de sénateur et la grand'croix de la Légion d'honneur furent les seules récompenses que la patrie reconnaissante déposa sur son cercueil.

M. Pétiet est un homme de si haute distinction, que je n'ai pas mis en pratique pour lui cette maxime que je me suis faite de ne pas ainsi donner *la biographie* pour ainsi dire des hommes déjà fort connus. J'ai connu, *moi*, M. Pétiet, je connais beaucoup sa famille, personne ne peut mieux que moi certifier de la vérité des détails donnés sur lui et, s'ils sont un peu prolixes,

ce n'est pas un tort. M. Pétiet est un homme dont le nom doit être non seulement mentionné dans des Mémoires contemporains, mais entouré de tout l'éclat qu'il convient de donner à celui qui fut toute sa vie le père du soldat

CHAPITRE III

L'empereur passe une grande revue à Arras. — Détails sur la réception qui lui est faite. — Mmes Laplanche-Mortière et Pierron. — M. Maret. — Le général Suchet. — L'empereur me fait une visite. — Ses paroles gracieuses. — Mon embarras. — M. Goudmetz. — Satisfaction de l'empereur. — Son ordre du jour. — Son apparition au théâtre d'Arras. — Il traite mon mari avec une touchante bonté. — Pension de 30,000 francs donnée à Junot sur la cassette de l'empereur. — Mot de Napoléon. — Certain major envoyé *chez nous* pour y apprendre son métier. — Arrêt affiché à la porte de l'évêque d'Arras. — L'empereur fait un accueil flatteur à M. de Limoges. — Portrait de M. Necker.

L'empereur vint enfin à Arras pour inspecter et passer en revue la division d'élite. Depuis dix mois que Junot était à Arras, Napoléon n'y avait même pas envoyé Berthier, si ce n'est pourtant qu'il y vint pour quelques heures. Mais ce souvenir est effacé en moi. L'empereur voulait que Junot formât sa troupe tout à fait d'après lui-même et sans aucune direction étrangère. C'était une épreuve, comme il le dit plus tard à son ancien aide de camp. Heureusement que Junot s'en tira bien.

Je n'ai jamais vu de mère plus coquette pour sa fille, de femme plus coquette pour elle-même, que Junot ne l'était pour ses grenadiers, leur toilette et surtout leur fameuse coiffure; car ils étaient enfin tous tondus, par la grâce de Dieu et du perruquier du régiment,

les collets neufs remontés, les schakos tout prêts. Enfin des dames d'atours n'auraient pas mieux fait que Junot et ses officiers. Je vais rapporter cette lettre à M^me^ de Puthod dont j'ai déjà parlé.

« Mon excellente amie,

« Je suis mille fois coupable envers vous. Mais faites la part, je vous en supplie, de tout ce qui a dû m'empêcher d'écrire, et vous pardonnerez, j'en suis sûre. Vous savez que depuis mon retour de Boulogne, mes journées ont été remplies par les soins qu'il m'a fallu partager avec M^me^ de Lachaise afin que tout fût prêt pour l'arrivée de l'empereur. Enfin nous avons été récompensées de nos peines. Il est demeuré deux jours et demi avec nous. C'est une belle victoire remportée sur la rapidité de sa course, car habituellement il ne reste qu'un jour dans ses visites militaires.

« L'empereur est arrivé ici mercredi dernier, à midi. Il descendit à la préfecture, où il a logé. Il reçut aussitôt les autorités civiles que M. de Lachaise, le préfet, lui présenta. Il causa beaucoup avec lui ensuite, parce que ce département renferme une grande quantité de troupes. Il s'est informé en grand détail de la manière dont le paysan était traité par le soldat, s'enquérant minutieusement si les grenadiers cantonnés dans les petites villes environnantes ne commettaient aucun dégât; et jusqu'à son dîner il ne s'est occupé que des affaires civiles. Mais, le soir, Junot fut appelé, et, à partir de cet instant, chère amie, l'empereur a donné tous ses soins à l'objet principal qui l'amène à Arras. Mais votre tendre amitié pour Junot et pour moi me fait un devoir de vous instruire fidèlement des

moindres détails de cette intéressante soirée et du jour qui la suivit.

« Depuis son départ de Paris, vous savez, vous qui avez notre confiance, combien Junot était quelquefois malheureux de cette pensée, que le premier consul n'était plus pour lui ce qu'il avait été. Eh bien, cette soirée a dissipé tous les doutes, levé tous les obstacles qui pouvaient empêcher un entier retour à la confiance :

« — Nous étions comme à l'armée d'Italie, » disait Junot.

« L'empereur a eu la bonté d'avoir avec Junot une sorte d'explication qu'il ne lui demandait pas, relativement au bâton de maréchal.

« — Tu as pu trouver injuste de ne pas l'avoir, puisque je le donnais à Bessières — et l'empereur avait souri en prenant de suite plusieurs prises de tabac. — Oui, reprenait-il, Bessières est un peu jeune, et puis je sais bien qu'il n'a jamais commandé. Je sais tout cela — et il souriait toujours. — Mais je voulais faire mes quatre commandants de la garde, maréchaux de l'empire. »

(Il y avait ici un long passage où je rapportais ce que l'empereur avait dit relativement aux vingt-quatre grands-officiers d'empire, et que j'ai placé plus haut en parlant de la création de la place.)

« — Au surplus, a dit l'empereur, de quelque côté que la guerre ait lieu, tu te distingueras, et le bâton brodé d'abeilles remplacera la pelisse de hussard. Et puis, ne t'ai-je pas bien servi, monsieur Junot? Colonel général des hussards! Si la charge n'avait pas été faite, il aurait fallu l'inventer pour toi, monsieur le sabreur, ajoutait l'empereur en lui tirant son

pauvre nez et ses oreilles, selon sa vieille coutume.

« Le lendemain jeudi[1] il a passé les troupes en revue et, pendant les sept heures qu'ont duré les manœuvres, il a été constamment à pied. J'étais en voiture avec Mme Laplanche-Mortière, Mme Pierron et M. Maret. Le général Suchet, qui est venu nous voir de son camp de Vimereux, était aussi avec nous. Il me conseilla de descendre pour mieux voir défiler les troupes, ce que je fis. Et, ayant pris le bras de M. Maret, je me dirigeai, quoique de loin, vers le groupe *doré*. L'empereur venait de remonter à cheval pour voir défiler. Il me reconnut, quoique je fusse encore assez loin, et m'envoya dire, par le colonel Lafond, que je ferais bien de m'approcher pour mieux voir les troupes. Lorsque tout fut fini, je ne m'attendais pas du tout à ce qui m'allait arriver. L'empereur fit faire quatre-vingts ou cent pas à son cheval et, le dirigeant vers moi, il m'aborda avec un air tout gracieux, m'ôta son chapeau avec une civilité dont je fus fort touchée et me demanda de mes nouvelles, si je m'amusais beaucoup à Arras et si je ne voulais pas retourner à Paris. Je répondis à tout cela comme une sotte, à ce que je crois. Mais, pour dire la vérité, je ne m'attendais nullement à cette belle visite et je n'étais pas du tout disposée à me servir du nouveau *langage usité* maintenant. Je suis même sûre que

[1] Je datais toujours mes lettres du jour de la semaine; ce n'est qu'au timbre de la poste qu'on peut aujourd'hui retrouver bien précisément la correspondance des jours. Presque toutes mes lettres ont ce timbre. Cependant celles qui ont des enveloppes ne le peuvent plus donner, parce que les enveloppes ont été jetées. Cette lettre-ci est du nombre. Je crois pourtant que c'était le 11 fructidor, autrement 4 ou 5 septembre.

l'empereur, toujours disposé à me juger avec partialité dans ce qui le regarde, et cela bien injustement, aura pris ma timidité pour tout autre chose; et pourtant il est de fait que le seul embarras de dire à l'instant *Sire* et *Votre Majesté* a seul causé ma gaucherie. J'avais peur, car Maret, dont je tenais le bras, m'a dit que je tremblais.

« L'empereur me demanda quelles étaient les dames qui étaient avec moi. Je les lui nommai[1]. Eugène, qui reconnut Mme Pierron, lui fit un signe de tête amical dont je lui saurai encore plus de gré lorsqu'il n'oubliera plus M. Pierron ni M. Goudmetz[2]. L'empereur salua ces deux dames en ôtant de nouveau son chapeau et me dit adieu avec un de ses plus gracieux sourires et l'une de ses plus aimables paroles. Ensuite il me laissa fort charmée de sa courtoisie, à laquelle, pour dire la vérité, je ne m'attendais pas. Nous revînmes dîner chez moi. J'emmenai M. Maret et le général Suchet pour leur faire les honneurs de la ville, car Junot dînait avec l'empereur ainsi que tous les officiers de sa division d'élite. L'empereur leur fit à tous les compliments les plus flatteurs.

« — Junot, a-t-il dit à mon mari, tu feras mettre à l'ordre du jour, demain matin, que je suis content, *extrêmement content*, a-t-il répété, de mes braves grenadiers d'Arras.

[1] L'une était Mme Laplanche-Mortière, femme de l'un des généraux de la garde, faisant partie de la division d'élite. Elle a depuis épousé en secondes noces un aide de camp de Berthier et s'appelle aujourd'hui Mme Demontgardé.

[2] Mme Pierron était fille d'un M. Goudmetz qui, dans la révolution, fut assez heureux, pendant l'exil de la noblesse à Fontainebleau, pour être utile aux deux enfants de Mme de Beaumarnais, tandis qu'elle était exilée.

« Le préfet avait eu l'idée de donner un bal dont Mme Lachaise aurait fait les honneurs avec sa bonté et sa cordialité accoutumée, mais l'empereur n'a pas voulu accepter.

« — Cela coûterait cher à la ville, monsieur le préfet, et ne m'amuserait guère, pour vous dire la vérité, après avoir été toute une journée dans les terres labourées. Mais comme je désire me trouver quelques instants au milieu des habitants d'Arras, je me rendrai au spectacle.

« Il y vint, en effet, pour avoir les oreilles écorchées ; car, dans ce moment surtout, nous avons un théâtre horriblement monté. Il eut pourtant la patience d'y demeurer jusqu'à neuf heures et demie. Il se servit de mes chevaux, n'ayant pas les siens à Arras.

« A peine fut-il de retour chez lui qu'il fit appeler Junot. Il le traita avec une bonté de cœur qui a tellement attendri mon mari, que depuis ce moment ses yeux sont toujours pleins de larmes. Il lui a dit, entre autres choses :

« — J'ai été un peu sévère pour toi en t'envoyant ici, mon ami, mais je savais que tu faisais bien lorsque tu voulais bien faire, et tu l'as prouvé... Cela est non seulement bon pour moi, mais pour d'*autres*.

« Je vous annonce, chère amie, une nouvelle dont votre amitié raisonnable se réjouira, je suis sûre, plus que de toute autre chose, car vous êtes pour le positif un peu plus que moi, c'est que l'empereur a donné à Junot, pour sa vie durant, une pension de trente mille francs sur sa cassette particulière. Cette pension court depuis le jour où Junot a quitté Paris (il y a neuf mois et demi). Il lui a accordé également un congé de huit jours pour aller à Paris. Quant à moi, je ne

partirai que dans le mois d'octobre, à ce que je crois.

« Voilà, ma chère, la relation exacte de cette fameuse visite de l'empereur. Je ne l'avais pas vu depuis tout ce bouleversement d'empire et de consulat, et je redoutais presque ce moment. Voyez combien j'avais tort ! Et Junot ! si vous pouviez voir sa joie, son bonheur. Il a toujours bien aimé son général, mais ces nouvelles bontés, cette affection presque fraternelle qu'il lui a montrée devant son armée, cette foule jalouse qui, peut-être, comptait sur des fautes et des remontrances, toute cette conduite a touché Junot au fond du cœur. Et pour lui, vous savez que, lorsqu'il sent, la chose est profonde.

« Il faut que je vous dise un mot de l'empereur. Lorsque la division fut entièrement en vue, qu'il put juger de l'effet que produisaient les têtes rondes bien lavées et les beaux collets rouges bien propres et bien montés, lorsqu'il vit ensuite ces masses de beaux hommes, si bien habillés, si bien armés, manœuvrer avec cette précision, que, sans y rien connaître, vous et moi avons admirée tant de fois, il s'écria avec une sorte d'élan, mais avec un mot préparatoire que je me permettrai d'omettre :

« — . . ., *c'est plus beau que ma garde !*

« La seconde chose qui sera consignée dans les *annales* de la division, c'est qu'un certain major que l'empereur a rencontré en route dans une division où se trouve Sébastiani au camp d'Amiens, est envoyé à l'école *chez nous*, avec ces paroles de l'empereur : « Envoyé à la division des grenadiers d'Arras pour y « apprendre son métier. » J'espère que *nous* devenons célèbres ! Comment me trouvez-vous ? n'ai-je pas l'air de la servante du curé ?

« A propos de curé, notre évêque vient d'avoir un désagrément : on a affiché à sa porte un arrêt de je ne sais plus quelle cour de justice, par lequel on lui défend de s'appeler *La Tour d'Auvergne*. On dit qu'il s'appelle La Tour *Saint-Polet* ou *Saint-Paulet*. C'est fâcheux pour un si bel évêque.

« Et moi qui oubliais de vous dire, chère amie, que Junot a spécialement présenté M. de Limoges à l'empereur et qu'il a été parfaitement aimable pour lui, il lui a même parlé assez longtemps pour exciter des jalousies, ce qui n'est pas difficile quand on ne donne pas de grâces à tout le monde. Votre mari a été, comme il est toujours, convenable et bien, et tout porte à croire que l'empereur lui rendra la justice qu lui est due. A propos, vous avez su que M. de Colbert n'a pas eu ce qu'il désirait?

« Adieu, mon amie. Combien j'aurais été heureuse de vous avoir près de moi dans ces journées qui viennent de s'écouler! Venez donc, que faites-vous? Venez passer l'automne avec moi. Nous irons faire un voyage vers la mer, et puis je vous ramènerai à Paris. Vous savez combien je vous aime. »

Cette lettre, que j'ai transcrite en entier, donne une idée de la visite de l'empereur à Arras. Il y a plusieurs détails minutieux qui sont admirables par leur simplicité même, parce qu'ils montrent à quel point cet homme prodigieux avait de cases ouvertes pour toutes les idées qui abondaient en foule dans cette tête étonnante. Ainsi, par exemple, il s'inquiétait de savoir si le terrain dans lequel on faisait manœuvrer les troupes était humide ou non, observant qu'il fallait le choisir sec pour qu'elles ne souffrissent pas inuti-

lement. « Cela ne les rend pas *femmelettes*, disait-il, et ce soin leur épargne des rhumes inutiles. » Ensuite il faisait déboutonner l'habit après en avoir regardé le drap, l'avoir tâté lui-même, et il inspectait la chemise, regardait si la toile en était bonne, interrogeait le soldat sur ses besoins, sur ses goûts, et cela, il le faisait à chaque homme. Aussi n'ai-je jamais vu d'enthousiasme comparable à celui qui éclata à la lecture de cet ordre du jour où, comme il l'avait ordonné, on avait mis : « Je suis content, *extrêmement* content de mes braves grenadiers d'Arras. » C'était un délire !

Ah ! sans doute nous avons toujours des cœurs français ! Ces cœurs sont toujours courageux et vaillants. Mais ce regard qui payait une belle action, cette bouche dont le sourire faisait expirer en paix le soldat blessé à mort sur lequel il tombait en passant, l'homme qui distribuait si parfaitement et la récompense et le blâme, où est-il ? Voilà la bannière qui conduisit tant de fois à la victoire ! Allons la retrouver pour avoir au moins quelques moments d'illusion, sur le haut de ce vallon où, dominant la mer, entouré de ses frères d'armes, ayant devant lui les braves des braves des armées de l'empire, Napoléon distribuait les croix de la Légion d'honneur dans le casque de Bayard et le bouclier de François I^er^, dont, par exemple, il aurait bien pu se passer.

Avant d'aller à Boulogne pour assister à la distribution des premières croix de la Légion d'honneur, je veux parler d'un événement remarquable pour l'époque et remarquable pour la France. C'est la mort de M. Necker qui arriva cette même année 1804. Il mourut le 9 avril dans son château de Cop-

pet, où il vivait retiré depuis le 4 septembre 1790, époque à laquelle il quitta le ministère.

J'ai parlé de M. Necker dans le premier volume de ces Mémoires, et j'en ai dit le bien que j'en pensais et qui m'avait été révélé par mon père et surtout mon frère, qui, plus rapproché de mon âge, m'avait fait mieux connaître toute la pensée de notre père sur M. Necker. M. Necker avait été jugé par lui dans toute l'intégrité d'une âme française et vertueuse, et son esprit, remarquablement habile comme administrateur, avait de plus apprécié le talent de M. Necker. C'est donc à cette source vénérée pour moi que je prends mes documents pour former mon jugement sur un homme dont le nom sera toujours attaché à l'histoire de mon pays d'une manière honorable. Je n'impose ensuite mon opinion à personne. Je la donne. Heureuse de penser que peut-être je ferai revenir quelques esprits prévenus qui ont oublié ou qui peut-être ignorent tout le bien que M. Necker a fait à la France, je n'entreprendrai pas de déterminer sa capacité d'homme d'État, qui, cependant, était bien supérieure à tous ceux qui l'entouraient alors. En le jugeant, on n'a jamais voulu, comme du reste cela arrive souvent, faire la part des circonstances impérieuses dans lesquelles il exerça son ministère. On prononce même aujourd'hui encore, d'après les jugements portés à cette époque par la passion, la haine et une sotte et basse jalousie contre un ministre étranger. Tout cela est misérable quand il s'agit de juger un homme qui donna du pain à la France avec son argent, parce qu'on ne voulait plus se fier à la signature ni à la parole de notre gouvernement[1].

[1] C'est un fait admirable de la vie de M. Necker. Il s'enga-

M. Necker m'a toujours été représenté comme un ministre parfaitement intègre, un homme voulant une liberté sagement limitée. Ennemi de toute mesure précipitée, il voulait le bien et s'opposait avec une véhémence extraordinaire en lui, à tout ce qui ressemblait à l'injustice fardée de ce mot si vulgairement mis en usage dans les conseils des rois : *C'est pour le bien du peuple.* Chaque parole de ses écrits constate une austérité de principes que rien ne put jamais attaquer. De tout cela on peut former un beau caractère d'homme [1], et surtout un beau caractère de ministre; et certes, à cet égard, nous n'avons pas le droit d'être difficiles.

M. Necker ne fut pas plus parfait que les hommes ne le sont en général. Il eut comme eux ses défauts, et peut-être pourrai-je dire les défauts de ses vertus. On lui a reproché avec raison peut-être d'avoir donné trop de confiance à la croyance qu'il conduirait la France dans les nouveaux chemins où lui-même l'avait engagée. Mais cette confiance était fondée sur la persuasion malheureusement illusoire que Louis XVI comprendrait assez, non seulement les intérêts de la France, mais les siens, ceux de sa famille, pour le seconder dans le travail immense qu'il avait entre-

gea avec des banquiers de Hollande pour la moitié de sa fortune. Il n'était plus ministre lorsqu'il remplit ses engagements, pris, comme je l'ai dit, pour donner *du pain* à la France.

[1] Je reproduis ici non seulement l'avis de mon père, mais celui d'un ami très intime à moi, le cardinal Maury, qui, bien qu'il en voulût à M. Necker, savait lui rendre justice, et celui d'un ami bien plus cher, de M. le comte Louis de Narbonne, qui lui rendit plus tard la justice qui lui appartenait. Ces deux avis, prononcés après la mort, et dans toute l'impartialité des passions, m'ont vivement frappée.

pris, et qui pouvait avoir les plus beaux résultats. C'était le tiers état amené sur l'avant-scène et destiné à figurer activement dans le grand drame dont le prologue se jouait en 1787. On lui a reproché de n'avoir pas assez calculé le degré de force[1] que pouvait déployer le peuple, une fois qu'il était libre de le faire. Mais est-il donc coupable encore une fois d'avoir compté sur la raison du roi? Comment la grande révolution qui *devait* s'opérer eût-elle marché, si Louis XVI eût pris lui-même les rênes du mouvement et l'eût conduit en bon et sage prince, ainsi qu'il le devait faire, au lieu de tromper continuellement M. Necker, en prenant conseil de M. de Breteuil et d'une foule de gens qui l'ont perdu avec la France. Sans doute M. Necker a fait des fautes. Il commit surtout la grande maladresse de se laisser aller à la séduction des théories. Il faisait des plans de finances, et les faisait admirables. Mais il croyait pouvoir également faire des plans de révolution d'après un système, et la chose ne pouvait aller. Une grande faute aussi qu'on ne peut excuser en lui, fut cette opposition constante qu'il apporta à faire gagner Mirabeau. Qu'importait au bonheur de la France que la morale fût atteinte, parce que l'on devait employer, pour attirer Mirabeau, un système de corruption qui répugnait aux principes sévères d'intégrité de M. Necker? J'ai déjà parlé de ce qui fut proposé à cette époque, dans le premier volume de mes Mémoires. Mon père,

[1] Un fait curieux de la conduite de M. Necker, c'est le refus qu'il fit d'accompagner Louis XVI dans la nouvelle salle des états généraux après l'affaire du Jeu de paume. Avec ses idées libérales, ce refus est fort remarquable et prouve l'intégrité de son âme.

qui voyait souvent M. Necker pour des opérations financières, lui en parla quelquefois et le trouva toujours dans une opposition à laquelle aucun raisonnement ne put porter atteinte. C'est un point fort répréhensible de la vie politique de M. Necker, et qui d'ailleurs trouvait son appui dans une idée tout à fait fausse. Mirabeau, dont le pouvoir colossal pouvait alors entraîner les destinées de la France, était trop complètement immoral pour que l'homme vertueux eût un remords, en comptant la somme qui le payait et l'achetait. Peut-être, en examinant bien la chose, trouverait-on une vanité bien permise au ministre honnête, à l'homme de bien qui connaît ce qu'il vaut, et qui, sachant combien la faveur populaire lui était acquise, voulut lutter avec le tribun qui, à son tour, enlevait les suffrages du forum, quand sa voix tonnante faisait retentir la tribune aux harangues. Cette conduite fut une véritable, une immense faute. Dès que vous admettez le gouvernement représentatif, ayez des orateurs pour vous défendre, aussi habiles que ceux qui vous attaquent, ou bien vous êtes perdu. Ce n'est pas du fond d'un cabinet ministériel que vous répondrez victorieusement à la foudre qui part d'une bouche éloquente. Il se pourra que dans le travail de la nuit, vous prépariez une réponse concluante à une attaque, mais encore faudra-t-il prononcer un discours, et opposer la magie de la parole à celle qui agissait quelques heures avant. Ce fut par ses *Catilinaires* que Cicéron sauva Rome. Malgré son esprit, M. Necker négligea trop cette règle de conduite. Qu'arriva-t-il? Après avoir été l'esclave plus que le roi de l'opinion populaire, après avoir été traîné, lui aussi, par les bras du peuple, il tomba sous les coups

de cette même opinion, et devint sa victime après lui avoir tout sacrifié.

Ce fut le 4 septembre 1790 que M. Necker se retira du ministère, où il avait été appelé trois fois. Cette retraite fut différente de celle de l'année précédente. Cette première disgrâce lui fut imposée avec crainte et mystère, et le jour de son départ faillit être une journée de sang et de deuil. Mais la seconde lui fit connaître à la fois l'ingratitude de sa patrie adoptive et celle du maître qu'il s'était aussi volontairement donné. Il partit pour Coppet et vécut là dans une profonde retraite avec M^me^ Necker, quelques amis et M^me^ de Staël. Mais cette dernière n'y séjournait pas habituellement, tant que vécut sa mère. Ce ne fut qu'à la mort de M^me^ Necker que sa fille, pour la remplacer auprès de son père, fut s'établir à Coppet. Quant à M. Necker, sa vie politique fut terminée le jour où il quitta le ministère.

Je possède une relation charmante de la vie qu'il menait à Coppet pendant son exil. Cette relation, faite par un homme dont le seul nom révèle l'aimable talent, mérite d'être non seulement transcrite dans des Mémoires contemporains, mais de l'être fidèlement et en entier. C'est aussi ce que je vais faire dans le chapitre suivant, bien convaincue qu'on m'en saura gré.

CHAPITRE IV

Château de Coppet. — Détails d'intérieur. — Appréciation de Mme de Staël. — Son ambition politique. — Représentations théâtrales à Coppet. — Acteurs : MM. le comte de Sabran, Charles de Labédoyère, marquis de Palmella et Mme de Staël. — Retour de Mme de Staël à Paris. — Éloignement de l'empereur pour cette femme célèbre. — Inauguration de l'ordre de la Légion d'honneur à l'hôtel des Invalides. — Étrange discours de M. de Lacépède, grand-chancelier.

La relation qui va suivre et qui dévoile dans ses moindres détails la vie intime des habitants de Coppet, n'est pas de moi ; elle m'a été donnée par M. Frédéric de Châteauvieux, auteur des spirituelles et remarquables *Lettres de Saint-James* et ami intime de Mme de Staël.

« La grande figure de Mme Necker s'interposait comme une statue de marbre entre M. Necker et sa fille. Aussi, tant qu'elle a vécu, y a-t-il eu quelque chose de pénible et de brisé dans cette intimité de famille qui ne s'exhalait qu'en admirations réciproques. Mais dès qu'elle eut cessé de vivre, M. Necker ne trouvant plus auprès d'elle le caractère et la volonté auxquels il avait dû sa force d'ascension, tombé lui-même de si haut et n'ayant plus d'avenir que dans son intérieur, il se hâta d'y rappeler sa fille et consacra tous ses soins, je dirai presque toute sa galan-

terie, à rendre cet intérieur agréable pour Mme de Staël.

« Cet intérieur avait des formes graves ; on y trouvait de la solennité, peu de mouvement et d'abord. Le mérite en était dans les prodigieux développements de l'esprit auxquels donnait lieu la présence de M. Necker, de Mme de Staël, de M. Benjamin Constant, qui séjournait dans ce temps à Coppet.

« On se réunissait pour déjeuner dans la chambre de Mme de Staël (on n'y buvait alors que du café). Ce déjeuner durait souvent deux heures car, à peine réunis, Mme de Staël soulevait une question prise plus souvent dans le champ de la littérature ou dans la philosophie que dans celui de la politique, et cela par ménagement pour son père, dont le rôle sur ce théâtre avait si malheureusement pris fin. Mais quel que fût le sujet du débat, il était abordé avec une mobilité d'imagination et une profondeur qui a été l'école de Benjamin Constant, et d'où jaillissait tout ce que l'esprit humain peut concevoir et créer. Mme de Staël avait dans ses luttes littéraires et philosophiques une grande supériorité sur son père, en promptitude, en facilité, en éloquence. Mais prête à atteindre le but, une piété filiale la saisissait et, comme effrayée du succès qu'elle allait obtenir, elle se fourvoyait elle-même avec une grâce d'esprit inimitable, pour laisser à son concurrent la gloire de la vaincre. Mais ce concurrent était son père, et il a été *le seul* auquel elle ait jamais accordé un tel avantage.

« Chacun se retirait alors jusqu'au dîner, qui se passait au milieu d'une querelle permanente entre M. Necker et de vieux maîtres d'hôtels sourds et

grondeurs, débris du régime que M. Necker avait enseveli, et qui avaient suivi sa fortune à Coppet avec leurs habits brodés. L'après-midi était encore consacrée au travail jusqu'à sept heures, où commençait le whist de M. Necker. Ce whist était orageux ; M. Necker et sa fille s'accusaient, se fâchaient, se quittaient en jurant de ne plus jouer ensemble, et recommençaient le lendemain. Le reste de la soirée rendait tout son prix à la conversation.

« Hormis quelques voyages, M^me^ de Staël a consacré ainsi huit années au bonheur de son père et à la première éducation de ses enfants, éducation très positive et dans laquelle elle a montré toute la force de la raison supérieure qui a été le vrai point de départ de ses admirables facultés. C'est pendant ce temps aussi qu'elle a composé ses ouvrages que j'appellerai de *sa seconde manière*, c'est-à-dire son livre sur l'influence des passions, sur la littérature, et enfin *Delphine*.

« Après la mort de M. Necker[1], en 1804, libre et maîtresse d'une grande fortune, M^me^ de Staël aspira à figurer sur la scène politique. Elle y était portée par une vive réminiscence des premiers temps de la révolution, temps de son début dans le monde et de ses premiers succès, temps d'enivrement, d'animation et où l'influence politique était dévolue à tous les talents, à tout ce qui exerçait une puissance morale sur des esprits sans expérience et amoureux de

[1] C'est précisément à l'époque où nous sommes arrivés dans ce volume, que M^me^ de Staël revint en France. C'est pourquoi je n'ai pas voulu que cette notice fût mise en une autre place que celle de son véritable temps.

l'avenir. Elle y était portée parce qu'elle aimait à exercer le pouvoir comme un attribut de sa supériorité.

« Mais cet amour du pouvoir, ce désir, ardent comme tout ce que ressentait Mme de Staël, la ressaisit au moment le plus fatal pour elle, à l'instant où toute la force d'un gouvernement herculéen tendait à dépouiller la société de l'action des forces individuelles pour la concentrer uniquement en lui. Il s'établit ainsi une lutte forcée entre l'action individuelle que Mme de Staël aurait voulu exercer et la résistance que lui opposa le gouvernement de l'empire. Cette lutte ne cessa qu'au bout de huit années, à l'époque où Mme de Staël s'éloigna du théâtre de ce combat entre une puissance morale inouïe et le plus fort des pouvoirs matériels qui aient jamais existé.

« Mais, durant ce temps, Mme de Staël publia *Corinne* et son grand ouvrage sur l'Allemagne, ouvrage qu'elle a dû aux voyages qu'elle y avait faits pour s'éloigner du régime impérial et sympathiser avec les victimes auxquelles il avait permis de survivre à leurs blessures, ouvrage qu'elle a dû aux travaux entrepris et exécutés avec M. Schlegel dans la vue de pénétrer dans le monde littéraire et philosophique de l'Allemagne, monde nouveau alors, et que nous avons vu depuis envahir les idées, les traditions et même les habitudes littéraires dont la France s'était montrée si fière.

« Bien que Mme de Staël fût pénétrée du besoin de sortir de ces idées, de ces traditions, de ces habitudes, elle avait en elle un sentiment poétique, une horreur du mauvais goût et un pouvoir de charmer par l'harmonie des paroles, qui suscitaient de fré-

quentes querelles entre elle et M. Schlegel, lequel, comme on l'a vu dans son cours, ne se laissait pas fasciner par l'harmonie des vers de Racine. Aussi suffisait-il que Mme de Staël en déclamât quelques-uns avec une componction poétique, pour soulever une de ces querelles, d'où s'échappaient mille aperçus, mille points de vue aussi nouveaux que profonds sur tous les mystères de notre nature morale. Personne ne se ménageait dans ces brillantes discussions et il suffisait d'un instant pour que toutes les questions fussent analysées et atteintes jusqu'au fond.

« Le goût le plus vif, l'amusement le plus sérieux qu'ait eu pendant ce temps Mme de Staël a été celui des représentations théâtrales. Son admirable organe, l'expression de son jeu, lui donnaient une grande préférence pour mettre en scène des tragédies. Mais elle n'était secondée en cela que par M. le comte Elzéar de Sabran, M. Charles de Labédoyère et dom Pedro de Souza, aujourd'hui marquis de Palmella. Son jeu appartenait à l'école qui avait précédé Talma, et son admiration pour ce grand acteur ne la rendit pas son écolière. Mais quoique Mme de Staël n'attachât pas un grand prix à ce talent, ce n'était pas moins dans les rôles de soubrette qu'elle excellait.

« M. le comte de Sabran composa des pièces pour ce théâtre, et elle écrivit enfin *Agar la Sunamite* et deux autres pièces qui ont été imprimées depuis et qui obtinrent un grand succès. Pour témoins de ses représentations, Mme de Staël réunissait à Coppet et ses relations du voisinage et ceux de ses amis qui venaient de loin pour la voir. J'ai déjà nommé M. de Sabran, mais je dois citer encore le prince Guillaume de Prusse, le baron de Vogt, Bonstetten, le poète

Werner, M. de Montmorency, qui, chaque année, venait en pèlerinage à la Val-Sainte et à Coppet, et Mme Récamier, chez qui Mme de Staël avait su reconnaître, au travers de sa beauté, l'esprit et le charme dont elle est douée.

« Aussi longtemps que Mme de Staël a pu réunir autour d'elle les amis que je viens de nommer, et d'autres encore; aussi longtemps que sa vie sociale a été respectée, elle a supporté l'existence d'exilée. Mais lorsqu'elle vit dans le même jour et sous son toit hospitalier, Mme Récamier et M. de Montmorency frappés du même exil, l'impression qu'elle en reçut fut au delà de ses forces. La terreur de l'isolement, extrême chez elle, la douleur de se croire la cause immédiate de la condamnation de ses amis, la décidèrent à quitter, jusqu'à des temps meilleurs, la France et son voisinage, pour aller chercher ailleurs ce que la France lui refusait alors : la liberté. »

Cette notice, qui peint parfaitement, selon moi, l'intérieur de Coppet, donne également en peu de mots un aperçu très juste du caractère de Mme de Staël, l'un des plus remarquables de notre époque. Cette femme célèbre fit une grande sensation à l'époque où elle revint à Paris et il était impossible qu'il n'en fût point ainsi, car *la mode*, le caprice, un goût passager d'un jour, aussi fugitif que la fraîcheur du teint qui le cause, n'entraient pour rien dans notre admiration pour Mme de Staël, ni dans les hommages empressés de la foule. Car il est un fait certain, c'est que la France la regarde comme son bien. Elle n'est pas Française, cependant. Mais bien que mariée à un Suédois, elle avait, j'en suis certaine, tellement adopté notre patrie, qu'elle eût été surprise qu'on lui disputât

le titre de Française. C'est que son cœur, qui comprenait toutes les passions nobles et généreuses, avait voué toutes ses affections à notre pays malheureux. Ce n'est pas une main étrangère qui a tracé les lignes hardies et admirables de ses *Considérations sur les principaux événements de la révolution;* c'est une main patriote qui a dessiné ces traits vigoureux et sublimes qui décèlent le génie. Mais ce n'est pas l'heure de parler de cet ouvrage : il viendra en son temps. Je ne m'occuperai maintenant que de l'arrivée de Mme de Staël à Paris, après la mort de M. Necker.

Mme de Staël avait été exilée déjà sous le consulat. Son retour à Paris était donc une sorte de rentrée. Le nombre infini de ses connaissances fit de ce retour un triomphe. Ce fut un tort. L'empereur, qui avait presque de l'éloignement pour elle, éloignement du reste fort injuste et sans cause, prit de l'humeur de ce bruit occasionné par l'arrivée *d'une femme.* Il oubliait que cette femme avait un génie supérieur, qu'elle parcourait à vue d'aigle ce qui était sous ses yeux, qu'elle était enfin, *quoique femme*, un des publicistes les plus remarquables de notre époque. Peut-être, au reste, ne *l'oublia-t-il* pas, et ne fut-ce que par crainte qu'il se décida à l'éloigner. Ce mot *crainte* ne doit pas être traduit comme on pourrait le faire. J'en donnerai l'explication lorsque plus tard j'arriverai à l'exil de Mme de Staël. Junot, qui fut en partie chargé, à cette époque, de solliciter pour elle la faveur de rester en France, eut avec l'empereur une conversation qui mérite d'être connue.

Napoléon était empereur depuis trois[1] mois, lors-

[1] Je ne parle ici que du titre d'empereur conféré par le Sénat

qu'il voulut inaugurer l'ordre de la Légion d'honneur, créé par la loi du 19 mai 1802. Cette cérémonie, la première qui eût de la solennité depuis que Napoléon avait son nouveau titre, eut lieu dans l'église des Invalides à Paris, le 14 juillet 1804. La plus grande pompe fut déployée dans cette circonstance : elle n'avait rien de factice. C'était une grande et belle idée que celle d'accorder une récompense militaire ou plutôt de la consacrer par un signe perpétuel et ostensible sous ces voûtes vénérées, dernier asile du soldat mutilé par le fer ennemi; là, sous l'ombre de ces drapeaux que plusieurs avaient rougis de leur sang et payés d'un de leurs membres, il était grand sans doute de leur donner le prix pour lequel ils se dévouaient, celui de l'honneur. Les dignitaires prêtèrent serment entre les mains de l'empereur. M. de Lacépède, grand-chancelier de la Légion, prononça un fort beau discours, mais dans lequel peut-être il mit maladroitement quelques phrases que la circonstance rendait singulières. Il ne se rappela qu'une chose, c'était la première pensée de l'institution; mais bien des changements étaient survenus depuis deux années! Et M. de Lacépède, en rappelant l'anniversaire du 14 juillet auquel ce même jour répondait, et en

à Napoléon, le 18 mai 1804, à Saint-Cloud, où il résidait habituellement. Je me rappelle qu'en apprenant que cette démarche solennelle avait eu lieu dans ce séjour malheureusement illustré par l'assassinat du dernier des Valois, beaucoup de personnes ne purent s'empêcher d'être péniblement affectées. L'impératrice Joséphine, qui était, comme on sait, fort superstitieuse, en fut très longtemps presque malheureuse. Mais la crainte qu'elle avait de Napoléon lui faisait celer ses pressentiments, et peu de personnes en eurent connaissance.

faisant une application directe de ce qui avait été dit jadis pour le 14 juillet à l'époque présente, fît, ce me semble, une chose peu adroite ou dictée par un motif que je ne puis comprendre. Sans doute, le jour où la couronne est mise sur la tête d'un homme qui, dix ans plus tôt, était un simple officier[1], ce jour atteste que le régime de l'égalité est bien fort, puisqu'il peut donner un trône. Mais qu'il continue de l'être, voilà qui est plus douteux... et lorsque M. de Lacépède ajouta dans son discours :

« Répétez les mots qui ont déjà été proférés dans cette enceinte, et qu'ils retentissent jusqu'aux extrémités de l'empire :

« *Tout ce qu'a établi le 14 juillet est inébranlable ; rien de ce qu'il a détruit ne peut reparaître.* »

Cette phrase est singulière, prononcée en instituant un nouvel ordre de chevalerie et devant le trône impérial. C'est ainsi que les ministres de Napoléon, ou ceux qui, dans la position de M. de Lacépède, étaient appelés à exprimer une idée vaste et imposante qu'il fallait lancer au milieu de l'opinion, le faisaient de telle sorte qu'ils dépassaient la volonté de l'empereur, et lui donnaient ainsi l'apparence d'une duplicité et d'un calcul qu'il n'avait pas. Ainsi donc, en s'asseyant sur un trône, il a demandé à l'État de le rendre héréditaire, parce que son haut génie lui a fait voir que notre nation ne comporte pas, par sa nature turbulente, un état d'agitation permanent tel que celui auquel la

[1] « En Amérique, volontiers, j'eusse été un Washington. En France, j'aurais défié Washington lui-même, ou il n'eût été qu'un niais. Je ne pouvais être qu'un Washington couronné. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

soumettrait un régime électif auquel le pays serait forcé de recourir chaque fois qu'il faudrait donner un souverain à l'État, soit à vie, soit temporaire; car, enfin, il est souverain, celui-là qui a le pouvoir et qui commande aux autres, quelle que soit la force des lois qui s'appellent répressives. Mais à cette pensée, d'autant plus juste qu'elle avait l'exemple, et l'exemple récent pour point de départ, s'en joignait une autre tout aussi positive, celle de l'*égalité*. J'ai entendu bien souvent l'empereur parler sur cette matière, et toutes ses paroles me sont demeurées présentes. Sa noblesse elle-même, création qu'il regardait comme une de ses plus grandes pensées; sa noblesse avait été instituée dans l'intérêt d'établir cette égalité, vrai mobile de tout ce qu'ont fait et demandé les Français depuis vingt ans, disait-il. La liberté, observait Napoléon, a sans doute été le premier cri du peuple lorsque la révolution a projeté les premiers rayons de sa lumière; mais ce n'était pas la véritable expression de sa pensée. Que la Russie se révolutionne, le mot liberté sera le premier qui s'échappera de ces bouches vraiment esclaves, qui s'ouvrent si souvent pour crier sous le nerf de bœuf dont s'arme un maître barbare. La liberté est le vrai bien que désirera le peuple russe dès qu'il aura un souhait à exprimer : il ne comprend pas encore l'*égalité*. Mais chez nous, c'est autre chose et le premier éclair de notre révolution a fait voir combien il existait de talents que le nivellement rendait à la société pour le bien et la gloire de l'État. Aussi est-ce l'*égalité* que le peuple français a toujours voulue; à bien dire, il n'a jamais eu de liberté depuis le temps où elle fut tant proclamée. Car enfin, la véritable définition du mot liberté est l'entier exercice

de toutes les facultés. Et hormis quelques discours qu'on permettait aux bavards de quelques sections de crier dans leurs séances, dans l'année 1795, montrez-moi une époque où le peuple ait été vraiment libre d'agir, de parler, de se conduire, enfin, comme il l'entend. Quand des masses de femmes, de mécontents, se rendaient à la Convention après le régime de la Terreur, on leur répondait : « Allez-vous en à vos travaux, la Convention poursuivra les siens. » Et cependant le malheureux peuple mourait de faim et ne demandait que du pain. Quant aux années 1793 et 94, les présentera-t-on comme exemple d'une époque libre? Sous le Directoire, malgré sa faiblesse et la pourriture de ses *étais*, on n'osait pas parler, le bureau central était là pour vous faire taire; et après le 18 fructidor, la France eut une seconde Terreur, et les journaux supprimés alors par l'ordre de Sieyès, répondent à la liberté de ces temps désastreux. Jamais le peuple, même sous Louis XI, sous Richelieu, sous les gouvernements les plus despotiques, n'eut moins de liberté que dans les années qui se sont écoulées depuis le commencement de la révolution. Ce que la France voulait, et ce qu'elle veut sous un nom qu'elle ne sait pas appliquer, c'est l'égalité; c'est surtout l'égalité devant la loi et pour parvenir.

Et Napoléon avait grandement raison. Au reste, nous nous laissons souvent entraîner par la magie des paroles, et nous crierions comme nous l'avons fait : *Vive notre ruine!* si le désastre était voilé sous de grands mots. Nous l'avons prouvé, nous le prouvons, et nous le prouverons encore.

CHAPITRE V

Préparatifs de la fête de Boulogne. — Nous partons pour Boulogne. — Le général Laplanche-Mortière et sa femme. — Mme B. — La baraque du maréchal Berthier. — Le trône et les drapeaux. — Les 24 grands-officiers de l'empire. — *Le grand maigre.* — Le caporal compatriote de Lannes. — La parfaite égalité. — Le fauteuil de Dagobert. — Le casque de Bayard. Le bouclier de François Ier. — Les soixante mille hommes dans la vallée au pied de la tour d'Ordre. — La maréchale Ney. — Son portrait. — Duo de *Don Juan.* — M. de Brigode. — Impression commune le jour de la fête. — Ouragan. — Arrivée de la flottille. — Chavirement. — Colère de l'empereur. — Jupons enlevés. — Perruque et chapeau à la mer. — Mme B... en enfant de chœur. — Sauce ajoutée par la pluie à un dîner de 3,000 personnes. — Bal et fête brillante.

La plus brillante solennité se préparait à Boulogne. L'empereur avait distribué, ainsi que je l'ai dit, les premières croix aux dignitaires de l'ordre, alors à Paris, le jour de l'inauguration de la Légion d'honneur dans l'église des invalides. Mais il voulait entourer d'une grande pompe la distribution de celles qui remplaçaient les armes d'honneur et le théâtre de cette fête de l'armée fut indiqué à Boulogne. Quelque temps avant (10 juillet 1804), l'empereur avait relevé de ses ruines une institution tout opposée à celle-ci dont la valeur, la loyauté faisaient la base. Le ministère de la police était rétabli et Fouché, de nouveau dans la

faveur du maître, était à la tête de cette inquisition d'État.

Tous ceux qui, dans l'armée, avaient des armes d'honneur, reçurent ordre de se rendre à Boulogne. Les camps de Saint-Omer, de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, envoyèrent des députations. Soixante-dix mille hommes assistaient à cette imposante cérémonie.

Nous partîmes pour Boulogne, Junot et moi, avec un de nos bons et anciens amis, M. Billy Vanberchem. Je ne crois pas avoir fait un voyage plus gai de ma vie. Junot avait alors dépouillé cette impression de tristesse que lui avait causée le changement de gouvernement. Il voyait toujours dans l'empereur le désir, la volonté de rendre la France la plus grande des nations. Et dans son cœur tout français et vraiment patriote, cette volonté excusait tout. « Il avait retrouvé la gaieté de ses jeunes années, » disait-il à M. Vanberchem — il est à remarquer qu'il était alors âgé de trente-deux ans. — Aussi, que de folies furent dites dans ce voyage! que de bons rires, francs, joyeux! Hélas! ces journées-là n'eurent pas beaucoup de sœurs.

Nous trouvâmes à Boulogne une partie de notre société d'Arras. Le général Laplanche-Mortière, adjudant supérieur du palais et l'un des généraux sous les ordres de Junot, s'était marié, quelques mois avant, à une jeune et jolie héritière, M^lle^ Henriette B..., que sa mère, femme de beaucoup d'esprit, ayant même, je crois, remporté le prix dans quelque académie pour un ouvrage sur l'éducation, avait accompagnée à Arras lorsqu'elle vint y joindre son mari. M^me^ Laplanche-Mortière était fraîche et timide. Par-

faitement élevée, elle paraissait en grande adoration devant son mari, dont la conduite envers elle, dès les premiers jours de son mariage, était plus que répréhensible, et tout en elle intéressait. Aussi fûmes-nous charmés de la retrouver à Boulogne, où sa mère l'avait conduite et lui servait de guide, car son mari ne s'en occupait que lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser. Je proposai à Mme Laplanche-Mortière et à Mme B... de venir voir avec moi la cérémonie. Je devais être placée dans la baraque de Berthier. C'était l'endroit le plus favorable pour jouir du plus magnifique coup d'œil qui jamais peut-être ait été présenté au regard de l'homme.

C'était le 15 août. L'empereur avait choisi cette journée, voulant célébrer à la fois sa fête et celle de ses frères d'armes qui venaient recevoir de lui le prix d'un sang loyalement versé pour la patrie. Désirant environner cette cérémonie d'une pompe toute solennelle, il fit construire près de la tour d'Ordre, à Pont-de-Briques, sur le sommet le plus élevé de la montagne, un trône autour duquel flottaient deux cents drapeaux pris sur les ennemis de la France. Sur les marches de ce trône étaient les vingt-quatre grands-officiers de l'empire, que Napoléon avait choisis parmi les chefs militaires, dont les soldats eux-mêmes reconnaissaient la gloire. Leur élévation était un véhicule de plus dont Napoléon se servait.

— Vois-tu ce grand maigre qui est là auprès de lui, avec sa queue! C'est Lannes, c'est un brave luron, celui là! Eh ben! nous sommes du même pays, j'le connais ben. Il est parti simple soldat, et le v'là un des premiers. Ah! c'est qu'aussi faut voir comme il y va! C'est y heureux pour un *homme* comme ça! Ça

n'a jamais peur ! Eh ben ! je n'aurai jamais peur[1] non plus, moi. Ah ! si le tambour pouvait rouler ! Je ferais voir beau jeu aux ennemis de la république.

Eh bien, certainement, cet homme avait le sentiment bien intime qu'il pouvait devenir maréchal d'empire, avec la bravoure et le patriotisme du maréchal Lannes. Voilà ce qu'on appelle de l'égalité et non pas cette déviation de toutes choses, qui fait qu'un manant, que j'appelle *manant*, non pas parce qu'il est sans souliers, mais parce qu'il est sans éducation, sans âme, et qu'il n'est mû que par les sentiments les plus bas et les plus personnels ; qui fera, dis-je, que ce manant se croira en droit de m'insulter en me disant :

— Je suis un être vivant comme toi, je marche avec deux pieds, donc je dois être heureux comme toi ! Ta chambre me plaît, arrière ! Je veux m'y mettre.

— Mais j'ai gagné mon asile avec mon travail et mon père a commencé ma fortune.

— Tant pis pour toi !

Voilà de cette égalité comme j'en ai vu, moi, et le souvenir en est encore assez frappant pour me faire trembler.

Sur le trône élevé à la tour d'Ordre était placé le fauteuil appelé le fauteuil de Dagobert. Près de l'empereur était le casque de Bayard, contenant les croix et les rubans rouges qui devaient être distribués. On y

[1] Cette conversation fut rapportée au maréchal par un officier qui se trouvait à portée de l'entendre. Le maréchal s'informa de cet homme et lui fit donner deux ou trois louis, que le soldat refusa. « Si dans vot' chemin y se trouvait une épaulette de sous-officier, mon général, dame ! je ne dis pas... mais pour des sonnettes y faut les gagner. C'est une autre affaire. »

avait ajouté, je ne sais trop pourquoi, le bouclier de François Ier, de ce roi qu'on veut toujours nous présenter comme le type de l'honneur et de la loyauté, un chevalier comme Galaor, et qui ne fut en réalité qu'un homme fort peu honorable, capitulant avec sa conscience, comme si l'honneur le pouvait jamais, un détestable roi, un vrai fou et un monarque dont la France dut longtemps maudire le règne. L'empereur savait bien tout cela et pensait tout ce que je viens de dire. Mais il avait voulu frapper les masses et, en effet, l'impression fut produite.

Je me rendis de bonne heure à la baraque du maréchal Berthier avec Mme Laplanche-Mortière et Mme B... Nous avions avec nous M. Vanberchem et un ami de collège de Junot, appelé Magnien, qu'il avait recueilli chez lui. La baraque de Berthier était admirablement située pour ne perdre aucun des mouvements de ce qui allait se passer. Placée directement derrière le trône, on voyait, de ses petites fenêtres, monter chaque légionnaire venant recevoir sa croix de la main même de l'empereur. Avant de me renfermer dans la petite maison, j'avais fait le tour de l'élévation et j'avais vu ce que jamais bien certainement je ne reverrai maintenant dans ce qui me reste de jours.

Dans une vallée, taillée par la nature comme un cirque naturel, étaient placés soixante mille hommes sur plusieurs rangs et par échelons. La vallée était faite de manière qu'ils étaient en amphithéâtre et pouvaient être vus de la mer, dont les flots venaient se briser au pied de la tour d'Ordre. En face d'eux était le trône, auquel ils parvenaient en montant plusieurs marches d'un escalier fort doux dans sa montée. C'est là qu'était placé, dans sa gloire toute lumineuse,

l'homme dont le génie disposait alors de l'Europe et du monde. Il était là, abrité de cette foule de drapeaux déchirés par le boulet, souillés par le sang, mais étincelants quoique poudreux et formant un digne panache au trophée vivant dont il était environné. Quoiqu'il fît beau ce jour-là, le vent soufflait avec une extrême violence et faisait tournoyer l'étoffe glorieuse à la vue de plusieurs vaisseaux anglais qui croisaient alors dans le détroit et qui purent reconnaître parmi nos conquêtes le léopard insolent qui prétendait tout asservir.

On a souvent parlé de l'attachement ou plutôt de l'idolâtrie que l'empereur inspirait à cette époque. Mais en disant : « *Il était bien aimé !* » on s'arrête, et la pensée de celui qui parle achève sa phrase dans son souvenir. Il se croit compris et s'en tient à une parole, tandis qu'il en faudrait beaucoup et de bien senties, pour donner une idée du sentiment qui animait alors toute la France, et surtout la France militaire, pour Napoléon. Que les Anglais eux-mêmes se rappellent cette journée du 15 août 1804 ! Beaucoup sans doute vivent encore. C'est à eux que je m'adresse, et non pas à leur gouvernement. C'est à la nation grande et généreuse qui a rougi du supplice imposé en son nom à un grand homme, que je demande de convenir de l'effet que durent leur faire éprouver ces cris d'amour que le vent portait jusque sur leurs vaisseaux. Ces cris venaient du cœur. Souvent on voyait le vieux soldat, la voix rompue par les larmes, ne pouvoir se joindre d'abord à ses camarades, et agiter ses mains pour bénir celui qu'il adorait. Quel concert d'amour ! Et c'est après de telles

journées, qu'on peut oser parler de la France *repoussant* plus tard Napoléon !

Je trouvai dans la baraque de Berthier une personne que je rencontrais souvent à Paris et dont le charme exerça depuis sur moi le même empire que sur tous ceux qui la connaissent. Nous nous vîmes ensuite assez souvent, et toujours (du moins de mon côté) avec un nouveau plaisir, c'est la maréchale Ney.

La maréchale Ney s'était mariée beaucoup plus tard que nous toutes. Élevée chez M^me^ Campan, ainsi que sa sœur et sa cousine germaine, M^me^ Lambert, M^lle^ Auguié avait reçu une parfaite éducation, et la bonne culture avait trouvé un bon terrain. J'ai été attirée près d'elle par un attrait simple et d'autant plus fort qu'évidemment elle ne faisait rien pour l'exercer. Elle avait même plutôt alors de la timidité qu'autre chose ; ce dont on lui savait gré au milieu d'une troupe de jeunes femmes dont les façons étaient polies sans doute, mais qui, sans usage du monde, et surtout de ce monde de cour où elles débutaient, facilement égarées par le prestige d'une grande fortune et d'une position brillante, faisaient souvent et même très souvent des impertinences gratuites, bien qu'excellentes personnes d'ailleurs. Le peu de femmes du faubourg Saint-Germain qui firent d'abord partie de la cour de l'impératrice Joséphine crurent faire merveille en essayant des airs de grandeur, bien qu'elles n'ignorassent point pourtant comme il fallait vivre. Tout cela composait un petit faisceau de mauvaises façons au milieu desquelles on était fort aise de trouver des manières *de femme comme il faut*. M^me^ la maréchale Ney avait été à la source des bonnes

traditions en ce genre. De là, sans doute, le penchant qui m'attirait vers elle. C'est possible, je ne le sais pas au juste; car lorsqu'une chose me plaît, je ne mets pas mon esprit à la question pour en connaître la raison. Sa sœur, cette charmante femme, moissonnée si jeune et si belle, était également aimée de tout ce qui la connaissait.

La maréchale Ney posséde une qualité fort appréciable et plus rare qu'on ne croit, elle aime le monde et pour elle et pour lui, c'est-à-dire qu'elle se met en frais afin que les personnes qui l'entourent jouissent de son esprit et de ses charmants talents. Il y a de la douceur et de la bienveillance dans son sourire, de l'esprit dans ses grands yeux noirs, et mieux encore, une extrême gaîté dans son caractère ; tout cela compose ce qu'on appelle du charme.

M^me^ Ney joue parfaitement la comédie et chante d'une manière remarquable. Sa voix n'a pas une grande étendue, mais les cordes en sont justes, pures et d'un timbre charmant. Elle prononce bien, et je me rappelle toujours avec plaisir le temps où s'accompagnant de ses petites mains si jolies et si blanches, elle me chantait, en courant, à la Malmaison, tandis que nous passions par la galerie pour nous rendre au théâtre, une des ravissantes canzonne de Crescentini. Il me revient qu'un jour — mais beaucoup plus tard que l'époque où nous sommes[1] — nous nous arrêtâmes dans la galerie de musique, la maréchale Ney et moi, tandis qu'on nous attendait et qu'on nous cherchait pour une répétition. Nous avions avec nous

[1] C'était pour la fête de l'impératrice Joséphine (19 mars), en 1807, pendant la campagne de Tilsitt.

M. de Brigode, chambellan de l'empereur et très bon musicien, comme on le sait. *Don Juan* était sur le piano, la maréchale ouvrit la partition, c'était précisément à l'endroit du joli duo : *Là cidarem lamano.*

— Dépêchons-nous, dit-elle, nous aurons encore le temps.

Et nous voilà debout, nos rôles sous le bras, ainsi que la queue de nos robes, moi les accompagnant, eux chantant ce charmant morceau auquel je trouvai, ce jour-là, plus que jamais le défaut d'être trop court. La voix de la maréchale se mariait admirablement avec le ténor de M. de Brigode, et ces deux voix, à peines couvertes par le piano et résonnant dans cette pièce où la foule toujours pressée ôte à la voix tous les avantages, mais dans laquelle nous n'étions alors que nous trois, me firent une impression dont le souvenir m'intéresse encore.

Je fus donc très contente de retrouver la maréchale dans la baraque de Berthier. C'était une personne différente d'une autre pour moi, dans cette journée-là, de même que je devais être pour elle aussi une femme à part de celles qui étaient avec elle. J'ai toujours aimé ma patrie avec une passion que le temps n'a aucunement altérée. Qu'on juge de ce que je devais éprouver en voyant cette réunion de braves, tous chargés de stigmates imprimés par le fer ou le feu de l'ennemi et reçus pour la défense de cette France belle et glorieuse, à cette époque également aimée de tous ses fils. Les partis se taisaient, les discordes étaient étouffées ; chacun venait se rallier autour du héros qui nous avait rendu la paix. Tout était beau alors ! Quel avenir se déroulait devant nous ! Gloire, prospérité, bonheur ! Du haut de cette

colline, le regard de Napoléon semblait jeter ces paroles aux vaisseaux de l'Angleterre. Il était calme en ce moment et plus beau que je l'aie vu jamais. Son visage avait une expression remarquable de contentement. J'ignore quelle était alors sa pensée, mais son regard était radieux, soit qu'en contemplant cette foule de vieux soldats dans de jeunes hommes il fût glorieux de distribuer à son tour, comme chef de l'État, cette récompense que dans les rêves de ses jeunes années il avait sûrement ambitionnée comme le point le plus élevé de son ambition, soit plutôt — et la chose est plus présumable — qu'en voyant l'ardeur de ces belles troupes, en écoutant ces accents d'amour et de dévouement, il se dît :

— Avec de tels hommes, je puis conquérir le monde !

La cérémonie fut longue. Chaque légionnaire montait les douze marches qui conduisaient au trône, s'inclinait devant l'empereur, puis redescendait après avoir reçu la croix et le ruban de sa propre main. Il accompagnait quelquefois cette action d'un mot ou d'un sourire, lorsque le légionnaire était plus ou moins connu de lui. Cette sorte de procession devenait pour nous fort divertissante, parce que de la manière dont la baraque était placée, nous étions tout à fait derrière le trône, ce qui nous mettait en face du récipiendaire qui, sans s'en douter, nous faisait une très belle révérence. La chose était surtout plaisante lorsqu'il montait quelqu'un de notre connaissance. Quant à eux, ils étaient trop troublés pour nous voir derrière la petite fenêtre par laquelle nous regardions. Ce sourire dont je parlais tout à l'heure était le point de mire de tous les regards, mais il n'était pas égale-

ment donné, et nous qui étions de sang-froid nous pouvions en juger. L'empereur avait deux sourires ce jour-là, comme on a deux langages. L'un était purement mécanique et avec la simple intention d'être *poli*, si ce terme peut être employé en parlant d'un souverain, l'autre partait du cœur lorsqu'il donnait la croix à l'un de ses frères d'armes d'Italie ou d'Egypte. Alors il y avait de l'expansion, un rapport entre lui et sa première, sa plus belle gloire..... Je ne sais si M. Suchet, le frère du maréchal, a gardé le souvenir de l'accueil qui accompagna le don de sa croix, mais il dut en être content.

Il était cinq heures du soir. Depuis une heure je voyais l'empereur se tourner souvent vers le ministre de la marine, M. Decrès, et lui parler bas. Puis il prenait une lunette et regardait sur la mer comme s'il avait voulu signaler une voile loitaine. Enfin l'impatience parut le gagner. Berthier, qui se rongeait les doigts, tout maréchal qu'il était, regardait aussi. Junot s'en mêlait également, puis ils causaient entre eux. Il était évident qu'on attendait *quelque chose*. Enfin, le ministre de la marine fut averti et tout aussitôt il parla à l'empereur, qui saisit la lunette de Decrès avec une telle rapidité qu'elle lui échappa des mains et fut rouler sur les marches du trône. Nous suivîmes la direction de tous les yeux qui se portaient vers le fort en bois, et nous vîmes alors une flottille, composée de mille à douze cents embarcations, qui se dirigeait vers Boulogne. Elle venait des différents ports voisins et de Hollande. L'empereur avait voulu que ce fût ce même jour du 15 août que cette flottille vînt se réunir aux autres embarcations stationnées dans le port de Boulogne, à la vue des

vaisseaux anglais qui croisaient dans le détroit, tandis que devant eux aussi il distribuait à son armée les récompenses qui devaient stimuler son courage et lui faire demander elle-même à passer sur les côtes d'Angleterre. Mais le contentement que Napoléon avait éprouvé à la vue de la flottille fut de courte durée. Un jurement très énergique de M. Decrès, dont on sait que c'était le langage habituel, avertit l'empereur qu'il se passait quelque événement inattendu. En effet, l'officier qui commandait la première division de la flottille, n'ayant pas écouté les avis du pilote côtier et ne connaissant pas quelques nouveaux ouvrages autour du fort en bois, ou bien, autant que je puis m'en souvenir, n'ayant pas même voulu attendre l'arrivée du pilote, rencontra au moment d'aborder quelques obstacles à fleur d'eau. Le choc que reçurent les chaloupes les fit chavirer, et quelques soldats firent le plongeon: heureusement que l'eau était basse. Cependant il y eut, je crois, un homme de noyé. Et puis la chose était déplaisante. On nous raillait beaucoup en Angleterre sur *nos coquilles de noix*, ainsi qu'on appelait les péniches et même les chaloupes canonnières. Cette mésaventure, arrivant au grand jour, devant nos ennemis dont les lunettes étaient toutes braquées vers nous, mit l'empereur dans un état de mauvaise humeur plus violent que je ne l'avais encore vu depuis longtemps. Il descendit du trône et vint avec Berthier sur l'espèce de terrasse qui régnait le long du parapet pratiqué du côté de la mer. Il marchait fort vite et, par intervalle, nous pouvions entendre quelque expression énergique qui manifestait son mécontentement. Le ministre de la marine était aussitôt descendu pour aller à

la côte et l'empereur restait en dehors de la baraque avec Berthier, marchant et pestant contre la maladresse, cause de ce tumulte.

Mme B..., mère de Mme Laplanche-Mortière, n'avait jamais été aussi près de l'empereur. Il fut impossible de l'empêcher de sortir de la baraque pour le voir plus facilement. Comme elle était belle-mère d'un officier du palais, l'empereur après tout ne pouvait se fâcher de la trouver en son chemin. Cependant, comme il était de mauvaise humeur, il pouvait le témoigner peut-être un peu brusquement, mais Mme B... ne voulut rien entendre et elle sortit bravement de la baraque.

Il y avait plus de courage qu'on ne pourrait le penser de sortir en ce moment, surtout pour une femme. Il faisait un vent comme ceux qui règnent dans la Manche aux approches de l'équinoxe d'automne et la manière tourbillonnante dont les drapeaux flottaient au-dessus du trône annonçait à Mme B... que sa robe et ses jupons éprouveraient le même effet. Mais elle répondit à nos observations qu'elle les retiendrait avec ses mains et nous la vîmes, en effet, manœuvrer pendant quelque temps avec assez de bonheur pour que les choses fussent décentes. L'empereur, occupé de ce qui se passait à quatre-vingts ou cent pieds au-dessous de lui, continuait à arpenter vivement la terrasse sans quitter cet espace dont il ne sortait pas. Mme B..., qui ne pouvait bien le voir là où elle s'était placée, voulut, pour son malheur, quitter le côté de la baraque qui regardait le trône. Par ce mouvement elle s'exposa à toute la furie du vent, qui venait de redoubler avec d'autant plus de violence qu'un ouragan arrivait avec

rapidité et menaçait de terminer cette belle journée d'une manière désagréable, surtout pour tous les légionnaires qui devaient dîner sous des tentes. L'empereur, excessivement contrarié, parlait haut et d'une façon assez énergique pour exciter au plus haut point l'intérêt curieux d'une personne fort capable, par son esprit, d'apprécier Napoléon et qui devait désirer le voir de près dans un moment où le grand homme se rapprochait un peu de l'humaine nature. Elle oublia la tempête et tourna, comme je l'ai dit, l'angle de la baraque. Dans cet instant, une bouffée de vent frappe Mme B... et, s'engouffrant sous une grande capote qu'elle portait, fait dénouer les deux rubans qui la retenaient. Mme B..., qui avait une perruque et qui sentait qu'elle allait suivre le chapeau, laissa les jupons pour courir au plus pressé. Mais le vent, qui voulait entrer dans quelque chose, se mit à tourner avec colère autour de Mme B..., qui, pour le dire en passant, était immense, et, sans aucune retenue, se mit à soulever jupons et robe. Ce fut alors que le plus pressé fut d'aller au secours de la partie inférieure. Le chapeau fut abandonné à ce vent malhonnête, qui l'emporta, qui emporta la perruque, qui emporta tout, et Mme B... sauva l'honneur de ses jambes, mais demeura en enfant de chœur devant Napoléon, qui, précisément en cet instant, se retournait, croyant parler au ministre de la marine qu'il avait fait appeler. Il faut convenir que l'épreuve était difficile pour l'empereur. Il était impossible de ne pas rire à la vue d'une personne extrêmement grosse, présentant une tête grasse, blanche et ronde, et, avec tout cela, une physionomie fort égarée et des mains cherchant à retenir des jupons que le vent continuait

toujours à vouloir mettre à pleine voile. L'empereur se conduisit néanmoins très bien. Il ne put retenir un sourire en passant près de Mme B..., mais il fut imperceptible. Il avait d'ailleurs l'esprit trop occupé pour qu'une tête avec ou sans perruque l'arrêtât en cet instant.

Mme B... rentra dans la baraque un peu dérangée par le coup de vent, mais, du reste, enchantée d'avoir vu l'empereur d'aussi près. Elle replaça la perruque et le chapeau, que nous lui conseillâmes d'attacher fortement, car la tempête croissait et sa violence était extrême. Les nuages, chassés par le vent, passaient rapidement au-dessus de nos têtes en laissant tomber quelques gouttes de pluie, tandis que, du bas de la montagne, les cris que poussaient les gens de la côte et du port, tout en allant à l'aide des embarcations qui avaient chaviré, avaient quelque chose de sinistre qui alarmait involontairement. Il y avait toute l'apparence d'un grand malheur et pourtant, comme je l'ai dit tout à l'heure, il n'y eut qu'un accident. L'empereur descendit pour voir par lui-même comment on s'occupait des soins à donner non seulement aux arrivants, mais à ceux qui prêtaient secours aux naufragés. Car enfin, bien que l'on ait dit qu'ils avaient seulement pris un bain de pieds, il est de fait que le désastre fut complet, et j'ai toujours pensé que l'on avait caché la vérité de la chose pour ne pas prêter à nos ennemis une occasion de nous railler, ce que le gouvernement anglais n'eût certes manqué de faire.

La pluie qui survint à six heures du soir, au moment où le dîner était servi sous les tentes pour plusieurs milliers d'hommes, acheva de donner de l'hu-

meur à l'empereur et finit mal une journée qui avait commencé si radieuse et si belle. Le soir il y eut un grand bal, où se rendit tout ce que la ville contenait, ce jour-là, de notabilités dans tout ce qui était grand Alors nos fêtes étaient vraiment des fêtes.

CHAPITRE VI

Nous partons pour Calais. — L'hôtel de Dessein. — Ma conversation avec l'empereur. — Sa bizarre manie de vouloir tout connaître. — Ses questions. — Retour à Arras. — Redoublement d'activité. — Loi somptuaire pour les costumes de cour. — Le *Louvre* du peuple. — Mot de Napoléon. — Habit brodé. — M. Levacher. — La ville de Lyon. — Le premier consul acceptant son premier hommage et la favorisant. — C'est pour elle qu'il met un habit brodé. — La cravate noire et les bottes. — Mot d'Eugène Beauharnais.

Le soir même de la fête, Junot reçut des ordres de l'empereur qu'il devait faire exécuter dans le plus bref délai. Il m'avertit que nous partirions le lendemain matin immédiatement après le déjeuner et que, en raison du peu de temps dont il pouvait disposer, nous ne pourrions nous arrêter une journée à Calais, ainsi qu'il me l'avait promis :

— A moins, me dit-il, que tu ne consentes à partir en sortant du bal. Nous arriverons alors à Calais de fort bonne heure, nous prendrons du thé tout à fait à l'anglaise, nous irons nous promener pendant une heure et puis nous repartirons. Si tu veux employer ainsi le temps que tu donnerais au sommeil, je consens à me détourner de ma route pour te faire voir Calais et cet hôtel de Dessein dont on parle tant.

J'acceptai, comme on peut le penser, car je commençais à entrevoir cette époque où les femmes ne devaient plus connaître le repos.

Nous arrivâmes à Calais à sept heures du matin. Quoiqu'on fût alors dans la plus belle saison de l'année, le temps se ressentait encore du *grain* de la veille; et le ciel gris, l'air humide qui couvrait et enveloppait la plage, étaient peu propres à donner du charme à une promenade dans les sables, et pour peu qu'on se rappelât *Termes* et le fameux habit, il y avait de quoi *trembler*.

C'est vraiment une chose étonnante que l'établissement de Dessein, cette maison, dont la renommée fut si longtemps européenne, dont la parfaite tenue attirait des Anglais pour *elle seule*, qui contenait dans son enceinte tout ce que l'argent peut procurer à l'instant même. Nous la trouvâmes dans un deuil profond causé par la rupture du traité d'Amiens, rupture d'autant plus fâcheuse pour ses maîtres, que, se confiant naturellement à une paix au moins de quelques années, ils avaient fait de grandes dépenses afin de rendre leur maison digne de l'*attention spéciale* des Anglais, assez amateurs de vins de champagne et de vin de bordeaux, pour venir à Calais s'établir pendant quinze jours chez Dessein, n'ayant d'autre occupation que de boire, manger et ordonner, au réveil d'une longue ivresse, le menu d'un nouveau dîner. C'est ainsi que s'écoulaient, pour quelques Anglais, les jours et souvent les semaines, qu'ils avaient d'abord consacrés à un voyage en France. Et lorsque, après avoir réglé leurs comptes, ils s'apercevaient qu'il ne leur restait plus assez d'argent pour continuer leur route, ils se rembarquaient sur le premier paquebot et retournaient dans leur province se vanter d'avoir fait le tour de France. Ces exemples n'ont pas été rares dans la dernière paix.

Lorsque je revis l'empereur, il me demanda comment je m'étais tirée de mon voyage nocturne, en quittant une contredanse, comment j'avais trouvé Calais et l'hôtel de Dessein, et enfin s'il était vrai que la vue de cette maison frappât d'étonnement tous les voyageurs. Il m'adressa beaucoup de questions sur ce que j'avais remarqué pendant mes deux voyages sur les côtes. Je ne parle de ce fait, très peu important en lui-même, que pour ne laisser échapper aucune des nuances qui me servent à lier les couleurs dont je colore le portrait de Napoléon. Certes, il n'avait besoin ni de mon avis, ni de mes remarques sur tout ce qui tenait au littoral de cette partie de la France, mais j'avais deux yeux pour voir et deux oreilles pour entendre. J'étais dégagée de toute prévention provoquée par l'esprit aventureux de quiconque portait alors un sabre à son côté. J'avais pu juger impartialement les villes que je venais de parcourir, et cela lui suffisait. Pendant les cinq ou six minutes qu'il perdit avec moi, il recueillit plusieurs pensées qu'il m'aurait été difficile de lui cacher lors même que je l'eusse désiré. Il connaissait du reste le pays aussi bien que moi et savait que Vimereux, Ambleteuse, grâce aux soins du général Suchet, venaient de recevoir une nouvelle vie, et que Boulogne n'avait jamais été plus prospérante. Mais Calais ne se trouvait ni dans la route ni dans les besoins de l'empereur. Aussi la tristesse et la misère y étaient-elles plus évidentes et le nom de Napoléon moins béni. Je dois dire à ce propos que l'empereur offre dans son caractère un mélange extraordinaire à observer pour celui qui a été à portée de le voir et de recueillir, comme j'ai pu le faire, une grande quantité

de ces mots échappés à la confiance, à l'humeur et souvent au génie. Ce mélange de mots sublimes et de phrases vulgaires est curieux dans son étude. La dernière partie était ordinairement provoquée par un extrême besoin de tout savoir, il questionnait un enfant quelquefois, il demandait à des femmes les choses les plus en dehors de leurs habitudes, et il n'aimait pas qu'on demeurat court. Cet assemblage de pensées gigantesques, de jets lumineux du puissant génie, à côté des idées d'un commérage vraiment bourgeois, m'a toujours paru une des parties les plus étranges de cet homme déjà si extraordinaire.

A peine fûmes-nous de retour à Arras que je m'aperçus d'un redoublement d'activité dans tout ce qui avait rapport aux manœuvres de l'armée. Junot allait à Paris pour quelques heures seulement. Il prenait les ordres de l'empereur, puis il revenait. En son absence, le commandement était confié aux généraux Dupas et Macon, attachés tous deux à la garde impériale. Au retour de l'un de ces voyages à Paris, Junot me fit part d'un événement qui ne me parut point alors extraordinaire, mais qui aujourd'hui, je pense, produirait un tout autre effet. C'était une sorte de loi somptuaire, réglant le costume de cour des femmes. Ce costume était alors à peu près ce qu'il est encore aujourd'hui : la *chérusque*[1], qu'on retrancha très promptement, allait pourtant fort bien; le manteau et la jupe étaient comme nous les portons toujours, avec cette différence que dans l'origine la bordure du

[1] Fraise gothique à longues dents, en tulle brodé d'or ou d'argent comme l'habit. C'est sûrement une bossue qui a cabalé contre.

manteau ne pouvait excéder quatre pouces ; les princesses seules avaient le droit de porter le manteau brodé en plein. Tels furent d'abord les ordres de l'empereur, ordres pleins de sens et empreints d'un esprit tout paternel. Il ne voulait pas que dans cette cour, composée d'une foule d'hommes honorables par leurs services, mais dont la plupart n'avaient pas de fortune, la folie d'une jeune femme compromît le repos de son mari.

— *C'était, avait-il dit à Junot, à nous à donner l'exemple de la modération et à ne pas écraser, par un faste ridicule, la femme d'un officier sans fortune ou d'un savant respectable.*

Ces paroles sont les paroles textuelles de Napoléon. Il disait dans le même temps au comte Dubois ;

— *Faites donner tous les soins possibles à la construction des marchés, à leur salubrité, à la beauté de la Halle-aux-blés et de la Halle-aux-vins. Il faut que le peuple ait son Louvre aussi.*

— *M. Dubois*, lui disait-il une autre fois en répondant à une demande qu'on venait de lui faire, *il faut que l'homme soit fait pour la place et non pas la place pour l'homme.*

Cette loi somptuaire, car il est difficile de lui donner un autre nom, fut d'abord observée assez strictement. Mais l'impératrice elle-même plaida pour les jeunes femmes qui désiraient avoir derrière elles un manteau horriblement lourd, dont la beauté était cachée, puisqu'elles ne pouvaient laisser aller leur *traîne* dans les appartements du château et que lorsque la queue était ramassée dans la main il était certes bien difficile de juger de la beauté et surtout du prix réel du

manteau. Mais enfin j'ai fait comme les autres, et je le trouvais très bien alors.

Ces affaires de broderies me rappellent un fait assez peu important par lui-même, mais fort intéressant dans ses détails, car le nouveau jour dont il est éclairé fait aussi voir l'empereur posant dans une nouvelle attitude.

Tous ceux qui sont de cette époque se rappellent sans doute un certain habit rouge en taffetas à gros grains, brodé en or et presque couvert de rameaux symboliques d'olivier, de chêne et de laurier, que nous vîmes porter au premier consul, avec des bottes, une cravate noire et tout le reste d'une toilette militaire. On appelait cet habit *l'habit de Lyon*, sans en chercher davantage. Mais son histoire est trop curieuse pour être passée sous silence.

Il y avait alors à Paris une maison de commerce dirigée par un homme respectable appelé Levacher, autrefois fournisseur de la cour[1]. M. Levacher, que j'ai beaucoup connu parce que ma mère prenait toutes ses soieries chez lui, est un homme aimant son pays et convaincu de l'utile vérité que la prospérité du commerce fait la vraie richesse des nations. Il voyait la France rajeunie prête à remonter à ce premier rang pour lequel elle est faite, mais encore veuve de cet immense avantage que devait lui donner le commerce relevé et protégé par une main comme celle de Bonaparte. Lyon se mourrait, il fallait le faire renaître. Les fabriques de broderies n'avaient pas d'ouvrage. Tout était tombé non seulement dans la misère, mais en

[1] Sa maison portait l'enseigne *du Page*.

désuétude, et la seconde ville de la république touchait à son dernier soupir[1].

M. Levacher conçut la belle idée de la rappeler à la vie industrielle qui faisait son existence véritable, il s'entendit avec les principales maisons de broderies et leur envoya le dessin dont j'ai parlé plus haut. Il fut exécuté presque secrètement. Lorsqu'il fut terminé on l'expédia à M. Levacher avec une sorte de diplôme signé de presque tous les notables de la ville de Lyon et particulièrement des chefs d'ateliers de la broderie, qui y étaient bien autrement intéressés que les deux autres députés qui accompagnaient ce bel ouvrage. Aussitôt que M. Levacher l'eut en sa possession, il fut trouver M. Chaptal, ministre de l'intérieur, renommé dès lors non seulement pour sa haute capacité, sa science remarquable, mais pour la protection qu'il accordait à l'industrie et aux arts. M. Levacher fut donc à lui avec confiance. Le ministre fut frappé de la rare beauté de l'ouvrage :

— Mais, au nom du ciel, dit-il à M. Levacher, que voulez-vous que fasse le premier consul d'un habit brodé[2], lui qui ne porte même jamais l'uniforme d'officier général.

Et cela était vrai. Depuis son retour d'Égypte je ne crois pas avoir vu porter au premier consul un habit de général.

M. Levacher et ses deux compagnons furent désagréablement surpris de la réponse du ministre de

[1] J'en place plusieurs au même rang, telles que Bordeaux, Marseille, etc., etc.

[2] Il était rouge, parce que l'uniforme des consuls était un habit de drap ou de velours rouge, suivant la saison, et brodé en or.

l'intérieur, qu'il accompagna toutefois d'offres de services et d'encouragement, mais en laissant peu d'espoir que l'habit fût jamais porté par le premier consul.

— Il ne faut pas se décourager, dit le négociant patriote à ses deux compagnons. Je suis le fournisseur de M^me^ Bonaparte, elle est remplie de bonté pour moi. Allons la trouver.

M^me^ Bonaparte fut surprise à la vue de ce chef-d'œuvre de l'industrie lyonnaise. Mais elle ne cacha pas à M. Levacher le peu de chances qu'elle avait de réussir auprès du premier consul, promettant néanmoins de faire toutes les tentatives pour obtenir un succès. M. Levacher repliait son habit et le replaçait tristement dans le carton, lorsque la petite porte communiquant au cabinet du premier consul s'ouvrit, et Napoléon parut. M. Levacher fut d'abord embarrassé, mais il comprit aussitôt que le sort de sa mission dépendait de son habileté à profiter de la circonstance. Il découvrit l'habit et l'offrit au nom de l'industrie lyonnaise. Bientôt, animé par son sujet, il alla plus loin et parla avec feu de l'obligation de redonner la vie à cette cité malheureuse qui se mourait au milieu de la renaissance de la France. Le premier consul l'écouta avec un intérêt marqué. Ses projets sur la ville de Lyon étaient probablement antérieurs à cette offrande, mais il n'est pas douteux que le discours de M. Levacher ne lui ait servi de prétexte pour porter et *faire* porter des habits brodés, chose qu'il ne pouvait guère ordonner sans un grave motif dans une cour toute républicaine encore. Quoi qu'il en fût, il parut touché de cet envoi, mais l'homme construisant un empire se retrouvait en tout.

Frappé de plusieurs phrases relatives au commerce et à tout ce que le luxe a d'important pour la prospérité d'un État, il dit à M. Levacher :

— Montez au pavillon de Flore, vous direz à l'aide de camp de service qu'il vous introduise chez moi... Vous ajouterez que c'est de ma part. Je veux vous parler.

M. Levacher fut rejoindre ses compagnons qui croyaient leur affaire manquée et qui furent comblés de sa réussite inespérée. Ils montèrent tous trois chez le premier consul. Lorsqu'ils furent introduits dans le salon où le premier consul recevait les députations, ils le trouvèrent appuyé contre une carte, entouré de plusieurs officiers généraux, convenablement enfin pour recevoir l'offrande de la seconde ville du royaume. M. Levacher avait à peine commencé sa harangue que le colonel Eugène Beauharnais, qui était alors près de son beau-père, ne put s'empêcher de dire, à demi-voix, que cet habit ressemblait à un costume de comédien et, pour le dire en passant, le colonel Beauharnais avait raison, et puis, il était si gai et si rieur alors ! Mais le premier consul, comprenant tout le sérieux de cette audience, prit la parole et dit gracieusement qu'il était fort sensible au souvenir de la ville de Lyon et que, pour le lui prouver, il porterait l'habit dont elle lui faisait hommage.

— Je ne vous cacherai pas, ajouta-t-il, que j'aurai de la peine à m'habituer à ce costume, mais ma résolution n'en aura que plus de prix.

Voilà l'histoire de l'habit rouge qui parut si extraordinaire la première fois que nous le vîmes au premier consul. Il n'y avait alors ni cour, ni rien qui pût même la faire présumer. Ce qui est constant, c'est

qu'à partir de cette époque, qui, à la vérité, fut aussi celle du voyage du premier consul à Lyon, il se prononça fortement contre les percales[1] et les mousselines. Mais il était charmé lorsqu'il voyait quelqu'une de nous en robe de linon. Je me rappelle qu'un jour j'en portais une dont Mme Bonaparte m'avait fait présent à son retour de Saint-Quentin; j'étais fort mince alors et ma taille pouvait soutenir le *bouffant* d'une robe empesée; mais les vêtements des femmes tombaient si bien alors, à la manière des draperies des statues antiques, que j'étais aussi complètement ridicule que le serait aujourd'hui ma fille allant au bal avec une taille courte, une robe à queue et des cheveux collant sur le front en petits anneaux. Cependant le premier consul se récria sur le bon goût de ma robe.

— Voilà comment vous devriez toutes vous habiller lorsque vous êtes en négligé, mesdames, et non pas avec ces mousselines anglaises qui vous sont vendues au poids de l'or et qui n'ont rien de noble comme un beau linon bien blanc et bien frais; et puis mes manufactures prospéreraient. Portez du linon, de la batiste et de la soie.

Et il avait raison.

Cette différence, que quelques années apportent dans les habitudes *costumières* et dans la mode, et que je signalai plus haut, sont tout aussi frappantes dans la vie de l'homme politique que dans celle de

[1] Rien n'était plus rare à cette époque que les percales — on ne connaissait pas encore les calicots et les mousselines françaises. Tout ce qu'on appelait *blanc* venait d'Angleterre, excepté le linon.

la femme du monde. Lui aussi a ses préjugés; lui aussi ne veut pas aller dans la rue avec un habit fait à la vieille manière, quelque honorable que cela puisse être; car il ne veut pas *être ridicule*. Il suit *la mode* enfin, et, pour le dire en passant, nous en changeons souvent.

CHAPITRE VII

Paroles du cœur de l'empereur à Junot. — Lettres closes pour le sacre. — Singulier aspect de Paris. — M. et Mme de Lachaise. — Joseph Lebon. — Arras. — Les massacres. — Joseph Lebon aux Oratoriens. — Arrivée à Paris. — Aspect de Paris. — La fenêtre aux trois cents francs. — Ivresse de Paris en 1804. — Le pape à Paris. — Son portrait. — Le général Cervoni. — La harangue. — L'épouvantail. — Position du pape. — Le mandement d'un évêque républicain. — Joseph Bonaparte assiégé dans son palais de Rome. — Mort de Duphot. — Les jésuites.

Ce fut le général Oudinot qui remplaça Junot à la division des grenadiers d'Arras. Lorsque nous quittâmes cette ville dans laquelle nous avions amené l'abondance et dont les habitants nous avaient reçus avec une cordialité toute fraternelle, Junot éprouva un sentiment de regret. Il attachait à Arras une pensée glorieuse pour lui. Son entretien avec l'empereur le soir de la revue de sa division était un de ces souvenirs bien chers à son cœur.

— Il y a beaucoup en toi, Junot, lui avait dit l'empereur. Ta bravoure n'avait pas de rivale heureuse, ta tête ardente s'opposait seule à ce que cette bravoure eût des résultats sérieux. Tu m'as prouvé, depuis que tu es ici, que tu *peux faire*. Lorsque je rencontre ces avantages dans un homme sur lequel je puis compter comme sur toi, mon vieil ami, c'est du bonheur pour moi.

Junot attachait au souvenir de ces paroles un prestige dont le reflet enveloppait, à ses yeux, et la ville d'Arras, et son armée, et tout ce qui lui appartenait. Lorsque nous partîmes pour venir à Paris assister au couronnement de l'empereur, Junot ignorait encore qu'il ne reverrait plus *ses enfants* que sur le champ de bataille, et cependant il éprouva une vive émotion en se séparant d'eux. Il avait reçu le 6 brumaire an XIII deux *lettres closes* pour se trouver au sacre, et qui étaient conçues dans les termes suivants. Le style de ces lettres est assez peu connu d'ailleurs, quoiqu'il soit très remarquable,

« *Monsieur Junot, grand officier de la Légion d'honneur.*

« La divine Providence et les Constitutions de l'empire ayant placé la dignité impériale héréditaire dans notre famille, nous avons désigné le onzième jour du mois de frimaire prochain pour la cérémonie de notre sacre et de notre couronnement. Nous aurions voulu pouvoir, dans cette circonstance, rassembler sur un seul point l'universalité des citoyens qui composent la nation française. Toutefois, et dans l'impossibilité de réaliser une chose qui aurait autant de prix pour notre cœur, désirant que ces solennités reçoivent leur principal éclat de la réunion des citoyens les plus distingués et devant prêter serment en leur présence au peuple français, conformément à l'article 52 de l'acte des Constitutions, en date du 28 floréal an XII, nous vous faisons cette lettre pour que vous ayez à vous trouver à Paris avant le sept du mois de frimaire prochain et à y faire connaître votre arrivée à notre grand-maître des cérémonies.

Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Écrit à Saint-Cloud, le 4 brumaire an XIII.

« *Signé :* NAPOLÉON.

« *Le Secrétaire d'État,*

« HUGUES B. MARET. »

Une autre lettre était jointe à celle-ci. Elle est plus spécialement adressée à Junot comme grand-officier de l'empire. Le style en est aussi plus concis et plus formel. La copie que j'en donne est également prise sur l'original, que je possède ainsi que celui de la précédente.

« *Monsieur Junot, colonel-général des hussards.*

« La divine Providence et les Constitutions de l'empire ayant placé la dignité impériale héréditaire dans notre famille, nous avons désigné le onzième jour du mois de frimaire prochain pour la cérémonie de notre sacre et de notre couronnement. Nous vous en donnons avis par cette lettre, désirant qu'aucun empêchement légitime ne s'oppose à ce que nous soyons accompagné par vous dans cette solennité, ainsi qu'il est établi par l'article 52, titre 7, de l'acte des Constitutions en date du 28 floréal an XII. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Fait à Saint-Cloud, le 4 brumaire an XIII.

« *Signé :* NAPOLÉON.

« *Le Secrétaire d'État,*

« HUGUES B. MARET. »

Le couronnement, comme on le voit, ne devait avoir lieu que le 11 frimaire (2 décembre). Néanmoins, il y avait non seulement des préparatifs à faire, mais des devoirs à remplir. Le pape arrivait dans la capitale de l'empire français pour consacrer et bénir la prise de possession d'un trône conquis non par la force arbitraire, mais par celle de la vérité des services qu'avait rendus à la France agonisante celui qui allait être, d'une voix unanime, reconnu pour son légitime souverain. Tout ce qu'il y avait alors de grand en Europe, tout ce qui surgissait de notabilités dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, vint assister à cette cérémonie merveilleuse. La France elle-même déserta les provinces, Paris devint un séjour fabuleux et, pendant les deux mois qui précédèrent et suivirent le sacre, il offrit un spectacle qu'il ne présentera plus à l'avenir. Il y aura bien toujours des feux d'artifices, des distributions de comestibles, des fêtes populaires. Il y aura même encore des papes qui pourront venir couronner un roi de France, bien que ce soit assez rare, mais on ne verra plus toute une nation tresser elle-même la couronne qui doit être bénite par ce même pape qui vient, appelé par le vœu *de cette même nation*. On ne verra plus l'*homme*, surtout l'homme qui surpassait les souvenirs et les espérances, et en faveur duquel tant de cris d'amour étaient alors poussés. Ce sentiment qu'on peut rappeler, mais qu'on ne peut décrire, donnait à tout ce qui se faisait, aux voyages, aux projets, au repos même, un aspect qui fera le charme et le sujet des rêveries de mes vieux jours, mais que nos fils ne peuvent comprendre, à moins toutefois qu'une espérance bien chère se réalise. Alors la

France, la jeune France verrait et sentirait ce que nous avons vu et senti[1].

En quittant Arras nous eûmes un vrai regret de nous séparer de la famille du préfet. J'ai déjà parlé de M. de Lachaise et, toutes les fois que son nom et celui de son excellente femme se présenteront à mon souvenir, ce sera toujours avec un bon sentiment, Ils nous avaient comblés de prévenances pendant notre séjour. Sans eux nous aurions été fort mal dans cette ville d'Arras, encore toute hérissée des haines de partis et tout implacable dans ses souvenirs. Dans la haute classe il y avait des familles qui, sans doute, avaient souffert plus que la douleur humaine n'a le droit d'imposer de souffrances, mais la haine déraisonnable que ces mêmes familles portaient à tout ce qui avait appartenu à la révolution, devenait stupide. On avait logé des officiers dans quelques maisons de la ville. Dans ces maisons habitaient quelques familles nobles : elles crurent avoir la peste autour d'elles. Mais où l'effroi et la colère surtout devinrent plus que ridicules, ce fut au moment où le couronnement fut annoncé. Je passai encore trois ou quatre semaines à Arras avant de suivre Junot à Paris, et je fus témoin de plusieurs scènes bien absurdes. Il est vrai qu'ils avaient beaucoup souffert dans cette malheureuse ville! Joseph Lebon a laissé là une mémoire bien ensanglantée! Sa femme n'habitait plus Arras à l'époque où j'y étais. Elle avait choisi, pour lieu de retraite, une petite ville appelée Saint-Pol, à quelque distance d'Arras, et habitait cet endroit avec la sœur de Robes-

[1] Ceci était écrit avant la dernière catastrophe qui manquait pour rendre la tragédie complète.

pierre. Une chose fort remarquable que l'histoire doit conserver, c'est que Joseph Lebon, envoyé à Arras par le comité de salut public, y arriva muni d'ordres sévères, comme tous ceux qui étaient donnés pour les départements du nord et de l'est de la France. Joseph Lebon, jadis aux Oratoriens de Beaune, je crois, était adoré de ses élèves et généralement estimé de tous ceux qui le connaissaient. Les jeunes gens l'appelaient le *Bien-Nommé. Ceci est un fait*, et contre les faits je trouve qu'il y a peu de choses à dire. Arrivé à Arras, Joseph Lebon, en sa qualité de proconsul, pouvait à l'instant même faire tomber bien des têtes, envoyer des charrettes remplies d'innocents, comme j'en ai vu partir de Toulouse et de quelques autres villes de France. Il pouvait encombrer les prisons d'Arras. Eh bien, il ne fit rien de tout cela à son arrivée, et pendant plusieurs semaines la ville était peut-être la plus heureuse de la république. Mais Robespierre et Saint-Just, quelques autres enfants parricides dont Arras avait le malheur d'être la mère, ne pouvaient perdre longtemps de vue cette cité dévouée à la mort. On écrivit à Joseph Lebon. On lui proposa l'option ou d'agir, ou de commencer, *comme exemple donné*, à être mis dans les cachots qu'il laissait vides. Joseph Lebon n'était pas un méchant homme. — Non, ce n'était pas un méchant homme, mais il était faible. Sa faiblesse devint criminelle. Il devait sans doute repousser la mission dangereuse qui mettait le couteau meurtrier dans sa main. Mais, bien qu'il ait prouvé en l'acceptant qu'il ne connaissait pas les hommes, quel est celui qui, à cette époque, était assez fort de sa vertu pour opposer une volonté *positive* à la faucille qui moissonnait tout. La force d'inertie était déjà beaucoup. Joseph Lebon

n'eut pas le courage d'aller au delà. Les hommes de son parti et ceux des factions contraires diront peut-être qu'il ne fut bien ni d'un côté ni de l'autre, et c'est ici que se retrouve l'occasion d'appliquer la loi du législateur athénien. Néanmoins, je ne porte aucun jugement, je me borne à dire ce que j'ai entendu raconter, sur les lieux mêmes, des scènes tragiques qui succédèrent à un temps de calme. Pendant le séjour assez long que j'ai fait à Arras, j'ai, comme on le pense, entendu narrer bien des faits, dénoncer bien des actions, et tout cela présenté souvent par la passion ou la vengeance. Mais il y avait aussi des gens pleins de raison et de bons sentiments, qui, tout en déplorant les événements affreux qui ne se présentent à la postérité que revêtus d'une couleur odieuse, m'ont fixée sur une chose importante en pareille matière pour porter mon propre jugement : c'est que la conduite de Joseph Lebon fut une déviation du point de départ de sa route, et pas du tout une conséquence de sa volonté. Le nombre des hommes qui ont marqué dans la révolution de 93 est plus grand qu'on ne pense dans le genre de Joseph Lebon. Il serait curieux de reprendre la vie de chacun et d'examiner leurs actions. Il y a un type qui caractérise le tigre; l'ambitieux est le tigre en mascarade, comme, par exemple, Joseph Lebon et ceux qui lui ressemblent. Les premiers agissaient avec ordre et coupaient des têtes, mais non *par plaisir*, comme on le disait, parce qu'il est absurde de croire que l'homme *tue* pour *tuer*. Il ne tue que pour satisfaire ses besoins. L'animal le plus féroce lui-même ne tue que pour manger.

Ainsi donc les hommes de 93 avaient un motif. Ce

n'est pas ici le lieu d'en parler. J'ai seulement dit ma pensée sur Joseph Lebon, et je répète que je voudrais voir faire le travail que j'ai indiqué, dans lequel on trouverait sans doute d'affreux et de terribles souvenirs, mais dont quelques-uns seraient, par leur nature même, un journal qui donnerait une lumière pour se guider dans une route dont la passion de l'esprit de parti a grandement obscurci les voies.

Arrivée à Paris, je trouvai ma maison remplie de toute la famille de Junot. Chaque officier général, les sénateurs, les conseillers d'État, tout ce qui tenait enfin au gouvernement, voyaient arriver de leur ville, de leur village, des parents et des amis. Paris, déjà si vivant, offrait, dans quelques-unes de ses rues surtout, l'aspect continuel d'une foule empressée et joyeuse. On courait chez l'un afin d'avoir des billets pour le jour de la cérémonie; chez un autre pour louer des fenêtres afin de voir passer le cortège et, telle était l'ardeur de la curiosité, qu'une famille de l'Artois que je connaissais, étant arrivée trop tard pour avoir des billets de travées pour l'intérieur de l'église, paya une croisée au second étage, sur le parvis Notre-Dame, la somme de trois cents francs. Et c'était une famille bonne et respectable, mais inaperçue dans la vie et n'espérant ni ne voulant rien, et conséquemment excitée par le seul désir de voir. On allait ensuite chez Dallemagne, le brodeur le plus fameux alors et vraiment habile. C'était lui qui était chargé de broder le manteau de l'empereur dont Levacher avait fourni le velours. Puis on courait de là chez Foncier, qui montait la couronne de l'empereur et de l'impératrice, et qui était chargé de placer le fameux diamant appelé le Régent, dans la poignée de l'épée que Bou-

tet devait fourbir. De là, on courait encore demander des billets pour pénétrer dans Notre-Dame, voir les préparatifs immenses qui se faisaient dans l'intérieur. Tout était enfin dans une activité à nulle autre pareille, et surtout dans cette activité heureuse qui voit un résultat *positif* à ses courses et à ses travaux. Tous les ouvriers étaient occupés. Brodeurs, tailleurs, fleuristes, cordonniers, bijoutiers, tapissiers, marchands de toutes sortes, tout cela vendait, tout cela recevait de l'argent et, en résultat, tout cela mangeait, parce qu'on ne mange qu'en ayant de l'argent. On n'a de l'argent qu'en travaillant et on ne vend que lorsqu'il y a repos et protection pour le commerce et l'industrie.

Napoléon ne laissait pas les intérêts du peuple à la disposition de gens qui l'aiment comme ces hommes dont un, qui se proclame faisant partie de la faction du mouvement, mais non du *vrai mouvement*, non de celui qui n'a pour but que le bien et l'amélioration, me disait l'autre jour, en répondant à une plainte que je ne pouvais m'empêcher d'exhaler sur le résultat malheureux de ces continuelles émeutes qui, troublant l'ordre public, rendent le marchand peureux et détruisent sa confiance :

— Mon Dieu, madame, après tout ce n'est pas un si grand mal! Les boutiques ont été fermées trois jours, les 5, 6 et 7 juin. Eh bien, ce sont *trois dimanches de plus dans l'année !!!*

Et voilà quelques-uns des principes libéraux!.. Heureusement que M. Carrel, M. Odilon Barrot, M. Mauguin, M. Dubois, le maréchal Clauzel, M. Dupin et quelques autres pensent d'une différente manière et agiraient plus en rapport avec les misères de

ce peuple toujours instrument, toujours prétexte, et jamais but.

Au milieu de ce mouvement, de cette ivresse folle et de toutes les espérances d'un avenir radieux de gloire et de grandeur pour la France, le pape arriva à Paris et put juger par-lui-même du vœu bien unanime de la nation. Il fut aussitôt logé au pavillon de Flore, et l'empereur, donnant lui-même l'exemple, voulut que Sa Sainteté reçût tous les honneurs non seulement exigés par sa dignité de souverain et de père suprême de l'Église, mais encore par ses vertus personnelles, et pour expier ainsi l'affront, la dureté, et le sacrilège sans raison et sans but, dont le gouvernement directorial s'était rendu coupable envers son prédécesseur.

C'était un caractère historique fort remarquable que celui de Pie VII. Il est non seulement important à étudier comme souverain, mais bien aussi comme ayant influé fortement sur l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Le cardinal Consalvi était sans doute pour beaucoup dans tout ce qui s'est fait alors et tout ce qui se fit depuis. J'ai beaucoup connu, et même très particulièrement, ce cardinal qui dirigeait Sa Sainteté dans presque tout ce qui était important et qui aurait donné une direction bien différente aux affaires de l'Europe s'il eût vécu.

Pie VII avait une physionomie que ses portraits n'ont jamais bien rendue. On en a fait peut-être cent de lui pendant le temps de son séjour à Paris et si tous ont donné une idée de sa figure, aucun, selon moi, n'a donné celle parfaitement juste de sa physionomie vive et douce tout à la fois. Cette extrême pâleur avec ces cheveux parfaitement noirs produisait

un effet qui surprenait au premier moment lorsqu'on abordait ce vieillard tout vêtu de blanc, avec ce reflet rouge qui donnait à ses habits une teinte presque coquette tout à fait étrange. J'avoue que le jour où je fus présentée[1], à part le respect que je devais avoir pour le chef de l'Église, je fus saisie d'un sentiment de vénération et d'intérêt inspiré par lui-même. Il me donna un fort beau chapelet avec une relique et parut fort content de s'entendre remercier en italien. Ceci me rappelle une anecdote assez plaisante dont le général Cervoni, brave et excellent garçon, ami très intime de mon frère et de mon mari, est presque le héros.

Tous les corps constitués, toutes les autorités premières et secondaires furent saluer le pape aussitôt son arrivée à Paris. Les généraux ne furent pas les derniers, quoique leur humeur ne fût guère portée de ce côté et que plusieurs d'entre eux eussent même témoigné à cet égard une répugnance qui donna beaucoup de mécontentement à l'empereur. Le jour de leur visite ils se demandèrent, en montant l'escalier du pavillon de Flore, quel serait celui d'entre eux qui haranguerait le saint Père. Plusieurs parlaient fort bien l'italien; et le général Sébastiani, qui a toujours aimé à faire de beaux discours, se proposait déjà avec un air dogmatique qui en aurait presque imposé, mais il était trop jeune sous les étoiles divisionnaires, et puis il ressemblait trop à Gavaudan dans la *Reine*

[1] On sait que c'est toujours comme par hasard que le pape donne audience à une femme. Elles n'entrent point au Vatican; il les reçoit à la chapelle Sixtine ou bien dans quelques-unes de ses promenades. Cela a l'air alors d'une rencontre.

de Golconde. Ce n'est pas que le pape en aurait pu juger, mais il racontait si longuement, il *s'écoutait* tellement parler, qu'on craignit que le pape ne l'écoutât pas. Le choix tomba sur le général Cervoni.

Ce choix qui, du reste, ne pouvait être meilleur ni plus convenable, était toutefois singulier dans la circonstance. A l'époque où les Français entrèrent à Rome avec Alexandre Berthier, le général Cervoni, alors général de brigade, commandait la ville et la commandait militairement. On avait même dit que l'arrestation du pape Pie VI avait été faite par lui, mais la chose n'est pas vraie. Néanmoins on le croyait, et dans Rome le nom du général Cervoni était un sujet de terreur. Le pape avait reçu cette impression et, sans connaître le général Cervoni, il le craignait comme son mauvais ange.

Le général Cervoni avait un bel organe, une voix large et pleine, basse et d'une rondeur qui annonce la force. Le pape avait au contraire une voix claire, nasillarde et un peu soprano; aussi le contraste fut-il complet lorsque, frappé de l'accent pur et même élégant qu'avait Cervoni, il lui dit en faisant un pas vers lui :

— Come lei parla bene l'italiano?
— Santo Padre, sono quasi italiano.
— Oh!
— Sono Corso.
— Oh!... Oh!
— Sono Cervoni.
— Oh!... oh!... oh!

Et à chaque exclamation le saint Père reculait d'un pas. Enfin il trouva la cheminée qui l'empêcha d'aller plus loin. Ce nom de Cervoni lui avait fait une telle

impression, qu'il en devint encore plus pâle, tandis que la mauvaise peste de Cervoni, sachant d'avance l'effet qu'il allait produire, l'avait encore augmentée en se préparant. Le pape eut peut-être la peur, je crois, qu'on l'envoyât prendre pour le mener à un second Valence. Mais l'histoire gagnait du double à être entendue racontée par Cervoni lui-même. Nous prétendions qu'il ressemblait au pape et, en vérité, c'était vrai. C'était la même pâleur et la même forme de visage. Cependant Cervoni était jeune encore à cette époque et il pouvait prétendre à passer pour ce qu'on appelle ordinairement un bel homme, surtout sous l'uniforme. Mais ce qu'il était remarquablement, à part un cynisme un peu exagéré, c'était le meilleur des amis et des pères, un brave et noble garçon enfin. Aussi avait-il des amis et méritait-il d'en avoir.

Le pape se trouvait dans une position étrange, si l'on veut la juger comme au quatorzième ou même au dix-huitième siècle, mais bien plus naturelle, si l'on veut se donner la peine de connaître le caractère du pontife romain en 1804, et je dirai même en 1800, au moment où, étant évêque d'Imola, dans la Romagne, il fut nommé pour succéder à Pie VI. Bien avant ce moment même, il avait donné des preuves de son opinion tout à fait opposée au fanatisme des prêtres italiens, qui encourageaient souvent les paysans de la Romagne à commettre d'affreux excès sur des soldats isolés. Étant cardinal Chiaramonte et évêque d'Imola, lorsque les troubles de Rome éclatèrent, dans le temps de l'ambassade de Joseph Bonaparte, il fit un mandement trop remarquable pour n'être pas rapporté au moins en partie.

« Les premiers chrétiens, mes très chers frères,

dit-il à ceux de son diocèse, étaient tous démocrates. Les vertus morales sont la base de cet esprit de liberté et d'égalité sans lequel aucun gouvernement ne peut être heureux. Oui, mes frères, soyez bons chrétiens et vous serez de bons démocrates[1]. Dieu favorisa les desseins des anciens Romains, parce qu'ils étaient de véritables républicains, etc., etc. »

Il était également question, je crois, de Caton d'Utique dans ce mandement, et de plusieurs faits de l'histoire ancienne. Il fut publié dans le mois de décembre 1797. Son intention était bonne, mais elle n'empêcha pas que le brave Duphot ne fût massacré dans le palais même de l'ambassade, à côté de Joseph Bonaparte, qui partit immédiatement de Rome, emmenant avec lui sa belle-sœur [2] désolée. Elle était au moment d'épouser le général Duphot.

Une chose assez singulière après ce qu'on vient de lire, c'est que lorsque *Gregorio-Barnabe Chiaramonte* fut élu pape dans le conclave tenu à Venise en 1800 [3], il le fut sous l'*influence directe* de l'Autriche. Cependant l'esprit du cabinet de Vienne était dès lors opposé à toutes les idées démocratiques, et l'opinion du cardinal Chiaramonte s'était fait ouvertement connaître. Il est vrai qu'à côté de plusieurs actes tout à fait dans un esprit remarquable de libéralisme, tels que le Concordat de France, le bref de M. de Talleyrand et plusieurs autres preuves de son esprit presque philosophique, on voit des étincelles du feu d'enfer que lançait le Vatican quelques siècles avant. C'est

[1] Siate buoni cristiani e sarete ottimi democratici, etc., etc.
[2] Aujourd'hui la reine de Suède.
[3] Le 14 mars 1800.

ainsi qu'un bref de lui rétablit les jésuites dans les États de Naples sur la demande du roi. Et quelques autres faits de même nature rappellent l'esprit fanatique de la cour de Rome, tandis que la conduite de Pie VII semblait quelquefois rappeler au contraire celui de la primitive église.

CHAPITRE VIII

Formation de la nouvelle cour. — Le faubourg Saint-Germain et les femmes de généraux. — M^me^ de Larochefoucauld. — La dame d'honneur bossue. — M^me^ Ma... — M^me^ Savary.— M^me^ de Ca... — MM^mes^ La... et Du... — La maison des princesses. — M. d'Aligre.— L'aventure des souliers de bal.— La princesse Élisa. — L'empereur la compare à la duchesse du Maine. — Querelle du frère et de la sœur. — M^me^ Leclerc revient de Saint-Domingue. — Le veuvage et la Vénus *suicide*. — Le prince Borghèse. — Le nouveau marié. — Visite à Saint-Cloud. — La robe brodée en diamants. — Elle est princesse avant les autres !

Des intérêts de haute importance pour la société occupaient tous les esprits au moment de mon arrivée à Paris, c'était la formation de la nouvelle cour qui la faisait naître. L'influence qu'elle apporte toujours avec elle se faisait déjà sentir, et les intrigues avaient une activité non pareille. M^me^ Bonaparte, qu'on connaissait d'une extrême faiblesse et d'une grande bonté, était assaillie de tous côtés pour présenter une dame du palais, un chambellan, un écuyer, et tout ce qui, enfin, faisait partie de cette nombreuse troupe, qui fut si funeste à l'empereur en 1814, lorsqu'elle fut composée presque entièremen de ses ennemis. A l'époque du couronnement elle était au moins encore tolérable pour ceux qui lui étaient attachés. On y voyait les femmes de ces hommes qui avaient donné leur sang pour la France, et

qui étaient dévoués non seulement à sa cause, mais à celle de l'empereur. Comme il rêvait dès lors une chose impossible, qui était son *système de fusion* dont il a tant parlé à Sainte-Hélène, pour faire excuser l'immense faute qu'il fit de s'entourer de personnages qui, quelques années avant, parlaient de sa perte et de sa chute comme d'une de leurs espérances, oui, il fit une faute. Les hommes qui lui étaient attachés véritablement, le virent et le lui dirent. Mais il n'aimait pas les remontrances et, si le Sénat avait suivi l'exemple du parlement, je ne sais trop comment il aurait pris les siennes.

La formation première de la cour de Joséphine et des princesses fut donc plutôt sous l'influence de l'esprit consulaire que sous celle de l'esprit impérial. C'était plus tard, à l'avénement de Marie-Louise, qu'on devait voir les Tuileries envahies par le faubourg Saint-Germain, qui n'y prenait place que pour préparer celle d'un autre et se moquer journellement de l'empereur et de sa famille. On attribua cette nouvelle volonté dans les nominations à l'impératrice, et la chose n'est pas vraie. D'abord la cour était formée avant son arrivée, et puis elle aimait trop tendrement M^me^ la duchesse de Montebello, dont l'existence était à la fois républicaine et impériale. Mais lorsque nous en serons à cette époque, nous parlerons de ces choses avec les détails qui leur appartiennent.

Les dames du palais furent donc en partie, comme je l'ai dit, à l'époque du couronnement, prises parmi notre jeune troupe de femmes des généraux et des grands officiers de l'empire. M^me^ de La Valette fut nommée dame d'atour, et M^me^ de Larochefoucault dame d'honneur. Je n'ai jamais beaucoup compris

quelle avait été l'intention de l'empereur en mettant Mme de Larochefoucauld dans cette place importante. Non pas que celle qui l'occupait n'en fût digne à tous égards, mais une chose certaine, et que je sais positivement, c'est qu'elle ne s'en souciait nullement et qu'il fallut que l'impératrice Joséphine la pressât d'accepter ; elle voulut même plusieurs fois donner sa démission. Elle était petite, contrefaite. Son esprit fort remarquable et surtout très fin et très judicieux lui rendait pénible cette continuelle attitude que l'obligeait de garder la place qu'elle occupait à la cour la plus fastueuse et la plus élégante que l'Europe ait jamais vue. Son nom était illustre sans doute ; mais il y avait dans les noms de l'ancienne noblesse, et même parmi les dames du palais que l'empereur venait de nommer, des noms qui réveillaient bien plus encore les souvenirs historiques. MMmes de Montmorency, de Mortemart, de Seran, de Bouillé pouvaient y prétendre à ce titre, et la fortune des deux premières surtout, avantage que n'avait pas à cette époque Mme de la Rochefoucauld, était même une raison de plus pour déterminer l'empereur, en admettant toujours cette pitoyable idée du *système de fusion*. Et ce système, dont il parle tant à Sainte-Hélène, il est extraordinaire qu'il songeât à le faire entre ses amis dévoués et des gens que lui-même, à cette époque, appelait encore ses ennemis.

Mais notre parti était alors radieux d'un genre de gloire que les femmes recherchent bien autant que les hommes poursuivent la leur, c'étaient l'élégance et la beauté. Parmi les jeunes femmes qui composaient la cour de l'impératrice et celle des princesses, il était difficile de citer une femme laide ; et combien

y en avait-il dont la beauté faisait, sans hyperbole, l'ornement le plus réel des fêtes que Paris voyait donner chaque jour dans ces temps de féerie.

Mme Ma..., dont le charmant visage et la belle tournure étaient également remarquables, et qui joignait à ces avantages, qu'elle tenait d'elle-même, un goût parfait et une grande élégance, ce qui ajoute à la beauté plus qu'on ne le croit.

Mme Sa... avait le visage, la taille, la tournure, parfaitement beaux et bien, une seule chose exceptée : elle se mettait bien, mais je ne sais pourquoi elle avait toujours dans sa coiffure ou dans le reste de sa toilette une chose qui n'était pas d'accord avec le reste.

La maréchale L... avait ce qu'elle a toujours, un ravissant visage rappelant les tableaux les plus beaux de Raphaël et du Corrège. J'en ai déjà parlé, et je crois que tous les avis sont d'accord relativement à elle.

Mais une personne qui était éblouissante de beauté lorsqu'elle paraissait dans une fête surtout, c'était Mme de Ca.... Je l'ai souvent comparée à une Muse. Il est impossible de réunir sur un visage plus d'agréments ravissants que n'en présentait le sien. La régularité des traits, le charme du regard, du sourire, la chevelure soyeuse et lustrée, la taille élégante, tout s'y trouvait et s'y trouvait bien à sa place. On voyait qu'elle était née belle et que tout ce qu'elle avait de bien n'avait pas été créé, comme une partie d'attraits de femmes d'ailleurs fort jolies. Je crois qu'on ne verra pas de longtemps une chose aussi charmante que le coup d'œil offert par les trois belles personnes qui entraient dans un bal en se donnant

le bras pendant tout un hiver. C'étaient MM^mes de Can.. Ma... et Sa...

Il est une femme de la cour impériale qui parut dans le monde un peu avant l'époque du couronnement et dont le portrait est une chose que réclament des Mémoires contemporains, surtout écrits par une femme : c'est M^me Du...

M^me Du... ne fournirait pas un modèle à un statuaire, parce que ses traits n'ont rien de cette régularité qu'exige l'art du sculpteur et peut-être dirais-je la même chose pour la peinture. Le charme inexprimable de sa figure, charme que la parole ne peut même rendre qu'imparfaitement, consiste dans les plus beaux yeux bleus foncés à longues et soyeuses paupières, auxquels j'ai songé en faisant les yeux de l'Antonia de mon *Amirante de Castille* et dans un sourire fin, gracieux, spirituel, découvrant les plus belles dents d'ivoire. Et puis avec tout cela de beaux cheveux blonds, une petite main, un petit pied, une élégance générale que justifiait ensuite un esprit tout à fait remarquable. De tout ce que je viens de dire, il résultait un ensemble qui attirait d'abord et puis qui attachait. M^me Du... se maria quelques années après nous toutes. Son mari était déjà vieux et pouvait passer pour son père. Je me rappelle que le jour où elle vint faire sa visite de noce, on était à la Malmaison. C'était le soir. Nous étions dans le parc avec la reine Hortense, lorsqu'on vint la prévenir qu'il y avait du monde dans le salon, et l'on nomma M^me Du... Nous courûmes en grande hâte pour voir la nouvelle mariée, que je trouvai charmante ; et la reine Hortense, qui avait une indulgence parfaite jointe à son goût particulier, la trouva comme moi.

Mais quelques-unes de ces dames, dont l'une entre autres n'a jamais prononcé une parole de bonté sur une autre femme, commencèrent un examen qui n'était que méchant et nullement juste. Je reçus dès ce premier jour une impression favorable de Mme Du... et, depuis, j'ai toujours cherché à me rapprocher d'elle, parce qu'elle me plaisait. Nous fîmes depuis, elle et moi, une visite à ce même château de la Malmaison, dans une circonstance bien intéressante. Je lui rappelai pendant la route celle que je viens de rapporter et qui nous ramenait toutes deux à des temps bien différents. J'en parlerai à son époque. Mme Du... était femme d'un conseiller d'État à l'époque du couronnement. Lorsqu'elle fut nommée dame du palais, on parla beaucoup du passe-droit que cette nomination faisait éprouver à des femmes qui avaient des prétentions légitimes. Déjà venaient *les droits...*, déjà paraissaient les volontés, les coutumes... Je fus frappée du changement qui s'était opéré dans la société de Paris pendant les dix mois de mon absence. L'amour que l'empereur inspirait avait pris plus d'ardeur encore, s'il était cependant possible qu'il fût plus aimé que dans les trois premières années du consulat; mais à côté de cet amour, avaient crû d'autres intérêts que la vue de la couronne avait éveillés. On trouvait déjà moins de rapports francs et venant du cœur, même avec ses meilleurs amis. Chacun pensait à ce qu'il pouvait obtenir et comment il devait s'y prendre pour supplanter son frère, même dans la demande d'une place à la cour. Il y avait alors un prestige vraiment magique. La guerre ne se voyait plus que dans le lointain, du moins pour les masses en général, et les ambitions que les années

précédentes avaient tant agitées devaient nécessairement, pour exister — car elles ne voulaient pas mourir — chercher une nouvelle pâture. C'est alors que Paris offrit un coup d'œil singulier à l'observation, en voyant s'agiter, au soleil levant de l'empire, cette foule d'êtres plus ou moins insignifiants, cherchant à devenir *hommes de cour*. Cette manie gagna jusqu'aux plus sages et, dans les premiers temps, c'était en vérité un spectacle bizarre, que ces hommes que la république avait vus naître, qu'elle avait formés, qui avaient eux-mêmes construit les plus belles parties de son édifice incomplet, après l'avoir démoli avant son entière édification, venant adorer un nouveau dieu. Je ne puis m'empêcher de rappeler l'effet que me fit alors ce changement complet ; pour moi il était sans gradation. L'empereur le voyait-il ? Je ne le crois pas. Lui aussi était homme, lui aussi avait ses hochets.

Les maisons des princesses avaient été formées d'une manière plus absolue, peut-être, que celle de l'impératrice Joséphine, dans le sens de la *fameuse fusion*, car ce sont les hommes qui, étant chefs de famille, entraînent avec eux quelquefois l'opinion et qui, d'ailleurs, *compromettent* la maison tout entière. Ainsi, la princesse Caroline avait auprès d'elle M. d'Aligre, dont le nom et la fortune immense étaient, selon l'empereur, une bannière autour de laquelle devaient se rallier des parties de provinces entières ; et en cela il ne se serait pas trompé s'il avait voulu se donner la peine de n'être pas abusé par la seule démonstration que faisait le chambellan de la princesse Caroline, en mettant dans sa poche une paire de souliers blancs pour qu'elle pût en changer

au bal. On ne donne pas de la conviction en outrepassant son devoir, et surtout un devoir qu'on dit être imposé. Le faubourg Saint-Germain, au reste, devait, à cette époque, une grande reconnaissance à la princesse Caroline. C'était elle qui avait prié pour M. le marquis de Rivière et qui lui avait sauvé la vie, comme l'impératrice Joséphine l'avait sauvée à MM. de Polignac.

La princesse Élisa, dont l'humeur plus austère se pliait moins aux volontés de son frère, était entourée de personnes qui tenaient moins au faubourg Saint-Germain, excepté une de ses dames, M^me^ de Br..., qui, encore, ne resta pas avec elle et passa dans la maison de la princesse Borghèse. Quant aux autres, c'étaient M^me^ de Lap..., femme *de la géométrie* et toute disposée à faire de la science avec la princesse, qui, sous ce rapport, rappelait parfaitement M^me^ la duchesse du Maine. Ce n'est pas, au reste, seulement en cela qu'elle avait avec elle des rapports très positifs. Son ambition, cette manie de commander et de faire de son mari son premier officier, cette parole absolue lorsque, chez elle, elle ordonnait qu'on s'amusât, tout était ressemblance entre les deux femmes. Au reste, le parallèle n'est pas de moi ; il est de l'empereur lui-même, qui le dit un jour à Saint-Cloud, à la suite d'une discussion fort amère qu'il eut avec sa sœur sur une pièce du siècle de Louis XIV, c'est-à-dire *de l'entredeux*, si l'on peut dire ce mot.

Il s'agissait du *Wenceslas* de Rotrou. L'empereur venait de faire lire à Talma tout un acte de cette tragédie, et chacun sait comment cet homme célèbre jouait le rôle de Ladislas. Après avoir parlé de l'art admirable qu'il avait mis à dire plusieurs vers, on en

vint à donner son avis sur la pièce elle-même. L'empereur dit tout crûment que Wenceslas était un vieux fou, que Ladislas était un fils et un frère dénaturé et que, en résumé, la pièce ne valait rien ; et puis il parlait ensuite de *Cinna*, du *Cid* et de quelques autres chefs-d'œuvre de Corneille en disant :

— Voilà de la tragédie.

La princesse Élisa avait pour Voltaire une grande admiration probablement, car elle entreprit au même instant une réfutation de Corneille prise dans les notes de Voltaire qui, comme on le sait, ne sont certes ni impartiales ni même justes sous aucun point. L'empereur eut probablement, de son côté, de l'humeur d'être réfuté par des arguments qu'il sentait n'être pas raisonnables. L'aigreur s'en mêla et il y eut des mots amers. Enfin, Napoléon quitta le salon en disant :

— Ce n'est plus tolérable ! Vous êtes la caricature de la duchesse du Maine !

Le mot me parut d'autant plus drôle que d'abord il était juste, et puis que l'empereur s'était servi de la même expression, lorsqu'un jour, à Neuilly, il s'était moqué d'une représentation d'Alzire, dans laquelle la princesse Élisa avait, disait-il, parodié le rôle d'Alzire, et l'avait joué en *caricature*. Il paraît que le mot lui plaisait.

Ce même salon de Saint-Cloud, dans lequel se passa cette petite scène m'avait offert, quelques mois avant, un spectacle que le temps devait me rendre singulier dans un autre sens que celui dans lequel il s'offrit à moi.

M^me^ Leclerc était devenue veuve à Saint-Domingue ; elle avait coupé ses cheveux, fait embaumer le corps

du général, l'avait embarqué sur le vaisseau qui la reportait en Europe et elle était revenue en France, ramenant en momie le mari qu'elle avait suivi très vivant peu de mois auparavant. Le premier consul, qui la connaissait et qui ne voulait pas que son deuil se passât d'une manière peu convenable, chargea son frère Joseph Bonaparte et sa digne et respectable femme de la surveillance de la jeune veuve ; elle logea dans l'appartement du rez-de-chaussée de l'hôtel Marbeuf, rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'habitait alors Joseph et qui, depuis, fut donné en présent de noces à Mme la maréchale Suchet[1]. C'est là que je la vis à son retour d'Amérique et que je la crus perdue en apercevant à sa main une horrible plaie qu'on fit alors disparaître mais qui revint ensuite malgré tous les efforts des médecins. Elle portait fort honorablement les voiles noirs, dans lesquels elle était jolie comme les anges. Mais elle s'ennuyait ! oh, elle s'ennuyait !

— Je mourrai ici, Laurette, me disait-elle, et si mon frère veut toujours m'empêcher de voir du monde, je me tuerai.

Junot lui dit qu'on avait jusqu'à présent parlé de beaucoup de Vénus. On connaissait la Vénus de Médicis, celle du Capitole — je ne sais pas s'il ne nomma pas la Callipyge — mais qu'on n'avait pas encore nommé la *Vénus Suicide*. En entendant ce bon mot, que je pris la liberté de déclarer très mauvais à mon mari, Mme Leclerc devint radieuse et tendit sa main à Junot en lui disant :

[1] On sait que la maréchale Suchet et la duchesse Decrès sont nièces de la reine d'Espagne (la reine Julie). Elles sont filles de M. d'Anthoine.

— Venez me voir, Junot, venez donc! Vous êtes mon vieil ami. N'est-ce pas, Laurette, que tu n'es pas jalouse?... Et puis, je vais me marier!

Ce fut alors, en effet, que Napoléon, qui n'était encore que consul, arrangea ce mariage de sa sœur avec le prince Camille Borghèse. Je le vis quelque temps après chez Mme Leclerc, qui alors était chez elle[1]. La jolie figure du futur me frappa. J'ignorais la stagnation complète de pensées qu'il y avait sous cette enveloppe toute méridionale, et cette tête aux yeux noirs charbonnés à la chevelure de jais, me semblait devoir contenir des idées non seulement chaleureuses, mais grandes et nobles. Pour dire la vérité, je ne l'avais pas regardé avec attention, car, alors, on trouvait dans ce sourire perpétuel, ce regard hébété, quoique toujours actif, la nullité absolue que ce pauvre prince Camille nous a montrée depuis, et dont alors il donnait, au reste, une preuve par son mariage.

Mais une scène dont je suis heureuse d'avoir été témoin, c'est la visite de noces de la princesse Borghèse à sa belle-sœur. On était alors à Saint-Cloud et en hiver. Mme Borghèse vint le soir. Il fallait comme moi connaître non seulement l'inimitié qui existait entre les deux belles-sœurs, mais surtout la jalousie que Mme Leclerc nourrissait contre Mme Bonaparte depuis qu'elle avait une pensée de femme; et cela était depuis Milan. Il fallait comme moi connaître le caractère de Mme Leclerc, cette existence toute mondaine, cette soif de paraître non seulement la plus

[1] Elle occupait l'hôtel qui appartient aujourd'hui à l'ambassade d'Angleterre.

belle, mais la plus brillante. Que de fois je l'avais vue *pleurer* de chagrin à la vue de sa belle-sœur, couverte de diamants et de perles d'une beauté déjà royale. La princesse Borghèse avait un de ces caractères remarquables dans leur puérilité, qui sont par leur nullité même intéressants à étudier. Aussi, le sien a-t-il été pour moi un livre où je trouvais toujours une page nouvelle et instructive. La soirée où elle vint à Saint-Cloud et où elle se présenta *comme princesse Borghèse à M^me^ Bonaparte* est l'un des souvenirs frappants que m'ait laissés la princesse Pauline.

On pense bien que sa toilette fut, pour ce grand jour, une affaire des plus sérieuses. Après avoir consulté toutes les nuances, pris tous les avis, elle se décida pour une robe de velours vert, sur laquelle étaient posés, avec assez peu de goût, tous les diamants de la maison Borghèse, formant ce qu'on appelait alors une *Mathilde*. Elle était coiffée avec des diamants, elle en portait au cou, aux oreilles, aux bras; enfin, elle était éblouissante, et surtout d'une joie qui lui permettait à peine de parler. Lorsqu'elle entra, l'émotion qu'elle ressentait lui donnant une agitation intérieure, elle pouvait en effet passer pour une jeune et timide mariée. Jamais je ne la vis plus belle; et si son intention était de faire de la peine à sa belle-sœur, son triomphe dut être complet, du moins dans son propre esprit, car elle était *princesse*, la plus jolie des femmes, possédant le plus bel écrin qu'une particulière pût avoir en Europe, et deux millions de rente.

Elle vint s'asseoir près de moi, parce qu'elle ne perdait aucune occasion de marcher pour faire voir sa magnifique robe. C'était le paon faisant la roue.

— Les vois-tu, Laurette, ma petite Laurette! Elles crèvent de jalousie, mon enfant! C'est égal. Je suis princesse, et une vraie princesse.

Je me suis, depuis, rappelé ce mot, surtout à Rome, lorsque, en 1818, je la vis au palais Borghèse, jouissant en effet de la protection que le pape accordait *à la princesse Borghèse*. Non seulement elle avait été princesse la première, mais elle était demeurée *princesse* au milieu du désastre de sa famille.

CHAPITRE IX

Disgrâce de Marmont vivement ressentie par Junot. — A qui fallait-il l'attribuer ? — Marmont colonel-général des chasseurs. — Décret du peuple présenté par le Sénat conservateur à Napoléon. — Deux mille cinq cent soixante-dix-neuf votes négatifs. — Trois millions cinq cent soixante-quinze mille votes affirmatifs. — Cérémonie du sacre. — Junot porte la couronne de Charlemagne. — Description de Notre-Dame. — Le pape et son trône. — Travée des grands-officiers. — Arrivée de l'empereur. — L'impératrice Joséphine. — Chute d'une petite pierre qui va frapper l'empereur. — Présage. — Anciens souvenirs. — Longue conversation avec Napoléon. — La dame du palais. — Le juge de paix de canton. — Monge. — Discours de M. Siméon. — Renvoi des Stuarts.

Au milieu des joies que ramenaient les jours, les soirées et même les nuits, Junot éprouvait un chagrin qu'il finit par me confier, et qui avait *Marmont* pour objet. Il n'avait été compris dans aucune des nominations que l'empereur avait faites lors de la formation de l'empire, ni comme grand-officier de l'empire ni comme grand-officier de la couronne. Une amitié si tendre attachait Junot à son ancien camarade de collège, son premier frère d'armes, que je le vis tout à fait malheureux de cette sorte de disgrâce, car enfin c'en était une. Junot savait, me disait-il, quel en était l'auteur. Je le pressai, il me le confia; et si j'en fus révoltée, la chose ne m'étonna pas, car, d'accuser les autres, était le rôle que maintenant

avait pris un homme qui, placé d'ailleurs au premier rang dans l'armée, aurait pu conserver une attitude noble et belle, au lieu de la salir par une réputation tout odieuse. Je ne sais si Marmont le sut alors. Junot me disait :

— Jamais il ne l'apprendra de ma bouche. Car, lui qui est brave, n'hésiterait pas à lui en demander raison, et qu'en résulterait-il ? C'est que tout en n'y voyant pas clair, l'autre pourrait tuer mon brave ami. Quelquefois j'ai envie de lui marcher sur les pieds, de façon à le faire crier, pour avoir le droit de me couper la gorge avec lui.

Quelque temps après le sacre, le prince Eugène ayant été nommé grand-chancelier d'État, la charge de colonel-général des chasseurs fut donnée à Marmont.

Les adresses arrivaient de toutes parts. Les départements se distinguaient à l'envi par des expressions toutes produites par un sentiment vrai et unanime ; et celui qui, aujourd'hui, ose dire qu'alors Napoléon ne fut pas nommé par la nation entière, *ment à sa conscience*. Oui, il fut assis sur ce trône, que depuis on eut l'indignité de dire qu'il avait usurpé. Il y fut porté par les bras de la France elle-même. Ah ! dans ce moment, où, forcée par mes souvenirs d'interroger ces temps écoulés, je retrouve encore en moi tout le retentissement de ces cris d'amour qui s'élançaient au ciel dès qu'il paraissait, soit dans une promenade, soit au spectacle, combien je souffre de ce que je vois autour de moi... Le peuple n'a plus de voix que pour se plaindre, ses yeux ne lui servent que pour pleurer, et il n'a plus de cœur que pour haïr.

Le 1^er^ décembre, le Sénat conservateur présenta à

l'empereur le *décret* du peuple — car on peut le nommer ainsi — qui donnait les votes de ce même peuple. Ce nouveau *plébiscite* offrait le résultat de soixante mille registres ouverts comme pour le consulat à vie. Une chose remarquable, c'est que pour l'empire il n'y eut que deux mille cinq cent soixante-dix-neuf votes négatifs et trois millions cinq cent soixante et quinze mille affirmatifs, tandis que pour le consulat à vie il y eut, je crois, près de neuf mille votes négatifs. Je déjeunais chez l'impératrice ce même jour, et je puis affirmer qu'il est faux, bien qu'on l'ait dit dans plusieurs relations, qu'elle était malheureuse des pressentiments de son propre malheur et de celui de Napoléon. Elle était fort émue — et je conçois ce sentiment — mais le bonheur perçait dans son regard et dans ses moindres actions. Elle me raconta, avec une expression dont je lui sus gré, tout ce que l'empereur lui avait dit d'aimable le matin même; comment il lui avait essayé la couronne qu'elle devait ceindre le lendemain devant la France entière. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle me parla avec bonté de la peine qu'elle avait éprouvée en recevant un refus de l'empereur lorsqu'elle lui avait demandé le matin même le retour de Lucien :

— J'ai voulu invoquer une aussi grande journée, me dit-elle, mais Bonaparte — elle fut encore quelque temps à le nommer ainsi — m'a répondu avec aigreur et j'ai été contrainte de me taire. Je voulais prouver à Lucien que je sais rendre le bien pour le mal. Si vous en trouvez l'occasion, faites-le lui savoir.

Je fus surprise de cette sévérité constante de l'empereur envers son frère, et surtout un frère auquel i

devait tant. Son mariage avec M^me^ Jouberthon n'avait d'ailleurs rien qui fût contre l'honneur, seul motif pour lequel il ne doit y avoir aucun pardon. Je crois plutôt que les idées fortement républicaines de Lucien étaient le seul empêchement à son rappel. Une des raisons qui étaient venues se joindre à toutes les autres, pour augmenter l'humeur de l'empereur, était la conduite de M^me^ Lætitia Bonaparte. Elle avait pris chaudement le parti de son fils exilé et, après une altercation très vive avec l'empereur, elle avait quitté Paris pour aller rejoindre le fils malheureux et lui porter des secours, des consolations et sa noble assistance. J'ai déjà dit que je ferais connaître M^me^ Bonaparte pour ce qu'elle est réellement et je le puis avec d'honorables et de glorieuses preuves. Son cœur de mère était doublement blessé à cette époque où la France retentissait de chants et de fêtes. Son plus jeune fils, Jérôme, n'était pas non plus dans ce faisceau de famille que Napoléon se plaisait à réunir autour de lui pour en composer sa force à venir. Jérôme était marié en Amérique avec M^lle^ Patterson; quoique fort jeune et même enfant, son mariage était valide, puisqu'il avait le consentement de sa mère et de son frère aîné. Mais le premier consul était furieux contre le jeune enseigne de vaisseau et il prétendait qu'en sa qualité de chef du gouvernement il l'était de sa famille. Jérôme avait quitté l'Amérique pour revenir en Europe. M^me^ Bonaparte la mère avait reçu l'avis de son départ. Elle l'avait fait parvenir à l'empereur, qui avait répondu en faisant donner l'ordre de lui fermer tous les ports, non seulement de France mais de Hollande, de Belgique et de toutes les côtes sur lesquelles nous avions du pouvoir. Je ne fais

aucune réflexion sur cette sévérité. Les événements pourront la justifier ou la condamner. Ils viendront en leur lieu. Mme Bonaparte la mère était donc à Rome au couronnement et n'avait aucun titre, aucune distinction. Elle fut placée ensuite dans le tableau du sacre, de David. Je ne sais trop pourquoi l'empereur eut cette idée[1]. Je ne crois pas qu'elle soit venue de Madame mère. Elle pouvait avoir quelquefois des manières étranges au milieu d'une cour qui, en raison de sa nouveauté, était plus exigeante qu'une autre. Mais son âme est grande et forte et je ne pense pas que ce soit elle qui ait eu la fantaisie de figurer *là* où elle n'était pas, tandis qu'alors elle remplissait le plus noble et le plus doux des devoirs de la femme, celui de la mère consolatrice.

Le 2 décembre, il n'était pas encore jour que l'activité régnait déjà dans toutes les maisons de Paris et il y en avait beaucoup dans lesquelles on ne s'était pas couché. Des femmes eurent le courage de se faire coiffer à deux heures du matin et de demeurer tranquilles sur leur chaise jusqu'au moment où il serait l'heure de passer leur robe. J'avoue que je préférai être un peu moins bien coiffée et l'être par ma femme de chambre afin de dormir deux heures de plus. Toutefois, nous avions peu de temps, car il fallait être rendu avant le départ du cortège des Tuileries, et il devait partir à neuf heures. Il partit un peu plus tard mais on croyait qu'il se mettrait en marche à cette heure-là, et il fallait agir d'après cette croyance.

[1] Et surtout placée comme elle y est. Je n'ai jamais vu trois plus singulières figures que celles qui sont représentées dans cette tribune. Elles sont de face toutes trois. L'une d'elles, surtout, rappelle tout à fait le mot de Mme du Deffand sur Gibbon

J'étais à cette époque aussi liée avec la duchesse de R...[1] que Junot l'était avec son mari. Depuis, elle s'est brouillée avec moi sans que j'en puisse connaître la raison, je le jure devant Dieu et les hommes aussi solennellement qu'on peut faire un serment. Enfin, quoi qu'il en soit, je l'aimais alors comme on

[1] Je me rencontrai avec Mme la duchesse de Ra... chez une amie à moi il y a quelques semaines. J'avais appris deux jours avant la perte de sa fortune et je pus juger par moi-même de l'affreux état de sa santé. Toute mon amitié pour elle se ranima avec une telle force que, dans le coin du canapé où j'étais assise, je pleurai avec larmes sur le sort de cette femme que j'avais tant aimée et que j'aimais tant encore. Je savais ce que le monde disait de ses malheurs! Ce monde, comme toujours, ne lui accordait qu'une insultante pitié. En interrogeant mon cœur j'eus un moment de bonheur, car il était pour elle celui d'une sœur. J'étais heureuse à en être émue, en pensant que je lui donnerais mes soins, que je lui consacrerais comme jadis des soirées entières pour la distraire de chagrins qui maintenant étaient réels. Vingt fois je me soulevai pour aller à elle, lui prendre la main et lui dire : « *Je vous aime toujours* ! » Mais nous étions dans une maison étrangère et *pour elle* je me contins. Le lendemain, *moi,* dont le caractère *ne plie jamais,* j'écrivis à Mme la duchesse de R... une lettre dont les phrases m'attendrissaient moi-même en les traçant. C'était mon cœur, mon âme qui lui parlaient. Quelle fut la réponse à cette lettre, dont au reste j'ai gardé la copie — elle contribuera à me rendre égoïste — quelle fut la réponse? Aucune, c'est-à-dire il me revint par une tierce personne cette phrase ridicule :

« Nous avons été trop longtemps brouillées, il faut en demeurer là. »

Et je le répète, elle n'a rien contre moi; ou plutôt, c'est cette sorte de honte qu'ont ordinairement les gens du monde au cœur froid, à l'esprit circonscrit, lorsque, après avoir abandonn quelqu'un dans son malheur et sa solitude, il reparaît et vou demande si vous le connaissez. Tout ce qui *se rappelle* et *s souvient,* répond *oui.* Le contraire répond NON.

aime une sœur et nous étions liées tendrement. Nous nous arrangeâmes pour aller ensemble à Notre-Dame et nous nous mîmes en effet en route à sept heures et demie du matin. Quant à Junot, il portait un des honneurs de Charlemagne — la boule ou la main de justice, je ne me rappelle plus précisément laquelle des deux — et comme il faisait partie du cortège, il était encore dans tout l'embarras de sa toilette de pair — car les vingt-quatre grands officiers de l'empire n'étaient pas autre chose que les pairs de Charlemagne — lorsque nous partîmes toutes deux pour Notre-Dame.

J'avais ma place dans une travée du chœur qui était réservée pour les femmes des grands-officiers de l'empire. Mais étant avec M^me^ M... et ne voulant pas la quitter, je montai avec elle dans une travée du maître-autel à l'étage supérieur. Il y avait une telle affluence que toutes les places désignées et gardées étaient envahies par la foule. Nous nous trouvâmes si serrées que, voyant M^me^ M... avec une personne de sa connaissance, je descendis dans la travée des grands officiers, où je pus respirer au moins et d'où je vis la cérémonie avec autant de facilité qu'une chose qui se serait passée dans ma chambre.

Quelle est l'âme — car c'est l'âme que j'interroge — qui peut avoir mis un pareil jour en oubli? J'ai vu depuis Notre-Dame, je l'ai vue dans des fêtes somptueuses et solennelles, mais jamais le coup d'œil du couronnement de Napoléon n'a été même rappelé. Cette voûte aux arceaux gothiques, aux vitraux lumineux, qui retentissait du chant sacré des prêtres, appelant les bénédictions du Très-Haut sur la cérémonie qui allait être célébrée, en attendant le vicaire

de Jésus-Christ, dont le trône était préparé près de l'autel, tandis que le long de ses vieilles murailles, recouvertes de tapisseries magnifiques, on voyait rangés par ordre tous les corps de l'État, les députés de toutes les villes, la France entière, enfin, qui, représentée par ses mandataires, envoyait son vœu : Attirer la bénédiction du ciel sur celui qu'elle couronnait! Ces milliers de plumes flottantes qui ombrageaient le chapeau des sénateurs, des conseillers d'État, des tribuns, ces cours de judicature avec leur costume riche et sévère à la fois, et ces uniformes brillants d'or, puis ce clergé dans toute sa pompe, tandis que, dans les travées de l'étage supérieur de la nef et du chœur, des femmes jeunes, belles, étincelantes de pierreries et vêtues en même temps avec cette élégance qui n'appartient qu'à nous, formaient une guirlande ravissante au coup d'œil.

Le pape arriva le premier. Au moment où il entra dans la basilique, le clergé entonna *Tu es Petrus*, etc., et ce chant grave et religieux fit une profonde impression sur les assistants. J'ai déjà décrit la figure du pape. Il est impossible d'imaginer dans une circonstance semblable, si on voulait prêter à la pensée un visage imposant et vénérable à la fois, une autre physionomie que celle de Pie VII. Il s'avançait du fond de cette église, avec un air tout à la fois majestueux et humble. On voyait qu'il était notre souverain, mais que dans son cœur il se reconnaissait l'humble sujet de celui dont le trône était une croix. La travée dans laquelle j'étais placée, était précisément en face de lui; je pus donc l'examiner sans empêchement pendant cette longue cérémonie.

Déjà en 754 un souverain pontife avait passé les

monts pour venir en France donner l'huile sainte au fondateur d'une dynastie. Étienne III vint *resacrer* Pépin-le-Bref, qui ne l'avait été que par l'archevêque de Mayence. Étienne sacra en même temps les deux fils de Pépin et leur mère. Un fait assez singulier qui revint à ma pensée en voyant les apprêts de cette cérémonie, que certes je n'eusse pas admise comme possible dix ans auparavant, ce fut le mot du pape Zacharie, prédécesseur d'Étienne. Consulté sur les projets de Pépin, non seulement il les approuva, mais il répondit ces paroles remarquables :

— *Celui-là est roi qui en a la puissance.*

Il ajouta même, je crois, qu'il était permis à Pépin de raser, d'enfermer, de clore à jamais dans un cloître le pauvre Childéric III, et de plus son fils Thierry. Étienne eut au moins un salaire pour son voyage ultramontain, tandis que Pie VII a été frustré dans son attente, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il ait fait le voyage pour avoir la rétrocession des trois légations cédées à Tolentino.

Je souffrais de le voir attendre si longtemps, lorsque enfin le canon annonça le départ du cortège.

Depuis le matin, le temps était affreux. Il faisait froid, il pleuvait et tout faisait craindre que le trajet ne fût troublé par le vent et la pluie. Mais comme par une sorte de protection spéciale accordée par Dieu à Napoléon, ainsi qu'on a pu le remarquer dans une foule de circonstances, le ciel prit tout à coup un aspect moins sévère et la foule qui bordait la route des Tuileries à la cathédrale, put jouir de la vue du cortège sans avoir à craindre l'injure d'une pluie de décembre. C'est pendant ce trajet que Napoléon a pu recueillir des paroles d'amour et d'attachement pas

sionné C'est pendant ce trajet qu'il a vraiment reçu l'onction sainte. C'était un premier sacre, celui-là! L'autre ne pouvait le rendre plus positif.

Le trône de l'empereur était en face du maître-autel et masquait le grand portail du milieu. Ce fut là qu'il monta d'abord et que Joséphine prit place à côté de lui, parmi les souverains de l'Europe.

Je ne puis rendre ce que j'ai éprouvé lorsque l'empereur est descendu de son trône et s'est avancé vers l'autel où le pape l'attendait pour le couronner. Il faut se reporter avec moi aux jours qui s'étaient écoulés, à cette vie ensemble, pour ainsi dire, qui pendant bien des années de sa vie avait été presque commune entre ma famille et lui. Cette émotion, du reste, n'avait aucune amertume pour lui. Seulement je pensai à ma mère.

La cérémonie du sacre a été décrite dans trop d'ouvrages pour que j'entreprenne ici d'en donner une nouvelle relation. Toutefois je parlerai de ce que j'ai cru remarquer dans l'empereur et de ce qui me frappa dans cette journée unique dans l'histoire.

Napoléon paraissait fort calme. Je l'examinai attentivement pour voir si son cœur battait sous la dalmatique impériale plus vivement que sous l'habit de colonel des guides de la garde; mais je ne vis rien et pourtant j'étais à dix pas de lui. La longueur de la cérémonie seulement parut l'ennuyer, et je le vis plusieurs fois étouffer un bâillement. Mais il fit tout ce qui lui fut ordonné et toujours convenablement. Lorsque le pape lui fit la triple onction, sur la tête et les mains, je m'aperçus, à la direction de ses yeux, qu'il songeait plutôt à s'essuyer qu'à tout autre chose et, par l'habitude que j'avais de son regard, je puis

dire que j'en suis certaine. Cependant, c'est pendant ce temps que le pape récitait cette oraison remarquable :

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi Hazaël pour gouverner la Syrie, et Jéhu, roi d'Israël, en leur manifestant vos volontés par l'organe du prophète Élie; qui avez également répandu l'huile sainte des rois sur la tête de Saül et de David par le ministère du prophète Samuel, répandez par mes mains les trésors de vos grâces et de vos bénédictions sur votre serviteur Napoléon, que, malgré notre indignité personnelle, *nous consacrons, aujourd'hui, empereur en votre nom.* »

L'empereur écouta cette oraison, comme tout le reste, avec recueillement et convenance. Mais au moment où le pape allait prendre la couronne, *dite* de Charlemagne, sur l'autel, Napoléon la saisit et se la mit sur la tête. Dans ce moment il était vraiment beau. Sa physionomie, toujours expressive, avait un feu et un jeu de muscles tout particuliers, à cet instant unique dans sa vie. Il avait ôté la guirlande de laurier en or dont il était coiffé en entrant dans l'église, et qui est celle qu'on voit dans le beau tableau de Gérard. La couronne fermée allait moins bien peut-être comme agrément à son visage; mais l'expression provoquée par son contact lui donnait un éclat de réelle beauté.

C'est en ce moment qu'arriva un de ces incidents qui passent inaperçus lorsqu'ils sont sans suite, mais que la superstition ne peut s'empêcher de recueillir. Les vieilles voûtes de Notre-Dame étaient fatiguées depuis un mois par les coups multipliés dont on les frappait pour attacher les tentures et les charpentes

nécessaires à la décoration de l'église. Plusieurs petites pierres se détachaient et tombaient inégalement dans la nef ou dans le chœur. Au moment que je viens de décrire, lorsque Napoléon se mit la couronne sur la tête, une de ces pierres, de la grosseur d'une noisette à peu près, tomba de la voûte et directement sur l'épaule de l'empereur. Elle glissa ensuite sur le camail de la dalmatique et fut rouler sur les marches de l'autel, du côté du trône du pape, où elle fut ramassée par un prêtre italien qui probablement l'a conservée, s'il a pu voir qu'elle avait d'abord touché la tête qu'on venait de consacrer. Je fus frappée de cet événement — dans une heure semblable tout est présage pour ceux qui observent — mais je n'en parlai pas. Je ne sais si mes compagnes virent comme moi la chute de cette pierre. Je n'appelai l'attention d'aucune d'elles sur ce fait et Junot, à qui je le communiquai le soir et qui n'en avait rien vu, tout près de l'empereur qu'il était, me dit que j'avais bien fait. Aucun mouvement n'a pu lui faire juger si l'empereur avait senti la pierre. Il me paraît difficile qu'il ne s'en soit pas aperçu, car, quel que fût le peu de volume du *gravois*, — je ne lui donne même pas le nom de pierre, — la hauteur excessive de l'édifice doublait nécessairement tant de fois sa pesanteur qu'il est bien difficile, je le répète, que l'impression n'en ait pas été sentie.

Mais l'instant qui réunit peut-être le plus de regards sur les marches de l'autel où se tenait l'empereur, fut celui où Joséphine reçut de lui la couronne et fut sacrée solennellement *impératrice des Français*. Quel moment, quel hommage, quelle preuve d'amour lui rendait celui qui alors l'aimait avec une solidité de

sentiment dont elle aurait toujours dû se contenter, parce qu'il était réel et certifié par de fortes preuves[1].

Le tableau de David et plusieurs dessins faits sur les lieux mêmes ont bien représenté l'impératrice Joséphine à genoux devant Napoléon qui la couronne, puis le pape, des prêtres, et même des personnages qui se trouvaient à quatre cents lieues du théâtre sur lequel on les faisait paraître : Madame mère, par exemple, qui était à Rome, et que David *plaquait* comme une enseigne dans son tableau du sacre. Mais rien n'a pu donner une juste idée, un aperçu même de cette scène touchante et digne à la fois, dans laquelle un grand homme se plaçait lui-même plus haut que le trône, car il était en ce moment reconnaissant et sensible

Lorsqu'il fut temps pour elle de paraître activement dans le grand drame, l'impératrice descendit du trône et s'avança vers l'autel, où l'attendait l'empereur, suivie de ses dames du palais et de tout son service d'honneur, et ayant son manteau porté par la princesse Caroline[1], la princesse Julie[2], la princesse Élisa et la princesse Louis[3]. Une des beautés remarquables de l'impératrice Joséphine, c'est non seulement l'élégance de sa taille, mais le port de sa tête, la façon gracieuse et noble tout à la fois dont elle la tournait et dont elle marchait. J'ai eu l'honneur d'être présentée à beaucoup de *vraies princesses*, comme on le disait dans le faubourg Saint-Germain, et je dois dire, en toute vérité de conscience, que jamais je n'en ai vu

[1] Mme Murat.
[2] Mme Joseph Bonaparte.
[3] Mme Louis Bonaparte.

qui m'imposassent davantage que Joséphine. C'était de l'élégance et de la majesté. Aussi, une fois qu'elle avait après elle son manteau de cour, il ne fallait plus chercher la femme du monde peu arrêtée dans ses vouloirs, elle était convenable de tous points, et jamais reine ne sut mieux *trôner* sans l'avoir appris.

Je vis tout ce que je viens de dire dans les yeux de Napoléon. Il jouissait en regardant l'impératrice s'avancer vers lui et, lorsqu'elle s'agenouilla, lorsque les larmes, qu'elle ne pouvait retenir, roulèrent sur ses mains jointes qu'elle élevait bien plus vers lui que vers Dieu, dans ce moment où Napoléon, ou plutôt *Bonaparte*, était pour elle sa véritable providence, alors il y eut entre ces deux êtres une de ces minutes fugitives, uniques dans toute une vie et qui comblent le vide de bien des années. L'empereur mit une grâce parfaite à la moindre des actions qu'il devait faire pour accomplir la cérémonie. Mais ce fut surtout lorsqu'il s'agit de couronner l'impératrice. Cette action devait être accomplie par l'empereur, qui, après avoir reçu la petite couronne fermée et surmontée de la croix, qu'il faisait placer sur la tête de Joséphine, devait la poser sur sa propre tête, puis la mettre sur celle de l'impératrice. Il mit à ces deux mouvements une lenteur gracieuse qui était remarquable. Mais lorsqu'il en fut au moment de couronner enfin celle qui était pour lui, selon un préjugé, son *étoile heureuse*, il fut *coquet* pour elle, si je puis dire ce mot. Il arrangeait cette petite couronne qui surmontait le diadème en diamants, la plaçait, la déplaçait, la remettait encore ; il semblait qu'il voulût lui promettre que cette couronne lui serait douce et légère ! Ces différentes nuances ne purent être saisies par les per-

sonnes qui étaient loin de l'autel. Sans doute le fait fut raconté, parce que d'autres yeux que les miens l'ont vu comme j'ai pu le voir, mais peu cependant ont été placés comme je l'étais et cette position m'a révélé bien des choses, pendant ces heures merveilleuses rejetées maintenant par beaucoup de gens dans les temps de féerie.

Au moment où Napoléon descendit de l'autel, pour retourner à son trône, lorsque le clergé et toutes ces voix enchanteresses, choisies par l'abbé Rose pour chanter son *Vivat*, entonnèrent cet hymne admirable, mes yeux se voilèrent et je fus très émue. L'empereur, dont le regard d'aigle parcourait tout ce qui était autour de lui, me reconnut dans l'angle de la travée que j'occupais. L'expression du regard qu'il me lança, pour ainsi dire, est impossible à rendre. Un marin me disait dernièrement que, dans un naufrage, au moment de périr, il avait, dans l'espace d'une minute peut-être, déroulé le tableau de sa vie tout entière. Napoléon, en me revoyant, au moment où il ceignait la couronne, n'avait-il pas rappelé à lui toutes les années écoulées? La rue des Filles Saint-Thomas? Mais, plus loin encore, la maison et l'hospitalité de mon père, et cette voiture, dans laquelle il disait, lorsque ma mère le ramenait de Saint-Cyr[1] :

— Oh! si j'étais le maître!...

Ma figure seule rappelait le passé, et cela sans parole, sans intention, comme un parfum, une harmonie nous rappellent des jours écoulés.

Quelques jours après, l'empereur s'approcha de moi :

[1] Voir le premier volume des Mémoires

— Pourquoi donc aviez vous une robe de velours noir?

Cette question me frappa tellement de surprise que je ne pus d'abord lui répondre.

— Était-ce en signe de deuil?

— Oh! Sire...

Et les larmes me vinrent aux yeux. Il me regarda avec une attention scrupuleuse, comme s'il eût voulu traduire la plus intime de mes pensées.

— Mais pourquoi choisir cette couleur sombre et presque sinistre?

— Votre Majesté n'a pu voir que le bas de ma robe, et le devant était brodé en épis d'or [1]. J'avais mes diamants et je croyais que cette toilette était convenable, puisque, n'étant pas de celles qui devaient mettre leur habit de cour, je n'étais tenue à cet égard à aucune obligation.

— Est-ce un reproche indirect que vous me faites là? Êtes-vous comme la maréchale S., comme la maréchale D., comme la maréchale B., qui boudent parce que je ne les ai pas toutes nommées dames du palais? Je n'aime pas les bouderies, je n'aime pas les humeurs.

— Je n'en ai pas témoigné, Sire, et à cela je n'ai nul mérite, car je puis assurer à Votre Majesté que je n'ai pas d'humeur. Junot m'a dit qu'elle avait bien voulu lui apprendre qu'elle n'entendait pas faire un double emploi de grâces dans sa maison et dans celle

[1] On portait alors beaucoup de robes de velours noir, surtout avec des diamants, ou bien du velours d'une couleur foncée pour les faire mieux ressortir. Le jour du couronnement il y en avait beaucoup.

de l'impératrice, et que, lorsque le mari serait dans la maison militaire, la femme ne pourrait être dame du palais.

— Ah ! il vous a dit cela ! Et à propos de quoi ? Vous vous plaigniez donc ? Est-ce que les femmes vont avoir de l'ambition à présent ? Je ne veux pas de cela. Les femmes ambitieuses, à moins d'être reines, et il n'y en a pas beaucoup, sont toutes des intrigantes. Rappelez-vous cela, Madame Junot.

Et revenant à moi :

— Répondez-moi. Êtes-vous fâchée de ne pas être dame du palais ? Mais répondez-moi avec franchise, si une femme peut être franche...

— Eh bien, Sire... Mais Votre Majesté ne me croira pas...

— Si fait. Allons, dites,

— Je n'en suis pas fâchée.

— Pourquoi cela ?

— Parce que mon humeur est contraire à une sujétion positive et que Votre Majesté voudra sûrement que le protocole de l'étiquette de service d'honneur de l'impératrice soit fait d'après un code militaire.

Il se mit à rire.

— Cela pourra bien être. Au surplus, je suis content de vous. Vous m'avez bien répondu, et je m'en souviendrai. Ah ! dites-moi, votre frère est-il à Paris ?

— Oui, Sire.

— Était-il à Notre-Dame ?

— Oui, Sire.

— Avec vous ?

— Votre Majesté oublie que cela ne se pouvait pas

— C'est vrai ! Ce pauvre Junot, dit-il, comme pour repousser une pensée qu'il voulait éloigner, ce pauvre Junot, comme il était touché ! Avez-vous vu comme il pleurait? C'est un bon ami, celui-là. Qui nous aurait dit à Toulon, il y a dix ans, qu'une journée comme celle du 2 décembre se préparait.

— Peut-être lui, Sire.

Je lui rappelai alors cette lettre de Junot, écrite à son père en 1794, dans laquelle il réfutait les objections du vieillard qui lui reprochait d'avoir quitté son régiment pour suivre la fortune d'un général inconnu : « Car enfin, disait mon beau-père, qu'est-ce que c'est que le général Bonaparte ? » Et son fils lui répondait : « Vous me demandez ce que c'est que le général Bonaparte? C'est un de ces hommes dont la nature est avare et quelle jette sur le globe de siècle en siècle. »

Mon beau-père fit voir cette lettre au *premier consul* lorsqu'il passa par Dijon, à l'époque de Marengo, et *l'empereur* parut frappé du souvenir que je lui rappelais.

— C'est vrai, me dit-il.

Et, se frottant le menton en souriant, il s'éloigna sans ajouter un mot.

Cette conversation eut lieu dans un bal, je crois, chez le ministre de la guerre, ou chez M. de Talleyrand, je ne puis me rappeler positivement lequel des deux. Le souvenir de la conversation m'est seul resté.

J'aurais pu rappeler à l'empereur un fait qui n'aurait pas été déplacé, mais qui eût été inconvenant. Cela paraît bizarre à dire, et pourtant c'est la vérité.

A l'époque du consulat à vie, le premier consul, se

promenant un jour à la Malmaison avec le sénateur Monge, pour lequel il avait beaucoup d'amitié, lui parla avec confiance de tout ce qui se faisait. Il était heureux de l'attachement que lui montrait la France, et le témoignait à Monge :

— Et vous, sénateur Monge, lui dit-il en souriant, et vous, êtes-vous content ?

— Je ne le serai complètement, citoyen premier consul, lui répondit Monge, que lorsque votre vœu à vous-même sera rempli, et que je vous ferai ma révérence comme juge de paix de votre canton.

Le premier consul se mit à rire et prit fort bien la plaisanterie. Pour la comprendre tout entière, il faut savoir qu'un jour le premier consul, alors général en chef de l'armée d'Italie, se trouvant, je crois, à Morfontaine avec Monge et plusieurs autres savants, comme Berthollet et Laplace, les félicitait du bonheur qu'ils avaient eu de s'illustrer sans que le sang tachât leur brevet d'immortalité :

— Quant à moi, leur dit-il, je ne serai heureux que lorsque, après avoir donné la paix à l'Europe, je pourrai, pour toute récompense, obtenir le titre de juge de paix de mon canton.

— L'avez-vous fâché en lui rappelant cette anecdote ? demandait quelqu'un à Monge ?

— Je suis sûr que non, répondit l'honnête et excellent homme, j'en suis certain.

Et moi aussi.

Avant de finir ce chapitre, je veux rapporter ici une partie du discours que prononça le tribun Siméon. Il est des choses dont il faut non seulement garder, mais bien aussi rappeler le souvenir aux contemporains. C'est tout aussi bon que le vote négatif de Carnot. Ce

discours, fait en 1804, dut être curieux à rappeler en 1814. Il fut prononcé lors de la motion de l'empire.

« C'est moins pour offrir une récompense nationale à Napoléon Bonaparte que pour nous occuper de notre sûreté et de notre dignité... Opposerait-on la possession longue, mais *si solennellement renversée* de l'ancienne dynastie ? Les principes et les faits répondent... Le peuple, *propriétaire* et dispensateur de la souveraineté, peut changer son gouvernement, et par conséquent destituer dans cette occasion ceux (les Bourbons) auxquels il l'avait confié. L'Europe l'a reconnu. La maison qui règne en Angleterre n'a pas eu d'autres droits pour exclure les Stuarts. Il fallut qu'après les avoir repris, l'Angleterre chassât les enfants de Charles Ier. Le retour d'une dynastie détrônée, abattue par le malheur, *moins encore que par ses fautes*, ne saurait convenir à une nation qui s'estime. Ils vendaient aux puissances, dont ils s'étaient faits les clients, une partie de cet héritage dans lequel ils les conjuraient de les rétablir. Qu'on ne se trompe pas en regardant comme une révolution ce qui n'est qu'une conséquence de la révolution, etc. »

Ce discours m'a toujours frappée.

CHAPITRE X

Junot est nommé ambassadeur en Portugal. — Il hésite avant d'accepter. — Portrait de M. Lageard de Cherval, parent de M. de Talleyrand. — Prévention de l'empereur contre M. Lageard. — Les amis de Junot lui conseillent de se rendre aux désirs de l'empereur. — Sir Robert Fitz-Gérald et sa femme. Expédient burlesque du maréchal Lannes. — Question de prééminence. — Le maréchal est rappelé. — Adieux de Junot à la ville de Paris. — Lettre remarquable aux maires et aux préfets. — La ville fait hommage à Junot d'une épée. — Remerciements de Junot aux habitants et aux autorités. — Conseils donnés par Cambacérès. — Conduite de ce dernier le 8 floréal. — Ma répugnance à quitter Paris. — Ouverture du Corps législatif. — Paroles de l'empereur. — Discours du ministre de l'intérieur. — Lettre de Napoléon au roi d'Angleterre. — Étranges commentaires sur cette démarche. — Levée de soixante mille hommes. — Pacification de la Vendée. — Départ d'une escadre. — Le général Joseph Lagrange. — Prise de l'île anglaise la Dominique. — Instructions détaillées que me donne l'empereur avant notre départ pour le Portugal.

Je vis revenir un jour Junot l'air préoccupé et presque triste. Il me dit que l'empereur voulait lui donner une marque de confiance, dont sans doute il était fort touché, mais qui le faisait presque trembler, lui qui pourtant ne tremblait guère. Il était question d'une ambassade en Portugal. Je ne vis d'abord que le côté brillant de la chose, et je lui dis :

— Eh bien ! pourquoi n'en pas être content ?

— Parce que je ne suis pas fait pour la diplomatie, parce que Lannes, ce brave et excellent garçon, m'a dit que cette cour de Lisbonne est une vraie pétaudière et que je ne puis faire que de la mauvaise besogne. L'Angleterre y est toute puissante, l'Autriche menace de nous tourner le dos, ainsi que la Prusse et la Russie. Et tu penses bien que ce n'est pas au bruit des coups de canon et des coups de fusil que j'irai faire la sieste en Portugal.

Je connaissais le caractère de Junot, et je ne répliquai pas. Cette dernière objection me fermait la bouche. Quant à moi, l'idée seule de quitter la France me mettait au désespoir, et je ne pouvais en supporter la possibilité. Cependant, comme il était question d'une affaire qui devait placer Junot dans une position où, selon moi, il prouverait ce qu'il pouvait faire, je ne voulus pas le détourner d'une voie ouverte à sa renommée comme homme de mérite et d'esprit. Je l'exhortai tout au contraire à réfléchir avant de prendre un parti, et surtout de consulter un de nos amis, homme d'un mérite supérieur, dont je n'ai pas encore parlé, ou du moins fort imparfaitement, c'est M. de Lageard de Cherval.

M. l'abbé de Lageard, parent de M. de Talleyrand, son plus intime et son plus cher ami pendant les années de jeunesse qu'ils passèrent tous deux au séminaire, est un des hommes les plus distingués que j'aie rencontrés de la dernière époque *sociable*. Il a de la vigueur dans l'âme, de la tendresse dans le cœur, de la finesse dans l'esprit, une extrême chaleur dans l'imagination, et il a soixante-dix sept ans. C'est l'amabilité personnifiée. Son genre était tout autre que celui de M. de Narbonne, cet ami de cœur à moi

dont je parlerai bientôt, mais il était aimable sans laisser aucun désir à former. Il avait été aussi malheureux qu'un exilé comme lui pouvait l'être. Il avait souffert de toutes les douleurs, et même de leurs reflets. Je lui portais une amitié de fille. Ma confiance en lui était grande, je l'aimais et le respectais tout à la fois. Junot pensait de même et, toutes les fois qu'il y avait un cas un peu sérieux dans notre intérieur, M. de Cherval était appelé à le juger.

— Il est mon ennemi, avait dit un jour l'empereur à Junot.

— Sire, je n'ai qu'une réponse à faire à Votre Majesté, c'est que je ne connais pas un de ses ennemis. M. de Talleyrand peut être comme moi garant de M. de Lageard et je pense que nos deux cautions valent bien une accusation du ministre de la police.

L'empereur ne répliqua rien ce jour-là, mais sa prévention contre M. de Lageard ne fut jamais détruite et son existence entière s'en ressentit. On sait que ce fut à M. Bourrienne que M. de Cherval en eut l'obligation.

Lorsque Junot lui parla de l'ambassade de Lisbonne il fut de l'avis de M. de Narbonne, qui lui conseillait d'accepter. Il y avait une chose désagréable, c'était *l'antécédent*. Le général Lannes, qui ressentait de l'humeur d'être à Lisbonne et voulait s'en revenir, avait formé, dit-on, le projet de se faire rappeler, de quelque manière que ce fût, et voici, à ce que la médisance du faubourg Saint-Germain racontait, ce qui eut lieu entre lui et le ministre d'Angleterre.

C'était alors sir Robert Fitz-Gérald, secrétaire d'ambassade à Paris en 1790, qui occupait à Lisbonne le rang de ministre d'Angleterre. Il est difficile d'avoir

des manières plus polies, quoique froides, un abord plus digne que l'avait lord Robert; sa tournure était encore remarquable et faisait ressortir avec plus d'effet celle de lady Robert Fitz-Gérald, qui joignait à un physique vraiment désagréable, une haine pour la France qui lui donnait par intervalle des airs de furie qui ne l'embellissaient pas. Elle ne parlait de l'empereur que comme d'un brigand, digne du feu, et tout ce qu'elle en disait était du même goût. On pense bien que le général Lannes [1], qui n'entendait rien sur Napoléon qu'avec l'oreille du cœur, ne prit en gré ni le mari ni la femme, quoique le premier fût parfaitement mesuré, mais il avait de l'humeur, et toute l'ambassade d'Angleterre fut comprise dans le même anathème, jusqu'à lord Strankford, qui, à cette époque, tout en traduisant le *Camoëns*, dormait une bonne partie de ses vingt-quatre heures.

Il faut avoir connu le maréchal Lannes pour avoir une idée juste de la haine qu'il portait à l'Angleterre. Son noble cœur ne comprenait pas qu'il fût possible de transiger avec ses sentiments et il les manifestait avec la franchise de son caractère. On doit penser qu'au milieu d'une cour étrangère, où les façons obséquieuses passent comme devoir, avant tout, celles du maréchal Lannes durent paraître étranges. La maréchale avait bien apporté dans le commerce habituel de la vie diplomatique qui existe dans une cour, toute la douceur de son caractère, sa candeur vierge et sa beauté admirable; mais ces charmes, cet attrait, étaien

[1] Le prince Auguste d'Angleterre qui était à Lisbonne à l'époque du séjour de Mme Lannes et du général fut très gracieux pour eux.

un défaut de plus dans une Française aux yeux de lady Fitz-Gérald; et la guerre tacite qu'elle faisait à notre parti n'en fut que plus active.

Une des offenses que le général Lannes ne pouvait surtout supporter, parce qu'elle avait une apparence de droit, c'était la prétention qu'avait lord Robert de passer avant lui, soit d'une chambre dans l'autre à *Quélus*[1], soit sur la route. Enfin il y avait une prétention de passage. Le général Lannes prit de l'humeur de cette prérogative appuyée sur une ancienneté, ou quelque chose de semblable; et pour trancher la difficulté, il s'y prit de cette manière :

On allait faire sa cour au prince régent — le père de dom Pédro — à une maison de plaisance appelée *Quélus*, et située à quatre lieues de Lisbonne. On allait à cette résidence comme on aurait été à la Malmaison ou à Saint-Cloud, dans une calèche à quatre chevaux. Le ministre d'Angleterre avait un équipage leste et bien tenu, qui faisait le désespoir et la jalousie des gens du général Lannes. Le général le rencontrait sur la route comme il rencontrait lord Robert à la porte de l'appartement du prince régent, et cela l'ennuyait. Un jour, il dit à un de ses cochers, jeune homme intelligent, mais qui comprenait quelquefois par delà ce qu'on lui disait :

— Comment, coquin, tu ne trouveras pas le moyen de me faire arriver avant cet Anglais?

Le cocher n'aimait pas les Anglais plus que son maître, et de plus il comprenait les chevaux dans l'anathème. Le dimanche suivant, conduisant le général, il rencontre l'équipage de lord Robert, et, pour

[1] Résidence royale de la cour de Lisbonne.

obéir à son maître et satisfaire en même temps son esprit vindicatif, il accroche la voiture anglaise qui, toute légère et d'ailleurs prêtant le flanc à l'attaque, ne put résister au choc et tomba dans un fossé. Le général fut, *dit-on*, désespéré de la maladresse de son cocher. Mais ses chevaux étaient tellement lancés qu'il fut impossible de les arrêter pour porter secours au confrère en diplomatie. Arrivé à Quélus, on demeura quelque temps avant de passer dans la salle d'audience. On attendait le ministre d'Angleterre.

— Ne l'attendez pas, dit le général, je ne crois pas qu'il vienne.

Voilà comme on m'a raconté l'histoire. Mais je commence par dire que je n'en affirme pas l'authenticité. Je ne puis garantir qu'une chose dont la réalité m'est connue, c'est l'antipathie du général Lannes pour les Anglais. Et si l'affaire ne s'est pas passée comme je viens de la raconter, cela devait être ainsi.

Quoi qu'il en soit, Junot n'avait aucun désir d'aller au bout de l'Europe faire de la politique et de la dissimulation, lui le plus franc et le plus communicatif des hommes. Et puis, il désirait rester à Paris. Il avait un extrême désir ou de faire son service comme premier aide de camp de l'empereur, ou de reprendre le commandement de la première division militaire, qu'on aurait séparée du gouvernement de Paris. Voilà quel était alors son vœu. Il pensait bien que Murat, qui était beau-frère de l'empereur, ne demeurerait pas dans le gouvernement de Paris et, dans son cœur, il désirait encore être à la tête de l'administration militaire de la capitale de la France. Junot avait une vive affection, à part l'ambition satisfaite, pour cette ville qu'il avait maintenue calme et

paisible dans des temps orageux. Les magistrats, comme les maires, le préfet de police, le préfet de la Seine, étaient tous des hommes estimables qu'il appréciait à une haute valeur. Il y avait ensuite une sorte de lien entre lui et la grande ville et ce lien était formé par une mutuelle estime, ainsi que le prouvent les deux lettres que je vais transcrire. L'une est la lettre d'adieu que Junot écrivit aux autorités de Paris en partant pour Arras; l'autre est la réponse qu'il adressa aux maires et au préfet pour les remercier du souvenir qu'ils lui offrirent au nom de la ville de Paris. La première sera transcrite avec tout ce qui l'accompagnait, pour faire voir comment on était encore à Paris, cinq mois seulement avant la publication de l'empire.

1re DIVISION MILITAIRE — LIBERTÉ, ÉGALITÉ

Au quartier général à Paris, le 3 nivôse an XII de la République française.

J.-A. Junot, général divisionnaire, commandant la première division militaire et la ville de Paris, au Préfet du département de la Seine et aux Maires de la ville de Paris.

« CITOYENS,

« Je quitte le commandement de la ville de Paris auquel j'ai été nommé le 8 thermidor de l'an VIII par le premier consul, et je vais prendre le commandement de la division d'élite de l'armée d'Angleterre qu'il vient de me confier.

« Si depuis l'an VIII la tranquillité a été maintenue dans cette grande ville, je ne prétends pas m'en at-

tribuer tout l'honneur, c'est aux Parisiens mêmes qu'il appartient. C'est à l'administration paternelle des premiers magistrats, à la bonne conduite de la garde nationale, que je dois rapporter le succès qui a couronné mes efforts et récompensé mon zèle.

« Il sera glorieux pour moi, citoyens, et tous mes vœux seront satisfaits, si j'emporte les regrets des premiers magistrats et des citoyens de la plus grande ville du monde.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« J.-A. JUNOT. »

La réponse à cet adieu fut le don d'une épée sur la lame de laquelle était écrit :

Donnée au général Junot par la ville de Paris.

Junot fut touché jusqu'au fond du cœur de cette marque d'estime offerte au nom d'une ville qu'on peut à bon droit nommer la première du monde, et il répondit ce peu de mots à la lettre qui accompagnait ce don, d'autant plus honorable que l'épée n'avait du reste aucune valeur comme prix matériel.

« CITOYENS,

« Les sentiments d'estime et d'affection que vous m'exprimez de la part du préfet et du conseil municipal de la ville de Paris, sont pour moi la récompense la plus flatteuse que j'en pouvais recevoir, et j'y suis extrêmement sensible.

« J'accepte avec reconnaissance l'épée que vous m'offrez au nom de la ville de Paris. Je la porterai le jour de la gloire. Elle guidera les braves de la divi-

sion d'élite et me rappellera toujours l'époque où j'ai eu l'honneur de commander dans la grande ville, les devoirs que m'imposent la nouvelle preuve de confiance de ma patrie, et l'estime et l'amitié dont m'honorent les habitants et les magistrats municipaux de la ville de Paris.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« J.-A. JUNOT. »

Ne sachant pas se déterminer, Junot résolut d'aller prendre conseil de l'archichancelier. Il lui avait toujours témoigné de l'attachement, et Junot avait pour lui une confiance et une estime entières. Il écouta fort attentivement tout ce que Junot lui dit et finit par conclure qu'il devait partir.

— Mais, disait Junot, je ne ferai que des sottises; comment imaginer que je pourrai me plier à tous les ménagements, à toutes les duplicités qu'exige la diplomatie?

— Ne vous en faites pas un monstre, répondait Cambacérès, et d'autant plus que j'ai un conseil à vous donner. Demeurez tel que vous êtes. C'est la plus habile des diplomaties que la franchise. Et puis, mon cher général, *il faut obéir à Sa Majesté.*

Lorsque Junot me rapporta la conversation qu'il avait eue avec l'archichancelier, cette dernière parole me frappa plus que tout le reste. J'étais bien jeune alors et je concevais difficilement une versatilité aussi excessive dans un homme de l'âge de Cambacérès. Je me rappelai que le 21 janvier, à deux heures du matin, il s'était élancé à la tribune de la Convention pour faire prononcer l'arrêt et demandant l'exécution

dans les vingt-quatre heures. Si sa conduite n'avait pas été le résultat d'une profonde et intime conviction, elle était bien répréhensible.

— Tu es trop sévère, me dit mon frère, tu exiges d'un homme les vertus d'un dieu. L'archichancelier est dévoué au pouvoir existant, voilà son affaire. Sans doute, il serait mieux qu'il fût autrement. Mais pour être ce qu'il est, il n'est pas plus méchant que les autres hommes. Et lorsque dernièrement il fit proclamer l'empire à son de trompe comme un marchand de vulnéraires, il a été dans l'intime conviction qu'il agissait noblement parce qu'il obéissait.

J'ignorais ce que cela voulait dire, je me le fis expliquer et j'appris qu'en effet, le 8 floréal, à neuf heures du matin, le chancelier du Sénat faisant *fonction de héraut d'armes*, partit du Luxembourg pour parcourir Paris, accompagné du plus pompeux cortège, afin de proclamer la nomination de Napoléon à la dignité d'empereur des Français. Il était suivi du général en chef gouverneur de Paris, de l'inspecteur général de la gendarmerie, du préfet de la Seine, du préfet de police, du président du Corps législatif, du président du tribunal, des maires des douze arrondissements, des généraux de division, des généraux de brigade, et de tous les officiers supérieurs se trouvant à Paris. Ce nombreux cortège parcourut les boulevards, les principales rues de Paris et les places publiques, et l'on publia à son de trompe et de timbales l'avénement de Napoléon à la couronne.

Libéralement parlant, je ne puis blâmer cette démarche. Mais je ne sais pourquoi je fus fâchée d'apprendre qu'elle avait eu lieu de cette manière.

J'ai déjà dit que je ne pouvais, à cette époque,

quitter Paris sans un déchirement de cœur. J'étais jeune. Paris était alors un lieu de féerie, j'y avais tous mes amis, mon frère, ma plus petite fille que j'étais contrainte d'y laisser, parce qu'elle était trop jeune pour lui faire entreprendre une aussi longue route. Tout cela me brisait l'âme. Et puis, M^me^ Lannes ne me racontait pas des choses engageantes sur Lisbonne. Il paraissait que la société était nulle ou bien sous l'influence de l'Angleterre. Et l'échantillon que nous avions de la noblesse portugaise, qui heureusement valait mieux que cela, et qui était représentée par M. de Lima, ambassadeur du prince régent, n'était pas fait pour me donner une grande confiance dans l'agrément que je devais trouver au sein de la belle Lusitanie. Du reste, à quelques exceptions près, je ne m'étais pas trompée, ainsi que je le ferai voir plus tard.

Enfin le voyage fut arrêté. L'empereur décida Junot, en lui parlant avec confiance de ce qu'il exigeait de lui. Il le chargeait non seulement de l'ambassade de Lisbonne, mais d'une mission délicate et secrète à la cour de Madrid, où cependant il avait le général Beurnonville pour ambassadeur. Mais les affaires prenaient un aspect assez sérieux pour que toute l'attention de l'empereur se dirigeât surtout vers ses alliés du Midi. Le Portugal était neutre, mais tellement cauteleux, qu'il fallait une surveillance intime, et l'Espagne était si pitoyablement gouvernée, qu'il était plus que nécessaire de surveiller également ses démarches. L'Angleterre s'agitait et menaçait de bouleverser de nouveau l'Europe pour sa querelle. L'Espagne lui avait déclaré la guerre, le 12 ou le 15 décembre de cette même année; mais le ministre

qui régnait en Espagne serait-il de bonne foi aussi longtemps que le demandaient nos intérêts ? Voilà la question qu'il fallait éclaircir. La nation espagnole était dès lors ce qu'elle a été deux ans plus tard, ce qu'elle a été depuis, grande et belle nation, mais il y a des exceptions partout.

Une grande et imposante cérémonie avait eu lieu vers la fin de décembre, c'était l'ouverture du Corps législatif. L'empereur fut dans cette circonstance ce qu'il fut si souvent dans les années glorieuses qui commençaient pour lui leur ère immortelle. Son discours fut simple et digne. Il venait demander justice au peuple français de la mauvaise foi de l'Angleterre et l'accuser de vouloir troubler la paix de l'Europe. On a bien souvent, depuis la chute de Napoléon, repris toutes ses paroles pour en tirer de mauvaises armes émoussées contre lui. Ces armes, sans le blesser, semblaient pourtant le frapper, aux yeux de gens prévenus, qui arrivaient au jugement avec l'intention de condamner. C'est ainsi que ses discours de cette époque ont été *traduits*, commentés à la guise de ceux qui ensuite disaient : « *Voyez ce qu'il a fait ! Voyez ce qu'il disait !* »

Mais si la force des choses entreprises pour la perte de la France, l'a contraint à agir comme il l'a fait, qui peut lui en adresser des reproches ? C'est ce qu'il faut examiner et juger avec un esprit dégagé de ces préventions funestes qui emmaillottent l'histoire et l'empêchent de marcher dans la route qui lui appartient, d'un pas ferme et sûr. Quant à moi, je rapporterai les expressions de l'empereur telles que je les ai entendues et telles qu'il *les a dites ;* c'est-à-dire que je les rapporte, convaincue que son intention

était alors véritablement d'agir comme il le disait. Il voulait dès lors organiser l'Allemagne ainsi qu'il l'a fait depuis; et ses projets à cet égard, qui depuis furent tournés en dérision et en blâme par ces mêmes princes qui formaient la fédération germanique, trouvaient à cette époque dans ces mêmes hommes non seulement des approbateurs, mais des courtisans serviles, qui mendiaient une couronne, quelques centaines de sujets, quelques arpents de souveraineté, l'alliance de l'empereur à tout prix, même avec une cousine au dixième degré, et qui voulaient surtout obtenir leur indépendance et ne plus donner à l'empereur d'Autriche le nom d'empereur d'Allemagne. Quant à Napoléon, il désirait, dès cette époque, mettre à exécution le projet pour lequel armait Henri IV, lorsque le fer d'un assassin l'arrêta.

— *Je ne veux pas accroître le territoire de l'empire*, dit l'empereur au Corps législatif, mais en maintenir l'intégrité. Je n'ai pas l'ambition d'exercer en Europe une plus grande influence, mais *je ne veux pas déchoir de celle* que j'ai acquise.

Le ministre de l'intérieur parla aussi en exposant la situation de l'empire. Mais je ne trouvai pas son discours ce qu'il devait être. Il rappela trop l'affaire de Malte et parla trop longuement des efforts de l'Angleterre pour agiter le continent. Il y avait des faits à présenter à cet égard qui étaient eux-mêmes des accusations. La convention signée à Stockholm entre la Suède et l'Angleterre, par laquelle cette dernière puissance s'engageait à payer un subside à l'autre pour qu'elle agît hostilement contre la France, cette conduite des deux cours était, à elle seule, un texte plus facile à mettre en œuvre que celui de Malte déjà

oublié, tandis que l'autre venait d'avoir lieu. J'en fis la remarque, et l'on me répondit que cela appartenait au ministre des relations extérieures. Mais puisque, en présentant l'exposé de la situation de l'empire, celui de l'intérieur avait parlé des mouvements de l'Angleterre, de Malte et du traité d'Amiens, cette dernière attaque pouvait y trouver sa place, et en première ligne.

Un fait de la vie de Napoléon, qu'il est important de rappeler, fut l'acte auquel sa fierté se soumit vers cette même époque. Il est possible de tout dénaturer, de tout présenter sous un faux jour, et la malignité n'a que trop de couleurs sur sa palette pour barbouiller les teintes pures et brillantes du grand homme. C'est ainsi, comme je le disais tout à l'heure qu'en s'obstinant à réfuter les paroles de Napoléon en disant qu'il *pensait autre chose*, en passant légèrement sur ses actions grandes et belles, en soutenant qu'il avait des projets pour la suite et qu'il ne fallait pas faire attention à ce qui précédait; c'est ainsi qu'un rideau est continuellement tiré sur une belle vie depuis quelques années. Heureusement qu'il se trouve des mains qui ne laisseront pas rouiller les anneaux à la tringle.

Au mois de janvier 1805, l'empereur écrivit au roi d'Angleterre et lui adressa directement sa lettre.

« Je ne vois aucun déshonneur à faire le premier pas, disait-il. J'ai prouvé, je crois, au monde que je ne crains aucune des chances de la guerre, mais la paix est aujourd'hui le vœu de mon cœur. Je supplie Votre Majesté de ne pas se refuser le bonheur de la donner au monde. Qu'elle ne laisse pas cette satisfaction à ses enfants. Je voudrais qu'elle fût davantage

convaincue de cette vérité qu'une nouvelle coalition ne peut qu'accroitre la grandeur et la prépondérance continentale de la France. »

L'événement le prouva dans cette même année. Et voilà la lettre qui a été si étrangement rapportée dans des livres aussi injurieux qu'ils sont mensongers. Voilà comment on a pu présenter la démarche la plus noble et la plus dégagée de toute cette petite gloire, cette vanité que Napoléon ne connut jamais ; c'est en disant que cette lettre fut écrite non seulement *pour abuser les Français*, *mais pour traiter d'égal à égal* avec une *tête couronnée*... C'est bien au moment le plus lumineux de la gloire de Napoléon, lorsqu'il était le souverain adoré et légalement reconnu de la plus grande nation de l'Europe, qu'il aurait eu la *gloriole* de vouloir traiter *par vanité* avec un souverain insensé et un prince comme le prince de Galles. En vérité, je suis quelquefois tentée de repousser avec humeur, loin de moi, les livres écrits avec ce fiel amer qui blesse toute raison.. Il semblerait qu'il est question de convaincre un tiers arrivant des déserts de l'Afrique, ou bien se réveillant depuis une heure d'un sommeil de plusieurs siècles: Aussi de pareilles personnes trouvent-elles fort simple que ce soit le *ministre* qui réponde au *ministre* (M. de Talleyrand), et qui lui donne pour raison d'impertinentes billevesées. « Sa Majesté, dit le ministre anglais, ne pouvant répondre plus particulièrement à la communication qui lui a été faite, avant de l'avoir fait connaître aux puissances du continent. »

Pendant ce temps on ordonne en France une levée de soixante mille hommes. Ce sont les conscrits de l'an XIV disponibles au 22 septembre de cette même

année 1803. Une autre loi ordonne la construction d'une ville dans la Vendée. Non seulement Napoléon a pacifié ces provinces incendiées et inondées de sang français, mais il repeuple leurs cités, il relève leurs murailles, il rend l'âme et la fertilité à leurs campagnes dévastées par les guerres civiles. Est-ce de l'orgueil encore? Je le veux bien. Un orgueil qui donne des résultats pareils vaut toutes les hypocrisies modestes derrière lesquelles se retranchent la nullité méchante et l'impuissance vindicative.

Pendant ce temps une escadre sort de Rochefort malgré la rigueur de la saison. Elle porte des armes et des munitions qu'elle va débarquer à la Martinique, ayant à son bord un brave et loyal ami de Junot, un frère d'armes de l'Égypte, le général Joseph Lagrange. Il conduit ses troupes *aux Roseaux*, chef-lieu de l'île anglaise *la Dominique*, opère une descente avec tout le succès qu'il devait obtenir, s'empare de la garnison, de l'artillerie, détruit les magasins, enlève les bâtiments mouillés dans le port, puis l'escadre appareille pour le retour. Toute cette besogne est terminée à la fin de février, et l'escadre était partie de l'île d'Aix, échappant à la croisière anglaise, le 11 janvier de cette même année, c'est-à-dire cinq semaines avant. L'escadre était composée d'un vaisseau à trois ponts, de trois frégates et quatre vaisseaux de ligne. L'amiral Missiessy la commandait. Cet exemple, celui d'Algésiras, plusieurs autres encore, prouvent que nous faisions aussi bonne contenance sur mer que sur terre. Cette même escadre portant le général Joseph Lagrange, après avoir porté des armes et des munitions à la Martinique, détruit une partie de la Dominique, ravitaille la Guadeloupe. Alors

il régnait dans tous les cœurs français une volonté de seconder le maître, d'accroître sa propre gloire personnelle à lui-même, pour en former cette couronne toute lumineuse dont la France était alors si superbement couronnée. Alors tout marchait au son des trompettes victorieuses, alors tout était gloire et honneur, alors on parlait une autre langue...

Lorsque le départ de Junot fut résolu, lorsque j'appris qu'il me fallait quitter la France, je m'occupai, malgré le déchirement de cœur que j'éprouvais, des préparatifs de notre voyage. L'empereur me parla fort longuement un jour sur la conduite qu'il fallait tenir avec la noblesse portugaise et la noblesse espagnole.

— Une ambassadrice, me dit-il, est une *pièce plus* importante qu'on ne croit dans une ambassade. Cela est partout, et chez nous plus qu'ailleurs, en raison du préjugé qui existe contre la France. C'est à vous à donner aux Portugaises une idée juste des façons de la cour impériale. Ne soyez pas haute, ne soyez pas vaine, et encore moins susceptible, mais apportez dans vos relations avec les femmes de la noblesse portugaise une grande réserve et une grande dignité. Vous trouverez à Lisbonne plusieurs femmes émigrées de la cour de Louis XVI, vous en trouverez aussi à Madrid, faites une attention scrupuleuse à vos démarches vis-à-vis d'elles. C'est dans cette circonstance qu'il faut vous rappeler les leçons de M^me^ Permon *dans ce qu'elles avaient de bon.* Prenez surtout garde de vous moquer des usages du pays lorsque vous ne les comprendrez pas, ni de l'intérieur de la cour. On dit que l'on peut s'en moquer et en médire. Si vous ne pouvez vous empêcher de faire l'un ou

l'autre, *médisez*, mais ne vous moquez pas. Rappelez-vous que *les souverains ne pardonnent jamais une raillerie*. Soyez très bien pour l'Espagne. Vous serez présentée à la cour. Soyez circonspecte en étant confiante. Vous devez me comprendre...

Et comme je le regardais comme pour l'interroger, il dit avec une sorte d'humeur :

— J'entends par *circonspecte*, point *bavarde*, point *caillette*. La reine d'Espagne vous fera des questions sur l'impératrice, sur la princesse Louis, sur la princesse Caroline, sur la princesse Joseph. C'est à vous à savoir mesurer vos paroles. L'intérieur de ma famille peut être exposé à tous les regards. Cependant il ne me serait pas agréable que mes sœurs fussent peintes par un mauvais peintre.

Je n'ai jamais oublié cette expression.

— Votre Majesté, dis-je alors, doit penser que je ne puis être accusée même de l'intention de mal faire.

— Je le sais, je le sais ! Mais vous êtes moqueuse, vous aimez à raconter. C'est une chose que vous devez éviter. La reine d'Espagne vous fera d'autant plus de questions que l'ambassadrice de France à Madrid ne connaît pas du tout la cour impériale et fort peu la France, ayant passé toute sa jeunesse dans l'émigration. La reine vous fera donc beaucoup de demandes sur l'impératrice et sur la cour. Tant qu'elles n'auront pour objet que la façon dont on porte une robe, cela va bien. Mais aussitôt que l'entretien prendra une tournure plus sérieuse, ce qui arrivera, parce que Marie-Louise est une personne fine et madrée, alors prenez garde à vous. Quant à moi, vous savez que mon nom ne doit être prononcé que comme il l'est dans le *Moniteur*.

— Il y a, me dit-il une autre fois, une personne à Madrid qui, dit-on, me déteste. C'est la princesse des Asturies. Faites attention à ce que vous direz devant elle. Elle parle français comme vous. Mais vous parlez italien, n'est-ce pas? C'est très bon cela!

Et il se promenait en souriant.

— C'est très bien! Ils parlent peu français à Madrid et à Lisbonne, mais presque tous parlent italien. Voyons, comment vous en tirez-vous?

Je lui récitai ce beau sonnet de Pétrarque :

Levommi il mio pensiere in parte ov'era
Quella ch'io cerco, e più non trovo in terra
Ivi fra lor ch'al terzio cerchio serra
La rividi più bella e men altera.
. . . . . .

L'empereur parut frappé de mon accent.

— Qui vous a donc appris à prononcer ainsi? me demanda-t-il. Je vous avais entendu parler souvent italien, mais jamais réciter de la poésie. Vous la déclamez à la française sans la chanter à l'italienne, et vous avez raison. Savez-vous des vers du Tasse par cœur?

Je lui en dis quelques-uns, puis encore de Pétrarque, puis quelque chose du Dante.

— Oh! c'est à merveille, dit-il en se frottant les mains. Vous apprendrez facilement le portugais en parlant ainsi l'italien; et puis vous leur plairez. Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit pour le *cailletage*. Comment êtes-vous avec la princesse Caroline?

— Mais très bien à ce que je présume, Sire.

— Et avec la princesse Pauline?

Voilà quel était le nom qu'il voulait dire depuis qu'il me recommandait de n'être pas caillette. J'ai

souvent remarqué que l'empereur, malgré son caractère absolu et directement prononcé dans les grandes choses, avait souvent d'immenses détours pour arriver à un but tout rapproché du point de départ, et cela pour des niaiseries, comme, par exemple, le fait que je viens de citer. A cette époque, l'Angleterre écrivait d'affreux libelles sur les personnages de la famille impériale. La princesse Pauline et M^me^ Bonaparte la mère y étaient surtout présentées sous les couleurs les plus odieuses et en même temps les plus fausses relativement à M^me^ Lætitia, dont le caractère n'avait rien que d'honorable. Mais enfin l'empereur connaissait tous les pamphlets et ceux-là l'affectaient bien plus que ceux qui étaient répandus quelques années avant par ordre secret de la Prusse et par les intrigues non avouées et peut-être même inconnues du cabinet de l'empereur de Russie (1802). Napoléon était vulnérable dans cette partie de son âme, exposée au souffle médisant du monde, à un point incroyable pour quelqu'un qui ne le connaît pas bien. Aussi, tout en me parlant, il me suivait des yeux, dans mon regard, dans mon sourire, dans mon repos, pour savoir par ma physionomie elle-même si je ferais ce qu'il voulait que je fisse.

Recevez beaucoup, me disait-il aussi. Que votre maison soit agréable à Lisbonne comme elle l'était à Paris lorsque vous étiez *madame la commandante*. Mais qu'on s'y amuse avec dignité et convenance. Ce que vous avez vu ici doit vous guider, soit comme exemple, soit comme préservatif. M^me^ de Gallo, M^me^ de Lucchesini, M^me^ de Cetto, cette duchesse anglaise, vous avez là-dedans de quoi prendre et beaucoup à éviter. Vivez en bonne harmonie avec vos cama-

rades diplomatiques, mais ne formez de liaisons avec aucune. Il s'ensuit de petites picoteries de femmes dont ensuite les maris se mêlent. Et quelquefois deux puissances seront au moment de se détruire parce que deux péronnelles se seront chamaillées, ou bien que l'une aura eu un chapeau plus élégant que celui de l'autre.

Je me mis à rire.

— Ne croyez pas que je plaisante et soyez fort circonspecte dans ce genre de relation. Il paraît que cette lady Fitz-Gérald est un tambour-major en jupons et une espèce de *harengère*. Laissez-la dans la position qu'elle-même a choisie. Elle y est ridicule, c'est assez pour me venger d'elle.

Ce fut en plusieurs fois que j'eus ces différentes conversations avec l'empereur. Il paraît qu'il mettait une grande importance à faire paraître dans un jour favorable une des femmes de la nouvelle cour, chez un peuple où l'Angleterre avait du crédit et par cela même beaucoup de relations.

CHAPITRE XI

Mes préparatifs de départ pour Lisbonne. — Notre maison montée sur un pied magnifique. — L'état-major de Junot est dissous. — M. le colonel Laborde seul l'accompagne à Lisbonne. — MM. Verdières et Van Berchem. — Aventure des ânes et des coqs. — Les arrêts, le punch et la vieille hôtesse. — Les fanfares autour des remparts. — M. de Limoges et la vicomtesse de Puthod. — La miniature volée. — Singulière épitre du voleur. — Son audace et son sang-froid. — Perte de mes boucles d'oreilles. — Colère du prince Eugène. — La fête des maréchaux.

Une des choses qui acheva de me faire prendre dans une véritable aversion ce malheureux voyage de Portugal, fut l'obligation dans laquelle je me vis de souscrire à la plus étrange des manies, celle de conserver d'antiques usages, parce qu'ils existent depuis plusieurs siècles. Et j'avoue que cette ridicule coutume de porter des paniers pour être présentée à la cour me parut la chose la plus stupide. M^me^ Lannes me dit que, malgré tous ses efforts et ceux du général, il avait été impossible de les éviter et qu'il était d'absolue nécessité que je fisse faire les miens à Paris car, pour compléter le ridicule de la chose, il n'y avait pas moyen de songer à faire faire le moindre objet à Lisbonne. Elle m'engagea également à prendre avec moi tout ce qui était nécessaire à l'établissement d'une maison, et je traitai avec elle

pour tout ce qu'elle avait laissé à l'hôtel de l'ambassade de France à Lisbonne, situé au *Chafariz de Louretto*. Quant à mes malheureux paniers, ce fut Leroy qui me les fit. Comme je devais être présentée au printemps, je fis faire deux habits qui pouvaient aller dans les trois saisons qui suivent l'hiver, l'un en crêpe blanc doublé, brodé en lames d'or, avec la toque à plumes blanches, également brodée en or et l'autre en moire rose, brodé en lames d'argent, avec une guirlande en feuilles d'argent mat, mais non brodée, seulement appliquée sur la robe et marquant le contour de ces horribles paniers. La toque était semblable à la robe. M^lles^ L'Olive et de Beuvry m'avaient fait plusieurs robes d'un goût parfait, qui contrastaient d'une manière choquante pour les paniers avec cette dernière preuve de la barbarie du goût du moyen âge. Quant à Junot, sa toilette de présentation était toute prête, c'était son uniforme de colonel général des hussards, qu'il portait au couronnement. Nous verrons plus tard quel effet il produisit à Lisbonne.

Lorsqu'il fut question de régler tout ce qui avait rapport à l'intérieur de sa maison, en ce qui ne regardait pas le gouvernement, Junot s'occupa de classer, plus ou moins heureusement selon le succès de ses soins, les officiers et les personnes de l'état administratif qu'il ne pouvait et, à bien dire, qu'il ne voulait pas emmener avec lui. M. de Deban de Laborde, son premier aide de camp, fut le seul désigné pour le suivre en Portugal. M. de Colbert demeura à Paris et fut attaché soit immédiatement, soit peu de temps après, au maréchal Berthier, ce qui lui fut beaucoup plus profitable que de venir en Portugal.

M. Verdières demeura également en France et passa dans un régiment. M. Charles Van Berchem, frère de notre ami et l'officier de prédilection de Junot, fut vivement recommandé par lui à Oudinot, qui venait d'être nommé commandant de la division d'élite des grenadiers d'Arras. Cette recommandation ne fut pas faite par lui comme une recommandation ordinaire et elle ne devait pas l'être non plus. Ce jeune homme, si distingué par son esprit et ses manières, son instruction, ses talents, et cela à vingt-deux ans, joignait à tous ces avantages l'avantage bien précieux dans son état, d'une bravoure si brillante qu'elle était enviée par Junot lui-même et qu'Oudinot, maître habile dans cette matière, lui rendait une justice qui valait un hommage. Bon, spirituel, gai jusqu'à la folie, Charles Van Berchem, sans être beau garçon, comme l'avait été son frère, plaisait par sa gracieuse tournure, sa physionomie fine et expressive et toute sa personne enfin était trouvée convenable, même par les vieilles grand'mères qu'il réveillait à minuit avec M. le général Verdières, qui n'avait pas alors sa respectable rotondité et qui n'était qu'un vénérable capitaine de cavalerie, la plus drôle et la plus plaisante personne que l'on pût rencontrer. Lui et Charles Van Berchem s'étaient liés aussitôt après l'arrivée du dernier, qui était officier d'état-major, mais point aide de camp. Ces deux respectables personnages s'ennuyaient à mourir à Arras et, de bonne foi, on ne pouvait leur en faire un crime, car l'air qu'on respirait était lui-même mortel comme ennui. Junot et M. de Colbert, l'un comme général en chef, l'autre comme sérieux et roide de sa nature, tenaient la bride un peu haut à ces jeunes têtes. Mais le moyen d'em-

pêcher des enfants de rire et surtout de faire rire? Ils y étaient tous deux bien experts ; et c'était pitié que de les voir contraints à faire la mine grave. Un soir, ils se promenaient sur les remparts de la ville. C'était l'été. Le ciel était pur, l'air doux, le temps admirable, et le repos le plus parfait enveloppait la ville, qu'on voyait plutôt qu'on ne l'entendait. Il était onze heures du soir et à cette heure, en Artois, tout dort et tout est paisible. Au-dessous des remparts sont les faubourgs. Là on entendait seulement quelque bruit dans les maisons habitées par les maraîchers et les marchands de bestiaux. Par intervalles on distinguait la voix joyeuse de quelque jeune paysanne qui arrangeait ses paniers de fruits ou de légumes, ou bien d'une autre qui chantait en s'occupant à traire ses vaches.

— Pardieu ! dit Charles à M. Verdières, j'ai bien envie de causer un peu avec cette jeune fille qui chante là-bas. Sa voix est fraîche et pure. Elle doit être jolie. Cela me dédommagera de la diable de journée que j'ai été contraint de passer au quartier général. Décidément, on s'ennuie trop ici, excepté les lundis.

C'étaient les jours où je recevais.

— Mais tu vas te casser au moins la tête, lui répond le capitaine Verdières.

— Bah ! voilà une belle distance, soixante pieds peut-être !

Il excellait dans tous les exercices de la gymnastique et aurait été capable de grimper à un mur lisse. Il se mettait déjà en devoir de descendre, lorsqu'un âne, logé probablement dans la maison de la belle laitière, se mit à braire d'une voix encore plus sonore que celle de la jeune fille.

— Oh ! oh ! dit Charles.

Et tout aussitôt il se mit à lui répondre. L'âne, qui était dans un moment d'insomnie, répliqua ; et voilà la conversation engagée entre le capitaine de cavalerie et le porte-choux.

Parmi les talents que les deux amis possédaient, il y en avait un qui était porté à un degré fort éminent, c'était celui de contrefaire tous les animaux et M. le général Verdières, tout sérieux qu'il peut être devenu, ne doit pas en avoir perdu le souvenir, si la perfection s'en est altérée. Il ne voulut pas rester silencieux tandis que Charles Vanberchem causait si bien. Il attaqua un gros dogue qui lui répondit du creux de sa poitrine et la conversation devint générale entre vingt ou trente gros chiens de garde qui étaient dans le voisinage. Pendant ce temps-là, les ânes allaient leur train en aliborons de bonne compagnie. Cela commençait à être un peu bruyant. Mais où l'harmonie devint vraiment infernale, ce fut lorsque Charles Van Berchem se mit en tête de faire des agaceries à un coq. C'était l'enfer. Je logeais encore assez loin des remparts. J'allais me coucher lorsque ce vacarme, impossible à rendre, parce que sa nature était tellement étrange que rien ne pouvait la faire reconnaître, parvint jusqu'à moi: J'ouvris ma fenêtre. Oh ! alors il y eut du fantastique dans l'affaire ; car dans l'intervalle de quelque causerie, il était venu à l'idée du capitaine Verdières que, par ce beau temps si pur et si doux, il serait bien agréable de sonner du cor et il avait été chercher le sien ; puis, avec Charles, il faisait le tour des remparts de la ville, causant avec leurs amis d'en bas et jouant quelques fanfares. C'était à croire que le chasseur des bois faisait sa

tournée. On pense bien que la promenade des jeunes fous ne fut pas bien longue. Quelques vieilles têtes, réveillées par le vacarme, se plaignirent et les deux causeurs furent aux arrêts pendant deux jours.

Le général Verdières logeait chez une vieille dame nommée M^me^ de Gomecourt. Dieu sait les plaintes portées au général en chef, au chef d'état-major, au général Dupas qui, en l'absence de Junot, était le croquemitaine du jeune état-major ! M. Verdières avait voulu changer de logement, mais d'abord la chose n'était pas facile, et puis il était bien. La grande difficulté qui s'était élevée depuis quelque temps, c'était la musique que faisaient ces messieurs avec leur terrible cor. Et puis, le punch, les joyeux rassemblements entre bons camarades, tout cela était honni et presque défendu, car le général en chef avait parlé et il ne plaisantait pas. Un soir, ils étaient réunis sept à huit bonnes têtes chez M. Verdières, ils voulaient boire du punch, rire et donner du cor. Comment faire ? Il était onze heures passées.

— J'y suis ! s'écria Verdières ! Faites le punch !

Il passe sa pelisse, s'arrange et, prenant lui-même le bol de punch, il se met gravement en marche, en disant à deux de ses camarades de le suivre et se dirige vers l'appartement de son hôtesse, qui venait de rentrer et comptait encore son gain de la soirée. M. Verdières demande à être introduit et, du ton le plus respectueux, il dit à la vieille dame qu'il n'a pas voulu faire le punch dans sa maison sans lui en offrir les *prémices*, « comme les anciens offraient, dit-il, le « tribut de leurs moissons à leurs dieux » (il est bon de remarquer que ces mauvaises têtes-là faisaient du punch tous les jours, seulement à une autre heure)

et que lui et M. Van Berchem prennent la liberté de lui en présenter un verre ; et, pendant ce temps-là, Charles en avait en effet rempli un et le présentait, presque un genou en terre, à la vieille marquise, qui aurait bien pu se fâcher de la politesse malhonnête de ces jeunes fous. Mais, tout au contraire, elle prit non seulement bien la chose mais le verre de punch, et puis encore un autre. Charles et M. Verdières étaient d'un sérieux que rien n'ébranlait, pas même la *Fatime* de M^me^ de Gomecourt, qui voulait aussi tâter du breuvage fortifiant. Le résultat de cette manœuvre fut que, non seulement la vieille hôtesse permit qu'on fît du punch, mais qu'elle en but presque autant, si ce n'est plus, que ses illustres hôtes qui, la voyant en gaieté et l'œil émerillonné, entreprirent de lui faire donner la permission de donner du cor.

— Mais mes enfants, il me semble qu'il est bien tard, et vous allez réveiller toute la ville... Si encore vous pouviez *jouer* doucement !

— Comme une flûte, disait Charles.

— Une flûte ! reprenait l'autre, un *harmonica*.

Et au bout d'un quart d'heure, de clarinette en flûte et de flûte en *harmonica*, les démons sonnaient *hallali* de toute la force de leurs poumons, tandis que la vieille hôtesse buvait son punch.

Cette fois, M^me^ de Gomecourt n'osa pas se plaindre et, de fait, elle n'en eut pas envie. Pour la morale de l'histoire, je dirai qu'elle avait alors soixante-quatorze ans.

Ce bon Charles! Je l'aimais comme un frère et Junot également. Il écrivait à notre ami Billy Van Berchem, lorsque nous partîmes pour le Portugal :

« Je n'emmène pas ton frère avec moi pour ne pas

interrompre sa carrière militaire, qui sera plus qu'honorable. Il fera un rapide chemin dans l'armée, s'il n'est pas arrêté par un boulet dans son chemin. Je le laisse à Oudinot, auquel je le recommande de la manière la plus pressante, et qui saura l'apprécier. »

Hélas! la prédiction de Junot s'est vérifiée! Capitaine et officier de la Légion d'honneur à vingt-deux ans, chef de bataillon d'une intrépidité rare, les grenadiers lui avaient donné le surnom de *l'aide de camp pousse avant*, parce que « En avant! » était toujours son cri de guerre lorsqu'il était devant l'ennemi. Il mourut d'une hémorragie, suite de ses blessures après la bataille de Wagram.

De tout son état-major, Junot ne garda que M. de Laborde. C'était le plus excellent, le plus digne des hommes, si dévoué à son général! Un cœur si français, une bravoure si franchement *brave!*

— *Allons, Laborde*, lui disait l'empereur le jour de la bataille d'Austerlitz en lui donnant des ordres, *prends ces deux régiments, marche à ce village et conduis-moi ces braves gens-là à la Laborde.*

Lorsque M. de Laborde répétait ce mot, il pleurait comme un enfant. J'ai beau chercher autour de moi, je ne trouve plus de caractères comme ceux-là. C'est que le génie qui les inspirait s'est éteint aussi sur les rocs de Sainte-Hélène.

Junot voulait que tout ce qu'il laissait derrière lui fût heureux et placé. Il avait près de lui à Arras le mari d'une de mes amies fort intimes, M. de Limoges, ancien commissaire des poudres, homme instruit, aimable, ayant d'excellentes manières, qualité qui se perd tellement aujourd'hui, où la grossièreté envahit tout, sans que le bien s'en trouve mieux, qu'on en

apprécie d'autant mieux le souvenir de ceux qui étaient polis et bien élevés. M. de Limoges entendait son affaire à merveille, mais il ne voulait pas s'expatrier. Il demanda à Junot de le faire rentrer dans l'administration dans laquelle il occupait jadis une place honorable et il fut nommé directeur ou inspecteur, je ne sais lequel des deux, de la poudrière de Metz. Le nom de M. de Limoges me rappelle une anecdote assez drôle dans laquelle il joue un rôle.

Il était alors banquier et devait partir le lendemain pour Bordeaux pour les affaires de sa maison. Il va au spectacle à Favart, ayant dans sa poche une tabatière en écaille doublée en or et garnie de même, sur laquelle était une superbe miniature d'Augustin, représentant M^me^ de Limoges tenant son fils dans ses bras. Cet enfant avait alors deux ans et il était admirablement beau. M^me^ de Limoges était belle femme et l'ensemble de ce tableau était charmant. M. de Limoges se sert de sa tabatière pendant le spectacle, sort et, donnant le bras à une femme de sa connaissance, il se sent pressé, se retourne, ne voit près de lui qu'un jeune homme de la plus charmante figure et d'une tournure élégante, qui lui demande pardon de l'avoir poussé [1]. C'était autre chose qu'il voulait dire, car,

[1] M. Charles Van Berchem et M. Verdières, qui étaient toujours à l'affût de quelque bon tour à faire, trouvèrent sur la cheminée du bureau du général, à Arras, deux jours après notre arrivée, un gros paquet de cartes sur lesquelles était écrit : *M. de Limoges, ancien commissaire des poudres.* Les malignes pestes prirent les cartes et ajoutèrent à toutes le mot *pommades*, remirent par-dessus une carte intacte, puis relièrent le paquet, qui fut emporté par l'homme que l'on charge de ces sortes de commissions dans les villes de province. Heureusement que M. de

rentré chez lui, M. de Limoges s'aperçut qu'il était volé. Il en fut vivement peiné. Cette tabatière lui était précieuse doublement, et pour le mérite et pour le sujet de l'ouvrage. Il fit sa plainte, écrivit un article qu'il fit insérer dans tous les journaux, par lequel il disait avoir perdu une boîte qu'il désignait et promettait dix louis de récompense à celui qui lui rapporterait la miniature seulement. Puis, comme ses affaires l'obligeaient de quitter immédiatement Paris, il partit pour Bordeaux. Deux mois après il revint et trouva un petit paquet à son adresse. Il l'ouvre, et sa joie est grande en trouvant non pas sa tabatière, mais la miniature avec une lettre assez curieuse que voici et dont j'ai lu l'original :

« Monsieur,

« Je conçois tous vos regrets d'avoir perdu la miniature que j'ai l'honneur de vous faire parvenir. Un enfant aussi charmant, une aussi belle femme doivent faire les délices et l'orgueil de celui qui a le droit de les faire peindre. Mais veuillez me permettre un avis. Quand on a un enfant et une femme comme les vôtres, qu'on les fait peindre par Augustin et qu'on les porte sur une tabatière, on a une boîte en or et l'on entoure la miniature de beaux diamants bien blancs, bien choisis. Cela eût été beaucoup plus honorable pour vous et beaucoup plus profitable pour moi.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« Le Voleur. »

Limoges était chez une femme de la société à laquelle on l'avait recommandé de Paris et chez qui on remit une de ces cartes poudrées et pommadées. Il en fut quitte pour refaire les cartes et, comme il était rempli d'esprit, il ne s'en fâcha pas.

P.-S. Vous promettez dix louis de récompense à celui qui vous rapportera votre miniature. En bonne foi, cette promesse est un peu gasconne, car vous ne me jugez pas assez simple pour en faire l'essai. Mais je verrai si vous promettez avec intention de tenir. Mettez les dix louis dans votre poche et venez à Favart après-demain. Je me payerai par mes mains. »

Cette singulière épître fut remise chez M. de Limoges, pendant qu'il était à Bordeaux. A son retour, il s'empressa de mettre en effet les dix louis dans sa poche et d'aller à Favart. Mais ce fut vainement, le voleur avait été peut-être plus malheureusement chanceux qu'avec lui et s'était fait arrêter.

— Comment, disais-je à M. de Limoges, vous auriez mis les dix louis dans votre poche et vous auriez eu la patience de vous laisser voler?

— Pourquoi pas? J'avais promis. Il fallait de la conscience et de la bonne foi. Que cet homme fût un coquin, la chose n'est pas douteuse. Mais que ma parole dût être religieusement acquittée, c'est un point non moins douteux.

Ce fait me rappelle encore une petite aventure qui m'arriva dans les fêtes du couronnement. C'était à un bal que nous donna le prince Eugène dans son hôtel de la rue de Lille. Le fait est court, mais peut servir de texte pour de longues réflexions.

Nous étions tellement en fête, et conséquemment en toilette, que nous avions souvent besoin de recourir à l'extraordinaire. Le jour du bal du prince Eugène, j'avais une robe garnie en géranium pourpre avec des feuilles d'argent et, par une bizarrerie que je ne recommencerai pas, et qui pourtant faisait bon

effet, je mis pour parure du corail et des diamants. J'avais des coraux magnifiques que mon frère avait fait tailler pour moi à Marseille et qu'il avait choisis grain par grain pour que la teinte fût plus égale; les poires surtout étaient d'une beauté remarquable par leur longueur et leur grosseur. Ce jour-là, pour qu'elles fussent semblables au reste de la parure, j'avais ôté le bouton du haut et l'avais remplacé par deux solitaires, que Junot m'avait donnés pour les fêtes du couronnement. Je commençais une contredanse avec le prince Eugène, lorsque je sentis une forte douleur aux oreilles, causée par la pesanteur des poires de corail. Le prince m'engagea à les ôter et j'appelai Junot pour les lui donner à garder. Mais il portait ce même soir le frac de hussard, et cette forme d'habit ne comporte pas de poches, comme on le sait. Junot me dit de songer à reprendre mes boucles d'oreille et qu'il les mettait sur la cheminée derrière moi, et s'en alla. Je me retournai, je les lui vis poser et me remis à danser. Lorsque la contredanse fut finie, je voulus remettre mes boucles d'oreilles, et le prince m'y fit songer le premier. Mais nous n'eûmes pas la peine de les reprendre, elles avaient disparu.

Le prince fit d'abord une exclamation beaucoup plus énergique que la mienne. Il éprouva un mouvement de colère qu'il me fut difficile de réprimer. Il était d'autant plus fondé qu'aucun domestique n'était entré dans le salon pendant la contredanse. Junot, que j'avais appelé et qui avait aussitôt compris à quel point cette scène me faisait souffrir, dit au prince qu'il était venu reprendre mes boucles d'oreilles pendant que je dansais et qu'il les avait serrées dans une poche extérieure de son habit. Le prince était tout à fait en

colère. Lui si bon, si parfait, si soigneux lorsqu'il recevait du monde chez lui! Au fait, il y avait une grande foule, et mes boucles d'oreilles ne furent *jamais* retrouvées.

Les fêtes se succédaient et rivalisaient d'élégance et de magnificence. L'armée en donna d'abord une au théâtre Olympique, rue Chantereine. Elle fut bien, mais celle que les maréchaux donnèrent à l'empereur dans la salle de l'Opéra n'a jamais eu de sœur. C'était une magie, une féerie. On a parlé depuis du bal des pauvres, de ces fêtes arrangées sans goût, présidées par des femmes qui pouvaient être fort élégantes, mais qui étaient encore bien éloignées de cette excessive recherche dans la magnificence telle que celle qui prêtait son lustre à la fête des maréchaux. Cette décoration de la salle toute en gaze d'argent et en guirlandes de fleurs toutes fraîches et brillantes, cette profusion de bougies éclairant de splendides parures, des groupes de femmes charmantes étincelantes du feu des diamants, ces robes dont quelques-unes brodées en pierreries forçaient de baisser la paupière, tandis que des touffes de fleurs fraîches embaumaient l'air au milieu d'un hiver rigoureux. Et puis cette musique ravissante! C'était un véritable enchantement. Ah! c'est qu'alors nous étions vraiment au royaume de féerie.

CHAPITRE XII

L'empereur devient amoureux. — M^me^ ***. — Le bal du ministre de la guerre. — Les olives Déclaration indirecte. — Dîners de cour et dîners dans la rue. — Comparaison. — Déjeuners à la Malmaison. — Réflexions de l'empereur sur la toilette. — L'impératrice Joséphine. — Les femmes blondes et maigres. — Conversation avec l'impératrice. — M^me^ de La Vallière. — Le roman servant de bréviaire. — M. de Lima, ambassadeur de Portugal. — Ses sottises. — M. d'Araujo, ministre des affaires étrangères en Portugal. — Son portrait. — Scène de voleurs. — Frayeur du secrétaire. — La montre et la chaîne. — M. de Talleyrand et M. de Cherval. — Portrait de M. de Rayneval. — Adieux de Junot à l'empereur. — La parole d'honneur de l'empereur.

Avant mon départ il se passa un événement qui devait attirer l'attention sur l'empereur plus que sur tout autre homme à qui semblable chose serait arrivée. Il devint amoureux, mais amoureux de bonne foi, et s'il faut dire ce que je pense à cet égard, je crois qu'il ne le fut jamais qu'en cette circonstance, et puis une autre fois cependant. Mais il y avait alors bien des années d'écoulées entre cette époque et celle-ci.

La femme dont l'empereur était amoureux avait une réputation intacte. Elle était charmante et tout ce qui attirait en elle a toujours été fort compris par moi. C'était un spectacle curieux que la vue des agitations que fit naître cet événement. Jusque-là on n'avait pas

même pensé que l'empereur fût vulnérable. Il lui arrivait bien de s'adresser quelquefois à une femme. Mais, pour dire la vérité, la chose était presque une insulte, du moins l'ai-je toujours considérée ainsi; et depuis, chaque fois qu'il porta son attention sur quelqu'un, ce fut de même. Il n'eut que dans l'occasion que je viens de citer cette attention, cette délicatesse qui sont les compagnes d'un sentiment vrai. Napoléon était incapable d'aimer avec passion, avec entraînement, mais enfin il aima M^me^*** comme il pouvait l'aimer.

Je m'aperçus peut-être la première de cet événement, car c'est un événement et même de haute importance, que l'amour d'un souverain comme Napoléon. Le ministre de la guerre avait donné une fête pour le couronnement. Les femmes seules étaient assises pour le souper à différentes tables, car déjà les distinctions étaient rétablies, et il y avait loin de là aux repas fraternels qu'on nous forçait à faire dans la rue, dans ce beau temps de liberté où votre cou était coupé si vous ne descendiez pas, malgré la pluie, pour manger avec le crocheteur du coin. Ah! que de parades nous avons vu représenter à côté des scènes qui se jouaient sur le théâtre du monde! Mais enfin, en 1804 nous avions un empire, une cour et, dès lors, des distinctions. La table à laquelle mangeait l'impératrice était donc la table d'honneur. La dame préférée, étant attachée à la cour, y était placée. J'étais à côté d'elle. L'empereur n'avait pas voulu s'asseoir, il faisait le tour de la table, parlait à chaque femme et, comme ce soir-là il était de la plus gracieuse et de la plus charmante humeur, cette fête rappelait tout ce qui est raconté des fêtes

de la cour de Louis XIV. Nous en étions alors aux comparaisons admiratrices pour ce règne si vanté. Depuis nous en avons appelé, et nous avons bien fait; mais alors, je le répète, nous n'avions encore aucun exemple de nous-mêmes et nous étions *élèves*. Nous ne fûmes pas longtemps à devenir maîtres.

L'empereur faisait donc le tour des salons, disant un mot agréable à chacun et, comme je l'ai dit, de cette amabilité qu'il savait avoir et qui était, au reste, irrésistible quand il voulait l'employer. Il avait causé avec l'impératrice comme un jeune *cavaliere servente*. Il avait ôté une assiette des mains du page pour la lui donner. Enfin il était charmant, et d'autant plus charmant que ces manières n'étaient pas les siennes. Mais il voulait être aimable uniquement pour *une* femme et ne voulait pas qu'on le remarquât. Cela seul était une preuve d'amour. Il vint enfin de notre côté. Il avait longtemps manœuvré pour arriver là, et encore ne fut-ce pas à ma voisine qu'il s'adressa d'abord. Il me demanda si j'avais beaucoup dansé, si j'emportais bien des colifichets en Portugal, qu'il me recommandait, au reste, de donner aux Portugaises un échantillon de notre élégance, comme je leur en présenterais moi-même un de bonne grâce et d'amabilité.

Je fus stupéfaite de cette urbanité de paroles et de manières. L'empereur était appuyé sur le dos de nos deux chaises, de façon qu'il se trouvait entre M^me^ *** et moi. Elle voulut atteindre un petit *ravier* de porcelaine, dans lequel étaient des olives, mais elle ne pouvait y parvenir. L'empereur s'avança entre nos deux chaises et, prenant le *ravier*, il le plaça devant M^me^ ***.

— Vous avez tort de manger des olives le soir, lui dit-il, cela vous fera mal.

Ceci était bien une autre affaire que mon *amabilité*, l'empereur s'intéressant à la santé d'une femme! La chose méritait attention, et je lui donnai la mienne.

— Et vous, madame Junot... vous ne mangez pas d'olives?... Vous faites bien... et doublement bien de ne pas imiter M^me^ ***, car en tout elle est *inimitable*.

Mais ce qu'il faut avoir entendu, c'est l'inflexion de la voix. Ce qu'il faut avoir vu, c'est le regard qui suivit ces paroles... M^me^ *** baissa les yeux et rougit beaucoup, mais sans répondre. L'empereur demeura encore quelques instants derrière nous également en silence, puis il continua sa tournée. Alors M^me^ *** leva les yeux et son beau regard le suivit avec une expression remarquable. Il y avait une magie profondément attirante dans l'amour d'un homme comme Napoléon et, dans ce moment, cet amour se présentait sous une forme jeune et pure, une délicatesse sentie, qui prouvent qu'il est des sentiments qui peuvent longtemps sommeiller, et qu'il existe de fraîches matinées à tout âge. De toute cette immense assemblée qui avait les yeux attachés sur l'empereur, il n'y eut que moi et l'impératrice peut-être qui reçûmes une communication immédiate de la chose comme elle était réellement. C'était *de l'amour*, et non pas une préférence plutôt insultante qu'honorable, et qui toujours amenait avec elle deux résultats fâcheux. L'un était le mépris lorsqu'on cédait, l'autre un sentiment vindicatif lorsqu'on résistait. Mais ici il n'y avait rien de tout cela, c'était un amour comme aux jeunes années; et la voix de Napoléon, son regard, tout en lui m'en donna la preuve dans cette

soirée. L'impératrice avait probablement deviné ce que j'avais été à portée de si bien juger, parce que la jalousie a des yeux et des oreilles dont les facultés se multiplient dès qu'elle a besoin de voir et d'entendre. Je fus invitée à déjeuner à la Malmaison où était souvent la cour, malgré le froid de la saison; et bien que j'eusse été d'un grand déjeuner qui avait eu lieu chez l'impératrice à Paris, quelques jours avant, elle me fit entrer dans sa chambre, dès qu'elle sut mon arrivée, et me parla avec une sorte de confiance amicale sur mon départ qu'elle savait me faire beaucoup de peine. Elle me chargea de plusieurs commissions pour des objets de la Chine et de l'Angleterre, puis elle revint encore à mon départ :

— Si vous éprouvez trop de regret de quitter vos amis, me dit-elle enfin, pourquoi ne pas demander à Bonaparte[1] de ne rejoindre Junot que dans quelques mois? Voulez-vous que je lui en fasse la demande?

— Oh! madame, m'écriai-je vraiment alarmée, je vous conjure de n'en rien faire!

— Pourquoi cela? Vous craignez peut-être que je n'aie pas assez de crédit sur l'empereur pour l'obtenir de lui? Vous pourriez vous tromper, madame Junot.

Et elle faisait tourner très vite le gland du coussin sur lequel elle s'appuyait.

— Je supplie Votre Majesté de ne pas m'attribuer une si ridicule pensée. Mais l'empereur m'a parlé lui-même de mon départ et de mon séjour à Lisbonne,

[1] J'ai déjà dit que l'impératrice fut encore quelque temps à s'accoutumer à nommer l'empereur de son titre d'*Auguste*, surtout avec les personnes qui, comme moi, lui rappelaient d'anciens souvenirs.

sur lequel j'ai reçu de lui des instructions trop détaillées pour admettre qu'il ne prit pas beaucoup d'humeur si je lui faisais parvenir une pareille demande.

— Était-ce de votre voyage qu'il vous parlait avant-hier soir à souper chez Berthier?

— Oui, madame, il me parlait de *ma toilette* et de mes devoirs comme Française élégante; c'est un sujet que l'empereur ne traite pas ordinairement.

— Et M^me^ ***, lui parlait-il aussi de sa toilette? dit l'impératrice avec un sourire qui n'avait pas mal d'aigre-doux.

— Non, madame, il lui a dit, autant que je puis m'en rappeler, qu'il ne fallait pas manger d'olives le soir.

— Eh! puisqu'il lui donnait des conseils, il devait lui dire qu'il est ridicule de faire la Roxelane avec un aussi long nez.

Je fus confondue de l'apostrophe et ne répondis rien. L'impératrice se leva de la causeuse sur laquelle elle était assise et s'approcha de la cheminée, en apparence, pour se chauffer les pieds, mais bien plutôt pour ouvrir un volume du roman de M^me^ La Vallière qui venait de paraître depuis quelques semaines et qui avait une grande vogue.

— Voilà un livre, me dit-elle en le repoussant avec humeur, qui tourne les têtes de toutes les jeunes femmes qui ont des cheveux blonds et qui sont maigres. Elles se croient toutes des *favorites!* Mais on y mettra bon ordre. A propos de cela, savez-vous bien, madame Junot, qu'on a voulu vous brouiller avec moi, il y a quelques années, lors d'un voyage que je fis à Plombières... Mais, je vous ai rendu justice, pauvre petite femme!

Quant à cela, je savais à quoi m'en tenir. Sans doute l'impératrice devait me rendre justice, parce que j'étais innocente de toute faute envers elle. Mais voilà ce qu'elle n'avait pas fait, et les plus misérables caquetages avaient formé la base de son jugement. Mais le respect me fermait la bouche et l'inutilité d'une réponse me frappa surtout plus que tout le reste. Quant à l'impératrice, il était évident qu'elle avait beaucoup deviné, mais qu'elle savait peu et comptait sur moi pour en apprendre davantage, relativement à l'avant-veille.

— Comment trouvez-vous M^me^ ***?

— Charmante, madame.

— Vraiment?

— Oui, madame, elle est aimable et je la trouve jolie et parfaitement élégante.

Pour quelqu'un qui commençait sa carrière diplomatique, je prenais un bien mauvais chemin. L'impératrice, qui était douce et bonne réellement, me lança un regard de colère qui aurait pu donner de l'émotion à un cœur moins résolu que le mien à être toujours d'une extrême indépendance dans ce pays de cour si traître et si mensonger.

— Ne vous êtes-vous pas aperçue, me dit l'impératrice après un moment de silence, que Murat lui fait sa cour ?

J'étais déterminée à ne donner dans aucun des pièges où pouvaient m'entraîner des questions insidieuses. N'étant pas d'ailleurs l'amie de M^me^***, j'étais parfaitement libre de dire que je ne voyais pas ce dont on me parlait. C'est ce que je fis.

— Comment, s'écria Joséphine, vous ne l'avez *pas vu* avant-hier soir, à souper ! Après que l'empereur

vous eut quittées toutes deux, il vint se placer sur le dos de la chaise de M^me^*** et lui parla pendant un grand quart d'heure.

— Votre Majesté voudra bien remarquer qu'avec le bruit que faisait autour de moi, la circulation de quatre ou cinq cents personnes, il était difficile que j'entendisse ce qui se disait auprès de moi, à moins que je n'eusse la volonté d'écouter, ce qui n'est pas dans mes habitudes.

J'étais blessée. Le fait est que le prince Murat était en effet venu *se percher* sur les bâtons de la chaise de M^me^*** et lui conter ce qu'il débitait à toutes les femmes qui étaient jeunes et jolies. Je crois bien qu'il aurait voulu que la conversation devînt plus sérieuse, mais il trouvait une résistance à laquelle il ne se souciait pas du tout de livrer bataille, parce qu'il se doutait de sa vraie cause. L'impératrice me parla encore de M^me^*** dans des termes qui me firent juger quelle était la source d'où lui venaient une partie de ses renseignements. J'aurais pu répéter après *le petit* marquis :

J'aurais beaucoup à dire, et belle est la matière...

mais comme lui aussi je pouvais ajouter :

Mais je ne les tiens pas dignes de ma colère...

Joséphine avait une vie empoisonnée par tous les rapports que lui faisaient chaque jour une foule de femmes, non seulement dans la classe ordinaire et appartenant à la portion tout à fait inférieure de son service, mais par celles qui, étant dans la maison d'honneur, auraient dû conserver au moins l'attitude

de gens qui chez eux mangent à table. Il y en avait qui étaient de véritables vipères. J'en signalerai quelques-unes, parce que justice doit être faite, dans le monde, de ces femmes qui ne pardonnent jamais un succès, qui fouillent dans votre vie pour en exhumer jusqu'à un tort passé, qui alors sont sans pitié, vous poursuivent de leur blâme, tout en étant coupables de ce qu'elles vous reprochent, et vont même jusqu'à être jalouses d'une faute, parce que l'éducation, le cœur plus noblement placé, l'âme plus élevée, vous l'auront fait commettre avec des nuances qui demandent le pardon, tandis que cette faute commise par elles demeure dans toute sa laideur et toute sa nudité. Mais l'impératrice avait le besoin d'écouter ces femmes-là. Ses heures n'étaient pas toutes remplies et le compte qu'elles lui rendaient de la conduite vraie ou fausse de toutes les personnes de la cour lui fournissait un bulletin qu'elle rédigeait de son côté et qui souvent, présenté à l'empereur lui-même, lui donnait des idées bien absurdes sur quelques intérieurs des hommes les plus attachés à son service. Je me rappelle qu'en 1807, je rectifiai une erreur commise volontairement sur celui de Duroc. Je connaissais heureusement la chose dont il était question et, dans une audience que j'obtins un jour de l'empereur à son retour de Bayonne, je fus assez heureuse pour faire parvenir la vérité jusque sous les yeux du maître.

L'impératrice Joséphine s'aperçut enfin que je ne savais rien ou que le résultat de mes observations était pour moi seule. Il était onze heures et elle n'était pas encore habillée. Je sortis et fus me promener dans les chambres de ces dames, auxquelles

je fis une petite visite en attendant que l'on se réunît dans le petit salon du déjeuner, à l'extrémité du pavillon de gauche. Il me prit une forte envie de rire en trouvant Mme de La Vallière sur toutes les tables de nuit. J'entrai chez Mme*** Elle l'avait comme les autres. Cette fureur de lire Mme de La Vallière et de la transporter dans cette cour impériale, si belle d'une vraie gloire, si vraiment belle sans accessoires de *charlatanerie*, me fit penser à la colère de l'empereur, lorsque, quelques années avant cette époque, il se mit dans une colère violente en lisant un mauvais pamphlet appelé une *Quinzaine du Grand Alcandre*, dans lequel il était comparé à Louis XIV, surtout, disait-on, pour l'argent qu'il donnait à ses maîtresses. Et lorsque je parlai à Junot de cet épisode, assez singulier dans la nouvelle vie de l'empereur, il fut de mon avis, lui qui le connaissait si bien, quand j'ajoutai qu'il prendrait une prévention défavorable, mais au point de ne jamais pardonner la chose, contre ceux qui les premiers auraient sanctionné et donné un corps à cette première accusation, qui, d'absurde qu'elle était, et morte et oubliée, prit tout à coup une nouvelle force et redevint active. Je prouverai plus tard que je ne me trompais pas.

Nous pûmes juger à cette époque de l'amabilité particulière de quelques Portugais. Le comte d'Araujo, ministre de Portugal à Berlin, venait d'être rappelé pour remplir à Lisbonne la place importante de ministre secrétaire d'État des affaires étrangères ; il avait été presque toute sa vie absent du Portugal, et c'est peut-être pour cette raison qu'il était si aimable. Il parlait français avec une grande facilité, ainsi que je le ferai voir dans des lettres qui me sont restées de

lui. L'italien et l'anglais lui étaient aussi familiers; et la littérature de ces trois pays, ainsi que celle d'Angleterre, il les possédait également. J'aimais beaucoup M. d'Araujo. Je faisais une comparaison entre lui et M. de Lima, ambassadeur de Portugal à Paris ; et en voyant cette forfanterie de l'un, ce mensonge *blagueur* — je demande pardon de me servir d'un terme aussi vulgaire, — cette assurance de mauvais ton proclamant des bonnes fortunes de coulisses d'Opéra, cette caricature des héros de Marmontel, cette manière d'être m'était odieuse. M. de Lima divertissait beaucoup de gens dont l'esprit de bon goût ne pouvait que railler, en apprenant, par exemple, que M. de Lima portait des ciseaux dans sa poche pour couper les cordons de sonnettes.

— Mais, en vérité, disait-il en regardant sa figure mulâtresse dans une glace, en vérité, je n'en ai jamais eu besoin.

On riait de ces sottises-là et, moi, je me fâchais. Il est de fait que la tolérance accordée aux mauvaises manières de M. de Lima fit un très mauvais effet en Portugal, où il écrivait à ses sœurs, les deux femmes les plus prudes et les plus austères de la cour de Lisbonne. M. d'Araujo, qui n'écoutait jamais M. de Lima que le sourire sur les lèvres, mais un sourire qui aurait dû arrêter un conteur moins intrépide que M. de Lima, M. d'Araujo détruisit bien un peu la prévention que l'ambassadeur avait donnée à sa cour.

— Mais que voulez-vous faire de gens qui ont dix oreilles pour entendre le mal et pas une pour entendre le bien ? me disait un jour en Portugal M. d'Araujo.

M. le comte d'Araujo avait à cette époque cinquante

et quelques années. Il n'avait jamais été beau, mais sa physionomie était vive, spirituelle et en même temps bonne et prévenante. Sa tournure était celle d'un homme bien né, qui a toujours représenté son souverain. L'existence d'ambassadeur donne en général à un homme une tenue et des manières tout à fait particulières aux autres hommes. Lorsqu'ils sont mal choisis, ils demeurent toujours doublure de l'étoffe et ne sont que cela. Mais quand il se trouve en eux un attrait qui seconde cette représentation habituelle à laquelle ils sont soumis, alors ils sont ce que je disais plus haut, des hommes à part dans la bonne grâce et la bonne tenue du monde.

M. d'Araujo nous précéda de quelques semaines. Il lui arriva dans son voyage une épisode à la Gil Blas. Il fut arrêté par des voleurs, dévalisé et fort maltraité. Il était habituellement très calme. Lorsqu'il fut arrêté, les brigands le tirèrent brutalement de sa voiture et lui demandèrent où était son argent. Le comte d'Araujo avait un secrétaire indignement poltron. Lorsque les voleurs tirèrent son maître et lui d la voiture, ils le jetèrent au fond d'un fossé, où le pauvre garçon demeura sur son nez dans un éta d'agonie qui n'inspire guère d'intérêt dans un homme quand c'est la peur qui le cause. Quant à M. d'Araujo, il était aussi calme qu'une semblable aventure pouvait le lui permettre et réfléchissait surtout comment il pourrait sauver une montre que M^me^ de Talleyrand envoyait à M^me^ la duchesse d'Ossuna, et un autre bijou également précieux dont il était chargé pour la marquise d'Ariza, mère du duc de Berwick. La montre était en émail bleu avec une flèche en diamants. et les douze heures indiquées par douze gros diamants ;

l'autre bijou était une chaîne en perles et en diamants, montée par Foncier, et un petit chef-d'œuvre qui devait être sans prix à Madrid, où toutes les pierreries sont si mal mises en œuvre. M. d'Araujo songeait donc, au milieu des *bandoleros* qui l'entouraient, à sauver ces deux bijoux. La montre était déjà dans l'une de ses bottes, et la chaîne dans un endroit où, à moins d'avoir la tentation de lui donner le fouet, les voleurs ne l'iraient pas chercher. D'ailleurs ce qu'ils voulaient surtout, c'était de l'argent; et ces malheureux bijoux ayant été vus à Bayonne avec quelques autres, avaient fait dire que M. d'Araujo avait été chargé de faire remonter en France les diamants de la couronne de Portugal. C'était sa prudence qui avait fait le mal. Pour mettre plus en sûreté les objets dont il était chargé, il les portait sur lui ; car alors l'Espagne était si bien administrée, qu'on ne pouvait se promener à une lieue de Madrid sans crainte d'être enlevé par une belle troupe de brigands, bien habillés, bien armés, qui avaient bien meilleure façon que les troupes royales, qui n'avaient ni pain, ni souliers, ni argent. Aussi, lorsqu'ils se rencontraient face à face avec les brigands, toute la honte était du côté des soldats du roi. On ne partait jamais sans une escorte de sept à huit hommes au moins. Les plus sûres étaient celles qui se composaient d'Aragonais et d'Asturiens. M. d'Araujo avait bien pris cette escorte, mais ne voyant rien, et d'ailleurs peu craintif, il partit un matin avant son escorte, qui devait le rejoindre à midi au dîner. A peine eut-il fait deux lieues, qu'il fut arrêté ainsi que je l'ai dit. Les voleurs pillèrent les voitures de suite, cassèrent tous les coffres de celle du ministre; mais ne trouvant pas

ce qu'ils cherchaient, car ils n'avaient qu'un sac où était le courant de la route, ils tirèrent les couteaux et commencèrent à menacer M. d'Araujo, qui ayant enfin mis à l'abri, comme je l'ai dit, la montre et la chaîne, les envoya promener, leur dit qu'ils étaient des coquins et qu'il les enverrait tous pendre. Ce n'était pas une manière analogue à sa position, « mais il fallait toujours, me disait-il, imposer à des hommes par une attitude étrangère à leurs coutumes, dans des circonstances comme celle où il se trouvait. »

— Mais vous braviez la mort ! lui dis-je, et alors permettez-moi de vous dire que c'est folie, car enfin, du couteau à votre poitrine il n'y avait pas loin.

— Oh ! non, je ne le crois pas. Et puis d'ailleurs, ajouta-t-il après avoir réfléchi un moment, c'est égal. Je ne devais pas m'abaisser avec de tels scélérats. Ils pouvaient *prendre*, mais moi je ne devais jamais leur donner.

Il paraît que son secrétaire n'était pas aussi absolu que son maître dans les idées de dignité personnelle, car il faisait les prières les plus humbles aux brigands. Mais lorsqu'il entendit le comte refuser péremptoirement de livrer l'argent et les bijoux qu'il avait sur lui, il oublia tout respect et toute convenance.

— Monseigneur ! s'écria-t-il, mais vous n'y songez pas ! Mes bons messieurs, je vais vous dire, moi, où il est l'argent.

Et il se levait à moitié de son fossé où les voleurs l'avaient jeté.

— Tenez, regardez, là, à gauche, sous le coussin, un petit bouton dans le panneau. C'est cela, mes bons messieurs. Prenez tout, mais ne nous tuez pas. Les bijoux sont là aussi.

Et tout ce discours était dit avec des dents qui claquaient l'une contre l'autre assez fortement pour se briser. Le pauvre homme était pâle comme un spectre et, pendant plusieurs mois, il fut comme fou.

— Mais, monseigneur, vous n'y songiez pas ! disait-il lorsqu'ils furent remontés en voiture.

C'est alors qu'il apprit que son patron avait sauvé la montre et la chaîne. Il fut effrayé au point de vouloir rappeler les voleurs pour les leur *rendre*, « car enfin ils comptaient dessus », disait-il.

Tant que je vis M. d'Araujo, je pris une meilleure opinion de la cour de Lisbonne.

— Le prince qui choisit bien ses ministres, me disais-je, n'est jamais un homme sans mérite.

J'aurais eu raison s'il avait choisi ses ministres pour les écouter et les laisser agir. Mais ce n'était pas de cela qu'il était question vraiment.

Il fut décidé que nous emmènerions M. de Cherval avec nous. M. de Talleyrand prit envers lui une attitude de protection qui était fort inutile, parce que notre amitié pour M. de Cherval était à elle seule suffisante pour que Junot et moi lui fissions tout le bien qui dépendait de nous. Il vint à Lisbonne comme notre ami, sans aucune dénomination. Voilà, par exemple, ce qu'aurait pu faire M. de Talleyrand pour un camarade de séminaire, un ami d'enfance, un parent. Il fallait combattre la prévention terrible de l'empereur, et la chose lui était facile, à lui ministre des affaires étrangères, lui qui pouvait si bien réfuter les mensonges de M. de Bourrienne. Mais, enfin, la justice de Dieu fera également la part de chacun.

Junot, toujours bon pour ceux qu'il avait connus dans les temps moins heureux de sa vie, accueillit

alors un nommé Legoy, honnête et brave garçon, qui avait, je crois, été dans la même étude que Junot, lorsqu'il étudiait pour être avocat. Il lui fut attaché en qualité de secrétaire particulier. Il y avait encore de cette manière un nommé Magnien, chirurgien-major de quelque régiment incorporé, et qui, restant ainsi sans place, n'en pouvait espérer aucune, n'ayant pas de talent, si ce n'est celui de savoir le dictionnaire par cœur, ce qui avait sa commodité quand il faisai sombre et qu'on ne voulait pas déplacer un gros volume. Junot fut encore pour lui une providence. Cet homme eut en un jour les agréments d'une immense fortune sans en avoir les ennuis, qui sont plus forts qu'on ne pense vulgairement, quoi qu'on en dise. Il serait fort inutile de s'arrêter sur un tel sujet, si plus tard il ne me donnait lieu à prouver que l'ingratitude peut être portée à un point idéal.

Mais la personne la plus remarquable sous tous les rapports que nous emmenions avec nous, c'était le secrétaire d'ambassade, M. de Rayneval le fils. Il arrivait alors de Pétersbourg, où il remplissait le même poste auprès du général Hédouville, et, sans lui laisser prendre de repos, on le faisait repartir pour Lisbonne.

On est heureux d'avoir à tracer un portrait comme celui de M. de Rayneval. C'est surtout aujourd'hui, lorsque je regarde autour de moi, lorsque je ne rencontre que des pantins politiques, des Gilles, des Cassandres, ou des hommes ambitieux sans amour de la gloire, et enfin parmi cette foule innombrable nul caractère estimable, rien qui provoque même mon assentiment, c'est alors que je suis tout heureuse d'avoir à parler d'un homme qui présente à la fois

dans son individu public et privé l'homme d'honneur, d'intégrité, et surtout l'homme habile, et puis le père de famille, le mari, le fils, l'ami. Toutes ces qualités sont dans M. de Rayneval avec une telle netteté, une telle franchise, que la malveillance, qui toujours s'attaque à la vertu, n'ose pourtant parler devant lui.

M. de Rayneval n'était, lorsque je l'ai connu, ni père de famille, ni mari; mais il était bon fils, bon ami, bon frère et bon citoyen. Rien de tortueux ne dictait sa politique. Il était franc et loyal. Lorsque Junot eut travaillé avec lui, il me dit que M. de Rayneval lui faisait aimer la diplomatie.

Il est difficile d'être plus modeste avec un talent aussi supérieur. Il a la candeur d'un enfant à côté d'une expérience profonde. Cette alliance a une apparence extraordinaire d'abord, puis ensuite elle inspire du respect. Je connaissais beaucoup sa sœur et son beau-frère. Ce dernier était l'un de nos meilleurs acteurs du théâtre de la Malmaison. C'était notre Figaro et notre Crispin. M^me^ Didelot, sœur de M. de Rayneval, était alors une charmante personne avant qu'une terrible maladie de nerfs eût altéré ses traits.

M. de Rayneval possède à un degré supérieur le talent de la musique. C'est une chose plus utile qu'on ne pourrait le croire dans la carrière diplomatique. Je dirai même dans toutes, mais principalement dans celle-là. Il ouvre les salons que bien souvent on fermerait à l'étranger qui n'apporterait que la seule qualité de son rang diplomatique. C'est une épreuve que j'ai souvent tentée et qui toujours a réussi. Quant à M. de Rayneval, il est musicien comme il faut l'être pour s'amuser et amuser les autres. Il joue de tous les instruments, chante toutes le parties, et, comme

il est inutile de le dire, à livre ouvert. Il compose tout aussi facilement, et avec tout cela il est mélomane à un point que je ne puis dire ; mais je le puis cependant, et par un seul fait que je vais raconter.

Nous étions à Lisbonne. Junot était parti pour Austerlitz et M. de Rayneval était demeuré chargé d'affaires pendant toute son absence. J'allais quitter Lisbonne pour revenir en France. M. d'Araujo me donna à dîner pour prendre congé. Nous étions chez lui dans sa jolie maison de Belem, autour d'une table élégamment servie, comme tout ce qui se faisait chez lui. Après avoir beaucoup causé, on faisait silence, comme cela arrive quelquefois à un changement de service. Nous étions vingt-cinq personnes à peu près, parmi lesquelles surtout étaient de graves personnages, de vénérables têtes à perruque, comme le comte de Campo Allange, ambassadeur d'Espagne à Lisbonne. Il faut dire que M. de Rayneval composait alors un opéra, et que les grands dîners l'ennuyaient à périr. Tout à coup, au milieu de ce silence profond, on entend un grand éclat de voix, puis une roulade et le point d'orgue, enfin un commencement d'ariette. C'était M. de Rayneval, qui à toutes ses qualités joint celle d'être complètement distrait[1]. Il avait oublié qu'il était en grande représentation, qu'il dînait chez son ministre et qu'il n'était pas en robe de chambre, en pantoufles devant son piano, chantant et composant ainsi qu'il le croyait. Comme il était extrêmement aimé et que, malgré l'apparat de la réunion, nous n'étions que des personnes amies, après le premier

[1] J'ai remarqué que les hommes distraits sont tous excellents. Mon frère était le plus distrait des mortels, et l'on sait ce qu'il était aussi !

moment de surprise, la chose nous mit d'autant plus en joie que M. d'Araujo était lui-même mélomane déterminé et bien capable d'en faire autant au premier dîner que le chargé d'affaires de France lui donnerait.

Nous avions espéré ne partir qu'au printemps, mais les ordres que Junot avait pour l'Espagne hâtèrent notre départ. Les affaires se brouillaient de plus en plus. Tout faisait croire à une troisième coalition continentale. L'influence de l'Angleterre dans les cours de Lisbonne et de Madrid pouvait devenir dangereuse dans ces moments d'agitation, précurseurs de l'orage, et nous dûmes quitter Paris au milieu du carnaval de 1805, lorsque tout était radieux de bonheur, que tout retentissait de chants de fête, d'éclats de joie. Ce n'étaient pas les bals et les mascarades que Junot regrettait, mais il craignait que la guerre se fît sans lui, et, dans sa franchise, il le dit à l'empereur.

— Votre Majesté, toujours si bonne pour moi, lui dit-il, ne veut pas m'affliger au point qu'elle ne pourrait ensuite elle-même rien réparer. Je ne puis encore appuyer sur la blessure si vive que j'ai reçue en apprenant la nouvelle de la bataille de Marengo. Sire, jamais votre Majesté ne s'est trouvée à une bataille sans que je fusse près d'elle. Je la conjure de me promettre qu'elle me rappellera aussitôt qu'elle pourra croire que le canon grondera.

L'empereur fut ému.

— Je te le promets, dit-il à Junot, en lui tendant la main, et il ajouta : *Je t'en donne ma parole d'honneur.*

— Eh bien ! je pars content. Je servirai Votre Majesté avec plus de zèle, parce que je n'aurai pas d'inquiétude.

CHAPITRE XIII

Départ de Paris le mardi gras 1805. — Mon chagrin. — Incidents de notre voyage à travers la France. — Le canon tiré sur notre route. — Les maires et les préfets. — Les perdreaux truffés de Barbezieux. — Angoulême et sa fonderie. — Le Carbon-Blanc et le yacht de la ville de Bordeaux. — Description de la ville. — M. Charles-Lacroix. — Beauté de la préfecture. — Notre promenade en ville. — Lettre que j'écrivis à cette époque à la vicomtesse de Puthod. — Notre voiture se brise. — Ma fille. — Appréciation du préfet de la Charente. — Le général Pommereuil. — Les jurements. — Grand dîner. — La violette double. — Le printemps et la France. — Adieux. — Le château Trompette et Tropette. — M. de Talleyrand au séminaire. — M. de Cherval. — Notre départ de Bayonne. — Portrait du prince de la Paix. — La grisette et la femme de qualité. — La maison de Madrid. — L'empereur et les secrets à double partie.

Le moment où je quittai ma maison fut très douloureux pour moi. Nous laissions un de nos enfants qui tetait encore. C'était la première fois que je m'en séparais et j'éprouvais un déchirement qui m'allait au cœur. Junot était bon père et sentait ce que j'éprouvais sans doute. Mais une mère, lorsqu'elle est atteinte, l'est à l'âme. C'est une réelle souffrance. Il me semblait que j'abandonnais ma pauvre petite Constance. Cependant je la laissais sous la surveillance de M^me^ Maldan, ma belle-sœur, qui restait dans mon hôtel en mon absence, et j'étais bien assurée au moins que ma fille serait parfaitement soignée.

Nous partîmes à minuit le jour du mardi gras. C'était un peu piquant pour une jeune femme de dix-neuf ans. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'au moment où je passai la barrière, j'étais loin de songer aux fêtes, et que nul accent joyeux ne résonnait autour de moi. Je souffrais de la plus vive douleur que j'aie ressentie de ma vie. J'ai éprouvé sans doute des peines et je crois affirmer que nulle existence ne fut peut-être plus agitée par le malheur que la mienne. Mais tout pâlit devant le souvenir d'une première expatriation : car alors je ne voyais la chose que de cette manière. Cependant, l'avenir qui se déroulait devant moi avait bien ce qu'il fallait pour consoler une jeune tête. Non seulement j'allais, avec le titre d'ambassadrice, dans une cour étrangère, mais l'empereur avait ordonné à Junot de voyager en France avec tout l'apparat qu'exigeait sa nouvelle dignité. On tirait le canon là où il y en avait, autrement c'étaient des coups de fusil, des pétards même qui s'en mêlaient aussi, et puis les harangues des maires, la politesse des sous-préfets, des préfets, que cela ennuyait autant que nous, mais qui devaient le faire comme nous devions le recevoir. C'était le premier ambassadeur que Napoléon envoyait depuis qu'il était empereur, et il voulait donner à cette mission tout l'éclat qu'il était possible qu'elle reçût. Barbezieux est le seul endroit où je me sois vraiment amusée, parce que nous y fîmes un dîner parfait avec des perdreaux aux truffes, des dindes truffées, enfin les gourmandises de tout un dîner de députés ventrus, et cela sans aucun ennui des autres bons dîners qui en avaient plus que tout autre chose. J'aurais tort cependant, si j'étais ingrate

envers le préfet d'Angoulême, M. de Bonnaire. Notre voiture cassa au pied de son pain de sucre de ville, et nous fûmes forcés de nous y arrêter pendant deux jours. Pour me distraire, Junot imagina de me faire voir la fonderie, qui était et qui est bien toujours à une lieue de la ville. Je vis couler une pièce de canon, ce qui me fit grand plaisir. Je n'avais jamais vu le Vésuve. On me dit que je pouvais prendre une idée de la lave dans cette matière de feu liquide que contient *la gueuse*. A cette époque, toutes les fonderies de France allaient avec une grande activité. Celle de Douai avait, je crois, quinze cents pièces dans ses magasins. On était encore en paix, mais tout annonçait la guerre, et nous ne pouvions nous dissimuler que ce moment de repos avait été bien court. C'était du moins l'opinion de Bordeaux, où nous arrivâmes au bout de onze ou même douze jours de route : on voit que nous allions un vrai pas d'ambassadeur.

Lorsque nous descendîmes à Saint-André-de-Cubzac, nous trouvâmes un bateau parfaitement arrangé, avec des matelots habillés de blanc, qui nous attendaient pour nous transporter de l'autre côté de la Dordogne C'était la ville de Bordeaux, je pense, qui en avait pris le soin ; et lorsque nous fûmes au Carbon-Blanc, ce fut le yacht même de la ville qui nous passa à l'autre bord.

J'ai toujours aimé Bordeaux. Sa position, son aspect, cette magnifique rade peuplée de mille vaisseaux, cette activité tout industrielle, ces physionomies à la fois vives, spirituelles et si bonnes en même temps; car le peuple de Bordeaux, comme sa haute classe, est remarquablement d'un caractère généreux. J'aime Bordeaux... Aussi combien je fus pé-

niblement affectée en voyant tout le mal que lui avait fait la rupture du traité d'Amiens. Beaucoup de faillites en avaient été la suite. Les vins ne s'expédiaient plus ni pour l'Angleterre ni pour l'Amérique. C'était une vraie calamité sur cette belle et florissante cité, et ce qui semblait s'annoncer n'était pas fait pour les rassurer. Cependant nous ne nous aperçûmes pas dans leur accueil qu'ils eussent de l'humeur ou même de la peine, et le préfet de la Gironde, M. Charles Lacroix, qui était alors à Bordeaux, nous reçut dans sa belle préfecture, où il nous donna une hospitalité presque royale, nous dit que les têtes pouvaient être chaudes à Bordeaux, mais que le cœur était parfait, et que l'empereur, s'il voulait suivre un plan qui lui avait été présenté pour établir deux canaux afin de donner à la capitale de cette partie du Midi des rapports directs avec l'intérieur de la France, ce que le canal du Languedoc ne faisait nullement; « si l'empereur voulait donner aux Bordelais cette marque de son intérêt, disait M. Charles Lacroix, je ne doute pas que cette province ne soit la plus dévouée de son empire. »

Pourquoi ce projet n'a-t-il pas été exécuté? Je l'ignore.

Je vais transcrire ici une lettre écrite par moi de Bordeaux à une de mes amies, la vicomtesse de Puthod, pour donner une idée de la manière dont les Bordelais nous accueillirent. M^me^ de Puthod, qui habite en ce moment même sa terre de Mondespit, près de Bordeaux, a conservé toutes les lettres que je lui écrivais à cette époque, et souvent j'en transcrirai quelques-unes, comme rendant plus fidèlement les impressions de l'instant qu'on rappelle.

Bordeaux, le 16 février 1805.

« Me voici enfin arrivée dans cette ville que vous aimez tant, ma chère Antoinette. La manière dont nous y avons été reçus, m'a fait croire un moment que les Bordelais étaient guidés par votre amitié pour moi, dans l'accueil qu'ils m'ont fait. Cet accueil a d'autant plus flatté Junot ainsi que moi, que nous savons qu'en cet instant ils ont une assez forte prévention contre tout ce qui vient *de Paris*, et qu'au delà du devoir que la ville devait remplir on ne pouvait rien exiger d'eux. Mais ils y ont mis de la cordialité et leur conduite affectueuse leur a acquis mon amitié pour toujours.

« Je vous dirai, du reste, que, *aux accidents près*, notre voyage a été fort brillant. Depuis Paris nous n'avons eu qu'une suite de dîners, de déjeuners et, si nous l'avions voulu, de goûters, et même de soupers. Vous savez que les provinces se ressemblent toutes à cet égard et faire manger les arrivants, voilà l'extrême politesse. Mais un véritable ennui est celui que nos voitures nous ont fait éprouver. Celle de ma fille, quoique toute neuve, a cassé cinq fois depuis Paris. La mienne, qui avait résisté jusqu'à Tours, se cassa dans les environs de cette ville par un temps affreux, la pluie tombant avec violence et le vent soufflant à déraciner les arbres de la route. Je fus cependant contrainte de descendre, afin qu'on pût attacher tant bien que mal le ressort brisé, et que nous pussions gagner Tours, dont nous étions encore à une lieue environ. Je m'enveloppai dans ma capote de voyage et gagnai une chaumière voisine.

. . . . . .

« Je vais aller chez le préfet, M. Charles de Lacroix, qui me donne un dîner de trente personnes, dont je me passerais fort bien, car je suis excédée de fatigue. J'ai cependant promis d'aller au grand théâtre, ce soir, pour voir une représentation extraordinaire que M. de Lacroix prétend n'avoir lieu que pour moi, ce que je ne puis croire. C'est Gavaudan, qui est ici depuis deux jours et qui, dit-on, ne devait jouer que dans dix ou douze jours.

« Je vous envoie une superbe violette double que j'ai cueillie ce matin dans le jardin du général commandant la ville, qui m'a donné un fort beau déjeuner. Vous savez, chère amie, que dans notre idiome de fleurs, la violette signifie *amitié*. Au moment d'une séparation, peut-être bien longue, gardez ce gage de la mienne.

« J'ai trouvé ici la saison aussi avancée qu'elle peut l'être à Paris au mois de mai. Les arbres sont feuillés, les rosiers chargés de fleurs et le fruit de la cerise est déjà presque formé. Je respire avec délices cet air balsamique du printemps que je trouve comme par hasard dans mon chemin. Que de jours heureux nous avons passés à Bièvre dans cette même saison!

« Adieu, je vous quitte pour faire ma toilette et aller à mon grand dîner. Je commence à être fatiguée de toute cette représentation. Hélas! bientôt je regretterai peut-être ces soins et ces attentions dont je me plains aujourd'hui... Dans cinq jours je quitte la France pour m'enfoncer dans les sables et les montagnes de l'Espagne. Il m'arrivera souvent sans doute de pleurer sur tout ce que j'ai laissé derrière moi et, comme le dit M. de Chateaubriand, de rappeler avec amertume la patrie absente. Le temps pourra affaiblir

mais non détruire mes regrets. Le souvenir de mon enfant que j'ai laissé si jeune loin de moi! celui de mon frère, de ce frère que j'aime comme un ami, *cet ami donné par la nature*, et que je respecte comme un père! Le vôtre, ma chère Antoinette! Celui de tant d'amis! Voilà des sentiments qui jamais ne pâliront dans mon cœur. Et, quel que soit le sort brillant qui m'attende au pays lointain vers lequel je marche, mon retour dans cette France chérie sera toujours le premier, le plus cher de mes vœux[1]...

« Mes compagnons de route sont parfaits pour moi. Quant à M. Lageard, vous le connaissez, et vous savez combien il est naturellement attentif. Magnien dort et mange, et je le place dans les zéros pour former le total. M. de Rayneval, que je connais encore trop peu pour le juger, me paraît fort bien. Il est poli, quoique distrait, ce dont alors on lui sait plus de gré. Il m'a déjà gagné le cœur en étant aimable pour ma fille. Joséphine a fort bien pris ses agaceries et ils en sont déjà au tutoiement. La chère petite créature ne souffre pas le moins du monde du voyage. Il est vrai de dire qu'au train dont nous allons, il n'y a pas moyen de se fatiguer.

. . . . . .

« Nous avons trouvé à Angoulême un préfet fort aimable dont j'ai souvent entendu parler à M. de Li-

[1] Toutes les lettres citées dans ces mémoires ne sont point écrites de souvenir, elles sont copiées sur les originaux. Mme la vicomtesse de Puthod a bien voulu me laisser transcrire les miennes et, en cela, elle m'a fait un grand plaisir, car j'y ai retrouvé une foule de détails minutieux qui ne se placent pas dans des notes, et qu'on est charmé de retrouver ensuite, parce qu'ils ont un cachet du moment qui ne se retrouve plus ensuite

moges. C'est M. Bonnaire[1]. Il nous a été fort hospitalier, et cela bien à propos, car nous étions encore dans une ornière. Mais, avec tout le désir possible de bienveillance, qu'il y aurait de bons croquis à prendre parmi ces préfets et ces sous-préfets qui tiennent à vous haranguer et à vous faire dîner comme Dandin tenait à juger! Le préfet de Tours est le seul de tous ceux que j'ai vus depuis Paris, qui ne m'ait pas ennuyée; mais son portrait est bien plaisant, quoique pourtant il n'ait rien de ridicule. C'est M. de Pommereuil, ancien officier général d'artillerie ou du génie. Il a beaucoup d'esprit, et Junot paraît fort le considérer. Qu'il a une bien drôle de manie!... Imaginez-vous, ma chère, qu'à chaque mot qu'il dit, il commence un jurement qu'il ne finit jamais, mais qui arrive en mourant, tué qu'il est sans doute par la réflexion. Cela donne à la conversation un tour particulier dont je vous laisse deviner le piquant et l'originalité. Il est fort aimable. Je l'ai vu à Paris plusieurs fois dans un voyage qu'il y fit avant notre voyage d'Arras. Il vint même à Bièvre, ce qu'il m'a rappelé avec son sifflement ordinaire. J'aime beaucoup les hommes qui ont un caractère quelconque d'originalité, et le général Pommereuil est bien dans le cas d'attirer l'attention par la sienne. Il est fort spirituel, etc., etc. »

Nous demeurâmes deux jours à Bordeaux. J'allai me promener avec ma fille, que la voiture commençait à ennuyer, et cela était concevable pour une enfant de trois ans. Mais je n'en étais pas moins inquiète

[1] Avant d'aller à Angoulême, il était à la préfecture d'Ille-et-Vilaine, où il était fort aimé.

pour la suite du voyage, car nous avions encore devant nous la perspective de trente jours de réclusion dans cette *vilaine boîte*, comme Joséphine appelait la voiture, et cela sans compter les jours de repos. Nous avions quatre journées de Bordeaux à Bayonne, puis de là treize jours de marche jusqu'à Madrid, et de Madrid tout autant jusqu'à Lisbonne. Ma pauvre petite souffrait impatiemment sa prison, elle, si vive et si agissante! Elle était alors habillée en garçon, ce qui lui donnait encore plus d'envie de courir, je crois.

En allant nous promener le long de la rivière, tout en nous amusant à voir couler sur l'eau des *couralins* remplis de charmantes filles aux yeux noirs, aux dents blanches, aux joues fermes et rosées, car c'était un dimanche, et elles se donnaient le plaisir de descendre la Garonne en *couralin* malgré le froid assez piquant qu'il faisait encore. Tout en *musant* donc, et suivant les grandes jambes de M. de Cherval et la lourde personne de M. Magnien, nous arrivâmes aux ruines du Château-Trompette, à cet endroit qui depuis est devenu une promenade charmante. A cette époque il n'en allait pas ainsi, et les ruines de la forteresse étaient seules en cette place. M. de Cherval, qui avait toujours quelque anecdote pour le lieu où il se trouvait nous en raconta une assez drôle sur le Château-Trompette. Il était au séminaire et il avait seize ou dix-sept ans. Il était alors l'ami de cœur de M. de Talleyrand, qu'on appelait dans ce temps-là l'abbé de Périgord — et même *l'abbé couleur de rose*.

Or un jour il advint que l'un de ces messieurs devait faire la lecture pendant le souper dans le réfectoire. Le régent était, comme cela arrive toujours, détesté de toute la jeune troupe qui était sous sa férule et

toutes les fois qu'ils pouvaient mutuellement se faire quelque bonne pièce, c'était de bonne guerre. On lisait ce jour-là l'*Histoire de la Guienne*. Le jeune séminariste, arrivé à un endroit du livre prononça très haut et très lentement :

— Et lorsque le Château-Tropette...

— Monsieur l'abbé, dit le régent, on dit *Trompette*.

Le séminariste se lève, fait une révérence à son chef et reprend :

— Et lorsque le Château-Tropette...

Le régent était colère. Il se lève et, l'œil tout enflammé, il crie au jeune abbé :

— Monsieur, ne m'avez-vous pas entendu? Je vous ai dit qu'on nommait ce château le Château-Trompette...

Le séminariste se lève encore à son tour, salue son supérieur, se rassied et, reprenant son livre toujours avec un sérieux imperturbable, il dit :

— Et lorsque le Château-Tropette, que les *ignorants* ont jusqu'à présent nommé Château-Trompette...

— Monsieur, vous m'insultez! s'écria le supérieur.

— Moi? monsieur, dit le jeune abbé, pas le moins du monde!

Et descendant de sa chaire, il vient montrer au supérieur la phrase imprimée en effet dans le livre, et que par malice il avait prononcée avec affectation pour arriver à la suite.

C'était vraiment une chose amusante que d'entendre M. de Cherval raconter toutes ces joies, ces folies des jeunes années de M. de Talleyrand et des siennes. D'abord la chose ne me frappa point par son vrai jour original. Il y avait un extrême intérêt que j'attribuai, au commencement à la manière piquante du narra-

teur. Mais ensuite je m'aperçus que tout le charme consistait particulièrement dans l'opposition de ces tableaux naïfs, dont la candeur ou l'innocente malice faisaient les tons plus ou moins chaleureux, produisaient des teintes plus ou moins vigoureuses ou gracieuses, avec cette vie présente et passée qui promettait un avenir plus effrayant encore. M. de Talleyrand, offert à mon imagination comme un jeune homme gai et malin sans méchanceté, faisant consister ses plaisirs à manger trois ou quatre pots de confitures dans une nuit. Bon ami alors, candide et tout animé de ce feu de la jeunesse qui décore et embellit tout, ayant des illusions enfin, car M. de Cherval, qui l'avait aimé comme un frère, persistait à ne le voir qu'avec les lunettes qu'il avait à cette époque de sa vie, sans vouloir comprendre que les années avaient dû changer les siennes, au point d'y mettre des verres de myope. M. de Talleyrand ainsi présenté à moi et luttant dans ma pensée avec le M. de Talleyrand qui, disait-on, avait provoqué la fameuse épigramme de Lebrun[1], ne pouvait s'accorder avec mes propres pensées. Il n'a pas tenu à M. de Cherval que je n'aie cru M. de Talleyrand *un bon homme spirituel*. Il eut un jour à Lisbonne une conversation avec M. d'Araujo qui me fit faire pour la première fois des réflexions

[1] L'adroit Maurice, en boitant avec grâce,
Aux plus dispos peut donner des leçons;
Au front d'airain, au cœur de glace,
Toujours il fait son thème en deux façons :
Dans le parti qui lui paie un salaire,
Avec effort il porte un pied douteux,
L'autre est fixé dans le parti contraire,
Mais c'est le pied dont Maurice est boiteux

assez bizarres sur notre ministre des affaires étrangères. Junot en était aussi, et comme moi il était alors fort en goût de M. de Talleyrand. J'étais amie de sa nièce, j'avais été tendrement chérie de son oncle; et, toutes ces raisons, fortifiées du sentiment général qui chez nous prend avec autant de violence qu'il part ensuite, m'avaient inspiré une sorte d'attachement pour lui. Mais ce sentiment s'est évanoui devant sa conduite pour un ami malheureux, dont les talents pouvaient l'effrayer et plus tard devant l'ingratitude dont il paya les bienfaits de l'homme qui, d'abord son idole, fut renversé plus par lui peut-être que par ses propres fautes. M. de Talleyrand et Fouché, voilà, avant le gouvernement anglais — car je prie de croire que je mets une grande différence entre le cabinet de Saint-James et la nation — les vrais bourreaux de l'empereur Napoléon.

Cette digression n'est point hors d'œuvre, car c'est à cette époque, dans ce voyage, que je fus à même de voir de plus près les menées de l'homme dont je parle, qui était un nommé Izquierdo, agent du prince de la Paix, et employé par M. de Talleyrand dès ce temps-là, et commençant l'attaque sur l'Espagne, malgré les assurances réitérées du ministre de son innocence et de sa non participation à tout ce qui se fit alors dans la péninsule. Tout ce que je pouvais voir et entendre me donna des impressions bien profondes et bien remarquables. Junot correspondait *directement* avec l'empereur. Avant de quitter Paris, il y avait reçu des ordres d'une telle nature, qu'il ne put s'empêcher d'en faire la remarque. L'empereur, tout en accordant une grande confiance à ceux qui étaient à la tête de cette immense machine, dont les rouages

encore neufs ne marchaient pas avec une entière facilité, se méfiait assez d'eux pour avoir une contre-partie de surveillance. Cette manière était-elle bonne? Peut-être le fut-elle pendant un temps. Néanmoins il est impossible que le colosse de l'empire, déjà embarrassé dans ses mouvements en raison de la longueur démesurée de ses membres, n'éprouvât pas une gêne nouvelle par la multiplicité des entraves. Mais telle est la conséquence funeste d'employer des traîtres que l'on a fait trahir soi-même, on se méfie d'eux parce que l'on sait de quoi ils sont capables. On s'en méfie et ils se blessent, parce que jamais l'homme, même le traître, ne veut convenir de ses fautes. Et pour excuser une nouvelle trahison, il oppose au nouveau blâme le mal que lui faisait éprouver le châtiment d'un premier crime. C'est ainsi que l'on voit autour de l'empereur ces hommes qui, dès cette époque de 1804, s'agitaient dans leurs fautes passées en en méditant de nouvelles, et ménageant, pour se sauver, la perte de celui qu'ils avaient élevé sur les ruines des autres. Quelles turpitudes, quel chaos! Et combien elle fut affreuse, la première lueur qui jaillit de ces ténèbres! Elle obscurcit de sa terrible puissance le soleil tout brillant de notre gloire. Et comme la voix de Dieu commanda la lumière, et la lumière fut, cette voix de la haine comprenant toute la France dans l'anathème qu'elle lançait sur un seul homme, appela les ténèbres sur elle, et la nuit nous enveloppa

Cette haine incompréhensible contre l'empereur, conçue par des hommes qu'il avait comblés de bienfaits, prit sa source dans cette vanité blessée, qui ne voulut admettre aucun raisonnement pour excuser ce

qu'ils appelaient sa méfiance. Junot le comprit, et je n'oublierai jamais une conversation fort longue que nous eûmes à la suite de la lecture d'une dépêche confidentielle qu'il devait *lire seul*, à laquelle il devait *répondre seul* et dont il devait également diriger *seul* les opérations qu'elle indiquait. Elle le mettait, du reste, en relation directe avec le prince de la Paix, homme qui excitait alors une sorte de curiosité en Europe, quand on avait le temps d'y songer. C'est encore là une de ces réputations singulièrement établies, qui se sont soutenues parce qu'elles *étaient là*, et qui, le jour où le bon sens les rencontra dans sa course, les renversa d'un souffle. Mais Junot, qui avait encore des illusions dans ce temps-là, et qui ne pouvait se mettre dans la pensée qu'un homme fût porté au ministère pour gouverner une grande nation avec une grande médiocrité, avait, au contraire, une prévention favorable pour le prince de la Paix. Il croyait qu'un homme sorti de la classe ordinaire — car, malgré son *don*, Manuel Godoï était fort peu de chose comme naissance — devait avoir franchi la distance de l'obscurité au pouvoir à l'aide de ses grands talents. Nous devions apprendre que la nullité pouvait en faire autant.

Arrivés à Bayonne, Junot me laissa en arrière, et partit pour Madrid à franc étrier avec le colonel Laborde. C'était une chose étrange, et bien particulière à l'époque, que de voir un ambassadeur franchir une distance de deux cents lieues à franc étrier. Toujours est-il que Junot partit et nous laissa à Bayonne, ma fille et moi, nous recommandant aux soins de M. de Rayneval et de M. de Cherval, qui firent la route avec moi, marchant ainsi qu'il convenait à une

digne et respectable ambassadrice de dix-neuf ans.

Comme il avait été arrêté à Paris que nous ferions un séjour assez long à Madrid, Junot s'était informé si je pourrais être logée convenablement pendant les cinq ou six semaines que j'y passerais. A cette époque, il n'y avait qu'une seule *posada, la Croix-de-Malte*, et ce n'était ni un lieu convenable pour moi, ni un logement commode. Nous ne pouvions raisonnablement pas demander l'hospitalité à l'ambassadeur de France, étant toute une colonie. Et puis, il y avait dans la conscience de Junot une droiture qui s'opposait à ce qu'il fût le commensal de l'homme qu'il supplantait pour ainsi dire momentanément. L'intention de l'empereur avait été d'abord que nous logeassions à l'ambassade. Ce fut Junot qui le supplia qu'il n'en fût rien.

Nous étions un jour à parler de cette difficulté de me loger à Madrid et Junot, qui était toujours de ceux qui tranchent le nœud quand ils ne peuvent le couper, parlait déjà de m'envoyer alors à Lisbonne, sans m'arrêter autrement que deux ou trois jours à Madrid, ce qui n'était pas de mon goût, parce que je voulais au moins que ce voyage, puisque j'étais obligée de le faire, devînt pour moi un objet d'études et d'observations, et *brûler* Madrid me paraissait une chose peu convenable d'ailleurs aux volontés de l'empereur. Nous étions à causer de notre embarras, lorsque l'un de nos amis intimes, Alphonse Pignatelli, aimable et excellent garçon, frère cadet du comte Armand de Fuentès, également notre ami, entra chez moi pour me faire sa visite du matin, chose à laquelle il ne manquait jamais.

— Si vous voulez courir la chance d'être logée

horriblement mal dans une petite maison de garçon, me dit-il aussitôt qu'il sut quel était le sujet de notre entretien, je vous offre ma maison de la *calle del Calvel* (la rue de l'Œillet), à Madrid. Je ne prendrais pas cette licence, si je n'étais certain que vous ne trouverez rien qui puisse vous convenir. Mais je vous préviens que vous serez fort mal. Il y a quelques lits, quelques meubles ; je crois bien aussi par-ci par-là quelques rideaux aux fenêtres, mais voilà tout. Voyez si vous voulez vous exposer à camper dans mon ermitage, cela vous sera encore plus commode que *la Croix-de-Malte*.

On peut penser que nous acceptâmes avec empressement l'offre de notre ami. Il écrivit aussitôt à son intendant à Madrid, pour que le *brasero* fût au moins garni de « *noyaux d'olives*, nous dit-il, et que vous ne pestiez pas autant que je le fais, moi, contre l'Espagne ».

Il avait l'Espagne en grande antipathie, ainsi que son frère. Mais je crois qu'Armand la haïssait encore plus qu'Alphonse. Qu'ils étaient tous deux d'excellentes créatures, et combien Alphonse était surtout un homme distingué ! Il avait de l'esprit, et un esprit tout français. Il l'était d'ailleurs par sa mère. Son père, le comte de Mora[1], avait épousé la fille du comte d'Egmont. Lui et son frère avaient été élevés en France, et toutes leurs manières, leur accent, tout en eux rappelait les hommes de bonne naissance de notre époque de bonne éducation ; car il ne faut pas que les hommes d'un certain temps, bien qu'ils soient nés dans la rue de l'Université, ou la rue Saint-Domi-

[1] Celui dont parle Mme de l'Espinasse.

nique, soient dans l'illusion qu'ils sont bien appris au moins; il n'en est rien du tout. Je ne décide pas si la question est ou non meilleure dans ses résultats; jusqu'à ce que je voie sortir des Richelieu, des l'Hôpital, des Turenne, des Condé, des Molé, des Lesdiguières, des Villars, ou des hommes qui les vaillent, de cette nouvelle école, dégagée de la moindre politesse, je garderai mon opinion. Du reste, je suis de même pour le parti opposé; et jusqu'à ce que je rencontre en mon chemin, sortant de l'école républicaine, des Tibérius Gracchus, des Solon, des Lycurgue et des Léonidas, je crierai à haute voix contre le ridicule de cette affectation de grossièreté et de malpropreté que cherchent à montrer quelques-unes de ces têtes sans cervelle, qui s'imaginent qu'ils sont républicains comme Brutus, parce qu'ils ne se lavent pas les mains et qu'ils coudoient une femme dans la rue, ou bien ne la salueront pas, ou bien lui couperont la parole, ou enfin mille gracieusetés semblables. Mais l'une des idées les plus grotesques du parti fou, — car il ne faut pas comprendre que tout le parti républicain est de cette trempe, j'en connais dont j'honore le caractère et les opinions, que je partage même, et que je me glorifie de partager, il en est même qui voient la France surtout dans le système qu'ils caressent. Ils sont au moins conséquents et ne marchent pas sur la route de Charenton, — l'une des idées donc que le *parti fou* se fait grande gloire de propager, c'est qu'il n'existe de beauté, de *vertus*, d'agréments, que chez les grisettes. Ce n'est que là que l'on trouve des charmes, de l'esprit même, enfin tout ce qui séduit. Les femmes de la bonne société? Foin de celles-là! Une jeune femme de dix-huit ans, qui aura de beaux

grands yeux bleus, comme en possède Mlle de La..., par exemple, ou bien un ravissant visage, comme Mlle Claire de B..., une taille de nymphe, des manières gracieuses, eh bien, tout cela ne vaut rien, parce que ces demoiselles sont des personnes bien élevées! Que voulez-vous répondre à des fous qui vous jettent au visage de pareilles pauvretés? Il faut les conduire à l'hospice des lunatiques, comme le Michel de la *Fée aux Miettes*.

Dernièrement quelqu'un me parlait précisément de cette volonté de ne trouver d'agrément à une femme que si elle est la reine de Saba ou bien une grisette, et on ajoutait que c'était l'opinion générale de la jeune génération.

— Mais quelle est cette folie? demandai-je. Car enfin il me semble qu'on peut mener à l'autel, avec amour, une jeune fiancée spirituelle, bien élevée et doublant ses charmes naturels par une éducation soignée.

— Oh! pour une femme! Pour le mariage! C'est autre chose, me répondit-on.

— Ah! Eh bien, quelle est donc l'autre raison?

J'avoue que j'étais devenue tout à fait bête depuis mon attaque de choléra.

— Mais c'est parce que... parce que...

Et la personne qui me disait cela ne savait comment me narrer l'affaire. Enfin elle y parvint.

— C'est parce que c'est plus commode!

Oh! alors je partis d'un de ces bons rires que depuis si longtemps j'ai perdus de vue et dont le souvenir m'est devenu presque étranger.

Comment! En vérité, je ne m'imaginais pas que les régénérateurs de notre époque accommodaient

ainsi la morale à leur convenance! Ainsi donc, c'est de cette façon qu'ils honorent ce peuple qu'ils reconnaissent pour leur souverain! C'est en proclamant leurs femmes et leurs filles les plus corrompues de toutes les classes et en contribuant en effet à les corrompre? S'il en est de même de toutes les branches de ce qu'ils appellent *la lumière régénératrice*, on ne pourra bientôt plus dormir en sûreté derrière dix verroux.

Voyez un peu où m'entraînent encore mes pensées vagabondes! Retournons à Madrid.

Je partis donc de Bayonne, où j'avais passé trois jours très bien chez M. Dubrocq, notre banquier, et j'entrai en Espagne. Maintenant les tableaux vont changer. Les personnages seront bien encore quelquefois les mêmes, mais ils joueront sur un autre théâtre, avec d'autres costumes et d'autres décorations. L'influence de Napoléon se fera bien encore sentir, quoiqu'à l'autre bout de l'Europe; mais déjà elle devenait universelle. Bien plus, peut-être, que Charles-Quint, il pouvait comprendre que cette monarchie unique pouvait être la sienne. Il avait eu l'art de le persuader à ceux qui l'entouraient et qui étaient également dévoués à un système tout à fait opposé à celui qu'ils servent maintenant. Ce qui peut être le sujet de quelques instants de réflexion, c'est le mobile que l'empereur employait pour gagner à sa cause les esprits qui pouvaient être récalcitrants malgré leur attachement à sa personne. Il leur présentait l'état d'abjection où le despotisme et la superstition avaient plongé l'Espagne et le Portugal. Partant d'un point qui n'était pas positif en vérité, il offrait à l'œil attristé d'un Français vraiment patriote, et, par cela,

porté à la philanthropie envers des peuples malheureux, le tableau de leurs misères. C'est ainsi qu'il s'y est pris, je puis l'affirmer, en ce qui regarde Junot du moins, pour faire adopter implicitement toutes ses idées d'envahissement et de prépondérance exercée sur une nation étrangère. Car si l'on croit que dès 1804 Napoléon parlait ouvertement à ses généraux, tous enfants de la révolution, de ses plans d'asservissement et de ses projets pour l'avenir, sortant de l'intention d'être le protecteur de ces mêmes nations, on se tromperait étrangement.

CHAPITRE XIV

Notre entrée en Espagne. — Tableau de ce pays. — Parallèle de son état, de ses ressources en 1805 et 1806, et de ce qu'il fut plus tard. — Réflexions détaillées sur les mœurs, les habitudes, les préjugés, le caractère des Espagnols. — Quel rang l'Espagne doit occuper parmi les autres nations. — Mot remarquable de l'empereur à la suite d'une conversation avec moi.

L'Espagne d'aujourd'hui, l'Espagne de 1807, même lorsque l'armée française la traversa pour gagner la frontière du Portugal, ne ressemble pas à l'Espagne qui s'offrit à moi lorsque je fis mon entrée dans cet antique royaume, au mois de mars 1805.

Le maréchal de Villars dans ses *Mémoires*, M^me^ de Villars elle-même, dans le peu de pages si parfaitement spirituelles qu'elle nous a laissées, M^me^ la comtesse d'Aulnoy, quelques autres Français, ont laissé leurs souvenirs de cette époque, c'est-à-dire du commencement du dix-huitième siècle. En entrant en Espagne je devais avoir le désir de connaître par avance le pays que j'allais parcourir, et j'avais emporté de Paris une foule de livres que je ne cessai d'interroger depuis mon départ jusqu'à mon arrivée à Irun, premier village espagnol. Junot se moquait de moi et me demandait si je pouvais croire sérieusement que ce fût un guide certain qu'un livre écrit en 1700 ou en 1680. Je pensais bien un peu comme lui; mais, di-

sais-je, il y aura toujours quelque chose. Le livre si excellent de M. de Bourgoing ne démentait guère toutes ces vieilles coutumes d'auberges, n'offrant que des murailles dégarnies et nulle assistance. Arrivée à Bayonne, j'appris que les mesures que l'on prenait en 1680, lorsque les Français vinrent conduire à Bayonne la charmante et malheureuse fille d'Henriette d'Angleterre étaient toujours les mêmes en 1805. Nous fîmes nos arrangements avec un homme de Saint-Sébastien, qui nous fournit une armée de mules pour traîner nos voitures, car de courir la poste à cette époque, il n'y fallait pas songer autrement qu'à franc-étrier. On pouvait, à la vérité, établir par avance des relais, mais en prévenant, et alors pour une seule voiture, et encore cela coûtait-il des sommes folles. M. Ouvrard, qui dans ce temps-là traitait d'égal à égal avec un souverain, allait ainsi de Bayonne à Madrid avec la rapidité d'une flèche; car, pour dire la vérité, je n'ai jamais été aussi vite, en courant la poste, que je l'ai fait en Espagne, dans les petites courses que j'ai faites ainsi autour de Madrid.

Il ne fallait pas songer à voyager ainsi avec cinq voitures, un fourgon et une foule de caisses, de paniers que nous avions avec nous, parce que, étant en guerre avec l'Angleterre, nous n'avions pas voulu commettre le sort de notre bagage aux chances de la mer. Le chef des *mules* — car on peut ranger les muletiers dans la classe *mules* — s'engagea à nous transporter à Madrid en treize jours de marche. Treize jours !..... Il fallait du courage pour entreprendre cette route, marquée comme une route d'étape, que rien ne pouvait changer; que notre volonté ne pouvait altérer ni d'une heure d'avance, ni d'une heure

de retard. Le *mayoral* avec lequel mon interprète me faisait communiquer me regarda avec des yeux qui semblaient m'accuser de folie lorsque je lui fis demander si, le temps étant beau et les chemins faciles, il ne pourrait pas gagner une journée sur l'itinéraire qu'il me présentait. Il ne me comprit même pas. Depuis trente ans cet homme faisait le voyage de Bayonne à Madrid, et de Madrid à Bayonne. Il avait d'abord couché à Irun, en partant de Bayonne, puis à Villa-Franca, puis à Tolosa, puis à Vittoria. Il ne comprenait pas la possibilité de payer le *ruido de casa* dans d'autres *posadas* que dans celles des villes que je viens de nommer; ensuite, l'eût-il compris, il ne l'aurait pas fait, parce que M. de Villars a dit une vérité parfaite sur ces honnêtes gens-là :

— *Après les muletiers*, disait-il, *ce que je connais de plus têtu en Espagne ce sont les mules.*

J'en eu plusieurs preuves dans le long voyage que je fis lors de cette première excursion en Espagne, qui me faisait traverser le royaume dans sa plus grande étendue. Je revins de la même manière à mon retour en France, et il me fut facile d'examiner un peuple si voisin de nous et si peu connu, si mal jugé. Mes réflexions sur l'Espagne diffèrent en certains points de plusieurs jugements qui ont été portés depuis notre entrée dans ce pays, lorsque la nature du caractère de l'habitant était changée par les événements qui avaient bouleversé le royaume. Ceux qui regardaient et qui parlaient après avoir jeté un coup d'œil en courant, sur une province, dans laquelle, bien souvent, ils n'entraient même pas, n'ont pu donner une idée précise du pays, alors en habit étranger et totalement déguisé, qu'ils voulaient peindre. Il

y a plus. Il faut comprendre l'Espagne pour analyser ses mœurs singulières, ses coutumes imposées par les besoins, par le climat, l'avoir longtemps habitée. J'ai vu l'Espagne dans un temps tout ordinaire de paix et de tranquillité. Alors nulle haine ne faisait fermer les maisons et tirer, des fenêtres, des coups de fusil sur le Français qui passait dans la rue, ni mêler du poison au verre d'eau accompagnant le morceau d'*azzuccar espongado* qu'on vous offrait. C'était de bon cœur, quoique avec flegme, qu'on vous disait :

— *Toda la casa es a la disposicion de usted.*

Et vous affligiez ceux qui, vous disant cette parole amicale, recevaient de vous un refus. Comme nous plaisantons de tout, on a trouvé très drôle de dire :

— Oh! sans doute, *la casa es a la disposicion de usted!*

Et puis quand on veut un verre d'eau, on ne peut pas l'avoir.

Oui, sans doute, cela était ainsi. Mais à quelle époque? Lorsque la nation entière s'était soulevée pour défendre la cause de son souverain. Et qui aurait parlé à l'empereur de l'attachement passionné que la nation espagnole a toujours porté à ses rois; qui lui aurait révélé le caractère véritable des habitants de cette partie de la péninsule — car je ne mets pas du tout le Portugal, sauf quelques exceptions, et l'on sait qu'elles confirment la règle, dans la même catégorie que l'Espagne, il s'en faut de beaucoup; — qui aurait présenté ce pays tel qu'il était à l'empereur, lui aurait épargné de grandes fautes et à la France de grands malheurs. Je sais que le général Beurnonville, qui avait été six ans ambassadeur de France à Madrid et qui pouvait avoir des notions sûres rela-

tivement à ce peuple presque inconnu pour nous, avait parlé dans un sens fort opposé à celui d'un grand personnage qui, depuis, a trouvé à propos de démentir et ses paroles et ses conseils. Junot fit de même; mais n'anticipons pas sur cette époque, que je puis éclairer d'un jour complet, car je l'ai parfaitement suivie et je possède des documents certains pour appuyer mes raisonnements. Quant à présent, je crois qu'il peut être intéressant de présenter l'Espagne telle qu'elle était en 1805, avant aucune agitation, telle enfin que Cervantès nous l'a peinte, ainsi que Le Sage. L'étude de ce pays est une des choses les plus curieuses; on éprouve un sentiment tout à fait étrange en rencontrant au bout de l'Europe un peuple qui, marchant au milieu du désordre le plus complet dans son administration morale et physique, continue sa route dans la vie des empires avec cette même tranquillité, ce pas aussi régulier qu'il pouvait l'avoir sous Charles-Quint, lorsqu'il allait par l'univers à l'abri de la bannière de la force et de la puissance. Il n'avait pas changé. Le système héréditaire était là dans sa plus entière vigueur: le mal héritait du mal, le bien héritait du bien. Le duc de l'Infantado succédait aux huit duchés, aux vingt-sept titres de son père, comme le bandolero de Valence avait pour héritage le poignard et le couteau du sien. C'était un ordre dans le désordre tout à fait digne d'une profonde observation. J'étais jeune alors, mais, quoique je n'eusse que vingt ans, j'aimais à observer. Et puis j'avais près de moi un ami dont les rares lumières étaient précieuses pour me guider dans mes observations. Combien je me trouvais heureuse de les avoir faites avec une scrupuleuse sévérité, lorsque je me

trouvai en Espagne, six ans plus tard, au milieu du bouleversement général, de l'incendie de tout ce pays, que nous avions allumé de nos propres mains. Lorsque je serai à ce moment, je rapporterai une conversation que j'eus à Saint-Cloud avec l'empereur. Elle le frappa à un tel point que je sais qu'il dit le même soir :

— M^me^ Junot m'a dit, sur l'Espagne, des paroles si étranges que je croyais qu'elle extravaguait! *Mais ce pourrait bien être* nous *qui fussions des fous.*

Ceci fut dit à un retour de Bayonne en 1808, au mois d'août. A cette époque je ne connaissais l'Espagne que comme elle était avant l'invasion. Je la voyais comme je l'avais vue. Il y avait, surtout en *Castilla Vieja*, en 1805, un sentiment pour l'empereur, qui tenait vraiment de l'affection. Je parlais donc d'après ce que *j'avais vu et senti*, et ce que l'empereur *avait vu et senti* en 1808 et 1809 ne s'accordait guère avec mes paroles, et pourtant tout était conséquent.

Les coches de colleras ont été trop souvent décrits pour que j'en fasse ici une nouvelle peinture. Je dirai seulement ma terreur lorsqu'à une descente rapide, bordant un précipice de trois cents pieds de profondeur, dans une route fort belle et pavée de grandes dalles à la manière des voies romaines, car c'est encore un des beaux héritages de l'Espagne, le mayoral lança ses sept mules pour qu'elles en usassent à leur caprice et volonté. Or, comme ces dames ne tiennent à la voiture, comme on le sait, que par une simple corde qui vient se rattacher à la cheville-ouvrière, mais qui du reste n'est aucunement fixée au timon, que même on enlève, on peut juger de l'effroi qu'on éprouve en se voyant à la merci de ces bêtes

quinteuses et singulièrement fantasques et contrariantes. La voiture de ma fille surtout, aussitôt que je la vis entraîner avec cette rapidité étonnante, me causa un saisissement et un serrement de cœur qui voilèrent mes yeux et me rendirent froide. Je voulus crier, je poussai même un cri perçant, mais je ne pus recommencer, mon gosier s'était contracté. Arrivés au bas de la montagne, le *mayoral* et son *zagal* étaient à peine essoufflés, quoiqu'ils eussent suivi à pied leurs méchantes péronnelles de bêtes; ils se mirent à rire en voyant ma figure consternée et vinrent à la portière en tendant la main.

— Qu'est-ce donc qu'ils veulent? demandai-je à mon interprète.

— Ils demandent *la bonne main* à votre Excellence, comme en Italie, me dit l'homme, parce qu'ils ont été bon train en descendant.

— *Para bendir su ecclencia*, dit le mayoral en venant à ma portière la main tendue vers moi et essuyant son front, comme s'il eût fait la plus belle besogne du monde. On me dit que c'était l'usage et qu'il fallait lui donner. Mais je lui aurais plutôt adressé des injures que donné de l'argent, si j'avais suivi mon mouvement.

Rien n'est comparable à cette première vue d'un pays si étrangement opposé au nôtre, et par ses coutumes, et par son langage, et par ses mœurs. L'Angleterre, séparée de la France par le détroit, est bien moins différente de notre pays que l'Espagne ne l'était du dernier village de la France, situé sur le bord de la Bidassoa. Je partis le matin de Saint-Jean-de-Luz et fus coucher à Irun, misérable bourgade de l'autre côté de ce bout de ruisseau, ou plutôt de ma-

rais, pour parler plus juste, dans lequel est cette île de la Conférence, où le ministre fripon disait au ministre honnête homme : *Il n'y a plus de Pyrénées.* Une semblable parole dite en 1660 devait faire espérer qu'en 1805 on trouverait au moins vestige de quelques rapports entre les deux peuples; mais il n'en existait aucun. Et bien plus, malgré l'alliance apparente qui était grandement mise à découvert depuis le Directoire, malgré cette fraternité qui semblait établie entre les deux nations, je m'aperçus que les deux peuples n'étaient pas amis dans la frontière. La curiosité que nous inspirions n'avait rien de bienveillant, et je suis sûre que dans les *posadas* on nous faisait payer le *ruido de casa* bien plus cher qu'à un Italien, et peut-être même qu'à un Anglais, bien qu'il fût hérétique.

En passant à Buytrago, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner, je demandai à voir un château qui avait appartenu au duc de l'Infantado. J'avais par un hasard singulier une relation fort étendue de ce que cette habitation était en 1680. Le curieux de la chose était surtout de la posséder. Je voulais donc juger de la vérité de la voyageuse. Mais hélas! ce n'est pas en Espagne qu'un château résiste cent vingt-cinq ans. Je ne vis que des ruines. Et pourtant en 1680, il existait alors des choses précieuses dans cette maison. Il y avait, entre autres raretés, un tableau qui représentait la princesse d'Éboly, cette femme dont la beauté et l'esprit captivèrent Philippe II. Le duc de l'Infantado descend en ligne directe, par les femmes il est vrai, mais en Espagne, cette différence est nulle et ne fait rien; aussi dit-on : descendre *en ligne directe*, bien que cette ligne soit féminine. Le duc de l'Infan

tado descend donc de ce don Ruy Gomez de Silva, que Philippe II fit duc de Pastrane et prince d'Éboly. Je savais que ce tableau existait. Mais le château, n'étant jamais habité, n'était plus que des ruines assez peu sûres même à parcourir, à ce que me dirent l'alcade et le curé que je questionnai. Le curé parlait français et j'en fus très contente. Il connaissait l'histoire de ce tableau, que, du reste, j'ai retrouvé dans le palais du duc de l'Infantado à Madrid, avec son même cadre d'argent ciselé dans lequel on retrouve encore des traces de dorures. La princesse d'Éboly, alors maîtresse de Philippe II, y est représentée assise sous un pavillon attaché à quelques branches d'arbre. Elle vient de se lever, et plusieurs amours préparent tout ce qui est nécessaire pour une toilette de chasse. La princesse était ravissante de beauté. Mais elle ne pouvait être bonne, puisqu'elle a aimé Philippe II. Elle avait aussi été placée dans un autre tableau que je savais avoir été également à Buytrago et c'était surtout celui-là que je désirais voir, parce qu'il s'y trouvait un homme célèbre, c'est don Carlos. Ce tableau existait encore en 1804, dans la famille de l'Infantado. C'était une chose précieuse et que je désire que les malheurs de la guerre lui aient laissée. Ce tableau représentait l'entrée de la reine Élisabeth de France à Valladolid lorsqu'elle fut y chercher un trône et un tombeau. Don Carlos y est représenté à cheval, ainsi que la reine, car alors les reines d'Espagne faisaient toujours ainsi leur entrée. Don Carlos était vêtu de blanc avec un pourpoint tailladé et tout brodé de pierreries ; sur sa tête, il avait un petit chapeau relevé sur le côté et tout couvert de plumes blanches. Le prince était pâle et assez beau ; il avait

les cheveux blonds et même un peu hasardés, mais pas autant que son père et son aïeul. Ses yeux étaient bleus, et si le peintre ne l'avait pas flatté, ils étaient beaux. La reine était vêtue d'une robe de satin bleu dont le corps de jupe était en velours découpé sur du brocart d'or, montant jusqu'au col et boutonné par de gros boutons de rubis. Les manches étaient fort étroites avec de grands ailerons aux épaules, et les manches, aussi longues que sa jupe, pendantes à partir de l'épaule et se rattachant aux côtés avec des roses de diamants. Un très grand vertugadin, qui devait être fort incommode à cheval, soutenait sa jupe de satin bleu tailladée en bâtons rompus sur du brocart d'argent. Elle portait une fraise très haute et très roide, dans laquelle s'enchâssait un très joli visage. Sur sa tête était un petit chapeau de velours noir dont le bord n'avait pas plus d'un doigt de largeur et dont la forme était presque juste à sa tête. De gros diamants formaient une sorte de cordon pour le fixer, et sur le côté gauche était un petit bouquet de plumes blanches attaché avec une aigrette de pierreries. Sur son corps de jupe, on voyait une foule de chaînes en perles d'une extrême grosseur et de pierreries qui devaient être admirables. Une chose qui me frappa, fut le mouchoir qu'elle tenait à la main en même temps que la bride de son cheval. Ce mouchoir était brodé presque en entier, comme le serait un mouchoir de nos jours fait pour une élégante qui n'aurait pas fort bon goût. La seule différence, c'est qu'il y avait du fil d'or passé dans la broderie. Sur un balcon, on voyait le roi Philippe II avec son regard sinistre, ses cheveux roux déjà blanchissants, son visage long et blême, vieux, ridé et laid. Il portait un

habit de velours noir avec le collier de la Toison d'or, et paraissait poursuivre de son œil faux et méchant les malheureuses victimes qui passaient au-dessous de lui. Ce tableau, dont j'ignore le nom d'auteur, est d'une bonne peinture. Et cela est naturel. Cette époque était celle de la renaissance des arts et l'Espagne fut grandement privilégiée par les grands talents qui donnaient alors le produit de leur savoir. J'ai placé ici la description de ce tableau, parce qu'il devait, selon mon itinéraire, se trouver sur mon chemin en allant à Madrid. Je devais aussi trouver le château de Lerma, sur un coteau à quelques centaines de toises de la bourgade qui porte ce nom. Ce château, bâti par le cardinal de Lerma, et dans le temps où il fut construit, offrait l'aspect d'une habitation royale, avec ses triples arcades, ses pavillons, ses cours spacieuses; et tout ce que le faste le plus ambitieux peut produire avec de l'argent et de la puissance, était réuni dans cette habitation d'un *privado*[1]. Mais je ne trouvai plus que des bâtiments presque ruinés. Ce château appartenait, comme il appartient encore, au duc de l'Infantado. Je ne parlerai pas maintenant de Burgos, de Valladolid, parce que Junot m'attendait à Madrid, et que je ne vis toutes ces villes que lors de mon retour en France. Je ne les vis même avec le détail qu'elles méritent que dans le temps *de ma campagne*, lorsque je les habitai plusieurs mois, mais avec le sentiment que devait produire le souvenir des années antérieures, et surtout celui du caractère original que la guerre lui fit prendre. C'est pourquoi je pense que la relation de mon voyage en Espagne offrira plus

[1] Ministre favori.

d'intérêt, prise à l'époque de mon ambassade en Portugal.

J'arrivai à Madrid le dix de mars, à trois heures de l'après-midi. Junot, qui était prévenu, vint au-devant de moi avec le général Beurnonville, notre ambassadeur à Madrid. J'avais connu le général Beurnonville à Paris et je fus charmée de le voir. Après que Junot m'eut embrassée ainsi que sa fille, il m'annonça qu'Alphonse Pignatelli ne nous avait pas menti en nous prévenant que sa maison était à peine logeable.

— Figure-toi une sorte de *posada* un peu mieux arrangée que le reste, mais n'ayant pas même une chambre convenable.

— M^me^ de Beurnonville est aux regrets, me dit alors le général, de ne pouvoir vous offrir un logement à l'ambassade de France. Mais nous sommes aussi fort mal, et nous-mêmes nous en sommes à la plainte.

Tout cela se disait en chemin vers la calle del Clavel, où était située la maison d'Alphonse Pignatelli. Les deux ambassadeurs étaient montés dans ma voiture et nous arrêtâmes enfin devant notre demeure temporaire. Je vis d'abord une maison blanche, ayant tout à fait l'aspect d'une maison anglaise. Une petite porte, ainsi qu'on en voit beaucoup à Madrid comme à Londres, quelque différence qu'il existe d'ailleurs entre les deux villes, un marteau en cuivre parfaitement luisant, puis un charmant petit vestibule éclairé par un jour doux, pavé en marbre et bien sablé comme dans une habitation flamande. L'escalier était, ainsi que la maison elle-même, petit, mais élégant et de bon goût. Nous arrivâmes ensuite dans une antichambre, une salle à manger. Tout cela est charmant.

Le salon, la chambre à coucher, tout était parfaitement simple, ce qui, dans un pays où la moindre chose est dorée comme un calice, devait faire paraître cette maison fort peu convenable pour un homme comme don Alphonse. Le lit de la chambre à coucher était une corbeille en bronze doré, de laquelle paraissaient sortir une grande quantité de fleurs admirablement ciselées. Au-dessus était passé, dans un anneau doré, un immense voile de gaze pourpre, brodé d'une lame d'or de la largeur d'un doigt, descendant en façon de rideaux, et formant ce qu'on appelle dans les pays chauds une *mousliquaire*. Les matelas du lit étaient en satin blanc; la tenture de la chambre en nankin des Indes, avec une large broderie en laine pourpre, formant des arabesques. De grands divans, des meubles parfaitement *confortables* complétaient l'ameublement de cette charmante retraite, que des tableaux de prix, de belles porcelaines, des bronzes de France, achevaient de faire la plus agréable habitation qui fût bien certainement à Madrid, après les deux maisons de la famille d'Ossuna et celle de la marquise d'Arriza.

Ces deux messieurs s'amusaient de mon étonnement. Junot me dit qu'il avait organisé cette petite conspiration pour me donner le plaisir de la surprise et, dans le fait, elle fut entière, car, d'après ce qu'Alphonse m'avait dit à Paris et ce que m'avait confirmé Junot, je m'attendais à trouver une maison de garçon, mal en ordre, et *inlogeable*.

M^me^ de Beurnonville venait de se marier. Elle était une demoiselle de fort grande maison. Son père était le comte Louis de Durfort, frère du *Beau Durfort*. M^me^ de Beurnonville avait été parfaitement élevée.

Elle était douce, son esprit avait une finesse tout agréable, d'une malice qui jamais n'était offensante. Je n'ai vu à personne ce désir de plaire qui guidait toutes ses actions tout en conservant néanmoins de la dignité. Elle était non seulement considérée à la cour de Madrid, mais fort aimée. Sa réputation était également parfaite à Venise, où elle avait passé une partie de sa jeunesse. Son frère, le comte Amédée de Durfort, et sa sœur Amélie de Durfort, étaient tous deux avec elle. Le général Beurnonville[1] avait eu le

[1] Une réclamation des plus bizarres m'a été faite par la famille du général Beurnonville. Dans l'un de mes précédents volumes, j'ai dit qu'il *s'appelait lui-même* l'Ajax français, et non pas qu'il s'était nommé lui-même ainsi, chose fort différente. Je suis malheureuse d'avoir été assez sotte pour ne pas exprimer non seulement ma pensée, mais la vérité. Je n'ai pas lu les onze ou douze biographies que l'on m'a envoyées copiées avec une belle et parfaite écriture; mais j'ai le plus profond respect pour la personne qui me les a adressées et je n'en mets aucune en doute. Le moyen d'abord de le faire? Elles sont en partie tirées des journaux du temps, et je ne discute pas leur parfaite autorité. Mais ce que je persiste à dire, c'est que M. le général Beurnonville, parlant à ma personne, à Madrid, m'a dit plus de vingt fois, en citant tel homme de notre armée que l'empereur venait de nommer maréchal :

— Vous conviendrez qu'il est dur de voir un blanc-bec comme ce petit Murat, comme ce Lannes, devenir des puissances de l'armée, tandis que je demeure dans l'obscurité, moi qui les ai faits sous-lieutenants, eux qui étaient à peine sous-officiers quand j'étais ministre, général en chef, quand on m'appelait l'Ajax français!

Voilà ce que je puis certifier, parce qu'il n'y a point erreur. J'ai une très bonne mémoire et me rappelle parfaitement ce qui me frappe dans une conversation. Et certes, ce mot était de nature à le faire.

bon esprit d'apprécier l'entourage que lui offrait sa nouvelle famille.

Une personne qui leur était étrangère, mais que ses relations mettaient en rapport avec eux, était le premier secrétaire d'ambassade, M. de Vandeuil. Je le classe dans le petit nombre des personnes dont le souvenir m'offre à la fois un aspect de bonté loyale et d'esprit juste, et toujours d'accord avec la raison. M. de Vandeuil est le petit-fils d'un homme célèbre et n'avait aucun des inconvénients de son alliance, c'est-à-dire que, comme beaucoup de rejetons de gens illustres, il ne vous jette pas à la tête la célébrité de son aïeul. Et cependant elle en vaut la peine, car cet aïeul est Diderot. M^me^ de Vandeuil est sa fille.

La cour avait quitté l'Escurial pour Aranjuez lorsque j'arrivai à Madrid. Le printemps était alors dans toute sa pompe et ce moment de l'année était le plus favorable pour voir cette charmante retraite royale. Déjà en traversant la Castille j'avais foulé les plantes les plus odorantes et les plus rares dans notre flore parisienne. Les champs des environs de Burgos m'offrirent à mon passage de vrais trésors en histoire naturelle. La province de Guipuscoa et Alava est encore plus riche, parce qu'il s'y joint des minéraux admirables. J'ai trouvé près de Buytrago deux grenats et un cristal de Titan, que j'ai fait tailler ensuite et qui étaient fort beaux. Un des principaux ornements de ces prairies, objet déjà fort rare en Espagne, c'est l'asphodèle (*asphodelus ramosus*). Une autre plante, qui fleurit dans toute l'Espagne, est un thym très odorant (*thymus mastichina*). On le retrouve dans toutes les provinces. J'aimais la botanique avec passion, et j'avoue que je fus agréablement surprise de

trouver un aussi charmant moyen de distraction dans mon long voyage. En entrant en Espagne, je m'étais persuadée que je ne rencontrerais que des rochers. J'étais loin de m'attendre à ne marcher que sur un tapis diapré, brodé des plus belles fleurs. Les deux Castilles, mais principalement la Vieille, sont une mine féconde pour les naturalistes. C'est en Espagne que je vis pour la première fois, près de Burgos, à Quintanapalla, mauvais et affreux village, le chêne vert appelé *quercus Bellotas*, et une autre espèce de ces chênes que Lamarck appelle *quercus Lusitaniæ*[1]. Elle produit la vraie *bellota*, le gland doux qui peut se manger.

Autour de Madrid la nature est moins belle, le sol est ingrat, le terrain nu et ouvert; et cette vaste plaine qui l'entoure n'est interrompue dans sa monotonie que par quelques collines arides et sans arbres, si l'on en excepte l'olivier et le chêne vert, tous deux bien plus propres à rendre un paysage triste que pittoresque. En remontant le Mançanarez, on arrive à un bois de chênes verts qui s'étend jusqu'au Pardo, château de plaisance où se rendait souvent Charles III. Voilà le seul côté de Madrid auquel je trouvai de l'agrément. Les montagnes sont là plus rapprochées et forment un contraste avec la plaine, qui est assez agréable. Il y a un peu d'ombrage et des troupeaux de daims très nombreux. Le château de chasse, soit qu'il fût abandonné comparativement à ce qu'il était sous Charles III, me parut triste et désert, et, comme toutes les maisons royales d'Espagne, n'ayant rien qui rappelât la souveraineté.

[1] D'autres le nomment *Quercus Valentina*.

A l'époque où je fus en Espagne pour la première fois, les habitudes de la cour étaient encore celles qui lui avaient été données par Philippe V, qui lui-même les avait apportées de France. Madrid était abandonné toute l'année par la cour. Elle habitait Aranjuez, lieu admirable, dans une position toute champêtre et vraiment romantique. Il est situé dans une belle vallée sur le Tage, au sud-ouest de Madrid. Tout ce qui entoure l'habitation royale n'est que verdure, embrage et fleurs. Mais le peu de soin que l'on prend des canaux et des eaux qui circulent dans ces belles prairies, rend le séjour de la cour impossible dès que les chaleurs se font sentir. Aussitôt que le mois de mai est écoulé, la famille royale quitte Aranjuez et part pour le sitio de *la Granja* ou *San-Ildefonso*, mauvaise imitation de Versailles, entreprise par Philippe V. La Granja est située au nord de Madrid sur la pente d'une chaîne de hautes montagnes. Cette position rend ce sitio une demeure en effet convenable pour l'été Aussi la famille royale y passe-t-elle juin, juillet et août. Le troisième sitio est *San-Lorenzo* ou l'Escurial. C'est à lui que Philippe II a donné le cachet de son farouche et âpre caractère. L'histoire de son règne est écrite sur ces murs noirs, cette masse de pierres présentant à la fois un palais et un monastère, mais sans aucune majesté, et sans l'austérité et sans cette physionomie religieuse que doit avoir un cloître. Il forme la résidence royale depuis septembre jusqu'en décembre, c'est-à-dire, pendant le temps le plus froid de l'année. Et cependant, comme l'Escurial est bâti dans un site ouvert sur la pente du Guadarrama, le climat y est très rigoureux. Les vents y règnent surtout avec violence. Les montagnes qui l'entourent

sont formées de rochers nus et brisés. La nature est morte près de ces régions couvertes d'une neige éternelle, ou bien de ces rochers sans cesse frappés par un soleil ardent. Je reviendrai sur l'Escurial lors de mon retour en France. C'est alors que je l'ai vu très en détail, m'y étant arrêtée trois jours. Quant à présent, j'ai voulu donner une idée des habitations que la famille royale parcourait. En parlant d'une aussi bizarre manière d'arranger la vie, il était nécessaire de donner le *portrait*, si l'on peut parler ainsi des lieux de *campement*, d'une famille royale *nomade*.

Junot ayant pris toutes ses mesures et fait tout ce qui lui avait été ordonné, je demandai à être présentée, et je le fus, au roi et à la reine d'Espagne, ainsi qu'au prince et à la princesse des Asturies, le 16 mars de l'année 1805, la cour étant à Aranjuez. Comme je ne devais pas demeurer à Madrid, et que ce n'était qu'en passant que je rendais mes devoirs à la reine, je ne fus pas présentée par mon ambassadrice, mais je fus en *confidenzia*, c'est-à-dire *en intimité*. Cette présentation porte avec elle un cachet assez singulier pour que j'en parle en détail, ainsi que je vais le faire plus loin.

CHAPITRE XV

Physionomie de l'Espagne et du Portugal avant la guerre. — L'empereur attache une grande importance à être l'allié de ces deux pays. — Fanatisme national des Espagnols. — Détails sur la famille royale et le prince de la Paix. — Parallèle de ce dernier avec Orloff, favori de Catherine. — Impôt sur les voitures. — Beauté des routes. — Inscriptions. — Recherches historiques et statistiques sur Madrid. — Mme de Beurnonville. — Son aimable réception. — Pourquoi les lumières de la civilisation pénètrent difficilement en Espagne. — Dévotion des femmes espagnoles. — Passion des Espagnols pour les spectacles, les joûtes, les tournois — Mot du comte d'Aguilar. — Orgueil castillan. — La duchesse d'Ossuna. — Les marquises de Santa-Crux et de Camarasa. — La marquise d'Ariza. — Mme Carrujo. Sa fille Mme la comtesse Merlin. — Mes douze premières années. — La marquise de Santiago. — Ses ridicules. — Le sourcil postiche.

Je vais donner un aperçu de ce qu'étaient Madrid et l'Espagne à l'époque où je les ai vus avant la guerre; avant même que les intrigues de quelques hommes obscurs eussent fait tomber ce royaume dans les pièges qui lui furent tendus de toutes parts, et qui, en irritant contre nous l'esprit du pays, en ont totalement changé l'aspect non seulement moral, mais physique. Le Portugal sera soumis par moi à la même enquête de souvenir. Je le peindrai comme je l'ai vu. Les notes et les correspondances que j'ai sous les yeux en ce moment, en aidant mes souve-

nirs, me rendent cette tâche plus facile qu'aucune autre[1]. A l'époque où je vis l'Espagne en allant à Lisbonne, tout était tranquille et ne faisait présumer aucune invasion dans le pays, surtout de notre part. L'alliance de la France, au contraire, avec l'Espagne était plus étroite que jamais. On armait dans tous les ports de l'Andalousie pour joindre la flotte espagnole à la nôtre. Junot était spécialement chargé de dépêches secrètes à cet égard. Il devait entretenir le prince de la Paix relativement à cette alliance, dont l'empereur faisait alors un grand cas. La marine espagnole était encore formidable; elle l'était surtout moralement; le combat de Trafalgar n'avait pas eu lieu.

La société de Madrid avait aussi dans ce temps un aspect et une couleur que l'on n'y retrouve plus. C'est un beau tableau, toujours du même maître, mais retouché par un élève dont la manière différente forme des taches dans l'ouvrage. L'Espagne, avec sa couleur véritablement locale, ses usages singuliers mais adaptés au pays, les coutumes faites pour le caractère de ses habitants, tout, jusqu'à ce costume que les femmes étrangères étaient obligées de prendre sous peine d'être insultées si elles sortaient le matin sans l'avoir revêtu, tout en eux me plaisait et m'attirait.

Un autre coup d'œil observateur que je suis aussi très heureuse d'avoir été à portée de donner dans le temps dont je parle, est celui qui m'a fait connaître la famille royale et l'homme qui gouvernait l'Espagne

[1] Je ne m'arrêterai pas à faire une *relation* de mes voyages en Espagne et en Portugal. Mais chacun *voit* avec des yeux différents. Mes impressions sont à moi; je ne donne que celles-là.

à cette époque avec un sceptre de roseaux au bout desquels se trouvaient quelquefois des pointes de fer aiguës qui blessaient vivement cette nation généreuse. Le prince de la Paix est une de ces figures bizarrement célèbres qui ont un renom fameux sans que rien le légitime. Nous avons vu la même chose en Russie. Orloff fut attaché à la renommée de Catherine par un lien sinistre. Toutefois la renommée de cette femme, quelque injuste qu'elle ait été, avait une lumière sanglante qui en faisait un phare au milieu de ses déserts. Orloff était auprès, et quelques jets de cette lueur l'avaient éclairé. Mais l'histoire du prince de la Paix est un des plus curieux résultats de l'effet que peut produire une liaison illégitime. J'ai eu beaucoup de détails sur lui et sa vie en général pendant mes différents séjours en Espagne. Je les donnerai, ainsi que l'opinion que Junot eut de lui après une correspondance assez longue qu'il entretint avec lui et dont il m'est demeuré des lettres de la propre main du prince de la Paix et écrites en castillan.

J'ai déjà dit combien je fus frappée de l'espèce de désolation qui régnait alors autour de Madrid. Depuis que j'avais quitté le lion de pierre qui désigne la séparation de la Nouvelle et de la Vieille-Castille, je n'avais vu qu'un pays aussi nu, aussi aride qu'un désert. Ni jardins, ni châteaux, ni culture, ni maisons de plaisance, rien qui annonçât une grande ville. Ce lion de pierre, portant une inscription, est à l'entrée d'un chemin, le plus admirable que j'aie vu. C'était la voie romaine dans les beaux temps de Rome, alors qu'elle laissait des vestiges de sa grandeur dans des pays reculés, où elle se retrouve encore après plus de deux mille ans. Notre artillerie,

celle des Espagnols, le passage continuel de nos troupes ont fait un tort considérable à ces belles routes et c'est encore là un de ces souvenirs qui ne peuvent plus être renouvelés maintenant. L'inscription du lion est ainsi conçue :

FERNANDUS VI,
PATER PATRIÆ,
VIAM UTRIQUE CASTILLÆ
SUPERATIS MONTIBUS FECIT.
AN. SALUT. M.DCCXLIX,
REGNI SUI IV.

Ce Ferdinand VI était le fils de Philippe V et de la princesse Farnèse. Il est étrange que la vanité porte à faire un monument aussi fastueux avec une inscription pour signaler quelques lieues de chemin fait au milieu d'un pays dans lequel on ne trouve pas une maison, pas une trace de culture, et puis de s'appeler avec cela le père de la patrie.

Mais si rien n'annonce la capitale de l'Espagne en s'approchant d'elle, on est frappé en entrant dans la ville et en la traversant. Ses rues sont larges, droites. La rue d'Alcala, où logeait l'ambassadeur de France, dans l'hôtel du comte del Campo d'Allange, ambassadeur, à l'époque dont je parle, d'Espagne à la cour de Lisbonne, est une des plus belles rues de l'Europe. C'est notre rue Royale, mais pendant un espace du triple de longueur au moins, et terminée d'un côté par la magnifique promenade du Prado et le beau palais du duc d'Albe[1], et de l'autre par la porte del

[1] A l'époque où j'étais à Madrid la première fois, ce palais immense était commencé depuis longtemps et menaçait de tomber en ruine avant son entière construction.

Sol. La grande Rue, celle de Tolède, dont il est parlé dans *Gil Blas* et dans les romans espagnols, la rue d'Atocha, sont plus belles qu'aucunes de celles de Londres et de Paris.

Madrid ne fut longtemps qu'un petit bourg inconnu appartenant aux archevêques de Tolède. Ce fut Philippe II qui en fit le premier un lieu de résidence royale. Il fut séduit dans le choix qu'il fit de Madrid par la salubrité de l'air, malgré son inconstance et celle de ses eaux. Elles sont abondantes. Dans presque tous les quartiers de la ville on voyait des fontaines qui, par exemple, étaient toutes détestables comme exécution de sculpture et de dessin, chose assez extraordinaire à une époque qui était celle de la renaissance et où l'Espagne acquérait les plus beaux chefs-d'œuvre de tous les arts. Je me rappelle qu'en voyant surtout la fontaine d'une petite place irrégulière nommée *Anton Martin*, je ne pus m'empêcher de rire. C'était un assemblage de *choses*, car en vérité les objets ne peuvent être définis, qui ressemblait à un amas fantastique formé par un lutin. Il en était de même de la fontaine qu'on voyait sur la place appelée, je ne sais trop pourquoi, *Puerta del Sol*. Je crois que sous le règne du roi Joseph, elles ont disparu toutes deux. Je ne parle pas ici des fontaines du Prado, c'est une chose à part. Du reste, en ma qualité de buveuse d'eau, j'ai parfaitement apprécié la bonté remarquable de celle que donnent ces fontaines. Elle est excellente. Cela vient, je crois, de la grande quantité de détours qu'elle est obligée de parcourir.

Après quelques heures de repos, j'allai à l'ambassade de France, où je fus reçue par l'ambassadrice, M^me^ de Beurnonville, dont j'ai déjà fait le portrait. Je ne puis

trop me louer de ses prévenances et de la manière aimable avec laquelle elle m'a accueillie. Elle était fort bien vue à Madrid, où sa naissance lui avait assuré d'avance une réception favorable. Dans un pays où la noblesse est *tout*, il était d'une haute importance que la femme au moins de l'ambassadeur fût à l'unisson des idées du pays. L'impression que produisait l'empereur par la magie de sa gloire et qui se réflétait sur ses généraux, n'était pourtant pas suffisante, et cela je l'ai vu, pour contenir l'opinion des personnages même les plus élevés. Un préjugé aussi profondément enraciné ne peut recevoir en un jour une nouvelle greffe et porter à l'instant son fruit. La preuve en est positive. Nous avons bouleversé l'Espagne, nous l'avons occupée six années; nous lui avons imposé un roi, un code, des opinions. Qu'a-t-elle pris, qu'a-t-elle gardé? Des germes de volonté libérale? Croit-on donc en France qu'il n'y avait pas en Espagne, et depuis longtemps, des esprits droits à côté des esprits fourchus? des hommes qui tendaient à redresser les opinions et les pensées féodales et superstitieuses? J'aurai plus tard l'occasion d'en fournir des preuves. J'ajouterai même une singularité qui peut faire l'objet d'une profonde réflexion. C'est que plus tard, lorsque j'y revins avec une armée rapportant cette volonté tyrannique que l'empereur avait commandé à ses généraux en chef d'exercer sur l'Espagne pour la dompter, je puis affirmer que je trouvai une différence totale dans les esprits.

J'ai beaucoup vu un chanoine nommé don Andrès Macañaz. Cet homme avait du Romain ou, plutôt, du Spartiate dans l'âme. Eh bien, il avait arrêté la publication d'un ouvrage fort remarquable sur la liberté

des peuples et sur les droits de quelques villes de la Vieille et de la Nouvelle-Castille, tout à fait copié sur la Constitution de don Juan de Padilla et capable de renouveler la *Germanada*. Cet ouvrage, qui même aujourd'hui pourrait passer pour être l'œuvre d'un homme du mouvement et d'un homme passionné, lui parut hors de son lieu dans un moment où les Espagnols, loin de chercher des défauts à leur souverain et à leur forme de gouvernement, devaient au contraire les dissimuler aux yeux du conquérant, qui prendrait le prétexte de l'expression de leur malheur pour venir à leur aide. Cette pensée, sans doute exagérée peut-être, mais au fond juste et positive, a été celle de beaucoup d'Espagnols instruits, et a fait faire un pas rétrograde immense à la lumière qui devait se répandre dans la péninsule, mais par les soins de ses propres enfants. J'ai la plus haute admiration pour le caractère espagnol. Je l'ai étudié à différentes époques, je l'ai vu ce qu'il est, c'est-à-dire grand et capable des plus généreux et des plus remarquables efforts. Lorsque je fus en Espagne en 1804, ainsi qu'en Portugal, voici l'impression que me firent les deux peuples. Cette impression n'est pas le résultat de mes souvenirs consultés aujourd'hui, après avoir traversé toute l'époque des guerres de la péninsule, elle est transcrite d'après mes lettres de ces deux années 1804 et 1805.

Voilà comme j'ai vu l'Espagnol avant que notre invasion ait altéré une partie de son caractère et lorsqu'il était encore dans son repos et dans son état naturel.

J'ai remarqué en lui de grandes vertus et de grands défauts; mais il est rarement vicieux, et alors ses

vices sont plutôt un effet des circonstances que de sa propre nature. Les Espagnols ont une discrétion remarquable, que la patience, la colère ne font pas enfreindre, mais qui pourtant n'a rien de la dissimulation. Ils ont une grande patience; et cette vertu est peut-être ce qui nous a été le plus nuisible dans notre expédition malheureuse contre eux, parce qu'il s'y joignait un amour constant pour leur souverain, et une superstition que les moines mettaient à profit, et d'autant plus facilement que les Espagnols sont dévots de bonne foi. Du moins l'étaient-ils à cette époque. Je sais que depuis il s'est glissé parmi eux un poison dangereux pour un peuple quand il n'est pas éclairé. C'est une instruction ébauchée, apprenant l'incrédulité et *l'esprit fort*. C'est *un des dons* heureux que nous leur avons faits. La dévotion des femmes avait un caractère qui me frappa et me toucha en même temps. Elle était tout entière à la Vierge. Elles l'adorent en Espagne sous mille noms différents, et chaque jour est une fête nouvelle. En tout, la manière d'être des Espagnols dans leur religion, si je puis m'exprimer ainsi pour un sujet aussi grave, étonne d'abord. Cette grande quantité de saints, qui arrivent toujours en troupe dans leurs prières, avant que les noms de Dieu ou de Jésus-Christ soient prononcés, est assez bizarre pour étonner un Français surtout, dont la religion est simple dans son rite, comparée à celle des Espagnols.

Tout ce qu'on raconte sur l'Espagne relativement à l'horreur que les habitants ont de l'ivresse est parfaitement vrai. Avant l'invasion, j'ai traversé la péninsule dans sa plus grande longueur, et je n'ai vu que deux hommes ivres qui étaient, l'un Français et

l'autre Catalan, matelot, et ne connaissant de son pays que le nom. On voit, dans Strabon, qu'un Espagnol se jeta dans un bûcher de honte d'avoir été appelé *ivrogne*[1]. Je ne sais si aujourd'hui ils seraient aussi susceptibles. Je ne le crois pas. C'est encore une altération qu'ils nous doivent.

Mais il est une remarque essentielle à faire en parlant de l'Espagne; c'est qu'elle fut conquise et habitée tour à tour par tant de peuples différents, qu'elle a conservé une teinture de ces peuples dans les provinces qu'ils ont le plus longtemps occupées. Ce n'est donc que dans le caractère des habitants du cœur de l'Espagne qu'il faut étudier l'Espagnol. Notre dernière invasion, quelque courte qu'elle ait été, leur a laissé pour adieu des traces ineffaçables. Les vainqueurs imposent toujours avec leurs bras une portion de leur caractère. Cet amour des tournois, ce goût pour les spectacles, comme *las parejas*, les joutes de la *maestranza*, que j'écrirai plus tard, cette galanterie respectueuse pour les femmes, ce goût fastueux pour les titres, et cette habitude de parler en métaphores et en hyperboles, leur viennent des Maures, tandis que les Africains Berbères leur ont laissé la gravité dans le maintien et dans le discours, cette jalousie qui les rend vindicatifs et méfiants. Les Goths, leurs ancêtres, et ceux qui sont vraiment les fondateurs de l'Espagne, leur ont donné la franchise, la probité et la bravoure. Quant à leur superstition, je crois que la source en est à l'époque de la longue invasion, ou plutôt de l'*importation* des Romains dans la péninsule. Ils étaient bien superstitieux. Que voyons-nous aujour-

[1] *Quidam ad ebrios vocatus in rogum se injecit.*

d'hui dans Rome et dans toute l'Italie? le même défaut abrutissant la religion. La superstition n'a fait que changer de but et d'objet. L'Espagne a fait de même. Ceci, après tout, est une pensée à moi. Je la soumets à de plus habiles.

De tout ce que je viens de dire on pourrait conclure que l'Espagnol n'a pas un caractère arrêté. Je prie de remarquer que j'ai mis dans mon cercle d'observations les trois quarts de l'Espagne ayant le caractère tel qu'il existe aujourd'hui, et composé des divers éléments que lui ont légués ses divers conquérants. Maintenant ces éléments se sont coordonnés et ont produit, au contraire, un caractère formé et plus solide qu'aucun peuple de l'Europe ne peut le présenter. Le Castillan surtout, que je connais mieux qu'aucun autre, est fier, grave; il a du génie, de la force dans l'âme et de l'élévation dans les sentiments. Il a de la méfiance et n'accorde son amitié qu'après une longue épreuve; mais ensuite il est ami, et ami dévoué. En lui tout est solide et peut donner confiance. J'ai une haute estime pour tout ce qui est dans cette portion de la péninsule. Les habitants de Madrid ont fait voir, lors de la fameuse guerre de la succession, ce dont était capable un peuple fidèle et dévoué. Il est peu de monarques qui entendent un langage comme celui du comte d'Aguilar, lorsque, courroucé comme tous les Espagnols de voir Philippe V former une compagnie de gardes du corps, il lui dit avec cette franchise et cette rudesse respectueuse qui semblent aux grands d'Espagne un privilège de leur rang vis-à-vis de leur souverain :

— Si Votre Majesté avait résolu de dormir sur la plaza Mayor, elle y serait dans la plus grande sûreté.

Le marché ne commencerait qu'à neuf heures, et tous les Castillans lui serviraient de garde pendant la nuit.

Oui, je persiste à dire que l'Espagnol est un grand et généreux peuple. Quand on réfléchit à tous les moyens de répression employés pour arrêter son intelligence, combien on est encore étonné de ce qu'on trouve parmi eux! Ils ont des vices? Et quelle est donc la nation qui n'en a pas? Quel est l'homme qui en est exempt? Eh bien, l'homme est une réunion de vertus et de vices, et une nation est une réunion d'hommes. Lorsque les vertus l'emportent sur les vices qu'une administration monstrueuse a rendus inséparables de la vie sociale, et qu'une constitution vicieuse elle-même cherche en vain chaque jour à détruire ce que la nature a donné à cette nation, je trouve alors qu'il faut non seulement l'estimer plus haut qu'une autre, mais *l'aimer*. Et c'est aussi ce que j'ai fait. Je ne crains pas de finir son *panégyrique* en disant que, excepté une paresse, qui encore tient bien moins au climat qu'à des causes qui sont plus que jamais au moment de cesser, excepté un orgueil national peut-être excessif, mais qui, bien employé et dirigé par des mains habiles, peut produire des résultats gigantesques pour la gloire du pays assez heureux pour l'inspirer, excepté une profonde ignorance — encore est-elle prise ici dans un sens général, car je connais des exceptions dont nous serions glorieux — et qui est encore elle-même un des résultats terribles que l'Inquisition, qui n'est plus heureusement qu'un fantôme sans force et sans couleur, a longtemps imprimés à l'Espagne, comme suite de son effrayant pouvoir; — excepté ces *inconvénients*,

car on ne peut leur donner un autre nom, je n'ai vu dans les Espagnols, pendant les années que j'ai passées parmi eux, que des qualités et des vertus.

Le défaut qu'on peut leur reprocher, parce que n'étant pas mis à profit par un gouvernement qui pourrait en faire éclore des merveilles, il est quelquefois incommode aux étrangers, qu'il blesse et qu'il irrite, c'est leur excessif orgueil national. Il est peu d'Espagnols qui ne croient leur nation la première de l'univers, et qui ne vous le disent avec toute la politesse convenable. Ils vivent encore dans le souvenir de la conquête du Nouveau-Monde, et du temps où Charles-Quint rêvait la monarchie universelle. Ils sont, au reste, comme nous au moment où j'écris. Nous nous croyons encore au temps de la Révolution et de l'empire pour nos conquêtes et pour notre brillante valeur, comme au temps de Louis XIV pour notre urbanité et notre politesse, et nous sommes aussi loin de l'un que de l'autre, non seulement en réalité, mais par l'effet de la marche rétrograde que nous avons faite pour les deux choses. L'une, de notre propre volonté, l'autre, au commandement d'un gouvernement qui aime la paix au point de faire la guerre pour l'avoir[1]. Oh! le beau, le bon temps!

Aussitôt après mon arrivée à Madrid, je fus visitée par plusieurs femmes de la cour de la plus haute classe. Quelques-unes d'elles m'ont laissé un souvenir

[1] En parlant du silence de notre brave jeunesse, je ne prétends pas du tout l'attaquer. J'ai deux fils qui en font partie; c'est répondre à tout ce qu'on pourrait présumer. Je suis au contraire convaincue que les premiers roulements du tambour les réveilleraient aussitôt. C'est précisément cette certitude qui me fait souffrir pour ma pauvre patrie.

d'amitié et de reconnaissance que je suis heureuse de pouvoir consigner ici. L'une de ces dames vit encore, je crois : c'est la duchesse d'Ossuna. Elle avait habité longtemps Paris, et en avait les manières jointes à cette gracieuse façon des Espagnoles, qui sont charmantes quand elles sont aimables. Ses enfants avaient été élevés à Paris, et avaient reçu des leçons des meilleurs maîtres. Le marquis de Peñafiel, son fils, était élève de Gardel pour la danse, et les autres maîtres étaient tous de cette force. Les deux sœurs, la marquise de Santa-Cruz, charmante et aimable femme, et la marquise de Camarasa, avaient reçu la même éducation. La maison de la duchesse était meublée avec des bronzes et des meubles de France, et dans le goût le plus parfait. La maison de son fils, qui venait alors d'épouser la petite-fille de la duchesse de Beaufort, eût été remarquée à Paris pour sa somptueuse élégance. J'en parlerai également plus tard avec celle du duc de l'Infantado.

Une autre femme de haut rang qui fut parfaite pour moi aussitôt qu'elle apprit mon arrivée, est la marquise d'Arizza, remariée en secondes noces au marquis d'Arizza, mayordomo, mayor de la reine Maria-Luisa, et autrefois duchesse de Berwick. Son portrait, à elle-même, est inutile à retracer ici. Nous l'avons possédée assez longtemps à Paris pour en conserver le souvenir. Mais, ce qu'on n'a peut-être pas connu comme moi et comme ceux qui ont été dans son intimité, c'est sa grâce charmante, son esprit fin et remarquablement vaste et orné. Elle avait été charmante dans sa jeunesse, et il lui restait encore une si ravissante tournure, une démarche si légère et si souple, qu'au Prado, le matin, lorsqu'elle quittait

sa voiture et se promenait en basquiña élégante et *mantilla* de dentelle, l'ouvrant, la fermant avec son éventail, *por tapar los ojos*, comme disent les Espagnols, elle ressemblait à une charmante fille de l'Andalousie. Elle avait alors un fils âgé de douze ans, que nous avons vu dernièrement à Paris sous le nom de duc de Berwick. Sa femme, qui est Napolitaine, est aussi gracieuse et aimable que l'était sa belle-mère. C'est, à ce qu'il paraît, une chose héréditaire, *mais dans les femmes* de cette famille.

Une autre personne, qui fut également polie pour moi, était la marquise de Santiago. Il ne s'est jamais vu de plus étrange figure. La marquise d'Arizza m'avait promis *le palmier d'or* si je pouvais la regarder sans rire. La pauvre dame se fardait que c'était une bénédiction. Les femmes de la cour de Charles II auraient pâli à côté du rouge, auraient bruni à côté du blanc dont elle se barbouillait [1]. Ensuite de sa séance de peinture, elle se faisait une paire de sourcils bien arqués, biens noirs, plantés au-dessus de deux grands yeux qui ne se fermaient jamais, et qui s'arrêtaient sur chacun, c'est-à-dire sur les beaux Castillans de préférence, avec une fixité qui faisait douter si elle n'était pas par hasard une de ces figures de Curtius qui se serait enfuie du fameux dîner royal. Il lui arriva un jour une plaisante histoire chez la mar-

[1] Les femmes espagnoles, même en 1700, se fardaient à un degré qui n'était égalé par aucune autre nation en Europe à cette époque. C'était du *tatouage*. La fureur en était si grande à Madrid, que les bustes qu'on voyait dans la cour du palais étaient eux-mêmes fardés. Les femmes mettaient du rouge dans leurs mains, sur leurs épaules et jusqu'au menton et derrière l'oreille.

quise d'Arizza, alors duchesse de Berwick, à propos de ces terribles sourcils. On était à Aranjuez et parfaitement gai et en train de danser et de rire. La maison de la duchesse de Berwick, celle de la comtesse *del Carpio*, et celle de la duchesse de la Vauguyon, ambassadrice de France, offraient des réunions charmantes. La marquise Santiago, quoique beaucoup plus jeune alors, se fardait, se peignait comme plus tard, et avait, tout autant qu'à soixante ans, le goût des *cavalieri serventi* et des *cortejos*. Un soir elle arrive un peu tard chez la duchesse de Berwick et s'excuse en lui disant que la beauté de la soirée l'a engagée à descendre plusieurs fois la *calle de la Reyna*. Tandis qu'elle parlait, un rire général, quoique étouffé, circulait dans le salon. Sa figure déjà fort étrange l'était encore bien autrement. Elle n'avait qu'un sourcil ! Comme elle en manquait totalement, et que celui qui restait faisait une raie noire comme du velours, la disparate était complète. La marquise ne se doutait de rien. Le cortejo pas davantage. Venant du dehors, tous deux avaient les yeux éblouis par l'éclat des lumières. Enfin le rire éclata, lorsque le sourcil perdu fut retrouvé en double au-dessus de celui du cortejo.

— Eh bien ! après tout, dit la marquise, en reprenant son sourcil, je ne vois pas qu'il y ait là-dedans matière à tant rire.

Elle avait un sang-froid qui jamais ne se démentait. J'ai été témoin *auriculaire* d'une scène froidement injurieuse entre elle et une personne remarquable de la cour de Madrid, qui prétendait avoir eu plus de conquêtes à ses pieds. La marquise devint pâle ou rouge, on ne peut savoir lequel des deux, et s'écria :

— Si je le savais, vois-tu, si je le savais !

Et l'on ne peut se figurer ce qu'elle dit qu'elle ferait. Elle avait alors cinquante et quelques années, e comme les années de campagne comptent double cela faisait un siècle.

Il y avait à Madrid, à cette époque, une femme parfaitement belle, nommée M^me^ Carrujo. Elle était grande pour une Espagnole et proportionnée comme le sont toutes les femmes de ce pays, surtout lorsqu'elles sont nées dans les colonies. Elles ont alors une perfection dans les formes que ne possèdent même pas les Andalouses les mieux faites. M^me^ Carrujo était jeune et avait avec elle deux jeunes filles, dont l'une venait d'arriver de la Havane avec son père, ainsi qu'elle nous l'a dit dernièrement dans un charmant ouvrage plein de grâce et de simplicité en même temps que d'esprit et de talent, car cette jeune enfant était M^me^ Merlin. Il est facile de juger si elle devait être une gracieuse jeune fille. J'ai conservé un souvenir charmant de cette jeune et jolie mère, entourée de beaux enfants et vaine de leur beauté. Elle les mena avec elle à une fête que me donna le ministre de Hollande, M. Maynerss, et je ne l'ai jamais oublié. Pépita, l'autre fille de M^me^ Carrujo et sœur de M^me^ Merlin, était jolie aussi, mais bien moins charmante que sa sœur.

J'ai déjà parlé de la manie, car cela ne peut s'appeler autrement, qu'avait l'empereur de donner des missions avec des doubles instructions. Junot en avait reçu de lui-même et avait l'ordre de ne correspondre *qu'avec lui* pour tout ce qui regardait quelques articles qu'il avait désignés. Je ne sais si M. de Talleyrand s'en apercevait. Sans doute que oui. Un esprit aussi

délié, aussi attentif à saisir au passage ce qui pouvait l'intéresser, n'avait certes pas laissé échapper cette preuve, sinon de défiance de l'empereur, au moins de grande prudence. Il y avait alors à Paris un Espagnol à la figure atroce, à l'âme pas trop belle, qui était venu comme herboriser dans les bureaux des affaires étrangères, ou plutôt chercher dans *nos métaux*, et qui, tout en faisant de l'histoire naturelle, en préparait une terrible à l'Espagne. Cet homme, qui a été funeste à sa patrie, *soit* qu'il ait été traître, *soit* qu'il ait été stupide, en jouant les destinées de la péninsule, *soit* qu'il l'ait vendue, *soit* qu'il l'ait livrée, est don Eugenio Izquierdo. Son nom va bien à la marche tortueuse qu'il a toujours suivie, soit par bêtise, soit par friponnerie. Mais je puis affirmer, par exemple, qu'il était fort spirituel. Oh ! que cet homme a fait de mal à l'Espagne !

CHAPITRE XVI

Mon mari conçoit du prince de la Paix une opinion favorable.— Portrait de la princesse des Asturies. — Curieuse origine de la faveur du prince de la Paix. — Titre de prince conféré en Espagne aux étrangers seulement et aux membres de la famille royale. — Appréciation impartiale du prince de la Paix. — Il tient tête à l'Inquisition. — Junot se rend près du roi à Aranjuez. — Ma présentation. — Vieux restes des coutumes féodales. — Pont du Mançanarez. — Pont de Tolède. — Le château de M. Aguado à Petit-Bourg. — Ma toilette de présentation. — Cérémonial. — Proscription des gants blancs. — La camareira mayor. — La reine me fait le plus gracieux accueil. — Son portrait. — Charles IV. — Ses habitudes. — Détails intéressants sur sa vie privée. — La reine d'Étrurie. — Mon embarras. — Questions nombreuses que m'adressent le roi et la reine d'Espagne.

La cour était à Aranjuez lorsque nous arrivâmes à Madrid. Junot, qui était fort pressé de parler au prince de la Paix, le vit le lendemain de son arrivée. Le prince était prévenu qu'il avait à lui communiquer des choses importantes de la part de l'empereur Napoléon et, quoique le canon d'Austerlitz n'eût pas encore grondé, l'Espagne était l'alliée la plus fidèle de la France, autant par son intérêt que par amitié pour nous, comme on peut le croire. Mais ce mobile de fidélité est le plus puissant chez une nation comme chez un particulier. Celui-là ne trompe jamais. Le prince-roi, voulant plaire à l'empereur, fut dans cette

entrevue parfaitement aimable, et Junot en revint tout à fait captivé.

— Berthier radotait, quand il me disait du mal de cet homme-là, me dit-il à son retour. On prétend qu'il est insolent. Tous les grands s'en plaignent et moi je n'ai vu en lui qu'un courtisan tel que je me représente les hommes de la cour de Philippe V. Par exemple, il n'aime pas le prince et la princesse des Asturies, et il m'a prévenu que nous en serions fort mal-reçus. Il m'a averti que la France n'avait pas de plus grand ennemi que le prince royal. — Je suis fâché d'avoir à écrire cela. — Il a ajouté que c'était sa femme, la fille du roi de Naples, qui l'aigrissait contre nous, et cela uniquement parce que la France est l'alliée de l'Espagne.

— Ah ! monsieur l'ambassadeur, m'a-t-il dit, l'Espagne aura un jour en lui un roi qui la rendra bien malheureuse ! Cette double alliance avec la maison de Naples forme un lien qui se rattache à l'Autriche qui, de son côté, a épousé une troisième fille du roi de Naples. Toutes les femmes sont unies pour attaquer la France. Sa nouvelle gloire les offusque encore et vous ne croiriez pas que cette ligue est formée et dirigée par la reine de Naples elle-même. Notre gracieuse souveraine, que Dieu tienne en sa garde, combat cette mauvaise influence de toutes les forces de son esprit et de son amour maternel, auprès de son fils. Mais, général...

Et il frappait son cœur de la main droite en secouant la tête d'un air négatif à plusieurs reprises.

— Je suis étonnée de ce que tu me dis là, dis-je à Junot. J'ai entendu mon oncle Démétrius me parler souvent de la princesse de Naples, qui est mainte-

nant princesse des Asturies. Il l'a connue à Naples lorsqu'il y fut envoyé en mission par le comte de Provence. Elle est charmante, à ce qu'il m'a dit. Elle est belle et parfaite non-seulement comme princesse, mais comme le serait une femme du monde. Elle parle sept à huit langues, est excellente musicienne, dessine, brode. Enfin elle est vraiment une personne accomplie. Tu vois bien que c'est ton prince de la Paix qui radote.

Junot se mit à rire.

— Mais c'est toi qui radotes à ton tour, ma pauvre Laure. Pourquoi donc une princesse ne serait-elle pas *accomplie* dans le sens que tu l'entends, et la plus méchante personne du monde?

— Parce que l'on ne peut être méchant quand on s'occupe aussi activement que le fait, dit-on, la princesse des Asturies. Bien plus, on n'en a pas la volonté. Enfin je pense ainsi. Je puis avoir tort. Mais je crois qu'une femme qui s'occupe depuis le moment de son lever jusqu'à l'heure de son sommeil, de musique, de peinture, de poésie, qui aime les beaux-arts enfin, ne peut avoir dans l'âme que des sentiments élevés. Je n'en dirai pas autant de ton prince de la Paix. On prétend qu'il sait à peine écrire.

— Oh! pour celui-là, on en a menti! s'écria Junot qui était encore sous le charme. Tiens, vois, s'il est possible d'avoir au contraire une plus charmante écriture.

C'était vrai. Junot me montra un billet qu'il avait reçu du prince de la Paix le matin même. L'écriture en était espagnole, c'est-à-dire indéchiffrable pour une étrangère; mais elle était aussi belle qu'il est possible qu'elle fût.

— Elle n'est peut-être pas de lui, dis-je après l'avoir regardée.

— Comme tu es entêtée ! répondit Junot. Que t'a-t-il donc fait cet homme ? Tu ne peux le souffrir ? Tiens, regarde donc.

Et il me montra une phrase du billet qu'il me traduisit, car je ne savais pas encore l'espagnol à cette époque.

« Por mayor secreto escrivo en castellano y de mi puño », etc., etc.

L'origine de la faveur du prince de la Paix est assez curieuse pour que j'en dise quelque chose. Cet homme a été si malheureusement influent en Europe, qu'il est soumis à une enquête à laquelle lui-même ne peut se soustraire.

Don Manuel Godoï est né à Badajoz, en Estramadure. Son père était un petit gentilhomme de province, répondant pour sa qualité à ce que nous nommons en France un *gentillâtre*. Don Manuel avait un frère aîné, nommé don Luis Godoï, qui entra par faveur spéciale, je crois, du duc de l'Infantado [1], dans les gardes du corps. Don Luis était un grand et beau garçon ayant une belle tournure, dans le genre de celle de son frère. Il fut trouvé agréable par une personne qui, bien qu'elle fût placée en très haut lieu savait cependant distinguer ce qui lui convenait dans le plus bas étage. Don Luis se vit bientôt en faveur et fit venir son frère dans la même compagnie des

[1] Je n'ose affirmer le fait ; cependant je crois en être certaine. La chose serait de peu d'importance sans doute, si l'on ne se rappelait toutes les persécutions qu'éprouva, pendant la faveur du prince de la Paix, le duc de l'Infantado, cet homme dont l'Espagne pouvait être si fière.

gardes du corps. Les affections n'étaient jamais d'une durée bien longue dans le cœur ou dans la tête de celle qui l'avait distingué. Don Manuel était probablement plus beau, plus agréable. Enfin il plut. Son élévation fut rapide, et bientôt la cour d'Espagne apprit que le temps des *privados* était revenu. Mais Valenzuela et le P. Nittard, le comte-duc et le cardinal de Lerme étaient des hommes de talent et l'Espagne ne dormit pas sous leur règne d'un sommeil léthargique, dont elle ne se réveilla que pour tomber dans un abîme.

En peu de temps il fut nommé[1] d'abord duc de la Alcudia, puis *prince de la Paz*. Cette seconde dignité frappa d'autant plus, non seulement en Espagne, mais dans le reste de l'Europe, que le titre de prince n'est jamais conféré aux nationaux. Ceux que nous voyons à la cour d'Espagne avec le titre de prince, sont d'origine sicilienne ou napolitaine et relèvent de cette couronne comme princes. C'est ainsi que l'était le prince de Masserano, que nous avons connu à Paris. C'est par une grandesse attachée à un autre nom qu'ils se sont maintenus sujets du roi d'Espagne depuis que les deux royaumes sont séparés.

C'est à l'occasion du traité de paix signé en 1797 entre la république française et l'Espagne, que le duc de la Alcudia reçut cette insigne marque de faveur. Est-ce l'importance du service qu'il a rendu à sa patrie qui lui a mérité cette exception ? Le fait serait curieux. Sans doute il rendit un grand service à l'Espagne en faisant la paix. Mais qui donc avait fait

[1] Il fut nommé duc de la Alcudia en 1792, et prince *de la Paz*, en 1797.

déclarer la guerre? A cette dernière époque, il était ministre des affaires étrangères. Toutes les autres grâces, toutes les faveurs qu'un souverain peut donner à un sujet, lui furent accordées. Et dans un temps qui ne comprend pas dix années, il se vit l'homme le plus favorisé de ses maîtres que l'Espagne ait jamais vu autour du trône, et cela dans un pays où la faveur royale a le besoin de s'accorder.

Ce serait une erreur de croire, d'après ce que je viens de dire, que le prince de la Paix manque totalement de talent. Il a une conception prompte, de la facilité pour le travail, qualité rare chez les Espagnols, qui sont lents dans leur manière d'exécuter. Il a de plus des idées saines et souvent un jugement droit. Sans doute ces qualités auraient dû faire de lui un bon ministre; mais Dieu n'a pas jugé à propos que cela fût ainsi, et les résultats de son ministère coûtent encore aujourd'hui des larmes à l'Espagne.

Cependant il n'est pas méchant. Ses intentions étaient bonnes comme ministre et comme Espagnol. Plusieurs artistes furent recherchés par lui dans l'obscurité où les plaçait leur malheur, et encouragés par lui. Des voyages ont été entrepris par ses ordres, par des hommes capables de rapporter dans leur patrie des leçons de sciences et d'industrie. Il a fait construire des ponts, des chemins. Il a osé tenir tête à l'Inquisition et, dans ce combat, le plus sérieux peut-être qui ait été livré par le trône à cet autel hérissé de torches et de glaives, la victoire est demeurée au pouvoir temporel.

D'où vient donc ce malheur qui est résulté de la puissance du prince de la Paix? Pourquoi cette haine de toute une nation contre cet homme? Il faut qu'il y

ait de fortes, de puissantes raisons pour cette attaque livrée par les masses à un seul individu : jamais elles ne s'ébranlent sans cause.

J'ai dit que la cour était à Aranjuez lors de notre arrivée à Madrid. Junot y fut d'abord sans moi, mais pour des raisons que j'ignorais. Je crois même que l'ambassadeur de France ne le savait pas. Junot n'aimait pas cette façon cachée d'agir et me le dit plusieurs fois. Enfin, il fut décidé que je serais présentée le 24 de mars, en *confidencia*, c'est-à-dire sans paniers et sans le grand habit de cour.

Nous partîmes de Madrid le 23 de mars à quatre heures du soir pour arriver au *sitio* pour souper, y coucher, et me trouver toute reposée et en disposition convenable pour faire ma toilette le lendemain pour être présentée à Leurs Majestés, à une heure après midi, c'est-à-dire immédiatement après leur dîner, avant le départ du roi pour la chasse. Je ne me rappelle pas précisément dans quelle maison nous fûmes loger. Je sais bien que le ministre de Hollande, M. Maynerss, était pour quelque chose dans la bonne réception qu'on me fit dans la maison que j'occupais. Je ne sais comment il se faisait que l'ambassadeur de France n'en avait pas encore une convenable. La chose était pourtant assez d'importance, puisque le corps diplomatique est obligé de suivre la cour d'Espagne dans tous les voyages aux différents sitios dans lesquels elle passe l'année. C'est encore une coutume du temps féodal et la plus absurde du monde. Elle n'est pas, au reste, la seule. J'ignore si elle a été conservée.

En sortant de Madrid pour aller à Aranjuez, on passe le Mançanarez sur ce pont construit sous Philippe II, par Juan de Herrera, et qui fit dire à un

mauvais plaisant, que maintenant que le pont était fait pour la rivière, il fallait faire une rivière pour le pont. C'est un monument dont la renommée est fort usurpée. Le pont de Tolède, plus moderne que le précédent, et que l'on passe également pour aller à Aranjuez, est encore plus long et extravagant pour l'immense quantité de niches dont il est orné. A quelque distance, on traverse encore le Mançanarez, mais à gué, après quoi l'on se retrouve sur la magnifique route d'Aranjuez, bordée seulement par quelques tristes bouquets d'oliviers. On fait ainsi six lieues sur un chemin droit et uni comme un ruban, sur lequel vous ne rencontrez pas un cahot et que vous parcourez en volant. J'ai souvent couru la poste en France, de la manière la plus rapide, et je puis dire la plus folle, jamais je n'ai retrouvé cette vélocité, ressemblant au trait d'une flèche, avec laquelle les mules vous emportent sur la route de Madrid à Aranjuez.

C'est fabuleux. On descend ensuite dans la ravissante vallée où est le sitio royal d'Aranjuez. Du côté du nord, les montagnes qui la forment sont bordées par la *Xarama* et, du côté du levant, le Tage vient se marier à la Xarama et y serpente pendant près de trois lieues.

Tout ce que les poètes nous ont raconté de l'Arcadie, de la vallée de Tempé, des lieux les plus favorisés du ciel, ne peut approcher d'Aranjuez. A peine entré dans la vallée, on perd le souvenir des plaines crayeuses de la Nouvelle-Castille. Plus d'aridité, plus de champs stériles; partout de beaux ombrages, partout des fleurs, des prairies, des arbres chargés à la fois de fleurs, de fruits mûrs et de fruits verts. On

respire un air embaumé. C'est une autre vie, une nouvelle existence.

Le château n'est pas beau. C'est une maison de plaisance, simple même, et qui pourrait presque appartenir à un riche particulier, comme, par exemple, M. Aguado, qui certes à Petit-Bourg a un château plus beau que celui de son maître à Aranjuez. Mais ce que tout son or ne peut lui procurer, c'est la riche fertilité qui l'entoure, et cette nature si féconde, si odorante, si pleine de vie.

Cependant Aranjuez est l'œuvre, si l'on peut dire ainsi, de quatre souverains. On lit sur la façade :

Philippus II[1] *instituit : Philippus V provexit.*
Ferdinandus VI, pius felix, consummavit, an. 1752.

Charles III a fait travailler aux deux ailes, et pour que ses soins ne soient pas oubliés, on a gravé pour lui cette courte inscription :

Carolus III adjecit, an. 1775.

Le Tage entoure le palais, ou plutôt la maison, et forme, devant un parterre qui est au bas des fenêtres, une cascade artificielle très belle. Il est si près des murs que de sa terrasse le roi peut se donner le plaisir de la pêche.

Je fus ravie de l'aspect de ce beau paradis. J'aurais voulu mettre une petite robe blanche, un cha

[1] M. de Bourgoing s'est trompé en attribuant à Charles-Quint la fondation d'Aranjuez. C'est son fils qui le premier l'a habité

peau de paille, et m'en aller courir au travers de ces belles prairies, sous ces belles allées formées par des ormeaux séculaires dont l'ombrage forme à son tour des voûtes admirables de fraîcheur mystérieuse et si doucement éclairées, même au plus fort du jour qu'on ne peut s'empêcher d'être ému en y posant le pied. Tout cela tentait ma jeune tête. Il me déplaisait fort d'aller me mettre en grande toilette à midi, au milieu d'un bouquet de verdure et de fleurs. Mais il fallait faire Madame l'ambassadrice, et je m'habillai. Je mis un habit de cour *impérial*, c'est-à-dire un de nos habits. J'étais coiffée avec des diamants et j'en avais également à mon cou et à mes oreilles. J'avais voulu mettre des perles, car le jour, les diamants me paraissaient bien *écrasants*, mais au premier mot que j'en dis à la marquise d'Arizza et à ces dames, elles se récrièrent comme si j'avais voulu faire une insulte à leur reine. Je mis donc des diamants.

Mais elles m'avaient prévenue d'une chose à laquelle je ne crus pas, car je pensai qu'elles avaient voulu se moquer de moi. Elles m'avaient annoncé que la reine ne recevait jamais une femme avec des gants blancs.

— Vous aurez donc grand soin de les ôter, me dit la duchesse d'Ossuna, car cela ferait un très mauvais effet.

Je ne fis que rire de cet avertissement et, lorsque je fus habillée, je ne pensai même plus à ce qu'elles m'avaient dit, et je mis une belle paire de gants blancs. Mais quel fut, en effet, mon étonnement, lorsque, arrivée à la porte de l'appartement où la reine et le roi devaient me recevoir, la camarera-mayor s'arrêta et me prit par le bras en me faisant signe d'ôter mes

gants! Comme elle ne parlait pas du tout français et qu'alors je ne comprenais pas une parole d'espagnol, le dialogue n'était pas bruyant, mais il était animé par nos gestes. Et si la vieille dame, dont j'ai oublié le nom, avait conversé dans sa jeunesse, comme cela était encore en usage sous Philippe V, en faisant jouer ses doigts ainsi que les sourds-muets de l'abbé Sicard, elle eût été très éloquente, car je voyais que l'humeur s'en mêlait. Et voici pourquoi. C'est qu'aussitôt que j'avais vu que l'avertissement m'avait été donné à bon droit, je m'étais demandé pourquoi, moi, Française, étrangère, n'ayant aucun titre près de la cour d'Espagne, je me soumettrais à cette coutume absurde et folle. Je l'étais peut-être bien un peu moi-même de penser et de vouloir tout cela, mais je n'ai jamais eu une tête facile à conduire et une volonté fort *ductile*. Je me mis donc en insurrection contre la camarera-mayor et, retirant mes deux mains gantées, je me contentai de lui répéter :

— Nada, nada, señora.

— Señora ambaxadrice es menester, es menester.

Enfin, voyant que je résistais véritablement, elle sourit et, me prenant la main avec un peu de violence, elle se mit en devoir de tirer mes gants avec ses petites mains noires et sèches, qui formaient un contraste bizarre avec cette peau éclatante du gant. Je vis enfin le ridicule qu'il y aurait à moi de lutter avec cette vieille personne, et je me laissai déganter de bonne grâce. Elle plia très soigneusement mes gants, puis les plaça dans un rideau rouge, qui était près de la porte de la chambre de la reine. Puis, regardant mes mains, elle fit une exclamation :

— Jésus! Jésus! Muy bonitas! Oh!

Elle voulait sans doute me consoler d'entrer ainsi avec une longue traîne, des diamants et des bras nus. J'oubliais que, tout le monde étant ainsi, je n'étais pas extraordinaire. Mais j'avoue que je ne pouvais supporter l'idée d'être ainsi présentée à des souverains.

La camarera-mayor entra pour prendre les ordres de Leurs Majestés et tout aussitôt je fus introduite.

Le roi et la reine étaient fort près de la porte, et si près même qu'il me fut difficile de faire mes trois révérences. La reine vint à moi et m'accueillit avec une grâce parfaite. Elle me parla d'abord de mon voyage avec un intérêt qui pourtant n'était certes pas vrai, car elle se souciait fort peu de moi. Mais elle en avait l'apparence, ce qui était toujours d'un grand prix alors de la part d'un souverain. C'était un préjugé, sans doute, mais tout en disant, aujourd'hui même, *c'est un préjugé*, je crois que nous ferions de même et que nous dirions comme M^me^ de Sévigné :

« Mon Dieu, que *notre roi est un grand roi!* Mais il faudrait pour cela qu'il m'engageât à danser, et malheureusement je ne danse plus. »

La reine me parut encore belle. Elle commençait à être déjà grasse. Son menton se doublait, comme celui de Catherine II, ce qui donnait à sa figure une apparence de matrone. Cependant elle était coiffée à la grecque, avec des perles et des diamants nattés avec ses cheveux ou plutôt ceux de sa perruque. Elle avait la gorge nue, très découverte, ainsi que les épaules, une robe de taffetas jaune, sur laquelle on était une autre de point d'Angleterre de la plus grande beauté. Ses bras étaient nus, ornés de bracelets for-

més par de magnifiques perles, avec un cadenas qui était d'un seul rubis, plus beau que tout ce que j'ai vu en ce genre. Je ne pus m'empêcher de songer à l'aventure de mes gants en voyant les bras de la reine. Ils étaient superbes ainsi que les mains. Son coup d'œil rapide eut bientôt deviné le sujet d'un imperceptible sourire que je ne pus retenir.

— Vous avez été étonnée de ne pas conserver vos gants, madame l'ambassadrice, me dit-elle, c'est un usage dont vous ne devez pas vous plaindre, car vos mains sont faites pour être vues.

Au lieu de ce compliment, j'aurais préféré qu'elle me dit pourquoi cet usage avait été institué. J'ai eu beau le demander à cent personnes en Espagne, toutes m'ont répondu des pauvretés. Comme, par exemple, que le digne Charles IV ne pouvait pas voir une femme avec des gants blancs sans en devenir amoureux. Il était un vertueux et bon roi. Mais, en vérité, la personne qui l'aurait conquis pouvait en sûreté conserver ses gants sans être dangereuse pour la reine Maria-Luisa. Elle aurait facilement résisté à la séduction du bon roi Charles IV et lui aurait répondu, comme cette *dama de Palacios* à Philippe IV, lorsqu'il fut frapper à sa porte :

— *Baya, Baya usted con Dios, no quiero ser monja*[1].

Charles IV avait une figure et une tournure extré

[1] Toutes les fois qu'un roi d'Espagne avait une liaison intime avec une femme, elle devait se faire religieuse lorsque cette liaison cessait. C'était presque toujours à *las descalzas reales* qu'elles se retiraient. Cette coutume tomba en désuétude sous Charles II et Charles III, qui n'eurent pas de maîtresses, mais elle était encore en vigueur sous Philippe IV.

mement originales. Il était grand, ses cheveux étaient blancs et assez peu fournis. Son nez, d'une extrême longueur, n'embellissait pas un visage naturellement sans expression, mais cependant sur lequel il y avait de la bonté et un désir de bienveillance. Sa toilette n'était pas brillante lorsque j'eus l'honneur de le voir. Il portait un habit bleu, fait en frac, d'un drap assez râpé, avec des boutons de métal jaune et croisé, comme le portent aujourd'hui les jeunes républicains. Une culotte de peau de daim et des bas bleus roulés sur le genou, comme nos arrière-grands-pères les portaient il y a cent ans, avec des guêtres par là-dessus. J'appris ensuite que c'était son costume de chasse. Il prenait ce plaisir, ou plutôt cette fatigue, tous les jours de la vie, comme son père, quelque temps qu'il fît.

— La pluie ne brise pas les os, disait-il[1].

Et chaque jour, après son dîner, il montait en voiture et faisait sept à huit lieues avant d'entrer en chasse. Les ministres étrangers étaient admis, d'après l'ancienne étiquette, à faire leur cour deux fois par semaine. Le jour où je fus présentée était un de ceux où avait lieu cette demi-réception. Le roi n'en était pas plus paré, comme on le voit. Quant à la reine, elle était fort élégante, ainsi que je l'ai dit. Après m'avoir parlé de mon voyage, de ma fille, *qu'on lui avait dit être charmante*, elle aborda un singulier sujet d'entretien et me parla de l'impératrice Joséphine. Elle ne m'en dit que peu de mots,

[1] Un de ses fils étant à l'extrémité, il n'en fut pas moins chasser comme si l'enfant se portait bien : *Qu'y puis-je faire?* dit-il.

parce que je coupai court à l'entretien, mais il me fut facile de voir qu'elle avait été influencée par un jugement autre que le sien dans celui qu'elle avait porté.

— Comment s'habille-t-elle? me demanda-t-elle.

— De la manière la plus élégante et avec le meilleur goût, répondis-je. Nous prenons modèle sur les modes qu'elle porte, non pas parce qu'elle est notre souveraine, mais parce que son bon goût nous indique ce qu'il y a de plus joli et de plus gracieux.

— Porte-t-elle du rose?

Je répondis que non, et cela était vrai à cette époque. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'impératrice a porté du rose beaucoup plus tard. Mais je ne me rappelle pas lui en avoir vu porter pendant les années du consulat et les premières de l'empire. Pourquoi cela? Il me semble que le rose lui aurait été aussi bien qu'à une figure fanée de vingt ans ou bien à une femme dont la tournure eût été absurde à vingt-cinq.

— Et des fleurs, en porte-t-elle? demanda la reine.

Je répondis affirmativement. Mais il me fallut spécifier, et je fus obligée de raconter plusieurs toilettes de l'impératrice aux fêtes qui furent données pour les cérémonies et les somptuosités du sacre. La reine me dit ensuite :

— Vous avez vu ma fille, la reine d'Étrurie? N'est-ce pas qu'elle est aimable? N'est-ce pas qu'elle me ressemble?

Je fus fort embarrassée pour répondre, parce que je n'ai de ma vie pu imaginer quelque chose de plus

laid que la reine d'Étrurie. J'eus peur d'un piège. Je ne pouvais croire que l'amour maternel pût aveugler à ce point. C'est bien celui-là qu'on devrait peindre avec un bandeau doublement plus épais que l'autre, et qui jamais ne se délie; car il n'y a point de déception. Je ne sus donc d'abord que répondre, mais mon bon sens naturel me fit cependant voir que la reine me questionnait de bonne foi et je lui dis qu'en effet la reine d'Étrurie avait une ressemblance assez marquée avec Sa Majesté.

— Oh! me dit-elle, ce n'est rien, vous allez voir ma *Carlotta* à Lisbonne. Elle ressemble à son père et à moi d'une manière frappante. Remarquez-le bien. C'est son père dans le haut du visage et moi par le bas.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est vrai. Et pourtant la reine de Portugal était bien laide, et la reine d'Espagne avait dû être belle. Le fait est qu'à l'époque où je l'ai vue (1804-1805) elle était fort laide. Elle n'avait plus de dents et celles qu'un dentiste lui avait replantées ne l'avaient pas été assez bien pour faire illusion. Quant au roi, il opinait de la tête à tout ce que disait *Luisa*, en souriant et en me regardant d'un air d'intelligence. J'ai vu peu de physionomies aussi parfaitement bonnes. Tout à coup, s'ennuyant probablement d'être ainsi *délaissé*, il me demanda comment j'avais trouvé les *coches de colleras*, que j'avais dû être bien étonnée de voir des mules et des mulets, car c'était sans doute une nouveauté pour moi.

Je ne pus m'empêcher de rire, car alors, je dois le dire, j'étais une joyeuse jeune femme et je lui répondis que ses plus beaux mulets lui venaient de

l'une de nos provinces de France, du Poitou. Je n'oublierai jamais l'expression d'étonnement qui se peignit sur sa bonne et excellente figure. Il me regarda, avec stupéfaction, comme si je lui avais annoncé que le Pérou était à Madrid.

— Savais-tu cela, Luisa? demanda-t-il à la reine.

La reine lui fit signe que oui. Pendant qu'il parlait, elle me regardait avec une extrême attention et je trouvai que ses yeux étaient encore admirables.

— N'est-ce pas, dit-elle au roi, que M^me^ Junot a la figure espagnole? C'est la même teinte de peau, la même couleur de cheveux et de sourcils. Les yeux aussi sont espagnols.

— Oui, oui, dit le roi, *la señora es Española.*

Et il se frottait les mains en riant.

— Cependant, me dit la reine, vous êtes née en France, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas née en Grèce? Ma belle-fille, avec qui je parlais de vous hier, m'a dit qu'elle avait vu à Naples quelqu'un de votre nom, un prince de Comnène. Est-ce votre père ou votre frère?

— C'est mon oncle, madame, lui répondis-je.

Et je lui expliquai en deux mots que mon nom n'était pas Comnène, et que c'était seulement par ma mère que je tenais à cette famille.

La reine me congédia, ainsi que le roi, après une audience assez longue, comme on le voit, et remplie de bonté et de bienveillance pour moi. J'ai conservé de cette première entrevue un souvenir que le temps n'a pas détruit. Plus tard, j'ai été en mesure de lui en témoigner ma reconnaissance, ainsi que des marques de bonté qu'elle me donna dans une autre circonstance. Hélas! le moment où *mon assistance* put

être utile à cette malheureuse famille n'était pas éloigné ! Ce fut lorsque les ordres de l'empereur la confinèrent si cruellement à Marseille. Mon frère y était toujours. Il fut pour eux ce que son âme grande et belle, son cœur généreux lui commandaient d'être et, certes, ce ne fut pas ma parole qui augmenta son intérêt envers les nobles proscrits qui étaient confiés à sa garde. Cependant je crois pouvoir assurer que, dans sa tendresse fraternelle pour une sœur qu'il a toujours si bien aimée, il fut heureux de témoigner plus de soins, plus d'attentions à ceux qui m'avaient accueillie avec bonté et bienveillance aux jours de leur grandeur.

CHAPITRE XVII

Particularité importante de ma visite à Leurs Majestés. — Mon étonnement à la vue du prince de la Paix, et sa singulière tenue. — Réflexions que me suggéra cette circonstance. — Union du prince de la Paix avec une princesse de la maison de Bourbon. — Étranges commentaires sur ce mariage. — Haine de la princesse de la Paix pour son mari. — M^me^ Tudo. — Anecdote bizarre. — Faveur d'un jeune garde du corps. — Passion malheureuse du roi pour la musique. — Ma présentation à la princesse des Asturies. — Mauvaise humeur du prince des Asturies. — Hésitation de Junot. — Le comte de Campo d'Allange. — Notre promenade dans les jardins.

Une particularité que j'ai passée sous silence dans ma visite royale mérite pourtant d'être rapportée. En entrant dans la chambre où la reine me fit l'honneur de me recevoir, j'ai déjà dit que j'eus peu de pas à faire pour arriver près d'elle et du roi. Tous deux étaient debout. La chambre pouvait avoir vingt-cinq pieds sur dix-huit à peu près. Sa grandeur était donc raisonnable et me permettait de voir très bien à l'extrémité de la pièce ce qui s'y passait. Je n'y fis pas d'abord grande attention. Mais ensuite, quelque peu convenable qu'il fût de regarder par-dessus l'épaule de la reine, la singularité du spectacle qui s'offrait à moi me fit enfreindre la convenance.

C'était un homme que je voyais à l'autre bout de la chambre. Cette particularité n'aurait eu en elle-

même rien d'extraordinaire, si son attitude et sa manière d'être eussent été ce qu'elles devaient être dans la chambre du roi et de la reine d'Espagne. Mais toutes deux avaient un air étrange et inusité.

Cet homme paraissait avoir de trente-quatre à trente-cinq ans. Sa figure était belle, c'est-à-dire qu'il était ce qu'on appelle un beau gros garçon bien portant, sans souci, et pas du tout distingué dans sa tournure. Ce qui est rare en Espagne, où l'espèce *caballerisca* a pu dégénérer, mais où du moins elle n'offre à l'œil rien de commun dans son allure. Le personnage que je voyais était chamarré de cordons de toutes les sortes; il avait le premier ordre de l'Espagne, la Toison d'or, celui de Saint-Janvier, le grand ordre de Charles III, de Saint-Ferdinand, de Malte, du Christ, et je dus comprendre que cet homme était un important personnage. Et, en effet, je ne me trompais pas, c'était le prince de la Paix.

Mais ce qui me paraissait étrange n'était pas de le voir dans la chambre de la reine, où il demeurait tout le jour. C'était *sa tenue*. Appuyé contre une console qui était au bout de l'appartement, il y était presque couché et jouait avec un gland de draperie qui était à sa portée. Je ne puis dire l'impression qu'il produisit sur moi en se présentant sous un jour aussi peu convenable. Je n'ai jamais pu expliquer comment devant une *transeunte* il n'avait pas été plus retenu dans sa façon d'être. Était-ce, au contraire, cette qualité de *transeuntes*[1] qui lui a donné la pensée de se faire voir à moi sous ce point de vue familier dans le plus intime intérieur du roi et de la

[1] *Passante*, étrangère.

reine? Je l'ai présumé et je le crois encore. Ou peut-être l'habitude était-elle si forte qu'elle ne lui a pas paru ni ridicule ni extraordinaire.

Au moment où je parle, sa faveur était immense et n'offrait aucun exemple, même dans ce pays, où les rois depuis tant de règnes n'ont d'autre prérogative que celle de s'asseoir sur un trône sans puissance et de la déposer dans les mains d'un *privado*. *Le prince de la Paz* réunissait sur sa tête les deux faveurs souveraines et c'est là le bizarre de son étoile. Et lorsque *Manuelito* ne se trouvait pas auprès de Charles IV, il fallait qu'il se trouvât, il fallait qu'il vînt, car le roi surtout ne supportait qu'imparfaitement son absence.

Il avait alors le titre de prince, qu'aucun seigneur d'origine espagnole n'avait encore porté sans en avoir précisément le titre; il était premier ministre[1], conseiller d'État, chef et inspecteur des quatre compagnies de gardes du corps, généralissime des armées de terre et de mer, grade qui n'avait jamais existé en Espagne avant lui, et qui fut créé tout exprès pour lui donner le pas sur les capitaines généraux. Cette étonnante faveur avait sa source dans la cause que j'ai rapportée au commencement de ce chapitre. Il faut ajouter à ce que je viens de dire, qu'il avait depuis peu de temps épousé une princesse de la maison de Bourbon, la fille de l'infant don Luis, sœur de l'archevêque de Tolède. Ce mariage, dont

[1] Il était aussi amirante de Castille, dignité que la cour de Madrid avait laissée dans l'oubli depuis que don Juan de Cabrera, comte de Melgar, après avoir trahi, avait fui en Portugal, où il mourut à Estremoz.

j'ai entendu dire d'étranges choses en Espagne, lorsque pour la première fois je passai quelques semaines à Madrid, a prouvé qu'il ne faut jamais contraindre pour une alliance éternelle. Tous deux se détestaient. Mais rien n'égalait la haine que la princesse de la Paix avait pour celui qu'elle refusait de reconnaître pour son mari.

— Vous en serez mal reçu, dit Beurnonville à Junot, si elle peut présumer que vous êtes bien avec le prince.

Ce n'est pas ce que disait le prince de la Paix, car, Junot devant être présenté à la princesse, il lui dit :

— Cela vous dédommagera des *figures refrognées* que vous allez être obligé de voir, ainsi que M^me^ Junot. Au moins ici vous aurez un bon accueil et un visage gracieux.

Or, il faut dire que ces *figures refrognées* dont il parlait, c'étaient celles du prince et de la princesse des Asturies.

La princesse de la Paix détestait tellement son mari, car enfin il l'était, quoi qu'elle en dît, puisqu'elle en avait une fille, qu'un jour, se trouvant à Madrid après les terribles affaires d'Aranjuez, avec un homme de ma connaissance, le général Joseph Lagrange et lui parlant de tout ce que lui avait fait souffrir le prince de la Paix avec ses humiliations relativement à cette *Tudo*, disait-elle, elle ajouta, en lui montrant sa fille, qui courait dans la chambre :

— Enfin je le hais au point que je n'aime pas cette enfant parce qu'elle est sa fille !

Je crois difficile de trouver un exemple de mauvais cœur et d'âme méchante qui puisse balancer celui-ci.

Le prince de la Paix peut avoir tenu une conduite peu honorable avec la femme que ses souverains lui avaient donnée comme récompense et comme faveur enfin ; mais ce mot semble autoriser tout ce qu'il a fait contre elle. On disait alors assez généralement à Madrid qu'il avait été marié avec cette Mme Tudo, que je vis au spectacle de loin, et qui me parut une fort belle personne. Elle avait un hôtel dans lequel elle vivait au milieu d'une famille assez nombreuse, qu'on disait appartenir au prince de la Paix. Du reste, je n'affirme rien, je ne fais que rapporter les bruits de la cour et de la ville, qui avaient à cette époque cours dans le monde, comme cela arrive toujours dans une grande ville. J'ajouterai même, pour être tout à fait impartiale, que j'ai longtemps cru, comme beaucoup de monde, que le prince de la Paix était marié avec Mme Tudo avant d'épouser la princesse de Bourbon, et que l'ambition l'avait aveuglé au point de devenir bigame. Mais il y a peu de temps, je puis même dire peu de jours, qu'une personne[1], en la foi de laquelle je puis me reposer, m'a affirmé qu'elle avait été témoin du mariage du prince de la Paix, à Rome, avec Mme Tudo, après la mort de Mme la comtesse de Chinchon [2]. Comme il est impossible de faire deux fois la cérémonie du mariage à l'église, il est donc constant que M. le prince de la Paix était marié

[1] Cette personne est Mme Sa... Elle est presque Romaine, car elle habite Rome depuis plusieurs années, où elle est aimée et considérée. Elle m'a certifié la vérité du mariage du prince de la Paix avec Mme Tudo, et je la crois.

[2] La princesse de Bourbon avait pris le nom de comtesse de Chinchon. Elle est venue à Paris peu de temps avant sa mort. Elle est sœur de Mme la duchesse de San-Fernando.

en très légitime mariage avec la princesse de Bourbon et que c'était elle qui, au contraire, avait tort d'égratigner ainsi ses devoirs, comme cela lui est arrivé souvent.

Puisque je parle du prince de la Paix, il faut que je raconte une anecdote qui courait alors à Madrid et qui peut servir de suite aux sujets de réflexions sur la faveur étonnante dont jouissait alors don Manuel Godoï.

Il avait aimé la reine, ou plutôt il en avait été aimé. J'adopte plutôt cette version que l'autre, car il était beau et jeune, et la reine, pour le dire avec tout le respect dû à une tête couronnée, était vieille et laide. Mais enfin il y avait dans cela du Potemkin[1] et Maria-Luisa valait bien Catherine II, et même davantage, car au moins elle ne faisait pas étrangler ses maris. Le prince de la Paix, qui avait, je crois, pris le Sarmate pour modèle, voulut le suivre en tout et, lorsque la passion fut un peu calmée, il jugea convenable de diriger les nouvelles affections. Il prit donc assez d'humeur de l'introduction d'un jeune homme, exempt dans les gardes, qui s'appelait *Mayo*. Il était bien fait, joli garçon, et pouvait aller loin. Le prince se fâcha donc, et inutilement, car le jeune homme était en possession, et le chasser de là n'était pas chose facile. Mais il s'en vengeait en lançant, ainsi

[1] La faveur du prince de la Paix a un extrême rapport, selon moi, avec celle de Potemkin. Catherine le redoutait en ne l'aimant plus et le pleura pourtant beaucoup. Je sais, et cela me vient d'une source authentique, que la reine d'Espagne craignait le prince de la Paix à un degré remarquable. Cependant c'est en le soignant à Rome, dans une grave maladie, qu'elle a pris cette fatigue dont elle est morte.

qu'a la reine, toutes les épigrammes qui lui venaient a l'esprit. Un jour, étant à la Granja (San-Ildefonso) avec le roi et la reine, sur un balcon donnant sur la cour d'honneur, ils virent arriver un carrosse attelé de quatre chevaux, avec des domestiques en livrée, un piqueur, enfin un train de prince.

— Oh ! oh ! dit le roi, qu'est-ce donc qui nous arrive là? Eh ! mais, c'est Mayo !

Et, grandement étonné, le bon prince regardait alternativement Luisa et le *privado*. Puis, tout à coup il dit :

— Depuis quelque temps je remarque, en effet, que Mayo fait une dépense extraordinaire. L'autre jour, je le vis au Prado dans un équipage plus beau que le tien, Manuelito. Qu'est-ce que cela signifie?

— Oh ! mon Dieu, rien que de très simple, répondit le prince de la Paix, en jetant un regard de côté à la reine qui, toute déterminée qu'elle était, tremblait de peur que *Manuel Godoï* ne fût *jaloux*.

Mais il n'y pensait pas, vraiment. Il avait plus d'esprit que cela.

— C'est une affaire toute naturelle, dit-il au roi. C'est *une vieille folle* qui s'est amourachée de lui et qui lui donne autant d'argent qu'il en veut.

— Voyez-vous ! dit le roi. Et quelle est cette vieille folle? Est-ce la Santiago?

Le prince jugea que la correction était apparemment suffisante et changea de conversation. Cela n'était pas difficile avec le roi Charles IV, il n'y avait qu'à lui conter qu'un lapin passait et la chose était faite. Il est vrai de dire aussi que son oreille était également ouverte aux plaintes des malheureux, quand la triple enceinte formée autour du trône les

laissait parvenir jusqu'à lui. Il était vraiment bon.

En parlant de la reine, j'ai oublié de faire davantage l'éloge de son esprit de conversation. Elle l'avait très remarquablement orné, aimait à *causer* et y était propre, ce qui est rare chez les princes. Elle était bonne musicienne et aimait beaucoup la musique. Quant au roi, c'était aussi une passion, mais une passion malheureuse. Tous les jours, au retour de la chasse, il y avait concert, et dans le plus intime intérieur. Le roi prenait son violon et faisait sa partie d'Haydn, un quintetto de Boccherini ou quelque belle pièce de Viotti ou de Jarnowick. Qu'on juge de ce que devaient souffrir de beaux talents comme quelques-uns de nos violons fameux qui, étant alors en Espagne, étaient *requis* pour faire de la musique avec le roi! Libon, dont le ravissant talent nous est bien connu, a passé quelque temps à Madrid et fut, comme les autres, de la partie royale. Je sais de l'un de ces pauvres martyrs qu'un jour on s'aperçut qu'il y avait *imbroglio* dans le *tutti*. Ce n'était pas la faute des artistes, certainement. Ils se consultèrent et Olivieri, que j'ai entendu depuis à Lisbonne, où il était le premier violon du grand Opéra, prit sur lui de dire au roi que la faute en était à Sa Majesté, qui n'attendait pas trois mesures avant de reprendre sa partie. Le bon et excellent prince parut aussi surpris que s'il eût été question de la chose la plus inusitée. Il regarda l'artiste avec stupéfaction, puis se tournant en remettant son *arme* musicale sous le menton, il dit majestueusement en italien :

— I rei n'aspettano mai.

Qu'on juge de la belle harmonie que cela devait faire!

J'avais une grande envie, ou plutôt un vif désir de connaître la princesse des Asturies. Ayant fait demander l'heure à laquelle je pouvais lui être présentée, on me donna celle de trois heures comme plus commode pour la princesse qui, toujours occupée, ne perdait pas son temps à dormir comme les habitants d'Aranjuez. J'avais des raisons à moi connues pour désirer de voir la princesse. Je la connaissais depuis longtemps, bien que je ne l'eusse jamais vue. Ses malheurs intéressaient pour elle. Sa renommée était européenne. On sait toujours tant de gré à une princesse d'être au-dessus des autres femmes ! Et celle-là leur était vraiment supérieure. Sans doute une belle-mère n'a pas le cœur d'une mère. Une mère est glorieuse des succès de sa fille, une belle-mère en est jalouse et la jalousie de vanité, lorsque cette vanité est blessée, donne un vernis qui corrode et brûle tout ce qu'elle touche. La reine de Naples qui, certes, était une méchante femme[1], s'attendrissait pourtant à la vue de cette fille si *docte* et si naturelle dans son savoir. Mais la reine d'Espagne fronça ses noirs sourcils et prit, dès le premier jour, une antipathie qui, plus tard, devint de la haine contre cette charmante belle-fille, qui, au cercle de la cour, parlait à chaque ambassadeur la langue de sa nation. Oh ! la haine produite par l'*envie* d'une femme a quelque chose d'horrible dans ses résultats.

La princesse des Asturies, à l'époque où je lui fus présentée pour la première fois, était encore ce qu'or

[1] Qu'il nous soit permis de le dire, à nous autres Français qu'elle a tant et si cruellement persécutés. Ce n'est que justice de se plaindre.

peut appeler une jeune mariée. Elle avait été amenée à Barcelone, où s'était fait le double échange, pour venir en Espagne épouser le prince des Asturies (aujourd'hui Ferdinand VII), et son frère, qui la conduisait, venait prendre l'infante doña Maria pour la faire monter sur le trône des Deux-Siciles, comme il conduisait sa sœur à celui des Espagnes. Hélas ! les deux projets furent également vains; aucune des deux princesses ne ceignit cette couronne qu'elles allaient chercher bien loin de leur patrie, tandis que la fille du plus pauvre paysan de la Catalogne, célébrant ce même jour ses noces, vit aujourd'hui heureuse et entourée d'une nombreuse famille. Il semble que les têtes couronnées, ainsi brillamment coiffées, assises sur des sièges plus hauts que ceux des autres hommes, soient aperçues de plus loin par la mort et par le malheur.

Quelle destinée que celle de la princesse des Asturies ! Je savais, par des personnes de son intérieur, à quel point elle était malheureuse. Le prince de la Paix, soit qu'il eût été véritablement offensé par le prince des Asturies ou par la princesse, tenait une conduite envers tous deux, qu'il est constant que l'héritier du trône ne pouvait supporter sans prendre positivement la volonté de s'en venger. On prétend à juste titre que les princes sont des hommes comme tous les autres, et la chose est incontestable, mais, en l'accordant, il faut aussi faire une autre concession, c'est que, puisqu'ils sont des hommes comme nous, ils en doivent avoir les passions; et la vengeance peut s'éveiller dans leur cœur tout comme dans celui du dernier homme de leur royaume.

Après cela, le sublime du caractère d'un roi c'est

d'oublier et de mépriser les attaques qui lui sont faites, et qui bien souvent n'ont d'autre motif que le mécontentement d'un homme auquel il n'a été donné qu'une sous-préfecture quand il demandait une préfecture. Oh! que j'ai vu des patriotes comme cela depuis 1830! Mais le prince des Asturies, qui ne sollicitait pas de nous une préfecture, quoique je l'aie connu dans un temps où il demandait à mains jointes une femme à l'empereur[1], mais enfin, alors, en 1805, il ne voulait que justice. Il voulait que l'héritier du trône fût respecté; que sa femme retrouvât un intérieur heureux, ou du moins paisible; que elle et lui enfin ne reçussent pas d'*insultes* de don *Manuel Godoï*. Il ne voulait que justice, je le répète. Il aimait la princesse d'un amour vrai et profond, comme on le ressent à vingt ans. Elle le lui rendait avec franchise et abandon; et je savais par avance que l'attachement des malheureux jeunes gens était le seul adoucissement qu'ils trouvaient à une vie toute de peines et de chagrins sans cesse renouvelés. Cette connaissance que j'avais de leur intime intérieur me donna une vive émotion lorsque j'entrai dans la chambre. Elle était encore augmentée par ce qui m'avait été dit par Junot, qui croyait qu'il était ordonné au prince des Asturies de nous recevoir. *On lui* avait dit, dans une intention bonne et aimable sans doute, que la veille même le prince des Astu-

[1] — Que votre Majesté me donne une de ses nièces, disait-il à l'empereur. — Mais elles ne veulent pas. — Une des parentes de sa Majesté l'impératrice. — Elles ne veulent pas non plus. — Eh bien! Sire, une femme *quelle qu'elle soit*, pourvu que je la tienne de votre main.

ries avait répondu au mayordomo-mayor ou au lumillier de corps qui lui demandait son heure :

— *Veremos, veremos.*

Et que, enfin, pressé de rapporter une réponse au roi, il avait insisté auprès de Ferdinand, et qu'enfin, impatienté de l'importunité du grand-officier de la couronne, il avait ajouté en frappant du pied :

— *Este embaxador es un Gavocho como los otros.*

Junot, lorsqu'on lui rapporta cette parole, fut au moment de ne pas aller chez le prince royal. Il se connaissait. Il savait que non seulement un mot, mais une inflexion de voix, un regard qui pouvaient attaquer la personne de l'empereur, qu'il avait l'honneur de représenter en ce moment, le trouveraient sans raisonnement pour une telle offense. Ce fut M. de ***, personne attachée au grand *Despacho*, ainsi qu'au petit, et qui servait les intérêts de la France, qui lui remontra que la chose pouvait être incertaine et que bien certainement le prince l'eût-il dite, il ne ferait rien qui pût engager une querelle entre l'Espagne et la France, car enfin, il n'était question de rien moins, s'il y avait eu de la part de l'héritier de la monarchie une intention d'insulte. Junot réfléchit que ce serait au contraire lui qui agirait hostilement en n'allant pas rendre ses devoirs au prince royal, et il y fut. Mais, quelque bien qu'il en eût été accueilli, ainsi que de la princesse, je n'en avais pas moins une grande peur en entrant dans la chambre où elle était debout contre une table sur laquelle elle s'appuyait, tandis qu'elle avait un canapé derrière elle. Le prince était dans la pièce voisine. Il vint aussitôt et s'appuya, comme sa femme, sur la même table. En tout, je remarquai toujours, lors-

qu'ils étaient ensemble, que le prince suivait de l'œil le regard de la princesse pour qu'elle lui indiquât ce qu'il devait faire.

La princesse n'était pas très grande. Cependant sa taille avait de la noblesse et de la grâce, ce qui lui venait probablement de la manière dont elle portait sa tête. Ses cheveux blonds accusaient l'origine du Nord, et rien en elle ne disait au contraire que *Santa-Lucia* et *Ponte-Mole* avaient entendu ses premiers accents. Elle avait la bouche et surtout *la lèvre autrichienne*, le nez des Bourbons, mais aquilin seulement et non pas ami du menton comme celui de son beau-père. Elle avait une grande fraîcheur alors, et cette fraîcheur ou plutôt cet excès de santé, se faisait remarquer d'une manière peu agréable dans l'excessif embonpoint de sa poitrine. Ses bras et ses mains n'avaient pas de beauté, non plus que ses pieds qui, en raison de sa taille auraient dû être petits ; mais en tout, elle était bien. Elle était surtout *bien princesse*[1]. Son air était majestueux et d'abord un peu sévère, mais aussitôt que son regard s'accordait avec son sourire, alors toute cette physionomie s'éclairait avec une douce lumière. Il y avait de la poésie dans son expressive figure et, quoique toujours silencieux et réservé, son visage conversait avec vous. Elle a été bien bonne pour moi. J'en conserverai un souvenir éternel, ainsi que des preuves qu'elle a bien voulu m'en donner. Je parlerai encore d'elle au moment où je passai par Madrid pour revenir

[1] En voyant la duchesse d'Orléans, aujourd'hui reine des Français, je n'ai trouvé aucun trait de ressemblance avec sa sœur la princesse des Asturies.

en France, peu après Austerlitz. Hélas! une année s'était à peine écoulée et la princesse, si charmante et si fraîche, n'était plus qu'un cadavre respirant encore, mais appelant à toute heure la mort pour la délivrer des tortures les plus épouvantables. Le souvenir de ses cris, seulement, est une horrible pensée à se rappeler.

Le jour où je la vis pour la première fois elle était vêtue de blanc. Sa robe, faite de la manière la plus simple, était de ces mousselines anglaises brodées, si jolies, qu'on faisait alors, sur laquelle tranchait seulement le ruban violet et blanc de Maria-Luisa, et ses beaux cheveux blonds étaient simplement relevés avec un grand soin et formaient sur sa tête, en raison de leur quantité, une coiffure presque aussi volumineuse que les femmes la portaient il y a un an. Le peigne qui les retenait était en grosses et magnifiques poires de perles fines entremêlées de diamants. Cette riche simplicité me frappa, d'autant plus que je venais de voir à l'étage supérieur tout le luxe de la toilette répandu sur une vieille personne. La robe jaune surtout me parut sale et celle de point d'Angleterre, bien qu'elle valût vingt mille francs, me sembla de mauvais goût auprès de cette robe éblouissante de blancheur, portée par cette jeune et fraîche princesse aux blonds cheveux, aux yeux d'azur et au sourire triste et doux. Je lui ai voué dès ce moment un attachement qui ne s'est jamais démenti. Le comte de Campo d'Allange, ambassadeur d'Espagne à la cour de Lisbonne, avait la plus belle âme et la plus rigide probité qu'il soit possible de rencontrer parmi les humains. Il portait une profonde vénération à toute la famille royale et, sans nul doute, à la prin-

cesse des Asturies. Mais il se mêlait à tout cela un grand dévouement pour le prince de la Paix. Cela mettait un peu obstacle à de la confiance pour demander même un éventail de la Chine. Je raconterai cela plus tard et en son lieu.

Je sortis de mon audience, enchantée et *conquise*. La princesse avait un art, — ou plutôt une manière naturelle, car le mot *art* est ici et avec elle hors de propos, — avait, dis-je, une manière d'accueillir et de conquérir que je n'ai vue après elle qu'à Napoléon : c'était cette même figure, d'abord grave, puis s'adoucissant, et alors devenant toute charmante. La princesse n'était pas jolie et plusieurs personnes soutiennent même qu'elle était laide; c'est possible, je ne m'en suis pas inquiétée. Elle m'a paru jolie, gracieuse, et je l'ai trouvée telle parce qu'elle l'a voulu.

Après avoir fait mes grandes visites, je retournai chez la camarera-mayor de la reine *Maria-Luisa*, selon l'étiquette, chose à laquelle, à cette époque, on n'aurait pas osé manquer en Espagne, n'importe pour quel motif. C'était une bonne et petite vieille dame, toute maigrette, noire, et *fea como un Diablo*, ainsi que le dit élégamment la religieuse porte-étendard, mais ayant l'apparence d'une bonne personne. J'ai oublié son nom. Elle rit au souvenir des gants blancs, et, reprenant mes mains, elle les regardait et répétait :

— Jésus! Jésus! como son bonitas!

Après avoir quitté mon harnais de cour et mon collier doré, mais de fer, je mis une robe bien légère et je me donnai aussitôt le plaisir de parcourir ces jardins enchantés qui étaient devant moi. Mais je comptais sur quelques heures d'un plaisir pur et

tranquille, dans ces retraites ravissantes, et je m'étais trompée. A peine Junot et moi fûmes-nous dans le jardin de *Primavera*, que nous fûmes rejoints par un gentilhomme du roi. J'ignore quel était son titre, mais il était *caballero*, et des meilleurs sans aucun doute. Il parlait fort bien français et avait d'excellentes manières. Il nous dit que les promenades étaient si variées et surtout si éloignées les unes des autres par l'heure brûlante à laquelle je me résignais à sortir, que Leurs Majestés l'envoyaient auprès de nous pour nous offrir tout ce qui pouvait nous être commode et agréable pour parcourir la vallée d'Aranjuez. Il me demanda si je voulais être *portée* et, sur mon refus, il m'offrit son bras, et nous parcourûmes avec lui la belle retraite royale.

CHAPITRE XVIII

Souvenirs d'Aranjuez. — Cérémonial. — Retour à Madrid. — Singulière aventure. — Mes rapports d'intimité avec Mme de Beurnonville. — Heureux instants passés dans la maison de l'ambassadeur. — Dîner et surprise. — Tallien. — Conduite de Tallien au 9 thermidor. — Conférences de Junot avec le prince de la Paix. — Ports d'Espagne. — Son alliance avec la France. — Notre départ de Madrid. — M. le comte da Ega, ambassadeur de Portugal. — Portrait de la comtesse da Ega.

Bien des années se sont écoulées depuis que j'ai vu Aranjuez, mais le nombre de ces mêmes années ne fait au contraire qu'augmenter le charme attaché au souvenir de ce lieu de délices, car plus les événements se sont succédé autour de moi, plus j'ai vu et moins j'ai trouvé de comparaisons qui puissent même établir un parallèle. Ce n'est pas la Suisse, ce n'est pas la France, ce n'est pas l'Algarve, ce n'est pas l'Italie, ce n'est pas une autre chose enfin. C'est Aranjuez, c'est un paradis enchanté. Où trouver ces eaux jaillissantes fournies par deux rivières qui enserrent de leurs flots une île où le soleil féconde les plus belles fleurs, les fruits les plus rares de toutes les zones et de tous les pays, des arbres comme l'imagination nous les représente dans cette terre promise, dont une grappe de raisin était portée

par deux hommes[1]... Jamais je n'ai vu de si verts, de si frais, de si beaux ombrages. On veut décrire quand on a vu Aranjuez, et la chose est impossible, surtout lorsque, comme moi, on l'a vu au moment où la nature se réveille après son sommeil d'hiver et où toutes ses pompes, ses magnificences se déploient à l'envi, même dans ces lieux, les plus stériles et les plus ingrats. A Aranjuez, on trouve le luxe le plus éblouissant, la magnificence dans sa plus extrême splendeur; mais cette magnificence, ce luxe, c'est celui de la nature, non pas en nous donnant des mines d'or et de diamants... c'est avec les plus beaux ombrages formés par des arbres séculaires, des prairies où l'herbe courte et fleurie est tellement épaisse qu'elle est élastique, sans parler par métaphore, comme un tapis de la Savonnerie, des eaux jaillissantes et donnant par torrents une fraîcheur salutaire sous ces mêmes ombrages, où la chaleur ne peut plus atteindre. Comme on jouit de *ce luxe* de la nature et en même temps d'un calme si voluptueusement senti dans une belle journée, où le soleil ajoute encore à la pompe du spectacle! De grands arbres bien touffus, de l'eau à chaque pas, de hautes murailles de verdure, mais sans aucune régularité, voilà quelle est la magnifi cence du jardin de l'Ile. Je ne pense pas que la main de l'homme pût y ajouter sans le gâter. *La calle de la Reyna*, cette magnifique allée, formée par des ormeaux qui ont, dit-on, plus de cinq cents ans et dont

[1] On m'a reproché d'être un peu trop *pompeuse* dans mes descriptions de l'Espagne, c'est que *j'ai vu* et que *je me rappelle*. Tous ceux qui ont vu la belle partie de l'Espagne pensent comme moi.

la longueur est de plus d'une demi-lieue d'Espagne, est à elle seule un des plus beaux ornements d'Aranjuez. C'est là que je revis le soir la reine et la famille royale. Les princesses se promenaient en voiture, chacune dans la sienne, jamais ensemble, et c'est ainsi qu'elles font, au très petit pas, plusieurs fois dans la même soirée, le chemin d'un bout de *la calle* à l'autre. Et chaque fois qu'elles se rencontraient, elles se saluaient avec une politesse qui pouvait être exacte, mais point du tout affectueuse. Les femmes qui se trouvaient sur la route de la promenade des princesses s'arrêtaient aussitôt, ainsi que les hommes; les femmes saluaient, et les hommes laissaient à l'instant tomber leur capa, qu'un moment avant ils drapaient de mille manières élégantes. Quant à la reine et aux princesses, lorsqu'elles passaient devant une femme qu'elles aimaient et qui, par son rang de grande d'Espagne ou de *titulados de Castilla*, pouvait recevoir un public témoignage de faveur, alors la princesse, qui voulait le lui donner, faisait, avec la main ou avec l'éventail, un signe amical comme pour l'appeler. Cette marque de faveur est très recherchée. Lorsque la reine passa devant la place où je m'étais arrêtée, elle me fit, en souriant, une inclination de tête fort gracieuse, à laquelle se joignit un salut de la main. La faveur était complète, comme on voit. Lorsque les infants, frères du roi, étaient revenus assez tôt de cette malheureuse chasse, qui vraiment ressemble à une monomanie, alors, pour *se délasser*, ils montaient à cheval et accompagnaient les princesses à la promenade.

Tant d'auteurs ont décrit Aranjuez, que j'en ai peut-être déjà trop dit sur ce sujet. Mais les souve-

nirs se pressaient tellement en foule autour de moi, qu'il m'était impossible de les repousser. Je les ai retracés comme je les sentais. D'autres écriront aussi une relation de leur voyage à Aranjuez. Car, quel est l'œil qui le voit et demeure insensible? Quelle est la main qui, devant un tel tableau, ne cherche pas à le peindre?

Je l'ai revu depuis, et voilà où les souvenirs sont moins doux. C'est alors qu'il ne faut pas anticiper sur les temps.

Nour retournâmes à Madrid. Le moment de notre départ pour Lisbonne approchait et nous avions plusieurs choses à faire qui, pour Junot surtout, étaient de la plus haute importance. Quant à moi, je courais Madrid, je voyais toutes les beautés qu'il renferme et, certes, il est faux de dire que cette ville n'est pas une des plus admirables de l'Europe. Cependant les Castillans ont une vanité un peu excessive lorsqu'ils disent :

— *Donde Madrid? se calle el mundo*[1] !

Mais il est de toute vérité que c'est une belle ville, renfermant plus de raretés en tous genres que beaucoup de villes du Nord dont on fait grand bruit et qui devraient se taire devant la capitale de la Castille, ainsi que le dit le proverbe.

Au moment de quitter Madrid, il m'arriva, chez l'ambassadeur, une petite aventure assez singulière pour trouver place dans des souvenirs.

J'allais tous les jours dîner chez l'ambassadrice

[1] *Où est Madrid? que le monde se taise !* On reconnaît ici la vanité castillane; mais, comme je l'ai dit, cette vanité n'a qu'un bon motif.

Elle est bonne et parfaitement bienveillante. Aussi était-ce avec plaisir que j'obéissais à Junot, qui m'avait recommandé d'être bien pour elle. J'allais donc chaque jour où nous n'étions pas invités à dîner dans quelque *grand gala*, à l'ambassade et, au bout de plusieurs jours, grâce à la bonté aimable de M^me^ de Beurnonville et de l'ambassadeur, ainsi que de M^lle^ Amélie de Durfort et de son frère, je me trouvai dans cette famille comme dans la mienne. M. de Vandeuil, premier secrétaire d'ambassade, dont j'ai déjà parlé dans le volume précédent, se joignait à eux pour nous rendre le séjour de Madrid agréable, et mon souvenir le remercie également de l'intérêt qu'il nous a témoigné.

J'arrivais ordinairement un peu tard, parce que mes courses de curieuse me conduisaient assez avant dans la matinée, et je n'étais pas de retour avant cinq heures. Il me fallait le temps de m'habiller. Aussi je n'arrivais presque jamais qu'après le troisième coup de cloche, mais on était indulgent pour moi et l'on me pardonnait. Un jour, ma course de la matinée avait été plus longue qu'à l'ordinaire. J'arrivai, selon mon habitude, au moment où l'on passait dans la salle à manger. Le général Beurnonville me donne la main, je prends à peine le temps de saluer M^me^ de Beurnonville, et l'on se met à table. Lorsque le premier moment du silence fut passé, chacun se regarda. J'avais auprès de moi un grand homme, à la figure hideuse et sinistre, qui ne disait pas une parole. Cet homme était grand, brun, d'un aspect morose et atrabilaire, l'œil assez sombre dans son regard et donnant même d'abord l'idée qu'il était borgne. Mais on voyait bientôt qu'il avait ce qu'on appelle un *dragon*

dans l'œil. Il était taciturne, parlait peu et, pour dire la vérité, on ne lui adressait pas beaucoup la parole. Cela me surprit, en raison de l'extrême politesse de l'ambassadrice, qui était vraiment charmante dans son accueil. Lorsque nous fûmes à l'entremets, je ne pus résister à ma curiosité et, quoique je susse fort bien qu'il n'est nullement poli de demander le nom des gens, je me penchai vers le général Beurnonville et je lui demandai celui de mon silencieux voisin.

— Comment, me dit-il avec un air étonné, vous ne le connaissez pas?

— Jamais je ne l'ai vu de ma vie.

— C'est impossible.

— Je vous le jure.

— Mais vous l'avez cependant entendu nommer bien souvent, dans votre enfance surtout.

— Vous commencez à piquer ma curiosité bien autrement qu'elle ne l'était avec l'œil extraordinaire du personnage. Quel est-il donc?

— Veux-tu que je t'envoie des épinards, Tallien, dit une voix bien connue.

C'était celle de Junot, qui était en face de moi, et qui avait deviné ma curiosité et s'en était amusé.

Je fis presque un bond sur ma chaise.

Tallien!!!

Je regardais le vilain en dessous. Il s'était aperçu de l'effet qu'il produisait sur moi et était devenu de la nuance de ses épinards.

Junot l'avait connu non seulement en France, mais surtout en Égypte, où il avait été, et il le tutoyait, sans être pourtant lié avec lui, car le général en chef avait presque frappé d'anathème tous ceux qui avaient des relations avec Tallien. Je ne m'étais pas aperçue

qu'ils s'étaient approchés l'un de l'autre à notre arrivée.

J'éprouvais une singulière impression en entendant prononcer ce nom d'une manière si inattendue. Cette enfance, dont le général Beurnonville me disait d'invoquer le souvenir, avait été entourée de dangers et de récits les plus affreux, auxquels précisément se rattachaient et le nom et la personne de Tallien. Je ne pus m'empêcher, ainsi que je l'ai dit, de faire un mouvement, dont sans doute il s'aperçut, car lorsque je jetai de nouveau les yeux sur lui, il me parut encore plus sombre et plus retiré sur lui même.

Le malheureux !.. quelle existence il traînait alors ! Je demandai au général Beurnonville ce que Tallien pouvait faire à Madrid et comment l'un de nos décemvirs se trouvait dans le royaume d'un Bourbon.

— J'en suis autant étonné que vous, me répondit l'ambassadeur, et d'autant plus que l'empereur n'aime pas Tallien et qu'il le lui a toujours témoigné d'une manière peu gracieuse. C'est au point qu'en Égypte Junot a pu voir que le général Bonaparte était fort sévère pour les officiers qui étaient liés avec Tallien. Les deux Lanusse, qui étaient ses amis intimes, furent toujours peu bien venus du général en chef, en raison de cette liaison.

Les deux Lanusse étaient amis intimes de Tallien. L'aîné des deux frères fut tué en Égypte, à l'affaire du 30, où périt *Abercrombie*. C'était un brave et digne homme. Ce fut avec lui que Junot se battit à Boulack. L'autre frère, également ami de Tallien, revint en Europe. C'est lui que nous avons vu, sous la restauration, être l'un des serviteurs les plus célèbres de Charles X. Il a épousé la fille du général

Perignon. C'est une personne dont le caractère serait bien curieux à tracer. Elle est, dit-on, très dévote. C'est une chose que je n'ai jamais pu comprendre. Il y a probablement dans notre admirable christianisme quelques parties que nous ne sommes pas dignes de connaître et dans lesquelles se trouve une explication de l'Évangile différente de celle devant laquelle je me prosterne et une autorisation qui donne pouvoir de châtier sans pouvoir jamais récompenser.

Ainsi, par exemple, M^me^ Lanusse possède dans son éternel sourire quarante nuances d'après lesquelles elle classait les personnes que sa position lui faisait regarder comme n'étant pas dans sa ligne. Elle est intolérante comme le fanatisme du douzième siècle ; dans ce temps-là, la chose n'était que fâcheuse, parce que même une *manière* de grande dame pouvait nuire. Mais aujourd'hui elle est à la fois fâcheuse et ridicule, parce qu'on demandera à M^me^ Lanusse pourquoi elle se mêle des affaires des autres. C'est une question que, pour ma part, j'ai été souvent au moment de lui faire, ainsi que dix autres femmes. Depuis, elle a été à Besançon et, comme elle vieillit, la chose n'est plus tenable. Heureusement qu'une passion, mais une passion plus effrénée que l'amour, plus terrible et dont les émotions sont hideuses, car elles viennent de l'Euménide, la passion du jeu, est portée chez M^me^ Lanusse au point de laisser peu de place à la médisance. Maintenant je demande si une vraie chrétienne est joueuse, médisante et intolérante?

Après le dîner, Junot me présenta Tallien comme *un de leurs compagnons* de voyage d'Égypte. Il ne me parut nullement se souvenir du mouvement que je n'avais pu retenir en entendant prononcer son nom

Il nous apprit qu'il avait une place de consul à Malaga, je crois. Du moins suis-je sûre que c'était en Andalousie.

Tallien a un nom très fameux dans notre révolution ; sans aller chercher le motif qui le fit agir, il est hors de doute qu'il mérite une place dans notre histoire pour le fait du 9 thermidor, car je ne suis pas de ces bonnes âmes qui, toujours déterminées à trouver du bien *dans tout*, en trouvent même dans Robespierre et disent aujourd'hui qu'il avait de bonnes intentions que le 9 thermidor est venu troubler et que nous aurions eu l'âge d'or si on l'avait laissé faire. Cela peut être. J'aime mieux le croire qu'avoir une discussion avec de ces braves gens qui disent encore aujourd'hui, bien que la mode en soit passée : « *Sois mon frère ou je te tue*[1]. » Et pourtant je suis une bonne et loyale patriote. Et la France ! Ma patrie, ma patrie bien-aimée ! Voilà mes dieux, voilà mes autels ! Car j'ai été nourrie à l'aurore de cette belle révolution. J'ai sucé ses principes et mes jeunes années se sont écoulées à l'ombre du drapeau tricolore et de l'arbre de la liberté !

Retournons à Madrid.

Junot avait eu les conférences qui lui avaient été

[1] Nous avons vu l'autre jour, dans un jugement, une explication de ce mot : *La liberté ou la mort.*

Il est de fait que, dans l'origine, où tout avait rapport à cette sainte, cette belle, cette adorable liberté, tout était pur et avec abnégation de soi-même. Voilà la liberté dont j'ai souvenance, voilà la république que je demande. Mais, depuis cette époque, la robe blanche de la liberté s'est souillée de sang et ce n'était pas celui qui portait l'étendard qui répandait le sien. Tout devint déviation.

ordonnées avec le prince de la Paix, et il en était enchanté. J'en ai entendu dire beaucoup de mal et quelque peu de bien. Je puis même dire que, pendant mon second séjour à Madrid, ce moment, qui fut celui de la mort de la princesse des Asturies, fut affreux pour lui. Les bruits les plus injurieux et les plus sinistres se répandirent alors. J'ai donc eu tout le loisir de prendre alors de cet homme une impression défavorable. Mais, avec cette même conscience que je dois apporter à ce que je raconte comme historienne, je dois dire que mon mari en avait reçu une tout autre et que depuis il influença beaucoup la mienne. Mon frère, qui l'a vu longtemps à Marseille, lors de son exil en 1808, m'a également raconté de lui des traits qui m'en ont donné une opinion meilleure. Lui et Junot me querellaient sur mon injustice envers le prince de la Paix et le résultat de nos discussions était, de ma part, la manifestation d'un grand regret que le prince de la Paix n'eût pas mis à profit toutes les belles facultés d'homme d'État dont le ciel l'avait doué. Que pouvais-je faire de plus chrétien?

Nous partîmes de Madrid pour Lisbonne le 29 de mars 1805, après avoir acquis la certitude que l'Espagne était alors pour nous une fidèle alliée. Soit intérêt, soit vraiment loyauté, l'Espagne, à cette époque, nous donnait des gages de la plus parfaite et la plus entière alliance avec elle. Ses ports de l'ouest et du midi étaient remplis de vaisseaux prêts à appareiller sous notre pavillon. La *Santa-Trinidad*, vaisseau de cent trente canons, *attendait nos ordres* — c'est le mot — dans le port de Cadix. J'aurai bientôt à parler du triste résultat de ces immenses préparatifs.

Nous partîmes, après avoir été comblés de soins

affectueux par l'ambassadeur et, surtout, par l'ambassadrice de France. Nous n'avions pas pu échanger de prévenances avec l'ambassade de Portugal à Madrid, parce qu'elle n'était pas encore arrivée. C'était M. le comte da Ega, l'un des plus pauvres fidalgos portugais, qui venait à Madrid pour y représenter le royaume volé pendant le ministère du fameux comte-duc. Le comte da Ega menait avec lui sa jeune femme, M^lle^ d'Oyenhausen, la personne la plus charmante de Lisbonne.

L'époque de notre départ de Madrid était la plus convenable pour voyager en Espagne. C'est alors que la température est enchanteresse. Il ne fait plus froid, il ne fait pas chaud. *Ce n'est plus la douleur et ce n'est pas la joie.* Nous devions traverser, me dit-on, un pays désert et affreux. Je partis effrayée. Mais à peine eûmes-nous fait dix lieues, que je compris alors une grande partie de ce qui est dit si bénévolement sur l'Espagne. Comme je l'ai observée avec un soin particulier sous le rapport *physique* et *moral*, qu'il me soit permis d'en dire ici mon sentiment comme voyageuse et comme observatrice.

L'aspect de l'Espagne, lorsqu'on sort de Madrid pour aller à Lisbonne, était surtout en 1806 aussi rebutant pour le voyageur qui entreprend une longue route, qu'il est possible qu'un pays le soit. C'étaient la pauvreté, la malpropreté de la Nouvelle-Castille, portées à leur plus haut degré. La plaine de Madrid s'étend sur une partie considérable de cette province en descendant vers le Tage. Mais en allant le rejoindre en Estramadure, ce n'est plus comme par la route d'Aranjuez. Plus de ces belles prairies, de ces ombrages d'Arcadie, de ces vallées qui rappellent

Tempé et des pays enchantés. Le site est nu, ouvert, parsemé de quelques champs de blé mal cultivés et partout l'aspect de la plus profonde misère. Au moment où nous traversions cette partie de l'Espagne, sa physionomie était cependant à cette époque de l'année où elle revêt son costume de coquetterie. Tout était en pleine floraison et les buissons de genêts, qui plus tard ne présentent qu'une masse sèche et stérile offraient alors, avec leurs fleurs papilionacées, d'un jaune d'or[1], et leurs fleurs blanches avec un calice rouge, des bouquets d'une espèce singulière, car ce genêt, presque sans feuilles et dépourvu d'épines, vient quelquefois à la hauteur de six pieds. Ses branches sont longues, flexibles et chargées de ces jolies touffes jaunes ou blanches ; puis le *daphne gnidium*[1], avec ses fleurs à odeur de fleur d'oranger. A moins de connaître cet arbrisseau et le genêt dont je viens de parler, il est impossible d'avoir une juste idée des paysages de l'Espagne, mais surtout de la Nouvelle-Castille et de l'Estramadure. Les environs de Madrid en sont remplis et le parc qui entoure le Pardo principalement en est couvert. La flore de la péninsule est bien riche non seulement en plantes de cette nature mais en plantes exotiques. Don Casimir Ortéga désirait que l'histoire naturelle de tout ce que pouvaient fournir l'Espagne et la partie de l'autre hémisphère qui est sous sa dépendance, fût entièrement

[1] Il y en a deux espèces très distinctes, le *genista sphærocarpa* et le *monosperma*, qui est blanc. Cette dernière espèce fleurit en février, mars et avril.

Le *daphne gnidium* que l'on trouve en Estramadure a les feuilles plus *lancéolées* que le nôtre. C'est, dit-on, la *cassia* des anciens.

connue dans le monde savant. Depuis lui, la botanique et tout ce qui tient aux autres branches de l'histoire naturelle, a été soigné et dirigé avec un égal intérêt. Mais la guerre a tout bouleversé et je crains bien que depuis la *paix factice* dont jouit l'Espagne, ses véritables éléments de grandeur n'aient été bien négligés par ceux qui tiennent le gouvernail de son vaisseau aventureux.

CHAPITRE XIX

Mon mari est traité avec tous les honneurs dus à un ambassadeur de France. — Mauvaise humeur de Charles IV contre Louis XVIII. — Le soldat usurpateur. — Ordre de la Toison d'Or. — Lettre absurde de Louis XVIII au roi d'Espagne. — Acceptation de la couronne d'Italie par l'empereur. — Discours de Napoléon manquant de franchise. — Quel était le vrai but de l'empereur. — M. le marquis de Buonaparte. — Couronne de Lombardie. — *Mémoires* de Gohier empreints de fiel et de haine. — Talaveyra da Reyna. — Des dragons nous donnent une aubade. — Soldats espagnols demandant l'aumône. — Projet de faciliter l'écoulement du Tage. — Le clergé s'y oppose *au nom de Dieu* et en qualifiant le projet *d'attentatoire aux dogmes sacrés*. — Quel est en Espagne le sens de l'expression *états*. — Portrait de la duchesse d'Albe. — *La Mesta*.

Le roi d'Espagne avait ordonné que nous fussions reçus partout avec les mêmes honneurs qu'un ambassadeur de France près la cour de Madrid aurait pu recevoir. Ce n'est pas un médiocre sujet de reconnaissance à conserver, car l'Espagne, bien que fort dévouée à la France, avait néanmoins une sorte de dignité sérieuse, un *orgueil* même qui lui faisait regarder comme inconvenante toute prévenance outrepassant ce qui devait être accordé à une puissance étrangère dans la personne de l'un de ses représentants. On disait alors que le roi Charles IV avâit éprouvé beaucoup d'humeur de la singulière démarche

de Louis XVIII, qui lui renvoya la Toison d'Or qu'il avait, aussitôt qu'il apprit que le roi d'Espagne l'avait donnée à l'empereur en retour de l'ordre de la Légion d'honneur, que Napoléon avait envoyé à Charles IV,

— Ne voulant rien avoir de commun, » dit Louis XVIII, avec *le soldat usurpateur* qui est assis sur le trône de mes pères.

Louis XVIII faisait comme tous les hommes d'esprit, il abusait des mots. L'empereur pouvait bien être assis dans la même chambre où avait été le trône des pères de Louis XVIII : mais, pour y être en usurpateur, c'est une autre affaire. C'est merveille, en vérité, de voir comme depuis quelques années on écrit sur des faits que la France, que l'Europe ont vus. Venir aujourd'hui nous parler de l'usurpation de l'empereur !

Quoi qu'il en soit, le roi d'Espagne eut beaucoup d'humeur de la lettre de Louis XVIII, ou, pour parler plus juste, du prétendant, comme on l'appelait dans ce temps-là. C'était, au fait, une sorte de forfanterie sans but réel et sans résultat. J'ai parlé ici de ce fait, parce que nos journaux n'en ont pas parlé à cette époque, et qu'il est peu connu. Je vais même transcrire la lettre de Louis XVIII telle qu'elle fut écrite.

« Monsieur et cher cousin,

« Il ne peut y avoir rien de commun entre moi et le *grand criminel* que l'*audace* et la *fortune* ont placé sur un trône qu'il a eu la barbarie de souiller du sang d'un Bourbon, le duc d'Enghien. La religion peut m'engager à pardonner à un assassin, mais le tyran de mon peuple doit toujours être mon ennemi. La Providence, par des motifs inexplicables, peut me

condamner à finir mes jours dans l'exil; mais jamais ni mes contemporains, ni la postérité ne pourront dire que dans le temps de l'adversité je me sois montré indigne d'occuper jusqu'au dernier soupir le trône de mes ancêtres. »

En vérité, cette lettre, si elle n'était pas authentiquement reconnue pour avoir été écrite, en effet, par Louis XVIII, pourrait passer pour une pièce faite à plaisir pour servir de texte à ces épigrammes. Qu'est-ce que c'est qu'un *pathos* semblable? Que veut dire cette phrase :

Je puis pardonner à un assassin, mais le tyran de mon peuple doit être mon ennemi.

C'est absurde et faux. Que Napoléon, héros et conquérant, ait été appelé *tyran* par des stupides ou des jaloux qui ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre ses vastes et savantes combinaisons, il y a mauvaise foi ou sottise, toutefois il y a encore une apparence de raison. Mais, au nom de tous les saints, comment qualifier de tyran l'homme qui, après avoir donné la paix à la France[1], lui rendait ses lois, son commerce, sa tranquillité intérieure, et rouvrait surtout les portes à trente mille proscrits, qui ne lui en ont pas gardé plus de reconnaissance pour cela, mais qui néanmoins ne peuvent empêcher que la liste des émigrés n'ait été close par cet homme que leur prétendu roi alors appelait si bénévolement un tyran,

[1] Il n'avait pas même fait soupçonner la guerre avec le Nord à cette époque. On ne parlait que de la descente en Angleterre. On n'avait jamais été plus heureux en France depuis la Révolution et même avant.

et qui leur rendait leurs biens. Et puis cet usurpateur était sur le trône de France, appelé à ce trône par 3,700,000 votants... En vérité, il faut lever les épaules en lisant aujourd'hui de pareilles sottises, et surtout en s'arrêtant à la dernière phrase : *Je ne ferai jamais rien d'indigne de mon nom et de mon sang...* Et puis la guerre de la Vendée a fait couler le sang français pendant huit années, sans que le prétendant se soit seulement montré une fois au milieu des phalanges vendéennes, pour remercier au moins par sa présence *ce peuple*, qui était le sien, de son généreux dévouement. Il est vrai qu'avec *ses épaulettes sur un habit bourgeois, ses bottes, et de velours encore*, il aurait eu mauvaise grâce à la tête d'un régiment, d'autant mieux qu'il ne montait qu'à la fenêtre, et pas du tout à cheval; et, comme dit Pacot, le gros Poudré eût été ridicule avec ses grosses bottes de velours, en calèche à l'arrière-garde. Mais il avait des représentants qui pouvaient marcher pour lui. Pauvre Vendée! elle est toujours bonne pour être lancée en enfant perdu! Mais, pour être une noble retraite pour un roi malheureux, il n'en est rien. Et de nos jours encore elle n'a été jugée bonne que pour former un escadron de femmes, servant d'armée à un général féminin comme son état-major. Oh! honte sur notre patrie! Honte! mille fois honte!

Je suis bien amère, me dira-t-on? Mais a-t-on eu quelques ménagements pour une mémoire auguste que l'orgueil national devait au moins faire respecter? Que de diatribes indécentes, de pamphlets, de libelles, nous avons été obligés de dévorer en silence pendant quinze ans! Que d'injures, que d'humiliations ont abreuvé dans leur empereur ceux qui tenaient de lui

leur sort et leur bien-être! Le jour des représailles est enfin arrivé, et nous sommes encore bien bons et bien tolérants en ne faisant que rappeler pour toute vengeance les fautes d'autrui.

Nous apprîmes par un courrier des affaires étrangères, qui nous rejoignit à *Talaveyra da Reyna*, capitale de l'Estramadure espagnole, que l'empereur s'était rendu, en grande pompe, au Sénat, le 18 mars, et avait annoncé officiellement qu'il acceptait la couronne d'Italie d'après le vœu manifesté par la république cisalpine. Le discours de Napoléon, en cette circonstance, a le défaut de manquer de franchise. Un grand homme comme lui ne devait prendre aucun prétexte pour donner plus de grandeur à sa patrie. Pourquoi dire :

« *Nous aurons toujours la modération de ne rien ajouter à la couronne que nous portons.* »

L'empereur était déjà à cette époque assez fort pour accuser tout haut ses projets de conquêtes, dont le vrai but était la chute de l'Angleterre. Ce but était le point de mire de tous les coups qu'il portait. C'était *là* qu'il visait, et visait juste. Tous ses généraux, maintenant ses élèves, étaient imbus des mêmes principes, et avec justice. L'Angleterre est une rivale avec laquelle nous ne pouvions pas nous allier avec sûreté pour une seule année à cette époque, et le traité d'Amiens en est une preuve, car c'est aujourd'hui une histoire comme celle de Croquemitaine que de parler des torts de l'empereur dans cette affaire d'Amiens. L'Angleterre fit tout ce qu'il fallait faire alors pour mériter un blâme que la postérité, qui ne lira pas l'histoire de France dans celle du P. Loriquet, qui l'apprenait au duc de Bordeaux, et dans la

quelle il voyait que le plus grand règne qu'eussent jamais vu les Français était celui de son oncle, parce que le marquis de *Buonaparte* avait alors remporté *plusieurs* grandes victoires, il faut, dis-je, espérer que la postérité saura juger la conduite de chacun et rendre impartialement la justice [1].

Le même courrier qui nous apportait la nouvelle de l'acceptation de la couronne d'Italie, annonçait également le prochain départ de l'empereur pour Milan. Il allait se faire couronner roi de Lombardie et ceindre un nouveau diadème portant la devise qu'il aurait bien plutôt dû faire graver sur celle de France pour notre bonheur à tous :

« *Dio me la diede. Guaja chi la tocca!* »

Elle était d'or et non de fer, cette couronne des Lombards que l'on conservait religieusement à Monza. Elle faisait partie des antiquités qui furent volées à la Bibliothèque impériale lorsque mon ami, ce pauvre Millin, éprouva le désagrément que nous venons de voir se renouveler, de l'enlèvement de plusieurs objets d'art, dont une estimation numérique ne pouvait baser la valeur. Elle fut retrouvée en Hollande, ainsi que tous les autres objets, quand l'ancien directeur Gohier y exerçait les fonctions de consul-général à Amsterdam. C'est une obligation qu'on lui aurait, si elle n'était rappelée par lui au milieu d'un torrent d'invectives contre l'empereur, comme cela était sa coutume. Et l'on doit penser qu'ayant à parler *d'une couronne*, et d'une couronne que la tête de Napoléon

[1] Étrange effet de la haine et de l'envie! Pour ne pas parler de sa gloire, on passait sous silence les reproches qu'on prétendait avoir à lui faire!

avait portée, ce qu'il avait à dire fut un beau texte pour sa malignité. Je n'ai rien lu contre l'empereur qui m'ait plus révoltée que ces deux ennuyeux volumes des Mémoires de Gohier. C'est un venin continuellement distillant son âcreté dans l'écritoire de l'auteur, et dans lequel il trempe une plume qui, à chaque phrase, a bonne envie de devenir un poignard. C'est la haine la plus gauche, cette haine qui attaque tout et ne fait aucune concession. L'empereur, avec lui, est presqu'un sot. C'est à jeter le livre, d'abord parce qu'il est ennuyeux comme les mouches qui vous piquent à chaque instant et vous occupent sans résultat. Sa haine est si enragée, si diabolique, qu'elle prend dans le même réseau de vengeance la France entière. C'est surtout à l'occasion de ce couronnement d'Italie et de l'institution de la couronne de fer qu'il se donne carrière pour nous traiter comme la dernière des nations. Selon lui, nous n'avons jamais rien valu que sous le Directoire. Pour se donner raison, il demande l'assentiment de quelques personnages qui, par leur haute position, peuvent lui donner de la force, quelque bonne envie qu'il ait d'en dire du mal. Mais il sent qu'il a affaire à plus forte partie que lui, et il fait alors patte de velours. C'est ainsi qu'il approche doucement du duc de Bassano qui, en sa qualité de ministre sous l'empire et sous le consulat, et de fidèle serviteur de Napoléon qui lui montrait une grande confiance et de l'amitié, pouvait le réfuter avec un succès qui aurait écrasé l'ex-président du Directoire désespéré de n'être pas consul, car voilà tout le secret de sa haine, le pauvre homme ! Il a été le président d'un gouvernement pourri, et en voilà assez pour faire ouvrir les yeux et les oreilles à

une grande foule ébahie devant ce titre pompeux de président du Directoire. On ouvre, et que trouve-t-on? Des relations que le *Moniteur* donne encore plus en détail que lui, et des pages haineuses et sottement, lourdement méchantes, contre un homme qui n'eut d'autres torts envers lui que de ne pas le prendre à la place de Sieyès.

Talaveyra da Reyna, que les couronnements m'ont fait laisser, mais que nous allons retrouver, est une jolie petite ville; son aspect est riant. Elle est bâtie au bord du Tage. Nous y eûmes une aubade, donnée par des dragons du régiment de la reine. Il y avait beaucoup de cavalerie en garnison. Celle que nous vîmes était belle et bien tenue, et Junot, qui ne laissait échapper aucune occasion de relever son prince, me dit que c'était lui qui, étant généralissime de toutes les armes et affectionnant particulièrement la cavalerie, lui donnait des soins plus attentifs qu'aux autres parties de l'armée. Et, pour dire la vérité, il y avait des soldats d'infanterie qui demandaient souvent l'aumône et même des officiers qui l'auraient bien reçue, si on avait voulu la leur faire.

Depuis Santa-Clara[1] jusqu'à Talaveyra da Reyna, le pays est charmant. Nous traversions des prairies immenses couvertes de plantes bulbeuses, alors en fleurs, entre autres l'asphodèle[2] qui, avec son beau panache blanc-verdâtre, rappelait cette riante fiction de l'antiquité, qui faisait errer les morts au milieu

[1] Tout ce qui a rapport à mon voyage en Espagne et en Portugal est pris maintenant dans mon journal et textuellement copié sur lui. Il n'y a point de voyage de Madrid à Lisbonne. Cette circonstance m'a déterminé à le donner ici.

[2] *Asphodelus ramosus.*

de ces fleurs. Il n'y a ni forêts, ni bois dans la Nouvelle-Castille. On aperçoit seulement çà et là quelques bouquets de chênes verts. Ensuite on trouve des vignes qui rappellent le voisinage de la Manche, et des oliviers. Tout cela bien planté et soigné dans sa culture. A droite, on distingue *el Puerto del Pico*, qui est une suite de la chaîne du Guadarrama. Talaveyra da Reyna est, comme je l'ai dit, une jolie ville. Nous y demeurâmes un jour. Elle avait alors plusieurs manufactures assez remarquables. On y fabrique des étoffes d'or et d'argent brochées de soie, et dans le goût français. Il y avait des ouvriers de Lyon. L'un d'eux me parla français et me dit que étant au moment d'être poursuivi sérieusement pour dettes dans son pays, il s'était décidé à venir en Espagne, où l'avaient appelé les plus riantes espérances et les plus flatteuses promesses. Mais les unes et les autres avaient été déçues. Le pauvre malheureux avait le regret d'avoir quitté la France et de ne pas trouver en Espagne tout ce qu'il en attendait. Il était évidemment attaqué de la poitrine et ne cessait de pleurer sur la patrie absente. Il s'appelait Raimond Maryllaud et était de Grenoble. Il me fit de la peine. Il est probable que son talent le mettait au-dessus des hommes qui le commandaient et qui l'humiliaient sans cesse en sa qualité d'étranger.

Il y avait une promenade charmante derrière la ville, à Talaveyra da Reyna. Elle était sur le Tage.

Sur la gauche était le fleuve roulant ses eaux écumeuses dans un vallon dont les collines étaient couvertes de *pignons*. Ses rives encaissées étaient bordées des plus belles fleurs du printemps. Partout, à l'horizon, la vue était terminée au loin par les som-

mets découpés de hautes montagnes, telles que la *montaña* de *Griegos*. On pouvait presque deviner sur le ciel si pur leurs escarpements brisés, tandis que toujours à gauche on découvre la *Sierra* de *Tolède* et celle de *Guadalupe*[1], dans les vallées desquelles se cache le Tage qui roule ses eaux parmi les rochers, sans être nulle part navigable en Espagne. Sous le règne de Charles II, un homme, probablement plus habile que ses concitoyens alors, se mit à penser que ce serait une belle chose si, créateur à son tour, le roi d'Espagne ordonnait à ces eaux emprisonnées dans des encaissements de rochers à pic, de couler plus librement, ce que la magie de quelques milliers de poudre, et un travail qui donnerait du pain à des milliers de sujets mourant de faim, produiraient à merveille. Le projet conçu, l'homme, qu'on appelait don *Balthazar Sarmiento*, le remit au grand conseil du roi d'Espagne. Le conseil le lut, le relut. On en parla beaucoup, on en parla trop même, car la Suprême s'en voulut mêler à son tour, elle qui ne s'occupait habituellement que de feu. Comme on le lui avait éteint, elle voulut s'en venger sur l'eau apparemment et défendit au roi, *au nom de Dieu*, de délivrer les flots du Tage. Il fut pris un arrêté dans le conseil, qui parlait de ce projet comme *attentatoire* aux dogmes de notre sainte croyance.

« *Si Dieu avait voulu que le Tage coulât librement, dit le rapport, il aurait fait de lui ce qu'il a fait de toutes les rivières navigables. Il n'aurait mis aucun empêchement à son courant.* »

[1] C'est dans cette montagne de Guadalupe qu'est située monastère où est mort Charles Quint.

Ceci n'est pas un conte fait à plaisir ; la chose est notoire.

On rencontre au milieu de ce pays, dont l'aspect est tout à fait étrange par sa couleur sauvage à la fois, et pourtant cultivé, une *venta* bien isolée, dans une charmante position, sur un fond de pignons et de chênes toujours verts, c'est *la venta* de *Pelavenagas*. Tout auprès, est la montaña de Griegos, qui présente un aspect majestueux, mais bizarre, en s'élevant du milieu de la plaine. Dans cette partie de l'Espagne, les montagnes sont désertes et sauvages, et les lynx et les ours s'y trouvent en grand nombre et fort dangereux à rencontrer.

La duchesse d'Ossuna m'avait beaucoup parlé à Madrid *des états* des ducs d'Albe, que je devais traverser en allant à Lisbonne. J'étais encore peu faite aux expressions du pays ; je sus plus tard que ce mot ÉTATS se disait pour toutes les possessions des grands seigneurs espagnols. Elle aurait pu elle-même, à bon droit, dire *mes états*, car les siens étaient assez étendus pour cela. Elle était héritière de Benavente, et ses biens étaient immenses; elle avait été très liée avec la fameuse duchesse d'Albe, qui mourut en 1795. Tout ce qu'on raconte du caractère espagnol, réuni à celui d'une Italienne exaltée, pouvait lui convenir, en y joignant l'âme et le cœur d'un homme pour la force. La duchesse d'Ossuna, qui l'aimait avec une grande tendresse, m'en parla dans des termes qui me firent regretter de ne l'avoir pas connue. Elle en avait un portrait qui me donna l'idée de ce qu'elle devait être et qui justifiait ce qu'on en disait relativement à son caractère décidé. Son air était sévère, dur même, ses yeux et ses cheveux très noirs, et tout autour de

sa bouche on voyait une teinte bleuâtre comme si elle avait de la barbe. La duchesse d'Albe ne me rappelait même pas doña Ximena. C'était plutôt doña Maria de Padilla faisant peindre la tête de son mari sur son étendard et proclamant la liberté au son de ses cris de vengeance.

Quant *aux états* de la duchesse d'Albe, ils méritaient vraiment ce nom. On arrivait à une suite de villes qui relevaient des ducs d'Albe. Puis on trouvait Torre-Alba d'Oropesa avec un château appartenant au duc d'Albe, ainsi qu'une foule de monastères précédant la *Gartera* et Calsada de Oropesa. Ces villages et ces monastères sont construits sur une suite de collines bien cultivées, qui forment un contraste frappant avec les montagnes agrestes qui sont en face d'elles. Sur les montagnes étaient une foule de troupeaux de mérinos. L'Estramadure et la Nouvelle-Castille en sont remplies à cette époque de l'année, parce qu'ils retournent chercher de l'ombre et une nourriture plus abondante dans les montagnes de Soria et de Ségovie. Plus d'un million de moutons voyagent ainsi deux fois par an et privent l'Espagne de toute agriculture possible. Comment en espérer avec ce fléau? C'est ce qu'on appelle la *mesta*. La mesta est un des objets les plus extraordinaires et les moins connus de l'Espagne. Je vais ici en donner une idée. C'est une chose qui tient à l'Espagne d'une manière trop inhérente pour qu'une personne qui a habité ce pays aussi longtemps que moi n'en fasse pas la description.

On appelle *mesta* le corps des propriétaires des troupeaux à laine, qui ont le privilège exclusif de traverser les deux Castilles et deux ou trois autres

provinces d'Espagne, telle que l'Estramadure, pour aller chercher une température qui leur convienne selon la saison, et une nourriture plus abondante quand ils ont épuisé celle des prairies où ils ont stationné. Cette corporation a quatre chefs-lieux : Siguenza, Cuença, Ségovie et Soria. Elle a également un code particulier. Ce code bizarre, qui est un supplément arbitraire aux lois du pays, sert à fixer les droits de la *mesta*. Chose fort inutile, car elle les enfreint toujours, attendu qu'elle est composée des abbayes les plus riches, des hommes les plus puissants, soit en fortune, soit en dignités, dans la noblesse comme dans le commerce. Jadis les montagnes escarpées de Soria et de Ségovie étaient pendant la chaude saison la retraite des moutons du voisinage. Lorsque les jours froids arrivaient, les pauvres bêtes allaient demander un plus doux climat à des régions moins élevées. Leurs possesseurs n'avaient pas d'abord pensé que cela pût être; mais comme ils étaient puissants, ceux que cet usage blessait n'osèrent pas se plaindre.

Alors les maîtres des troupeaux firent convertir l'*usage en droit*, et des millions de *tras-humantes* se mirent à parcourir l'Espagne et à la ravager, ruinant ainsi la prospérité générale pour l'intérêt de quelques-uns, car il ne faut pas douter un moment que la mesta soit une des causes de la misère du paysan espagnol dans les deux Castilles, dans l'Estramadure et dans tout le pays tolédan soumis à la loi de cette affreuse institution. Le gouvernement a été plusieurs fois alarmé des ravages épouvantables que commettent ces millions de *gañados*. Mais lorsque l'abus devint intolérable pour les malheureux *estre-*

meños[1] surtout, il avait jeté de trop profondes racines pour le détruire sans soulever tout ce que le royaume possède de plus puissant et de plus riche. Il en est résulté une guerre continuelle entre les propriétaires de la *mesta* et les *estremeños*, qui voient avec douleur que leurs gras pâturages deviennent la proie d'avides étrangers qui chassent le mouton de son lieu de pâture pour la dévorer et la prendre, sans laisser aucune rétribution ou aucun dédommagement au propriétaire. La première fois que je me fis expliquer cette coutume barbare par un *estremeños*, je crus rêver. On comptait en 1570, jusqu'à sept millions de moutons voyageurs ou *tras-humantes*. Sous Philippe III, un de ses confesseurs vit la chose sous le point de vue consciencieux et fit si bien auprès de son pénitent que ce nombre tomba tout à coup à trois millions. Ustariz, qui a écrit sur l'économie rurale et politique de l'Espagne, a porté le nombre à quatre millions. A l'époque où j'étais en Espagne, mais la première fois, avant la guerre, car on doit penser que les malheurs de plusieurs années ont dû grandement moissonner les pauvres *gañados-merinos*, à l'époque de 1805 et de 1806, on comptait cinq millions de moutons voyageurs et huit millions de moutons permanents. Voilà donc treize millions de bêtes qui sont conjurées, sans y songer, mais par le moyen des hommes, pour la ruine de ces mêmes hommes. Tandis que si nous laissions les bêtes à elles-mêmes, elles

[1] On appelle ainsi les habitants de l'Estramadure. Ces malheureux sont désolés des dégâts que commettent les tras-humantes. Il y a eu un temps où la mesta prenait le pâturage et le louait, que le propriétaire le voulût ou non. Ce droit venait d'être aboli à l'époque de mon voyage.

ne nous feraient aucun préjudice, demeureraient dans leurs pâturages, et ne viendraient pas troubler les habitants d'un autre lieu. Qu'en résultait-il déjà à cette époque? C'est que l'Estramadure, une des plus belles provinces de l'Espagne, ayant cinquante lieues de long sur quarante de large et qui pourrait nourrir plus de deux millions d'habitants, ne contenait pas cent mille feux en 1805. La preuve que la mesta est la cause spéciale de cette dépopulation, c'est que des provinces moins susceptibles d'être peuplées, le sont avec profusion, et cela tout près de l'Estramadure. La Galice, les montagnes de Burgos en sont un exemple. Je me suis étendue sur ce sujet, parce qu'il est non seulement intéressant, mais d'une haute importance lorsqu'on veut connaître l'Espagne.

CHAPITRE XX

Province de l'Estramadure. — Le coche de *colleras*. Aventure qui m'arrive dans ce pays. — Ma manière de voyager. — Visite inattendue de Jérôme Bonaparte. — Détails sur Jérôme. — Colère de l'empereur en apprenant son mariage. — M. Alexandre Le Camus, depuis comte de Fursteinstein. — M^lle^ Paterson. — Sa ressemblance avec la princesse Borghèse. — Ma conversation avec Junot. — Mes présages se réalisèrent. — Pont d'Almaraz. — Entêtement de nos muletiers. — Le fameux Gonzalès de San-Sébastien. — Le *Puerto*. — Chêne vert de la péninsule. Le village de Joray Cego. — Bonne réception que nous font les autorités de Truxillc

Lorsque nous entrâmes dans la province d Estramadure, la contrée changea tout à fait d'aspect. Elle devint agreste, sauvage, et tout à fait pittoresque. Je prenais souvent plaisir à partir le matin, tandis qu'on attelait les sept mules de mon *coche de colleras* avec de longues cordes qui ne tenaient à aucun palonnier, et qui toutes se rattachaient à la cheville ouvrière de la voiture. Le *mayoral* et le *zagal* n'avaient besoin que de les appeler par leur nom pour qu'elles vinssent se ranger par l'ordre qu'elles occupaient la veille. La seule voix du mayoral disant : « Eh ! Colonella ! Eh ! Carbonera ! Eh ! Peregrina ! » suffisait pour que la mule, avec sa peau rasée, excepté la queue, ce qui en fait un horrible animal, vint se ranger à côté de la première, et que la première vînt

toute seule au commandement du maître. Leur éducation se fait d'une manière cruelle. Elles sont fouettées jusqu'au sang — et le mot est littéral — jusqu'à ce qu'elles répondent au nom que leur parrain a bien voulu leur choisir. Je ne m'étonnai plus autant de leur docilité, les pauvres bêtes !

Nous avions quitté Truxillo depuis deux jours, et nous approchions de Mérida, lorsqu'un matin je me trouvai assez endormie pour ne pas quitter ma voiture lorsque le mayoral y attela les mules : car, pour le dire en passant, je couchais dans ma voiture lorsque la *venta* ou la posada me paraissaient inlogeables. Ce qui arrivait assez ordinairement une fois sur trois depuis que nous étions en Estramadure. Je trouvais alors une bien plus grande commodité à demeurer dans ma dormeuse, dans un lit bien bon, bien chaud, bien propre, au lieu d'aller me mettre dans ces affreuses chambres de posadas espagnoles, dont les greniers les plus dépouillés, les cabarets de grandes routes réservés aux rouliers les moins difficiles, ne peuvent donner une idée. Et puis je trouvais aussi fort commode de rester couchée jusqu'à l'heure du déjeuner et de rouler parmi les bruyères parfumées de l'Estramadure tout en sommeillant ou bien en lisant. Lorsqu'on fait un voyage de trente jours de marche, on a le temps de regarder fuir le terrain sous les roues de la voiture.

Nous devions déjeuner à Nabalmoral. Je finissais de m'habiller pour être en état de descendre quand la voiture s'arrêterait, lorsque Junot vint auprès de la portière et me dit :

— Laure, es-tu prête ? Dépêche-toi de descendre.

— Oui, mais tout à l'heure. Pourquoi donc es-tu

si pressé? Ta course matinale a bien ouvert ton appétit!

— Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est un ami d'enfance qui est venu te demander à déjeuner de Baltimore. Ainsi tu vois bien qu'il faut te dépêcher.

Je crus qu'il plaisantait et ne fis aucune attention à ce qu'il me disait. Je n'allai pas un instant plus vite et ce ne fut qu'après avoir attaché le dernier cordon et placé la dernière épingle que je levai le store et que je pus voir quelle était la personne qui m'attendait. Je jetai un cri de surprise et je puis dire aussi de contentement. C'était Jérôme Bonaparte.

C'est une longue et intéressante histoire que celle de Jérôme. Tout le monde sait qu'il s'est marié en Amérique avec la fille d'un banquier de Baltimore, appelée M^lle^ Paterson et qui était jolie et riche, mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est que Jérôme eut beaucoup moins de torts qu'on ne l'a cru et qu'on ne l'a dit dans le monde. L'empereur, n'étant encore que consul, n'avait aucun droit sur les siens comme chef de famille. Joseph Bonaparte, M^me^ Bonaparte la mère étaient, au fait, les maîtres d'accorder ou de refuser un consentement. Il est certain que la mère de Jérôme lui avait permis d'épouser M^lle^ Paterson et que Joseph aussi avait donné son consentement. La colère de l'empereur, en apprenant la nouvelle du mariage de son jeune frère, fut extrême, et au moment dont je parle elle venait de se manifester d'une façon peu fraternelle même dans la correction. Un ordre avait été envoyé en Hollande, en Espagne, en Portugal, portant défense de recevoir M^me^ Jérôme Bonaparte, ou toute personne se *disant telle*. La malheureuse jeune femme étant grosse de sept à

huit mois, avait d'abord tenté de débarquer en Hollande, en Belgique, en Italie, en Espagne, puis, maintenant en Portugal, où M. Sérurier, frère du maréchal invalide et qui alors était notre consul général à Lisbonne, lui avait aussi fait éprouver un refus. Jérôme, au désespoir de cette rigueur, fit aller sa femme en Angleterre et, n'éprouvant pour lui-même aucun empêchement à débarquer, il se décida à aller trouver son frère, espérant qu'en le voyant, en l'entendant, l'empereur se laisserait fléchir. La chose devenait instante, car, maintenant, quel était le lieu où l'on pouvait fuir sa colère?

Je ne puis dire à quel point je fus contente de revoir Jérôme. Il avait toujours été bon enfant, ainsi qu'on appelle dans le monde ceux qui ne font pas de mal, s'ils ne font pas de bien. Sa tête avait bien été un peu légère, mais cela ne me regardait pas, et j'avais reçu de ma mère une impression de bienveillante amitié pour Jérôme, que même, plus tard, sa conduite assez peu amicale envers moi n'a pas altérée. Aussi, je le répète, je fus tout à fait heureuse de le rencontrer au milieu des déserts fleuris de l'Estramadure, surtout en songeant qu'il était malheureux et malheureux par le cœur. J'étais bien jeune alors et j'avais encore des idées bien romanesques, n'est-il pas vrai?

Junot fut également satisfait, quoiqu'il connût assez peu Jérôme. C'était celui de la famille qu'il avait le moins vu. Il était tout à fait enfant à l'époque où Junot faisait presque partie de la famille Bonaparte à Marseille et à Toulon. Et plus tard, lors du consulat, Junot n'était revenu d'Égypte et n'avait quitté la prison anglaise que vers la fin de 1800. Jérôme

partit alors pour ses caravanes maritimes aussitôt après le retour de Marengo. Junot le connaissait donc seulement comme un jeune homme qu'il avait vu enfant; ce qui motivait avec lui une grande familiarité, sans cependant lui donner une connaissance exacte de son caractère.

Nous lui offrîmes de partager notre déjeuner, ce qu'il accepta. Je fus frappée d'un grand changement dans ses manières. Il était posé, presque sérieux. L'expression de sa physionomie, ordinairement gaie et mobile, avait pris un caractère de tristesse rêveuse qui le changeait à un tel point, que je ne le reconnaissais presque plus. Il nous parla admirablement des États-Unis, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs habitants. Enfin, je pris de lui, dans l'heure que nous passâmes à table, une opinion tout à son avantage. Il est vrai de dire qu'il avait avec lui un homme qui l'accompagnait, et dont les façons et la tournure annonçaient un homme d'une distinction supérieure. C'était M. Alexandre le Camus, que depuis Jérôme, lorsqu'il fut roi de Westphalie, créa comte de *Fursteinstein*. Il était grave dans son abord, parlait avec une extrême justesse et me prévint en sa faveur dès que je le vis et que je l'entendis. La jalousie de plusieurs courtisans a pu porter de lui à Cassel un autre jugement, mais, dans mon équité, je dois dire mes impressions telles que je les ai reçues et je dois ajouter que ce n'est pas sur ce seul instant passé dans une *venta* de l'Espagne que j'ai jugé M. le comte de Fursteinstein.

Nous nous promenâmes avec Jérôme dans le jardin de la posada. Avant de nous séparer, Junot, qui avait avec lui une sorte de familiarité, provenant, comme

je l'ai dit, de ce qu'il l'avait connu enfant, lui parla avec une autorité presque paternelle, en l'engageant à ne pas résister à l'empereur. Mais Jérôme répondit avec une noble assurance que, se croyant engagé par l'honneur, il ne pensait pas que, ayant eu l'autorisation de sa mère et de son frère aîné, il y eût pour lui une autre route que celle qu'il était décidé à suivre.

— Mon frère m'entendra, nous dit-il. Il est bon, il est juste. En admettant que j'aie commis une faute en me mariant avec M^lle^ Paterson sans son consentement, est-ce donc à présent qu'il faut que la punition frappe? Et sur quelle tête tombera-t-elle? Sur celle de ma pauvre femme innocente! Non, non, mon frère ne peut vouloir stigmatiser ainsi d'un cachet outrageant une des familles les plus respectables des États-Unis, donner en même temps un coup mortel à une créature aussi bonne qu'elle est belle.

Et il tira de son sein une grande miniature renfermée dans un médaillon en or, qu'il nous montra. C'était le portrait de M^me^ Jérôme Bonaparte. Je vis un ravissant visage. Et une particularité qui me frappa tout aussitôt, ainsi que Junot, c'était la ressemblance qu'il y avait entre M^lle^ Paterson et la princesse Borghèse. Je le dis à Jérôme, qui me répondit que je n'étais pas la seule personne qui eût fait cette remarque, que lui-même l'avait trouvé et que plusieurs Français, qui étaient à Baltimore, l'avaient remarqué comme moi. Je trouvais même que l'expression de M^me^ Jérôme Bonaparte avait bien plus de feu et d'animation que n'en avait la princesse Borghèse. Je le dis tout bas à Junot, mais il se récria. Il se rappelait encore ses anciennes impressions.

— Jugez donc, dit Jérôme, en refermant son charmant portrait, s'il est possible d'abandonner une personne comme celle que vous venez de voir, lorsqu'à une figure si ravissante on joint toutes les qualités qui font aimer une femme. Je voudrais que mon frère consentît à la voir, à l'entendre un seul instant. Je suis sûr que son triomphe serait assuré comme celui de cette bonne Christine que l'empereur avait aussi repoussée d'abord et qu'il a fini par aimer comme ses autres belles-sœurs. Quant à moi, je suis bien déterminé à ne pas céder. Fort de mon bon droit, je ne ferai aucune action dont plus tard je pourrais me repentir.

En l'écoutant, Junot ne disait rien. Il l'avait d'abord invité à céder aux volontés de l'empereur. Puis, en examinant la position du jeune couple, il la trouva tellement intéressante, qu'il se demanda, comme il me le dit ensuite, s'il ne serait pas répréhensible à lui d'exhorter Jérôme à commettre une action qui, au fait, pouvait être plus que blâmable. Il se promenait à côté de Jérôme dans le petit jardin de la venta et ne répondait plus que des monosyllables à tout ce que nous disions près de lui. Lorsque nous fûmes remontés dans notre *coche*, il m'avoua qu'il avait vraiment souffert pendant cette dernière partie de la conversation.

Après avoir causé avec intimité pendant deux heures, nous nous séparâmes de Jérôme, qui continua sa route vers la France et nous reprîmes la nôtre vers Lisbonne.

Cette rencontre m'avait émue. Jérôme me rappelait ma mère, dont il était si tendrement aimé. Les souvenirs de cette nature sont toujours amers. Et lorsque

nous fûmes seuls, Junot et moi, je lui laissai voir combien cette rencontre m'avait attristée. Je pensais combien ma mère eût été affectée en voyant ce jeune homme qu'elle aimait comme une mère, revenir au milieu de cette famille de rois, de princes, retrouvant tous les siens couverts de la pourpre, et lui seul, comme un proscrit, comme un paria. Et pourquoi? Parce qu'il voulait garder la foi jurée. Cependant, après le premier moment de cette impression impossible à éviter, je me livrai à des pensées plus à l'unisson de ce que sont les hommes. Je réfléchis particulièrement sur le caractère de celui qui m'occupait. La trempe de son caractère était loin d'être celle de Lucien. Lucien est un homme à part, même dans la famille Bonaparte. Il a une tête et un cœur, une âme, un esprit, tout cela de fer et de feu, et pourtant aussi bons, aussi susceptibles de tendres affections qu'homme puisse les avoir au monde. En comparant les deux frères, je me dis que jamais Lucien n'aurait cédé à la tentation. Mais, pour Jérôme, je n'en répondais pas. Et lorsque Junot me demanda de quoi je souriais, je lui dis:

— Mon Dieu, ce jeune homme va joindre l'empereur à Milan. Il va se trouver au milieu des solennités du couronnement, il va entendre ces mots magiques de *majesté*, d'altesses *impériales* et j'ai bien peur que la magie d'amour ne soit bien faible auprès de celle-là. Je ne sais, mais je crains pour cette pauvre jeune femme, si belle, si bonne et si noblement confiante. Je crains pour elle que sa voix ne soit bien lointaine pour se faire entendre. Et jusqu'au vagissement d'un enfant nouveau-né, tout cela retentit bien peu, lorsqu'il faut franchir, non pas cinq cents lieues, mais

des panaches impériaux, de beaux costumes de prince et des titres d'altesse.

Junot se mit à rire.

— Eh bien, je suis sûr que tu te trompes, me dit-il.

C'était lui qui se trompait.

Notre voyage prenait à chaque journée un caractère plus opposé à nos usages. Je ne parle pas ici des auberges. Je ne parle pas non plus de la rareté des villes et des villages. Tout cela, bien qu'il me parût étrangement nouveau, n'était rien en comparaison de l'aspect du pays. J'avais vu les landes de Bordeaux, celles d'une partie du Poitou ; mais rien dans mes souvenirs ne se plaçait à côté de ces landes immenses se déroulant devant moi avec leurs tapis diaprés. Et puis, cette route seulement frayée par le caprice du mayoral, ou plutôt de ses mules qui s'en vont roulant doucement à travers les solitudes fleuries où le voyageur peut se croire dans la partie la plus déserte du Nouveau-Monde...

Il existait alors un lieu dans l'Estramadure qui n'est plus aujourd'hui que dans le souvenir. La guerre et ses fléaux ont eu l'art de pénétrer dans ces sauvages solitudes et d'y laisser des traces terribles de leur passage. Je veux parler de la venta et du pont d'Almaraz. Almaraz est une petite bourgade assez bien bâtie. Derrière elle, la route tournait quelques collines dont les flancs se rapprochaient toujours davantage, se serrant au point de former un étroit défilé. On entendait un bruit sourd, et comme aurait pu faire une artillerie éloignée. Puis, tout à coup, on se trouvait sur un pont magnifique construit par les Arabes, formé seulement de deux arches et jeté

sur le Tage, qui bouillonnait au-dessous de vous à une profondeur de plus de quatre-vingts pieds. Je ne puis jamais oublier l'impression que je reçus à l'aspect superbe de cette œuvre des hommes au milieu d'un désert rempli des merveilles de la création divine. Peut-être trop de sentiments d'orgueil ont-ils provoqué la colère de Dieu contre ce bel ouvrage? Son souffle l'a frappé et dans la guerre de 1809 les Espagnols l'ont fait sauter.

J'arrivai sur le pont d'Almaraz le soir, au coucher du soleil, au moment où les bergers voyageurs rappellent dans leurs parcs les *gañados merinos*, les *trashumantes* qui leur sont confiés. Ce moment est d'un extrême intérêt dans quelque contrée qu'on se trouve ; mais, en Espagne, c'est une chose admirablement spéciale. Autour de moi tout était pittoresque, mais avec des couleurs si neuves, des tons si tranchants, si chaleureux, que je puis dire, encore aujourd'hui, que je demeurai en extase devant le beau panorama qui s'offrit à moi.

Le pont d'Almaraz avait deux arches en ogives unissant deux rivages escarpés, bordés de rochers mousseux, et couverts, en même temps, d'une profusion de cet arbuste qui, depuis mon entrée en Estramadure, n'avait cessé d'être mon compagnon de route. C'est le ciste odorant (*cistus ladaniferus*). Le soir, cet arbuste exhale la plus suave odeur, composée du parfum de la fleur d'oranger et de celui de la myrrhe. Cette odeur balsamique est produite par une sorte de résine dont son feuillage est totalement enduit. J'ai déjà dit qu'on ne peut avoir une juste idée des paysages espagnols, si l'on ne connait pas cette plante. Ses belles fleurs, aux pétales d'un blanc

éblouissant, tachés d'une goutte de pourpre, leur pistil d'or, le port de l'arbuste, et cette charmante odeur qu'elle exhale, lui donnent, ce me semble, droit d'entrée dans nos jardins, où l'on cultive si souvent des plantes qui certes lui sont bien inférieures.

Au bas du pont d'Almaraz est une *venta* bâtie tout au bord du Tage, qui, en cet endroit, roule ses eaux avec une telle violence, que les rochers contre lesquels elles se brisent en sont quelquefois ébranlés, et roulent avec elles vers la mer. Quelques ruisseaux, descendant des montagnes, coulent derrière la venta. Nous mangeâmes, à souper, d'excellentes truites pêchées dans ces ruisseaux, du cresson alénois, qui croît en abondance sur leurs bords, au milieu d'une foule de fleurs charmantes. De l'autre côté du Tage on découvre el puerto del Miriavete, montagne escarpée, que nous devions gravir le lendemain. Cette contrée sauvage, mais si riche de beautés naturelles, ce beau pont, cette montagne, cette venta isolée, qui est là comme pour rappeler que ce désert est pourtant connu de l'homme; tout frappe à grands coups sur l'imagination, et laisse un souvenir que les années ne peuvent trouver effacé.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche de très bonne heure pour passer la montagne. Nous devions coucher à Truxillo, et la journée était forte. Junot, voyant mon désir d'aller plus lentement — quoique, en vérité, la chose fût difficile — dit aux muletiers qu'il fallait s'arranger pour coucher autre part, et qu'il voulait que nous partissions plus tard de la venta le lendemain. L'interprète leur traduisit la chose, afin qu'ils comprissent bien. Mais, lorsqu'ils surent de quoi il était question, ils s'y refusèrent po-

sitivement, disant qu'il n'y avait pas d'endroits convenables pour leurs mules — de nous la chose ne valait seulement pas la peine de s'en inquiéter — d'Almaraz à Truxillo, ajoutant, que si j'avais véritablement le goût de cueillir de l'herbe, je pouvais demeurer à la venta tout le jour suivant, et que nous repartirions le surlendemain. On eut beau les arraisonner, en leur disant d'ailleurs, en définitive, que nous étions les maîtres d'aller coucher où cela nous plaisait, le muletier en chef, qui était le fameux Gonzalès de San-Sebastien, sourit et dit tout tranquillement que nous nous trompions, que les journées étaient indiquées, que nous avions fait prix avec lui pour être transportés en Portugal n'importe comment, puisque nous n'avions rien spécifié et que, les choses ayant d'abord été réglées ainsi, nous n'avions rien à dire. Nous aurions discuté pendant tout un jour qu'il n'en eût pas été autrement. Il fallut faire ce qu'il voulait.

Nous partîmes donc de fort grand matin. Immédiatement en sortant de la venta, nous commençâmes à gravir *le puerto*, sur lequel la route serpente en montant assez doucement; nous le passâmes presque entièrement à pied. Les plus charmantes bruyères nous arrêtaient à chaque pas; mais ce qui attira le plus mon attention fut le fraisier-arbre (*arbutus unedo*) que je n'avais jamais vu et qu'on appelle aussi, je crois, *l'arbousier*[1]. La montagne en était couverte.

[1] Nous trouvâmes aussi du safran, le *doronium plantagineum, labellis sylvestris*, et des cistes en abondance. En Espagne, cette famille est en nombre excédant les autres à tous les degrés de hauteur, particulièrement sur les montagnes granitiques,

Nous trouvâmes sur la cime de la montagne une misérable bicoque renfermant quelques soldats. Plus bas, sur la pente qui regarde Truxillo, dont on aperçoit le château dans l'éloignement, on s'arrête à un village qui offre, plus que tout ce que j'ai vu en Espagne, l'image de la misère la plus profonde. Cet aspect n'était plus celui de la veille. D'un côté des pitons couverts de neige, de l'autre des montagnes nues et stériles, partout une contrée misérable et solitaire. Voilà, lorsqu'on les rencontre, les sites qui font médire de l'Espagne, mais ils sont rares. Depuis mon entrée en Espagne, c'était le premier lieu tristement sauvage que je rencontrais.

J'ai souvent parlé du chêne vert. Je dois en faire une courte description, pour donner en même temps une idée des campagnes de la péninsule, auxquelles il prête une physionomie toute particulière. Jamais cet arbre ne devient grand. Il n'est pas plus haut qu'un poirier. L'écorce en est fine, serrée et crevassée. Il porte ses branches en forme de couronne. Les feuilles sont persistantes et leur grandeur est aussi celle de la feuille du poirier. Leur couleur extérieure est d'un vert assez foncé pour être souvent presque noir, tandis que le dessus est d'un gris blanc. Il ne faut pas chercher, sur ces arbres disgracieux, les branches longues et flexibles de nos hêtres et de nos chênes. Le chêne vert est un arbre dont la spécialité appartient à l'Espagne. Au milieu de nos forêts on ne voit pas même un buisson qui le rappelle. Cet arbre est la seule chose que je reproche à mes sou

excepté dans la *Sierra nevada*, lorsqu'on approche de la région glacée.

venirs d'Espagne ; lorsqu'il s'y trouve mêlé, ils sont tristes et austères. Dans nos bois, un vent, même léger, cause toujours un peu de bruit, et ce bruit a une sorte de mélodie. Dans les forêts d'Espagne, si l'on peut donner ce nom aux plantations éparses de chênes verts, la solitude silencieuse qui y règne inspire une mélancolie presque sinistre.

La forêt que nous trouvâmes après el puerto del Miriavete nous conduisit jusqu'à Jaraycego[1], pauvre village où l'on voit les ruines d'un château du moyen âge. Puis nous rentrâmes dans une forêt dont nous ne sortîmes qu'à une lieue de Truxillo. Je n'étais pas fort rassurée, parce qu'à Madrid on avait raconté devant moi une foule d'histoires toutes plus effrayantes les unes que les autres et bien faites pour donner de la terreur sous ces voûtes basses et sombres formées par les couronnes épaisses des chênes verts, où l'on chemine entre deux rangées de croix funèbres et de monceaux de pierres, annonçant qu'en ce lieu s'est commis un assassinat.

En arrivant à Truxillo nous fûmes reçus par le commandant. Le corrégidor et les autorités furent parfaitement polis, et avec d'autant plus de droits à notre reconnaissance, que nous n'étions en Espagne que des *transeuntes*, sans aucune prérogative qui pût nous faire demander une hospitalité offerte avec une bienveillance dont je fus touchée. Junot, qui avait toujours en tête son prince de la Paix, me disait que c'était lui qui avait ordonné ces belles poli-

[1] Avant Jaraycego nous trouvâmes une immense lande ou plutôt une bruyère composée de romarin et *d'erica australis*, et d'une grande abondance de thym.

tesses pour faire quelque chose qui plût à la France. Truxillo est une ville misérable quoique assez grande, mais presque déserte, comme une grande partie des villes de cette partie de l'Espagne. J'ai surtout conservé de son pavé en petites pierres pointues un souvenir qui me fait encore mal aux pieds.

Nous quittâmes Truxillo charmés de la politesse des habitants, mais très peu édifiés de ses agréments. Cette ville a laissé dans ma pensée une teinte particulière de tristesse et d'ennui. Je crois qu'il faut l'attribuer à des nouvelles pénibles que je reçus de France et qui me furent apportées par un des fréquents courriers qui avaient l'ordre de nous rejoindre sur la route. J'étais triste de cette tristesse amère que cause, loin de la patrie, le doute d'être au souvenir de ses amis. Dans ce moment, le départ de l'empereur pour l'Italie avait dispersé toute la haute société, dont une partie l'avait suivi, et l'autre avait profité de son absence pour aller dans ses terres jouir de ce moment de liberté. Tout cela était naturel, mais ce raisonnement n'arrivait pas jusqu'à moi. Je ne comprenais qu'une chose, c'est que je n'avais pas de nouvelles et j'accusais mes amis. C'est une des douleurs les plus vives de l'âme que cette crainte de l'oubli. Cette pauvre ville de Truxillo s'est ressentie de l'impression que j'en reçus, et pourtant elle n'y pouvait rien. Mais si, elle pouvait me distraire et c'est ce qu'elle ne fit pas.

CHAPITRE XXI

La Guadiana. — Les montagnes de Santa-Cruz. — Dangers courus sur la route de Madrid à Badajoz. — La *venta del Despoblado*. — Ma crainte des brigands. — Mon adresse au pistolet. — Mme Thomières. — Les assassins de la route du Confessionnal. — L'impunité. — Les pauvres matelots français. — La *posada* de San-Pedro. — Terreur et dégoût. — L'homme assassiné. — L'instrument de torture. — Frayeur de mes femmes. — Colère de Junot. — Départ de San-Pedro. — L'entêté muletier. — Voiture versée. — La ville aux trois noms. — Le prince de la Paix. — Badajoz. — Les coups de canon.

Nous avancions vers la Guadiana. Ce pays touche à celui que parcourut don Quichotte. Plus tard, j'ai vu le terrain témoin de ses courses aventureuses, et Gil Blas et Cervantès m'ont fait passer de douces heures en m'occupant à suivre dans leurs voyages les héros qu'ils ont mis en scène. Cervantès surtout! Immortel auteur! Son génie méritait des autels! Et pourtant cet homme mourait de sa misère au milieu de l'Espagne, alors qu'elle était la plus opulente des nations!

Les montagnes de Santa-Cruz nous offrirent de nouveau des sites pittoresques et quelquefois riants. Deux villages bien bâtis, se touchant presque, s'étendent sur la montagne. Parmi les rochers brisés de granit, et souvent de basalte, nous trouvâmes des amandiers en fleurs. Il semblait que la culture et la

végétation avaient fui l'invasion *moutonnière* et s'étaient réfugiées au milieu de ces rochers. La partie du sud était nue et brûlée.

De Santa-Cruz à *Meajadas* nous quittâmes les montagnes pour entrer dans une plaine qui présentait assez de fertilité. Mais derrière la bourgade, la contrée change subitement, elle redevient plus sauvage et plus solitaire. De Meajadas nous fûmes coucher à la *venta del Despoblado*[1]. Ce nom n'est pas usurpé, car on se croit, en y arrivant, dans un lieu que Dieu a frappé de sa colère. Cette maison isolée est située au milieu d'une forêt extrêmement étendue et qui, dans plusieurs endroits est tellement resserrée qu'on ne peut passer entre les troncs noueux des chênes verts. Cette forêt est, maintenant que la Sierra-Morena est devenue, grâce aux soins de don Pablo d'Olavidé, une route sûre, le lieu le plus dangereux de l'Espagne. On m'avait beaucoup parlé à Madrid, ainsi que je l'ai déjà dit, du péril qu'on courait sur cette route de Badajoz, et nous avions par devers nous l'exemple assez peu rassurant de M. d'Araujo. Je sais bien qu'avec une escorte comme celle qui m'entourait je ne devais rien craindre. Junot et M. de Laborde auraient suffi à eux seuls pour mettre en déroute une troupe ordinaire de brigands; mais ceux qui parcourent cette partie de l'Espagne sont des hommes à craindre. Ils sont robustes, déterminés, toujours armés jusqu'aux dents, parce qu'ils font en même temps le métier périlleux pour eux-mêmes de contrebandiers et qu'ils doivent être continuellement

[1] *Maison de la dépopulation.* Jamais il ne fut un nom plus juste.

sur la défensive. Notre passage était annoncé depuis longtemps. Il était connu que nous avions avec nous deux fourgons contenant notre bagage, dans lequel était une argenterie d'une grande valeur, ainsi que mon écrin. Tout cela se savait, tout cela me revenait en tête à mesure que nous avancions sous les voûtes sombres de la forêt de la venta del Despoblado. Et j'avoue que lorsque nous arrivâmes à un endroit nommé *le Confessionnal*, par les habitants eux-mêmes, parce qu'il est rare qu'un homme seul y passe sans y être assassiné, quand je vis de chaque côté de la route de petits monceaux de pierres entourant des croix plantées sur le lieu même du crime et lancées par des mains chrétiennes pour appeler la vengeance de Dieu sur la tête du meurtrier; lorsque, à l'entrée de cette seconde partie de la forêt, je vis une image de la Vierge clouée contre un arbre et placée là pour recevoir les dernières prières du pèlerin solitaire qui va peut-être trouver la mort sous ces voûtes sombres et silencieuses où il s'engage, j'avoue que mes joues, fort vermeilles alors, prirent une teinte plus pâle et que le cœur me battit involontairement. Junot sifflait et ne tenait compte de ma terreur. Mais je remarquai néanmoins qu'après avoir dépassé la madone il fit arrêter, ordonna aux muletiers de faire marcher les cinq voitures et les fourgons de manière à ce qu'ils ne se quittassent pas de vue et qu'il inspecta lui-même les armes de notre escorte — car nous en avions pris une composée de quatre Asturiens, d'un Catalan et d'un Aragonais, qui était leur chef. Dans notre voiture étaient des pistolets et une petite espingole que Junot affectionnait beaucoup depuis qu'elle lui avait sauvé la vie en

Italie. Mais cette beauté d'arsenal ne me rassurait pas du tout, attendu que si nous en arrivions au point d'être contraints de nous en servir, la chose devenait assez sérieuse pour n'avoir que de l'inquiétude et pas du tout de tranquillité. Je me promettais bien, cependant, de tirer mon coup si l'occasion amenait *un engagement*. Je ne savais pas alors, comme je le sais aujourd'hui, tirer à vingt-cinq pas un coup de pistolet et rarement manquer, en digne élève de Junot, de mettre dans le but. Mais, enfin, une tête de voleur s'ajuste mieux qu'une autre, quand il y a dans cette tête deux yeux qui eux-mêmes vous mirent et vous ajustent. Je suis presque fâchée de ne pas m'être trouvée en mesure de savoir comment je m'en serais tirée. Je raconterai, dans les volumes suivants, quelques dangers auquels j'ai eu le bonheur d'échapper, et où ma tête et mon sang-froid ne m'ont pas abandonnée. M^me^ Thomières fut témoin de l'un d'eux et l'a même partagé. Elle et moi fûmes heureuses d'avoir de bons chevaux et d'être de bonnes cavalières. Mais ce n'est pas maintenant qu'il faut parler de mes aventures *de guerre*. En ce moment je suis au contraire ambassadrice et toute paisible personne.

Je ne puis ici m'empêcher de faire remarquer, à propos de la forêt de Meajadas, une particularité qui servira à donner une idée de la *mollesse* du gouvernement, pour ne pas lui donner un autre nom. A Meajadas, on nous prévint de ne pas laisser éloigner notre escorte de nous, en ajoutant que les voleurs qui arrêtaient sur cette terrible route du Confessionnal, étaient eux-mêmes dans le pays. Et tout en parlant, le vicaire qui nous racontait plusieurs histoires arrivées récemment, et dans lesquelles celle de

M. d'Araujo tenait le premier rang, nous montra deux hommes qui traversaient la place de Meajadas. Ils étaient vêtus comme les Asturiens voyageurs — mais ils n'en étaient pas, nous dirent nos Asturiens de l'escorte. — Ils portaient la montera de velours noir, une longue veste de cuir sans manches et serrée autour de leur taille par une ceinture de cuir fermée avec une grande boucle de cuivre. Dans cette ceinture on voyait tout un arsenal de poignards, de pistolets et le long et tranchant couteau, arme terrible dont les Espagnols se servent avec tant d'avantage.

— Ces hommes, nous dit le vicaire, sont connus pour deux assassins. Les meurtres qu'ils ont commis dans la forêt voisine ont amoncelé bien des pierres accusatrices autour des croix de leurs victimes. Eh bien! ils se promènent tranquillement parmi nous, lorsque le cri d'appel de leur chef ne les réunit pas autour de lui. Nous sommes pauvres, nous ne pouvons les attirer par l'appât de la cupidité; mais lorsqu'il passe des voyageurs de distinction, des personnes qui, comme vous, ont un grand train, alors ils viennent rôder pour *prendre langue*.

Lorsque Junot rentra, il me trouva toute pâle de ce discours. Je lui parlai de ce que m'avait dit le vicaire. Il n'en fit que rire. Mais cependant, je le répète, lui-même n'était pas tranquille et prit des précautions que je ne lui avais vu prendre dans aucun de nos nombreux voyages.

Nous traversâmes néanmoins cette dangereuse partie de notre route sans qu'il nous soit rien arrivé de fâcheux. La forêt était toujours de plus en plus déserte et sauvage. Une forêt primitive de l'Amérique présente

peut-être un aspect moins tristement solitaire. J'ai déjà parlé du feuillage silencieux des chênes verts. Cette circonstance est importante à remarquer, pour donner une couleur spéciale à la contrée dont je parle, ainsi que de l'absence totale d'oiseaux, quelle que soit leur espèce.

Quelquefois, nous rencontrions de pauvres matelots français qui, après avoir été pris par des corsaires anglais, étaient renvoyés par eux, mais sans argent, dans la plus profonde misère. La première fois que nous trouvâmes un de ces misérables, je vis aussitôt le sang se porter à la figure de Junot et ses yeux, naturellement si expressifs, lancèrent des éclairs de colère. Lui qui se serait dépouillé pour qu'un soldat n'eût pas froid, lui qui aurait partagé son pain avec lui, ou plutôt qui le lui aurait donné en entier, voir ainsi un Français n'ayant qu'un lambeau pour chemise et contraint souvent de fouiller dans la terre avec un mauvais couteau cassé pour y chercher quelques racines, quelque chose qu'il pût manger pour calmer sa faim! Un jour nous en rencontrâmes sept. Junot leur parla à tous. Jamais je n'ai vu une expression de bonheur plus vive que celle qui se répandit sur ces visages rudes et basanés, aux traits farouches, à la peau cicatrisée par vingt blessures, lorsqu'ils entendirent parler français. L'un d'eux pleura. Nous étions Français, nous venions de la France! Je ne sais si l'argent que Junot leur donna pour qu'ils pussent gagner Bayonne *sans mendier* leur fit éprouver une joie plus douce que le premier son d'une parole *française*. Celui qui paraissait guider les autres et qui, en effet, était un contremaître, avait

assisté à dix-sept engagements avec les Anglais, et pourtant il ne paraissait pas vieux.

— J'espère bien encore leur envoyer de la poudre aux oreilles, disait-il en retournant sa chique dans sa bouche et en accompagnant *son espoir* de deux ou trois jurons biens énergiques... Mon général, je ferai fondre une de ces belles pièces d'argent-là, et j'en ferai une balle que je leur enverrai en votre honneur, à la première occasion.

Cette idée de cet homme, qui déjà songeait à la vengeance, étant à peine délivré de l'horrible torture que lui faisait éprouver sa position de *marin mendiant*, me parut une belle chose. Je suis toujours attendrie lorsque je vois le cœur humain échapper aux ignobles entraves *que l'instruction* donne à cette classe d'hommes qui, ne pouvant la recevoir entière, ne prennent d'elle que ses mauvaises lumières, et toujours celles qui l'égarent.

Après la venta del Despoblado, nous fûmes coucher à San-Pedro, lieu encore plus horrible que ce que j'avais vu jusque-là depuis plusieurs jours. Nous y arrivâmes tard ; le temps était sombre, et il faisait presque nuit lorsque la voiture s'arrêta devant la porte [1] de la maison où je devais passer la nuit. J'étais presque endormie par la suite de la fatigue de la journée, et surtout par l'attention avec laquelle mes pauvres yeux regardaient dans l'épaisseur de la forêt, pour signaler dans les haies et les buissons fourrés si je n'apercevais pas quelque tête sinistre nous guet-

[1] Nous avions la permission ou plutôt l'autorisation de loger dans une maison particulière lorsque la posada était par trop mauvaise. C'était une galanterie de la cour d'Espagne.

tant au passage. Junot qui, pour plus de sûreté, avait voulu marcher à côté de ma voiture, était arrivé bien longtemps avant moi.

— Ne t'effraie pas de *la posada*, me dit-il en riant ; ta chambre à coucher n'est pas bien élégante, mais pourvu que nous n'y trouvions pas de *crapauds* [1], ce dont je doute, la chose ira toujours bien.

Tandis qu'il parlait, je me réveillais, j'étais descendue de voiture et j'entrais dans la maison.

La maison !... Qu'on se figure une cahute en terre battue, divisée en trois ou quatre trous, un peu plus hauts de cinq pieds, qu'on appelait des chambres ; et dans ces trous, une odeur !... En vérité, lorsque mes femmes dirent le lendemain qu'elles avaient trouvé un cadavre assassiné, je puis tout croire de cette affreuse demeure.

— Ah ! m'écriai-je en reculant vivement, quel cloaque ! Jamais je ne coucherai ici!... Quelle horrible maison ! ...

— C'est pourtant moi qui l'ai bâtie, me dit d'une voix caverneuse un homme qui tenait une lampe près de moi.

On me parlait ainsi en français. Je me retourne et je vois la plus atroce physionomie à qui Dieu ait permis d'habiter sur un visage chrétien. Je fus stupéfaite.

— Mon Dieu, lui dis-je, comment se peut-il faire que vous ayez quitté notre patrie pour venir habiter dans ce désert sauvage, dans cette maison ?

Et dans ma pensée j'achevais ma phrase et je me disais à moi-même :

[1] Il se trouvait mal on en voyant un

— Cet homme est le plus infâme des scélérats; il a fui le bagne et la potence!...

Et dans le fait tout cela se trouvait dans cette figure au regard sinistre, à l'expression meurtrière.

Je ne voulus pas coucher dans cette maison. Mais craignant pour ma fille, pour mon trésor, l'air renfermé d'une voiture, je parcourus la maison afin de trouver une seule chambre qui fût habitable. Il y en avait une. Je fis ouvrir la fenêtre, brûler du genièvre, placer un *brasero* dont la braise était bien éteinte, puis, ayant établi mon enfant et sa bonne dans ce lieu, le meilleur de la masure, je me retirai dans ma voiture avec Junot, et nous y passâmes la nuit.

J'avais alors avec moi parmi mes femmes une Italienne, femme du premier valet de chambre de mon mari et qui était à la tête de ma lingerie en qualité de femme de charge. Elle était fort jolie, fort dévouée à moi et à tout ce qui m'appartenait, et je l'aimais fort. C'était encore de cette graine de bons serviteurs qui aujourd'hui est totalement perdue. Elle ne voulut pas demeurer dans la voiture de ma fille, dans laquelle elle voyageait, et préféra dormir, si elle le pouvait, dans l'une des chambres de cette horrible *casa*. Elle se détermina donc à laisser son mari veiller aux bagages et maintenir l'ordre parmi l'escorte, qui paraissait être cette nuit plus que jamais d'une absolue nécessité, et vint se coucher dans la pièce voisine de celle de ma fille.

L'enfant était endormie depuis longtemps lorsque Mme Heldt entra dans sa chambre et parut devant Fanchette, pâle comme un spectre. Fanchette, qui n'était pas un Bayard de son naturel, trébucha sur ses petites jambes en voyant la figure de sa compagne.

Ma femme de chambre avait préféré rester dans la voiture, et celles-ci étaient seules.

— Madame Bergerot, dit à Fanchette ma femme de charge, devenue éloquente en français par l'excès de la terreur ; Madame Bergerot... il y a un homme assassiné sous mon lit.

Fanchette poussa un grand cri.

— Taisez-vous, mon Dieu ; taisez-vous ! ... Ils vont venir nous égorger aussi ! Il y a là un grand instrument de torture !...

Fanchette aurait cru bien autre chose. Cependant elle voulut s'assurer du fait. Elle prit la lampe d'une main assez peu sûre et elle la porta dans la chambre de M^me^ Heldt, car celle-ci avait renversé la sienne dans son premier effroi. Elle regarde sous le lit. Elle ne voit d'abord que de la paille fraîche et coupée, comme celle dont on se sert en Espagne. Mais en baissant la lampe, elle aperçoit deux pieds d'homme, mais nus, et deux jambes qui devaient appartenir à un corps.

Les deux femmes tremblèrent et furent au moment de tomber à côté du cadavre. Fanchette, plus hardie que sa compagne, peut-être parce qu'elle avait une responsabilité précieuse, décida qu'il fallait sortir de cette chambre et appeler du secours. M^me^ Heldt [1] lui fit alors remarquer l'*instrument* de torture, qu'on sut le lendemain être une machine pour battre le grain. Mais Fanchette et la femme de charge n'y voyaient

[1] M^me^ Heldt est toujours à Paris, où elle est en ce moment même. Elle me racontait l'autre jour de nouveau les détails de cette nuit qui fut pour elle si cruelle, et ce souvenir la glace encore depuis

que ce que leur terreur lui prêtait, et tout était horrible.

— Mon Dieu, mon Dieu! disait Fanchette, comment sortir d'ici?... Ce n'est peut-être pas un cadavre, au reste, ajoutait-elle comme pour se donner du cœur.

— Eh! que voulez-vous que ce soit alors? répondait l'autre. C'est bien pis encore, c'est un corps coupé par morceaux alors, car enfin ce sont bien deux pieds et deux jambes...

Et les deux femmes regardant de nouveau tressaillirent et devinrent encore plus blêmes, car c'était bien en effet deux pieds et deux jambes. Elles ouvrirent la fenêtre, tout était calme, tout dormait dans la maison. On n'entendait que le bruit monotone des mules dans leur appartement, beaucoup plus beau que celui qu'on donnait aux chrétiens qu'elles traînaient, et dans lequel au moins il n'y avait pas de corps mort.

— Mon Dieu! disait Fanchette, madame avait bien raison, cet homme est un *assassineux!*

— Un *assassineux!* C'est bien plutôt le bourreau du *village!* Regardez donc!...

Et M^me^ Heldt montrait toujours le fatal instrument.

Enfin des pas se firent entendre au bas de la fenêtre. C'était le colonel Laborde qui faisait la ronde autour de la maison. La nuit était belle et, dans son inquiétude, car tout le monde en avait dans cet endroit sinistre, il avait préféré ne se pas coucher ; il s'était jeté tout habillé sur deux bottes de paille fraîche et de temps à autre il quittait son lit de bivouac pour voir si tout était en ordre. Lorsque Fanchette entendit les talons de ses bottes à la hussarde réson-

ner sur les petites pierres qui pavaient la cour, elle se sentit sauvée. Elle l'appela. Le brave et excellent jeune homme fut en deux sauts dans la chambre de M^me^ Heldt, lorsqu'il entendit le premier mot de *cadavre* et d'*homme assassiné*. Il aperçut aussitôt les deux pieds accusateurs et, ne craignant pas autant que les deux femmes la vue d'une face de mort, il tira celui-ci de dessous le lit où il était enveloppé dans de la paille. C'était bien en effet un cadavre, mais rien ne paraissait sur son corps pour déceler un acte de violence. Cependant, sans se donner le temps de raisonner sur cet événement, il dit à l'une des femmes d'appeler le maître de la maison. Mais à peine avait-il saisi le talon du mort, que toutes deux s'étaient sauvées auprès du berceau de ma fille, comme pour demander assistance à la chère créature, qui, pendant ce temps, sa belle et ravissante tête blonde appuyée sur l'une de ses mains, dormait du sommeil des anges. M. de Laborde ne voulut pas donner l'alarme, il appela seulement, par la fenêtre qui donnait sur la forêt, un soldat de l'escorte ; et, prenant la lampe, il descendit dans la cuisine où était le maître de la maimaison, dormant tranquillement sur le pavé auprès des restes du feu autour duquel avaient soupé les muletiers.

— Cet homme n'est pourtant pas un meurtrier, au moins ce soir, pensa M. de Laborde. Mais, n'importe, il faut savoir ce que peut être cette histoire de corps mort.

Et, poussant l'homme de son pied assez rudement, il l'éveilla, en lui présentant un pistolet. L'autre crut qu'on allait le tuer et poussa des cris inhumains.

— Tais-toi, lui dit M. de Laborde, ou je te casse la

tête. Qu'est-ce que veut dire ce qu'on vient de découvrir dans l'une des chambres d'en haut? Infâme assassin!

— Mon Dieu! mon officier, je ne suis pas un assassin, dit le malheureux en se jetant à genoux et joignant les mains. Je vais tout vous dire. Ne le découvrez pas au seigneur ambassadeur. Vous allez voir que je n'ai pas fait de mal.

M. de Laborde le regardait toujours d'un air furieux. Et le pauvre homme, qui, tout en ayant la tournure et la figure d'un déterminé scélérat, ne l'était pas au fait, ce soir-là du moins, n'avait pas la force de parler pour raconter son histoire. Enfin on sut de lui que l'un des garçons de sa mauvaise ferme était mort de je ne sais plus quelle maladie, le matin même. On devait l'enterrer le lendemain; mais notre arrivée avait dérangé le mort. parce que la chambre qu'il occupait était l'une des deux capables de loger.

— Si l'ambassadeur ou M^me^ l'ambassadrice m'avaient fait l'honneur de loger dans ma pauvre maison, disait le transfuge, j'aurais fait enlever le corps dans un drap sans qu'on le vît. Mais, comme ce n'était que l'une des personnes de leur suite, j'ai pensé que Garcia pouvait demeurer dans la paille sans la gêner; et, comme elle paraissait très fatiguée, j'ai présumé, à tort à ce qu'il paraît, qu'elle ne s'en apercevrait pas. Je lui en demande pardon. Mais, mon officier, si j'avais fait un crime, je n'aurais pas laissé quelqu'un coucher dans cette chambre, où j'en aurais enlevé toutes les traces.

Il avait raison. M. de Laborde lui demanda qui pouvait répondre pour lui. L'homme nomma le curé et le *sangrado* du village.

— Enfermez-moi jusqu'au jour, monsieur l'officier, si vous croyez que je ne dis pas la vérité, et demain vous jugerez de mon innocence.

M. de Laborde ne se le fit pas répéter deux fois : il mit l'homme au corps mort dans un de ses petits trous, qui pourtant avait une porte, et l'y enferma à clef. Puis il fit monter deux soldats pour remettre le cadavre du pauvre paysan dans sa couche mortuaire. Ensuite il conseilla aux deux femmes d'emporter ma fille et de lui faire passer le reste de la nuit dans la voiture. Le voisinage d'une chambre dans laquelle était un cadavre, peut-être portant avec lui une vapeur pestilentielle[1], pouvait être dangereux, et je l'en remerciai le lendemain lorsque je sus l'aventure. Mais Junot ne remerciait pas l'homme de la posada ; il voulait l'*échiner*, disait-il. Le pauvre malheureux s'était caché et redoutait la colère du *grand seigneur*, comme il l'appelait.

— Je ne suis pas un grand seigneur, misérable que tu es, mais je suis père, je suis un maître humain. Comment, malheureux, tu as pu avoir la pensée de faire coucher deux femmes et un enfant, et mon enfant encore, dans une chambre, non seulement empestée d'un air fétide et malsain d'une maladie dangereuse; mais tu y laisses la victime de cette même maladie !

Alors la colère le dominait et il voulait étrangler l'homme. Enfin, le curé et le frater du village arrivèrent. Ils certifièrent que le corps mort était de bon aloi, ayant succombé sous une pleurésie et qu'il était mort, et bien mort. Le curé l'avait administré et, quant au frater, s'il y avait un assassin dans l'affaire,

[1] La fièvre jaune était à Cadix en ce moment même.

cela le regardait probablement plus que personne. Quant à Mme Heldt et Mme Bergerot, la bonne de ma fille, elles ne voulurent ni l'une ni l'autre convenir que le corps mort était un corps mort comme tous les autres. Et cette impression fut si forte que Mme Heldt, me parlant de cette affaire il n'y a pas quinze jours, prétendait toujours que c'était celui d'un homme assassiné et que, sans M. de Laborde, elles y auraient passé toutes deux, ainsi que Mlle Joséphine.

— Pauvre petite innocente! ajoutait Mme Heldt.

A peine avions-nous quitté San-Pedro, que nous eûmes de nouveaux ennuis relativement à ma fille. Elle était dans une voiture avec sa bonne, Mme Heldt et mes deux femmes. La route était mauvaise. Junot descend et m'engage à en faire autant, pour gravir une petite colline. Ma fille était assoupie et Junot dit au muletier qui conduisait sa voiture :

— Ne passe pas de ce côté — et il lui désignait une partie de la route qui était en effet détestable. — Je te défends de passer en cet endroit, parce que je suis sûr qu'il t'arrivera malheur.

Le muletier secoua la tête. Il était évident qu'il ne voulait pas obéir. Junot s'approcha de lui et lui répéta son injonction d'une manière encore plus formelle.

— J'y ai passé plus de vingt fois, dit le muletier, espèce, comme on le sait, bien autrement entêtée que les mules. J'y ai passé plus de vingt fois et jamais il ne m'est rien arrivé. Les bêtes connaissent le sentier. Elles feront plutôt quelque malice si je les dérange.

— Et moi, je te casse un bon bâton sur les épaules, si tu raisonnes encore, dit Junot en colère. Fais ce que je t'ordonne.

Nous prenons les devants et nous gravissons la

montagne. Nous étions à moitié lorsqu un bruit violent nous fit tourner la tête. C'était la voiture de ma fille, que le mayoral avait voulu faire passer dans le chemin tout à fait défoncé que Junot lui avait commandé d'éviter et qui avait versé de la manière la plus complète. Je tombai sur la terre du premier mouvement de terreur que je ressentis. Puis le second me fit relever aussi promptement pour aller au secours de mon enfant, car j'entendais ses cris, et ils étaient déchirants. Quant à Junot, en deux sauts il avait fondu sur le muletier et, le tenant à la gorge, il voulait le tuer. M. de Laborde et M. de Rayneval eurent grand'peine à le lui ôter des mains. En arrivant, je pris ma pauvre enfant dans mes bras. Elle n'avait rien. Ses cris venaient de l'état dans lequel elle voyait sa bonne. Et pourtant la chère petite créature avait évité la mort de bien peu de chose. Au moment ou la voiture versa, elle venait de s'éveiller et avait passé sur les genoux de M^me^ Heldt, qu'elle aimait beaucoup. Si elle était demeurée sur ceux de sa bonne, elle était perdue. Tout ce qui était dans la voiture était tombé sur cette pauvre M^me^ Bergerot et l'avait tellement étouffée, qu'elle fut une grande demi-heure sans connaissance. Elle était étendue sur l'herbe, lorsque j'arrivai, et ma Joséphine pleurait en appelant sa bonne avec une voix si triste, un accent si plaintif, que je la dévorai de caresses. L'aimable enfant promettait alors tout ce qu'elle a tenu depuis. Sa bonne donna au même instant une preuve de l'attachement qu'elle avait également pour son élève. Au moment où la connaissance lui revint, avant que ses yeux fussent ouverts, elle étendit ses deux mains autour delle.

Elle cherchait et sa voix, encore faible, murmurait :

— Mon enfant, mon enfant !

Parmi les souvenirs de reconnaissance que j'ai conservés à cette excellente femme, celui de cet instant est un de ceux qui, bien certainement, est le plus cher.

De San-Pedro nous suivîmes la grande route jusqu'à Mérida. On a tant parlé de ses belles antiquités romaines, que je ne prendrai pas le soin d'en ennuyer le lecteur. Cependant, je dois dire combien son pont sur la Guadiana, les restes de son aqueduc, de son arène, ou plutôt de sa longue muraille, m'ont causé d'admiration. Surtout le pont, qui est entièrement conservé et qui ne serait pas meilleur, fait il y a cinquante ans.

Jusqu'à Badajoz nous suivîmes toujours la fameuse Guadiana, après l'avoir passée, hors de Mérida, sur le beau pont dont j'ai parlé. Nous traversâmes des plaines fertiles, mais incultes. La mesta ravage tout. L'amant de la fée aux miettes eût été plus heureux que moi, malgré toute ma joie de botaniste, de trouver sur les rives de la Guadiana sa fleur chérie, la *mandragore*[1]. Elle était en pleine fleur sur le bord du chemin.

Dans les environs de Badajoz, nous trouvâmes une ville qui nous offrit un spectacle curieux. Toutes les maisons tombaient en ruine. Cela était il y a vingt-sept ans, et je ne présume pas que depuis cette époque ces maisons se soient relevées. Le nom de cette ville était également singulier. Sur la carte c'est *Talaveyra*

[1] *Atropa mandragora.*

la Real, dans le *Guide du voyageur* on l'appelle *Talaveyra del Arroyo*, et ses habitants et ceux de Badajoz la nomment *Talaveruella*. Je l'ai nommée *la ville aux trois noms*.

Enfin, nous arrivâmes à Badajoz, ville frontière de l'Espagne pour le Portugal. C'est une belle ville, ayant des rues propres, tirées au cordeau, bien pavées, chose fort rare dans cette partie de l'Espagne. On sait que c'est la patrie du prince de la Paix. Cependant, quelque belle que soit cette garnison, les militaires espagnols ne l'aiment pas et la regardent comme un lieu d'exil. Le commandant nous donna un excellent déjeuner, fit tirer le canon lorsque nous sortîmes de la place, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, et nous quittâmes Badajoz charmés de sa bonne réception.

En descendant la pente douce qui est au pied des remparts, nous aperçûmes Elvas, place forte de la frontière portugaise, située seulement à une lieue de Badajoz. Elle est, comme cette dernière ville, assise sur une hauteur. Une rivière, ou plutôt un ruisseau nommé le *Cayo*, est la limite des deux royaumes. Nous le franchîmes facilement, car il était à sec et nous entrâmes dans Elvas au bruit du canon qu'on tirait pour notre arrivée. Badajoz répondit par courtoisie. Cela me frappa et je le fis remarquer à Junot, car il n'aimait pas l'Espagne autant que moi. Cependant il l'aimait. Quant au jugement que j'en ai porté et qui est, ainsi qu'on a pu le voir, tout favorable à cette belle et bonne nation, il n'a fait depuis que prendre plus de consistance, parce que mon long séjour dans cette terre aimée du ciel, m'a fourni la

preuve que j'avais été seulement équitable envers ses habitants [1].

[1] Je n'ai pas besoin de rappeler que ces idées et ces jugements sont portés en 1805. Depuis cette époque, rien ne m'a fait au reste changer d'opinion. Au contraire.

CHAPITRE XXII

Singulière différence entre le Portugal et l'Espagne. — Trinité portugaise. — Le Juif, le Nègre et le Portugais en une seule personne. — Réception à Estremoz. — Junot, premier aide de camp de l'empereur. — Venda do Duque. — Montemor-o-Novo. — Coup d'œil sur l'Alemtejo. — Le *foral*, les *provedors* et les *juiz de fora*. — Béranger, ou *le diable m'emporte*.

Une particularité qui me frappa, ce fut la différence qui existe entre l'Espagne et le Portugal. Cette différence se laissa voir d'une manière sensible aussitôt que le *Cayo* fut franchi. Des yeux, des cheveux noirs, une peau basanée, sont les seuls traits semblables entre les Portugais et les Espagnols. Les premiers ont les lèvres grosses, le nez un peu *nègre*, les cheveux noirs, mais souvent crépus. Et, en tout, dans leur tournure, leurs mains, surtout leurs ongles, on reconnaît le sang *métis*. Cela est surtout remarquable en quittant l'Espagne, dont les habitants ont bien aussi le teint brun et les yeux noirs, mais au moins l'aspect *européen*. Toutefois, en entrant en Portugal, on est d'abord agréablement frappé par le spectacle d'une nature plus cultivée. En sortant de ces grandes landes, de ces pâturages dévastés par la *mesta*, on trouve un pays couvert d'habitations rustiques, mais bien bâties et toujours d'une blancheur éblouissante, par les soins que les paysans

apportent à les recrépir tous les ans au printemps. Le peuple portugais est lui-même plus soigné sur sa personne. Une camisole de drap brun remplace le manteau et la veste de cuir, un chapeau tient lieu de la montera. Les femmes ont les cheveux simplement attachés avec un ruban, ou bien recouverts d'un mouchoir noué sous le menton. Leur abord est gracieux, ce qui n'est pas commun en Espagne. Du reste, ce n'est pas par le peuple qu'il faut juger la nation portugaise, elle a deux caractères bien distincts. Je le ferai voir tout à l'heure en parlant de Lisbonne et d'Oporto.

Nous trouvâmes, avant d'arriver à Elvas, le premier jardin d'orangers que nous eussions encore vu depuis notre entrée en Espagne. Tout ce qui entoure en général cette frontière du Portugal est d'une opposition frappante avec ce qu'on laisse derrière soi, comme aspect du pays. Elvas tient de don Sanche II *son foral*. C'est une espèce de charte, et d'après même la définition d'un savant jurisconsulte portugais :

As leis ou titulos da creaçao e das condiçoes com que os povoadores acceitarao as terras.

J'ai écrit cette ligne en portugais pour donner une idée de la totale différence des deux langues, l'une tout harmonieusement sonore, avec ses sons gutturaux, à côté de cette indigne prononciation sourde et brisée.

Elvas est la résidence d'un *corregidor*, d'un *provedor*[1] et d'un *juiz de fora*[2], comme chef-lieu d'un

1. Juge indépendant du corregidor, résidant dans le *comarcal* ou district.

2. *Juge du dehors*. Il est différent du *juiz da terra* ou juge de l'endroit.

corregimiento. Nous y admirâmes un bel aqueduc, de la longueur d'une lieue. Il est formé d'arcades fort élevées et traverse un vallon d'une fertilité admirable, tout couvert de jardins parfaitement cultivés et de petits bosquets d'orangers. Cet aqueduc s'appelle *os arcos de amoreira*. C'est un mûrier (*amoreira*), près duquel il commence, qui lui a donné son nom.

Mais cette culture, ce bel aspect, n'est qu'une parure de coquette que prend le Portugal pour pouvoir humilier sa rivale. Tout disparut bientôt après avoir quitté Elvas. Nous ne vîmes plus que des montagnes nues et stériles. Autour de la *venda Seuh Jurado*, nous retrouvâmes le ladanum avec ses belles fleurs blanches au pistil d'or, et son odeur balsamique vint de nouveau embaumer l'air du soir autour de notre voiture. Cet arbuste est encore plus remarquable en Portugal, ses boutons et ses branches sont encore plus chargés de résine que dans l'Estramadure espagnole.

Estremoz, petite place de guerre dans laquelle est une garnison, fut le second lieu où nous fûmes salués par des coups de canon. Le commandant de la place était un vieux brave homme qui croyait voir un ange de lumière en regardant le premier aide de camp de l'empereur Napoléon ; car il est bon de faire observer en passant que Junot mettait en tête de tout ce qui demandait une liste de ses titres, celui qu'il chérissait autant pour le moins qu'il le vénérait, c'était celui de *premier aide de camp de l'empereur*. Il paraît, au reste que ce prestige — car enfin c'en était un, — agissait de même sur le vieux vétéran et il témoignait son admiration pour la France et pour

son héros avec un accent qui ne trompe jamais parce qu'il venait de l'âme. Je le fis remarquer à Junot lorsque nous quittâmes Estremoz. Je suis sûre que ce brave homme n'aurait pas commandé *feu* sur nous comme je suis sûre que l'aurait fait le commandant d'Elvas. Il nous fit promener dans sa *villa* et *praca de armas* avec une confiance toute loyale. Junot y fut sensible. Il avait une âme faite pour sentir tout ce qui était noble et généreux. A trois lieues d'Estremoz nous trouvâmes une horrible *venda*, appelée *venda do Duque*, et certes bien peu faite pour recevoir un duc. Mais il est vrai de dire que le maître ne s'est pas aventuré en la nommant ainsi, puisqu'il n'y a pas de duc[1] en Portugal. Les environs sont couverts de genêts et de ladanum qui, malgré ses belles fleurs et son odeur suave, finit par fatiguer par son extrême abondance. A Arrayolos nous n'eûmes pas de coups de canon, parce qu'il n'y en avait pas, mais des escopettes, des salves, des compliments, une réception qui voulait être cordiale. On voyait que le gouvernement portugais, s'il n'aimait pas la France, du moins la redoutait. Il est à remarquer que d'Estremoz à Arrayolos il y a six lieues, et que nous ne trouvâmes pas un village. De là, nous gagnâmes *Montemor-o-Novo*, jolie petite ville dont les environs

[1]. Il n'y a point de ducs dans la noblesse portugaise depuis la mort du duc d'Aveyro. Les seuls ducs qui s'y trouvent maintenant sont de la famille royale, le duc de Cadaval et le duc d'Alafoëns. Depuis que ce journal est écrit, le duc d'Alafoëns est mort ne laissant que deux filles. Si don Pedro a créé des ducs au Brésil, ce n'est pas selon l'ancienne coutume portugaise. Il en est des ducs en Portugal comme des princes en Espagne.

sont bien cultivés, la position riante. Nous y fûmes reçus à merveille, selon la coutume qui paraissait avoir été adoptée pour nous, et nous quittâmes Montemor-o-Novo pour entrer dans l'Alemtejo.

La province d'Alemtejo, dans laquelle est située Lisbonne, si l'on veut parler juste comme position topographique et géographique, tire son nom d'*alem* (*aleng*, en deçà) et de *tejo* (*techo*, Tage). On la confond souvent avec la province d'Estramadure, et même avec la portion des Algarves qui touche aux montagnes qui les séparent.

Je ne sais si j'ai donné une idée de ce pays si particulièrement marqué d'un sceau spécial, lorsque j'ai parlé de l'Espagne. Je le désire, parce que la chose est tout à fait inhérente à la contrée même, et que parler de sa physionomie, c'est la faire connaître. Maintenant, tout ce que je puis invoquer de mes souvenirs ne peut donner une idée précise du charme que présentent les landes de l'Alemtejo au moment de la floraison des admirables plantes qui les couvrent en entier. Il est vrai de dire que, aimant la botanique avec passion, je trouvais un grand charme à rencontrer sous mes pas les plus rares, les plus belles plantes bulbeuses, les bruyères les plus remarquables que nous cultivons dans les orangeries, des géraniums de toutes les espèces, ainsi que tous les cistes de l'Europe méridionale.

C'est surtout la variété des arbustes et des plantes qui est infinie, et réjouit non seulement la vue du botaniste, mais l'œil du voyageur qui traverse ce désert enchanté : l'*erica australis*, avec ses grandes fleurs pourprées; l'*erica umbellata*, plus petite, mais

plus vive dans sa couleur; et les cystes[1] aux pétales jaune citron, avec les gouttes sanguines au fond de leur corolle. Puis cet autre encore aux fleurs rouges, de la forme et de la grandeur d'une rose[2]. Un plus rare encore et que nous fûmes étonnés de trouver avec les autres, est le cyste à grandes fleurs[3], d'un blanc éblouissant, au port si gracieux; et puis le joli petit arbuste aux fleurs violettes[4], la lavande odorante[5] et les buissons entiers de myrte bordant les ruisseaux, et alors couverts de leurs jolies fleurs blanches, tandis qu'à leur pied sont des touffes de romarin cachées par le chêne rampant. Je ne puis continuer ma *description fleurie*, car je m'aperçois que je suis bien faible à me laisser entraîner au souvenir du charme de ces belles journées de jeunesse, où, sans inquiétude sur l'avenir, sans soins du présent, je foulais des fleurs sous mes pieds de jeune femme, oublieuse alors que j'étais alors de toute peine un peu vive. Pourquoi donc le sort est-il un créancier si dur, pourquoi vient-il vous demander du malheur pour payer ce que vous lui avez volé dans votre destinée? Il semble que ce peu de moments que la jeunesse insouciante passe à rire de la douleur, lui soit compté plus tard par elle avec une barbarie qui tient de la vengeance et surtout de l'*usure*. Qui mieux que moi peut en répondre?

Peut être me fera-t-on le reproche de m'arrêter un peu trop au milieu de ces landes si fleuries, mais j'ai

[1] Helimifolius, Lasianthus, Libanotis, Sambucifolius.
[2] Cystus crispus.
[3] Cystus verticillatus.
[4] Lithospermum fruticosum.
[5] Lavandula stœchas.

pensé qu'il peut être permis à celle qui a bien souvent retourné de tristes pages de sa vie, de demeurer quelque temps sur celles qui ne parlent que de paisibles et de douces heures. Et puis ces champs de l'Estramadure, où ces mêmes plantes fleurissent, sont un théâtre où le nom de l'empereur a bien longtemps retenti, où son génie, malheureusement conduit par l'erreur, a fait représenter des scènes dont la France donnait toujours le dénouement, et le dénouement souvent glorieux. L'Espagne est un nom magique, non seulement pour réveiller des souvenirs dans une âme capable d'en avoir, mais aujourd'hui ce nom est attaché à une partie de ce que nous avons conservé dans notre mémoire de bonheur et de malheurs. C'est une seconde patrie pour une foule de Français, je dirai plus, pour leurs parents. Dans ces mêmes landes couvertes de fleurs, sur ces mêmes montagnes arides, au bord du Xenil, au bord du Tage, au bord de l'Èbre, partout en Espagne, autour des cités, dans les déserts, il n'est pas une famille en France qui ne sache qu'une tête aimée est ensevelie parmi ses rochers et sous ses fleurs. Rien n'est invoqué vainement dans les souvenirs de l'Espagne et du Portugal. Tout prend une voix et répond.

Une cause d'humeur très prononcée me vint bientôt contre le Portugal, c'est le malaise que j'éprouvais chaque jour en me cognant le front, l'épaule, le bras, aux panneaux de ma voiture. On sait tout le tourment que cause une longue route par ce seul motif d'être renfermé dans une boîte roulante pendant une longue suite de jours. Qu'on y ajoute celui d'être cahoté sur un chemin des plus affreux. J'ai quelquefois pensé que c'était un calcul de la faiblesse portugaise pour

s'isoler ainsi de l'Espagne. Ce qui est positif et Junot en fit la remarque, c'est que dans une grande partie de l'Alemtejo, les routes sont mauvaises, avec une sorte de régularité, et que l'artillerie ne pourrait franchir les ravins, les fossés dans lesquels des voitures légères s'embourbent. Du côté de Campo-de-Ourique, on ne sait ce que c'est qu'une grande route. Je me demandais comment, quatre ans avant, le prince du Brésil avait pu se laisser ainsi volontairement briser les os, lorsqu'il fut à Badajoz pour avoir une entrevue avec son auguste beau-père le roi d'Espagne. La chose était tout autre pour ce dernier. Tout ce qui est chaussée, depuis Madrid jusqu'à Badajoz, est d'une beauté à être louée avec justice. J'en parlai au commandant de Badajoz, qui me dit que le prince de la Paix avait donné d'avance des ordres pour que la route fût réparée partout où elle devait l'être pour le voyage de Leurs Majestés.

— Tu vois bien! me disait Junot.

Pour le prince du Brésil, comme il n'avait pas de *privado*[1], à moins que ce ne fût *Lobato*, lequel, en bonne conscience, ne pouvait se mêler des grandes routes que pour y jouer un autre rôle que celui de ministre dirigeant, il allait sur cet abominable chemin en se faisant des bosses au front comme le marquis de B. Mais il y était si bien habitué, et les autres aussi, que ni lui, ni personne n'y fit attention. Pauvre

[1] Valet de chambre favori du prince du Brésil. Au moment du départ du prince, à l'arrivée de l'armée française, on afficha une caricature où Lobato joue un grand rôle. Cette gravure est faite à la plume et donne une idée de ce que pensait *la Naçâo* *

* Nation.

royaume! c'est bien de lui qu'on pouvait dire avec notre Anacréon :

> Si je sais, ma foi, comment on s'y comporte,
> Je veux, mes amis, que le diable m'emporte!

Oui, pour le dire en passant, c'était un pays burlesquement gouverné et il prouvait malheureusement que quelquefois un État peut marcher sans tête, sans bras et sans jambes. Il s'en va alors comme une boule roulant de par le monde, recevant un coup de pied de l'un, un coup de poing de l'autre, et en définitive, assez mal venu de tous. Ce n'est pas la première fois qu'on voit des choses comme cela.

CHAPITRE XXIII

Arrivée à Lisbonne. — Aspect de la ville et des environs. — Adage portugais. — Le frère du maréchal Sérurier. — Calembour de l'empereur. — Le banquier français. — Bizarrerie du cérémonial. — L'ambassadeur de Louis XVI et celui de Napoléon. — Ordres donnés par le ministre des affaires étrangères pour la réception de Junot. — Le vendredi saint. — La fièvre jaune en Andalousie. — Visite de *la santé*. — Gouvernement du Portugal. — Le yacht du prince du Brésil, — Notre débarquement. — Le comte de Castro Marino. — Usage absurde relatif à l'installation des ambassadeurs en Portugal. — La voiture du comte de Castro Marino, — La collation diplomatique. — Procès-verbal de la réception de M. le comte de Châlons, ambassadeur de Louis XVI. — M. le duc de Coigny et sa petite-fille Mme Sébastiani.

Ce fut le jeudi saint de l'année 1805, à quatre heures du soir, que j'arrivai enfin devant Lisbonne. Je fus frappée d'admiration et, sans me rappeler aucune des louanges qui m'avaient été répétées mille fois de Paris à Madrid, je me laissai charmer par cette magnifique et splendide décoration qui s'offrit à moi. Il n'existe aucune ville qui présente, je crois, le coup d'œil de Lisbonne, vue en arrivant d'Espagne. Cette plaine d'eau, formée par le Tage, qui est dans quelques endroits d'une lieue et demie de largeur, bordée à l'autre rive par une ville immense bâtie en amphithéâtre sur les collines qui bordent le fleuve, tandis que sa rade, remplie d'une foule innombrable de vaisseaux, pré-

sente une forêt de mâts portant les couleurs de cent nations différentes : car le Portugal, à l'époque dont je parle; était en paix avec l'univers. On peut écrire, on peut dire que Lisbonne est une grande et belle ville, bâtie sur un fleuve magnifique, ayant de ravissants alentours, un beau ciel, des parfums; on peut parler de tout cela. Mais peindre avec des paroles ou avec une plume, quelque éloquent qu'on soit ou du moins qu'on veuille l'être, l'aspect de Lisbonne, lorsqu'on y arrive par *Aldêa*[1] *Galega*, par *Casilhas* ou par *Moutar*, c'est impossible. L'admiration que j'ai ressentie a laissé en moi des souvenirs tellement ineffaçables, que les années se sont écoulées, et que jamais l'impression n'en a été altérée. Je crois voir encore cette magnifique cité, son fleuve, ses jardins, ses dômes, ses monastères, ses palais, ce tableau, unique peut-être, dont un soleil de Portugal, un soleil radieux et chaleureux, sans être importun à l'époque où j'arrivai à Lisbonne, éclairait et colorait les beautés.

A quelque distance d'Aldêa Galega, la vue de Lisbonne est tout à fait étrange, et néanmoins toujours pittoresque. Toutes les rives rentrantes du Tage ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule ville. Le fond du tableau présente les beaux rochers à pic de Cintra, qui s'élèvent au-dessus des collines sur lesquelles la ville de Lisbonne est bâtie. A droite, du milieu des landes, on voit encore la haute *Serra de Arrabida*. Et puis, à mesure qu'on approche, la ville semble

[1] Aldêa signifie village, quoiqu'en portugais le mot ordinairement employé est *lugar;* et dans le nord du Portugal, on dit aussi *povo*. L'expression générale pour désigner une *peuplade*, c'est-à-dire la population d'un village, est povoação (prononcez povoaçâong).

sortir des flots. Vous distinguez l'arsenal, la place du commerce, la halle aux blés. Sur la gauche, on aperçoit les collines de Belem et d'Ajuda, avec la belle église et le parc royal, ainsi que la ménagerie. Et lorsque, par une belle soirée de printemps, on navigue sur ce fleuve du Tage si poétiquement célébré, ce fleuve aux ondes d'or, lorsqu'à toutes les beautés de Lisbonne et de ses environs, après avoir côtoyé les collines de Saccavin, vous repassez devant Belem, devant Ajuda, et que vous allez à Pedrosa en admirant les beautés toujours nouvelles d'*Almada*, avec sa pittoresque église, on comprend l'adage des Portugais lorsqu'ils disent avec orgueil :

— *Que não tem visto Lisbao não tem visto cousa boa.*

Nous avions pour banquier un négociant français qui nous fut présenté, à la descente de notre coche de colleras, par M. Sérurier, frère du maréchal Sérurier, ce maréchal qui fut la cause du seul calembour qu'ait jamais fait l'empereur[1]. M. Sérurier était alors consul de France à Lisbonne; il nous reçut en cette qualité et nous fit les honneurs du territoire de Lisbonne. Comme nous devions séjourner quelques heures à *Aldêa Galega* pour obéir au ridicule cérémonial portugais, notre banquier nous avait fait préparer une charmante maison de campagne, dans laquelle nous oubliâmes les désagréments des *ventas* espagnoles et des *vendas* portugaises. La soirée était ravissante. Les orangers étaient couverts de

[1] En 1815. L'empereur avait le cœur déchiré en ce moment et M. Sérurier était bien petit devant lui. Je n'oublierai pas cette histoire en son lieu

fleurs et leurs pommes d'or étaient au degré de maturité convenable pour présenter à la fois le plus excellent et le plus beau des fruits ; les grenadiers, couverts de leurs bouquets pourpres, étincelaient dans les haies, à côté des géraniums et des aloès ; puis des palmiers, des magnolias, des daturas. Tout est parfum, tout est lumière, tout est vie et vie heureuse dans mes souvenirs de cette soirée.

M. Sérurier prévint Junot de tout ce qu'il avait à faire pour son premier cérémonial. En vérité, il m'aurait parlé de la cour du roi Jean, que je l'aurais trouvé plus raisonnable. Il n'avait pourtant pas l'air du tout plaisant. C'était un homme qu'on avait besoin de connaître bon et honnête pour qu'il ne vous déplût pas aussitôt qu'il vous faisait la révérence, non pas qu'il fût impoli, il était au contraire fort cérémonieux. Et voilà pourquoi il me donna tant d'impatience, lorsqu'il vint nous raconter que M. d'Araujo n'avait pas voulu remettre un macaron de la fameuse collation que Junot et le comte de *Castro Marino* devaient manger à eux deux *tout seuls ;* et vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'elle devait être pour vingt-cinq personnes. Ce cérémonial, que je vais vous raconter, avait été observé pour M. le comte de Châlons, ambassadeur de Louis XVI, et conséquemment il fallait que le général Junot, ambassadeur de Napoléon, empereur des Français, remplît les mêmes formalités. Cela est conséquent, n'est-ce pas ? Du reste, ce cérémonial nous était connu, car M. de Talleyrand l'avait donné à Junot en partant de Paris. J'avais eu le temps de le lire et de m'en moquer en route ; j'espérais que, une fois arrivés à Lisbonne, l'esprit éclairé du vicomte d'Araujo saurait supprimer des usages

absurdes. Je comptais que mes paniers ne me servi raient pas. Je comptais... Que ne croyais-je pas ? Eh bien ! je me trompais, parce que le Portugal était le pays de l'Europe, à cette époque de 1805, où les gens d'esprit comme M. d'Araujo étaient le moins compris.

M. Sérurier partit après dîner pour aller donner communication au ministre des affaires étrangères de l'arrivée du général Junot, ambassadeur de S. M. Napoléon, et le prier de donner des ordres pour sa réception, ce que fit M. d'Araujo à l'instant même. C'était, comme je l'ai dit, le jeudi saint. Lorsque M. Sérurier revint, il était déjà nuit. La réception, c'est-à-dire l'entrée, ne devait avoir lieu que le lendemain dans la journée. Nous passâmes la soirée fort agréablement dans cette maison de campagne. Le lendemain matin, après avoir très bien déjeuné et pris notre dessert dans le jardin, où nous fûmes cueillir des oranges et des *limes douces* sur les branches également chargées de fleurs et de fruits, nous fîmes une sorte de toilette, pour ne pas monter dans les voitures royales avec la poussière de la route sur nos vêtements. Nous nous promenâmes sur les bords du Tage, en attendant les *escalères* de la reine. M. d'Araujo avait envoyé une longue note pour expliquer comment il était impossible de faire tirer le canon de la tour de Belem pour la réception de l'ambassadeur de France, attendu que ce jour était le vendredi saint. Les trois journées saintes ne pouvaient être profanées par ce signe. La reine, le prince et la princesse du Brésil eux-mêmes ne recevaient pas cette démonstration de respect et d'honneur lorsqu'ils passaient devant la tour de Belem l'un de ces trois

jours. Après avoir bien pris tous les renseignements nécessaires pour acquérir la preuve qu'il n'y avait dans cette mesure aucune influence exercée par l'Angleterre, Junot répondit que l'empereur, son maître, ne verrait dans le respect qui était gardé envers le Roi des rois qu'une action qu'il s'empresserait lui-même d'ordonner.

J'ai déjà dit, je crois, que l'Espagne était encore la proie d'un épouvantable fléau. La fièvre jaune avait décimé la belle Andalousie. Cadix était encore en deuil d'une immense partie de sa population. Malaga, Murcie, toute cette portion du littoral de la péninsule avait été frappée avec une rigueur épouvantable. Je crois que c'est à la terreur qu'inspirait son horrible influence, que nous dûmes la visite *de la santé*, cérémonie qui ne s'observe jamais que lorsqu'on arrive par mer ; mais le danger était égal par les deux côtés pour le Portugal. Aussitôt qu'elle fut terminée, nous descendîmes au rivage et là nous trouvâmes les escalères de la reine qui nous attendaient. Je fus frappée de la bonne tenue des rameurs ; ils étaient au nombre de vingt-cinq, tous habillés de blanc, avec un bonnet de velours noir sur la tête, ayant par devant les armes de Portugal, en argent. En général, tout ce qui fait partie de l'armée de terre et de l'armée navale est tenu dans une sorte de régularité qui était inconnue en Espagne. L'influence exercée par l'Angleterre sur le Portugal a produit du moins ce bon effet sur l'armée de mer. Quant à celle de terre, elle doit cette amélioration également aux soins d'un étranger, au *comte de la Lippe*, cet homme qu'on n'appelle dans le pays que *o gran conde!* Ce fut lui qui réforma l'horrible usage de faire servir les officiers

à table. Après lui, vinrent le prince de Waldeck et le comte de Novion. L'un venait d'Allemagne, l'autre était un émigré français. Tous deux furent utiles au Portugal et tous deux en furent peu appréciés. Le prince de Waldeck, dont la santé était mauvaise par suite de blessures reçues devant Thionville, mourut à Cintra, au milieu d'une nature enchantée, dans un paradis, qu'il dut croire habité par des démons.

Je ferai connaître tout à l'heure comment se gouvernait le Portugal à l'époque dont je parle. Tous les yeux sont aujourd'hui fixés sur cette partie de l'Europe et il ne peut être qu'agréable de trouver des notions, que j'assure être, non seulement véridiques, mais justes dans leurs aperçus. Je ferai remarquer les exceptions, car il y en a. Il existe en Portugal des personnes dont je suis fière de posséder l'amitié; mais ensuite la nation, en général, c'est-à-dire la nation noble, la haute et la moyenne classe, méritent bien peu d'intérêt et, quant au bas peuple, celui des grandes villes est hideux de corruption. Il faut remarquer que tous ceux qui sont dans une ligne d'exception sont élevés loin du Portugal, comme M. de Brancamp de Sobral, M. de Sampayo, M. d'Araujo et quelques fidalgos qui, vivant beaucoup avec les étrangers, en prirent les manières. Tout à l'heure nous en parlerons.

Je montai dans le yacht du prince régent[1] de Portugal, avec Junot, M. de Rayneval, premier secrétaire d'ambassade, M. de Lageard de Cherval et le

[1] La reine vivait toujours, mais elle était folle; et le prince du Brésil, son fils, était régent. On ne voyait même pas la reine.

colonel de Laborde, premier aide de camp de Junot. Ma fille et sa gouvernante, M. Legoy et quelques personnes de l'ambassade montèrent dans une escalère de suite. Il y en avait quatre, avec le yacht de la reine. Nous traversâmes ainsi la plaine immense formée par le Tage entre Aldéa Galega et Lisbonne. A mesure que nous avançions, la scène se développait; il surgissait, à chaque coup de rame de nos matelots, une nouvelle beauté. Notre traversée fut longue ; je pense que nous mîmes deux heures à la faire, parce que l'ordre était donné de nous montrer la ville sous différents aspects. C'est un amour-propre national bien permis. Enfin nous abordâmes entre Belem et le quai *de Sodré*. Là, nous trouvâmes le comte de *Castro Marino*, grand de Portugal, le plus nouvellement admis à la grandesse selon l'usage, qui reçut Junot à son débarquement. Ils montèrent tous deux *seuls* dans une voiture de la cour, attelée de six chevaux, l'ambassadeur ayant la droite sur le comte de *Castro Marino*. M. de Rayneval et M. de Laborde montèrent dans une troisième voiture et, par un de ces usages contre lesquels je m'élevais tout à l'heure, le carrosse du milieu demeura vide. Des voitures de suite conduisirent M. Legoy et les autres personnes de l'ambassade. Quant à moi, je descendis cinq minutes après Junot, le cérémonial le voulant ainsi, et je montai dans une voiture de la cour, attelée de six chevaux, avec M. de Cherval qui, n'ayant pas un caractère reconnu dans l'ambassade, ne pouvait être du grand cortège. Ma fille et sa gouvernante occupaient seules la seconde voiture, et la troisième était remplie par mes femmes. Ces trois voitures étaient également attelées de six chevaux Nous prîmes une

autre route que le grand cortège, en suivant cependant toujours le bord du Tage. Mais nous arrivâmes bien avant l'ambassadeur et son introducteur, et c'était ce que je voulais. J'avais parié avec Junot qu'il ne se séparerait pas du comte Castro Marino sans rire. Je voulais donc l'observer à la descente de voiture, car j'avais parié cinquante napoléons ou bien une bourse et une dragonne en filet, et voici pourquoi.

Il est d'usage lorsqu'un ambassadeur est reçu à la cour de Portugal — mais un ambassadeur, et non pas un ministre plénipotentiaire — il est d'usage, qu'en *entrant dans son hôtel* il donne une *collation*, c'est-à-dire un immense [1] diner ; puis il faut qu'il y ait vingt-cinq couverts autour de la table, mais l'ambassadeur et son introducteur s'y doivent asseoir *seuls*, en face l'un de l'autre, et là, déplier ou ne pas déplier leur serviette et demeurer comme deux magots chinois, pendant cinq ou six minutes. Cette absurde coutume, qui ne peut avoir une origine ayant le simple sens commun, est d'autant plus ridicule que, pour ceux qui arrivent par mer, par exemple, il y a impossibilité qu'ils aient le temps de déballer et mettre en ordre ce qui est nécessaire à ce beau cérémonial. Il suit de là, comme on n'a pu encore détruire ce vieil et sot usage, que l'ambassadeur emprunte d'une puissance amie ce qu'il faut pour la *collation*. Ce fut l'Espagne qui voulut bien nous prêter de quoi *faire les beaux*, à la domande de notre carrosse de voyage.

J'avais donc parié avec Junot qu'il ne pourrait ja-

[1] On appelle toujours ce repas la collation.

mais tenir son sérieux pendant qu'il ferait le magot d'un côté, en pendant du comte de Castro Marino. Ce comte de Castro Marino m'inquiétait bien un peu. Je me figurais que ce devait être un de ces vieux fidalgos, ayant une canne à pomme d'or et toussant son âme à chaque parole. Le moyen de rire avec un pareil homme ? Mais je fus agréablement surprise, en voyant un tout jeune homme, laid comme une chenille, par exemple, mais jeune, et conséquemment devant aimer à rire. Mon raisonnement était conséquent; mais, en Portugal, on n'a pas toujours raison avec *de la raison*.

— J'ai gain de cause, dis-je au colonel Laborde, car je suis sûre que ces deux honnêtes gens-là ne ne seront pas face à face vingt secondes, qu'ils ne s'éclatent de rire au nez l'un de l'autre, le tout pour la plus grande joie des deux pays.

Mais pas du tout, et c'est bien le cas de dire que j'avais compté sans mon hôte. Je fus me placer près d'une porte qui donnait dans la salle à manger, et de là, je regardai mes deux personnages, qui montèrent gravement le grand escalier de l'hôtel de l'ambassade, puis se saluant à chaque porte, le comte de Castro Marino donnant toujours la droite avec un soin scrupuleux à l'ambassadeur. Ils arrivèrent ainsi, d'escalier en escalier, et de révérences en révérences, jusqu'au salon de réception. Là ils se firent encore une profonde révérence; en vérité, il y avait du mandarin dans toute cette affaire. Le maître d'hôtel ayant averti que leurs excellences étaient servies, les deux pauvres victimes, livrées au supplice des révérences, en firent encore trois ou quatre, puis passèrent dans la salle à manger. C'était là où je les attendais; mais le bourreau de Portugais, bien loin d'être *victime*, comme je

le croyais, parut se plaire à cette cérémonie maudite. Il garda un sérieux tellement *sérieux*, que Junot se crut obligé de le lui rendre au double et ils se regardèrent comme pour se défier à qui ne rirait pas. Enfin, au bout de six minutes que je comptai à la pendule, le comte de Castro Marino se leva ainsi que Junot. Ils se firent encore une douzaine de révérences et le grand de Portugal, qui était un tout petit, tout petit homme, s'en alla, non pas comme il était venu, mais tout seul dans sa grande voiture, qui ressemblait, à propos, car j'ai oublié de vous le dire, aux voitures du temps de Louis XIV. Le modèle en avait été conservé dans les remises du palais, où l'on gardait avec soin des carosses tout dorés, bien peints, bien lourds, bien massifs, mais donnés en présent par Philippe V, lorsqu'il se raccommoda avec son frère de Portugal. Junot redescendit comme il était monté, en faisant une révérence à chaque marche et gardant toujours le même sérieux; il remit son introducteur dans sa lourde machine roulante et en deux sauts il remonta au salon, où il me trouva furieuse contre ce jeune homme qui ne savait pas même *sourire;* car je ne lui demandais qu'un sourire, au malheureux.

— Mais tu ne sais donc pas, me dit Junot, que ce n'est pas mon début diplomatique que tu viens de me voir faire. J'ai rempli en ma vie plusieurs missions. Mais il en est une surtout dont le souvenir est bien étonnant, même dans ma pensée. Je ne puis encore aujourd'hui me représenter et le lieu de la scène et les personnages sans qu'une vive émotion me saisisse le cœur. C'est moi qui ai dédogé le doge de Venise[1].

[1] Ce fut Junot qui fut envoyé à Venise lors des massacres des Français dans la terre ferme vénitienne.

Il ne fallait pas rire là, et certes je puis dire que je n'en avais pas envie. Mais allons manger *la collation*, et je vous conterai cela à table. Quant à toi, fais ton filet, et, pour être un mari bien appris, je te donnerai cinquante napoléons pour acheter la soie.

— Voilà qui est parlé, lui dis-je, mais il aurait encore mieux valu que tu eusses souri... Quant au comte de Castro Marino, il avait une paire de sourcils noirs qui sont sûrement postiches, car Dieu n'en fait pas de pareils, et c'est peut-être eux qui t'auront fait peur?

— Eh! eh! dit Junot, je n'y avais pas songé, en effet.

Et, se mettant en joie au souvenir de cette figure sérieuse qu'il avait eue en face de lui pendant qu'ils étaient à table, voilà Junot riant avec moi de ces bons rires qui révélaient et révéleront toujours une âme franche, un bon cœur... Alors il n'était plus qu'un enfant riant aux larmes, et de cette gaieté toujours de bon goût, dont jamais je ne l'ai vu sortir. Je dois le dire pour dire la vérité, quelque peine que cela puisse faire à ceux qui prétendent qu'il ne riait, pleurait et parlait qu'à coups de sabre.

Nous mangeâmes donc *la collation*, qui était excellente. C'était le cuisinier de l'ambassadeur d'Espagne qui l'avait faite. Nous pûmes d'avance présumer bien du comte de Campo d'Alange, parce qu'il avait un bon cuisinier. C'est un fait plus positif qu'on ne croit, que l'homme qui ne sait pas ordonner un repas n'est capable de rien de bon. C'est un aphorisme bien rigoureux, mais qui peut avoir son côté de vérité. Quoi qu'il en soit, je connais d'honnêtes gens qui dînent fort mal, et de grands coquins qui

dînent comme des *Lucullus*, au plat des trente mille sesterces près cependant. Quant à nous, nous dînâmes bien et comme des affamés dont l'appétit avait été aiguisé par une promenade marine et une longue abstinence; car toutes les révérences diplomatiques avaient conduit l'affaire à sept heures du soir. Avant de quitter la table de *la collation* et de terminer notre première journée de réception, je vais transcrire ici le procès-verbal de celle de M. le comte de *Châlons*, ambassadeur de Louis XVI près la cour de Lisbonne, en 1789. Ce fut d'après ce cérémonial que nous fûmes reçus nous-mêmes. Il n'y avait pas eu d'ambassadeur de France dans l'intervalle. M^me^ la comtesse de Châlons est, depuis cette époque, revenue à Paris, ayant survécu au malheur et à l'exil. C'est elle que nous avons vue en 1814 sous le nom de *duchesse de Coigny*. Elle avait épousé M. le duc de Coigny après la mort de M. le comte de Châlons. Sa fille était femme de M. le comte d'Angosse, chambellan de l'empereur, à qui fut joué ce tour si plaisant du page habillé en femme à un bal masqué, par M. le comte de Termes, qui était, à cette époque, *un page* bien *page*, dans toute l'acception du mot. Du reste, M. d'Angosse était un homme parfaitement spirituel. Mais quelle est la femme, la plus fine même, qui n'y eût pas été prise? On verra, lorsque nous en serons là, combien d'Angosse fut excusable. Quant au comte de Châlons, il mourut à Lisbonne et plusieurs personnes de ses amis m'ont affirmé que le chagrin qu'il avait éprouvé des malheurs de la famille royale de France, mais surtout de la mort de Louis XVI, lui avait donné la mort à lui-même. M. le duc de Coigny était réfugié à Lisbonne, comme beaucoup d'émigrés,

et ce fut là qu'il épousa M^me^ la comtesse de Châlons. Il avait le cordon bleu et le portait. S'il ne l'eût pas fait, il eût été un homme dont le général Lannes eût lui-même blâmé la conduite. Mais ce cordon bleu lui offusqua la vue. Il fit demander qu'on lui *défendît de le porter*. Le duc de Coigny en reçut, Dieu me pardonne, l'ordre de la cour de Portugal. Sa réponse fut celle d'un gentilhomme français du bon temps. Plus il était malheureux, plus l'exil, le malheur le frappaient de leurs fouets à pointes de fer, plus il releva sa tête proscrite. La suite de cette sorte de lutte avec un pouvoir qui dès lors commençait à être universel, fut son départ forcé de Lisbonne. Je suis fâchée pour deux causes de cette affaire. D'abord pour le général Lannes, que j'aime et que je respecte comme on doit aimer et respecter celui qui fut l'honneur de nos drapeaux et de nos aigles, et puis ensuite parce que l'empereur, qui n'a jamais bien connu cette histoire, a été gratuitement chargé d'une injustice.

Le duc de Coigny est l'arrière-grand-père de M^lle^ Sébastiani (M^me^ de Praslin).

Détail du cérémonial observé à l'arrivée de M. le comte de Châlons en Portugal en 1789 *et donné au général Junot par le ministère des affaires étrangères en* 1805[1].

A joindre à la dépêche n° 2.

« Ayant mouillé, le 23 septembre 1789, à l'embouchure du Tage, dans la baie de Cascaès, j'envoyai

[1] Je transcris ici le procès-verbal sur l'original écrit de la propre main de M. le comte de Châlons. Le style est le sien ainsi que les erreurs qui peuvent s'y trouver. C'est une copie littérale.

prévenir M. d'Urtubise, chargé des affaires du roi, de mon arrivée. Il se rendit aussitôt chez M. Pinto, ministre des affaires étrangères, pour lui en faire part et le prier de vouloir bien donner les ordres pour ma réception, ce que le ministre effectua sur-le-champ.

« Ayant remonté la rivière, le bâtiment jeta l'ancre en deçà de la tour de Belem. Un moment après, arriva la visite *de la santé*. Dès qu'elle se fut acquittée de son devoir, MM. d'Urtubise, de Saint-Didier, consul général, et M. Rollin, vice-consul, qui tous étaient venus sur la même escalère, montèrent à mon bord.

« Comme les ordres que le ministre des affaires étrangères avait envoyés, tant pour les voitures de Sa Majesté que pour les escalères de la reine, n'avaient pu s'effectuer aussi promptement, vu la distance des lieux, le *patron mor* ne vint me chercher avec le yacht de Sa Majesté que sur les neuf heures du soir. Il était suivi de quatre autres escalères. Je m'embarquai avec M^me^ l'ambassadrice et les personnes de ma suite. En passant devant la tour de Belem, elle me salua de douze coups de canon[1], quoique le soleil fût déjà couché et la retraite battue. Arrivés au quai de Belem, M^me^ l'ambassadrice monta dans un carrosse de Sa Majesté, attelé de six chevaux, qui avait été envoyé pour la conduire à son hôtel; un autre, également à six chevaux, servit à conduire les femmes de sa suite.

« Mon conducteur, M. le comte de Villaflor, grand de Portugal, n'était pas encore arrivé; je l'attendis

[1] Comme nous arrivâmes à Lisbonne le vendredi saint, la tour de Belem ne put tirer le canon.

dans mon yacht; il arriva un quart d'heure ensuite. Après m'avoir reçu à mon débarquement, je montai avec lui dans la voiture de la cour qui l'avait amené, où je pris la droite. Deux autres carrosses de Sa Majesté me suivirent. Dans le troisième étaient M. d'Urtubise et deux personnes qui m'accompagnaient. Celui du milieu, selon l'étiquette, demeura vide.

« Arrivés à mon hôtel, M. le comte de Villaflor me conduisit jusque dans mon appartement, où, après lui avoir donné la collation d'usage, je l'accompagnai, à son départ, jusqu'au bas de l'escalier.

« Le lendemain matin j'écrivis à M. Pinto pour lui annoncer mon arrivée à Lisbonne. Quelques jours après je lui envoyai une autre lettre pour lui demander le jour où je pourrais le voir. Je lui remis alors la copie de mes lettres de créance et il m'annonça que Sa Majesté avait jugé à propos de me recevoir à *Quélus*, sa maison de campagne, quoique cela ne fût pas la coutume en Portugal, mais qu'elle était empressée de me donner audience.

« Je me rendis en conséquence, le 2 octobre suivant, à Quélus, en grand cortège. Mon équipage consistait en trois voitures à six mules, précédées d'un écuyer en bas de soie blancs, monté sur un cheval richement harnaché.

« M. d'Urtubise, premier secrétaire d'ambassade, se trouvait dans la même voiture que moi. M. d'Almada, le comte de Pombero, faisant tous deux les fonctions d'introducteurs des ambassadeurs, me reçurent à la descente de ma voiture. Je me couvris ainsi qu'eux. Arrivé à la porte de la chambre de la reine, j'ôtai mon chapeau, je fis les trois révérences d'usage et, après avoir présenté à Sa Majesté mes

lettres de créance, je lui adressai mon compliment[1]. La reine me répondit en portugais, ensuite de quoi, me demanda en français des nouvelles du roi. Je continuai après mes autres compliments au prince et à la princesse du Brésil, à la princesse veuve, et à l'infante dona *Maria-Anna*. Je me retirai ensuite à reculons en faisant trois révérences, étant toujours accompagné de mes deux introducteurs.

« Au sortir de l'audience de la reine, je me couvris, ainsi que les deux grands qui m'accompagnaient, lesquels me conduisirent jusqu'à mon carrosse. Lorsque je partis, la garde prit les armes comme à mon arrivée, le tambour battit aux champs, et l'on me rendit tous les honneurs militaires.

« En m'en retournant, je fus faire ma visite chez tous les secrétaires d'État et mes deux introducteurs. Mais je n'allai ni chez M. le duc d'Alafoès, ni chez le patriarche, vu que l'ambassadeur d'Espagne nouvellement arrivé ne les a point visités.

« Je me rendis aussi chez la *camareira mor*[2], ou la grande-maîtresse, à laquelle je fis la visite d'usage. Elle me dit que la reine l'avait chargée de prévenir M^me^ l'ambassadrice, que si elle pouvait lui être présentée le 7 de ce mois, Sa Majesté la recevrait avec grand plaisir.

[1] La reine n'était pas encore folle, c'est-à-dire qu'elle ne faisait pas de scènes publiques; mais sa tête était déjà fortement dérangée à l'époque dont parle M. de Châlons. Son confesseur, qui était le grand-inquisiteur, acheva de décider la démence en lui donnant une grande peur de l'enfer. Elle croyait voir ses petits-enfants continuellement dans le feu.

[2] *Mor*, est la même chose que *mayor* en Espagnol; ainsi, *camareira mor* est justement camareira mayor, ou grande-maîtresse de la maison, ou de la reine.

« M^me^ l'ambassadrice ayant accepté le jour que Sa Majesté avait fixé, écrivit en conséquence à la *camareira mor*, pour la prévenir qu'elle se rendrait à Quélus au jour indiqué.

« M^me^ l'ambassadrice fut reçue dans les petits appartements de Sa Majesté où se trouvaient réunies toutes les princesses de la famille royale. Elle adressa à toutes le compliment d'usage, et se retira en faisant les trois révérences de la même manière qu'en entrant. La *camareira mor* a rempli près de M^me^ l'ambassadrice les mêmes fonctions que les introducteurs près de moi.

« Au sortir de l'audience de la reine, M^me^ l'ambassadrice fut faire sa visite à M^me^ la *camareira mor*, ne l'ayant pu faire auparavant, vu le peu de temps qu'elle avait pour faire le voyage de Quélus. »

Je ne ferai qu'une observation en terminant cette pièce fort extraordinaire dans son espèce, c'est qu'elle était écrite au mois de septembre qui suivit ce mois de juillet qui n'a ni *premier*, ni *trente*, ni *quinze*, mais un *quatorze juillet*. La France alors était pour tous les partis dans un accès de frisson qui annonçait un terrible paroxysme de fièvre, si ce n'est même une maladie sérieuse. M. de Châlons était l'un des serviteurs les plus dévoués au roi et à sa cause. Mais, comment la servait-il? Quelle futilité dans ses occupations près d'une cour entièrement dominée par l'Angleterre, et dont l'alliance était l'affaire peut-être la plus importante à traiter à cette époque difficile. Sans doute, une autre note était jointe à celle-là. Je n'en doute pas, je n'en veux pas douter. Mais le style de celle-ci, cette relation de la plus petite révérence,

cette rigueur dans le plus léger rapport de l'ambassadeur à ceux qui sont chargés de l'escorter, de le conduire, non, je n'en doute pas, la dépêche qui accompagnait cette note ne devait pas contenir de détails intéressants. Et pourtant, dès cette époque, chaque jour en voyait éclore de nouveaux.

CHAPITRE XXIV

Physionomie politique du Portugal. — Don Miguel et don Pedro. — Maison du général Lannes. — L'ermitage d'Araujo. — Projets du grand Pombal. — Costumes. — Invasion des modes françaises. — Présentation à la cour. — Le palais de Quélus. — Le prince régent. — Cortège magnifique de Junot. — Question de l'empereur. — La princesse du Brésil. — *Les yeux doux.* — Manie de Napoléon. — Junot marquis. — Le prince et la princesse du Brésil. — Stupéfaction du prince du Brésil. — Le schako du hussard. — Le prince et l'uniforme. — Mes paniers et ma peur. — Junot se fâche. — Mon *enharnachement.* — Mon entrée en voiture. — Ma présentation. — Entretien avec la princesse du Brésil. — Sa curiosité. — L'impératrice Joséphine. — Portraits de la princesse Isabelle et de la princesse veuve.

Le Portugal est aujourd'hui une partie de l'Europe sur laquelle les rayons du soleil politique dardent en plein. Comment ce petit coin de notre monde supportera-t-il leur chaleur? Voilà ce qui est encore en suspens devant les yeux observateurs qui dévorent tous les jours vingt journaux au moins, pour savoir si don Miguel sera pendu, si don Pedro sera vainqueur, si la nation aura la force d'être nation.

— Dites donc *la volonté*, disais-je encore à quelqu'un qui me parlait des affaires du Portugal. Les Portugais ont de la valeur ; c'est une chose reconnue. Les Albuquerque, les d'Acunha, les Pacheco, et de nos jours, les d'Alorna, les Gomez Freire, les Valence, prouvent glorieusement que les Portugais savent et

veulent *sacar la espada e el pugnal*, lorsqu'il leur plaît de le faire. C'est aussi pour cela que je vous dis qu'il faut que la nation ait *la volonté de faire ;* et je ne crois pas qu'elle l'ait du tout. Don Pedro arrive avec des idées *libérales* (à ce qu'on dit : moi, je n'en crois rien) ; et tout de suite, voilà contre lui tout le clergé : ce qui compose plus du grand tiers de la nation. Ensuite, vous trouverez dans la route *libérale* tous les *senhorios* (posseiros) qui ne veulent pas plus aujourd'hui que du temps du grand Pombal qu'on leur ôte leurs droits iniques et révoltants de pouvoir louer à leur gré *et ce qu'ils veulent* leurs biens et leurs terres, tandis que les pauvres *quinheros* n'ont pour eux que le silence. Don Miguel est entouré de toute cette milice enragée, qui sonnera toujours le tocsin pour empêcher le peuple d'accueillir *ses libérateurs*, ou du moins ceux qui prennent ce titre. Nous savons tous qu'en Portugal comme ailleurs, les *pauvres moutons sont et seront, comme ils furent, toujours tondus*, tandis que les bonnes pièces de bergers, se retranchant derrière de belles utopies, crient anathème sur tous ceux qui veulent être tranquilles. Eh ! mon Dieu, nous avons ici des exemples de cela, à en fournir à l'Europe entière. Quoi qu'il en soit, parlons de Lisbonne lorsque j'y fus pour la première fois. Déjà elle annonçait qu'elle serait un jour un terrible volcan, si de nouveau la terre venait à trembler...

Le général Lannes avait occupé à Lisbonne une belle et grande maison située près de l'Opéra et du Tage, *au chafariz*[1] *de Loretto.*

[1] Fontaine.

Cette maison était une des mieux arrangées de Lisbonne, excepté celles de M. d'Araujo et de la duchesse de Cadaval, surtout pour l'occupation habituelle, chose que les Portugais n'entendent pas du tout : et pourtant ils ne sortent jamais ; arrangez ces deux points si peu d'accord. Du reste les maisons de Lisbonne sont *toutes* comme celles que je viens de décrire. Il n'y a pas de palais à Lisbonne. Ils n'aiment pas cela. Lorsque le tremblement de terre eut détruit la ville, le marquis de Pombal, *o gran marquès*, voulut profiter de cet affreux malheur ; et comme Néron rebâtit Rome, après son incendie, le grand marquis voulut reconstruire Lisbonne sur un nouveau plan. Il donna toutes les facilités aux propriétaires riches, de l'argent aux plus pauvres, sous la condition de construire des palais et des maisons avec de belles façades et de beaux portiques. Que résulta-t-il de cette sollicitude pour la gloire du pays et pour son bien-être ? Que les riches ne l'écoutèrent pas et que les pauvres mangèrent son argent. Comme le marquis de Pombal était un homme de génie, il ne se rebuta pas. Le génie est essentiellement créateur et actif, mais patient pour produire. Quand le marquis vit qu'il ne pouvait venir à bout de faire exécuter ses volontés, il fit bâtir des façades, de beaux portiques, des colonnades ; il fit construire pour le gouvernement des édifices d'une grande utilité et en même temps d'un goût tout à fait bon. Que résulta-t-il encore ? Que ces édifices furent les seuls achevés, et que *j'ai vu*, *de mes yeux vu*, en 1805, c'est-à-dire cinquante ans après le tremblement de terre, les rues encore encombrées de ruines venant de ce désastre, et, le plus curieux, ces mêmes façades, commencées par le mar-

quis de Pombal, tombant en ruine, et derrière de riches arcades, contre une colonne corinthienne, une pauvre chaumière, un toit de joncs couvert de tresses de sapin. Que voulez-vous? c'est un peuple qui possède éminemment la haine du beau.

Ce quartier du *chafariz de Loretto* était celui de toute la banque, et conséquemment le plus vivant. Des fenêtres d'un petit salon, dans lequel je me tenais habituellement, je dominais une petite place sur laquelle passaient des milliers de personnes dans une journée. Le costume du peuple, à Lisbonne, n'a rien de particulier comme à Madrid; mais il est beaucoup plus gai. Cette conformité d'habits, et surtout de cette couleur noire, donnait à Madrid une tristesse qui ne me déplaisait pas, mais que beaucoup de voyageurs lui reprochaient, surtout à l'époque dont je parle. Depuis lors, nos coutumes ont un peu influé sur les coutumes espagnoles. Aujourd'hui, une femme, quelle qu'elle soit, peut au moins sortir en plein jour avec un châle et un chapeau, tandis qu'en 1805, elle eût été grossièrement insultée. A Lisbonne, les femmes du peuple allaient seules dans les rues. Pour peu qu'une femme appartînt à une classe aisée, elle allait en *chaise*. C'est une sorte de cabriolet attelé de deux mules, dont l'une est montée *à la d'Aumont* par un homme assez mal vêtu, sans livrée lorsque c'est une personne commune, et avec un mauvais galon à son habit pour peu qu'il y ait une prétention à la noblesse. Les personnes riches et nobles parcourent Lisbonne dans ces petites chaises, mais, alors, elles sont soignées, et les deux mules sont belles. Il y a un écuyer à côté de la voiture pour indiquer que la femme est d'un rang élevé. Néanmoins elles vont rarement

dans ces petites chaises. Pour peu qu'une femme soit de haute qualité, elle ne se montre dans la ville que dans une voiture attelée de quatre mules, ayant son écuyer à la portière. J'ai moi-même été assujettie à cette cérémonieuse coutume, qui, du reste, est obligée. Il est impossible de faire plusieurs visites dans une voiture à deux mules, en raison de l'immensité des distances. La ville, qui contenait alors près de trois cent quarante mille âmes, sans compter les troupes, avait deux lieues et demie de nos lieues de France de longueur, et souvent dans la largeur elle n'a pas plus de deux ou trois rues de profondeur. Et puis, la ville étant bâtie sur sept collines, *comme Rome*, il suit de tout cela et de la difficulté de circuler au milieu des décombres du tremblement de terre, de monter et descendre des rues à pic, pavées avec des clous de pierre ; il suit, dis-je, de tout cela que les quatre mules sont très nécessaires à la voiture qui vous conduit. Mais, au reste, personne de ce monde noble et riche, mais de ce monde qui mange à table, personne ne va à pied. Les femmes du peuple, qui sont presque toutes jolies, ont un costume assez gracieux. C'est une cape rouge, bordée de velours noir, et sur la tête un mouchoir de linon mis en marmotte. Cet habillement a de la grâce et rend jolie celle qui ne l'est pas, en ne laissant voir que ses yeux ; et presque toutes les femmes ont de beaux yeux, en Portugal et en Espagne. C'est un abus, c'est du bien perdu que de porter de beaux yeux dans ce pays-là.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir, et puis Junot fit demander son audience de présentation. M. d'Araujo, que nous avions retrouvé avec un plai-

sir que doublait le pays dans lequel nous nous rencontrions, et qui, comme je l'ai dit, était ministre des affaires étrangères, fit prévenir Junot, lorsque toutes les fêtes de Pâques, toutes les cérémonies de procession furent terminées. Cette présentation eut lieu à Quélus. Junot avait eu des ordres donnés par l'empereur lui-même et qui devaient le guider. On savait à Paris que le prince régent était non seulement soumis, mais qu'il était l'esclave de l'Angleterre. Il ne nous recevait qu'en tremblant. Les plus grands honneurs étaient sans cesse prodigués à l'ambassade ; et en même temps que la noblesse venait pour rendre les visites que l'étiquette exigeait, elle faisait, par ordre de la cour, des démarches blessantes qui devaient irriter, mais dont, cependant, on ne pouvait demander satisfaction. C'était un comte de San-Miguel qui avait besoin, disait-on, d'un ordre du prince régent pour venir à l'ambassade de France, tandis que d'autres y venaient *en deuil*. Et puis, les soupirs, les œillades, les lamentations étouffées. C'était une pitié, et d'autant plus pitié, que ces mêmes hommes furent plus tard et bien plats et biens lâches. Mais nous ferons justice, et justice *preuve écrite* et *preuve en main*. Je possède plus d'une pièce rare à ce sujet, qui servira de réponse à des attaques aussi fausses que de mauvais goût et de mauvais ton.

La cour était à Quélus, la reine folle comme toujours. Junot voulut que son cortège fût aussi beau qu'il était possible qu'il le fût à Lisbonne. Quant à lui, sa tenue était superbe et lui allait à ravir. Il est singulier que je me serve de cette expression pour un homme, mais je ne puis en trouver une autre. Il était vraiment beau. Il portait ce jour-là son grand

costume de colonel général des hussards, cet habit tout éclatant d'or, et qu'il avait fait faire pour que tout y rappelât l'habit d'officier général. Le dolman était blanc et les parements rouges; le pantalon bleu, et la pelisse bleue également, rappelant ainsi le gilet, le pantalon et l'habit collet rouge et à la broderie d'or. Les manches du dolman, de la pelisse, portaient neufs chevrons en galons et en broderies de feuilles de chêne. La pelisse était bordée d'une fourrure de renard bleu magnifique. C'était l'habit qu'il portait au sacre. Il avait coûté quinze mille francs, sans le héron, qui était un présent de l'impératrice Joséphine, et qui était estimé au delà de cent cinquante louis.

Junot était fort remarquable dans ce costume vraiment militaire. Sa taille noble et élevée, des cheveux blonds couronnant une tête décorée de cinq nobles cicatrices, dont l'une parfaitement visible et reçue à la bataille de Lonato, semblait demander du respect pour ce jeune homme, déjà vieux de gloire. Et, en parlant de cela, je dois dire que l'empereur ne fixait jamais Junot sans que son œil ne fût éloquent lorsqu'il rencontrait cette longue balafre qui, partant de la tempe, ne s'arrêtait qu'au bas de la joue. Celle-là, sans doute, lui rappelait celle du sommet de la tête, lorsque, voulant tirer les cheveux de Junot à Milan, il retira à lui sa main pleine de sang. Il m'a dit *souvent* que cette image ne s'était jamais effacée de ses souvenirs; et pourtant que d'événements, que de jours, que d'années avaient dû étendre leur voile sur cet incident, si marquant pour tout autre, mais, au fait, si simple pour lui! Il m'en parla lors de mon retour de Portugal, dans une conversation assez singulière que nous eûmes ensemble, et dans laquelle il

me demanda si la princesse du Brésil *avait fait les yeux doux à Junot?* Ce furent ses propres expressions.

— Ma foi, ajouta-t-il, Junot est beau garçon, et sa cicatrice lui donne un air tout martial qui me tournerait la tête si j'étais femme. Ah! monsieur le marquis! monsieur le marquis vous avez bien fait des vôtres, à Milan pendant les campagnes d'Italie...

Lorsque l'empereur était de bonne humeur, il n'y avait pas de raison humaine qui l'arrêtat dans ses mauvaises plaisanteries avec ses officiers favoris. Pour les femmes, la chose était différente. Il ne plaisantait jamais. Ou il ne disait rien, ou c'était un coup de tonnerre. Mais cette manie qu'il avait de dire aux femmes les infidélités de leurs maris, avait un côté quelquefois douloureux et toujours déplaisant. Je ne comprends pas comment, lui qui avait l'esprit aussi juste, ne voyait pas le défectueux de cette position qu'il provoquait lui-même.

Junot fut donc à Quélus en grande pompe. Non seulement le cérémonial de M. le comte de Châlons avait été suivi dans toutes ses parties, mais on l'avait augmenté de tout le luxe et de tout le bon goût qui étaient d'étiquette obligée à la cour impériale. L'écuyer en bas de soie blancs n'avait pas été oublié, la voiture était une des plus belles qui fussent sorties des ateliers de Leduc, la livrée était riche et nombreuse. L'ambassade, composée de l'ambassadeur, de M. de Rayneval, du colonel Laborde, de M. de Cherval, de M. Legoy, de M. Magnien, avait fort bon air et représentait très convenablement. Junot s'acquitta fort bien de son rôle diplomatique et fut reçu avec une distinction particulière, inspirée, je crois, bien un peu

par nos huit cent mille baïonnettes[1], et surtout par la crainte immédiate que pouvait donner un *ministre de paix* comme Junot, qui était tout disposé à leur dire comme ce Romain :

— Je porte la paix ou la guerre dans le pli de mon manteau.

Le prince du Brésil ne fit pas sur Junot l'impression qu'il avait reçue de lui.

— Mon Dieu, qu'il est laid! me dit-il. Mon Dieu, que la princesse est laide! Mon Dieu, qu'ils sont tous laids! Il n'y a là qu'un seul joli visage, c'est le prince royal, le prince de Beira, l'infant don Pedro[2]. Il est charmant; il ressemble à une colombe au milieu de chouettes. Mais je ne puis deviner, ajoutait Junot, ce que le prince du Brésil avait à me regarder avec cette attention. Ma figure n'a pourtant rien ce me semble d'extraordinaire. Il ne me quittait pas un moment des yeux.

Nous sûmes le soir même ce qui avait causé cette curiosité singulière, car c'était vraiment de la curiosité. M. d'Araujo vint dîner le jour même à l'ambassade et me dit :

— Savez-vous que notre prince est fort tourmenté de savoir pourquoi l'ambassadeur n'a pas ôté *son bonnet*, comme il l'appelle.

— Comment son bonnet?

— Oui, *son bonnet*. Il appelle *son schako* un bonnet. Que voulez-vous? Nous n'allons pas à pas de

[1] A cette époque, avec l'Italie, la Suisse, les 144 départements de la France et toute la Confédération rhénane, l'empereur disposait bien de cela.

[2] C'est aujourd'hui l'empereur du Brésil.

géant, en Portugal, pour nommer les choses par leurs noms. Moi qui, en ma qualité d'habitant de Berlin[1], suis *un peu militaire*, au moins pour distinguer un schako d'une capote, n'est-ce pas comme cela que vous nommez vos chapeaux, madame l'ambassadrice? J'ai dit que le schako ne s'enlevait même pas devant Dieu et l'ambassadeur vient de me confirmer dans cette pensée, qu'il me semblait bien avoir recueillie au travers de cette vie toute guerrière de Berlin. Au reste, sans moi cela faisait l'objet d'une note. Mais vous allez voir bien d'autres résultats de l'effet qu'a produit M. le général Junot.

Je voulus savoir ce qu'il entendait par ce dernier effet. Il sourit et ne dit rien. Mais l'explication ne fut pas longue à se donner. Le surlendemain de la présentation, le premier valet de chambre du prince régent vint demander si l'ambassadeur de France voulait bien prêter son habit de hussard, afin que le tailleur de son altesse royale lui en fît un pareil, ainsi qu'au jeune infant don Pedro.

Je ne connaissais pas le prince du Brésil, je ne pouvais pas rire, comme je l'ai fait depuis, en le voyant ainsi affublé d'un habit de hussard, avec son gros ventre, ses grosses jambes, son énorme tête surmontée d'une chevelure de nègre, qui, au reste, était bien en harmonie avec ses lèvres épaisses, son nez africain et la couleur de sa peau. Qu'on se figure cette personne ainsi bâtie, coiffée de plus avec des cheveux coupés en vergette, ayant une queue grosse comme le bras, bien pommadée, bien poudrée, et tout cela surmonté d'un schako couvert de diamants,

[1] Il y avait été fort longtemps ministre de Portugal.

avec une aigrette de grand prix, et placé comme il plaisait à Dieu de le conserver sur sa grosse tête. Oh! ce souvenir est de ceux que je garde pour les moments nébuleux où il faut évoquer quelques *gaies pensées*.

— Je parie qu'il ne le porte pas, disait le colonel Laborde à M. Magnien.

— Il est capable de le porter, répondait l'autre. Il est capable de tout, en fait de ridicule! Je parie qu'il le porte.

Et le colonel perdit.

Lorsque Junot eut fait toutes ses évolutions diplomatiques, ce fut mon tour. Mais, c'était ici le moment tragique. Les paniers n'avaient été qu'une terreur éloignée lorsque j'étais à Paris et pendant la route. Mais, à mesure que le moment approchait, je perdais non seulement mon courage comme *ambassadrice*, mais aussi *comme femme*. J'avais essayé les maudits instruments trois fois, et deux fois je m'étais laissée tomber, mais tout à plat. Cela allait encore quand j'étais dans ma chambre, faisant le joli cœur devant ma psyché, quoique cependant, l'une des deux fois, je me fusse donnée une telle tape, que la place en était du plus beau noir. Et puis, quelle figure! En vérité, je crois encore à présent que c'était cette tournure à la comtesse d'Escarbagnas qui me donnait de telles craintes.

— Mon Dieu, disais-je presque en pleurant et même en pleurant tout à fait, combien c'est une chose sotte et ridicule de faire porter d'horribles instruments de torture comme ceux-là! Mon ami, disais-je à Junot en lui faisant toutes mes grâces, je t'en supplie, arrange cela. Mon Dieu, la France est si puissante!

Mais, dans les premiers quinze jours de son ambassade, c'est-à-dire lorsqu'il entra *en exercice*, Junot prit la chose au sérieux. Il ne parlait que *de notes*, de ce que les nations se doivent l'une à l'autre. Il ne riait plus et, lorsque je parlai de déposer les paniers, il se récria comme si j'eusse voulu faire une déclaration de guerre.

— Tes paniers, bon Dieu, tes paniers! Mais Laure, songe donc que c'est spécialement parce que tu es *ambassadrice* que tu portes ces paniers. Parler de ne pas mettre tes paniers! Non vraiment. Mets tes paniers, mets tes paniers!

Et me voilà marchant comme un âne qu'on dresse pour le cacolet, penchant à droite, penchant à gauche et tombant une troisième fois sur le nez... Pour le coup, je m'insurgeai et je déclarai que je ne voulais pas servir ainsi d'époque dans les annales des présentations diplomatiques et qu'il ne me plairait pas du tout qu'on dît :

— Ah! oui, c'est l'année où cette ambassadrice de France s'est laissée tomber. Vous vous rappelez quelle drôle de figure elle avait?

Nous avions dans notre corps diplomatique une famille dont le nom est européen aujourd'hui et qui alors était la réunion des vertus, de la bonté et de toutes les qualités aimables, c'était le ministre d'Autriche, M. le comte de Lebzeltern. Je parlerai d'elle tout à l'heure. Maintenant il me faut dire tout ce que je lui dois d'obligation. Je parlais devant M^me^ de Lebzeltern de mes douleurs et de la cruauté de Junot. Elle me dit :

— Mais, ma chère ambassadrice, je ne comprends pas comment vous vous laissez choir comme vous le

dites? Vous êtes légère, bien faite, vous dansez comme une fée au clair de la lune, vous ne me semblez pas maladroite, il y a quelque chose là-dessous. Envoyez-moi vos paniers, le mal vient d'eux, j'en suis sûre.

Elle avait deviné juste. Les paniers n'avaient pas au bas du cerceau un cercle de fer très léger, ou de fil de laiton, je ne sais comment, qui devait faire contre-poids à tout le haut qui est horriblement lourd. Je l'essayai aussitôt qu'il me revint et je marchai comme tout le monde, n'ayant plus que la peur, dont on ne se défait pas à commandement.

Je mis par dessus cette monstrueuse montagne dont j'étais flanquée de chaque côté, une belle robe de moire blanche, brodée en lames d'or, et rattachée sur les côtés avec de gros glands d'or, absolument comme aurait pu l'être une draperie de croisée. Je mis sur ma tête une toque avec six grandes plumes blanches retenues par une agrafe de diamants, et le fond de la toque était brodé avec des épis de diamants. J'en avais au cou, aux oreilles. Et, ainsi harnachée, mais cette fois avec des gants, car la fille n'était pas comme la mère, je partis pour Quélus. Mais ce n'était pas le tout de s'habiller, de se résoudre à ressembler à l'âne porteur de reliques ou bien au cheval porteur de choux, il fallait pouvoir entrer dans la voiture. Je le voulais bien, moi, d'autant que le *chafarize* était couvert de *galegos*[1], qui commençaient à rire en voyant cette extraordinaire figure présenter le front,

[1] Ce sont les Auvergnats de Lisbonne. Ils sont aussi fidèles et aussi laborieux que les nôtres; ils sont Espagnols et viennent de Galice.

le pied, le côté, et reculer sans pouvoir entrer dans cette voiture de malheur qui était trop basse pour mon panache, trop étroite pour les maudits paniers. Junot, qui ne venait pas à Quélus et qui me voulait voir partir, était là en robe de chambre et en pantoufles, et se mêlait aussi sérieusement de *m'emballer* dans la voiture que s'il eût été question d'y faire entrer une statue d'un million, et moi, qui priais Dieu que les maudits paniers cassassent, je n'y faisais pas tant de façons. Enfin, je trouvai probablement le joint de la difficulté et j'entrai avec mon entourage dans ma voiture, où je m'établis en travers encore, et le corps penché, pour ne pas casser mes plumes et froisser mes belles draperies de moires. C'est ainsi que je fis les deux lieues qui séparent Lisbonne de Quélus.

Je fus introduite par la camareira mor dans les petits appartements de la princesse du Brésil. L'étiquette défendant au prince ou au roi de recevoir les ambassadrices, cette visite était la seule que j'eusse à faire, car toutes les princesses étaient réunies dans le salon de la princesse du Brésil. Je fis mes trois révérences. Je ne fus pas trop bête en faisant un compliment, qui toujours est lui-même une bêtise, et j'attendis que la princesse me parlât, parce qu'on m'avait prévenue qu'elle devait me parler de la France et qu'elle désirait être agréable pour moi, non pas que j'y fusse, *moi*, pour la plus légère raison, mais la France *féminine* était représentée par moi. La princesse me dit, en effet, qu'elle voudrait bien connaître l'impératrice Joséphine, s'il était vrai qu'elle fut aussi jolie qu'on le dit. Je lui répondis que Sa Majesté l'impératrice était encore charmante; que

sa taille surtout, sa taille était ravissante, ainsi que sa tournure. Au surplus, ajoutai-je, si Votre Altesse Royale désire voir un portrait de l'impératrice parfaitement ressemblant, je puis avoir l'honneur de lui en montrer un que j'ai le bonheur de posséder ici.

C'était une miniature d'Isabey, faite comme tout ce qu'il fait, c'est-à-dire une œuvre charmante de grâce et de vérité.

La princesse me parla de sa mère, rit beaucoup des gants ôtés par la camareira mayor, et finit par me demander si je trouvais qu'elle ressemblât à sa mère.

Je répondis hardiment que *oui*, et j'étais une indigne, car l'une était ou avait été belle femme, et l'autre n'avait jamais ressemblé qu'à une créature effrayante de laideur.

Figurez-vous être devant une femme de quatre pieds dix pouces tout au plus, et encore d'un côté, parce que les deux n'étaient pas égaux. Avec un corps ainsi déjeté, vous pouvez imaginer facilement quel buste, quels bras, quelles jambes et quelle personne enfin c'était qu'une femme ainsi bâtie! Encore si la tête avait été regardable! Mais, mon Dieu, quelle figure, quelle épouvantable figure! Des yeux éraillés et de méchante humeur, n'allant jamais ensemble sans qu'on pût leur reprocher de loucher. Vous connaissez de ces yeux-là et moi aussi. Et puis une peau qui n'avait rien d'humain, dans laquelle on pouvait tout voir, une peau *végétante*. Son nez, je ne me le rappelle plus, si ce n'est pour me le représenter descendant sur des lèvres bleuâtres qui, en s'ouvrant, laissaient voir la plus singulière denture que Dieu ait créée. C'étaient bien des dents, si vous vou-

lez, et elle aussi l'aurait bien voulu; mais Dieu avait été d'un autre avis, et lui avait planté dans la bouche de gros os qui montaient et descendaient comme le pourrait faire une flûte de Pan, et puis, couronnant tout cela, une sorte de crinière formée avec des cheveux secs, crépus, de ces cheveux qui n'ont pas de couleur; cependant ils étaient noirs, oui, ils étaient noirs, car, en me regardant, la princesse dit à la princesse veuve :

— Elle est comme nous, elle est brune, elle a les cheveux et les yeux comme Pepita.

Ah, mon Dieu ! Je jetai les yeux dont on parlait sur une glace pour me rassurer. Cette *Pepita*, c'était la reine d'Étrurie!

La toilette de la princesse du Brésil était tout à fait en harmonie *de dissemblance*, si je puis m'exprimer ainsi, avec sa personne. Il le fallait. Elle eût été naturelle avec une robe de couleur obscure ou bien une robe de soie parfaitement simple. Elle portait une mousseline de l'Inde, brodée en lames d'or et en lames d'argent, laquelle robe était faite à la grâce du Seigneur, et ne couvrait que très imparfaitement une énorme gorge et une poitrine toute de travers, tandis que des agrafes de diamants rattachaient cette robe sur les épaules et les poignets de deux manches très courtes qui laissaient voir des bras qui eussent été mieux cachés. Les cheveux bouffants et *sales*, puisqu'il faut le dire, étaient nattés avec des perles et des diamants d'une admirable beauté. Le tour du corsage de sa robe était également bordé avec un rang de perles d'un prix inestimable. Elle avait aux oreilles des boucles et des girandoles que je n'ai vues qu'à elle. C'est une paire de poires en diamants, mais par-

faitement rondes et de la longueur du pouce : l'eau en était aussi limpide que du cristal. C'était une superbe et admirable chose également que les deux boutons qui surmontaient les poires. Mais, en vérité, la figure qu'elle accompagnait était si épouvantable que sa beauté n'était plus celle que j'aurais voulu lui voir. Il me semblait contempler quelque être étrange qui n'était pas de notre espèce.

Il y avait près d'elle deux des jeunes princesses, dont l'une avait dix ans, et qui étaient charmantes toutes deux, mais principalement dona Isabelle — je crois que c'est ainsi qu'elle s'appelait — mais enfin celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII. Quant aux autres princesses, dona Maria-Anna et *la princesse veuve*, qu'on appelait ainsi parce qu'elle était veuve du prince aîné, homme d'un rare mérite, à ce que disaient tous les Portugais, toutes ces princesses étaient laides. Mais cependant c'était une vraie coquetterie pour elles de se trouver à côté de la princesse du Brésil. L'ombre portée par elle devenait un coloris de beauté pour les autres. Mais pour cela, qu'on prenne la peine de se la représenter, ayant la figure que je viens de décrire, avec une veste de chasse, faite à peu près comme une veste d'homme, en drap vert et bordée de galons d'or, avec une jupe également en drap vert, et fendue devant et derrière, comme nous pouvons nous rappeler en avoir vu, étant enfant, porter à nos grand'mères lorsqu'elles montaient à cheval dans leur province ; et puis ces *beaux cheveux*, dont j'ai parlé tout à l'heure, noués en *cadogan* et surmontés d'un chapeau d'homme mis le plus souvent à la crâne : voilà quel était le costume de campagne de la princesse du Brésil lors-

qu'elle allait à la chasse, car il est bon de dire qu'elle chassait comme jadis Nemrod, auquel elle était parfaitement semblable, puisqu'elle chassait aussi la même espèce de gibier.

Mon Dieu, quelle personne! je me trouvais un jour à Quélus, au moment de son départ pour la chasse; lorsque je vis cette figure, déjà si étrange, dans ce costume vraiment bizarre à son tour, je crus avoir une vision fantastique. Elle enfourcha un cheval noir, très petit, comme tous les chevaux portugais, mais assez méchant pour faire presque peur à un bon écuyer. La princesse le monta; mais *jambe de ci, jambe de là*, et, lui donnant plusieurs coups de cravache bien appliqués sur le cou et sur l'épaule pour corriger en lui quelques mouvements qui lui déplaisaient, elle le fit manœuvrer autour de la cour, c'est-à-dire de l'esplanade qui est devant le château; puis elle partit au grand galop, comme un vrai tapageur de quinze ans échappé du collège. D'abord elle m'avait paru si ridicule, que j'eus grand besoin de me rappeler que mon caractère *diplomatique* exigeait une sorte de tenue de rigueur; mais ensuite ce sentiment de gaieté fit place à un autre tout à fait opposé. Je ne pus longtemps regarder cet être frappé de disgrâce par la nature dans la moindre partie de sa personne, sans éprouver un dégoût assez fort pour détruire même la plus légère impression de gaieté, et je détournai la tête. Cette femme n'était plus une femme pour moi. Et cependant je connaissais alors des détails qui révélaient grandement sa vocation féminine. Mon Dieu, avec une pareille figure!

CHAPITRE XXV

Réception et cérémonial. — La camareira mor. — Les dames du palais par terre. — Ma position à Lisbonne. — Parallèle de lord Fitz Gerald et de sa femme. — Lord Strankford. — M. d'Araujo et son mannequin. — Lord Strankford et les révérences.— Le comte del Campo Alange.— M. de Castro.— Sa figure de conspirateur. — M. Camille de los Rios. — L'ambassade d'Autriche à Lisbonne. — Les trois sœurs. — L'oreille tirée.— Le comte de Villaverde.—Le gros ventre.— Le gigot. — Les douze verres d'eau. — Le vicomte d'Anadia. — Le nonce du pape. — L'amoureux de soixante-quinze ans. — Les lunettes vertes. — Les bonbons. — Conversation avec l'empereur.

Après mon audience de réception, je fus voir la camareira mor. J'avais bien eu le temps d'y aller avant, mais ce qui avait été observé au cérémonial de M. et de M^me^ de Châlons le fut strictement par nous et pour nous. La camareira mor était une petite femme maigre et noire comme beaucoup de femmes âgées en Portugal, et son costume était,comme celui de toutes les dames du palais de la cour de Lisbonne, la plus étrange mascarade qu'on puisse imaginer de faire revêtir à des femmes chrétiennes. C'était une jupe de taffetas bien fort, bien épais, d'une couleur bleu foncé, avec une large broderie en or au bas, et puis ensuite une queue, une robe, je ne sais quel morceau d'étoffe d'un rouge éclatant qui leur pendait en manière de *traîne* derrière elles. Les plus âgées, comme la cama-

reira mor, portaient un petit *toquet*, une façon de bonnet assez serré à la tête — c'étaient, je crois, les veuves — et sur ce bonnet était une fleur gros bleu, comme la jupe. Lorsque j'entrai pour la première fois dans le salon de la princesse du Brésil, toutes les *damas de honor* étaient assises, devinez où ? Par terre. Comment, par terre? Oui, par terre, les jambes croisées sous elles comme nos tailleurs, ou plutôt comme les Arabes, dont au reste il est demeuré tant de coutumes et tant d'usages dans toute la péninsule. Aussitôt que j'entrai, elles se levèrent toutes, et je crus voir s'envoler une troupe d'oiseaux du Brésil, de ces *cataquois* rouges et bleus aux vives couleurs ; car il faut rendre justice à leurs étoffes, ou plutôt aux nôtres, puisque le Portugal serait bien fâché d'avoir des manufactures, il est trop grand seigneur pour cela. Elles étaient de la plus vive et de la plus franche couleur, ce qui rendait la chose encore plus ridicule. La princesse, quelque aveuglée qu'elle fût sur son horrible figure, sentait probablement l'inconvénient d'être habillée avec ces étincelantes étoffes, elle ne portait jamais l'habit de cour. Pour le coup, il aurait fallu fuir, et fuir bien loin, car l'effroi s'en serait mêlé.

Lorsque je fus présentée, ma position devint fort belle à Lisbonne. J'étais la seule femme considérable du corps diplomatique. Il y avait bien la femme du ministre d'Angleterre, milady Robert Fitz Gerald, tante par son mari de la belle Paméla, l'élève de M^me^ de Genlis; mais je ne sais comment elle avait pris son attitude. Elle n'en avait pas même une supportable. Et cependant nous n'étions pas aimés et l'Angleterre avait bien plus de sympathie avec la nation. Cela venait, je crois, de la froideur et surtout du bon

jugement de sir Robert Fitz Gerald, dont la bonne tenue, les excellentes manières étaient opposées en tout à celles de sa femme, qui était vraiment une sorte de virago, aux grands bras, aux grandes jambes, aux grands traits et surtout aux grandes dents, ce qui faisait toujours craindre qu'elle ne voulût vous mordre. Et cela, sans être trop craintive, car elle avait toujours un air si furibond en regardant même un chapeau ou un bonnet français, qu'on craignait qu'elle ne sautât comme une chatte en colère après le visage qui était dessous. Je disais donc que cette sorte de retraite sur lui-même que lord Fitz Gerald avait sagement opérée avant que nous fussions arrivés à Lisbonne, est une preuve d'habileté. Il voyait clairement l'influence *de fait* que la France, appuyée sur l'Espagne, allait exercer sur le Portugal. Cette influence n'était pas accueillie par la nation peut-être avec la même ardeur que l'Angleterre pouvait en attendre, mais elle n'en était pas moins positive, et lord Fitz Gerald, qui connaissait le gouvernement craintif du Portugal, ne voulut pas s'engager dans une lutte qui n'eût pas été à l'avantage de l'Angleterre dans ce moment. La princesse du Brésil était Espagnole. Il y avait des ménagements à garder et tous les raisonnements amenaient à ce résultat évident, que, dans l'instant ou l'on se trouvait, la France était la dominatrice de l'Europe. Lord Fitz Gerald était convenablement, mais faisant peu de fracas, ne donnant pas de fêtes, ne recevant que pour donner quelques-uns de ces dîners diplomatiques obligés, qui vous fournissent de l'ennui pour plusieurs semaines. Je crois aussi que sa fortune ne lui permettait pas une grande représentation. Lord Robert Fitz Gerald

avait dû être extrêmement beau dans sa jeunesse. Il avait des manières de grand seigneur, et de grand seigneur bien appris, car il y en a de toutes les sortes. Le premier secrétaire d'ambassade était un homme déjà connu à cette époque dans le monde littéraire et politique, mais qui, depuis, a eu une renommée dont son pays doit être fier. C'est lord Strankford. Il traduisait alors le Camoëns en anglais. Lord Strankford était aimable et poli, lorsqu'il arrivait surtout qu'on le rencontrât avant dîner. Il avait la vue fort basse, et était de plus fort distrait, ce qui lui occasionnait des aventures étranges. Un jour, allant voir Pellegrini, peintre italien, qui était établi à Lisbonne et faisait d'assez bons tableaux, il aperçut M. d'Araujo assis dans un fauteuil et posant pour son portrait. Pellegrini fit signe à lord Strankford de ne pas avancer, et d'attendre, pour parler, qu'il eût terminé la séance.

— C'est fini dans l'instant, lui dit-il.

Lord Strankford comprit qu'il ne devait pas déranger l'artiste, et encore moins troubler la physionomie du *ministre des affaires étrangères*. Il n'était pas secrétaire d'ambassade pour ignorer cela. Il attendit donc à peu près un quart d'heure dans une attitude respectueuse, comme il appartenait à un jeune diplomate. Au bout de ce temps, Pellegrini lui fit signe d'approcher. Il commença par une belle révérence à M. d'Araujo, que celui-ci ne lui rendit pas, malgré sa politesse. Il en fit une seconde, même immobilité, une troisième, toujours la même roideur.

— Ah ça! dit en lui-même lord Strankford, est-ce que cette diable de France a fait des siennes? Est-ce que le bon exemple de la Russie ne leur donne pas goût à l'alliance?...

Tout en se parlant ainsi diplomatiquement à lui-même, lord Strankford était arrivé près du ministre des affaires étrangères. Il salua pour la quatrième fois, mais son pied demeura en l'air, et il dit :

— Oh ! oh !

C'était le mannequin de M. d'Araujo avec son habit de cérémonie.

L'ambassade d'Espagne nous aurait été d'un grand secours si l'ambassadeur eût été marié. Il était veuf, âgé, dévot au delà des besoins de l'âme la plus chrétienne et conséquemment enfoncé dans toutes les superstitions de l'Espagnol le moins éclairé. C'était, du reste, l'homme le plus excellent, le plus vertueux qu'on pût mettre dans les relations diplomatiques. C'était la bonté, la bienveillance même. Sa figure peignait son âme. Elle invitait à l'aimer et à l'aimer comme un père. C'était le comte *de Campo Alange*. Il avait été ministre à Vienne, il y avait perdu sa femme et, malgré son âge et cette dévotion excessive qui devait l'envahir tout entier, il touchait au cœur lorsqu'il parlait de cette mort qui le laissait isolé dans la vie. Le comte de Campo Alange n'était pas éloquent, mais ce qu'il disait venait du cœur, et je le comprenais. Il avait une grande fortune et en usait honorablement. Sa maison était richement ordonnée, mais tout y était austère. Il possédait les plus beaux mérinos de l'Espagne. Son troupeau — sa cavaña — qui portait le nom du marquis de Negretti, son fils, était le plus renommé dans le commerce, avec celui du duc de l'Infantado. Il est demeuré fidèlement attaché au roi Joseph et le lui a prouvé par le sacrifice de presque toute sa fortune.

Le secrétaire d'ambassade était un nommé Castro,

homme fort remarquable d'esprit et par sa physionomie sombre et même farouche. Ses yeux noirs, surmontés de deux sourcils épais et presque toujours croisés l'un sur l'autre, lui donnaient une expression toute particulière.

— Mon Dieu ! disais-je souvent en regardant M. de Castro, comme cet homme ressemble à un chef de conjurés réfléchissant à sa conspiration.

Je ne savais pas que je lui tirais les cartes en parlant ainsi. A peine les troubles d'Espagne éclatèrent-ils, que M. de Castro prit parti. Il s'est fait un nom célèbre parmi les insurgés espagnols et parmi les Anglais. Il avait l'esprit de sa figure... sombre, entier dans ses décisions et ayant presque toujours l'œil inquiet, ou bien le regard absorbé, comme l'homme dont l'âme est envahie par une pensée unique qui réclame une active surveillance sur ce qui l'entoure. Mais, quel que fût son esprit, il est certain qu'il en avait beaucoup.

Une homme, spirituel comme le Français le plus aimable, parlant notre langue avec la même élégance qu'un de nos jeunes gens les plus agréables, dont les manières, le ton, la tournure, étaient à la fois *parisiens* et *castillans*, faisait partie de l'ambassade d'Espagne. C'est *don Camille de los Rios*. C'est un homme aimable et de bon ton, autant que peut le désirer une maîtresse de maison. Je l'ai apprécié et apprécié tout à fait à sa valeur. Il appartient à la noble maison de Fernand Nuñez et avait été élevé en France, au collège de Sorèze. Il aimait la France comme un étranger doit l'aimer, sans fol enthousiasme et conservant pour sa belle patrie l'amour que doivent toujours lui porter ses fils. Le reste de l'ambassade

était bien composé, et presque tous *les attachés* et les secrétaires étaient jeunes. Mais les deux hommes que je viens de citer sont les seuls dont le souvenir me soit demeuré au point de pouvoir les rappeler dans tous leurs détails.

Le ministre de Russie était le plus ennuyeux des hommes. Nous le vîmes peu. L'Angleterre, qui déjà commençait à craindre l'envahissement européen par la main puissante de Napoléon, voulut tenter de bâtir une digue pour s'opposer à ce torrent qui menaçait d'emporter dans son cours tout ce qui était sur ses rivages et qui refusait de jeter l'ancre dans ses eaux. On parlait d'un traité qui avait été signé à Pétersbourg entre la Grande-Bretagne et la Russie. Ce bruit n'était pas encore officiel et le ministre de Russie [1], étant invité à une grande fête chez moi, où il y avait plus de deux cents personnes, s'y montra avec un visage de circonstance tellement ridicule, que même les plus dévoués à l'Angleterre convinrent qu'il aurait mieux fait de mettre un bonnet de coton et de rester dans son lit. Un diplomate dans le cœur se démet véritablement un bras dans une semblable occasion. Mais le Russe que nous avions là-bas ne faisait que bouder. Ce qui le rendait un peu plus laid, et voilà tout.

La Hollande n'avait qu'un consul général, faisant les fonctions de ministre. C'était un nommé M. Dormann, bon et excellent homme. Sa femme était,

[1] 8 avril 1805. L'empereur Alexandre s'engageait à fournir une armée de 180,000 hommes, et de former une coalition continentale à l'effet de soustraire à l'influence de la France, la Hollande, la Suisse et le Hanovre. Ce fut la cause de la campagne d'Austerlitz.

comme lui, une personne dont l'amitié et l'estime honorent toujours ceux qui les obtiennent.

J'ai gardé l'ambassade d'Autriche pour la dernière description diplomatique, parce que j'ai beaucoup à dire sur cette si intéressante famille. Je l'aimais bien, je l'aime toujours et je serai heureuse, si ce livre tombe dans les mains de quelques-unes des charmantes sœurs, qu'il leur dise que leur souvenir m'est toujours présent.

Il y avait, je crois, en 1805, à peu près *cinquante ans* que M. de Lebzeltern le père était établi en Portugal. Il s'y était marié avec une Espagnole et le Portugal était devenu sa seconde patrie. Il avait trois filles et un fils. Ce fils, l'un des hommes aujourd'hui les plus distingués de la diplomatie du cabinet de Vienne, est en ce moment ambassadeur d'Autriche à Naples. Il est ce que doit être le fils de pareils parents, le frère de pareilles sœurs; et tous ceux qui connaissent *la famille de l'ajuda*, comme nous l'appelions à Lisbonne, ne me contrediront pas, j'en suis certaine.

La comtesse de Lebzeltern était fort âgée. Mais son esprit gai, ses manières d'un temps éloigné et qui me rappelait des traditions d'enfance, tout m'attira vers elle et vers ses filles, dont l'aînée surtout, dona Theresa-Maria, était une charmante personne. Ah! que de douces heures j'ai passées à Lisbonne et à Cintra, au milieu de cette respectable famille! Junot comprit à l'heure même combien il y avait et de vertus et de bons sentiments dans toutes ces âmes qui reflétaient l'une à l'autre de pures pensées et des sensations toujours généreuses. Il s'attacha à cette famille et me dit combien il serait heureux de me

voir fréquenter M^lles^ de Lebzeltern. Il n'eut pas besoin de me le répéter, car mon désir était semblable au sien. C'était plaisir de voir arriver dans un bal ces sœurs entourant leurs vieux parents, les soutenant et s'arrangeant toujours pour que l'une demeurât près de M. et M^me^ de Lebzeltern. Et cependant elles aimaient toutes la danse. Une particularité qui ne fait pas honneur au discernement portugais, c'est que les demoiselles de Lebzeltern n'étaient pas mariées.

— En vérité, disais-je un jour à M. d'Araujo, vos compatriotes ont la vue bien basse et l'oreille bien dure pour ne pas voir, pour ne pas entendre ces femmes vraiment faites pour le bonheur intérieur de la vie.

M. d'Araujo me regarda un moment avec son petit œil *gris noir*, malin et spirituel :

— Permettez-moi de vous dire, madame l'ambassadrice, que vous êtes un peu *rabâcheuse*. J'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer que, dans cet honorable pays, nous ne voyons et nous n'entendons que ce qui est précisément à côté de notre intérêt. Un noble Portugais, comme, par exemple, le comte de Pe..., bien qu'il parle très bien français, anglais, italien, dirait comme Walpole : « Que fait-on de *cela* à la maison? » Et le comte de Villaverde dirait, lui : « Que fait-on de cela en ce monde? »

Puisque j'ai prononcé ce nom de comte de Villaverde, il me faut parler du ministère de Portugal à l'époque où j'étais à Lisbonne.

J'ai déjà fait connaître, je pense, M. d'Araujo. Plus tard je placerai dans cet ouvrage une ou deux lettres de lui, qui donneront une idée précise de son char-

mant esprit dans le genre de celui de M. le comte Louis de Narbonne. Quant à ses talents comme homme d'État, je ne puis donner mon opinion, cela aurait l'air d'une mauvaise plaisanterie. Les femmes sont, toutefois, aussi habiles que tout homme pour classer des qualités et même asseoir un jugement sur ceux qui les gouvernent. Leur regard est plus subtil. Elles plongent dans les profondeurs du cœur, sondent ses replis et définissent quelquefois un homme lorsque la multitude n'en est encore qu'à la première écorce. Cependant nous pouvons nous tromper quelquefois, car je me rappelle fort bien un jugement porté dernièrement sur une tête élevée qui, à cette distance, pouvait être vue comme elle voulait l'être par ceux qui ont la vue basse. La mienne l'est prodigieusement, et j'avais en outre de la prévention pour cette tête. Mais j'ai pris d'autres lunettes, parce que la tête a cassé les miennes et, ma foi, avec mes nouveaux verres, j'ai vu ce que je ne voulais pas voir. J'ai été prophète, et comme Jérémie, prophète de malheur.

Enfin, toujours est-il que M. d'Araujo était un aimable homme. Je regrette infiniment de ne plus avoir un portrait de lui que j'avais écrit dans un album. Parlant un jour du Portugal, avec l'empereur, peu de temps après mon retour, il me demanda plusieurs renseignements sur M. d'Araujo, M. de Villaverde et M. d'Anadia, ministre de la marine. Je lui dis que j'avais le portrait de M. d'Araujo écrit dans un album et que, si Sa Majesté ne craignait pas de s'ennuyer en lisant vingt lignes de moi, elles pourraient peut-être lui donner une juste idée de l'homme du monde.

car pour l'homme d'État je ne puis me flatter de l'avoir bien rappelé.

— Oh! oh! madame l'ambassadrice, me dit l'empereur en me tirant l'oreille tellement fort que, cette fois, la boucle d'oreille lui resta dans la main, oh! oh! vous faites l'auteur! Je n'aime pas cela. Mais, c'est égal. Envoyez-moi votre grimoire. Nous verrons comment vous vous en tirez.

Je le lui fis parvenir le matin. Je ne l'ai jamais revu. Je l'ai regretté non pas pour le portrait de M. d'Araujo et celui du comte Villaverde, mais pour plusieurs autres petites choses que je n'avais pas en double comme ces deux portraits.

Le comte de Villaverde était ce qu'on appelle aujourd'hui en France président du conseil. Il avait, à ce qu'on disait, une sorte d'habileté, c'est-à-dire de la ruse, de la finesse, ou plutôt de la fausseté, un état perpétuellement craintif, et tous les résultats de la crainte, ce qui, dans un gouvernement, comme dans un homme, le stigmatise de honte et d'humiliations, et bien souvent de déshonneur. M. le comte de Villaverde avait bien assez de talent pour connaître, à la lueur des éclairs qui précédaient l'orage, qu'il s'avançait sur son pays; mais *là* s'arrêtait toute sa science. Il n'avait pas de force pour combattre le danger et après l'avoir signalé, il ne pouvait que trembler et craindre. Il était d'une obésité peu commune, son ventre surtout faisait oublier celui du roi de Wurtemberg. Celui de M. de Villaverde pouvait prétendre à plus d'un pied d'envergure, en surplus sur le ventre royal, bien que les choses royales passent avant toutes les autres. Il sortait de ce ventre ou plutôt de cette caverne de chair humaine un

souffle qui grondait comme un tonnerre, surtout après avoir monté quelques marches. Jugez de la représentation qu'il me donnait à moi, dont l'appartement était au second ! Mais le plus curieux, c'était la presque fabuleuse quantité d'aliments qui allaient s'engloutir dans cette caverne. J'avais bien entendu parler de gens ayant un appétit glouton, vorace. Mais, à ce point, la chose était au delà du vraisemblable. C'était bien le comte Villaverde qui pouvait dire :

— Je mangerai ce gigot-là, lorsque je n'aurai plus faim.

Après avoir dîné comme devait dîner un pareil homme, il s'établissait dans un fauteuil, et autant que cela lui était possible, dans une pièce voisine de celle où tout le monde se tenait. Là, il se faisait apporter de l'eau à la glace et en avalait ordinairement dix et douze verres, sans sucre, sans rien, l'eau frappée de glace toute pure. C'est alors que la forge commençait son tintamare ! Quel être ! On me disait souvent :

— Mais il est fort aimable... très spirituel.

Soyez donc aimable ! Ayez donc de l'esprit entre deux hoquets et deux soupirs d'allégement, parce que le glouton expire sous le poids d'un foie gras ou d'un macaroni. Allons, allons, il n'y a pas moyen de croire à des choses comme cela !

Le vicomte d'Anadia, ministre de la marine, était un de ces hommes qu'on est heureux de rencontrer. Mais pour cela il faut qu'on puisse les trouver en son chemin, et M. d'Anadia était un ermite reconnu. Il n'aimait pas les hommes, voyait sa patrie ce qu'elle était vraiment . un paradis habité par des démons et des bêtes, la minorité seulement était bonne. Il

voyait et jugeait ce malheur avec un cœur ulcéré, et des yeux qui peut-être allaient trop avant dans la plaie. M. d'Araujo, lui aussi, voyait le mal, mais il disait : « Remédions-y, » parce qu'il ne le jugeait pas incurable.

Mais M. d'Anadia pleurait comme Jérémie sur sa pauvre patrie, et n'admettait aucune consolation comme espérance. Il était excellent musicien et embellissait sa retraite par tout ce que les arts peuvent accorder de ressources délicieuses, et lui-même était une de ces ressources parfaitement agréables. J'avais, au reste, trouvé un peu grâce devant lui et il venait chez moi beaucoup plus souvent qu'il n'allait ailleurs.

Me voici arrivée au portrait principal, c'est celui du nonce apostolique.

Mgr Galeppi, archevêque de *Nisibi*, est un homme assez fameux dans la diplomatie du Vatican. Son esprit souple et fin, et son instruction vaste et profondément nourrie, non seulement des souvenirs de souffrance de l'Église, mais bien aussi de ceux des jours de son pouvoir, en faisaient un être d'un haut intérêt à examiner. Il avait senti que son attitude devait être tout humble envers cette France que son souverain venait de déclarer n'être plus orpheline, et la grandeur de cette nation relevée par les hommages, les accents de louange dominant tous les autres, semblait être une excuse vis-à-vis ceux qui pouvaient accuser le saint Père de trop de faiblesse. Je ne sais si le nonce avait des ordres, ou s'il les prévint, mais aussitôt notre arrivée à Lisbonne, il se constitua *l'ami* plutôt que le *collègue* diplomatique de l'ambassadeur de l'empereur des Français. Quant à moi, il se déclara mon *cavaliere servente*. Et comme ses soixante-

quinze ou soixante-dix ans nous mettaient tous deux hors de la critique, il se nomma lui-même mon *adorateur* et me contait tous les jours les plus douces et les plus spirituelles paroles. Tout cela entremêlé de caresses à *mon trésor*, de bonbons exquis faits par un officier italien qu'il avait amené de Rome avec lui et qui avait le plus admirable talent pour employer le sucre que j'aie jamais rencontré, même en Italie. Tout cela était fait avec bon goût, sans aucune servilité, et d'une façon même à gagner le cœur si l'on pouvait marcher avec lui sans savoir où l'on va. Mais, ce qui venait précisément d'avoir lieu devait nous tenir sur nos gardes et le moment n'était pas heureusement choisi.

L'empereur, avant de se faire couronner roi d'Italie, dont il avait déjà accepté la couronne[1], avait vu partir de Paris le saint Père et la cour ecclésiastique. Le pape et son conseil avaient bien été déterminés par leur conviction, parce qu'elle devait les convaincre, surtout Consalvi et quelques autres qui avaient, ainsi que lui, la portée longue et juste. Mais les intérêts humains entraient pour beaucoup dans cette grande et singulière détermination, qui non seulement étonna l'Europe, mais la frappa de mort dans ses accents de révolte. Le conseil du saint Père avait, ainsi que lui, compté sur le rétablissement de ses anciens domaines. Le traité de Tolentino lui avait enlevé les trois Légations, et le cardinal Consalvi, comme les autres, espérait que l'empereur reconnaîtrait la déférence

[1] Il fut au Sénat le 18 mars pour annoncer qu'il acceptait la couronne d'Italie. Ce fut dans ce discours qu'il parla de sa volonté de ne pas agrandir la France.

qu'avait eue le pape en se déplaçant pour venir de *Monte Cavallo* au pavillon de Flore, et qu'il rendrait au moins quelques débris de ces trois Légations. Je ne sais si Napoléon fit bien, je ne sais s'il fit mal, mais il ne rendit rien. Le pape demeura quatre mois entiers à Paris et repassa les Alpes sans avoir eu satisfaction. Peut-être de la part de l'empereur la chose fut-elle maladroite. Je le crains. Au surplus, je n'aurais aucun bon sens moi-même si je me refusais à voir ses fautes. Sans doute il en a commis, et malheureusement pour lui, ces fautes eurent une influence directe et terrible sur lui. On ne peut se figurer à quel point cette bulle d'excommunication lui fut préjudiciable en Espagne et en Italie, et dans l'Allemagne catholique.

Il devait donc y avoir déjà à cette époque un levain de haine et de vengeance dans les âmes ecclésiastiques et italiennes. Mgr Galeppi n'en témoignait rien, mais il devait, comme les autres, regretter vivement ce fleuron de la triple couronne. Je le voyais tous les jours ainsi que son auditeur, qui est aujourd'hui cardinal et qui était également un homme fort agréable à avoir dans un salon. Lors du couronnement d'Italie, le nonce, qui avait probablement écrit pour qu'on lui répondit dans ce sens, m'apporta une grande quantité de lettres de Milan, dans lesquelles on lui rendait compte de la cérémonie dans des termes qui révélaient un attachement profond et qui semblaient dictés par l'enthousiasme. Je veux, précisément à propos de cela, rapporter un mot de l'empereur, qui sert à donner l'idée du degré de rapidité que met, non pas la vanité, car un homme comme lui ne pouvait la connaître, mais cette confiance en lui-même

et, surtout, cette confiance en l'amour des peuples C'était également comme pour M. d'Araujo, à mon retour de Portugal. L'empereur se plaisait à me faire causer sur ces deux cours de Lisbonne et de Madrid. Il me parla, comme cela devait être, de *monseigneur* Galeppi, et me fit beaucoup de questions sur lui. Il l'avait connu, je ne me rappelle plus dans quel lieu, je crois que c'est en Italie ; et il disait que toute la finesse du cheik turc le plus délié n'était que de la niaiserie auprès de Mgr Galeppi. C'était pour lui un point de comparaison très souvent employé et il me souvient que, lorsqu'il en parlait à la Malmaison, il désignait du doigt particulièrement un petit vieillard enveloppé dans une énorme pelisse verte bordée de martre blonde, coiffé d'un turban fait avec un châle de cachemire rouge à fleurs et tenant à la main un long tuyau de jasmin, au bout duquel était sa pipe d'ambre[1]. Ce petit vieillard me rappelait le Maugraby, dans les ravissants contes arabes, lorsqu'il fait le rôle du médecin africain.

— C'est un madré compère, disait l'empereur, que ce Galeppi.

Et il ajoutait que, faisant un traité une fois avec Murat, autant que je puis me le rappeler, il mit des lunettes vertes pour n'être pas deviné dans le regard.

Voilà une chose qui peint l'homme.

[1] Les cheiks du Caire étaient tous dans la salle de billard à la Malmaison. Il y avait parmi eux des figures bien remarquables comme beauté et comme expression. Aucune n'était muette.

CHAPITRE XXVI

Influence des femmes en Portugal. — Noblesse de Lisbonne. — Le duc de Cadaval. — Le grand seigneur et le cuisinier. — Le mémoire de cinquante mille francs. — La partie de pharaon. — Le peuple et les grands. — Les compliments. — Le marquis de Loulé et Henri IV. — Les *trois Grâces*. — Société de Lisbonne. — Le comte de Lima. — La comtesse da Ega. — Ratification de traité. — Le maréchal et le prince régent. — Le prince du Brésil en mascarade. — L'ordre du Christ. — Le valet de chambre chevalier. — Cérémonie de la Sainte-Chapelle. — Les mantelets de crêpe blanc.

J'ai parlé des hommes d'État purement politiques, je vais maintenant essayer de retracer quelques souvenirs concernant des personnages très remarquables qui, bien qu'ils fussent dans le monde, ont été également attelés au char de la pauvre nation portugaise et l'ont tiré comme ils ont pu tant à droite qu'à gauche, mais par exemple jamais en ligne directe. Ces hommes-là et même ces *femmes*, car les femmes s'en sont mêlées, existent encore aujourd'hui. Ce sont les mêmes personnes, encore disposées à agir comme par le passé et, comme par le passé, toutes disposées à mal faire et toujours avec les meilleures intentions du monde, cela va sans dire. Tous ceux qui gouvernent et, surtout, ceux qui gouvernent mal, disent tous les mêmes paroles. Ceux qui gouvernent bien ne disent rien, ils se contentent de *faire*. Je n'aime

pas les *hâbleurs*. Il en est de ces gens-là comme de beaucoup de voleurs *in partibus*, qui ne parlent que de leur honneur et de leur vertu. Oh ! que je me méfie de ces gens-là !

Dans la haute société noble de Lisbonne, il y avait, lorsque j'y étais, en 1805, un mélange très remarquable ; il n'y avait pas de degré ; c'était détestable ou bien parfait. Dans cette dernière nomenclature, qui malheureusement n'était pas la plus nombreuse, j'ai déjà placé la famille du ministre d'Autriche. Je suis glorieuse d'avoir à dire que les deux personnes de Lisbonne que j'estime le plus, sont deux Françaises mariées à deux Portugais. L'une est M^me^ la duchesse de Cadaval, cousine du roi, sœur de M. le duc de Luxembourg et l'autre est M^me^ de Braamcamp de Sobral, fille de M. le comte Louis de Narbonne.

La duchesse de Cadaval s'est mariée à Lisbonne lors de l'émigration. C'est une personne parfaite de bonté, de grâces, de politesse, de cœur. Elle est ce qu'on voudrait que fût une sœur qu'on aimerait. Les premières familles de Portugal furent irritées en voyant conclure ce mariage, qui détruisait beaucoup d'espérances formées par l'ambition, car M. le duc de Cadaval est en Portugal ce que M. le duc d'Orléans était en France avant les journées des 27, 28 et 29. Il touche le trône. La naissance de M. le duc de Luxembourg n'était pas inférieure à celle du duc de Cadaval. Aussi n'était-ce pas de ce côté que se tournait l'envie pour lancer son dard et même son venin. J'ai entendu des choses purement méchantes et fausses sur un être qui est un ange, mais l'opinion générale est pour elle et M^me^ la duchesse de Cadaval est universellement aimée et estimée en Portugal.

Lorsqu'elle épousa M. le duc de Cadaval, il était jeune et beau même, ce qui est rare en Portugal. Mais, comme je ne suis ni la parente, ni l'amie de M. le duc de Cadaval, je puis dire ici à quel point cette union était discordante entre les deux parties. M^lle^ de Luxembourg était alors âgée de dix-huit à dix-neuf ans. Elle était grande, très bien faite, elle avait des yeux doux et spirituels, une démarche souple et lente qui lui donnait un grand charme. Son sourire était encore gai, mais on y voyait du malheur, et de ce malheur que le cœur est contraint de renfermer en lui. Comme je n'ai jamais été honorée de sa confiance, je puis parler sans crainte des observations que j'ai pu faire sur elle et sur son mari. M^me^ la duchesse de Cadaval, dont enfin le fils peut un jour s'asseoir sur le trône de Portugal, est une femme respectable sous tous les rapports exigés dans le monde. Elle est bonne mère, bonne amie, épouse exemplaire, et Dieu sait quel mérite elle avait à l'être! Lorsqu'elle se maria, M. le duc de Cadaval avait une fortune entièrement délabrée par des dettes de tous genres et surtout des dettes presque honteuses. M^me^ la duchesse de Cadaval eut le courage d'ordonner, de supporter elle-même une réforme générale dans sa maison. Il y avait, je crois, un cuisinier auquel il était dû cinquante mille francs. Elle le paya. Le duc, furieux de cet acquittement envers un homme qu'il prétendait être un voleur, fit une scène très violente à sa femme et ne s'apaisa que le lendemain, parce que l'argent lui rentra. Savez-vous comment? En jouant la somme entière au pharaon avec le cuisinier. *C'est un fait.* De pareilles choses faisaient verser de cruelles larmes à la duchesse de Cadaval. Mais jamais

le monde ne connut ses douleurs. Ces détails me sont parvenus par des amis intimes de la duchesse, qui souffraient autant qu'elle de ses maux intérieurs.

J'ai déjà parlé de la noblesse portugaise, mais trop légèrement pour que l'attention ait été fortement attirée sur elle. Le Portugal, ainsi que je l'ai dit plus haut, est trop important aujourd'hui pour ne pas revenir sur ce sujet avec le soin qu'il comporte.

La noblesse portugaise ne ressemble à aucune autre. Il n'est en elle aucun élément dont on puisse tirer parti dans des temps orageux et lorsque la patrie — si ce mot peut être employé, ce dont je doute fort — est en péril. Le temps des Juan de Castro, des Albuquerque et des Pombal est bien loin d'eux, et le souvenir en est même éteint. Il ne faut pas même partir de l'époque récente dans la vie d'une nation où les semaines doivent être comme celles de Daniel, d'années et non pas de jours. Il ne faut pas parler de la conspiration de Pinto. Il y avait encore de l'élan dans la nation. Et pourtant, dans cette importante affaire, ce fut un homme obscur, *ce Pinto*, qui fit toute la besogne. Le duc de Bragance *avait peur*, pour dire le mot. « Il avait *de la prudence* », disent les Portugais. Cela s'appelle autrement dans un chef de parti, surtout en laissant mettre les autres en avant. Nous connaissons des exemples de pareille conduite.

Dans tous les pays, la haute classe diffère du bas peuple. Mais je ne crois pas que cette différence soit nulle part aussi frappante qu'en Portugal. Le seul point de jonction qui se trouve entre les deux est un besoin de faire des compliments, porté à un degré ridicule d'exagération, bien éloigné en cela de la po-

litesse peut-être un peu cérémonieuse des Espagnols, mais à laquelle au moins vous pouvez croire et être sensible lorsqu'ils vous la témoignent. Un paysan portugais qui en rencontre un autre, ne manque pas d'ôter son chapeau et de le tenir à la main quelque temps qu'il fasse, tandis qu'il s'informe de la santé des petits, des grands enfants et du chien de la maison. Puis il termine son compliment par la phrase obligée :

— *Estoy â seus ordens, seu criado.*

Et ce sont surtout les âniers qui manquent le moins à cette régulière manière d'être. Depuis la guerre, je sais qu'ils sont un peu moins polis, parce que les Français et les Anglais ont dérangé cette symétrique habitude de révérence, signe caractéristique de fausseté, chez les fidalgos surtout. Du reste, chez eux comme dans le peuple, jamais on n'entend une expression indécente ni un jurement. Cette particularité est si remarquable, qu'il n'existe aucune parole, dans la langue portugaise, qui soit l'équivalent même du *caramba* espagnol, sans parler de quelques autres expressions très ordurières, ni le *goddam* anglais, ni le jurement ordinaire en Allemagne, ni les nôtres, qui pourtant offrent une grande variété dans ce genre. Eh bien, aucun ne trouve, comme je l'ai dit, son équivalent! Un étranger, bien en colère, doit se priver de la douceur de jurer en portugais. Les gens du peuple seulement, jurent quelquefois par le diable [1]. Je fais remarquer cette singularité comme devant

[1] Quant au bas peuple portugais, il jure seulement, comme je le dis, par le diable, et encore très rarement, et puis par un mot fort énergique, ainsi que dans tous les pays méridionaux.

donner une idée de la stagnation de pensée de ce peuple qui chemine ainsi dans la vie tout mécaniquement.

Les Portugais sont fort bavards. Ils sont *caqueteurs* même, s'occuperont de choses futiles dans ce qui concernera l'intérieur de la famille de l'un de leurs amis; et l'habitude et le goût qu'ils ont de vivre beaucoup plus avec leurs domestiques qu'entre eux, a, je crois bien, amené cet inconvénient tout à fait antisocial. Ils ne sont pas francs et cherchent à cacher ce qu'ils veulent vous dérober sous des dehors prévenants et polis. Nous en eûmes des preuves, et des preuves *terribles*, lorsque plus tard Junot, toujours loyal et chevaleresque dans ses sentiments et sa conduite, voulut réclamer les services d'une foule d'hommes qui étaient venus offrir leurs bras, leurs fortunes et leurs vies, et qui, quelques mois plus tard, ne donnèrent au premier appel qu'une lâche trahison.

Toujours en parlant en général, car il y a, je le répète, d'honorables exceptions. Je crois expliquer la décadence de la société portugaise par plusieurs raisons, dont son gouvernement est le premier auteur. Jamais il n'a su tirer parti d'un mouvement, d'un sentiment généreux. Tout était étouffé sous des lois bizarres, plus bizarrement encore appliquées, et la ruine de la littérature était si complète, que le Camoëns était presque inconnu parmi eux. Venait ensuite la domination de la nation anglaise, véritable motif de la maladie qui rongeait le Portugal lorsque je le vis pour la première fois, en 1805. Les Anglais étaient alors tout puissants à Lisbonne et faisaient sentir leur domination avec cette dureté de despo-

tisme qui abrutit et rend esclave[1]. Comment cela eût-il été autrement, lorsque le prince du Brésil donnait lui-même l'exemple?

Après ma présentation, j'ouvris ma maison. Tous les jours je recevais et, trois fois par semaine, j'avais un grand dîner. Je donnais souvent des bals, mais je ne les donnais pas pour les Portugais qui, en général, n'aiment pas la danse et dansent fort mal lorsqu'ils s'en mêlent. Il n'y avait à cette époque qu'un homme qui dansait à merveille et qui aurait été remarqué à Paris, non seulement pour sa danse, mais pour ses bonnes manières, sa politesse de bon ton. C'était l'infortuné marquis de Loulé, le père du beau marquis de Loulé, que nous voyons à Paris. Son fils ne lui ressemble pas du tout, quoique le père fût très bien. Il avait une grande ressemblance avec notre bon Henri IV et la même finesse dans le sourire. Il avait épousé l'une des *trois Grâces*. C'était ainsi que nous nommions les trois sœurs du marquis de Marialva, qui a été ambassadeur de Portugal en France, et l'un des hommes, en petit nombre, dont le Portugal doit s'honorer. Ses sœurs étaient toutes trois charmantes. La marquise de Loulé, la marquise de Louriçal et la duchesse d'Alafoës étaient, à peu d'années près, toutes trois du même âge, c'est-à-dire qu'elles se suivaient:

[1] Sans doute don Miguel mérite de vifs reproches de la part des gens qui veulent aujourd'hui, et avec raison, la liberté des peuples. Mais la question se trouve ici étrangement compliquée. Le Portugal est-il non seulement digne, mais en état de recevoir ce baptême politique? Je ne le crois pas. Mais don Miguel veut le soustraire au despotisme de l'Angleterre. C'est une grande et belle idée, tandis que don Pedro parle constitution et revient chez lui par la force étrangère, comme les Bourbons.

la duchesse d'Alafoës, qu'on avait eu la barbarie de marier à l'âge de vingt-deux ans avec un vieillard de soixante-quinze, était de très peu d'années, je crois, plus âgée que ses sœurs. Elle avait une beauté étrange dont la vue nous frappe rarement.

La duchesse d'Alafoës[1] est d'une taille au-dessus de la moyenne et fort agréable dans toutes ses proportions. Sa tournure est simple, mais on voit qu'elle est grande dame, et pour cela il n'est nullement besoin qu'elle porte le cordon blanc et rose de Sainte-Elisabeth, ni celui de Maria-Louisa. Ses cheveux sont d'un noir de jais, abondants et soyeux, ce qui s'apercevait à la souplesse de leurs anneaux et à leur reflet lustré. Sa peau est brune, et tellement brune, qu'on ne sait d'abord si elle est Européenne. Mais cette peau recouvre des traits si parfaitement réguliers, qu'on ne peut que les admirer sans songer au plus ou moins de blancheur de leur enveloppe. Ses dents sont charmantes, ainsi que cela se voit au reste assez communément en Portugal, où les naturels du pays ne fumant presque pas et l'usage du chocolat étant moins journalier, les dents se conservent davantage, chez les hommes comme chez les femmes. Mais les yeux de la duchesse d'Alafoës sont tellement extraordinaires qu'ils méritent une attention particulière. Ils sont parfaitement beaux et noirs, et d'un noir de feu, qui fait étinceler sa prunelle placée dans un globe d'un blanc pur et d'une forme admirable. Cet œil est bordé d'une longue fourrure épaisse, soyeuse, formant une des plus belles paupières que

[1] Après la mort du duc d'Alafoës, elle entra dans un couvent et depuis elle est morte.

j'aie vues. Et puis, tout autour de cet œil, en haut, de côté, au-dessous, se voit une trace charbonnée faite par la nature, qui encadre cet œil, comme on encadre un tableau précieux en lui mettant une bordure qui forme comme une perspective au fond de laquelle repose cet œil étrange dont le regard est la chose la plus ravissante que la nature puisse donner à un visage de femme. La figure de la duchesse d'Alafoës était tellement pudique et pieuse, que ce regard, dont les étincelles étaient échauffées sous la paupière épaisse qui le voilait en partie, n'avait que la moitié de son charme. La physionomie de la duchesse était calme et digne. Mais ce regard-là, animé par un sentiment violent, doit donner du feu et brûler une autre âme. C'est bien la duchesse d'Alafoës qui peut dire :

— *Je suis brune, mais je suis belle, ô filles de Sion !*

La duchesse d'Alafoës, qui avait alors, je pense, vingt-huit à vingt-neuf ans, était tante de la princesse et du prince régent. Je crois même, Dieu me pardonne, qu'elle l'était de la vieille reine folle. Le duc d'Alafoës avait quatre-vingt et quelques années. Il était spirituel, avait beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu. Il avait longtemps habité la France, et le souvenir qui lui en était resté suffisait pour qu'il reçût avec politesse les Français qui allaient le voir. Il y eut une grande discussion pour savoir qui ferait la première visite. On a pu voir, par la copie du cérémonial de M. le comte de Châlons, que déjà, à cette époque, le duc d'Alafoës faisait des difficultés, ainsi que le patriarche. Junot était en position d'être plus sévère que M. de Châlons, et cette fois la France eut le dessus. M. le duc d'Alafoës n'était pas

très bien en cour à cette époque. Il vivait très retiré dans sa maison du *Grillo*, à l'extrémité de Lisbonne, dans la partie *de l'Est*, demeurant, selon l'usage des fidalgos d'un rang élevé, au milieu d'une troupe d'inférieurs qui leur forment une petite cour.

La marquise de Louriçal et la marquise de Loulé étaient plus élégantes que leur sœur. Elles aimaient assez le plaisir et venaient au bal chez moi, regardaient ma toilette avec des yeux d'envie et tout en s'amusant, disaient du mal de la France et de son ambassadeur et même de son ambassadrice. Quant au marquis de Louriçal, il y en a bien sûrement un dans ce monde, mais je n'en ai pas même une idée. Il est sûrement de ces hommes dont on connaît la femme depuis dix ans, et chez laquelle, rencontrant son mari pour la première fois, on demande: « Quel est celui-là? »

Une famille influente à l'époque de 1805 était la famille de Bellas. Ils étaient tous dévoués à l'Angleterre corps et âme. Il y avait dans cette famille un petit père, une grosse mère, des filles qui n'étaient ni grosses ni petites, ce qui veut dire rien du tout, et qui mouraient pourtant d'envie d'être quelque chose. Pour y parvenir, elles faisaient les Anglaises et les singulières, ne dansaient que des colonnes, ce qui était par exemple, une preuve de bon sens, car les pauvres personnes, en fait de grâces, n'entendaient pas grand'chose et s'acquittaient de leur place dans un quadrille à peu près comme ces *crabes*[1] qui

[1] *Journal de la Caricature*, dessin mis à l'index, — N° 4 — 1830. Ce charmant et original dessin est d'Henri Monnier. L'esprit, la malice et le *bon goût d'une caricature* s'y trouvent gracieusement réunis.

pirouettent si gracieusement en faisant un balancé, dans la danse fantastique. Elles n'étaient pas jolies, ces demoiselles, elles n'étaient pas agréables. Mais, cela était égal, elles n'en faisaient pas moins les impertinentes, ignorant que rien n'est moins élégant que l'insolence et que c'est le fait des femmes de chambre parvenues, ou bien des demoiselles nobles parfaitement mal élevées.

Il y avait toute la famille de M. le comte de Lima, qui était pour Junot et moi une sorte d'exception pour les soins que nous leur rendions. Il y avait parmi ses nombreux parents deux sœurs et un neveu que nous vîmes aussitôt après notre arrivée. L'une des sœurs était comtesse d'Obidos, mère du comte de Sabugal, qui est en ce moment à Paris. L'autre était la marquise d'Abrantès. La comtesse d'Obidos était une femme tout en Dieu, disant son chapelet du matin au soir et du soir au matin, ayant ses cheveux blancs relevés sur le bout de sa tête avec un ruban, comme on le voit encore dans quelques tableaux[1]; du reste, polie, calme, ne se mêlant ni du Portugal, ni de l'Espagne, ni du Brésil, et laissant tout cela à la grâce de Dieu. La sœur, la marquise d'Abrantès, était plus sociable, mais roide, compassée, et toujours arrangée de manière à faire croire qu'elle venait d'avaler une broche. Son mari était plus aimable. Quant au neveu de M. de Lima, *le marquis de Ponte de Lima*, chef de la maison de Lima, il était fort bien dans ses manières, par-

[1] Il y a encore beaucoup de Portugaises de haut rang qui restent ainsi coiffées chez elles. Dès qu'elles sortent, elles se mettent à la française; mais, par exemple, dans l'intérieur des provinces, j'en ai vu qui ne portent jamais d'autre coiffure.

lait français, ce qui ne laissait pas d'avoir son prix, et s'il ne dansait pas aussi bien que le marquis de Loulé, il allait toujours. Il avait épousé sa cousine, la fille de la comtesse d'Obidos. Elle avait une jolie tête, mais à vingt ans elle pesait, comme la baronne de Tondertentrunck, près de trois cents. Allez donc chercher une jolie femme au milieu d'un déluge de graisse comme celui-là. C'était le résultat des poules au riz (caldo de galina) et d'un appétit satisfait outre mesure. Car les Portugais sont loin d'être aussi sobres que les Espagnols.

Les hommes ne sont pas beaux en Portugal : il existe un *sang mêlé* qui donne une couleur d'*albinos*, excepté les cheveux et le teint blanc, à tous les Portugais, particulièrement de Lisbonne et d'Oporto. Je crois en trouver la raison dans la fréquentation habituelle que les Nègres et les hommes de toutes les nations font dans les deux villes. Les Portugais sont petits, trapus, gros et carrés. Leur visage n'offre aucune régularité, il présente au contraire ce type *négrier*, avec les lèvres épaisses, le nez épaté ou tout au moins retroussé, et les cheveux crépus. Mais ce sont les mains surtout et les ongles qui portent ce caractère distinctif d'un sang mêlé.

Le comte Sabugal, fils aîné du comte d'Obidos, allié de la famille royale, dont sa naissance lui donnait le droit de *porter la livrée verte*, était un des hommes de la société de Lisbonne le plus de mise dans un salon français; et lorsqu'il est venu à Paris, on a su l'apprécier. Il faisait de jolis vers italiens, il parlait bien français, avait une jolie tournure, une figure spirituelle et agréable, et tout le désir d'être un homme distingué dans sa patrie. Il aimait la littérature avec

passion ; goût non seulement très rare en Portugal, mais dont les nobles portugais se moquent. Le comte Sabugal eût fait un homme remarquable dans son pays s'il eût été employé comme il devait l'être ; mais jamais je n'ai vu en Portugal une chose faite en son lieu.

Une famille dont il faut parler, parce que plus tard il sera nécessaire de s'en occuper comme ressort politique, mais dont en attendant il faut parler comme agrément et comme ornement de Lisbonne, c'est la comtesse *da Ega*.

Mme la comtesse da Ega, Portugaise, mais fille d'un Allemand, le comte d'*Oeynhausen*, et d'une Portugaise, Mlle d'*Alorna*, est une aimable femme ; elle est jolie, spirituelle, remarquablement instruite sans pédanterie, parlant et écrivant fort bien cinq langues étrangères. Elle a des talents, sinon de premier ordre, tout à fait suffisants pour faire plaisir, être utile et s'amuser elle-même. Au moment où j'arrivais à Lisbonne, elle quittait elle-même le Portugal pour aller à Madrid, où son mari était ambassadeur. Comme elle avait déjà pris congé, je ne la vis pas, toujours à cause de ce *monstre qu'on appelle étiquette* et qui est si désagréablement dans la route de ce monde ; mais je la revis ensuite à Madrid lors de mon retour en France, et je la vis avec un vrai plaisir. Elle est bonne, inoffensive et, quoique supérieure à beaucoup d'autres femmes, on l'aimait. Sa maison était toujours agréable. Elle comprend la vie intérieure aussi bien que la Française la mieux nourrie des bonnes traditions. Son salon renferme des brochures, des dessins, des instruments, des livres nouveaux, des journaux, tout ce *fouillis* qui constitue un salon de femme qui sait

vivre. Sa physionomie, tout à fait anglaise, ne rappelait en rien l'expression portugaise ; elle est blonde, blanche et rose, d'une taille élégante et d'une tournure charmante. Elle avait épousé le comte da Ega, homme désagréable de figure, mais ayant, dit-on, du talent comme homme d'État. Il aurait pu être son père. Depuis son veuvage, elle a épousé le frère de ma meilleure amie, de ma chère Élisabeth, le frère de M^me^ Demidoff, le baron de Strogonoff. Là où elle est, je désire que ces pages lui portent une marque de mon souvenir.

Le comte da Ega avait deux filles de son premier mariage. La comtesse, qui aurait été leur sœur, était pour elles comme la plus tendre mère, n'allant jamais dans une fête sans en être entourée, et les regardant comme ses enfants. L'une de ces dames est mariée en France, c'est M^me^ de Choiseul. Elles étaient aimables, douces et parfaitement élevées. Quelle différence d'elles aux demoiselles de Bellas ! Elles avaient les mêmes droits pour faire de l'insolence si la besogne leur plaisait, et jamais on ne trouvait en elles que de la bonne manière et des façons de femmes comme il faut.

Il y avait aussi, parmi les femmes portugaises grossières et mal apprises, une marquise d'Anjeja, dont heureusement je possède *plusieurs faits historiques* de trop bon aloi pour n'en pas parler en leur lieu. C'est aux suivants volumes, lors de l'entrée des Français à Lisbonne, lorsque la peur a placé tous les caractères dans leur vrai jour, qu'on les verra briller d'une lueur vraiment glorieuse. Nous en parlerons. Assez, et trop longtemps, j'ai gardé le silence à des attaques faites par de vils et honteux personnages. Je parlerai, mais

les preuves à la main. Les écrits originaux seront ici *en fac simile*. Chacun reconnaîtra sa signature et, peut-être alors, si la rougeur de la honte ne suit pas la lecture, obtiendrai-je du moins le silence. Au reste, le caractère portugais est si *hâbleur*, si bavard, que je pourrais encore me tromper. Quel pays! Je crois que don Miguel, au travers de ses torts, n'a pas celui de le méconnaître.

Le traité conclu par le général Lannes avait été signé [1], mais les ratifications n'étaient pas arrivées en leur temps, et l'empereur avait chargé Junot de le remettre au prince régent. Junot le lui porta à Quélus, où le prince se tenait habituellement. Lorsque le régent reçut le rouleau de papier, il se mit à rire, en disant, comme un autre prince de notre temps, qui rit toujours, même quand le canon gronde sur Paris :

— Ah!... oui... oui... Ah!... ah!... c'est un beau traité... c'est un beau traité!... Ah!... c'est que le Portugal est une nation... c'est un beau pays... un très beau pays!...

Vous remarquerez qu'ils étaient tous deux, en ce moment, sur une petite terrasse au-dessus d'un belvédère, qui dominait la campagne, et qu'en disant : « *C'est une nation*, c'est un beau pays! » il parlait des champs d'oliviers et de maïs qu'il apercevait autour de lui. Puis il reprit :

— Oui, oui, c'est ici, à cette même place, que j'ai donné ma parole royale au général Lannes. C'est un homme qui est un peu...

Junot fit ses gros yeux Le pauvre prince rentra

[1] Traité de neutralité entre la France, le Portugal et l'Espagne, passé en 1803, 30 novembre.

dans sa coquille et dit aussitôt, c'est-à-dire aussitôt qu'il put parler :

— C'est un brave homme, oh! un bien brave homme! Il avait un grand sabre, qui faisait un bruit dans l'escalier quand il venait!

J'ai su depuis que ce malheureux sabre avait donné plus d'une fois la colique au prince du Brésil. J'ai toujours pensé qu'une fois que le plénipotentiaire s'était aperçu que ce moyen avançait les conclusions, il l'employait comme argument très innocent d'ailleurs. Mais, *ce grand sabre*, il était demeuré en souvenir frappant à ce pauvre souverain, mais d'une telle force qu'il l'entendait encore.

Qui n'a pas eu le bonheur de voir Son Altesse royale revêtue, pour la première fois, de l'uniforme de hussard, qu'elle avait fait faire sur le modèle de Junot, n'a rien vu de burlesque. J'ai eu ce bonheur-là, moi, et c'est un de ces souvenirs qui demeurent dans la mémoire pour ces jours où il fait sombre et où il est besoin de sourire à la vie. Mais il serait nécessaire, pour bien comprendre cette étrange figure, de connaître le prince du Brésil, sa tournure surtout, sa tournure avec sa pelisse sur *l'épaule droite*, comme les marchands de vieux habits la porteraient ici, en criant : « Vieux habits à vendre! » et puis, ce gros ventre, contenu tant bien que mal dans le pantalon collant, les jambes allant comme elles pouvaient dans les bottes rouges. Mais le schako, oh! le schako! Planté tout droit, en arrière, avec la visière reposant sur une tête poudrée, dont les cheveux étaient taillés en vergette et dont la grosse queue, bien en *cadogan*, retenait à elle seule le pauvre schako, qui, sans elle, aurait roulé à l'aventure. Cette toilette était comique,

surtout si l'on veut se procurer le portrait du prince du Brésil. Son fils ne lui ressemble nullement. Dès lors même, quoiqu'il ne fût qu'un enfant, il ne lui ressemblait pas plus *que s'ils n'eussent pas été parents.* Don Pedro était un charmant enfant et il est devenu un bel homme. Sa tournure surtout est très bien et présente une totale disparate avec celle de *son père.* Le prince du Brésil lui avait fait faire un uniforme de hussard que le jeune prince portait fort bien, quoique si jeune[1]. Cette relation de toilette me rappelle une aventure qui m'arriva lorsque j'étais à Lisbonne, lors de l'ambassade de Junot.

En reconnaissance de la bonne grâce que Junot apportait dans ses relations avec lui, le prince du Brésil lui offrit le grand cordon de l'ordre du Christ. Junot n'osa pas refuser, bien qu'il en eût bonne envie. Mais il répondit qu'il ne pouvait rien faire à cet égard sans prendre les ordres de l'empereur et qu'il allait écrire pour en obtenir la permission.

Or, il faut savoir que cet ordre du Christ est, de tous ces brimborions de rubans et de décorations, le plus rebuté qui existe aujourd'hui. Le grand cordon est toujours une belle distinction à accorder par *la cour très fidèle*, en raison de son nom. Mais les chevaliers simples sont tellement peu estimés que j'ai vu, de mes propres yeux, le valet de chambre de M. le duc de Cadaval LE SERVIR A TABLE, *chez moi*, ayant à la boutonnière de son habit le ruban rouge de l'ordre du Christ. On pense bien qu'avec les idées

[1] Il n'avait que sept ans. Quant à don Miguel, il n'était, je crois, pas né en 1805, ou il était trop jeune pour que je le visse.

encore très peu *impériales et royales* que l'empereur avait pu inculquer à ses anciens frères d'armes, il lui était encore plus difficile de leur faire adopter une décoration dont ils voyaient le côté assez repoussant. Je le vis au moment où Junot reçut la lettre de M. d'Araujo. Son humeur était extrême : « Il aurait préféré toute autre marque d'intérêt », dit-il avec franchise au ministre, la première fois qu'il le vit. Ensuite, il ne lui cacha pas la cause de sa répugnance.

M. d'Araujo avait trop d'esprit et trop de cœur, car l'un ne va pas sans l'autre, pour ne pas sympathiser avec Junot dans ce qu'il disait. Mais il était Portugais avant tout, et ce n'était pas devant *l'ambassadeur de France* qu'il pouvait officiellement convenir de tout ce que son gouvernement avait de défectueux. Avec moi il était plus ouvert et, lors de mon retour en France, il m'écrivit, pendant plus de trois ans, les plus aimables lettres, et comme confiance et comme esprit. Je transcrirai, plus loin, celle où il m'annonça la mort si tragique ou plutôt *l'assassinat* du jeune d'Alorna. Elle le fera juger. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait alors parler dans ce sens à Junot. Il lui dit seulement que dans notre belle France il se rappelait très bien que le cordon rouge était un grand honneur et que, cependant, en 1789 et déjà en 1786, les simples croix de Saint-Louis étaient *plus que repoussées*, et que plusieurs gentilshommes fort honorables avaient, devant lui-même, ôté de leur habit leur croix de Saint-Louis pour n'être pas confondus, surtout en 1787, avec des hommes qui l'avaient, à cette époque, comme moyen de pénétrer partout.

Junot ne répondit rien, mais il écrivit à l'empereur et témoignait son antipathie en expliquant surtout

l'histoire du valet de chambre du duc de Cadaval : la serviette sous le bras lui tenait au cœur. Néanmoins il n'y avait de place pour un *non*, bien qu'on y mît un *oui*, qui, comme lui n'a que trois lettres. Il fallut se résoudre. Junot reçoit précisément la permission d'accepter l'ordre du Christ la veille d'une grande cérémonie qui se faisait à un couvent nouvellement fondé par la reine folle. Ce couvent, auquel tient une petite église admirable, est situé sur la colline de Lisbonne, où l'on respire l'air le plus pur, et que, pour cette raison, les étrangers choisissent pour demeure (buenos ayres). L'église et le couvent, dédiés au Cœur de Jésus, s'appellent *o Coraçaon*, ou plus vulgairement, *o Convento Novo*. L'église est charmante, mais petite et peut-être, par cette raison, trop surchargée d'ornements. C'était dans cette grande chapelle que devait avoir lieu la cérémonie. Junot s'informe du costume des chevaliers à cette occasion. Il apprend qu'ils portent un grand *manteau de crêpe blanc sans doublure et traînant jusqu'à terre.*

— Pour le coup, dit-il en faisant entendre une énergique expression, il ne me manque plus que de me mettre *en mardi gras* pour compléter la fête !

Le ministre des affaires étrangères avait envoyé une lettre de convocation à Junot pour le prévenir que le prince du Brésil *tenait chapelle* à Convento o Novo et l'engageait à s'y rendre comme grand'croix du saint ordre du Christ, s'il avait obtenu de son souverain la permission de l'accepter. Junot répondit qu'à son grand regret le courrier qui devait, comme il n'en doutait pas, lui rapporter *la permission gracieuse* de porter la grande décoration de l'ordre, n'était pas encore de retour. Mais il ajoutait que M^me^ l'ambassadrice,

désirant vivement voir cette importante cérémonie, faisait demander s'il n'y aurait pas moyen de voir sans que la chose fût contre l'étiquette d'une pareille *fonction*[1]. M. le comte d'Araujo répondit, à l'heure même, que M^me^ l'ambassadrice aurait une place réservée pour elle et pour les personnes qui l'accompagneraient, et qu'elle n'avait qu'à se présenter à la porte du monastère, le lendemain matin à onze heures et demie.

En faisant cette demande, j'avais pensé que l'église du couvent du Cœur de Jésus était comme toutes les nôtres, et qu'il y aurait sans doute des *travées*, d'autant plus que c'était une église appartenant à un couvent de femmes. Je croyais qu'on pouvait me placer très inaperçue dans l'une de ces *travées* et que, de là, je verrais la cérémonie tout entière, ou bien au quart, si cela m'ennuyait et qu'enfin je laisserais là les choses si elles ne me convenaient pas. Mais Dieu et le prince régent en ordonnèrent autrement.

[1] On appelle ainsi toutes les cérémonies de cour. Je ne sais si dans le nord on leur donne le même nom.

CHAPITRE XXVII

Cérémonie des chevaliers du Christ *au Cœur de Jésus*. — On m'accueille avec les honneurs militaires. — Un sermon portugais. — L'omelette royale. — *Le Coraçaon de Jesu*. — Sommes exorbitantes qu'il a coûtées. — Le Portugal placé entre deux craintes, celle de l'Angleterre et celle de la France, — Mes reproches à M. d'Araujo. — Succès de la flotte du vice-amiral Missiessy. — Le maître de chant Naldi. — Montre volée. — Singulière manière de punir un voleur. — M^lle^ Naldi enfant. — M^me^ la comtesse de Sparre. — Bienfaisance de Naldi. — Opéra de Lisbonne. — Crescentini. — Les sopranos.

Junot ne pouvait pas décemment m'accompagner à cette cérémonie. Ce fut M. de Rayneval qui me donna le bras. M. de Cherval et M. Magnien voulurent aussi juger de la beauté d'une cérémonie religieuse comme celle qu'on annonçait, et nous partîmes du *chafarize de Loretto* à dix heures et demie, pour nous rendre sur Buenos-Ayres, à *Convento o Novo*. J'étais mise comme une femme élégante se serait mise à Paris pour une semblable occasion. J'avais une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis tout autour et dont le lé de devant formait une mathilde. Ma robe était montante, à demi-queue comme alors toutes les robes demi-toilette, et mes manches étaient amadis. J'avais un chapeau de paille d'Italie avec un bouquet de fleurs des champs, un très long voile d'Angleterre, des gants de couleur et des souliers noirs. Quant à ces

messieurs, ils étaient tous en bottes avec des chapeaux ronds et tout à fait en négligé.

En arrivant au *Coraçaon*, nous fûmes reçus avec des honneurs militaires qui commencèrent à me donner de l'émoi. La garde prit les armes, on battit aux champs et un officier, parlant très bien français, et si bien français que je le reconnus pour un émigré, vint m'offrir la main à la descente de mon carrosse pour me conduire à la place qui m'était réservée. « C'était, me dit-il, d'après les ordres du prince. » Nous le suivîmes par une foule de petits passages, de portes. Enfin, nous arrivâmes dans un corridor assez obscur, et là j'entendis un chant mélodieux, ravissant, comme celui des anges. Je croyais être dans l'église, tant les sons arrivaient à moi purs et sans obstacle. En effet, nous touchions une tapisserie qui seule masquait une arcade.

— Faites attention, Votre Excellence[1], me dit l'officier, il y a trois marches à monter.

Je les monte. Il lève la tapisserie. Je n'ai pas le temps ou plutôt la possibilité de reculer et je me trouve à l'extrémité d'une immense estrade sur laquelle est le prince régent, le prince de Beira[2], l'infant don Pedro, que sais-je, moi, enfin toute la famille royale de Portugal, et, le plus tragique de l'aventure, toute la famille *mâle* et pas une seule âme de la

[1] Cette locution est fort ordinaire en Espagne et en Portugal. On mêle la troisième et la seconde personne en parlant, mais jamais en écrivant.

[2] Il s'appelait ainsi pour ne pas le confondre avec l'infant don Pedro, fils d'un Espagnol et d'une Portugaise, qui était demeuré à la cour de Portugal. Le prince de Beira est aujourd'hui l'empereur du Brésil.

partie féminine! Heureusement qu'on avait préparé des chaises, car je fus au moment de trépasser, d'*émoi* d'abord, et puis ensuite de colère. Qu'on se figure ce que je dus souffrir en me voyant l'objet de l'attention de sept ou huit cents personnes qui regardaient une ambassadrice de France comme une bête rare. Nous tenions encore à l'époque où les hommes de la révolution passaient, chez les étrangers, pour des hommes valeureux, à la bonne heure, mais pour de vrais *anthropophages*, ou tout au moins pour des sans-culottes et des mal-appris. Que devaient donc être leurs femmes? Voilà ce que disait une grande portion de la ville de Lisbonne; et, lorsque M. le comte de Novion, que j'y retrouvai avec un vrai plaisir, et qui, ainsi que sa femme, était ami de ma famille depuis trente ans, eut assuré les Portugais que mes parents étaient tous *vieux chrétiens*, j'eus le bonheur de trouver *grâce* devant une portion de ce peuple qui, lui-même, est aux trois quarts israélite et qui faisait le difficile pour admettre près de lui des personnes qui ne faisaient *pas leurs preuves*. Au surplus, j'étais là comme sur *la sellette* et faisant probablement la plus sotte figure qu'une femme puisse faire dans une circonstance semblable. M. de Rayneval et M. de Cherval avaient été aussi surpris que moi, et leur premier mouvement fut d'abord de reculer comme je l'avais fait; mais la chose devenait impossible, et plus le moment d'étonnement avait été violent, plus il importait de le dérober à des yeux moqueurs, sans aucune charité.

Pour mieux juger de l'effet de la cérémonie et du coup d'œil, j'avais levé mon voile en entrant. J'aurais vraiment bien voulu le baisser pour cacher mes

pauvres joues qui étaient comme deux grenades. Le prince régent, qui n'avait jamais probablement vu une ambassadrice dans la position où je me trouvais, me regardait avec deux gros yeux étonnés, qui d'abord me firent peur et puis ensuite me firent rire, mais en dedans, comme on doit le croire. Heureusement que, pour me distraire, j'avais à observer les chevaliers du Christ rangés sur deux files et tous revêtus du charmant manteau de crêpe blanc. Il faut avoir connu M. le comte de Villaverde, alors président du conseil, M. le prince du Brésil, tout prince régent qu'il était, et plusieurs autres chevaliers de la même tournure, pour se faire une idée de la joie moqueuse qui me servit de compensation pour mon mécompte. Mais on se lasse de tout, même de voir des chevaliers du Christ, en mantelet de crêpe blanc, se promener dans un espace de vingt-cinq pieds carrés, s'arrêter, se rasseoir, se baiser fraternellement leur vilain visage, et je commençais à bailler d une manière étouffée qui me faisait enfler les narines comme un cheval de course, quand M. de Cherval, qui s'ennuyait à la mort ainsi que moi, me dit :

— Rien n'est encore désespéré, s'ils nous sauvent du sermon.

Dans le même instant nous entendons une voix nasillarde qui crie :

— *In nomine Patris, et Filii*, etc.

Nous nous regardâmes avec un tel désespoir que l'envie de rire devait naturellement s'ensuivre. Mais ce qui la réprima bientôt, ce fut un sermon *en portugais*, langue horrible et sauvage pour ceux qui ne la comprennent pas, avec ses terminaisons en *âon*, ces sons venant du nez, et cette harmonie infernale pen-

dant une grande heure et demie, car le bourreau ne nous fit pas grâce d'un *point* dans ses trois *points*, et nous fûmes contraints de tout entendre si nous n'avons pas tout écouté.

J'examinai pendant ma *longue question* toute cette famille royale, pour la partie qui devait un jour régir comme rois cette belle Lusitanie. Du moins alors cette pensée était-elle celle que nous devions avoir. Quant au prince du Brésil, j'ai déjà esquissé son portrait, mais je n'ai pas assez parlé de sa figure spécialement. On a fait une caricature qu'on afficha dans Lisbonne le lendemain de sa fuite et dans laquelle il avait une tête de taureau avec une légère tendance au *sangliérisme*, si je puis m'exprimer ainsi en parlant d'une tête royale. Le fait réel, c'est qu'il était non seulement laid, mais d'une de ces laideurs sans ressource pour la bienveillance, de ces laideurs bien entières, dans lesquelles on voit que la nature était de mauvaise humeur le jour où elle tailla l'étoffe de cet homme-là. Il impatientait enfin avec sa grosse tête hébétée, ses gros mollets, ses épaules comme celles d'un Galego. Le prince de Beira était un charmant jeune homme, un joli et gracieux enfant. Quant à l'infant don Pedro, qui était, comme je l'ai dit, fils d'un infant d'Espagne dont j'ai oublié le nom, il avait une drôle de tournure et, dans ma mémoire, elle est d'autant plus comique que je ne puis me le rappeler que comme je le vis un jour où je revenais de Cintra, une serviette en bandoulière, son cordon bleu très apparent sur les côtés, traversant le perron qui conduisait des cuisines chez M^me^ Moscoso, son ancienne gouvernante, tenant à la main une omelette qu'il venait de faire. Heureusement pour ma dignité que, le jour de la céré

monie, j'ignorais ce goût de faire des omelettes qu'avait le sérénissime infant, car j'ai bien peur que la sainteté du lieu ne m'eût pas garantie d'un de ces bons rires que jamais je n'aurais pu retenir.

Enfin, au bout de trois heures et demie, près de quatre heures de véritable question, il nous fut permis de nous retirer, parce que le prince et sa cour *crêpée* s'en allèrent aussi après s'être baisés et rebaisés en toute paix et charité, quoiqu'ils se détestassent le plus cordialement du monde. Mais il n'y paraissait pas. Je ne sortis de ma place que lorsque je pus juger que le prince était bien parti. Alors acceptant de nouveau la main de l'officier qui m'avait amenée, je regagnai ma voiture avec ces messieurs, qui étaient tous dans un état violent, surtout M. de Rayneval, qui, tout habitué qu'il était à l'ennui de la vie de cour, n'avait jamais avalé une pareille potion soporifique. Il luttait depuis une heure contre l'envie de dormir et bâillait à se démettre les mandibules. J'avais beau lui rappeler le gracieux salut qu'avait voulu nous faire Son Altesse royale, il n'en soutenait pas moins qu'il y avait de l'inhumanité à faire subir une sorte de martyre à de pauvres gens, sans savoir si la chose leur convenait. La troupe nous fit des adieux comme elle nous avait reçus, en battant aux champs et prenant les armes. Je saluai de la glace, et nous partîmes bien résolus, du moins pour ma part, à prendre de rigoureuses informations lorsque une autre fois j'aurais le désir d'aller voir quelque cérémonie de cour à Lisbonne.

Ce Convento o Novo, autrement le *Coraçaon de Jésu*, a coûté des sommes fabuleusement exorbitantes, et je ne puis trouver cet édifice ni bien exécuté, ni de bon goût. Les ornements dont il est surchargé et qui

sont pour beaucoup dans le prix élevé de sa construction, nuisent à la fois à ce qu'il soit une belle église et un monastère convenable. J'y suis retournée, j'ai pénétré dans l'intérieur, et partout le mauvais goût d'un luxe déplacé nuit à l'effet.

Il y eut à cette époque, à Lisbonne, une de ces choses qui se voient rarement en Portugal, ce fut une grande hésitation dans le gouvernement portugais pour obéir aux volontés impérieuses de l'Angleterre. Jusque-là la cour de Lisbonne, immédiatement sous le joug de la Grande-Bretagne, ne pouvait qu'obéir et trembler. Maintenant une voix tonnante donnait aussi ses ordres, et cette voix voulait être entendue, voulait être obéie.. Le Portugal, jusque-là tranquille, parce que la France ne pouvant l'attaquer que par mer, et avec une flotte qu'elle n'avait pas, le Portugal était sans craintes vives du côté de la république. Mais l'Espagne paraissait maintenant soumise à cet homme qui montrait que les montagnes couvertes de neige, les torrents débordés, les chemins non frayés, les mers couvertes de flottes ennemies, rien ne lui était obstacle, rien ne lui était entrave, et une sorte de terreur instinctive disait au Portugal :

— *Cet homme fera ta ruine si tu ne lui obéis pas.*

Et cet homme fit en effet sa ruine, *car il ne lui a pas obéi.* J'ai, je pense, assez fait connaître le caractère portugais pour que le jeu double du cabinet de Lisbonne soit compris. M. d'Araujo, dont ce n'était pas le sentiment et qui aurait voulu qu'on agît avec droiture et qu'on fût ami ou ennemi déclaré, fut contraint de faire comme les autres, et c'est un vif repro-

che que lui fait mon amitié[1]. L'Angleterre elle-même commençait à craindre. L'escadre de Rochefort, sous los ordres du vice-amiral *Missiessy*, partie du mouillage de l'île d'Aix le 11 janvier 1805, venait de rentrer dans la Charente après une course de six mois[2], ayant complètement réussi dans ses desseins et sans avoir été rencontrée par l'ennemi. Elle avait été ravager les îles anglaises de Mont-Serrat, de Saint-Christophe ; elle avait fait de riches et nombreuses prises, débloqué la place de Santo-Domingo, cernée par les noirs de la partie française, et cette expédition était comme une nouvelle preuve de ce pacte que Napoléon semblait avoir fait avec le ciel pour la gloire et le bonheur de la France. Cette nouvelle, que nous reçûmes un soir au milieu d'une fête donnée à l'ambassade, ne parut pas faire le même plaisir à tous ceux qui étaient chez moi. Je le fis remarquer à un homme que j'estimais beaucoup ainsi que Junot, et dont l'esprit, parfaitement juste, connaissait le Portugal et l'Angleterre dans toutes les nuances qu'offraient les deux nations et qui m'était fort utile pour mes propres observations Cet homme était un artiste distingué du théâtre de Lisbonne. Il vint à Paris terminer une vie qui était employée à faire du bien et à prouver que dans sa profession on trouve des êtres bien estimables. C'était Naldi. Je l'avais pris pour maître de

[1] M. d'Araujo devait se retirer du ministère, ou bien faire déclarer bien plutôt la guerre. On verra dans un des chapitres suivants une lettre de lui, ou ses sentiments ne sont pas douteux.

[2] Partie de l'île d'Aix le 11 janvier 1805. J'ai déjà parlé du brave homme qui commandait les troupes de terre, le général Joseph Lagrange.

chant aussitôt que je l'eus entendu dans la *Camilla de Fioraventi*, et bientôt après nous pûmes l'apprécier tout ce qu'il valait. Avant d'aller plus loin, je vais rapporter un trait de lui qui servira mieux que toutes mes paroles à le faire connaître.

Naldi était sur toutes choses parfaitement bon et surtout charitable. Une assez forte portion de son revenu et de son gain était employée à secourir ses malheureux compatriotes à qui leur médiocrité ne faisait pas trouver à Lisbonne cet *eldorado* que le talent de Naldi, de la Catalini, de Crescentini, de Mombelli, leur assurait positivement même avant de paraître sur la scène. Les talents à moitié savants ne trouvaient que huées et malheur dans cette ville vraiment connaisseuse en bonne musique. Naldi alors devenait une providence pour les infortunés qui avaient quitté quelques bonnes petites villes d'Italie, où du moins ils avaient un abri. Il payait leurs dettes, les renvoyait, et jamais sans quelque tentative qui assurât leur sort à venir. Mais il y en avait qui étaient tout à fait malheureux et que Naldi ne pouvait toujours alimenter. De ce nombre était un maître coquin, mouchant les chandelles, ayant cinq enfants aussi filous que lui, et une femme qui ne valait pas mieux. Toute cette race de vauriens connaissait le cœur de Naldi et, quoique M. d'Araujo lui eût dit souvent que ces gens le trompaient, il leur donnait. Malgré sa bonté, cependant, il fut obligé de voir clair dans leur affaire et les aumônes cessèrent d'être aussi abondantes. Un jour, pendant la répétition, Naldi se trouve un peu souffrant et quitte le théâtre avant l'heure. Il rentre chez lui. Sa femme était à la promenade avec sa jolie petite Caroline, que j'ai fait si sou-

vent sauter sur mes genoux, et qui fait aujourd'hui le bonheur d'un honnête homme qui a su l'apprécier. Naldi ne remarque pas que ses portes sont ouvertes; il entre dans son cabinet et trouve le moucheur de chandelles qui emportait une montre anglaise de cent guinées et à laquelle Naldi tenait particulièrement. Le voleur, pris en flagrant délit, tombe à genoux et ne peut que demander pardon. Naldi, dans le premier mouvement de colère, voulut le jeter par la fenêtre.

— Comment, coquin, tu viens me voler ma montre!

— Pardon, pardon! monsieur Naldi, mais je meurs de faim. Si vous saviez dans quel état nous sommes depuis deux jours!

Naldi avait pris un bâton pour en donner une volée au moucheur de chandelles. En l'entendant parler de *sa faim*, le bâton fut jeté de côté.

— Comment, misérable, tu meurs de faim! ce n'est pas une raison pour venir me voler.

— Sans doute, sans doute. Je suis un malheureux! Mais si vous saviez, monsieur Naldi! Ma pauvre femme! Elle nourrit notre pauvre petit dernier, et quand j'ai vu que nous n'avions plus de pain...

— Tu n'avais plus de pain! Comment, tu n'avais plus de pain! Est-ce qu'un Italien doit mourir de faim dans une ville étrangère lorsqu'il y a de ses compatriotes qui sont plus riches que lui? Tu n'as donc pas été chez Catalani?—elle était aussi fort aumônière, mais bien moins que Naldi — chez Matucci? chez Mombelli? Mourir de faim!

Et le digne homme étouffait, les larmes le suffoquaient. L'autre, qui d'abord était resté tout pantois, voyant la route que prenait l'affaire, se mit à pérorer en conséquence, et peu s'en fallut que les enfants, la

femme et lui n'eussent pas mangé depuis huit jours

— Enfin, dit Naldi, que voulais-tu faire?

— Eh! mon Dieu, monsieur Naldi, je voulais me jeter à l'eau! Et puis, en passant devant votre maison, je me suis rappelé toutes vos bontés. Je suis monté. Il n'y avait personne. Je suis toujours entré, j'ai vu la montre et le diable m'a tenté.

— Coquin! Se jeter à l'eau! Joindre l'impiété à tous ses malheurs! Mais tu aurais été damné comme un chien! Te jeter à l'eau!

Remarquez que pendant tout ce colloque, le voleur était à genoux devant Naldi comme devant son juge, tenant toujours la montre à sa main. Naldi s'approcha de lui, prit la pièce de conviction et, la regardant avec complaisance :

— Et me prendre celle-là encore! *Ladrone!* Qu'en aurais-tu fait, voyons! L'aurais-tu vendue par hasard?

Le madré compère sentit au ton que mettait Naldi à cette question qu'il ne devait pas dire la vérité.

— Non, non, monsieur Naldi! non, je n'aurais jamais vendu une si belle chose. J'aurais emprunté quelques cruzades[1] dessus, car, voyez-vous, nous devons aussi notre loyer et le propriétaire nous mettra sur le pavé, où nous n'aurons que de la paille comme les chiens qui courent la nuit dans les rues, et je voulais...

— Mais, pourquoi ne pas venir parler de cela à tes compatriotes? dit Naldi, tout ému à la seule image de cette mère nourrissant son enfant et couchant avec

[1] La cruzade vaut trois francs. On parle beaucoup du système monétaire du Portugal; je ne connais rien de plus ennuyeux. Cette monnaie fictive, telle que le *rèes*, embrouille les comptes au lieu de les simplifier. Il y a deux sortes de cruzades, la cruzade neuve et la cruzade vieille.

quatre autres sur la paille à l'injure de l'air. Combien aurais-tu demandé sur la montre?

— Cent cruzades, monsieur Naldi, répondit l'autre, en levant sur l'excellent homme un œil de faucon pour juger s'il avait porté juste.

— Pardieu! On te les aurait bien données... la montre en vaut six cents. Cent cruzades! Combien dois-tu à ton propriétaire?

— Soixante cruzades, monsieur Naldi. Le reste aurait servi à habiller mes deux aînés qui sont tout nus. Ma fille n'ose pas sortir et moi tenez, voyez!

Et le coquin montrait une vieille redingote toute percée, mais dont les trous avaient été faits en escaladant quelque muraille.

Pendant qu'il retournait ses bras pour montrer ses haillons, Naldi se promenait en réfléchissant. Le résultat de son colloque avec lui-même fut cette conclusion :

— Écoute-moi. Tu voulais aller mettre ma montre en gage et l'y mettre pour cent cruzades. *Je vais te les donner*. Comme la somme est forte, je ferai une quête parmi mes camarades et je n'y serai que pour la première mise. Mais c'est à une condition positivement de rigueur : tu vas me jurer au nom de Dieu que tu ne voleras jamais.

— Ah! monsieur Naldi, il faudrait que je fusse un grand misérable!

Ce n'était pas cela qui l'aurait arrêté dans sa course de Bicêtre.

— Non, non, jamais je ne volerai.

— Eh, bien voilà les cent cruzades. Rends-moi ma montre, à présent... C'est bien!... Et puis va-t'en, parce

que si ma femme savait que j'ai fait une pareille affaire, elle me gronderait.

Ce n'est pas que Mme Naldi ne fût aussi bonne que son mari : elle était la meilleure des femmes, ce qu'elle est au reste toujours. Elle vit à Paris, où elle est près de sa fille [1].

Voilà quel était Naldi. Maintenant, je dois ajouter que cet homme, si remarquablement bon, était un savant distingué dans tout ce qui avait non seulement rapport aux arts, mais aux sciences abstraites et mécaniques. C'est son amour pour ces dernières choses qui lui a coûté la vie. On sait que c'est en essayant un *autoclave*, que la machine encore nouvelle, et ne lui étant pas connue, éclata et lui brisa le crâne.

Il avait un talent distingué. Quelles charmantes heures il m'a fait passer en écoutant la *Camilla* de Fioraventi, chantée par lui et par la *Guaforini!* Il jouait dans la perfection le rôle du duc, et le beau duo de *Barbara gelosia* était admirablement chanté par ces deux voix bizarrement assemblées, puisque la Guaforini avait elle-même *une basse-taille* plutôt qu'un contralto ; et puis ensuite, *Il Fanatico per la musica*, dans lequel il excellait. Cette pièce, qui fut faite pendant mon séjour à Lisbonne pour la Guaforini et Naldi, a été tout à fait gâtée à Paris, lorsque Mme Catalini a voulu l'arranger pour sa voix. Le joli duo de la leçon de chant n'est plus le même.

[1] C'est la fille de ce Naldi dont je viens de tracer le portrait qui a épousé M. le comte de Sparre. Elle doit être glorieuse d'un tel père, et Naldi eût été bien heureux en voyant la charmante enfant qu'il adorait faire le bonheur d'un galant homme, comme il doit faire le sien.

L'Opéra de Lisbonne était à cette époque le plus fameux de l'Europe. La Catalani, alors dans son beau temps, était prima dona. Le soprano était Matucchi, venant après Crescentini, qui ne recommença pas l'année théâtrale et partit pour Madrid après notre arrivée à Lisbonne. Le père noble était Monbelli, excellent acteur et bon ténor; puis, Olivieri, bonne basse-taille. Voilà pour l'opéra séria. La Guaforini, Naldi, un bon ténor dont j'ai oublié le nom, voilà pour l'opéra buffa. Mettez ensuite dans cette liste les noms de Fioraventi, compositeur de l'opéra buffa, et Marco Portogallo, compositeur pour l'opéra séria, en y ajoutant Caravita pour le libretto, et vous aurez l'idée de ce qu'était le théâtre de Lisbonne en 1805 et 1806.

Quant au théâtre portugais qu'on appelle *Teatro do Salitre*, il était affreux. La salle est sombre et sale. Les acteurs détestables. Je fus voir un jour, *Gabrielle de Vergy* traduite en portugais; je commençais à comprendre un peu la langue, mais j'aurais autant compris du chinois que les AON des acteurs : ils avaient l'air de braire. Quant aux costumes, ils étaient à la grâce de Dieu, qui ordinairement ne s'en mêle pas. Lorsque Fayel arrive blessé dans la prison de Gabrielle, l'acteur voulant avoir un air ensanglanté, à défaut d'un autre, s'était fait une immense tache rouge sur un linge blanc... : c'était hideux à voir. Tout à coup je m'aperçois que la blessure s'enlève. — eh mon Dieu, dis-je à Junot, regarde donc, il me semble que la blessure de Fayel est à son menton!

C'était vrai. Il était venu dans l'idée du *Roscius* lusitanien de coudre une grande loque de gaze rouge après une autre loque blanche qui singeait l'appareil.

Tout cela avait été mal attaché, et le crêpe rouge voltigeait au gré du vent de la coulisse, ce qui était fort pathétique. On peut juger du reste par ce que je dis là. Les Portugais eux-mêmes n'allaient pas à leur théâtre national. Ils n'ont pas d'auteurs dramatiques. Les acteurs ne se forment pas, parce qu'il n'y a pas de public, et il n'y a pas de public, parce qu'il n'y a pas de bons acteurs. Ce cercle vicieux existe pour beaucoup de choses, surtout en Portugal.

CHAPITRE XXVIII

Situation géographique et statistique de Lisbonne. — Combats de taureaux. — Le fameux Pépé. — La salle de spectacle du marquis de Pombal. — Résidence de Belem. — Les jardins de *Quintada Raynha*. — Le bouquet du jardinier d'Abrantès. — Je suis asphyxiée. — Départ de Junot pour la campagne d'Austerlitz. — La flottille anglaise. — Le feu éclate dans l'appartement de M. de Rayneval. — Cause bizarre de l'incendie.

Lisbonne est située sous le 38° degré 42 minutes 58 secondes et 5 dixièmes de latitude du nord et sous le 11° degré 29 minutes 45 secondes de longitude à l'ouest de Paris. Je donne ce détail, parce que la chose avait été souvent discutée. Cette observation venait d'être faite par l'académie des sciences de Lisbonne [1]. Sa latitude est celle de Messine, et non pas celle de Naples, comme on l'a souvent répété. Je ferai remarquer aussi, ce qui est essentiel, que le point de détermination est pris, pour la longitude et la latitude, de la place du Commerce, au centre de la ville même.

La population de Lisbonne est difficile à détermi-

[1] *Mémorias da Academia de Lisboa.* (Lisboa, 1797, t. I, page 305.) Cet ouvrage, inconnu pour tous ceux qui n'ont pas habité le Portugal, est remarquable par la foule de notions justes qu'il donne à ceux qui veulent *connaître*. Combien de naturels du pays ignorent jusqu'à son nom!

ner, parce que le nombre des maisons est le seul indice d'après lequel on peut calculer la quantité d'habitants. Le nombre des communiants (pessoas de communhao) est lui-même fort incertain, parce qu'il y a plus de fraude dans les listes de confession que dans aucun des pays catholiques de l'Europe. J'ai entre les mains le dénombrement qui fut fait en 1790, et celui qui eut lieu lors de la possession française. Le premier donne, pour les quarante paroisses de Lisbonne, non compris Belem et Campo-Grande, 38,122 feux (fogos); le dernier porte la population de Lisbonne à 360,000 âmes — et je le crois plus juste que le premier — et je suis sûre qu'en y comprenant Campo-Grande, Belem et Junqueira, qui au fait sont de la juridiction de Lisbonne [1], on peut avancer que Lisbonne a 450,000 âmes de population. Je ne comprends pas ici la garnison ni la rivière.

La ville est ouverte de tous côtés et totalement impossible à défendre. Sa longueur, en 1805, était de plus de deux lieues portugaises [2], tandis que sa largeur, ainsi que je l'ai fait observer, n'a pas quelquefois cinquante toises. La seule fortification qui existait alors était un méchant petit château de cartes, au milieu de la ville. Mais en revanche, les bords du fleuve, l'entrée de la barre, étaient hérissés de redoutes et de batteries. Et c'est avec raison, puisque jusqu'à cette époque tout le péril ne mena-

[1] *Termo.*

[2] La lieue portugaise est plus longue que la lieue espagnole, qui est déjà de 3,000 toises. Je crois que la lieue portugaise est presque le double de notre lieue de poste.

çait que du côté de la mer. Les frontières qui regardent l'Espagne, comme Elvas, Alcantara, Ciudad-Rodrigo, présentaient assez de défense pour l'attaque. Il fallait être nous pour aller à Lisbonne par Abrantès. De ce côté le pays est découvert. Aussi lorsque l'armée française entra en Portugal pour la première fois, elle avança sans trouver aucune résistance matérielle jusque sous les murs de Lisbonne.

Lisbonne renferme, dit-on, sept collines. Cette prétention de ressembler à l'ancienne Rome est illusoire. Il n'existe vraiment que trois collines. La première, qui est même à bien dire la seule, commence au pont d'Alcantara, au couchant et continue jusqu'à la *rua San Bento*. C'est ce qui forme la partie de Lisbonne appelée *Buenos-Ayres*[1]. Cette colline est couverte de maisons du côté de l'est. On peut en avoir ici une idée assez juste, en regardant, de la rivière, la partie d'Auteuil la plus élevée. Il y a dans Buenos-Ayres de tels escarpements que, dans le temps de ces grandes pluies que je n'ai vues qu'à Lisbonne, les petites chaises à deux mules ne peuvent affronter le torrent qui s'écoule par ces rues étroites et presque perpendiculaires ; il y a des exemples d'hommes et de chevaux entraînés par la violence des eaux de la pluie, jusque dans le Tage, qui coule immédiatement au pied de la colline. Ces torrents ont au moins l'avantage d'entraîner les immondices qui, sans eux et sans la salubrité de l'air, donneraient inévitablement la peste, car jamais *rien* n'est enlevé ; et lorsque l'âne, la vache, la chèvre du paysan viennent à

[1] En Portugais *bons-ares*. Je ne sais pourquoi le nom est espagnol.

mourir au milieu des rues de Lisbonne, le paysan laisse sa bête sur le pavé et s'en va. La bête reste là, étendue, et trente-six heures après, la vivacité de l'air l'a desséchée et a neutralisé les miasmes malfaisants.

C'est à Estrella et à Buenos-Ayres qu'on voit le plus de ces petites maisons dans le genre anglais et hollandais surtout. Les commerçants des deux nations préfèrent ce séjour, non seulement à cause de la bonté de l'air, mais parce que, à l'époque du tremblement de terre, cette partie de la ville souffrit moins que le reste. Lorsque, pour la première fois, je vis cette colline, elle me fit l'effet d'une ville d'Orient. Ces maisons, irrégulièrement placées, ces rues mal ou point pavées, ces champs de blé, ces jardins, ces siliquastres[1], surtout ces cyprès, que les Turcs placent dans leurs jardins comme dans leurs cimetières, et qu'on voit s'élancer en flèches verdâtres autour des maisons, le pin parasol, toute cette réunion remarquable, jusqu'aux palmiers, aux aloès en fleurs, me faisaient une illusion qui avait assez de charme. J'allais souvent me promener dans cette partie presque sauvage d'une ville si peuplée, j'allais y chercher un lieu que j'affectionnais, c'était le cimetière des protestants. Ce cimetière contient plusieurs monuments assez remarquables, entre autres celui

[1] *Cercis siliquastrum.* Ce fut dans le cimetière des protestants, parmi plusieurs touffes de belles fleurs cultivées autour de la tombe d'une miss Anna Wilson*, que je trouvai la plus magnifique mangolie que j'aie rencontrée dans aucune serre.

* Jeune américaine, poète, peintre et musicienne. Elle mourut à dix-neuf ans de la poitrine et pleurant la Virginie où elle était née. Sa mère était une sauvage.

de *Fielding*, qui mourut à Lisbonne. Ce champ mortuaire est tenu avec un soin extrême.

La seconde colline n'est, à bien dire, que la suite de la première. C'est au pied de cette seconde colline que le tremblement de terre a causé les plus grands ravages, et on y voit encore leurs débris autour de jolies maisons nouvellement bâties. C'est sur cette pente, du côté de l'est, qu'est construite la salle de l'Opéra, le théâtre *San Carlos*. C'était là que je demeurais. Sur la place de *Rocio*[1] on voit le bâtiment de l'inquisition, sombre et lugubre demeure qui n'a pas besoin de son nom pour donner de l'effroi. La place de *Rocio* servait jadis pour les autodafés; car les traditions de Torquemada avaient pénétré en Portugal, malgré les intentions paternelles et la volonté du roi Jean. Derrière la place de *Rocio* est le jardin public, lieu triste et solitaire, car jamais les Portugais ne se promènent. Les Espagnols ont au moins une *alameida* dans la plus petite de leurs villes comme point de réunion, comme besoin social. Les Portugais l'évitent, au contraire, ce point de réunion, et jamais ils ne sortent. Les femmes passent leur journée à leur fenêtre. Derrière le jardin public on traverse une petite rue étroite et fangeuse, et l'on trouve le théâtre du combat des taureaux. On sait qu'à Lisbonne les taureaux étaient *bouletés* lorsqu'ils combattaient; on voulait éviter des malheurs, et cela ne faisait rien. En 1779, le fils du comte dos Arcos fut tué par un taureau, tandis qu'il parlait au roi

[1] Et non pas du Roscio ou Recco, comme je l'ai vu dans les mauvais indicateurs de Lisbonne.

qui était dans sa loge, et en 1805, j'ai vu également tuer un homme par le taureau, à un combat qui se donnait à Almada; l'animal lui donna un coup de son museau, si je puis dire ce mot; l'homme eut la poitrine brisée, et rendit l'âme avec des flots de sang. Il est à remarquer que le taureau ne se servit de ses cornes qu'une seule fois. Aussitôt qu'il s'aperçut que son arme naturelle lui était ôtée, parce que la boule d'ivoire qui termine les deux cornes l'empêchait d'enlever un corps un peu lourd, il réunit sa force sur un autre point, et se défendit comme je viens de le dire. L'homme expira sur-le-champ. Je ferai plus loin la description d'un combat de taureaux que Junot me donna pour le jour de ma fête, à Ledesma, en 1810. Ce fut la *seconda espada* d'Espagne du vivant de *Pépé Hillo*, et la première depuis sa mort qui fut *le matador*. On vint de tous les points de la province pour jouir de ce spectacle vraiment curieux, et dont j'avais été privée lors de mon premier voyage en Espagne, parce que le prince de la Paix avait supprimé les combats de taureaux. C'est peut-être une des causes de la haine du peuple contre lui.

Toujours en avançant sur la pente de cette colline on trouve les restes amoncelés du tremblement de terre de 1755. Les effets de ce fléau furent très étonnants. Dans la plaine tout s'écroula; sur la montagne, tout demeura intact.

On sait que le marquis de Pombal (o gran marquès), était en guerre ouverte avec le clergé et la noblesse, et cela devait être. Il avait fait construire une très belle salle de spectacle qui s'écroula. Les prêtres crièrent que la main de Dieu avait frappé juste. Pombal leur demanda pourquoi le quartier dans

lequel demeuraient toutes les femmes publiques avait été respecté. Cela était vrai.

La place du Commerce est l'ouvrage de Pombal. Les quais qui la bordent, les bâtiments qui l'entourent, tout est magnifique et au-dessus de tout ce que Londres et Paris peuvent offrir en ce genre. Tout est fait par Pombal. Le ministre qui produisit de telles merveilles méritait la reconnaissance nationale. Savez-vous comment il fut récompensé d'avoir voulu apprendre à lire à la noblesse, d'avoir voulu détruire ce chancre, dévorant les plus belles parties de cette florissante Lusitanie, qui est devenue le stérile Portugal, en la personne de cent mille moines mendiants, quoique les plus riches du royaume? Il ne fut pas brûlé, parce qu'il était mort, et que de son vivant tout cela se contentait de lancer son venin contre lui sans oser l'approcher. Mais lorsqu'il fut couché dans sa bière, ils s'en furent à la statue équestre, coulée en bronze, du roi don José et sur le piédestal de laquelle le marquis avait souffert que son maître reconnaissant fît mettre son buste, puis ils l'ôtèrent en lui disant des injures, lui crachant au visage.... Oh ! je vous montrerai les suites de ce commencement ! Jamais rien en face de celui qu'ils n'aiment pas, mais qu'ils craignent. En revanche, des saturnales d'injures et de cruautés, si leur ennemi est abattu et surtout sans défense. C'est là une véritable grandeur de caractère, n'est-il pas vrai ?

Cette place du Commerce [1] est la plus belle chose

[1] L'artiste qui fit la statue de don José s'appelle *Joachim Machado de Castro;* le fondeur est *Bartolomeo de Costa.* La statue et le cheval, tout est mauvais. La place du Commerce (praça

de Lisbonne avec les rues qui l'avoisinent. Ce sont les trois rues bâties depuis le tremblement de terre. Ces rues ont le défaut d'être trop étroites. Celle du milieu s'appelle la rue Auguste. C'est là que demeurent les joailliers, les ouvriers en or et en argent. Les deux autres s'appellent, l'une des Orfèvres en or, l'autre des Orfèvres en argent ; mais il y a des ouvriers pour tous les métaux ; et comme leur atelier est au rez-de-chaussée, c'est un sabbat digne de l'enfer. Les étages sont trop bas et les fenêtres trop étroites ; mais en résumé, malgré ces défauts, ce sont trois belles rues. Elles ont des trottoirs, chose qui, en 1805, me parut une merveille dans Lisbonne.

Le roi n'a pas de palais à Lisbonne. Autrefois il faisait sa résidence à Belem ; mais depuis que le château a été brûlé, la famille royale demeure à Quélus, d'où elle ne sort que pour aller à Maffra, couvent royal, mauvaise copie de l'Escurial. On rebâtissait un nouveau château à Belem lorsque j'étais à Lisbonne, et je disais un jour que le prince aurait une belle résidence, mais la personne qui me montrait les travaux commencés diminua mon admiration en me disant que les fondations que je voyais étaient dans ce même état *depuis douze ans*, et qu'elles y resteraient encore un siècle sans s'élever d'un pouce. Je crois qu'elle a eu raison. Et les ouvriers mouraient de faim, et le prince du Brésil avait dans son trésor des *caisses entières* de diamants bruts !

Belem est un faubourg de Lisbonne, mais je le regarde comme faisant partie de la ville, ainsi que

lo Commercio) est longue de 610 pieds et large de 550. On l'appelait jadis terrasse du château royal (terreiro do paco)

Junqueira, Ajuda et Alcantara. Il en est de ces trois faubourgs comme de Chaillot et du faubourg Saint-Antoine. Cela était ainsi en 1805, et depuis il en aura été de Lisbonne comme de toutes les capitales, qui s'agrandissent aux dépens des provinces. Le cordon d'enceinte se resserre chaque jour, et le point central appelle tout à lui. Il y a à Belem un couvent d'hyéronimites fondé par don Manuel, dont l'architecture est tellement bizarre que je ne crois pas avoir vu jamais pareille ordonnance. Tous les piliers de l'église et du cloître sont d'une forme différente. On se croit d'abord dans une église vue en songe : c'est l'effet qu'elle a produit sur moi la première fois que j'y entrai. Près de là est une église gothique fort belle. C'est à Belem que les rois de Portugal avaient leur sépulture. C'est à Belem que l'amirante de Castille fut enterré [1]. Près de *Nossa senhora de Ajuda* est le jardin botanique, et un cabinet d'histoire naturelle qui fut bien souvent le but de mes promenades. Tout à côté est un jardin royal appelé *Quinta da Raynha*, où se trouvent les oiseaux les plus beaux et les plus rares, et quelques grosses bêtes, quelques vieux serpents bien vilains, bien gros et gras, qui dorment là du sommeil de la paresse. Derrière Belem est le parc du prince. Ce n'est qu'une immense étendue de terrain planté d'oliviers, de quelques chênes

[1] Il mourut à Estremoz du saisissement que lui causa la manière froide dont le reçut l'archiduc, le payant ainsi des sacrifices immenses qu'il avait faits pour sa cause. Le P. Cienfuegos fut son exécuteur testamentaire ; et, malgré la manière dont il avait agi avec lui, don Juan fit l'archiduc son héritier. Lorsqu'il eut trahi sa patrie et qu'il passa en Portugal, on lui fit son procès à Madrid et il fut condamné à mort. « *Trois* grands événements

verts et surtout de genets[1], qui empêchent de s'y promener avec le moindre agrément. C'est là que le prince allait autrefois chasser. Il y a également dans cette partie une autre *quinta* appartenant à l'une des princesses, je crois, l'infante dona Maria, qui est assez agréable. Il y a de beaux lauriers, des orangers et des myrtes. Cela, avec de l'eau, compose les quintas portugaises. Ne leur en demandez pas plus.

Il existe aux environs de Lisbonne un seul jardin qui mérite qu'on en parle. Encore à Paris on n'y ferait attention que pour le jeter à bas. Mais c'est une vraie beauté au milieu de ces incultes terrains enclos de grandes et grosses *pita* (aloès), qu'on appelle des jardins. C'est une propriété qui appartient au marquis d'Abrantès, à *Bemfica*, bourgade tenant pour ainsi dire à Lisbonne. Tout ce que nous avons grande peine à cultiver dans les orangeries était là en pleine terre et presque sans culture. Je ne parle pas de lauriers de la hauteur de vingt-cinq pieds, d'orangers,

marquèrent l'année 1705, écrit Louville au marquis de Torcy* : la prise des galions, la descente des Anglais, et *la fuite de l'Amirante.*

« Sire, écrit à Louis XIV la reine Gabrielle de Savoie, je me jette dans les bras de Votre Majesté, pour lui demander assistance dans le malheur qui nous arrive : l'amirante de Castille a pris la fuite cette nuit. »

(*Mémoires* de Noailles.)

L'amirante de Castille était alors l'homme le plus important de l'Espagne.

« Faites-lui couper le cou, là où il est n'importe », écrivait Louville.

[1] C'est la même espèce que nous avions trouvée dans les montagnes de la Biscaye, surtout le sphœrocarpa.

* Mémoires de Louville, t. Ier, lettre de Louville au marquis de Torcy.

de citronniers, mais de palmiers, de bananiers, auxquels pendaient des régiments de dattes et de belles figues bananes. Et puis le pisang, la mangolie, les géraniums les plus rares chez nous, croissent là au pied de ces arbres déjà si beaux, et viennent presque seuls, ainsi que les magnolias et les daturas. Un jour je fus me promener à Bemfica, et je me laissai aller au charme de respirer un air embaumé sous une allée entière de superbes *magnolia glauca*; alors en pleine fleur. Le jardinier du marquis d'Abrantès, qui était fort soigneux pour moi, me fit un énorme bouquet de toutes ces admirables fleurs, dans lequel il plaça quatre ou cinq roses de magnolia et une branche de fleur de citronnier, dont les fleurs violettes sont encore plus charmantes à l'œil que celles de l'oranger. Je partis de Bemfica avec mon trésor, et mon retour fut une heure de délices. C'était pendant une de ces soirées admirables du mois de juin. La lune était dans son plein, et sa lumière est encore plus vaporeusement argentée que dans notre grise et froide France. J'éprouvais une enivrante sensation. C'était si parfaitement doux, que je ne sais comment on n'y recourt pas pour le suicide.

J'arrivai à Lisbonne, toujours dans ce même état. Je ne quittais pas mon bouquet. Il y avait entre lui et moi, comme on va le voir, un rapport magique.

Junot me trouva l'air un peu endormie. Je sentais moi-même le besoin du repos. Je ne m'en étonnai pas, ayant beaucoup marché. Je fus me coucher, mais en ayant soin de faire mettre le beau bouquet dans un vase de porcelaine, et placé sur une commode en face de moi, afin que je puisse jouir à la fois de sa vue et de son parfum. J'ai toujours aimé les fleurs avec pas-

sion et j'étais en ce moment servie à souhait dans mes goûts.

Lorsque je fus couchée, ce sommeil qui m'accablait parut un moment s'éloigner, mon sang circula avec une extrême violence, mon pouls battait comme dans la fièvre. J'ouvrais les yeux plus qu'il ne me le fallait faire pour voir mon bouquet. Je l'aimais ce bouquet, j'aurais voulu l'avoir près de moi. Je le regardais comme on regarde un objet aimé. Son parfum surtout était pour moi une sorte de philtre. Enfin, je me relevai. Je pris le bouquet et le vase, et les posai sur ma table de nuit, auprès de ma lampe, qui me faisait voir les nuances vives et suaves de ces belles fleurs dont la croissance est si vigoureuse dans ces régions brûlantes aimées du soleil. Je les regardais, et une foule de pensées vagabondes, mais douces et joyeuses, passaient devant mes yeux, entre moi et les fleurs, comme un songe évoqué par la *sœur des planètes* dans le ravissant conte de Maugraby. Souvent, mes paupières pesantes se fermaient. Puis, je tressaillais en me réveillant de mon demi-sommeil. J'étendais les bras en souriant à mes fleurs, puis je me rendormais. Cette sorte de lutte, qui n'avait en elle-même que du charme dans sa vague rêverie, dura une ou deux heures. Enfin, je m'endormis tout à fait, et je me rappelle que ce fut sur une pensée riante.

J'avais pour habitude, à cette époque, de me lever de fort bonne heure. Ma femme de chambre vint à ma porte à neuf heures, mais, n'entendant aucun bruit, elle n'osa pas entrer. Junot vint également avec ma Joséphine, qui, de sa douce voix, disait tout bas :

— Maman, c'est le petit trésor! maman, c'est papa!

Comme je m'étais couchée très fatiguée, Junot défendit que l'on entrât chez moi. Cependant, à onze heures, voyant que je n'appelais pas, il entra lui-même dans ma chambre et alla ouvrir les volets, tandis que Joséphine grimpait sur mon lit pour m'embrasser. Mais à peine le jour eut-il éclairé la chambre que la pauvre enfant, en m'apervant, poussa un cri terrible qui attira aussitôt mes femmes autour de mon lit. Quant à Junot, il avait déjà vu la cause du mal et avait été à l'instant ouvrir les deux fenêtres. J'étais asphyxiée.

Mais je l'étais si complètement, que d'abord on me crut morte. Du reste, aucune crispation dans les traits, aucune chose qui annonçât de la douleur. J'étais seulement très pâle et mes dents étaient tellement contractées qu'en revenant à moi je ne pouvais pas les desserrer. Mes paupières étaient aussi fort gonflées. Je n'entendais rien, et je demeurais dans un état d'insensibilité complet

Junot m'avait prise dans ses bras et transportée près du balcon qui était tout ouvert. L'air me fit faire un mouvement. Mais ce ne fut que lorsque M. Magnien m'eut frotté la tête et surtout le front avec du vinaigre, et je crois de l'éther ascétique et de l'alcali, que je pus ouvrir les yeux. Je me réveillai comme si j'eusse dormi d'un long et lourd sommeil. Mes yeux ne pouvaient soutenir le jour et plusieurs fois je voulais de moi-même rentrer dans mon engourdissement. Mais alors on me mettait sous le nez un flacon d'alcali, et je me réveillais. Cette position, qui du reste n'avait rien de pénible, dura deux heures. Je ne souffrais pas alors. Ce ne fut qu'après être parfaitement

réveillée que je sentis entre les deux yeux une douleur excessivement violente, qui ne céda qu'à un exercice très actif. Junot me prit par le bras et nous fûmes à pied chez nos amies de l'Ajuda. Je souffris tout le soir de cette étrange migraine et puis, ayant encore remis des compresses de vinaigre sur mon front, cela se dissipa.

Il est évident que je pouvais mourir si Junot n'était pas entré dans ma chambre. Ce fut du moins ce que me dit le docteur Piquanzzo (ou Piccanzzo, je ne sais comment s'écrit son nom). Il est vrai de dire aussi que tous les Portugais avaient en horreur le peu de bonne odeur qui était après moi.

— Voyez-vous, disaient-ils, voyez-vous ce qui vous arrivait, si l'ambassadeur ne fût pas entré chez vous? La mort! et cela pour vos fleurs!

J'ai rapporté cette histoire comme pouvant donner quelques notions sur ce que produisent les parfums aussi violents que le sont en effet dans ce pays le magnolia, le datura surtout, dont il y avait une superbe branche, ainsi que des daphnés de toutes les espèces.

Puisque nous sommes en train de parler des *phénomènes*, en voici *un*, *tout petit* par exemple, mais assez singulier.

Nous étions alors au mois d'octobre, et le 28 du mois. A cette époque, le soleil a partout moins de chaleur, ce qui est à remarquer pour ce que je vais dire.

Junot était parti pour la campagne d'Austerlitz et M. de Rayneval demeurait chargé d'affaires. J'étais moi-même au moment de revenir en France. En attendant le jour de mon départ, nous déjeunions

tous ensemble, car je ne voulais rien perdre des moments qui me restaient à passer avec ce bon jeune homme.

Nous prenions le café, lorsqu'une forte odeur de brûlé se fit sentir. D'où venait-elle?... Il n'y avait pas de cheminée dans la maison, excepté une petite que la duchesse de Montebello avait fait faire dans le petit salon où je me tenais ordinairement, mais il n'y avait pas de feu.

— L'odeur vient d'en bas, dis-je à M. de Rayneval. C'est de chez vous.

— Oh! par exemple, s'écria-t-il, voilà une bizarre accusation. Je n'ai ni lumière, ni brasero, ni cheminée.

— Si ce n'est pas de chez vous, dis-je, c'est toujours de l'étage inférieur et il faut y aller voir.

Nous sortîmes tous de table assez inquiets, car l'odeur devenait plus forte de moment en moment. Lorsque nous entrâmes dans le corridor où était la chambre de M. de Rayneval, nous sentîmes surtout l'odeur du papier brûlé. Nous entrâmes chez M. Magnien, chez M. de Cherval, chez M. Legoy, il n'y avait rien du tout; enfin nous entendîmes M. de Rayneval, qui, tout le premier, criait : Au feu! Sa table était tout enflammée. La cause de cet incendie est tellement extraordinaire que, si M. de Rayneval et M. de Cherval n'étaient pas tous deux vivants, je ne la citerais pas pour n'être point accusée de vouloir dire des choses extraordinaires.

Il y avait sur la table où travaillait M. de Rayneval une carafe de cristal remplie d'eau. Cette carafe, parfaitement nette, pleine d'une eau très limpide, avait produit l'effet d'une étincelle, c'est-à-dire d'une len-

tille. Le fait est positif, parce que je l'ai *vu*, que deux personnes dignes de foi l'ont vu comme moi. La lentille a trouvé son centre, son foyer lumineux dans la carafe, et le rayon a incendié les papiers sur lesquels il est tombé. Vous dire comment cela est possible, la chose n'est pas en mon pouvoir. Je ne sais pas davantage que vous ce qui a produit l'effet bizarre que je viens de rapporter. Je le dis tel qu'il est, c'est aux savants qui liront cet article à trouver son origine.

CHAPITRE XXIX

Montagnes de Cintra. — Erreur de lord Byron. — *Childe-Harold*. — *Torre di Bugio*. — Fort *San-Jaõ*. — Lisbonne ville de guerre. — Ressemblance avec Auteuil. — Les garnisons d'émigrés. — Le régiment de Mortemart. — Celui de Castries. — Mes promenades. — La reine folle. — Le soufflet. — Les têtes couronnées. — La roche d'émeraude. — Le cœur d'un preux. — La moustache en gage. — Le couvent de Liège. — Bonne nouvelle. — Madame mère. — Le brevet.— L'amiral Villeneuve. — Combat du Finistère. — Défaite honteuse. — Compensation. — Le capitaine Baudin. — *La Topaze* et *la Blanche*. — Victoire et honneur.

Après avoir parlé de Lisbonne, il faut parler de Cintra. C'est une dette que je dois payer. Lord Byron disait avec raison que Cintra était un paradis habité par des démons, et, à propos de cela, il fait une faute historique, que son *Childe-Harold* consacre et que je dois rectifier. Mais, avant de quitter Lisbonne, je veux dire deux mots de son existence militaire.

J'ai déjà représenté Lisbonne, en venant du côté de l'Espagne, comme retranchée derrière le Tage, qui a deux lieues de largeur en cet endroit, et n'est guéable qu'à plus de vingt lieues de là. Il faut descendre le fleuve pendant une demi-lieue pour trouver l'embouchure. Pendant ce trajet, on trouve des collines très faciles à défendre et qui ne dominent pas la ville. Sur l'une d'elles est une tour qui correspond à la tour de

Belem. Elle est garnie de pièces d'artillerie et contient une garnison. On l'appelle *Torre Velha*. Tout près de l'embouchure sont deux villages, *Trafferia* et *A-Costa*, dont les habitants sont aussi sauvages que des naturels de la côte d'Angola; leurs maisons sont en bois, et il est peu sûr de parcourir ces deux villages sans être accompagné. Au reste, ils sont regardés, à Lisbonne même, comme renfermant le rebut de la nation. De la pointe sur laquelle est A-Costa s'avance un banc de sable jusqu'à une grande tour fortifiée, laquelle, ainsi qu'un fort construit en face d'elle, défend l'entrée du port. Son véritable nom est *Fort de San-Lourenço*, mais on l'appelle vulgairement *Torre di Bugio*. La rive septentrionale s'étend ensuite beaucoup plus loin dans la mer et va former le fameux promontoire de *Cabo di Rocca*. Au-dessous de Belem, en remontant vers la ville, un peu au-dessous de Belem, on trouve une tour carrée, *Torre di Belem*, toute hérissée de canons et qui défend véritablement l'entrée du port. Aussi nul vaisseau ne peut passer devant *ces bouches de feu* sans être rigoureusement visité. Outre la défense de la tour de Belem, on avait construit, peu de temps avant que j'arrivasse à Lisbonne, plusieurs batteries à côté de cette tour, quelques-unes immédiatement sur le bord de la rivière jusqu'au fort Saint-Julien (fort San-Jaõ). Il est bâti sur la pointe d'un rocher et sert également à défendre l'entrée du port, défense dont la nature s'est chargée. L'accès en est fort difficile. Son chenal est très étroit et l'entrée en est barrée par un banc de pierre, qu'on appelle dans le pays *os cachopos*. A vingt minutes de chemin, on trouve la petite ville d'*Oeyras*, et deux lieues plus bas, toujours en descen-

dant le fleuve, on rencontre Cascaès, ville assez importante, avec un fort, et sous lequel les vaisseaux peuvent *ancrer*. A côté est le fort *San-Antonio*. Ensuite, de là assez loin, vers le nord, la côte ne présente qu'une chaîne de rochers brisés, tandis que la rive méridionale est entourée d'une immense quantité de bancs de sable dont la carte est encore inconnue[1]. Si l'on veut rassembler maintenant tout ce que j'ai dit sur la position de Lisbonne, on verra combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de la prendre en y arrivant par l'Espagne ou par la mer. Il faudrait, pour qu'il y eût un résultat dangereux pour la ville, que l'armée attaquante débarquât à une grande distance, et alors Lisbonne peut se couvrir par une armée et par ses positions naturelles. C'est ainsi que Junot se défendit en 1808. Mais une fois cette barrière franchie, nulle défense n'est possible. C'est comme si l'on voulait défendre Auteuil, Chaillot, Passy, et toute cette longue suite de maisons et de jardins. J'ai déjà observé, je crois, que cette partie de Paris offre une grande ressemblance avec Lisbonne. Par exemple, il existe une sorte de manière de se faire respecter, c'est que celui chargé de la défendre dise à l'attaquant :

— Accordez-moi[2] les conditions que je *vous impose*

[1] Il n'existe aucune carte du Portugal ayant le sens commun. Celle de Lopez, qui est la meilleure, est horriblement fautive ; c'est au point d'omettre les rivières et d'en créer. C'est une chose qui nous fut bien fatale dans la guerre d'Espagne.

[2] On sait que ce fut la réponse de Junot à sir Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington, lorsque après la bataille de Vimeiro il se trouva avec 12,000 hommes devant 35,000 Anglais, autant de Portugais et toute une population infernale e

ou je fais *sauter* la ville de Lisbonne. Ce n'est pas pour qu'elles fussent déshonorées par une *capitulation*, que l'empereur m'a confié ses aigles.

Et c'est qu'il l'aurait fait, entendez-vous bien? Il l'aurait fait comme il le disait! Il va sans dire qu'il aurait sauté le premier, mais l'armée anglaise aussi. C'est encore plus beau que Moscou, car Rostopchin s'en est allé.

Il existait une chose assez particulière en 1798 et 97 en Portugal, et qui jette une certaine lumière sur les événements politiques de cette époque importante, c'est que les garnisons des forts San-Jaõ, San-Antonio, Cascaès et Oeyras[1] étaient composées de troupes anglaises et d'émigrés à la solde de l'Angleterre[2]. Le régiment de *Dillon* était à *Cascaès*, un régiment anglais à *Oeyras*, à Belem, *Royal-Émigre* et à Lisbonne les régiments de *Castries* et de *Mortemart*. On trouve, dans ce fait, l'explication de l'impossibilité où se vit le Portugal de conclure une paix avantageuse avec la France, malgré le désir qu'il en avait alors. Car Lisbonne et son port étaient aux mains des Anglais, ou de leurs *pensionnaires*, qui,

révoltée qui ne respirait que le massacre et le pillage surtout des Français.

[1] Oeyras et Carcavelo. C'est entre ces deux endroits qu'on récolte le vin qui a tant de renommée dans l'étranger. On l'appelle en Angleterre *Lisbon wine*, en Allemagne vin portugais, et en France comme dans le pays même, vin de *Carcavelo*. Il appartient au fils du grand Pombal.

[2] Le Portugal n'avait à cette époque qu'un régiment d'émigrés à sa solde. C'était un régiment d'artillerie dont le colonel s'appelait *Roquelet*. Depuis, il y eut la légion de police commandée par le comte de Novion, émigré français et l'un des meilleurs amis de mon père.

en leur qualité de transfuges, étaient plus à redouter pour nous que les Anglais eux-mêmes.

C'est après avoir quitté Belem et ses fortifications, et avoir franchi deux lieues d'un pays fertile et cultivé, qu'on trouve dans une vallée solitaire la résidence de la famille royale. C'était là que vivait dans sa folie, quelquefois furieuse, la reine *dona Maria*, ayant peur de l'enfer, criant qu'elle voyait le diable, toutes les fois que son confesseur, qui était le grand-inquisiteur, entrait dans sa chambre. Ou bien encore, lorsqu'elle apercevait sa belle-fille. Et pour cela il y avait de quoi se tromper. Cette reine folle était la mère des deux princes du Brésil qui ont été donnés au Portugal pour la dernière fois. L'un, qui mourut de la petite vérole, était un homme d'une rare capacité. Il mourut avant de porter la couronne. C'est toujours comme cela, les bons meurent, les mauvais restent toute une vie d'homme, et encore par delà. Celui qui demeura en Portugal régna depuis aussi glorieusement au Brésil qu'à Lisbonne, et Dieu sait comme c'était glorieusement! Cette brave reine folle était donc l'aïeule et la bisaïeule de l'empereur don Pedro et de la reine *dona Maria*. Elle sortait de sa cage royale pour entrer dans une autre qui était une de ces petites voitures portugaises, mais hermétiquement fermée, et que l'on n'ouvrait que dans la campagne et loin de tous les regards. Un jour, dans l'une de mes courses aventureuses de Cintra, je me trouvai au milieu d'une petite vallée solitaire où j'aimais à herboriser. J'aperçus, avec deux autres femmes, une personne dont la figure paraissait bizarre et le regard incertain; il faisait du vent, et ses cheveux, d'un blanc d'argent, couvraient tantôt son visage,

tantôt ses épaules, et paraissaient fort l'importuner. L'une de ses femmes voulut les relever et reçut un soufflet dont j'entendis le bruit, quoique je fusse à cent pas d'elle. Il y avait trois hommes à quelque distance pour donner de l'aide en cas de besoin. Aussitôt qu'on m'aperçut, l'un de ces hommes vint à moi et me dit en portugais que l'on me priait de me retirer. Mais il ne prononça pas le nom de la reine. Je ne le sus que par M. d'Araujo. Probablement qu'on avait dit à Sa Majesté folle qui j'étais, car je la vis, en m'éloignant, qui me montrait ses deux poings fermés et qui me poursuivait d'un regard non seulement fou, mais démoniaque. Cette rencontre me fit mal. Cette vieille reine, cette souveraine maîtresse d'un grand empire, là dans cette vallée solitaire, livrée aux soins de quelques valets dont l'humeur de soigner une vieille insensée devait ajouter à sa souffrance, cette tête couverte de cheveux blancs qui semblaient, dans leur *desenvoltura*, venir de rejeter la couronne qu'ils ne pouvaient porter, cette scène m'avait tellement frappée, que j'ai eu longtemps la pensée d'en faire faire un tableau.

Lorsque je parlai de cela à Junot, nous fîmes la remarque qu'à cette époque, en Europe, les trônes étaient occupés par des insensés ou par des princes inhabiles ou ineptes. Mais demeurons en Portugal.

A une demi-lieue de Quélus est le bourg de *Bellas*, avec une jolie quinta appartenant au comte de Pombeiro. A peu de distance de Bellas, il se trouve plusieurs sources minérales [1]. Le gouvernement a fait

[1] On a été forcé de fermer ces sources. Elles contiennent une substance vitriolique et peu de gaz oxigène, ce qui les rend

bâtir une maison pour les malades, mais ils n'en profitent pas.

Au nord-ouest de Lisbonne s'élève une longue chaîne de hautes montagnes qui terminent son beau paysage. Ce sont les montagnes de Cintra. Dès qu'on est entré dans leurs belles vallées, on retrouve la vega de Grenade. Plus de ces arbres verts, de ces plantes propres au sol de la péninsule. Ce sont des forêts de chênes, de hêtres, de peupliers, de pignons, d'orangers et de citronniers; puis des bois entiers du *fraisier-arbre*, et des *phylirrées*, des *myrica faya*, arbre transplanté de l'île de Madère, ainsi qu'une foule de végétaux exotiques donnant leurs fleurs et leurs fruits comme dans leur terre natale. Du haut des rochers tombent des sources d'eau vive qui serpentent dans la vallée et font toujours verdir ses prairies. Sur la pente de la montagne sont toutes les maisons de plaisance des Portugais. Vers le sommet, les rochers s'amoncellent et présentent une vue plus sauvage. A l'extrémité de l'un d'eux est suspendu presque dans les airs un couvent d'hyéronimites; sur un autre sont les ruines d'un château maure; à l'extrémité est le ravissant vallon de Colarès. La vue du royal monastère de *Maffra* et celle de la mer terminent ce bel ensemble.

Nous louâmes une quinta à Cintra. Elle appartenait à une M^me^ La Roche, veuve d'un négociant français. Le jardin de la quinta n'était pas grand, mais il n'était composé que de citronniers et d'orangers, et

propres à faciliter un crime que les femmes commettaient. Le docteur Piquanzon qui s'en aperçut fit fermer les sources. La clef en est confiée à un gardien.

rapportait, nous dit-on, plus de deux mille écus. En parlant de rapport, je dois dire une particularité qui me surprit dans la fameuse quinta de *Peñaverde*, où se trouve le cœur de don Juan de Castro, cet homme dont la moustache servit de caution pour plusieurs millions, tandis que la signature de son gouvernement n'était pas acceptée. *Peñaverde* était à lui. Son cœur est dans un petit mausolée sur le plus haut sommet de *la peña*, qui mérite bien le nom de *roche verte*, car c'est un pignon d'émeraudes. Mais par une clause expresse du testament de don Juan de Castro lui-même, il ne peut y avoir dans toute la quinta, qui est immense [1], un seul arbre qui produise. Si, par aventure, un pepin d'orange, une graine portée par le vent produisaient un rejeton, il y a ordre exprès de l'arracher aussitôt. On ignore le motif de cette défense à la nature d'être féconde dans un lieu où sa fertilité est si abondante. Cela n'empêche pas que Peñaverde soit l'endroit le plus charmant de la vallée. Que de ravissantes promenades j'ai faites sous ces beaux ombrages formés par des lauriers séculaires, digne entourage du tombeau d'un héros.

Nous retrouvâmes à Cintra le duc et la duchesse de Cadaval. Ils avaient trois quintas, dont pas une n'était logeable. La duchesse en riait, mais on voyait que cela lui était déplaisant. Quant au duc, pourvu qu'il ne se mêlât de rien et qu'il jouât, qu'il fît, par derrière, la grimace aux Français, car il en avait peur et ne l'aurait pas osé en face, il laissait son ange de femme agir à sa volonté et faisait bien, car elle ne l'employa jamais que pour l'honneur de leur

[1] Elle a certainement plus de cent arpents.

maison et le bonheur d'un homme qui était loin de le lui rendre.

Nous avions aussi nos amis de l'Ajuda, la famille du ministre d'Autriche. Elle logeait au vieux château royal de Cintra, où la cour leur accordait un appartement. C'était un but de promenade, parce que notre maison était presque à Colarès, à l'autre extrémité de la vallée. Que de charmantes soirées nous avons passées dans l'intimité de cette bonne famille ! Puis, après avoir pris du thé, à onze heures, nous remontions sur nos ânes et nous retournions à notre quinta, au travers des bois parfumés qu'éclairaient des torches portées par plusieurs de nos gens. Quel souvenir que celui de ces heureux jours ! Et lorsque je me le rappelle et que je lève les yeux vers un ciel toujours grisâtre, que je les abaisse sur cette terre désolée que je suis forcée d'appeler ma patrie, mon cœur se serre et je n'éprouve qu'un désir, celui de les quitter tous deux.

Dans la direction de l'ouest, vers Colarès, on voit un couvent de capucins. C'est celui qu'on appelle le *couvent de liège*. Il est presque en entier taillé dans le roc vif, surtout une partie de l'église, dont deux parois sont le rocher même. Plusieurs cellules sont tapissées avec de ces grands morceaux de liège qui sont tout simplement l'écorce du chêne vert qui donne le liège. Ce couvent, situé sur un pic élevé, dans une contrée solitaire, près de *Cabo di Rocca*, dominant au loin sur la mer, est un des lieux qui attirent le plus les voyageurs qui visitent Cintra et Colarès. Un peu plus loin, les montagnes s'abaissent et se terminent par une plate-forme unie, déserte, qui est le promontoire. La pente est de quatre-vingts

pieds. Près de là sont un fanal et une chapelle. Les orages sont terribles dans cette partie de la montagne : on croit être dans les parages de la Norwège. La mer, qui est très profonde au-dessous de *Cabo di Rocca*, se brise avec une furie constante contre les rochers de la côte. Vis-à-vis, est le *Cabo d'Espichel*. Les anciens le nommaient *Promontorium Magnum*. Il y avait à son sommet un superbe temple dédié à Isis. Millin m'écrivit plus de dix lettres dans lesquelles il me donnait tous les renseignements possibles pour découvrir ce temple. Je m'en occupais sérieusement et M. d'Araujo m'avait autorisée à y faire faire des fouilles, lorsque je tombai malade de cette terrible maladie qui commença par une fausse couche et faillit me coûter la vie.

Nous reçûmes à Cintra plusieurs nouvelles fort importantes. La première, dont Junot ne parla pas d'abord, lui annonçait d une manière positive qu'une troisième coalition continentale se formait contre la France. Il devint soucieux. Il craignit que l'empereur ne l'oubliât. Il écrivit, envoya sa lettre par un courrier extraordinaire et fit bien. Nous étions alors au mois de juillet. Les bruits de guerre n'étaient que sourds. L'Autriche n'avait pas accédé formellement au traité de Pétersbourg avec l'Angleterre.

Ce fut alors que j'appris un événement qui me rendit vraiment heureuse. M^me^ Lætitia Bonaparte avait enfin le rang qui convenait à celle qui avait donné le jour au souverain de l'Europe, et je reçus mon brevet de *dame* pour accompagner *Madame mère*. Je n'eus jamais qu'à me louer des bontés de la princesse pour moi. Je retrouvai en elle la femme bonne et excellente, l'amie toujours amie, et un cœur vraiment

cœur de reine. Je sais bien qu'on a dit le contraire, mais il ne suffit pas *de dire*, il faut prouver.

A cette époque l'empereur fit plusieurs actes qui éveillèrent les petites haines européennes. On ne cherchait qu'un prétexte pour s'élever contre le colosse qui étendait son bras régénérateur sur toutes les vieilles têtes couronnées tombant de vétusté sous des institutions non seulement caduques, mais pourries. Un décret impérial réunit les États de Parme et de Plaisance à la France, Lucques fut donné à la princesse Élisa. L'Angleterre, dont la partie était cette fois une guerre à mort, saisit avec joie l'occasion de signaler l'ambition d'envahissement, plutôt que l'ambition de gloire que décelait Napoléon. Ses flottes se mirent en mer. L'empereur, averti de la bonne volonté et de la loyale disposition de l'Espagne, et se confiant à l'amiral Villeneuve, cet homme qu'il employa pour son malheur et la honte de nos armes, donna l'ordre de chercher l'ennemi et de ne le chercher qu'avec des forces supérieures, ce qui était facile, puisque nous *puisions*, si l'on peut parler ainsi, dans les chantiers et arsenaux de la marine espagnole. L'amiral Villeneuve sort avec une flotte combinée de *quatorze vaisseaux* de guerre français et six vaisseaux espagnols; il rencontre la flotte anglaise aux ordres de Robert Calder, à la hauteur du cap Finistère (Espagne). Le malheureux Villeneuve est battu avec des forces supérieures, et deux vaisseaux espagnols tombent au pouvoir de l'ennemi!

Il faut avoir habité un pays où nos malheurs causent de la joie, où notre gloire fait pleurer, pour bien apprécier ce que nous éprouvâmes à cette nouvelle, que nous eûmes d'abord avant même que l'empereur

ne l'apprit. Junot était furieux. Mais le ciel nous devait une compensation. Combien je suis heureuse d'avoir à écrire le nom d'un ami pour celui de l'homme dont notre marine doit être fière, et qui nous fit alors verser des larmes d'orgueil sur ses lauriers.

Nous ressentions encore l'impression pénible de la nouvelle de la rencontre de Villeneuve et de Calder, lorsque nous apprîmes qu'une frégate française venait d'entrer dans le port de Lisbonne, après de glorieux combats. Nous étions à Cintra. Junot fit aussitôt monter le colonel Laborde à cheval et lui ordonna d'aller chercher le commandant de cette frégate et de le lui ramener à l'instant. Il était trop tard pour songer néanmoins à revenir le soir même. Mais le lendemain matin le colonel nous amena le brave marin qui avait fait triompher nos couleurs nationales et Junot l'embrassa d'abord comme un vieil ami.

Le capitaine Baudin était encore, à cette époque, un très jeune homme. Sa figure était charmante, sa tournure distinguée et ses manières, d'une extrême douceur, d'une grande réserve, lui donnaient certainement l'air de toute autre profession que celle qu'il exerçait si brillamment. Junot l'interrogea: mais il était visible que sa modestie souffrait de ce qu'il avait à dire.

— Eh bien! le colonel va vous faire parcourir notre belle vallée, mon cher capitaine, lui dit Junot. Laissez nous vos rapports.

Lorsqu'il fut parti, nous lûmes avec un intérêt bien vif les détails donnés par le brave jeune homme. Capitaine de la frégate *la Topaze*, de quarante-quatre canons, il avait rencontré la frégate anglaise *la Blanche*, du même nombre de pièces, au *débouque-*

ment des Antilles, l'avait battue et prise. Revenant en Europe pour *se refaire*, car il avait été maltraité dans le combat, il rencontra, près des côtes d'Espagne le vaisseau anglais, de soixante-quatre canons, *le Raisonnable.*

— Mes enfants, dit-il à son équipage, laisserons-nous passer cette belle proie-là devant nous?

— Non, non! s'écrièrent les matelots et les officiers. Hourra pour la belle France! Commandez, mon capitaine! Hourra, hourra!...

Et voilà le canon de *la Topaze* qui gronde, et, avec ses mâts brisés, ses voiles déchirées, une partie de son équipage blessée et hors de service, le jeune capitaine qui veut encore prendre le gros vaisseau avec sa frégate toute lacérée d'honorables blessures. Mais *le Raisonnable* s'en tira avec une immense perte de monde et la frégate *la Topaze*, brillante comme un vrai joyau, entra dans le port de Lisbonne aux acclamations même de nos ennemis.

Jamais je n'ai rien lu de plus naturel que cette relation. Il était impossible de douter, après l'avoir entendue, de la vérité de ce qu'elle contenait. Elle était comme celui qui l'avait faite, simple, énergique et remarquable par l'esprit vraiment patriotique qui l'avait dictée.

— Oh! disait Junot en frappant la table de son poing fermé, oh! si ce bon jeune homme avait été au Finistère à la place de ce... Villeneuve!

Lorsque le capitaine Baudin rentra dans le salon, Junot fut à lui, l'embrassa une seconde fois avec emotion.

— Vous êtes un brave et un loyal jeune homme,

lui dit-il d'une voix émue. Je vous demande votre amitié et vous offre la mienne.

Cette phrase n'était pas dite communément par Junot. C'était la seconde fois que je la lui entendais adresser depuis mon mariage. La première, c'était au général Richepanse.

La Topaze avait tellement souffert, qu'il fallait qu'elle se radoubât du fond de cale au sommet de ses huniers. Le port de Lisbonne étant un port neutre, convenait à merveille pour cette opération. Croira-t-on cependant qu'il fallut presque user de violence pour y demeurer, tandis qu'une flottille, composée de six vaisseaux et de plusieurs embarcations, demeura à l'ancre devant la place du Commerce tout autant que cela lui convint. Mais aussi cette flottille était anglaise.

Et l'on s'étonne que nous ayons tiré vengeance de cette conduite envers nous? Et l'on s'étonne que nous usions maintenant de représailles lorsque nous avons dans les mains des preuves *accablantes* contre ceux qui furent ingrats envers l'homme qui s'occupait du soin de leur vie et de leur honneur, quand sa sûreté à lui-même était compromise et comme homme privé et comme celui qui était chargé d'une immense responsabilité? Et pourtant Lisbonne n'aurait pas dû élever si haut sa voix ingrate. Il faut avoir de la mémoire quand on est résolu à tout braver, car enfin celui qu'on offense n'a de patience que la somme nécessaire à chaque être humain. Les malheureux! Comme ils ont été méchants dans leur ingratitude! Vils, bas, menteurs... comme si je n'étais pas là, moi, à côté du cercueil du père de mes enfants, pour veiller à sa mémoire, empêcher qu'il ne lui soit fait insulte;

comme si je n'avais pas dans mon portefeuille de quoi faire pâlir plus d'un visage lorsque paraîtront une foule de signatures mises au bas de deux pièces bien importantes, non pas en raison de ces noms, mais de leur contenu, à ces morceaux d'une éloquence si flatteuse qu'elle en est révoltante. Je les aurais brûlés, déchirés. Mais quand j'ai vu l'hypocrisie prendre la place de la loyauté, mon parti a été de suivre la marche que je me suis tracée. Ce que je ferai connaître donnera la mesure au souverain du Portugal de la foi de ceux qui s'intitulent les sujets du premier qui les prend.

Toutefois, pourquoi donc m'étonner de la conduite des Portugais? N'ai-je pas vu *ici*, *en France*, un des frères d'armes de Junot souffrir qu'on imprimât, dans un ouvrage traduit de l'anglais, des choses révoltantes de fausseté sur lui et sur le maréchal Ney? Cet ouvrage, fait par un colonel Napier et qui a trouvé grâce devant le ministère de la guerre parce qu'il dit du bien du ministre, m'a été donné *à moi*, *à moi la veuve de Junot*, comme renfermant des documents *authentiques*. J'ai dû y lire une indécente attaque contre la vie privée d'un homme dont on ne pouvait dire aucun mal comme militaire dans cette admirable affaire de la convention de Cintra, puisque les Anglais ont fait passer à une commission militaire ceux qui l'avaient signée pour l'Angleterre; et les beaux vers de *Childe-Harold* suffisent seuls à la gloire de Junot, quand l'original de cette convention ne serait pas là pour la prouver. Heureusement que je le possède, moi, cet original, et même dans les deux langues. Il n'est pas dans M. Napier, et au ministère de la guerre, si j'allais l'y chercher, on me dirait qu'il est perdu,

et le lendemain j'aurais un nouveau quartier de ma pension de veuve retranché, ainsi qu'on le fait depuis deux ans.

Quand j'ai *lu* que les mœurs, la vie privée d'un homme n'étaient pas à l'abri de la censure, je me suis rappelé que j'ai habité l'Espagne pendant un bien long temps, que j'avais aussi, moi, bien des histoires à *explorer* et à *exploiter*. Le scandale ici sera d'autant plus amusant, que le nom de Lovelace et celui d'un vaillant Dieu ne vont guère côte à côte qu'en disparate complète. Et puis la séduction en bonnet de coton, cela ne va pas[1]. Junot était au moins excusable: il avait bonne grâce, était beau garçon. Mais ici... oh! il y a doublement faute. Elle est bien jolie, au reste, mon histoire, mais il n'est pas encore temps de vous la dire. Patience, vous l'aurez bientôt!

Lorsque l'empereur apprit ce beau fait d'armes du jeune capitaine de frégate, il le nomma tout aussitôt capitaine de vaisseau. Dans le rapport que Junot lui avait fait parvenir directement à lui-même, sans qu'il passât dans les mains de M. Decrès, l'empereur avait remarqué une particularité qui l'avait frappé, c'est que le jeune marin avait sur mer la même méthode que lui Napoléon avait sur terre pour livrer bataille. Il prenait des positions où il pouvait employer plus de canons que l'ennemi, et l'on sait que ce fut une des manœuvres de prédilection de l'empereur. M. Baudin, dont l'âge était alors celui d'un très jeune homme, fut heureux de sa nomination, comme s'il ne

[1] Voir le numéro de la *Caricature* de la dernière semaine de septembre 1832, œuvre de génie autant que d'esprit. C'est bien plus effrayant que la satire Ménippée. C'est un chef-d'œuvre accompli.

l'eût pas gagnée avec son sang. Il demeura plusieurs mois encore dans le port de Lisbonne, parce qu'une croisière anglaise était à l'entrée et qu'il voulait l'éviter. Il le fit et par l'habileté de ses manœuvres, que les Anglais admirèrent, il sortit du port de Lisbonne, après le combat si malheureux de Trafalgar, dont je vais parler, car nous touchons à cette terrible époque. Mon mari le prit en grande affection et j'éprouve un vrai bonheur à pouvoir affirmer qu'il est du nombre de ceux qui me sont demeurés fidèlement attachés. Mais mon amitié me fait éprouver un sentiment d'indignation en voyant à son égard une révoltante injustice. Cet homme, dont le beau talent avait été apprécié par celui qui ne posait son index que sur le front qui recélait une vraie capacité, cet homme, nommé contre-amiral par Napoléon à un âge où ceux de sa profession sont à peine capitaines de frégate, eh bien, il est demeuré ce que l'a fait Napoléon, il est contre-amiral depuis *vingt-trois ans!* Et dans cet intervalle, que de vieilles perruques ont passé devant lui et ont été porter la mort sur le tillac où elles allaient commander. Hélas! *la Méduse* en est à elle seule une triste preuve.

J'ai déjà dit que nous nous attendions à une nouvelle coalition continentale. Junot avait reçu un jour, tandis que nous étions à Cintra, une lettre de la main même de l'empereur qui lui disait des choses fort importantes. L'horizon de l'Europe devenait bien noir vers le Nord, et cette époque mérite un court examen.

L'Autriche était, de toutes les puissances faisant partie de la coalition, celle dont les intérêts étaient le plus en péril. Ses États, réduits à la moitié de ce

qu'ils étaient, demeuraient ouverts de toutes parts, sa puissance fédérative anéantie en Allemagne et sans espoir de retour, cette même puissance fortement menacée en Italie, et même en partie détruite. Cette position lui fit enfin prendre l'alarme sur son avenir ; car la question pour elle était ici de vie ou de mort, si elle avait eu affaire à un autre homme que Napoléon, à Frédéric par exemple. Le couronnement d'Italie donna à l'Autriche la dernière conviction que son pouvoir, comme force, était détruit pour toujours en Italie et que jamais elle n'y avait été aimée, chose, au reste, assez inexplicable pour une puissance qui est adorée dans ses États héréditaires. Quoi qu'il en soit, l'Autriche eut vraiment *peur*. Elle était encore toute palpitante du canon de *Marengo* et de celui d'*Hohenlinden*. Elle se voyait comme pressée entre les sources du *Mein* et les bouches du Pô. Elle sentit qu'il fallait prendre une attitude imposante, ou bien qu'elle était perdue. Il est probable que M. de Metternich dont le génie, quoique jeune encore, se développait déjà à cette époque fatale pour son pays, eut assez d'influence pour décider la troisième coalition continentale. M. de Metternich était Autrichien et sauver son pays était son premier devoir[1].

On prit pour prétexte la violation du traité de Lunéville. On prétendit que, par ce traité, la Hollande, la Suisse, la Lombardie, Gênes et Lucques, ainsi que Parme, avaient le droit de se choisir une Constitution et que c'était un envahissement que de leur imposer des lois. En parlant ainsi, l'Autriche accédait

[1] Cependant à cette époque je ne crois pas qu'il fût aux affaires, c'était M. de Stadion.

enfin au traité de Pétersbourg, du 8 avril précédent, avec l'Angleterre. Elle entre aussitôt en campagne, le général Klénau passe l'Inn et envahit la Bavière. L'armée autrichienne, forte de quatre-vingt mille hommes, est commandée par l'archiduc Ferdinand, sous la tutelle du général *Mack*; tandis que trente-cinq mille hommes prennent position dans le Tyrol sous les ordres de l'archiduc Jean, appuyant ainsi la gauche de l'armée du général Klénau, ainsi que la droite de celle d'Italie, qui se forme sous le commandement immédiat du prince Charles. Cette dernière armée est peut-être la plus importante de toutes et compte cent dix mille hommes de bonnes troupes. Elle s'avance en bon ordre sur l'Adige[1].

La France se voyait de nouveau menacée de toutes parts. Le midi de l'Europe lui restait seul fidèle, il était donc de la plus haute importance de conserver les relations d'amitié entre les cours de France et de Lisbonne surtout. L'Angleterre faisait des efforts sur humains pour engager une querelle, et un bien léger motif faillit l'amener.

Junot fut visiter le capitaine Baudin à son bord. Aussitôt qu'il mit le pied sur le pont, il fut tiré vingt et un coups de canon pour le saluer. Comme il est défendu de tirer le canon dans un port neutre, les Anglais se fâchèrent plus que le régent du Portugal et, voyant qu'ils n'obtenaient pas ce qu'ils voulaient et ce qu'ils appelaient *justice*, ils s'appuyèrent de nos

[1] Je ne mets ici que des renseignements positifs. Les journaux furent peu véridiques alors, pour le nombre des troupes tant à nous qu'à l'ennemi. Je puis répondre de mon *compte*, il est exact.

vingt et un coups de canon pour en tirer deux mille en signe de deuil d'une part, et de réjouissance de l'autre, à l'occasion du combat de Trafalgar. Cette *mitraillade* à la poudre était encore plus insultante pour la princesse du Brésil que pour nous, puisqu'elle était Espagnole. Mais on voulait faire fâcher la France, ce qui serait certainement arrivé si Junot eût été à Lisbonne. Heureusement qu'il galopait vers la Moravie. Son premier mouvement, qui était toujours terrible lorsqu'il était question de la France, aurait été sans doute injurieux pour le faible Portugal. M. de Rayneval, tout aussi susceptible, mais plus calme, parce qu'il fallait l'être, se maintint sans rupture, au grand mécontentement des Anglais.

J'étais mourante depuis six semaines, lorsque les médecins de Lisbonne, ne voulant pas me voir expirer dans leurs mains, m'envoyèrent, malgré la saison, qui était presque passée, dans un misérable village appelé Caldas da Raynha, où étaient des eaux thermales qui avaient, disaient-ils, une vertu merveilleuse. Il ne restait que bien peu d'espoir. Je partis cependant. On me coucha dans une sorte de litière et j'arrivai à *Caldas da Raynha*, n'ayant que le souffle et tellement faible, que je ne pus prendre d'abord les eaux que par cuillerées. Elles sont chaudes, sulfureuses et en même temps toniques. Ma maladie était une affection nerveuse au pylore, mais tellement violente que je ne pouvais pas supporter un verre d'eau sucrée. L'effet des eaux fut miraculeux; au bout de huit jours, je me promenais dans la quinta royale, appuyée sur le bras de M. de Cherval, et quinze jours n'étaient pas écoulés que je mangeais une perdrix à mon dîner.

Cependant, ma convalescence fut encore assez longue. Un jour, je vois arriver Junot qui venait me dire adieu. L'empereur avait tenu sa parole, il l'avait mandé près de lui au bruit du premier coup de canon.

— Mais hâte-toi, écrivait Duroc, car j'ai le pressentiment que cette campagne ne sera pas longue.

Et Junot, dont certes la bonne volonté n'avait pas besoin d'être excitée, allait partir à *franc étrier* pour joindre l'empereur, n'importe où il serait. M. de Talleyrand, qui lui avait écrit en même temps pour donner à M. de Rayneval les pouvoirs de chargé d'affaires de France, disait dans sa lettre que je pourrais revenir à petites journées, car on savait en France à quel point j'étais malade. Junot ne demeura que quelques heures à Caldas, puis repartit pour Lisbonne, où il enfourcha un bidet de poste qu'il ne quitta qu'à Bayonne, où il prit alors une calèche qui le conduisit à Paris. Là, il demeura vingt-quatre heures pour assister aux désastres de l'honnête et bon M. Récamier. Ensuite il repartit pour l'Allemagne dans une chaise de poste, donnant six francs de guide aux postillons et faisant voler les chevaux. Mais l'empereur allait encore plus vite. L'armée semblait courir avec la vélocité d'une jeune fille. Enfin, il rejoignit l'empereur à Brunn en Moravie, le 1er décembre. L'empereur était avec Berthier dans une maison dont les fenêtres donnaient sur la route. Il était à peine neuf heures du matin, le temps était brumeux, et le jour n'était pas éclatant.

— Que vois-je arriver là-bas? demanda l'empereur. C'est une chaise de poste. Cependant nous n'attendons pas de nouvelles ce matin, il me semble. Est-ce que le mouvement du Trésor aurait eu des suites?

Et à mesure qu'il distinguait mieux avec sa longue vue, il paraissait non pas inquiet, mais plus occupé de deviner qui ce pouvait être.

— C'est un officier général, dit-il enfin. Eh mais en vérité, si la chose était possible, je croirais que c'est Junot. Quel jour avez-vous écrit, Berthier?

Berthier le lui dit.

— Alors ce ne peut être lui, dit l'empereur. Il a douze cents lieues à faire pour nous joindre et, avec la meilleure volonté du monde...

L'aide de camp de service annonça le général Junot.

— Pardieu, dit Napoléon en allant à lui, il n'y a que toi pour des choses comme cela! Arriver la veille d'une grande bataille et faire pour cela douze cents lieues, et surtout quitter une ambassade pour le canon. Il ne te manque plus que d'être blessé dans la bataille de demain.

— J'y compte bien, Sire, mais par la dernière balle, répondit Junot en riant. Il faut que les Russes me laissent faire mon service auprès de Votre Majesté.

— Ma foi, mon ami, il ne te reste plus que cette place-là. Tu es arrivé trop tard, et tous les corps d'armée sont donnés, même, comme tu le sais, tes beaux grenadiers d'Arras. Ce sont de vigoureux garçons, mais ils ont un bon chef.

— Oui, oui, dit Junot, je ne regrette pas de les lui laisser. Il les mènera vaillamment. Mais, Sire, je suis comblé de me retrouver auprès de votre personne, comme à l'armée d'Italie. C'est d'un heureux augure.

L'empereur remua la tête, mais son air de doute

n'avait rien d'inquiétant. Il souriait au contraire et son sourire donnait la confiance. Il se promenait dans la chambre qui lui servait de cabinet, avec un calme qui rassurait les plus timides. Il demanda à Junot comment il m'avait laissée, si ma maladie venait de la jalousie que m'avait inspirée la princesse du Brésil?

Junot se prit à rire.

— Est-elle vraiment aussi laide qu'on le dit, demanda l'empereur, plus laide que sa sœur d'Étrurie? Cela serait difficile pourtant.

— Elle est plus laide que tout ce qui est laid, répondit Junot.

— Et cependant..., dit Napoléon.

— Ah mon Dieu, oui, répliqua l'ambassadeur, oubliant que la réserve diplomatique empêche toujours de convenir qu'on sait ces choses-là.

— En vérité, disait l'empereur... Voyez-vous cela! Et plus laide que la reine d'Étrurie?

— Bien plus laide.

— Et le prince régent?

— Stupide d'abord. Et quant à la laideur, Votre Majesté pourra peut-être en juger par le portrait que ma femme en a fait en deux mots, et qui sont du reste fort justes. Elle dit que le prince du Brésil ressemble à un taureau dont la mère aurait eu *un regard* d'un *orang-outang*.

— Ah! elle dit cela, dit l'empereur, en se mettant à rire. *Petite peste*[1]! Et cela est vrai?

[1] C'était le nom que l'empereur me donnait dans ses moments de gaieté. Je l'ai rapporté comme *vérité* historique, mais je ne l'ai jamais fait pour en tirer *vanité*, comme on l'a voulu croire dernièrement dans un article de journal.

— Parfaitement vrai, Sire.

L'empereur fit une foule de questions sur le Portugal et sur l'Espagne, et cela dans un moment où sa tête cependant devait avoir un foyer d'idées ardemment alimenté. Tout est prodige dans cet homme.

CHAPITRE XXX

Transformation. — Affreuse tempête. — Dangers. — Combat de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Mot de l'empereur. — Le capitaine Baudin. — L'amiral Villeneuve. — Conseils de Decrès. — L'amiral Gravina. — Sa querelle avec Villeneuve. — La flotte anglaise et la flotte combinée. — Mort glorieuse du contre-amiral Magon. — Villeneuve fait prisonnier. — Mort de l'amiral Gravina. — Victoire d'Ulm. — Oudinot vainqueur à Wertingen. — Occupation d'Augsbourg. — Combat d'Elchingen. — Occupation de Veissembourg. — Entrevue de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. — L'empereur entre dans Vienne.

Tandis que Junot quitte la robe diplomatique pour reprendre les éperons et le sabre du hussard, afin de servir cette patrie bien aimée aux jours d'un nouveau triomphe, il se passait auprès de nous d'étranges et de sinistres événements. Le combat de Trafalgar, ce malheureux combat qui vit le dernier espoir de notre gloire maritime s'engloutir dans les flots du détroit, ce malheur venait de se consommer. J'étais alors à Lisbonne et j'ai vu de bien près ses conséquences, sans l'illusion dont la flatterie a cherché à envelopper l'infortune de nos armes si tristement en opposition avec les lauriers d'Austerlitz.

Je revenais à Lisbonne, après avoir retrouvé à Caldas da Raynha ma santé et même ma vie, que je croyais bien sérieusement attaquée. Après être sortie des sables d'*Obidos*, je gagnai le Tage, de loin, et je

m'y embarquai dans une escalère de la cour qu'or avait fait préparer pour moi.

C'était le 21 octobre. Le temps, d'abord d'une assez belle apparence, devint tout à coup sombre et tourna au calme plat. Comme nous avions vingt rameurs, la chose importait assez peu, d'autant que nous descendions le fleuve. Mais la plus affreuse tempête fondit bientôt sur nous et nous enveloppa avec une telle furie, que nous fûmes enfin en danger. M. de Cherval était fort malade du mouvement de l'escalère, car nous étions déjà dans les eaux du Tage qui subissent la loi de la mer, et, les vagues étant plus courtes en raison du resserrement des rives, il y a tout à la fois plus de danger et plus de souffrances pour ceux qui ne peuvent supporter la mer. Le roulis ne me faisait rien, mais notre barque tanguait horriblement et le tangage me tuait.

Il y avait deux heures que le vent s'était élevé avec une furie qui enlevait notre embarcation au sommet des vagues et puis la repoussait contre la terre, où souvent elle menaçait de se briser. Ma fille n'était heureusement pas avec moi; je ne craignais donc que pour ma personne et jamais cette crainte n'a troublé mon sang-froid. Cependant j'avais été si près de la mort, que la vie me paraissait bien belle à ressaisir. Je n'avais que vingt ans. Il est dur de voir une mort violente à cet âge. Cependant je me rappelle que j'étais assez résignée et, lorsque j'entendis une querelle sérieuse s'élever entre M. de Cherval et M. Magnien, je songeai plutôt à les apaiser qu'à me joindre à M. de Cherval.

C'est que M. Magnien, malgré l'avis du patron de la barque, qui prévoyait une tempête, avait voulu

revenir par eau; et, pour ne pas nous effrayer, ne m'avait pas parlé de l'avis donné par le chef des rameurs Nous venions de le découvrir. J'ai toujours eu pour maxime de ne pas augmenter le mal, quand il est fait, par des reproches qui ne servent qu'à redoubler le trouble. Je parlai au patron, il me parut inquiet, d'autant plus que dans l'endroit où nous étions il était impossible d'aborder.

— Si la tempête augmente, me dit cet homme, je crains que les efforts de mes hommes ne puissent nous empêcher d'entrer dans la rade.

— Eh bien! tant mieux, lui dis-je, nous serions arrivés; et une fois à *Maravilhas*, ou bien au *Grillo*, nous débarquerons.

— Nous serions perdus si nous entrions dans la rade, répondit le marin avec la rude franchise des hommes de son état, les gros câbles sont tous tendus, un chavirement est bientôt fait. Et puis le vent est s fort, que nous ne pouvons lutter contre lui; il peut nous envoyer contre un des gros bâtiments à l'ancre et nous serions brisés comme des coquilles de noix.

Tandis qu'il me parlait, les nuages s'abaissaient sur nous avec une telle rapidité, que le rivage disparut en un instant. Le patron me laissa et courut à ses hommes :

— Dépliez la voile, leur cria-t-il, dépliez la voile! Ne voyez-vous pas les eaux de la rade?

On déplia la voile; mais à peine fut-elle tendue qu'un coup de vent terrible la déchira en deux. La secousse que reçut le yacht fut si violente que cette fois nous faillîmes chavirer.

M. de Cherval était fort calme. Il n'avait peur que pour moi, et sa sollicitude pour le soin de ma

vie, dans cette circonstance, est une preuve de son amitié que je n'ai jamais oubliée. Quant à Magnien, il était là ce qu'il était partout ailleurs. Seulement il avait de plus perdu la tête. Il parcourait le petit salon du yacht, dans lequel les vagues venaient nous chercher au travers des petites fenêtres et des rideaux, et disait en se tordant les mains :

— Mon Dieu ! j'ai eu tort, c'est vrai ! Nous allons tous mourir. Et si Mme Junot se noie, c'est à moi que le général s'en prendra... Que lui dirai-je, mon Dieu?

— Si Mme Junot périt, nous périrons tous, lui disait M. de Cherval, ainsi Junot ne vous dira rien. Vous n'êtes pas malade, vous. allez voir sur le pont s'il y a quelque chose à faire.

Dans ce moment, le patron vint nous trouver. Il paraissait troublé et était fort pâle.

— Les rames se cassent, la voile est déchirée, nous dit-il, je ne puis répondre de rien. Nous voilà devant Saccavin, voulez-vous que je tente d'y aborder?

— Sans aucun doute ! m'écriai-je, car si nous demeurons plus longtemps, ce tangage va me tuer.

— Oh ! le tangage, dit-il en s'en allant, ce n'est pas là où est la mort.

Tous les efforts des vingt rameurs furent d'abord impuissants; le vent soufflait avec une telle violence que nous étions repoussés au milieu des vagues et que de nouveau des tourbillons d'eau nous couvraient en entier. Enfin, les promesses d'une riche récompense, le soin de leur propre vie encouragèrent les matelots et leur firent faire des efforts inouïs qui obtinrent enfin le succès. Nous fûmes *jetés* sur la côte, mais à deux cents pas du rivage. Quatre matelots me prirent sur leurs bras pour que je pusse traverser les

basses eaux. Ce n'était pas pour éviter de me mouiller, car mes vêtements étaient imbibés d'eau comme si je sortais du Tage. On me conduisit dans une maison de *Saccaven*, où l'on me donna du feu, du linge un peu grossier, mais parfaitement blanc. J'envoyai un express à Lisbonne pour avoir ma voiture et le soir même j'étais dans mon petit salon jaune, à l'ambassade de France, ayant ma fille sur mes genoux, entourée de quelques amis, tranquille, presque heureuse, en entendant les vents déchaînés souffler avec furie, tandis que j'étais à l'abri. Oh ! que depuis je me suis reproché cette soirée ! C'était le jour du combat de Trafalgar !

J'étais de retour depuis cinq jours. La tempête, après avoir épuisé sa violence, s'était calmée et le ciel d'azur de Lisbonne resplendissait de nouveau. Un soleil d'automne, mais plus beau que celui de nos plus beaux jours d'été, luisait pur et sans nuages; nous faisions des projets de campagne avec la famille Lebzeltern, lorsqu'un matin je fus réveillée par des coups de canon qui faisaient trembler notre frêle[1] demeure. Ils se répétaient avec une telle rapidité que je ne savais que penser. J'envoyai chez M. de Rayneval, il était sorti. Tout le monde était allé aux informations. Lui seul savait la chose et s'était aussitôt rendu chez M. d'Araujo.

C'était la nouvelle du combat de Trafalgar[2] qui était arrivée dans la nuit à Lisbonne. Le port était

[1] Depuis le tremblement de terre, les Portugais, redoutant toujours un semblable malheur, construisent avec une extrême légèreté. Les murs sont à peine recrépis, ce qui fait que l'humidité et la chaleur ont un égal accès dans leurs maisons.

[2] Dix lieues sud-est de Cadix.

rempli de vaisseaux anglais et, sans égard pour la neutralité, sans égard pour la princesse du Brésil, qui, étant infante d'Espagne, perdait à ce malheur plus encore que la France, les vaisseaux anglais tirèrent aussitôt le canon pour célébrer leur victoire. Mais aux accents joyeux se mêlaient aussi des bruits funèbres. La victoire avait fait payer cher son laurier: Nelson était mort!

M. de Rayneval rentra et me communiqua toutes ces nouvelles. C'est à cette époque que mon estime pour lui prit le caractère d'une profonde amitié. Il était bouleversé de ce malheur, arrivé dans le moment où nos armes promettaient tant de succès, et un malheur suivi de ce massacre, de cette destruction exercée tout à la fois par l'ennemi et les éléments! Le cœur du brave jeune homme est aussi bon que son esprit est éclairé. Il a dans l'âme une philanthropie qui le pousse au désir du bonheur de tous les hommes. Il me donna la relation de cet affreux combat, il ne pouvait la lire.

C'était horrible! Cet amiral devait être un grand misérable! C'est lui qui fut cause de cette catastrophe, de cette sanglante affaire, second acte et conclusion de la tragédie de Quiberon, dont le sujet était la ruine et la destruction de notre marine.

L'empereur, ayant appris l'affaire de Villeneuve et de Calder, s'écriait aussi dans son sommeil :

— *Varus, rends-moi mes légions!*

Ce fut vainement que le brillant combat du capitaine Baudin lui rendit cette nouvelle moins amère, il ordonna que l'amiral Villeneuve serait remplacé par l'amiral Rosily. Villeneuve était déjà coupable d'un ancien grief. C'était lui qui, à la bataille d'Abou-

kir, était demeuré tranquillement sur ses ancres. Il était protégé par Decrès, qui protégeait toujours les mauvais et jamais les bons. Dès qu'il apprit la résolution de l'empereur, il l'écrivit à Villeneuve en lui disant[1] :

« Je retarde la *nouvelle officielle* de ton remplacement. Fais en sorte de sortir avant qu'elle te parvienne. Cherche l'ennemi, et si tu as une belle affaire, le maître te pardonnera. *Il faut jouer le tout pour le tout.* »

En recevant cette nouvelle, qui lui annonçait une punition méritée, Villeneuve n'y vit qu'un déshonneur qu'il devait éviter à tout prix. Il manda à son bord, comme commandant en chef la flotte combinée, tous les chefs espagnols. A leur tête était le brave Gravina, l'honneur de la marine espagnole. Villeneuve annonça qu'il allait sortir. Gravina lui objecta que la chose était impossible, Villeneuve lui répondit injurieusement.

— Je vous demanderai raison de cet outrage après le combat, lui dit Gravina. Maintenant nous allons appareiller. Mais que Dieu nous protège, car nous allons à notre perte.

Villeneuve était poussé par son mauvais génie. Il n'écouta pas davantage les remontrances des officiers de la flotte française. Le contre-amiral Magon, ce vieil ami de tous les miens, lui parla vainement dans le sens de Gravina, et pourtant sa bravoure et son talent étaient bien reconnus.

[1] Je connais l'officier qui fut porteur de cette dépêche. Il n'en connut le contenu que plusieurs mois après, et par un hasard singulier. Il voulait quitter Decrès, et je le conçois.

La flotte anglaise[1], commandée par l'amiral Nelson, cet ennemi des Français, qu'il détestait comme Annibal détestait les Romains, était forte de vingt-huit vaisseaux, dont neuf à trois ponts. La flotte combinée se composait de dix-huit vaisseaux français et de quinze vaisseaux espagnols.

Cette dernière partie était admirable, il y avait : un vaisseau de cent trente canons (*la Santa-Trinidad*), deux de cent, deux de quatre-vingt-quatre, trois de quatre-vingts, un de soixante-quatre, les vingt-deux autres étaient *tous* de soixante-quatorze canons ! Quelle flotte ! Il y avait dans ces forces réunies de quoi écraser la flotte anglaise. Mais loin d'être victorieuse, la nôtre est abîmée, les plus mauvaises manœuvres nous livrent à l'ennemi. Le courage et l'habileté de quelques-uns de nos marins présentent partiellement des exemples de bravoure et de dévouement, comme ceux qu'on admire dans Plutarque lorsqu'il vous parle de ces fabuleuses actions des héros de l'antiquité. Une tempête, aussi affreuse que la mémoire des plus vieux marins peut se la rappeler, vient ajouter son horreur à celle du carnage de la bataille. Le tonnerre brise aussi souvent les mâts que le canon de l'ennemi, et la lueur des éclairs donne au moins cette consolation à l'équipage qui coule bas, en lui permettant de voir que le ciel frappe indifféremment tous les pavillons. Mais c'est notre drapeau tricolore surtout qui est abîmé dans ces deux fatales

[1] Les journaux de l'époque n'ont pas donné la vérité sur cette bataille de Trafalgar. Les journaux anglais mentirent aussi. Les détails que je donne ici sont ceux que j'ai recueillis à Lisbonne et à Madrid, sur les lieux mêmes, et ils sont impartiaux.

journées, car cet horrible combat dura deux jours et une nuit! Cinq vaisseaux pris! Trois coulés bas pendant l'action, trois brûlés! L'un, et c'était celui que montait le contre-amiral Magon[1], pressé par l'ennemi, ayant son pont couvert de cadavres, sauta en l'air pour ne pas se rendre!... C'est ainsi que j'ai perdu cet ami qui m'avait si souvent bercée dans ses bras. Dix autres vaisseaux furent échouer le long de la côte. Il en vint un qui naufragea à trente-deux lieues de Trafalgar, assez près de *Lagos*, au cap Saint-Vincent. Ce n'était plus qu'une carcasse de vaisseau remplie de cadavres et de gens expirants. Neuf rentrèrent à Cadix. Quant à l'amiral, vous croyez peut-être qu'il se fit tuer, ou qu'un coup de ce tonnerre qui frappait toutes les têtes était au moins tombé sur la sienne? Non, il fut *pris!* Il fut fait prisonnier. Il rendit son épée au bruit des cris des mourants, des noyés, qui le maudissaient en périssant par la faute de sa double sottise. Ah! je ne suis qu'une femme, mais comme je conçois bien que, dans un pareil instant, un coup de pistolet solde le compte qu'on peut vous demander!

L'amiral Gravina a la jambe emportée et meurt de sa blessure, le contre-amiral *Alava* est dangereusement blessé, le contre-amiral Magon tombe mort, le contre-amiral Cisneros est fait prisonnier. Quatorze vaisseaux anglais sont abîmés par suite du combat et de la tempête. Au milieu de ce désastre l'amiral Nelson est tué, et tué par hasard. On sait qu'un jour

[1] *L'Achille*. Le contre-amiral Magon ne se serait jamais rendu « Ils m'ont pris une fois, me disait-il un jour, maintenant c'est fini. »

d'affaire il était toujours chamarré d'une foule de cordons et de plaques, d'ordres étrangers et nationaux. Un de nos soldats, qui était dans le haut des huniers d'un de nos vaisseaux qui voulait aborder le vaisseau amiral, vit de son poste cet homme tout couvert d'or et de diamants, qui n'avait que la moitié de ses membres, et qui paraissait commander tout le mal qu'on nous faisait. Il lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine. Le coup était mortel, on l'emporta dans sa chambre et *là* il mourut en dictant son rapport à l'amirauté. Il laissait le commandement à l'amiral Colingwood.

— Du moins, dit-il à un officier qui était près de lui, je puis, comme un de leurs poètes, dire en mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains!

En effet, il venait de voir couler bas, de la fenêtre de sa chambre, le fameux vaisseau espagnol *la Santa-Trinidad*, fort de cent trente canons. On a dit qu'il était de cent quarante-deux, et même de cent quarante-quatre, mais la vérité est qu'il portait cent trente canons. C'est bien assez, c'est même trop !

Le désastre de ces malheureuses journées est affreux dans ses résultats. Je voyais chaque jour alors des hommes qui étaient bien en état de juger ce malheur et qui ne le regardaient pas comme balancé par les victoires de l'empereur. Aussitôt que les vaisseaux anglais qui étaient dans le port de Lisbonne apprirent cette nouvelle, ils firent, ainsi que je l'ai dit, tout ce qu'ils auraient fait dans la rade de Portsmouth pour la mort de Nelson et pour leur victoire maudite. Et c'est ici le lieu d'observer que, depuis le

commencement de la coalition continentale, l'Angleterre est l'unique puissance dont les combinaisons politiques et militaires, tant en Europe qu'au delà des mers, offrirent toujours une combinaison compensative pour établir une sorte de nivellement qui empêchait qu'elle ne sentît la secousse d'un échec. Napoléon fut, non pas irrité, non pas furieux, mais *profondément malheureux* de cette bataille de Trafalgar. Et certes, lorsqu'en ouvrant le Corps législatif, le 1er mars 1806, il dit, avec une sorte d'indifférence : « La tempête nous a fait perdre quelques vaisseaux, après un combat qui fut imprudemment engagé, etc., etc., » il ne dévoile pas le fond de son cœur, car, alors, il était vivement blessé, et la plaie saignait encore.

Pendant que les ondes du détroit de Gibraltar se rougissaient de notre sang, Napoléon faisait triompher les aigles et notre beau drapeau dans les champs d'Ulm. La grande armée française, composée de sept corps différents [1] et d'une immense réserve d'artillerie et de cavalerie, s'avançait à pas de géant sur l'Autriche. Tout avait été préparé avec une telle habileté que rien ne faillit au jour du besoin. Partout on signait des traités contre la France : mais elle, toujours

[1] 1er corps, Bernadotte; 2e corps, Marmont; 3e corps, Davout; 4e corps, Soult; 5e corps, Lannes; 6e corps, Ney; 7e corps, Augereau.

Cavalerie, Murat, ayant sous ses ordres, Nansouty, Beaumont (le beau frère de Davout, et non pas un autre Beaumont), Walther, Klein (beau-frère de Lobau), le général d'Hautpoul (celui de *Poule d'eau*). L'armée d'Italie, commandée par Masséna; puis trois grands corps d'armée, formés à Strasbourg, Boulogne et Mayence; puis, trois camps volants de grenadiers en Italie et dans la Vendée. Voilà une France militaire.

belle, toujours grande, forte, parce qu'alors elle était libre de montrer ses sentiments de vaillance, résistait, en souriant, à tous ces projets comme un géant aux efforts de pygmées. Cependant le roi de Naples nous était seul fidèle, ainsi que l'Espagne et quelques parties de l'Allemagne.

Mais tout à coup, comme par une secousse imprimée par la main divine, l'armée française s'ébranle. Elle fait un pas et son pied écrase des royaumes. Sa course est marquée par le ravage de tout ce qui s'élève devant elle. Dans l'espace d'un mois[1], depuis l'occupation de *Weissembourg*, c'est-à-dire même du 3 octobre au 20 du même mois, voilà ce que nous avons fait, et ce que nos ennemis n'osent pas nous disputer.

Tandis que Napoléon avait stupéfié l'Autriche par la rapidité de sa marche et l'habileté de ses manœuvres, qui lui assuraient la tranquillité des débouchés du Tyrol, nous remportions chaque jour une victoire. Je ne parlerai donc que des combats, sans ajouter le mot *victoire*. Cela était toujours. Cependant, pour le premier, celui de Wertingen, mon *amour maternel* me porte à la justice, pour donner de la gloire à qui elle appartient. On a mis cette victoire sur le compte du général Murat. C'est une erreur, la gloire en appartient au général Oudinot ainsi qu'à nos beaux grenadiers d'Arras. Après Wertingen vint le combat de *Guntzburg* par le maréchal Ney, qui culbute l'archiduc Ferdinand, puis l'occupation d'Augsbourg par le maréchal Soult, l'occupation de Munich par Bernadotte,

[1] Le 3 octobre 1805. Ce furent Bernadotte et les Bavarois qui occupèrent Weissembourg.

la prise de Memmingen par Soult, avec quatre mille prisonniers. Le fameux combat d'Elchingen où le maréchal Ney fait trois mille prisonniers et assure, par la prise du pont d'Elchingen, une grande part du succès de la campagne et surtout la prise de la garnison d'Ulm. Ensuite venait le combat de *Langenau* par Murat, dans lequel il fait trois mille prisonniers. Enfin le 20 d'octobre (et l'occupation de Weissembourg n'est que du 3 du même mois), en dix-sept jours on avait fait tout ce que je viens de rapporter, et le 20 *Ulm* capitulait, ayant dans ses murs *Mack*, quartier-maître général. L'archiduc Ferdinand s'est échappé avec un parti de cavalerie. On trouve dans Ulm des magasins immenses, trente mille hommes de garnison, soixante-dix pièces de canon attelées, trois mille chevaux, vingt généraux, qui sont renvoyés sur parole. En dix-sept jours, l'Autriche a perdu cinquante-cinq mille prisonniers, presque tout son matériel, et ce qui reste de l'armée est contraint de se retirer derrière l'Inn, où l'empereur Napoléon la rejoint aussitôt. L'empereur de Russie a une entrevue, à Berlin, avec le roi de Prusse. On a été bien peu au niveau de la position glorieuse de nos armes, en parlant, à propos de cette entrevue, de la reine de Prusse et de l'empereur Alexandre. C'est de mauvais goût et, quoique Française, ou plutôt parce que je suis Française, je voudrais que cela n'eût pas été mis dans le *Moniteur*. L'article de l'année suivante est encore plus mauvais. Pour que leur union fût plus solennelle, les deux jeunes souverains se jurèrent une alliance de frères, pour exterminer la France, sur le tombeau du grand Frédéric. Voilà ce qu'il eût été mieux de rapporter.

Après cette immense affaire de la prise d'Ulm, l'armée française passe l'Inn ; le maréchal Lannes prend Braunau. Ce même lieu où, cinq ans plus tard, l'archiduchesse Marie-Louise devait venir se remettre aux mains blanches de la reine de Naples pour prendre en France le nom d'impératrice et celui de *femme* de Napoléon !... Et puis Salzbourg était pris par Lannes. En Italie, Masséna était, ce qu'il fut toujours, l'honneur de nos armes. Vicence, Vérone tombent devant nous. L'archiduc Charles, un moment vainqueur à *Caldiero*, paie ce léger triomphe par une retraite immédiate sur Palma-Nova. Marmont arrive à Léoben, en Styrie. On passe le Tagliamento, et pendant ce temps, l'empereur Napoléon entre à Vienne. Les Russes, étonnés de cette rapidité de victoires, proposent un armistice. Murat l'accepte, mais, soumis à la sanction de Napoléon, il est rejeté et l'empereur ordonne que l'armée française poursuive sa marche. Presbourg est occupé par le corps de Davout. Ici a lieu une de ces choses qu'il faut remarquer, c'est que des parlementaires hongrois réclament la *neutralité* du royaume de Hongrie *et s'engagent à fournir les approvisionnements de Vienne*[1]. En même temps, l'armée d'Italie passe l'Isonzo. On prend Gradisca, Udine, Palma-Nova et d'immenses magasins. Le maréchal Augereau traverse la Forêt-Noire, prend *Lindau*, Bregentz, fait capituler le général Jellachich avec six mille hommes, et les Français sont maîtres de

[1] On voit que cet attachement des États héréditaires — j'entends par là la Bohême, la Hongrie et l'Autriche — n'est pas à l'abri d'un intérêt personnel froissé. Il est à remarquer que les Hongrois s'engagèrent, pas la même convention, à *retirer leurs troupes et à ne plus faire de levées*.

tout le Vorarlberg. Il semble qu'au son d'une trompette exterminatrice les villes ouvrent leurs portes, les remparts s'écroulent, les troupes mettent bas les armes.

Tandis que ses lieutenants le secondent avec cette ardeur, qui alors était dans toutes les âmes, Napoléon s'avançait en Moravie. L'armée de Buxhowden avait fait sa jonction avec celle de Kutusow, et celui-ci avait pris le commandement en chef de toute l'armée alliée; mais l'empereur Napoléon ne lui donne pas le temps de faire de nouvelles dispositions. Brünn est pris. C'est la capitale de la Moravie et le lieu de réunion de tous les magasins de l'armée combinée! Trieste est pris. Un corps de huit mille hommes, sous les ordres du prince de Rohan, chassé du Tyrol par Ney, essaie de gagner Venise; il est battu par le général Reynier, battu par Ney, battu par Gouvion-Saint-Cyr, et toujours roulant de défaite en défaite, en se battant contre ses compatriotes, il finit par une capitulation. Enfin, le 2 décembre, les trois empereurs sont à la tête de leurs troupes. Les Russes ont soixante-quinze mille hommes *effectifs*, les Autrichiens trente-cinq mille. Leur cavalerie est bien supérieure à la nôtre et nous n'avons en tout que quatre-vingt-cinq mille hommes. Cette bataille d'Austerlitz est un des beaux monuments de gloire de Napoléon. Là, comme en Italie, il a battu l'ennemi avec l'infériorité du nombre et la supériorité du génie. Mais aussi là, comme toujours, a pris naissance cette envie, cette haine jalouse, qui ont forgé la chaîne de Sainte-Hélène.

Lannes commandait la gauche de l'armée, ayant sous ses ordres le général Suchet, Soult commandait

la droite, Bernadotte était au centre, Davout était en observation. La cavalerie obéissait à Murat, tandis que vingt-quatre pièces d'artillerie légère appuyaient la droite de Lannes. Oudinot formait la réserve avec les grenadiers d'Arras, et Junot devait soutenir cette réserve avec dix bataillons de la garde, réunissant aussi la réserve sous ses ordres.

Lorsque Napoléon regarda, le matin même de la bataille, quelle direction prenaient les troupes ennemies, il était alors sur une hauteur. Il y avait près de lui un jeune page, qui est aujourd'hui colonel d'un de nos régiments, M. de Galtz de Malvirade, Napoléon appuya sur son épaule la longue vue dont il se servait et regarda ainsi pendant sept à huit minutes comment Kutusow disposait ses troupes. Probablement que ce qu'il vit lui donna une entière satisfaction, car il sourit et son front était parfaitement calme. Il referma sa longue vue et dit à Junot, qui était alors auprès de lui :

— C'est bon, ils font ce que je voulais.

L'action, commencée au lever du soleil et terminée à l'entrée de la nuit, est une mémorable preuve de l'habileté de Napoléon et du courage de nos troupes. Si l'on veut y joindre la sottise des ennemis, je ne m'y oppose pas. Si, à la bataille de Cannes, Annibal avait eu en tête un homme comme lui, il n'aurait pas mesuré les anneaux d'or au boisseau. Quant à la bataille d'Austerlitz, elle fut toute humiliation pour les Russes et les Autrichiens. Junot, qui ne quitta pas l'empereur pendant toute cette journée, m'a souvent parlé de l'admirable conduite de cet homme extraordinaire pendant ces heures où sa destinée dépendait

d'un revers ou d'un succès [1]. Il est vrai de dire, pour rendre justice à chacun, que dans cette mémorable journée le maréchal Soult fit preuve d'un rare et beau talent. Pendant sept heures il soutint un mouvement rapidement conçu et aussi vigoureusement entrepris qui, selon Junot, a dû décider le succès de la bataille. Je ne sais si le *Moniteur* en a parlé spécialement dans le temps, mais il se trouve consigné dans mes notes, parce que Junot m'en a parlé très souvent comme ayant influé sur le succès de la journée. La perte des alliés fut immense : cent cinquante-cinq canons, des drapeaux, des parcs entiers d'artillerie, quarante mille hommes *pris, blessés ou tués*. Ce fut à Austerlitz que l'on vit, pour la première fois, des cuirassiers charger sur des batteries...

La veille de la bataille, l'empereur dit à Junot, à Duroc et à Berthier de mettre une redingote sur leur uniforme et de le suivre pour inspecter avec l'œil du maître si tout était en ordre. Il était onze heures du soir. Les feux de bivouac étaient entourés de ces braves soldats de la garde, qu'on appela quelque temps après *les Grognards*, et par tous ceux de cette armée, la première du monde. C'était le 1er décembre. Il faisait bien froid. Mais nul n'y songeait. Ils chantaient, causaient. Plusieurs racontaient les belles victoires d'Italie, les victoires de l'Égypte. On parlait de Marengo, puis du couronnement. L'empereur, enveloppé dans sa redingote grise, passait inaperçu derrière ces groupes où il voyait tant de cœurs dévoués

[1] L'armée française était engagée bien avant dans la Moravie et la ligne de nos troupes était bien allongée et peu forte en raison de sa longueur.

non seulement à lui, à sa gloire, mais à celle de nos armes. Il écoutait et souriait d'un air attendri. Tout à coup, en passant près d'un bivouac, dont la flamme plus ardente éclaira son visage, il fut reconnu.

— L'empereur ! s'écrie tout le groupe.

— Vive l'empereur ! vive l'empereur ! répond un autre bivouac. Vive l'empereur !

Et sur toute la ligne, dans les bivouacs, sous les tentes, partout ce cri de *Vive l'empereur !* s'élance et frappe le ciel ! Les feux sont désertés, mais les soldats veulent voir leur chef bien-aimé. Ils prennent la paille de *leur lit*, tout ce qu'ils rencontrent, en font des torches dont ils éclairent la nuit sombre, criant toujours : « Vive l'empereur ! » mais avec cet accent qui vient du cœur et que le commandement, la séduction, la corruption même ne font jamais pousser. Napoléon fut ému.

— Assez, mes amis, assez, leur dit-il.

Mais on voyait que ces preuves d'amour lui étaient douces et que son âme les comprenait. Quant à Junot, il pleurait encore en me racontant cette histoire, lorsque je le revis l'année suivante, et me fit pleurer moi-même. C'est qu'il faut avoir non seulement entendu et vu ce qu'on décrit, mais l'avoir senti pour le bien rendre.

« Ah ! tu veux de la gloire ! disait une vieille moustache qui n'avait peut-être pas été coupée depuis le premier passage des Alpes, ah ! tu veux de la gloire ! Eh bien, demain, tes bons enfants de la garde t'en donneront pour ton anniversaire ! Oui, ils t'en... donneront, va !

— Qu'est-ce que tu as à grogner dans ta vieille moustache? lui dit l'empereur en s'approchant du

vieux grenadier et lui souriant avec ce sourire d'ineffable bonté qui était si charmant en lui.

Le grenadier tenait, comme ses camarades, une torche de paille dont les reflets éclairaient une grosse figure, bien brune, bien cicatrisée, mais dont la physionomie était encore plus remarquable en ce moment. Ses yeux étaient pleins de larmes et cet attendrissement, mêlé à l'expression habituelle de cette figure, en faisait alors une spécialité, d'autant qu'à la question de l'empereur il se mit à rire aussi [1]. Napoléon la lui répéta.

— Ma foi, mon général, c'est-à-dire, Sire, je disais comme ça que nous frotterions d'importance ces s... c... de Russes. Si ça vous fait plaisir, cependant, car la discipline avant tout. Mais c'est égal, vive l'empereur!

Et voilà de nouveaux cris s'élevant dans l'air et portant aux Russes un arrêt de mort, car des troupes ainsi animées ne peuvent être battues. On fut obligé de faire éteindre aux soldats les torches de paille qu'ils continuaient à alimenter, car les gibernes étaient remplies de cartouches et il pouvait arriver un malheur.

L'empereur d'Autriche fut trouver, ainsi qu'on le sait, Napoléon à son bivouac, *pour lui demander la paix*. Il est le grand-père de celui qui vient de mourir à vingt-un ans, dans l'exil et la souffrance; mais il

[1] J'ai toujours pensé que ce pouvait être le sujet d'un charmant tableau de genre. Horace Vernet, le *poète* de notre école de peinture, lui, également l'historien de cette époque de notre gloire, devrait bien retracer ce moment-là avec son ravissant pinceau.

l'aimait. Je m'arrête devant son affliction car s'il souffre, il *doit* beaucoup souffrir.

M. d'Haugwitz, ministre du roi de Prusse, fut envoyé à notre empereur. Il avait, dit-on, deux lettres dans sa poche. Junot, qui le vit peut-être avec des yeux prévenus, prétendait que la chose n'était pas douteuse, parce qu'il chercha longtemps le paquet que la bataille avait rendu bon, ou plutôt mauvais.

Il faisait la grimace, et en tout disait Junot, je n'aimais pas sa figure.

Il est, de fait que en recevant la lettre de *son frère* de Prusse, Napoléon sourit et dit ce mot fort spirituel :

— Voilà un compliment dont la fortune a changé l'adresse.

La bataille d'Austerlitz termina non seulement la campagne [1] de 1805, mais la troisième coalition continentale. Maintenant il faut voir l'empereur Napoléon au milieu de sa cour si fabuleusement somptueuse, dirigeant lui-même les fêtes, les spectacles de la cour, les quadrilles, les bals masqués, enfin cette foule de plaisirs, mais de plaisirs de bon goût, qui rendirent pendant sept ans la cour de France la cour la plus merveilleusement belle du monde entier. Voilà ce que je vais raconter ; mais comme la vie de

[1] On ne fit d'abord qu'un *armistice*. La première chose exigée, fut l'évacuation des Etats de l'Autriche par les troupes russes. Elles durent se retirer par les monts Krapack, à *journées d'étapes*, en trois colonnes et d'après un ordre déterminé par l'empereur Napoléon.

A propos de ce mot *armistice*, je ferai remarquer que l'empereur, en parlant, ne pouvait jamais faire la différence des mots *armistice* avec celui d'*amnistie*. Cela est bizarre.

Napoléon se compose d'époques très distinctes, il faut s'arrêter lorsque le *jaton* se rencontre. Nous sommes arrivés à celui de l'empire. Jetons un regard rapide sur l'antécédent, voyons-le douze ans plus tôt devant Toulon, comme commandant d'artillerie.

En 1796, le général Bonaparte partit pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Des Alpes Juliennes il s'élance aux montagnes de la Ligurie. Montenotte, Millesimo [1] sont ses premières victoires, et ces deux affaires révèlent en même temps le grand capitaine et le grand politique, parce que leur résultat était de désunir l'armée sarde et l'armée autrichienne. Bonaparte n'avait alors que vingt-six ans.

Wurmser était alors sur les bords du Rhin. Il quitte l'Alsace et accourt au secours du Tyrol. Il est battu à la fameuse affaire de Castiglione [2]. Il se retire dans les montagnes et revient pour essuyer une défaite complète à Bassano [3]. Il se renferme dans Mantoue. Arrive ensuite la glorieuse journée d'Arcole [4], Alvinzy est rejeté par delà la Brenta avec les débris informes de la troisième armée impériale, et Bonaparte n'a regardé en face l'aigle à double tête qu'au mois d'avril de la même année! Les affaires de Rivoli et de la Favorite [5], amènent la destruction de la cinquième armée autrichienne et la reddition de Mantoue. Vient ensuite le traité de Tolentino [6]. Entre cette époque et

[1] Avril 1796.
[2] 7 août 1796.
[3] 8 septembre 1796.
[4] 15 novembre 1796.
[5] 1er janvier 1797.
[6] 11 février 1797.
J'ai placé toutes ces dates pour faire remarquer le peu de

celle de Campo-Formio se relève un nouvelle armée autrichienne commandée par le prince Charles, dernier et seul espoir de sa maison. Mais cette armée est culbutée, renversée, comme une jeune fille à la course ; Bonaparte lui fait franchir, comme par un songe fantastique, le Tagliamento, les Alpes Juliennes, la Save, la Drave, la Muehr, l'Isonzo ; et l'Autriche, stupéfaite de voir la France planter son drapeau tricolore à vingt-cinq lieues de Vienne est contrainte d'accepter la paix comme une grâce.

La guerre d'Égypte suit immédiatement. Là se développe un nouveau génie militaire dans cet homme qui les possédait tous. On lui reproche d'avoir perdu du monde devant Saint-Jean-d'Acre, comme si César n'en avait pas perdu plus longtemps devant *Alise*, comme s'il n'avait pas été battu à Dyrrachium et Turenne à Marienthal !

Napoléon repasse les mers. Une nouvelle coalition se forme. Malgré l'hiver et les obstacles, Bonaparte fait franchir de nouveau les Alpes à l'armée française. C'est sa huitième campagne à Bonaparte, et toutes sont une suite de victoires. Celle-ci est une fable de merveilles, et pourtant tout est réalité. Son génie a rendu tout possible. Les torrents qui se précipitent du haut des Alpes ont été moins rapides que lui dans leur course. Mélas est battu à Marengo et l'Italie est reconquise, sans que la Belgique, ni aucun des départements réunis aient été menacés. On nous respectait alors, si l'on ne nous aimait pas.

La neuvième campagne de Bonaparte commence à

temps qui existait d'une bataille à l'autre ; et tout cela sans argent, sans pain, sans habits, et en nombre inférieur.

la rupture du traité de Lunéville. En soixante jours, cent cinquante mille hommes vont de la Seine aux sources de la Vistule, de la Forêt-Noire aux monts Krapack, et se promènent en conquérants, animés par le génie de leur chef, dans le Tyrol, dans la Styrie, la Carniole et jusqu'aux confins de l'Autriche antérieure. On croit rêver.

Et comment tout cela s'est-il opéré? Par le génie d'un seul homme. Cet homme a tout maîtrisé, tout envahi, me dira-t-on. Eh bien, pourquoi ne l'aurait-il pas fait? Combien elles étaient belles les routes dans lesquelles il menait les Français! Nous n'y marchions qu'à l'ombre des lauriers, au bruit d'accents de triomphe. Oh! que de larmes de sang il faut verser maintenant sur le souvenir de cette époque!

Enfin, il se reposait dans sa gloire. Le tambour ne battait plus, l'aigle avait replié ses ailes et tout était au repos. Nous jouissions pleinement de notre triomphe en contemplant Napoléon assis sur ce trône qui, alors, n'était qu'un pavois sur lequel l'avait exhaussé la nation. Après avoir signé le traité de paix qui rendait à l'empereur d'Autriche ses États et ses peuples, qu'il avait perdus parce qu'il avait mal joué, Napoléon fut à Munich et maria le prince Eugène avec la fille du roi de Bavière. Le prince Eugène était le meilleur comme le plus charmant jeune homme de notre temps, une tournure élégante comme celle de sa sœur, et une parfaite bonté de cœur. Junot, qui l'aimait avec tendresse, m'écrivit à Lisbonne tous les détails du mariage. Il y avait, je ne sais pourquoi, une assez grande opposition dans la reine de Bavière[1],

[1] Junot, qui n'aimait pas du tout les *femmes gourmées*, sur-

qui n'était que belle-mère du prince royal et de la princesse Amélie. Cependant le mariage se fit et fut l'occasion de fêtes fort belles, mais que je ne vis pas, parce que j'étais en route pour revenir en France.

Le résultat de ma longue et terrible maladie avait été une grossesse. Lorsqu'elle fut déclarée je me décidai à partir de Lisbonne. Je devais voyager lentement et m'arrêter à Madrid. Je demandai une audience à la princesse du Brésil, qui me l'accorda aussitôt. Je sollicitai également de ne pas mettre mes odieux paniers et je pense que les nouvelles de nos premiers succès en Allemagne furent plus efficaces pour me faire obtenir cette faveur, que mon *état de femme grosse*, raison qui avait été donnée.

La princesse me reçut dans un cabinet où n'étaient admises que les personnes favorisées. Elle était entourée de sa jeune famille, et ce cercle lui donnait presque un air de beauté. L'une des infantes était vraiment jolie. C'était dona Isabelle, celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII. Elle était enfant alors, mais charmante. La princesse me traita avec une grande bonté. Elle me parla de ma grossesse et, ainsi que j'en étais prévenue, elle me *proposa* d'être marraine de mon enfant. Elle l'avait déjà dit à Junot, lorsqu'il avait été prendre congé d'elle et du prince, à Maffra. Je répondis comme je le devais à cette marque de faveur royale. Mais je fus plus embarrassée pour la seconde. Il était question de la

tout lorsqu'elles s'appuyaient sur un droit, *trouvait pourtant* que la reine de Bavière était fort belle personne. Je ne prétends pas faire entendre par là néanmoins que, semblable à l'*amirante de Castille*, il avait le *vol des reines*.

croix de Sainte-Élisabeth. Je répondis, comme Junot l'avait également fait, que l'impératrice n'ayant aucun ordre, les femmes de sa cour n'en pouvaient porter. J'ajoutai que c'était un antique usage, car, avant la Révolution, les femmes n'avaient en France aucun signe distinctif, excepté les chanoinesses et quelques femmes de la maison d'un grand-maître de Malte, comme les Noailles et plusieurs autres.

La princesse du Brésil était fort spirituelle, mais, je crois, très ignorante. Elle me regardait d'une drôle de manière tandis que je lui parlais et semblait courir après mes mots comme pour en saisir le sens.

— Cependant, me dit-elle avec un ton de voix qui sentait l'aigre-doux, je ne pense pas que l'impératrice refuse l'offre que je lui fais de l'ordre de Sainte-Élisabeth. Le général Junot a dû lui remettre une lettre du prince et une lettre de moi, dans lesquelles nous la prions de l'accepter. Si elle l'accepte, vous n'aurez pas de raison pour ne pas la porter.

Je répondis ce qui était vrai, que j'avais un désir ardent de porter cet ordre. Et en effet, je crois n'avoir jamais eu une plus vive volonté que celle de posséder une *décoration*. L'ordre de Sainte-Élisabeth est charmant; il est blanc et rose, et terminé par une figure émaillée de la sainte tante de Notre-Seigneur. Celui de Maria-Luisa, blanc et violet, est moins gracieux, surtout pour une femme. Une chose singulière, en effet, était cette sorte de difficulté que Junot et moi semblions apporter à l'acceptation de ces faveurs, qui, en général, sont l'objet de tant de soins et de tant de démarches. Quant à moi, je désirais de tout mon cœur pouvoir le porter. Mais pour

Junot, la chose était différente, et l'ordre du Christ[1] ne lui plaisait guère.

Ma conversation avec la princesse fut longue et très bienveillante de sa part. Elle me parla avec une sorte de grâce qui rappelait la reine sa mère. L'impératrice Joséphine surtout paraissait être l'objet de la curiosité de toutes ces princesses. Elles auraient bien voulu me mettre dans la nécessité d'achever une phrase commencée, mais l'entretien ne me plaisait pas assez pour me conduire à de l'entraînement, et je me tenais dans une sorte de réserve, attitude qui, du reste, était celle qui me convenait. Je parlai de la Malmaison, de Saint-Cloud, de la vie toute sociable que menaient l'empereur et l'impératrice, et puis la princesse Louis, son frère, le prince Eugène. Tandis que je parlais, la princesse du Brésil avait une physionomie encore plus repoussante. Il y avait de la méchanceté dans son visage si extraordinairement laid. Elle avait alors cette sorte de sentiment qui est bien terrible dans ses résultats chez quelqu'un dont les idées sont étroites et l'âme sèche. C'est du malheur dont on ne sait qui accuser. Il en est alors de ce

[1] Il y en a deux autres en Portugal, l'ordre d'*Avis* et l'ordre de Santiago. Le premier est vert, l'autre est violet. Le prince régent les portait tous trois dans un seul, c'est-à-dire qu'une même plaque renfermait les trois ordres et que le ruban était rayé de trois couleurs, rouge, verte et violette. Quant à l'ordre du Christ, le Portugal a d'autant plus de tort de le laisser dans cette position, *que c'est l'ordre du Temple*. Lors de l'abolition des Templiers, ils se maintinrent en Portugal et changèrent seulement de nom. *Ceci est un fait certain*. Lorsqu'un chevalier du Christ se présente aujourd'hui au grand-maître du Temple, à Paris, il est d'abord admis comme novice. L'ordre existe toujours.

qu'on souffre comme d'une douleur aiguë dont au fait vous ne pouvez rendre personne responsable. Alors cette douleur se change en humeur et rend morose et insociable. Voilà quel était l'état de la princesse du Brésil depuis le combat de Trafalgar. Elle était humiliée dans sa propre cour, blessée dans ses affections, et pourtant elle ne pouvait rien dire, elle n'osait accuser personne, bien qu'elle en eût bonne envie. Je m'apercevais de son humeur à chacune de ses phrases, bien qu'elle crût au contraire me dire des choses aimables. Comme elle détestait l'empereur!

L'entretien tomba sur les modes de France. Je lui dis que, si elle voulait me le permettre, j'aurais l'honneur de lui envoyer un échantillon de chaque chose agréable que je trouverais en *circulation* parmi les femmes élégantes de Paris à mon arrivée.

— Et à moi, ne m'enverrez-vous rien? dit la jeune princesse, lorsque je m'approchai d'elle pour lui faire mon compliment d'adieu.

J'entendais assez le portugais pour comprendre cette petite phrase, et je répondis que j'aurais l'honneur d'envoyer à Son Altesse royale une poupée comme jamais le prince Lutin n'en avait évoqué avec sa belle rose magique.

Mon audience fut longue. Il faisait mauvais temps, la princesse n'allait pas à la chasse et alors il fallait bien tuer le temps, l'*ennemi*, comme l'appelle spirituellement M^me^ de Souza dans l'un de ses charmants romans[1]. Je demeurai une grande demi-heure. J'eus une seconde audience quelques jours plus tard au

[1] *Eugène de Rothelin.*

moment de partir. Celle-là fut très brève, mais toujours très bienveillante.

Je recevais des nouvelles fréquentes de Paris et de l'Allemagne, elles m'annonçaient les événements que j'ai relatés tout à l'heure. On doit penser si j'étais heureuse de lire ces nouvelles dans mon salon, surtout au moment où il s'y trouvait le plus d'ennemis de la France. Il était assez plaisant dans ce moment de voir comment ces bonnes âmes s'efforçaient de me faire leur compliment sur nos succès. Un jour, le duc de Cadaval, dînant chez moi, me dit avec un air de demi-confiance :

— Ah çà, voyons, dites-moi ce que vous en pensez! Là, franchement, voyons, *Bonaparte* a acheté Mack, n'est-ce pas?

Je le regardai et pris mon air bête.

— De *qui* voulez-vous parler, monsieur le duc?

Il fut embarrassé.

— Je vous disais que je croyais que l'empereur Napoléon avait acheté le général Mack.

La supposition était si stupide, en même temps que méchante, que je ne pus retenir un éclat de rire qui déconcerta le politique. Il n'était rien moins que fort en fait de suppositions ayant le sens commun, et ce n'était que les jours où il calculait assez bien pour faire rentrer *les comptes de rées* que la délicatesse de la duchesse payait à son cuisinier, qu'il avait son entrée parmi les gens d'esprit.

Et voilà comment les choses grandes, les œuvres de génie étaient jugées en Portugal, en l'an de grâce 1806!

CHAPITRE XXXI

Fête à bord de *la Topaze*. — Le nonce en habit de taffetas lilas. — L'ambassade d'Espagne. — Le comte Sabugal. — Don Camille de los Rios. — La frégate élégante. — Les santés à coups de canon. — Un nonce ivrogne. — Un combat sur mer. — Les hourras. — Le soldat et la sorcière. — L'Inquisition. — Le porteur de reliquaire. — Le soldat converti. — Départ de Lisbonne. — La grossesse *orageuse*. — Arrivée à Madrid. — La princesse des Asturies. — Agonie. — Mort. — Mon retour à Paris.

J'allais partir ; j'allais quitter Lisbonne pour revenir à Paris. Le capitaine Baudin, qui était toujours dans le Tage, et qui avait fait réparer sa frégate, voulut me donner une fête à son bord, avant mon départ. Tout ce qui faisait partie du corps diplomatique étant en bon rapport avec nous fut invité par le capitaine Baudin. Le nonce apostolique, son auditeur qui est maintenant cardinal, l'ambassadeur d'Espagne, le comte del Campo Alange, M. de Castro, don Camille de los Rios et tous les attachés à l'ambassade catholique, le ministre de Hollande, M. Dormann, le comte de Sabugal, aujourd'hui premier gentilhomme d'honneur de la reine dona Maria, M^me^ Négrier[1] et sa fille, sa jolie et bonne petite Vir-

[1] M^me^ Négrier était portugaise. Elle avait épousé M. Négrier pendant l'émigration. Elle était veuve alors et n'avait qu'une fille, qui était charmante. La mère et la fille venaient beaucoup chez moi.

ginie, et plusieurs Portugais. Voilà quels étaient les convives du capitaine. Il avait voulu avoir M. d'Araujo, mais, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, il ne pouvait venir à une fête donnée au milieu du port de Lisbonne, et dans laquelle on devait porter bruyamment la santé de l'empereur Napoléon. Du moins cette raison fut-elle la véritable. Celle qu'il donna fut l'arrivée de plusieurs courriers.

Rien n'était comparable ce jour-là au nonce, à Mgr Galeppi. Il avait ce qu'on appelle en Italie un costume de campagne, c'est-à-dire une redingote de taffetas violet, bordée d'un galon d'or. Et, comme nous n'étions pas en terre ferme, il se croyait tout permis et disait des choses de l'autre monde. Mais ce fut vraiment bien une autre affaire au dîner, ainsi qu'on va le voir.

J'arrivai au quai de la place du Commerce à onze heures. Je trouvai là le canot du capitaine avec douze rameurs habillés de blanc et de bleu, et défiant pour la bonne tenue les meilleurs matelots de la vieille Angleterre. Je m'y embarquai avec M. de Rayneval, ma fille, sa gouvernante, et M. Magnien. M. de Cherval était souffrant et ne put venir. En arrivant à la frégate *la Topaze*, qui était mouillée au delà du quai de Soudrès, je fus reçue par le capitaine à la tête de son état-major. L'ambassadeur d'Espagne et le nonce étaient déjà arrivés, et nous parcourûmes, avec le brave commandant, toutes les parties de son bâtiment. C'était pour moi une chose curieuse et nouvelle. Ma fille, ma Joséphine [1], qui aimait tendrement le capitaine Bau-

[1] Elle avait alors à peine quatre ans et était bien la plus jolie enfant que l'on pût voir.

din, parce qu'il s'occupait toujours d'elle, était fort amusée de se trouver dans une *maison allant sur l'eau*. Nous nous reposâmes ensuite dans la chambre de M. Baudin, qu'une élégante de Paris voudrait bien, je crois, transporter dans son appartement. Tout était lambrissé en bois du Brésil et en bois les plus remarquables par leur rareté et leur bonne odeur. Tout dans cette chambre était d'un goût parfait. Il y avait des tapis, des tables, des porcelaines, tout ce qui peut meubler élégamment un appartement. Nous passâmes ensuite dans la chambre du conseil, où était servi un magnifique *déjeuner-dînatoire*. Le capitaine Baudin avait fait les choses avec cette bonne grâce qui double le prix de la réception qu'on vous fait. J'ai remarqué que les marins, ainsi que les officiers de l'armée de terre, étaient toujours plus soigneux que les autres hommes quand ils recevaient des femmes chez eux. Il semble qu'ils redoutent que leur profession ne les fasse soupçonner de peu de courtoisie et ils mettent tous leurs soins à un excès de recherche. Ce fut ce qui arriva cette journée à bord de *la Topaze*. Rien ne fut oublié pour que la fête fût entière. Nous eûmes une musique parfaite pendant le déjeuner; mais bientôt nous en entendîmes une à laquelle j'avoue que je n'étais pas habituée. On porta plusieurs santés. D'abord celle du pape, celle de l'empereur, celle du roi d'Espagne, de la reine de Portugal, du prince et de la princesse du Brésil, et enfin celle de la Hollande. Mais ce ne furent pas les *hourras* des santés qui m'étourdirent, ce furent les *vingt-cinq* coups de canon par santé dont on salua le nom qu'on fêtait. Je crus d'abord être en enfer. Et puis ce bruit me devint plus familier... enfin j'en arrivai à le trouver

presque électrisant. Mais *mon trésor* ne pensait pas comme moi. Elle se mit à pousser des cris aigus. Le capitaine la prit dans ses bras et lui parla pour lui expliquer ce qui causait ce *tonnerre*, comme elle l'appelait.

— Encore, disait la chère créature au capitaine, si c'était toi qui misses le feu, je n'aurais pas si peur.

Mais ce vacarme n'était rien à côté de celui qui suivit. J'avais souvent témoigné le désir d'avoir une idée d'un combat sur mer. M. Baudin eut l'extrême bonté de m'en donner un simulacre, mais si parfaitement exécuté, que l'illusion fut un moment terrible. Cependant il n'y avait que demi-charge, car le capitaine nous dit après que nos oreilles n'auraient pu supporter la charge entière sans qu'elles rendissent beaucoup de sang. On tira dix coups par pièce, sans compter la mousqueterie. Mais une chose fort remarquable fut cette particularité que pouvait du reste seule offrir *la Topaze* en ce moment.

La Topaze avait été obligée de changer sa mâture, excepté trois bas mâts, par suite de ses combats. Les mâts de hune et vergues avaient été remis en place, mais ne tenaient que légèrement. A des intervalles marqués ils tombaient comme brisés par les boulets ennemis et restaient suspendus à des cordages. Ce fut certainement un beau spectacle que l'ordre remarquable qui eut lieu dans ce simulacre de bataille. Lorsque tout fut fini, nous vîmes avec un étonnement bien justifié, qu'il n'y avait pas eu le plus léger accident, pas une contusion, pas une brûlure. Nous comprîmes alors comment on obtient des succès sur mer.

Presque toute la population de Lisbonne était

accourue sur le rivage pour voir ce beau spectacle. Je suis sûre que même encore aujourd'hui le souvenir en est toujours présent à ses habitants. Nous prîmes notre revanche ce jour-là ; et les cris de « *Vive l'empereur !* » que poussait notre équipage répondaient aux hourras qu'avait excités la bataille de Trafalgar. Nos matelots étaient vraiment heureux.

Mais une des pièces intéressantes de la journée, c'était le nonce. Il avait d'abord été un peu étonné du tapage que le canon avait fait en portant les santés. Toutefois, comme celle du saint-père avait ouvert les *toasts*, il avait bien pris la chose. Ensuite, pour se donner du cœur, il but *un, deux, trois* verres de vin de Madère, puis du vin de Porto pour la santé de l'empereur, du vin de Carcavello pour celle du roi d'Espagne, du vin d'*Oyeras* pour celle du prince du Brésil. Enfin, de santé en santé, on en vint à la mienne. Ce fut le coup de grâce. Le terrain devenait fuyant sous les pas du nonce, ce qui n'était pas apostolique. Mais le vaisseau, quoique solidement assis sur les ancres, avait pourtant cette vacillation qu'un bâtiment a toujours dans les eaux d'un fleuve comme le Tage [1]. C'était à en garder un éternel souvenir que de voir M^gr^ Galeppi, cette fleur de finesse et de ruse, ce chef de la science machiavélique mise en œuvre par le Vatican, être là au milieu de nous comme un homme ordinaire. Il me faisait l'effet de Dominique, le fameux arlequin, ayant ôté son masque et paraissant avec un autre visage que celui qu'il portait habi-

[1] On sait que dans une rade, comme celle de Lisbonne par exemple, les rives étant plus resserrées, les vagues ont un mouvement plus saccadé qu'en pleine mer

tuellement, mais conservant sur le nouveau des traces des sentiments toujours *exercés* par l'acteur habile. Mgr Galeppi était complètement *gris*, enfin — si je puis écrire ce mot ignoble — il riait, nous regardait avec ses petits yeux émérillonnés et bavardait que c'était une bénédiction, ce qui alarmait beaucoup l'auditeur, qui était, lui, fort convenablement dans son bon sens. Mais, pour le nonce, il avait la parlotte [1], et de plus il s'attendrissait.

— Bhumm ! bhumm ! Allons, tuez ces coquins d'Anglais ! Ce sont des mécréants ! Vive Sa Majesté impériale et royale Napoléon, empereur de France, roi d'Italie !

Et il avançait son verre de vin de Madère pour que je lui fisse raison ; mais comme je ne buvais que de l'eau alors comme aujourd'hui, la chose n'était pas facile. Je le lui disais, mais il n'en avançait pas moins son bras de taffetas violet en répétant :

— Vive Sa Majesté l'empereur Napoléon !

Et puis il disait en chantonnant d'une voix chevrotante :

> Beviamo, o Dori, beviam ; ch'il giorno
> Presto è al ritorno, etc., etc.

C'était un drôle de prêtre, pour dire la chose. Du reste, parfaitement spirituel et comprenant très bien la raison lorsque son entendement faisait seul son

[1] Ce mot est de M. le comte de Forbin, en parlant de quelqu'un qui parlait beaucoup sans rien dire. Je le trouve charmant. Au reste, M. le comte de Forbin nous a habitués à entendre et cette habitude rend difficile à écouter ce qui se dit aujourd'hui par le temps qui court.

devoir. Voici un fait qui s'est passé à Lisbonne lorsque j'y étais, et qui, grâce à moi et à *lui*, n'eut aucune suite.

Il y avait alors à Lisbonne un régiment commandé par M. le comte de Novion, émigré. A part le tort qu'il eut de quitter la France, on ne peut rien reprocher à cet excellent homme, qui plus tard rendit de vrais services à la France, et qui, en attendant, avait formé le plus beau régiment que l'on pût voir. Junot disait qu'il était plus beau que la garde. C'était grâce à lui que l'on pouvait aller à minuit dans les rues de Lisbonne sans être arrêté dans sa voiture. Comme il avait été très lié avec mon père, je le voyais souvent et Junot l'avait accueilli comme il méritait de l'être. Un jour il vint me raconter un fait qui était tout simple, mais que l'*Inquisition* voulait rendre important.

— L'Inquisition! Comment... en 1805!

— Mon Dieu oui... C'est une de ces personnes à la vie dure, qui ne meurent qu'après avoir été assommées. Voici le fait:

Il y avait, au quai de Soudrès, une vieille femme qui vendait des oranges pendant une partie de l'année, et des sardines pendant l'autre. Les soldats étaient surtout ses chalands; mais elle leur vendait aussi une singulière marchandise, c'était la bonne aventure. Cette vieille sibylle, soit qu'elle s'abusât elle-même, soit qu'elle abusât les autres, était regardée parmi cette foule qui barbotte au quai de Soudrès et par tout ce qui était soldat étranger dans la légion de police et la légion d'Alorna, comme une *sorcière*. Ses compagnes même la craignaient. Un soir, il faisait un temps lourd et orageux, et les sol-

dats étaient déjà rentrés dans leur caserne, lorsqu'un Allemand, nommé Fritz Klump, se présenta devant la vieille, qui se disposait aussi à rentrer dans son taudis. Fritz était complètement ivre.

— Je veux que tu me dises ce qui va m'arriver, Juana, dit-il à la vieille. Ma maîtresse m'a fait une infidélité. Là, devant moi. Elle a pris tout à l'heure un soldat de Kay[1], un morveux, un porteur de reliquaire. Ça ne lui a pas servi à grand'chose. Je l'ai tué, tout de suite, mais, c'est que le colonel n'aime pas ces affaires-là. Allons, voyons, qu'en résultera-t-il pour moi ?

— Je n'ai pas le temps ce soir, répondit la vieille, qui probablement n'avait pas envie de se mêler d'une pareille affaire. Reviens demain.

— Je veux que tu parles tout de suite. Il faut que je sache, avant de rentrer à la caserne, ce qui peut m'arriver. Si le colonel est méchant, j'ai de bonnes jambes ! Allons, Juana !

Pendant ce colloque, il s'était attroupé plusieurs matelots et des soldats de Kay. Quelques-uns de ces derniers dirent qu'il faudrait jeter dans le Tage l'Allemand et la sorcière. L'orage approchait. Il tombait déjà de larges gouttes de pluie ; Fritz subissait la loi imposée par l'orage, et son ivresse devint à la fois complète et terrible. En entendant menacer la vieille, il regarda de travers ceux qui l'entouraient.

— Si quelqu'un de vous la touche, dit-il en mon-

[1] Il n'y avait pas de gardes du corps à Lisbonne, c'étaient le régiment de Kay et celui de la Lippe qui faisaient le service près de la famille royale. Je ne sais pas si en 1805 ce n'était pas la légion d'Alorna qui remplissait cette fonction, je n'en suis pas sûre.

trant la vieille, il aura affaire à moi. Et, pour ce qui me regarde, *sacramentskerl !* prenez garde à vous. Allons, dépêche-toi, Juana !

Et il s'avançait en chancelant vers elle.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais te rien dire ce soir. Laisse-moi tranquille, ou tu *t'en repentiras*.

— Et moi, je te dis que tu parleras, s'écria Fritz tout à fait hors de lui, et quand le diable serait avec toi, j'aurai raison de vous deux.

En entendant le nom *du diable*, tout ce qui était Portugais dans la foule, qui s'était fort augmentée depuis le commencement de cette scène, se signa trois fois au moins. La peur fut plus forte que la curiosité, et le cercle s'étendit autour des deux interlocuteurs. Fritz s'avança vers Juana pour la saisir et la faire rentrer dans un méchant taudis où elle faisait cuire les sardines qu'elle leur vendait et où elle rendait ses oracles.

— Ne me touche pas, s'écria-t-elle, ne me touche pas, ou, je te le répète, tu *t'en repentiras !*

Fritz ne lui répond que par une imprécation et s'avance en chancelant. Mais à peine a-t-il fait un pas que Juana le touche seulement avec sa main et tout aussitôt le soldat tombe à ses pieds comme frappé de la foudre.

Ce fut d'abord un effroi qui ne permit aucune parole. Juana fut elle-même stupéfaite de sa besogne. On releva Fritz, il ne donnait aucun signe d'existence et ce ne fut que deux heures après, lorsque l'on put le saigner, qu'il rouvrit les yeux. Mais il aurait mieux valu pour Juana qu'il les tînt fermés plus longtemps; il déclara qu'au moment où il allait la saisir, il avait vu auprès d'elle un grand homme noir ayant des

yeux de feu, que c'était cet homme noir qui l'avait frappé avec une massue qu'il tenait à la main. Le singulier de la chose, c'est que Fritz n'était plus ivre et qu'il ne se coupa jamais dans les différents interrogatoires qu'on lui fit subir, et cela, malgré tout l'ennui qu'il en éprouvait. Le résultat de cette belle enquête fut que la pauvre Juana fut enfermée dans le plus noir, le plus profond des cachots de l'Inquisition, et l'on se disposait à faire le second acte de la ridicule affaire du mendiant de Madrid avec sa poudre sympathique, lorsque la pauvre vieille fut sauvée par l'inspiration qu'eut une nièce à elle de venir trouver Junot, qu'elle attendit un jour à sa porte au moment où il allait monter à cheval. Mais il était temps. Le soldat, dont les moines s'étaient emparés et dont la tête était tout à fait tournée à la folie, continuait à vouloir soutenir son *premier dire*. Le soldat devenait de bonne foi, par une aberration d'esprit, le bourreau de cette malheureuse qui demandait pardon, mais trop tard, à tous les saints du paradis d'avoir voulu jouer avec les démons d'enfer. Le fait réel de la chose, c'est que Fritz, qui n'était pas d'aplomb sur ses jambes et marchant sur un terrain fangeux et glissant, avait perdu l'équilibre en étant touché par Juana. Sa tête avait porté sur une pierre et, de cet incident tout naturel, était résulté ce qui était arrivé. M. Magnien, qui vit Fritz et examina sa tête, trouva l'endroit encore meurtri où la contusion avait été donnée, et me dit que la mort s'en serait suivie à une ligne de différence. Mais jamais cet homme ne voulut comprendre que Juana n'était qu'une imbécile qui vendait des oranges et des sardines.

— C'est une grande magicienne, disait-il. J'ai

eu tort de l'offenser, mais elle m'en a bien puni.

Le résultat de cette affaire, qu'on ne peut croire appartenir au dix-neuvième siècle, fut, grâce à nous, réduite à peu de chose en comparaison *du san-benito* et *de la chemise soufrée*. Le nonce s'intéressa à la vieille Juana et la pauvre femme fut envoyée dans un couvent de Viseu ou de Ciudad-Rodrigo. Il fut très bien dans cette affaire, si ce n'est pourtant qu'il craignait que l'on sût à Rome qu'il s'en était mêlé.

— Mais vous avez trop d'esprit pour croire que cette femme a le diable à son commandement, ou bien qu'elle est au sien, lui dis-je?

— Madame l'ambassadrice, les voies dans lesquelles Dieu permet à Satan d'errer en ce monde sont infinies, et je pourrais croire que...

— Allons, allons, accordez-moi la faveur de ne pas achever.

Quant au soldat, M. de Novion le perdit. On en fit une merveille de conversion. Comme il était catholique, il y eut moins à faire que pour un infidèle, mais il prit l'habit dans l'un des couvents les plus austères de Lisbonne, toujours convaincu qu'il avait vu le diable lui toucher le front avec sa massue. Cet effet d'imagination est-il réel? Ou bien les moines, qui voulaient un exemple marquant et que le hasard servait à souhait, ont-ils maintenu ensuite la première assertion de Fritz faite dans le moment d'une première frayeur. M. de Novion, qui était l'homme le plus naturel et le plus probe dans toutes les choses de cette nature, avait la conviction que son soldat avait été séduit pour continuer à déclarer qu'il avait reçu un soufflet du diable. Voilà ce qui se passa en 1805 dans la belle Lusitanie.

J'attendais toujours que mon enfant m'avertît par un mouvement que je pouvais enfin me mettre en route. J'étais enceinte de plus de cinq mois et je ne sentais pas encore remuer. Enfin, je me décidai à partir. Je me portais bien, le temps était beau et j'avais un grand désir de revoir ma patrie. Nous quittâmes Lisbonne le 25 novembre 1805. Je repassai le Tage et remontai à Aldèa Galega dans mon *coche de colleras* pour traverser de nouveau les landes de l'Estramadure.

Je voyageais lentement, mais avec un grand agrément. M. de Cherval était pour moi une ressource que l'esprit et le cœur ne pouvaient trop apprécier. J'avais ma fille, ma Joséphine, j'avançais vers la France, je me promenais, j'herborisais et le temps s'écoulait d'une manière douce et charmante. Mais un épisode singulier se préparait.

Le sixième jour de ma route, ma femme de chambre me dit :

— Madame a-t-elle remarqué que sa taille est plus mince?

Je me regardai, je ne vis aucune diminution ; j'étais même fort grosse pour une femme enceinte de cinq mois.

Le lendemain, ma femme de chambre, dont il faut que je vous dise le nom, dussiez-vous en rire — elle s'appelait Chapatte — me redit encore :

— Madame ne s'aperçoit pas que sa taille est plus mince?

A la répétition de cette phrase je me fâchai. Ma taille était alors de celles qu'on trouve bien faites. J'étais svelte, mince, surtout de cette partie où se logent ordinairement les enfants, et je me voyais immense.

— Chapatte, dis-je fort sérieusement, l'amour vous tourne la tête et vous radotez.

Le huitième jour, comme je m'habillais, voilà qu'un corset à la paresseuse que je mettais depuis ma grossesse, croise tellement que je ne puis l'agrafer. Je regardai Chapatte :

— Chapatte, mon enfant, qu'est-ce que cela veut dire?

— Mais, voilà quatre jours que j'ai l'honneur de dire à madame que sa taille devenait...

— Oh! mon Dieu! vas-tu encore me répéter tes sottises?

Le fait est que je ne savais comme expliquer ce singulier incident. Je mangeais comme on mange à vingt ans lorsqu'on se porte bien. Je dormais de même, je riais, j'étais heureuse. Je l'étais surtout de la pensée d'avoir enfin un garçon[1], et puis toute la sollicitude attachée à ce bienheureux garçon!

— Madame l'ambassadrice, m'avait dit la princesse du Brésil, soignez bien mon petit filleul; c'est un petit don Juan ou une *doña Carlotta*, je vous le recommande.

« M^me^ Junot pourra revenir à petites journées, écrivait M. Talleyrand[2], si le soin de sa santé l'exige. »

— As-tu des nouvelles de ta femme? demandait l'empereur à Junot. Écris-lui qu'elle vienne lentement; il faut que les femmes grosses soient raisonnables.

— Écoutez, me dit l'ambassadeur d'Espagne, le bon

[1] J'avais déjà deux filles et j'avais fait deux fausses couches de deux filles. Cette grossesse devait faire espérer un garçon.

[2] En date du 24 septembre 1805.

et excellent comte del Campo d'Alange, prenez ce reliquaire, il contient une précieuse relique de la mère du Sauveur, ma femme la portait toujours. Je vous la donne pour qu'elle vous soit favorable.

— Eh bien, disaient à Junot tous ses camarades, comment va ta femme? As-tu des nouvelles?

— Eh! mon Dieu non! disait mon mari... Je suis inquiet. Pauvre femme! Entreprendre une si longue route étant grosse de cinq mois.

Et les doléances allaient leur train, que c'était une bénédiction. Moi-même, je me regardais comme une arche sainte et n'osais mettre un pied devant l'autre. On peut penser, d'après tout ce que je viens de dire, combien la remarque de Chapatte m'avait d'abord *scandalisée;* mais ce que je voyais était *positif*. Cependant je ne dis encore rien. Le lendemain, neuvième jour de la route, Chapatte et moi nous nous regardons... Nous nous regardons longtemps même, croyant rêver. Enfin, nous éclatons de rire. Je n'avais plus de ventre.

— Ah çà, dis-je enfin, qu'est-il donc devenu? Va chercher M. Magnien.

Il n'était pas fort en matière *d'esculaperie*, mais il en savait assez pour comprendre mon histoire.

Je la lui racontai. Il ouvrit ses deux gros yeux ronds, se moucha trois fois, prit deux prises de tabac et me dit :

— Vous avez une *tympanite*...

— Qu'est-ce qu'une tympanite? Est-ce que je n'étais pas enceinte d'un enfant?

— Non vraiment.

— Et de quoi donc?

— D'un vent.

— Comment d'un vent?

Je crus qu'il se moquait de moi

— Oui, d'un vent.

— Alors voilà le baptême fait... Alors nous pourrons aller grand train, et je pourrai danser à Madrid, où l'on promet tant de bals!...

Et me voilà à sauter comme une biche en liberté, puisque je n'avais plus besoin de soigner mon faon.

Arrivée à Madrid, je fus loger dans ma charmante petite maison d'Alphonse Pignatelli.

Ce fut alors que je connus la comtesse da Ega; elle était ambassadrice de Portugal à la cour de Madrid. *Sa position d'ambassadrice de famille* lui donnait de grandes prérogatives; mais son esprit les lui faisait plutôt éviter que rechercher. Elle aimait bien mieux être souveraine comme elle l'était dans son salon de Madrid que d'aller se morfondre dans une maison mal meublée, incommode, du village de Guadarrama, à l'Escurial, où était alors la cour.

Les événements qui se passaient en ce moment dans l'enceinte du palais des rois de Castille étaient affreux et sinistres. On a beaucoup parlé de la haine du prince des Asturies contre Manuel Godoï. Cette haine, si elle a pour base les mauvais traitements que le prince de la Paix a eu l'audace — je ne crains pas d'écrire le mot — de faire subir au fils de son roi, à une princesse aussi respectable qu'elle était admirée et chérie, ce motif seul rendrait suffisant pour tout légitimer, car enfin, je répète ce que j'ai déjà dit plusieurs fois, les rois et les princes sont des hommes comme nous, mais, par cette même raison, ils en ont aussi les passions. Ils sentent les injures. Pourquoi exiger

d'eux ce que nous ne sommes pas assez forts pour leur accorder? La parabole de la paille et de la poutre se retrouve partout.

La princesse des Asturies était mourante. Elle expirait au milieu de tortures épouvantables. Je ne pus soutenir ses cris, un jour que je fus *au sitio*. Je lui portais un grand attachement et j'aurais voulu approcher de son lit mortuaire, mais tous mes efforts pour y parvenir furent impuissants. Je le tentai plusieurs fois, et toujours en vain, pendant le long séjour que je fis à Madrid. Cependant je tenais fortement à la voir non seulement pour elle, mais parce que je voulais voir également le prince des Asturies, et j'étais certaine de le rencontrer auprès du lit de souffrances de sa malheureuse femme, qu'il ne quittait ni le jour ni la nuit. J'avais reçu de France des ordres en manière *de conseils*, afin de faire une chose qui m'était indiquée et que je ne pouvais accomplir. De là est venu mon long séjour à Madrid, que tant de gens ont expliqué en disant que *j'aimais la danse*. Si je n'avais aimé que la danse et que ce ne fût que de ma propre volonté que je fusse restée à Madrid, j'aurais d'abord dansé davantage et puis j'aurais eu bien d'autre bals à Paris. Non, des raisons que je ne puis dire, mais d'une haute importance, dans la position où se trouvait la famille royale d'Espagne, m'imposaient l'obligation de demeurer à Madrid.

Il courait d'étranges bruits sur la maladie de la princesse des Asturies. On n'en parlait qu'en tremblant; mais, dans les conversations intimes, le terrible mot de *poison* était dit par les personnes les plus attachées à la reine. On rapportait qu'un jour un courrier, partant pour Naples, fut arrêté et ses dé-

pêches visitées. Elles contenaient des lettres de la princesse des Asturies à sa mère. La malheureuse princesse se plaignait des traitements plus qu'humiliants qu'elle et le prince des Asturies recevaient de la reine et du prince de la Paix. Et la lettre était terminée par des plaintes touchantes sur son sort, des regrets sur son éloignement de sa patrie, et enfin par des craintes très vives manifestées sur son sort à venir. La reine sourit, d'un sourire d'enfer, en lisant ces plaintes touchantes d'un cœur blessé.

— Que faut-il faire? demanda-t-elle à un homme qui était son conseil, car Charles IV n'était là que pour *trôner*.

— Il faut envoyer cette lettre, lui répondit cet *homme*, et puis *nous* verrons la réponse. Elle tracera notre conduite ultérieure.

La réponse n'arriva que trop tôt. Les bruits qui circulaient alors, et d'après lesquels j'ai recueilli tout ce que je rapporte, disaient qu'elle était arrivée le 20 août de l'année 1805 et que le jour de la Saint-Louis, c'est-à-dire cinq jours après, le parti qui avait été adopté avait reçu son exécution. Ces bruits, du reste, étaient ceux de la plus haute classe et des familles les plus élevées. On disait enfin, et en frémissant, que la princesse des Asturies avait été *empoisonnée*, et que cette résolution avait été prise d'après une ligne de la réponse de la reine de Naples.

« Ma fille, lui disait-elle, je ne conçois pas que vous supportiez ce que vous me racontez... Il n'est pas de trône qui vaille la peine d'être acheté aussi cher... Laissez plutôt celui d'Espagne et venez auprès de moi. Mais si vous ne pouvez vous résoudre à quitter Ferdinand, qui vous donne le peu de bonheur

que vous trouvez dans ce malheureux pays, alors, ma fille, sachez être non pas une faible femme, mais une grande et courageuse princesse. Songez à ce que disait la grande Catherine II : « *Il vaut mieux tuer le « diable que le diable vous tue.* »

Ce fut, dit-on, d'après cette phrase que le meurtre eut lieu. Du moins, je le répète, était-ce le bruit général. Depuis l'avènement de Ferdinand VII, j'ai appris que l'apothicaire qui avait donné le poison était venu s'accuser lui-même; mais je n'étais pas en Espagne alors et ne puis l'affirmer. Ce que je puis certifier, c'est le concours entier qui alors formait cette opinion. Voilà ce que j'écrivis en *France*, voilà ce que j'ai dit lorsque je fus interrogée sur cette mystérieuse et tragique histoire. Le prince des Asturies était dans un si violent désespoir qu'il voulait attenter à sa vie. Il passait toutes les nuits auprès du lit de la princesse dont les souffrances auraient attendri un ennemi.

J'ai conservé de la princesse des Asturies un souvenir d'attachement et de respect que je lui porte non seulement pour ses bontés, mais pour tant de remarquables qualités, tant de vertus qui auraient brillé d'un si vif éclat sur le trône d'Espagne. C'est un grand malheur pour nous qu'elle soit morte. C'est un grand malheur surtout pour l'Espagne. Je suis certaine, et je suis autorisée à le dire, que les affaires de la péninsule auraient été traitées bien différemment à Bayonne si la princesse y eût été.

Je demeurai à Madrid jusqu'aux premiers jours de février. Je voyais, comme je l'ai dit très souvent, l'aimable comtesse da Ega. Nous nous réunissions chez elle. Nous faisions de la musique, car toutes ses sœurs, ainsi qu'elle, étaient musiciennes. La duchesse

d'Ossuna, qui était ce qu'elle est toujours, une excellente et bonne personne, et qui faisait noblement les honneurs de l'Espagne, me donna une charmante fête à sa campagne près de Madrid, à l'*Alameda*. Nous y passâmes une délicieuse journée. Nous y déjeunâmes et ne revînmes à Madrid que le soir. La maison était charmante. Lorsque le roi Joseph était en Espagne, je ne sais pourquoi il ne prit pas l'Alameda pour lui au lieu de la donner au général Belliard. J'aurais mieux aimé l'Alameda que l'Escurial.

Madrid me reverra. Je parlerai plus loin de ses beautés et de ses inconvénients. Je parlerai de Burgos, de Valladolid, de Salamanque et de cette foule de villes en Espagne que j'ai si longtemps habitées. Maintenant je reviens en France.

J'avais reçu de Vienne une lettre de Junot dans laquelle il m'annonçait que l'empereur lui donnerait une mission pour l'Italie, mais que je devais me rendre à Paris pour y faire mon service auprès de Madame mère ; que je devais néanmoins marcher avec prudence, pour ne pas hasarder mon *précieux fardeau*. On sait ce que c'était.

Mon voyage fut heureux, et plus prompt que ne l'avait été l'autre. Je rentrai dans Paris le mardi gras de 1806. Une particularité à remarquer, c'est que j'en étais partie également un mardi gras. Mais quelle différence de sensations! Comme le bonheur en espérances est doux, lumineux à vingt et un ans! Comme on est heureux! Je ne regrette ma jeunesse ni pour ma figure, ni pour mes agréments, mais pour ce beau temps d'illusion.

J'ai parlé du général Lallemand, en disant combien il nous était cher à mon mari et à moi. Il partit pour

l'Amérique en 1802 et s'y conduisit vaillamment. Mais il déplut au général-en chef, qui n'aimait pas les hommes tels que Lallemand, et il revint en Europe, presque en disgrâce.

Un jour, je le vois entrer dans ma chambre avec une jeune personne ravissante de grâce. Elle était grande, sa taille avait cette souplesse du palmier, cette mollesse gracieuse qui n'appartient qu'aux créoles. Sa figure était celle d'une charmante jeune fille, d'une enfant. Et en effet, elle n'était encore qu'une enfant. Ses cheveux étaient blonds, cendrés, ses yeux bleus et doux donnaient un charmant regard. Et puis son pied était si petit, sa main si mignonne, son nez retroussé donnait tant de finesse à sa physionomie, qu'il était impossible de ne pas éprouver un attrait positif en voyant M^me^ Lallemand pour la première fois. Elle avait ensuite, en manière de dents, trente-deux perles bien *orientées* qui brillaient dans une bouche de rose. Ce serait une mode à faire venir que cette façon de mettre comme cela son collier dans la bouche. Mais par sainte Marie! comme le dit M. Barbier[1], n'a pas un tel collier qui veut.

Son esprit est d'une originalité *non copiée* que je n'ai vue qu'à elle. M^me^ Lallemand a été pour moi, à l'époque dont je parle, l'objet d'un attrait très vif, parce que je l'ai jugée spirituelle avec une enveloppe naïve; plus tard, cet esprit s'est développé et a montré qu'il pouvait être d'une trempe plus élevée. J'étais heureuse en pensant à mon retour et aux femmes que j'allais retrouver, de classer ma jeune créole dans un

[1] Délicieuse chanson de M. Barbier, dans le *Talisman* de 1832.

rang tout particulier pour mon propre agrément, et bien aussi, je le croyais, pour le sien propre. Elle était revenue en France avec sa mère, la belle Mme de Lartigues, cette jolie femme que tout Paris a vue rivaliser de luxe avec les plus immenses fortunes. Elle avait cinq cent mille livres de rentes à Saint-Domingue. Un seul jour avait tout anéanti ! Elle avait tenté vainement de retrouver quelques débris lorsque l'armée française avait été au Cap, mais rien ne lui fut rendu. Elle se conduisit en héroïne et donna dès lors à sa jeune fille des leçons de ce courage admirable dont tout récemment encore elle nous a donné des preuves qui ont ajouté le respect à l'amitié de ses amis. Mme Lallemand a fait si longtemps partie de ma famille, surtout par cette amitié de sœur que j'ai toujours eue pour elle, qu'elle est une portion intégrante de tout ce qui me touche pendant bien des années. J'ai donc été obligée de donner ces détails qui, d'ailleurs, ne peuvent qu'être agréables à ceux qui l'aiment.

Aussitôt après mon retour, j'écrivis à Mme la baronne de Fontanges, dame d'honneur de Madame mère, pour lui annoncer mon arrivée et lui demander quel jour désignait Son Altesse Impériale pour que je lui fusse présentée. Mme de Fontanges me répondit immédiatement que le dimanche suivant je serais présentée à Madame avant l'heure de la messe. C'était une grande affaire pour ma jeune tête que de me voir présentée à une personne que j'étais habituée à aimer et à respecter depuis mon enfance, et cela avec cette vieille manière qui portait à vénérer les personnes âgées et à leur montrer une déférence qui ne venait pas de la flatterie, ni d'une pensée obséquieuse.

C'était un bonheur pour moi de voir Mme Bonaparte la mère de l'empereur, traitée enfin comme elle devait l'être, et cela, par son fils. Aussi attendais-je cette journée avec une impatience presque joyeuse.

Si je ne m'étais pas trouvée au moment de faire paraître la quatrième livraison de mes Mémoires, j'aurais répondu plus tôt aux journaux qui parlaient de Madame mère d'une manière si peu vraie. Madame mère, à qui l'on donne si généreusement tant de millions, ne possède pas 80,000 livres de rentes. L'empereur ne donnait qu'à ceux qui dépensaient. Il n'aimait pas les économies. Madame mère n'eut un million par an que lorsque le roi de Westphalie fut à Cassel. Ce qu'elle possède ne peut être que le fruit de ses économies sur ce million, et cela pendant cinq ans Depuis les malheurs de la famille Bonaparte, si elle se refuse toutes ces jouissances de la vie qui sont si douces à son âge, si elle a un extrême amour de l'ordre, c'est pour avoir la possibilité de venir à l'aide de ses enfants. Elle a fait pour eux de très grands sacrifices. C'est une honorable et respectable personne que Madame mère; son nom aurait dû être respecté par des journaux qui, ne la connaissant pas, ont été à la fois injustes et mensongers, peut-être sans le vouloir.. Mais que des journaux légitimistes, donnent des biens illusoires à la famille Bonaparte pour excuser les Bourbons d'avoir manqué à leur parole et de n'avoir tenu aucun des traités qu'ils ont faits avec elle; d'avoir retenu tous leurs biens, les diamants de la couronne, rachetés presque en entier des deniers de l'empereur; d'avoir pris leurs rentes, de les avoir repoussés, exilés. Tout cela se conçoit, parce qu'en cela les journaux légitimistes suivent leur

route. Mais, que d'autres journaux qui font état de rentrer dans une voie de justice, qui ne manifestent plus de haine, racontent des faits inventés à plaisir, voilà ce qui ne peut se tolérer. On est tellement léger sur *les histoires* que l'on rapporte et que l'on recueille en courant sur la famille de Napoléon, que nous avons vu l'autre jour annoncer, comme arrivée la semaine précédente, la mort tragique de l'un des fils de Lucien Bonaparte. Il s'était brûlé, disait-on, la cervelle à bord d'un bâtiment, en allant en Afrique. Et Dieu sait les commentaires sans fin que faisaient les habiles politiques, vrais polichinelles de notre époque. Eh bien, il y a cinq ans, que, en allant aux États-Unis, l'un des fils de Lucien fut tué en nettoyant un de ses pistolets. Mais cela tout naturellement, et puis, il y a cinq ans.

Mais ce qui est plus sérieux que ces erreurs, ce sont les déviations de l'honorable chemin qu'aurait dû suivre la nation. Comme Française, et comme Française aimant ma patrie, je rougis pour elle qu'elle n'ait eu depuis 1830 d'autre souvenir à envoyer à la famille de Napoléon qu'un nouvel exil. Je rougis aussi pour elle qu'un frère de l'empereur, que Jérôme, blessé à la bataille de Waterloo, n'ait de moyen d'existence que la pension que fait à sa femme l'empereur de Russie! Et cette famille infortunée, veut-on savoir comment elle pense, comment s'expriment ceux qui la composent? Voilà ce que m'écrivait dernièrement l'un de ses membres :

« Ma consolation est de penser qu'élevés dans la médiocrité, tous les enfants de cette famille vaudront mieux que s'ils l'eussent été au milieu des grandeurs de la fortune et de la flatterie. »

CHAPITRE XXXII

Retour en France. — Remarques sur l'esprit public dans le midi de la France. — Commerce de Bordeaux. — Mort de M. Pitt. — Son portrait. — La guerre du ministre et du consul. — Les pamphlets. — La mère de Napoléon et ses sœurs. — La *colère du lion.* — Mot de Napoléon. — Douvres et Calais. — La liste des mécomptes. — Le *fiscal* et le *sac de laine.* — Le jeune enseigne. — Les francs-maçons et les roses-croix. — Mme de Fontanges. — Mme de La Rochefoucauld. — Les déjeuners de l'impératrice Joséphine. — Buts particuliers de ces réunions. — La princesse Stéphanie. — Son portrait. — Le grand-duc de Baden. — L'impératrice Joséphine et la reine d'Espagne. — Le costume de cour. — Présentation chez Madame mère. — M. Rollier. — Les six mille francs. — Réfutation du reproche d'avarice.

Je quittai Madrid avec regret. J'y avais été reçue avec une si parfaite cordialité, que je ne pouvais, sans être ingrate, n'en pas conserver de la reconnaissance. Mais la France m'appelait et, si jamais, depuis que j'écris ces Mémoires, j'ai fait comprendre tout ce que je ressens de profondément dévoué pour ma patrie, on doit alors concevoir combien elle devait m'attirer dans ce moment de gloire lumineuse et presque magique dont elle était resplendissante.

L'homme qui lui avait donné cette auréole immortelle en recevait la récompense. Nous n'étions pas alors ce que depuis nous sommes devenus, ingrats et injustes. Nous avions apprécié la valeur des lauriers

dont il avait formé notre couronne, et la France entière le proclamait le plus grand parmi les grands, le plus aimé parmi les plus aimés. Ce sentiment me frappa, surtout en traversant Bayonne et Bordeaux Cette partie de la France avait toujours été contre lui depuis la rupture du traité d'Amiens et depuis l'expédition de Saint-Domingue. Le commerce de Bordeaux, violemment attaqué par ces deux événements, ne pouvait, il faut le dire avec justice, reconnaître du malheur par de l'amour. Les peuples veulent aussi que l'on songe à eux et, dans cette lutte avec l'Angleterre, ils furent toujours oubliés. Cependant lorsque je repassai par Bordeaux, un an plus tard, je fus confondue de la différence que *douze mois* avaient apportée dans cette ville, la seconde de l'empire, et par sa nombreuse population, et par son importance commerciale. Sans doute l'esprit public n'en était pas totalement changé, mais avec un peu de soin, il était évident que l'empereur pouvait le conquérir entièrement. L'un des magistrats chargé de l'administration de la ville lui faisait alors bien du mal. Je ne puis le nommer, parce que mon sentiment, bien qu'il soit fortifié de l'opinion générale, ne doit pas se présenter à l'avenir comme accusateur d'un homme qui ne fut pas coupable, mais seulement maladroit et encore imbu des maximes d'une époque que, pour notre propre gloire intérieure, nous aurions dû, dès cette époque, mettre dans un profond oubli.

Avant de quitter l'Espagne, j'avais appris une nouvelle qui était d'une immense importance dans le jeu politique de l'Europe. C'était la mort de M. Pitt. Je connaissais la manière de penser de l'empereur à

l'égard de M. Pitt, et je me doutai que cette nouvelle avait dû faire sur lui une profonde impression. Je dirai plus, il dut en être *content;* et prétendre qu'il eut de la joie de la mort de M. Pitt, n'est pas avancer une chose hasardée.

On sait dans le monde que Napoléon ne l'aimait pas. On sait qu'il était son ennemi, parce qu'on connait l'aversion de l'empereur contre l'Angleterre. Mais ce qui est moins connu, c'est que M. Pitt et le général Bonaparte étaient *ennemis personnels*. La chose, toute extraordinaire qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins vraie. Comment est-elle venue? Voilà ce qui est difficile à pouvoir éclaircir. Ce que je sais, c'est que déjà, à l'époque de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte, le général Bonaparte ne pardonnait pas à l'Angleterre, et il avait raison, la violation du repos des familles, en faisant imprimer des correspondances entières et particulières. Des divorces, des suicides, des duels, des familles séparées à jamais, des enfants frappés de bâtardise, tout ce qu'une torche de furie peut secouer d'infernal et allumer d'incendie, fut le résultat de cette conduite du ministère britannique. Les affaires de Saint-Jean d'Acre survinrent ensuite, puis le traité d'El-Arich. M. Pitt fut accusé avec raison de tout, encore plus que le duc de Portland et de tous ceux qui tinrent le gouvernail de l'Angleterre pendant la folie du roi. M. Pitt était influent à cette époque et l'était à juste titre. Son influence, au lieu de se diriger vers un but conciliateur, ne servit qu'à brouiller les cartes. Le général Bonaparte fit quelques tentatives pour gagner M. Pitt à la France, lorsqu'il arriva au consulat. Les propositions furent mal faites, quoique assez

habilement pour ne pas compromettre. Mais le premier consul eut tout le désagrément d'un échec. Il le sentit, et peut-être trop fortement pour un homme comme lui. Mais j'ai déjà dit combien il était sensible à des faits puérils. Il prit dès lors M. Pitt dans une de ces antipathies positives qui ne peuvent être vaincues. Il fit rechercher sa vie dans tous ses détails; et les journaux français, les journaux anglais de l'opposition retentirent bientôt de diatribes du plus mauvais goût. Qu'en advint-il? Que M. Pitt, qui n'était pas de la race des anges, fit à son tour une descente non pas sur les côtes, mais dans la famille du premier consul et que les objets les plus sacrés et les plus chers de son attachement furent, à partir de ce jour, livrés à tout ce qu'une plume méchante, et souvent spirituelle, peut relater et présenter au public, entouré d'un cadre, quelquefois de faits inventés mais aussi quelquefois de vérités, et que l'Europe entière se mit à lire, avec tout l'intérêt du scandale, des biographies sur la mère et les sœurs du premier consul.

La première qui tomba dans les mains de Napoléon le mit dans un état si violent, qu'à la seconde on n'osa pas lui traduire toute la vérité. Mais il fallut pourtant bien arriver à dire les choses comme elles étaient, et la colère de Jupiter recommença. Dans ce temps-là, c'était bien un peu comme dans Homère; et lorsqu'il fronçait le sourcil, notre Jupiter, le monde s'en ressentait. Mais au lieu de s'en prendre à M. Pitt, avec du canon, Napoléon continua cette guerre d'injures avec une telle âcreté, que bientôt les personnalités outrageantes renvoyées par le parti ennemi furent de telle nature, que rien ne peut donner une idée juste de la fureur de Napoléon, lorsqu'il lisait un

pamphlet, une de ces mille et une productions que les folliculaires de Londres, pour faire d'ailleurs leur cour au ministre, tout en gagnant de l'argent, faisaient pleuvoir par milliers sur les côtes de France.

On sait qu'à l'époque du traité d'Amiens, M. Pitt ne voulut pas demeurer au ministère pour ne point signer, disait-il, la *honte* de l'Angleterre et se trouver en rapport avec un homme qu'il considérait *comme l'ennemi du genre humain*. La haine qu'il y avait entre ces deux hommes est peut-être l'une des plus fortes qui aient jamais existé. On sait qu'ils ne s'aimaient pas, et voilà tout. Mais à ce point où cette haine est parvenue, à moins d'en avoir été témoin, on ne peut la comprendre.

L'empereur, qui savait dès lors ce qu'il voulait, et qui bâtissait déjà les fondations de son vaste édifice, ne voyait qu'un obstacle réel et terrible, et c'était M. Pitt. Cet homme aurait entravé toutes ses opérations. Cet homme eût été devant lui comme un spectre. Pendant vingt-trois ans que M. Pitt a été aux affaires, quelle influence n'a-t-il pas eue sur celles de la France! C'était en vain que Napoléon disait souvent, en parlant de lui :

— Guillaume Pitt est grand ministre jusqu'à Douvres, à Calais, je n'ai plus peur de lui.

Cela n'était pas vrai. Guillaume Pitt était un habile homme et l'était partout. Et Napoléon en avait, non pas peur, parce qu'il n'avait peur de personne et de rien, mais il le haïssait et le redoutait, comme on craint un homme de talent qui est votre ennemi. Et cependant M. Pitt n'était pas un grand homme.

Elevé à l'école de son père, lord Chatam, M. Pitt était entré aux affaires, dès l'âge de vingt-quatre

ans, nourri de maximes peut-être un peu puériles, comme sacrifiant trop aux discussions et aux débats parlementaires. Il était éloquent, et le savait. Il voulait briller à la tribune et sacrifiait souvent à ce désir l'avantage de la raison silencieuse. Lui, si froid, si réservé d'ailleurs, devenait alors, comme nous, bavard et argumentateur. Sa haine contre la France était déraisonnable et celle qu'il avait vouée à Napoléon l'était tout autant. Son inflexible opposition à tous nos gouvernements, quels qu'ils fussent, montra de la passion, mais non pas du génie. Sans doute, il a servi sa patrie, mais le salut de l'Angleterre, est peut-être plutôt le résultat des fautes de l'empereur, que de la persévérance de son système politique.

M. Pitt est qualifié de grand homme chez les Anglais. C'est encore là une de ces réputations sur lesquelles il faudrait bien que la justice et la raison portassent le marteau pour la démolir. On ne peut ainsi donner le titre de grand homme. Il faut fouiller bien avant dans la vie d'un ministre surtout qui a tenu dans ses mains pendant vingt-trois ans la destinée d'un empire. Eh bien, que voit-on dans M. Pitt?

Une haine constante contre notre révolution. C'est en suivant les impulsions de cette haine, bien plus que par les moyens judicieux qu'il a employés, qu'il nous a fait du mal. La route qu'il avait ouverte, et dans laquelle il a constamment marché, et qui était longue et dangereuse, fut celle qu'il voulut toujours suivre; et pourtant elle a mené l'Angleterre bien près de sa ruine. Que l'on prenne les journaux anglais eux-mêmes; c'est eux que je consulte en ce moment. C'est dans les journaux du ministère britannique, dans le *Times* surtout, ce journal la terreur

de la tribune ministérielle, que je trouve la liste de tous les échecs [1] de M. Pitt, toutes les fois qu'il a voulu tenter des combinaisons politiques de la guerre continentale. C'est en cela peut-être que Napoléon trouvait base pour appuyer ses sarcasmes.

— Le financier fiscal, le tacticien du sac de laine n'est pas fort pour les plans [2] d'attaque, disait-il en riant.

Et la chose était vraie. Lorsque M. Pitt mourut, il laissa l'Angleterre dans un état de souffrance anxieuse, qui n'était que trop motivé, et l'Europe dans une incertitude que l'empereur rendait encore plus redoutable. Et ce qu'on peut affirmer, je crois, sans crainte d'être démenti, même par ses compatriotes, c'est que ce n'est pas la continuité de ses maximes administratives et politiques qui ont amené la perte de la France — car le coup qu'elle reçut alors fut un coup mortel — et le salut de l'Angleterre, du moins son salut momentané, ce sont les fautes de son adversaire, dont surent profiter des hommes médiocres, tels que lord Castlereagh et Sidmouth. Ils eurent au moins le talent de savoir bien jouer les cartes que le hasard leur avait données belles.

La mort de M. Pitt fit une très forte sensation en Espagne. L'Angleterre était avec ce malheureux royaume dans un état d'hostilité trop violent et trop

[1] Voyez du 9 septembre 1793; 5 avril, 15 mai, 22 juillet 1795; 29 mars, 15 mai, 8 octobre, 22 octobre 1796; 19 octobre 1797; 8 décembre 1798. Voyez un premier article au 18 octobre 1799; 20 mars 1800; 19 février; 20 octobre 1801; 25 mars 1802; 26 décembre 1805.

[2] Tous ces plans ont été non seulement renversés, mais nuisibles à leur pays.

terrible dans ses résultats, pour que l'animosité n'eût pas une raison véritablement fondée à s'adresser au premier ministre du gouvernement britannique. M. Pitt, pendant qu'il était aux affaires, avait exprimé son opinion sur l'alliance de l'Espagne avec la république française, en plein parlement, avec si peu de mesure même, qu'en Angleterre il en fut blâmé. Sa mort fut donc une sorte d'*holocauste* offert aux mânes des marins engloutis à Trafalgar. A Vittoria, la maison dans laquelle je logeais, et qui était celle de la personne la plus considérable de la ville, avait été complètement illuminée pour célébrer cet événement « si *heureux pour* l'Espagne », me disait mon hôte.

— Mais comment a-t-on permis que vous fissiez cette démonstration ? lui demandai-je, car enfin, vous célébriez la mort d'un homme, d'un chrétien ?

— Lui ! un chrétien !

Et la figure de l'Espagnol exprimait une foule de sentiments étranges.

— Lui un homme ! Mais je n'en ai pas demandé permission, d'ailleurs. J'ai donné un bal... Mais, madame, comment pouvez-vous dire que M. Pitt était chrétien ? Il était protestant ! Il était hérétique !

Je ne savais pas alors ce que j'ai appris depuis mon second voyage en Espagne, c'est que les Anglais et une partie de l'Allemagne passent pour païens, aux yeux de beaucoup d'Espagnols. Cette différence de *consubstantiation* et de *transsubstantiation* leur paraît une monstruosité. Le culte de la Vierge, qu'ils professent, eux, avec une sorte d'idolâtrie même, bien loin de le repousser, et qui est entièrement banni de la religion protestante la leur fait considérer

comme une entière hérésie. J'ai vu plus tard, dans la guerre de la Péninsule, de bien singuliers effets produits par le besoin qu'avaient les Espagnols de ménager les Anglais, et le fanatisme religieux qui leur faisait une foi de les haïr.

A Bordeaux et à Bayonne, cette mort de M. Pitt avait également produit une sensation des plus vives. Bordeaux espérait enfin qu'un nouvel ordre de choses allait éclore, et que l'empereur serait moins difficile dans ses exigences avec un autre ministère ; car l'esprit de M. Pitt se promenait toujours de Windsor à Whitehal et à Westminster, même pendant le ministère de M. Fox.

Je logeai à l'hôtel Fumelle, à Bordeaux, ainsi que je le faisais toujours. J'y retrouvai une personne que ma mère avait connue autrefois, et qui venait de sa terre, le château de Pierrefonds, pour embrasser son fils, qui s'était échappé miraculeusement des prisons d'Angleterre. Ce jeune homme était enseigne tout simplement et avait été pris à Trafalgar. Il avait été bien traité d'abord, parce qu'il était, je crois, franc-maçon rose-croix, je ne sais de quelle association ; et tout ce que la *fraternité* peut offrir, il l'eut et en abondance. Puis vinrent des ordres, des ordres rigoureux, et le pauvre prisonnier fut étroitement resserré. Alors, comme il n'avait pas donné de parole, il s'échappa en se déguisant trois fois différemment.

Il était jeune, assez laid, mais ayant à peine de la barbe, et offrant l'aspect d'une fille, grande, forte, d'*un beau brin* de fille enfin. En résumé il était en France, embrassant sa mère, frappant d'un pied joyeux le sol de sa patrie, et jurant à l'Angleterre

une haine éternelle. Cependant il en parlait de manière à la faire estimer et redouter.

— Le nombre des vaisseaux *commissionnés*, disait-il (c'était en 1806), s'élevait à *sept cent quarante*, dont cent trente de ligne, vingt de cinquante à soixante canons, et cent quarante et quelques frégates. Et tout cela *gréé;* tout cela prêt à marcher, tout cela garni d'équipages instruits et parfaitement habiles.

Lorsqu'en racontant à l'empereur qui me fit des questions réitérées pendant bien des jours sur mon voyage et sur les plus petites particularités, je lui parlai du jeune *Pierrefonds*, de tout ce que je lui avais entendu dire de son voyage à lui-même et des remarques qu'il avait faites, l'empereur me fit donner son adresse et son nom. Et deux mois après j'appris, par une lettre de sa mère, que son fils avait été nommé à un grade supérieur.

« C'est probablement pour le dédommager du tort que lui a fait sa captivité, m'écrivait-elle; car je ne conçois pas comment lui est venu ce bonheur. C'est bien le cas de dire que souvent il vient en dormant[1] ».

Je rentrai dans Paris le mardi gras. J'en étais sorti également un mardi gras.... Mon Dieu! que j'étais heureuse d'y revenir! Certes, je n'étais pas ingrate envers Dieu, qui me permettait de revoir ma patrie. Ma patrie! Comme alors ce mot était gracieux à dire! La France! Je suis Française! Lorsqu'on disait: « Je suis Français! » alors la tête se relevait d'elle-même

[1] J'ai rapporté ce fait, parce qu'il montre combien l'empereur faisait attention aux moindres paroles.

avec fierté, on éprouvait au cœur une sensation tellement puissante que souvent, *moi* qui l'ai ressentie dans toute sa chaleureuse inspiration, je sentais mes yeux se mouiller lorsque je voyais mon pays honoré, vénéré dans la personne d'un faible femme, et cela, parce qu'elle était Française, parce qu'elle portait le nom de l'un des braves enfants de la France.

Le lendemain de mon arrivée, j'écrivis à M^me^ la baronne de Fontanges, dame d'honneur de Madame, en lui demandant quel jour je pouvais me présenter à Son Altesse impériale, non seulement pour lui rendre mes devoirs, mais pour prendre possession de ma place de dame pour accompagner... La réponse me parvint le soir même. M^me^ de Fontanges me prévenait que Son Altesse impériale me recevrait après la messe, le dimanche suivant... Nous étions au jeudi.

Le vendredi matin, j'eus la visite d'une personne assez subalterne, qui vint rôder autour de ma cheminée, en me demandant si j'avais le projet d'attendre que j'eusse vu Madame pour aller aux Tuileries... La demande n'était naturelle d'aucune façon... J'y répondis, tout franchement, que j'avais l'intention et la volonté de me rendre aux Tuileries ; mais que, tenant encore peut-être aux *usages* de cour auxquels j'avais été assujettie pendant longtemps, je croyais plus convenable d'attendre que j'eusse vu *ma princesse*, et que j'eusse reçu mon *introuisation*... Après le départ de cette personne, je réfléchis, et je vis clairement qu'elle n'était pas venue de son propre mouvement... Je ne voulus *pas blesser*, car je connaissais les termes où l'on en était de *belle-mère* à *belle-fille*, et j'étais bien déterminée à n'être pour rien dans les

nuages que l'étiquette devait faire flotter incessamment sur l'horizon impérial dans une famille aussi nombreuse dont aucun des membres, excepté l'impératrice, n'avait de tradition à cet égard, même de souvenir. J'écrivis à M^me^ de La Rochefoucauld pour lui demander quel jour je pourrais présenter mes devoirs à Sa Majesté. M^me^ de La Rochefoucauld me répondit à l'instant même qu'ayant pris les ordres de l'impératrice, elle était chargée par elle de m'inviter à déjeuner pour le lendemain matin et de me dire de ne pas manquer de lui conduire sa filleule, ma petite Joséphine. Mon orgueil maternel fut heureux de cette bonté, car Joséphine était une ravissante enfant, avec ses joues de rose, contre lesquelles venaient tomber de grosses boucles de cheveux ressemblant à des torsades de soie de Piémont, et puis toute la finesse, la grâce de ses charmantes manières. Je soignai sa toilette plus que la mienne et je me rendis le lendemain matin, à dix heures et demie, aux Tuileries avec ma fille.

En parlant de la cour impériale, c'est une chose intéressante à faire connaître que les déjeuners de l'impératrice Joséphine. C'était une manière d'être toute particulière qui n'existe dans aucune cour ; et pour le dire avec vérité, l'impératrice donnait à ces heures du matin un charme tout à fait spécial. On était ordinairement quatre ou cinq personnes. L'impératrice n'invitait presque jamais que des femmes, et presque toujours les invitations étaient verbales. Il y avait bien certainement une intention autre que celle de faire faire une chose gracieuse à l'impératrice, dans l'indulgence de l'empereur et sa facilité à permettre ces réunions qui avaient lieu dans le plus

extrême intérieur des Tuileries, et, pour ainsi dire, sous la présidence de la souveraine. Lorsque l'empire fut établi, Napoléon fut assez sévère pour l'exigence d'une étiquette même rigoureuse, et en cela, il était parfaitement conséquent, comme en tout. Cela était non seulement nécessaire pour la monarchie qu'il rétablissait, mais bien encore pour tous les gouvernements possibles *chez nous*. Un frein, quel qu'il soit, est indispensable aux Français aussitôt qu'ils se trouvent face à face avec la puissance. La Terreur avait pour étiquette le tribunal révolutionnaire et le bourreau, pour maître des cérémonies. Il n'était pas à craindre aussi qu'on se raillât d'elle. Au commencement de l'empire, donc, il fallut être non seulement sévère, mais exigeant, pour que la machine marchât dans une route convenable. L'empereur aurait donc défendu les déjeuners de l'impératrice s'ils n'eussent été même pour lui, quoique absent, un moyen souvent employé pour arriver par des routes inaperçues à un but que lui seul connaissait. J'ai vu à cet égard des choses surprenantes, dont j'étais moi-même l'instrument sans le savoir. Que de fois la même situation s'est trouvée celle de beaucoup de ces dames sans qu'elles s'en soient jamais doutées ! L'empereur, qui alors voulait déjà mettre en activité son malheureux *système de fusion*, permettait les déjeuners de l'impératrice et s'en servait d'une manière très utile à son plan. On y invitait beaucoup de femmes qui, dans l'origine de l'empire, n'étaient pas admises aux grands cercles de la cour, ni même au spectacle. Là, j'ai vu une foule de noms qui, du reste, plus tard, ont figuré, ainsi que nous le verrons, dans l'*Almanach impérial*, et cela de leur plein gré, et en

suite de plusieurs lettres écrites au grand chambellan même, mais qui alors, enfin, ne paraissaient vouloir se rattacher qu'à *M^me^ de Beauharnais* comme à l'une des leurs. Ah ! que j'ai vu de singuliers sujets de proverbes, dont M. Théodore Leclerc ferait de bien jolies pièces avec son aimable talent ! Oui, j'en ai vu beaucoup.

J'ai conservé un souvenir particulier de ce déjeuner, où l'impératrice me fit inviter à mon retour, par une circonstance qui eût également frappé toute autre personne. Lorsque j'arrivai dans le grand salon jaune, qui était après celui de François I^er^ [1], j'y trouvai une jeune personne dont la grâce, la fraîcheur, la physionomie toute charmante, me frappèrent de surprise. Elle vint à moi en souriant, quoiqu'elle ne me connût pas, et se baissant pour se mettre au niveau de Joséphine :

— Oh ! la ravissante créature, s'écria-t-elle. Voulez-vous venir avec moi, mon ange ?

Et la prenant dans ses bras, elle l'emporta aussitôt en courant à l'extrémité du salon. Joséphine, qui n'était pas du tout une farouche personne, goûtait fort cette façon d'être accueillie ; elle y répondit de son mieux, et quelques minutes n'étaient pas écoulées que la connaissance était complète. Je n'avais pas eu le temps de demander à M^me^ d'Arberg quelle était cette jolie et gracieuse personne, lorsque l'impératrice sortit de son appartement intérieur. Son

[1] Bien que l'on changeât les tableaux qui ornaient ces salons, cependant celui de François I^er^ demeurait plus qu'aucun autre dans cette pièce, et nous lui avions donné ce nom. C'était le salon immédiatement avant le salon jaune.

accueil fut aussi bon, aussi complètement aimable qu'elle le pouvait faire, et nous savons tous que, lorsqu'elle le voulait, elle y excellait. Elle m'embrassa, me dit avec le ton de la plus extrême bienveillance combien elle était *contente* de me revoir :

— Et ma filleule, ajouta-t-elle, ne me l'avez-vous pas amenée?

Joséphine, accoutumée aux bontés de sa marraine, accourut aussitôt qu'elle l'aperçut. Pour la chère petite, il n'existait aucun frein d'étiquette ni de convenance.

— Ah! ah! dit l'impératrice, voilà déjà Stéphanie faisant la partie de Joséphine. Vous ne connaissiez pas ma nièce, me dit-elle tout bas; regardez-la, et dites-moi si elle n'est pas charmante?

Je pouvais répondre, sans crainte d'être reprise comme *flatteuse de cour*, que l'impératrice avait grandement raison, car j'ai rencontré peu de femmes qui m'aient paru aussi agréables que M^lle^ Stéphanie de Beauharnais l'était à cette époque. Tout ce qui peut plaire, comme bonne grâce, comme bonnes manières, charmant visage, tournure élégante, elle réunissait tous les avantages qu'une femme peut souhaiter au milieu du monde et, dans une fête, elle était sûre d'y plaire généralement, car elle était bien jolie et bien avenante, ce qui la faisait admirer des hommes. Et cependant les femmes le lui pardonnaient, parce qu'elle était bonne et prévenante pour toutes. Elle était fille de M. de Beauharnais le sénateur, cousin du mari de l'impératrice, et fiancée du prince héréditaire de Baden. Son futur, que je vis quelques jours après, ne me parut pas être digne d'elle sous le rapport de l'extérieur de sa personne.

J'ai conservé de cette matinée un souvenir qui jamais ne m'a quitté.

L'impératrice me parla longuement de mon voyage en Portugal, et me fit une foule de questions sur la reine d'Espagne et la princesse du Brésil. Je pensais, en y répondant, à la curiosité des autres princesses en me parlant de l'impératrice et je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup d'œil un peu gai sur moi-même, en me voyant l'interprète, si je l'avais voulu, de trois têtes couronnées, et trois têtes féminines encore. Je répétai seulement à l'impératrice ce que la reine d'Espagne m'avait dit d'agréable sur elle et je fus impénétrable sur le reste de la conversation, qui, au fait, avait été curieuse sans bienveillance. Oh! je devenais tout à fait diplomate L'impératrice me parla de Madame :

— Je suis bien fâchée que l'empereur ne vous ait pas mise auprès de moi, au lieu de vous placer auprès de ma belle-mère, me dit-elle. Cette maison vous sera désagréable, bien sûrement. Tout le monde y est vieux, comme si l'on avait pris une portion de la cour de Louis XV. Vous si jeune et si gaie, comment allez-vous vous arranger dans cette manière de tombeau ?

Malgré toute la bonté de l'impératrice, et quelque agréables que fussent ses paroles, je savais très bien qu'il lui était fort égal que je fusse ou non dans la maison de Madame. Je reçus donc les marques de sa bienveillance comme je le devais, mais sans y attacher aucune importance d'ailleurs. J'évitai même de répondre à ce qu'elle me dit relativement à Madame, dont la manière de vivre n'était que trop souvent le sujet des plaisanteries de la cour. Et, pour le dire

avec vérité, je n'en ai jamais vu le moindre sujet. Je ne cherche pas ici à établir une défense de Madame mère, mais je dis seulement que tout ce qu'on a dit d'elle n'était pas vrai en ce qui la touchait personnellement. Je répondis à l'impératrice que Madame avait été bien bonne pour moi depuis mon enfance et que j'étais certaine que dans ma jeunesse elle aurait toute l'indulgence dont j'avais sans doute besoin ; qu'au reste je tâcherais de ne mériter aucun reproche. Et ce que je disais à l'impératrice, je le pensais, car Madame était considérée par moi comme une seconde mère. Jamais je ne pouvais oublier qu'à une époque où la mienne était mourante, elle et la reine d'Espagne, alors M^me^ Joseph Bonaparte, vinrent me chercher, croyant que j'étais orpheline. Ce souvenir m'est encore présent et me fait rendre un tribut de reconnaissance à celles qui furent toujours bonnes pour moi.

Nous avions un costume de cour, composé, comme on le sait, d'une jupe courte et d'une longue traîne. Je ne sais pourquoi ce costume n'était pas adopté pour les présentations chez les princesses de la famille impériale. Comme j'avais déjà été présentée à l'empereur et à l'impératrice, et que ma présentation à Madame était une chose d'étiquette appartenant à sa maison, je ne mis donc ni *traîne* ni *cherusque* et, me bornant à la robe à queue, j'en mis une de satin blanc, avec une belle parure de perles, et je me rendis le dimanche 25 février à l'hôtel de Madame mère, situé rue Saint-Dominique, et qui est aujourd'hui l'hôtel du ministère de la guerre.

Madame mère n'avait pas été élevée à la dignité de princesse dans la famille impériale, en même temps

que ses filles et ses belles-filles, ainsi que je l'ai observé précédemment, par la raison de son attachement fidèle à son fils malheureux et proscrit [1]. Heureusement pour lui que l'empereur revint à des sentiments plus dignes de sa grandeur, et que Madame fut rappelée de Rome et placée dans le rang qui lui appartenait comme mère de l'empereur. A l'époque où je revins de Portugal, elle était déjà depuis longtemps en possession de son titre et de sa fortune, et pour parler avec une entière justice, elle soutenait l'un en digne et noble matrone, et faisait honorablement l'emploi de ce que lui donnait l'empereur. Elle n'avait alors que cinq cent mille francs, et sa cour d'honneur lui en coûtait près du cinquième.

Lorsque j'arrivai, je lui fus présentée par M^me^ de Fontanges qui me nomma à elle. Elle prit aussitôt la parole et, quittant la cheminée auprès de laquelle elle était, elle vint à moi.

— Ah! vous n'avez pas besoin de me nommer M^me^ Junot, lui dit-elle. C'est un enfant à moi. Je l'aime comme ma fille et j'espère qu'on lui rendra sa place auprès d'une vieille femme le plus agréable possible, car c'est bien sérieux pour vous, n'est-il pas vrai, madame Junot?

Je répondis à Madame comme je le devais, et ce fut en lui affirmant que j'étais enchantée, puisqu'on m'avait désignée pour faire partie de l'une des maisons des princesses, que ce fût la sienne que l'empe-

[1] Dans la critique en *manière d'éloge* qu'on a bien voulu faire de mes Mémoires dans le feuilleton du *Temps* (10 décembre 1832), mais qui du reste est faite par un homme d'esprit et de bonne compagnie, on s'est trompé en disant que Madame était auprès de Jérôme, c'est auprès de Lucien.

reur eût choisie. Et lorsque Madame me demanda si je prendrais un *long congé* pour me reposer de ma route, je lui dis que le congé avait été assez long, puisque j'avais l'honneur de lui appartenir depuis le mois de mai de l'année précédente et que je n'avais pas encore fait de service auprès d'elle. J'étais donc à ses ordres et je prendrais mon service aussitôt qu'elle l'ordonnerait.

— Eh bien ! me dit-elle, que ce soit le plus tôt possible.

Il fut convenu que ce serait pour le dimanche suivant et je pris congé, Madame devant aller dîner avec l'empereur. Ce qui avait lieu tous les dimanches régulièrement, à moins d'un empêchement fort important.

Le lendemain matin, à peine était-il dix heures, que l'on m'annonça M. Rollier, intendant de la maison de Madame. Je le connaissais, parce qu'il avait épousé une Corse et que j'avais entendu souvent prononcer son nom à ma mère. Il avait la réputation de l'homme le plus probe et le plus intègre, et méritait cette réputation : c'était un *honnête homme*. Je ne concevais pas beaucoup quel rapport nous pouvions avoir ensemble, car à cette époque j'étais un peu insouciante de ce qu'on appelle le matériel de la vie. Je devais apprendre plus tard que c'est cependant ce qui fait tout agir en ce monde. En recevant mon brevet, je ne m'étais nullement inquiétée si des appointements étaient attachés à ma place auprès de Madame. C'était cependant de cela que venait m'entretenir M. Rollier. Il m'apportait une année entière de mes appointements, car ils avaient commencé à courir du jour où j'avais été nommée et Madame lui avait donné l'ordre

de me les apporter. Je voulus me défendre de recevoir cet argent, puisque j'avais été absente, mais M. Rollier me dit que Madame serait fâchée que je le refusasse. Et, quoique cela fît une assez forte somme, je le pris.

J'ai raconté ce trait, qui est en apparence peu intéressant, parce qu'il donne, selon moi, une idée fort différente du caractère que l'on prête à Madame. Certes, si elle eût été aussi avare, il faut dire le mot, qu'il a plu à une certaine classe de gens de la représenter, elle aurait trouvé là une occasion toute naturelle d'économiser une somme de six mille francs, et elle l'aurait fait avec d'autant plus de facilité que j'aurais été bien loin de le trouver mauvais et conséquemment de m'en plaindre. C'est ainsi, c'est avec des faits qu'il faudrait toujours réfuter de sottes paroles n'ayant d'autres bases que des paroles elles-mêmes.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

Inquisition de Davout. — Anecdote plaisante du camp de Bruges. — Le général Lamothe. — Affaire du général Fournier. — Opinion sur les hommes qui entouraient Napoléon. — M. Quatremère de Quincy. — Portique triomphal à la place du grand Châtelet. — Réponse de Napoléon au conseil général de la Seine. — Cavalerie de mer inventée par M. Quatremère-Disjonval. — Moyens de repousser les boulets de canon et de naviguer sans navire, par le même. — Le général Mathieu Dumas. — Disgrâce de M. Quatremère-Disjonval. —Napoléon à Arras. — Accueil cordial qu'il fait à mon mari. — Ma correspondance avec M^me^ de Limoges, aujourd'hui vicomtesse de Puthod. — Voyage à Boulogne. Incidents remarquables. 1

CHAPITRE II

Distribution des croix à Boulogne. — Mon mari nommé grand officier de la Légion d'honneur, puis grand-croix. — Noblesse d'âme de l'empereur. — MM. Auguste et Édouard de Colbert. — Reproches de l'empereur à Junot. — Junot demande conseil à Berthier, puis à Duroc. — Billet de ce dernier à mon mari. — Opinion

sur l'expédition d'Égypte. — Désunion entre le général en chef et les officiers supérieurs. — Les cheiks turcs. — Appréciation de Kléber. — M. Édouard de Colbert, aide de camp de Junot. — Napoléon lui refuse la croix. — Ma querelle avec mon mari à ce sujet. — Comment l'empereur se vengeait. — Serment des légionnaires à cette époque. — Rœderer. — Création des 24 grands-officiers de l'empire. — Voyage à Boulogne, à Douai et à Saint-Omer. — Le général Bourcier. — Mme Gaillan et sa famille. — Camp du général Soult. — Lettre de Mme de Puthod. — Mme Pétiet et sa fille. — Amours de M. Alphonse de Colbert. — M. Pétiet, intendant général des armées. — Sa biographie 20

CHAPITRE III

L'empereur passe une grande revue à Arras. — Détails sur la réception qui lui est faite. — Mmes Laplanche-Mortière et Pierron. — M. Maret. — Le général Suchet. — L'empereur me fait une visite. — Ses paroles gracieuses. — Mon embarras. — M. Goudmetz. — Satisfaction de l'empereur. — Son ordre du jour. — Son apparition au théâtre d'Arras. — Il traite mon mari avec une touchante bonté. — Pension de 30,000 francs donnée à Junot sur la cassette de l'empereur. — Mot de Napoléon. — Certain major envoyé *chez nous* pour y apprendre son métier. — Arrêt affiché à la porte de l'évêque d'Arras. — L'empereur fait un accueil flatteur à M. de Limoges. — Portrait de M. Necker 35

CHAPITRE IV

Château de Coppet. — Détails d'intérieur. — Appréciations de Mme de Staël. — Son ambition politique. — Représentations théâtrales à Coppet. Acteurs : MM. le comte de Sabran, Charles de Labédoyère, marquis de Palmella et Mme de Staël. — Retour de Mme de Staël à Paris. — Éloignement de l'empereur pour cette femme célèbre. — Inauguration de l'ordre de la Légion d'hon-

neur à l'hôtel des Invalides. — Étrange discours de M. de Lacépède, grand-chancelier..... 50

CHAPITRE V

Préparatifs de la fête de Boulogne. — Nous partons pour Boulogne. — Le général Laplanche-Mortière et sa femme. — Mme B... — La baraque du maréchal Berthier. — Le trône et les drapeaux. — Les 24 grands-officiers de l'empire. — *Le grand maigre* — Le caporal compatriote de Lannes. — La parfaite égalité. — Le fauteuil de Dagobert. — Le casque de Bayard. — Le bouclier de François Ier. — Les 30,000 hommes dans la vallée au pied de la tour d'Ordre. — La maréchale Ney. — Son portrait. — Duo de *Don Juan*. — M. de Brigode. — Impression commune le jour de la fête. — Ouragan. — Arrivée de la flottille. — Chavirement. — Colère de l'empereur. — Jupons enlevés. — Perruque et chapeau à la mer. — Mme B... en enfant de chœur. — Sauce ajoutée par la pluie à un dîner de 3,000 personnes. — Bal et fête brillante..... 61

CHAPITRE VI

Nous partons pour Calais. — L'hôtel de Dessein. — Ma conversation avec l'empereur. — Sa bizarre manie de vouloir tout connaître. — Ses questions. — Retour à Arras. — Redoublement d'activité. — Loi somptuaire pour les costumes de cour. — Le *Louvre* du peuple. — Mot de Napoléon. — Habit brodé. — M. Levacher. — La ville de Lyon. — Le premier consul acceptant son premier hommage et la favorisant. — C'est pour elle qu'il met un habit brodé. — La cravate noire et les bottes. — Mot d'Eugène Beauharnais..... 77

CHAPITRE VII

Paroles du cœur de l'empereur à Junot. — Lettres closes pour le sacre. — Singulier aspect de Paris. — M. et

Mme de Lachaise. — Joseph Lebon. — Arras. — Les massacres. — Joseph Lebon aux Oratoriens. — Arrivée à Paris. — Aspect de Paris. — La fenêtre aux trois cents francs. — Ivresse de Paris en 1804. — Le pape à Paris. — Son portrait. — Le général Cervoni. — La harangue. — L'épouvantail. — Position du pape. — Le mandement d'un évêque républicain. — Joseph Bonaparte assiégé dans son palais de Rome. — Mort de Duphot. — Les jésuites..... 88

CHAPITRE VIII

Formation de la nouvelle cour. — Le faubourg Saint-Germain et les femmes de généraux. — Mme de Larochefoucauld. — La dame d'honneur bossue. — Mme Ma... — Mme Savary. — Mme de Ca... — Mmes La... et Du... — La maison des princesses. — M. d'Aligre. — L'aventure des souliers de bal. — La princesse Élisa. — L'empereur la compare à la duchesse du Maine. — Querelle du frère et de la sœur. — Mme Leclerc revient de Saint-Domingue. — Le veuvage et la Vénus *suicide*. — Le prince Borghèse. — Le nouveau marié. — Visite à Saint-Cloud. — La robe brodée en diamants. — Elle est princesse avant les autres !..... 103

CHAPITRE IX

Disgrâce de Marmont vivement ressentie par Junot. — A qui fallait-il l'attribuer ? — Marmont colonel général des chasseurs. — Sa femme. — Décret du peuple présenté par le Sénat conservateur à Napoléon. — 2,579 votes négatifs. — 3,575,000 votes affirmatifs. — Cérémonie du sacre. — Junot porte la couronne de Charlemagne. — Description de Notre-Dame. — Le pape et son trône. — Travée des grands-officiers. — Arrivée de l'empereur. — L'impératrice Joséphine. — Chute d'une petite pierre qui va frapper l'empereur. — Présage. — Anciens souvenirs. — Longue conversation avec Napoléon. — La dame du palais. — La

juge de paix de canton. — Monge. — Discours de M. Siméon. — Renvoi des Stuarts..... 116

CHAPITRE X

Junot est nommé ambassadeur en Portugal. — Il hésite avant d'accepter. — Portrait de M. Lageard de Cherval, parent de M. de Talleyrand. — Prévention de l'empereur contre M. Lageard. — Les amis de Junot lui conseillent de se rendre aux désirs de l'empereur. — Sir Robert Fitz Gérald et sa femme. — Expédient burlesque du maréchal Lannes. — Question de prééminence. — Le maréchal est rappelé. — Adieux de Junot à la ville de Paris. — Lettre remarquable aux maires et au préfet. — La ville fait hommage à Junot d'une épée. — Remerciements de Junot aux habitants et aux autorités. — Conseils donnés par Cambacérès. — Conduite de ce dernier le 8 floréal. — Ma répugnance à quitter Paris. — Ouverture du Corps législatif. — Paroles de l'empereur. — Discours du ministre de l'intérieur. — Lettre de Napoléon au roi d'Angleterre. — Étranges commentaires sur cette démarche. — Levée de 60,000 hommes. — Pacification de la Vendée. — Départ d'une escadre. — Le général Joseph Lagrange. — Prise de l'île anglaise la Dominique. — Instructions détaillées que me donne l'empereur avant notre départ pour le Portugal.. 136

CHAPITRE XI

Mes préparatifs de départ pour Lisbonne. — Notre maison montée sur un pied magnifique. — L'état-major de Junot est dissous. — M. le colonel Laborde seul l'accompagne à Lisbonne. — MM. Verdières et van Berchem. — Aventure des ânes et des coqs. — Les arrêts, le punch et la vieille hôtesse. — Les fanfares autour des remparts. — M. de Limoges et la vicomtesse de Puthod. — La miniature volée. — Singulière épître du voleur. — Son audace et son sang-froid — Perte de mes boucles d'oreilles. — Colère du prince Eugène. — La fête des maréchaux.....

CHAPITRE XII

empereur devient amoureux. — Mme ***. — Le bal du ministre de la guerre. — Les olives. — Déclaration indirecte. — Diners de cour et dîners dans la rue. — Comparaison. — Déjeuners à la Malmaison. — Réflexions de l'empereur sur la toilette. — L'impératrice Joséphine. — Les femmes blondes et maigres. — Conversation avec l'impératrice. — Mme de La Vallière. — Le roman servant de bréviaire. — M. de Lima, ambassadeur de Portugal. — Ses sottises. — M. d'Araujo, ministre des affaires étrangères en Portugal. — Son portrait. — Scène de voleurs. — Frayeur du secrétaire. — La montre et la chaîne. — M. de Talleyrand et M. de Cherval. — Portrait de M. de Rayneval. — Adieux de Junot à l'empereur. — La parole d'honneur de l'empereur..... 170

CHAPITRE XIII

Départ de Paris le mardi gras 1805. — Mon chagrin. — Incidents de notre voyage à travers la France. — Le canon tiré sur notre route. — Les maires et les préfets. — Les perdreaux truffés de Barbezieux. — Angoulême et sa fonderie. — Le Carbon-Blanc et le yacht de la ville de Bordeaux. — Description de la ville. — M. Charles Lacroix. — Beauté de la préfecture. — Notre promenade en ville. — Lettre que j'écrivis à cette époque à la vicomtesse de Puthod. — Notre voiture se brise. — Ma fille. — Appréciation du préfet de la Charente. — Le général Pommereuil. — Les jurements. — Grand dîner. — La violette double. — Le printemps et la France. — Adieux. — Le château Trompette et Tropette. — M. de Talleyrand au séminaire. — M. de Cherval. — Notre départ de Bayonne. — Portrait du prince de la Paix. — La grisette et la femme de qualité. — La maison de Madrid. — L'empereur et les secrets à double partie... 189

CHAPITRE XIV

Notre entrée en Espagne. — Tableau de ce pays. — Parallèle de son état, de ses ressources, en 1805 et 1806, et ce qu'il fut plus tard. — Réflexions détaillées sur les mœurs, les habitudes, les préjugés, le caractère des Espagnols. — Quel rang l'Espagne doit occuper parmi les autres nations. — Mot remarquable de l'empereur à la suite d'une conversation avec moi..... 209

CHAPITRE XV

Physionomie de l'Espagne et du Portugal avant la guerre. — L'empereur attache une grande importance à être l'allié de ces deux pays. — Fanatisme national des Espagnols. — Détails sur la famille royale et le prince de la Paix. — Parallèle de ce dernier avec Orloff, favori de Catherine. — Impôt sur les voitures. — Beauté des routes. — Inscriptions. — Recherches historiques et statistiques sur Madrid. — Mme de Beurnonville. — Son aimable réception. — Pourquoi les lumières de la civilisation pénètrent difficilement en Espagne. — Dévotion des femmes espagnoles. — Passion des Espagnols pour les spectacles, les joûtes, les tournois. — Mot du comte d'Aguilar. — Orgueil castillan. — La duchesse d'Ossuna. — Les marquises de Santa-Cruz et de Camarasa. — La marquise d'Ariza. — Mme Carrujo. — Sa fille Mme la comtesse Merlin. — Mes douze premières années. — La marquise de Santiago. — Ses ridicules. — Le sourcil postiche..... 227

CHAPITRE XVI

Mon mari conçoit du prince de la Paix une opinion favorable. — Portrait de la princesse des Asturies. — Curieuse origine de la faveur du prince de la Paix. — Titre de prince conféré en Espagne aux étrangers seulement et aux membres de la famille royale. — Appré-

ciation impartiale du prince de la Paix. — Il tient tête à l'Inquisition. — Junot se rend près du roi à Aranjuez. — Ma présentation. — Vieux restes des coutumes féodales. — Pont du Mançanarez. — Pont de Tolède. — Le château de M. Aguado à Petit-Bourg. — Ma toilette de présentation. — Cérémonial. — Proscription des gants blancs. — La camareira mayor. — La reine me fait le plus gracieux accueil. — Son portrait. — Charles IV. — Ses habitudes. — Détails intéressants sur sa vie privée. — La reine d'Etrurie. — Mon embarras. — Questions nombreuses que m'adressent le roi et la reine d'Espagne 244

CHAPITRE XVII

Particularité importante de ma visite à Leurs Majestés. — Mon étonnement à la vue du prince de la Paix et sa singulière tenue. — Réflexions que me suggéra cette circonstance. — Union du prince de la Paix avec une princesse de la maison de Bourbon. — Étranges commentaires sur ce mariage. — Haine de la princesse de la Paix pour son mari. — Mme Tudo. — Anecdote bizarre. — Faveur d'un jeune garde du corps. — Passion malheureuse du roi pour la musique. — Ma présentation à la princesse des Asturies. — Mauvaise humeur du prince des Asturies. — Hésitation de Junot. — Le comte de Campo d'Allange. — Notre promenade dans les jardins 262

CHAPITRE XVIII

Souvenirs d'Aranjuez. — Cérémonial. — Retour à Madrid. — Singulière aventure. — Mes rapports d'intimité avec Mme de Beurnonville. — Heureux instants passés dans la maison de l'ambassadeur. — Dîner et surprise. — Tallien. — Conduite de Tallien au 9 thermidor. — Conférences de Junot avec le prince de la Paix. — Ports d'Espagne. — Son alliance avec la France. — Notre

départ de Madrid. — M. le comte da Ega, ambassadeur de Portugal. — Portrait de la comtesse da Ega..... 278

CHAPITRE XIX

Mon mari est traité avec tous les honneurs dus à un ambassadeur de France. — Mauvaise humeur de Charles IV contre Louis XVIII. — Le soldat usurpateur. — Ordre de la Toison d'or. — Lettre absurde de Louis XVIII au roi d'Espagne. — Acceptation de la couronne d'Italie par l'empereur. — Discours de Napoléon manquant de franchise. — Quel était le vrai but de l'empereur. — M. le marquis de Buonaparte. — Couronne de Lombardie. — *Mémoires* de Gohier empreints de fiel et de haine. — Talaveyra da Reyna. — Des dragons nous donnent une aubade. — Soldats espagnols demandant l'aumône. — Projet de faciliter l'écoulement du Tage. — Le clergé s'y oppose *au nom de Dieu* et en qualifiant le projet *d'attentatoire aux dogmes sacrés*. — Quel est en Espagne le sens de l'expression *états*. — Portrait de la duchesse d'Albe. — *La Mesta*..... 291

CHAPITRE XX

Province de l'Estramadure. — Le coche de *colleras*. — Aventure qui m'arrive dans ce pays. — Ma manière de voyager. — Visite inattendue de Jérôme Bonaparte. — Détails sur Jérôme. — Colère de l'empereur en apprenant son mariage. — M. Alexandre Le Camus, depuis comte de Furstenstein. — M^lle^ Paterson. — Sa ressemblance avec la princesse Borghèse. — Ma conversation avec Junot. — Mes présages se réalisèrent. — Pont d'Almaraz. — Entêtement de nos muletiers. — Le fameux Gonzalès de San-Sébastien. — Le *Puerto*. — Chêne vert de la péninsule. — Le village de Joray Cego. — Bonne réception que nous font les autorités de Truxillo..... 306

CHAPITRE XXI

La Guadiana. — Les montagnes de Santa-Cruz. — Dangers courus sur la route de Madrid à Badajoz. — La *venta*

del Despoblado. — Ma crainte des brigands. — Mon adresse au pistolet. — Mme Thomières. — Les assassins de la route du Confessionnal. — L'impunité. — Les pauvres matelots français. — La *posada* de San-Pedro. — Terreur et dégoût. — L'homme assassiné. — L'instrument de torture. — Frayeur de mes femmes. — Colère de Junot. — Départ de San-Pedro. — L'entêté muletier. — Voiture versée. — La ville au trois noms. — Le prince de la Paix. — Badajoz. — Les coups de canon.. 321

CHAPITRE XXII

Singulière différence entre le Portugal et l'Espagne. — Trinité portugaise. — Le Juif, le Nègre et le Portugais en une seule personne. — Réception à Estremoz. — Junot, premier aide de camp de l'empereur. — Venda do Duque. — Montemor-o-Novo. — Coup d'œil sur l'Alemtejo. — Le *foral*, les *provedors* et les *juiz de fora.* — Béranger, ou *le diable m'emporte*..... 340

CHAPITRE XXIII

Arrivée à Lisbonne. — Aspect de la ville et des environs — Adage portugais. — Le frère du maréchal Sérurier. — Calembour de l'empereur. — Le banquier français. — Bizarrerie du cérémonial. — L'ambassadeur de Louis XV et celui de Napoléon. — Ordres donnés par le ministre des affaires étrangères pour la réception de Junot. — Le vendredi saint. — La fièvre jaune en Andalousie. — Visite de *la santé*. — Gouvernement du Portugal. — Le yacht du prince du Brésil. — Notre débarquement. — Le comte de Castro Marino. — Usage absurde relatif à l'installation des ambassadeurs en Portugal. — La voiture du comte de Castro Marino. — La collation diplomatique. — Procès-verbal de la réception de M. le comte de Châlons, ambassadeur de Louis XVI. — M. le duc de Coigny et sa petite-fille Mme Sébastiani. 349

CHAPITRE XXIV

Physionomie politique du Portugal. — Don Miguel et don Pedro. — Maison du général Lannes. — L'ermitage d'Araujo. — Projets du grand Pombal. — Costumes. — Invasion des modes françaises. — Présentation à la cour. — Le palais de Quélus. — Le prince régent. — Cortège magnifique de Junot. — Question de l'empereur. — La princesse du Brésil. — *Les yeux doux.* — Manie de Napoléon. — Junot marquis. — Le prince et la princesse du Brésil. — Stupéfaction du prince du Brésil. — Le schako de hussard. — Le prince et l'uniforme. — Mes paniers et ma peur. — Junot se fâche. — Mon *enharnachement.* — Mon entrée en voiture. — Ma présentation. — Entretien avec la princesse du Brésil. — Sa curiosité. — L'impératrice Joséphine. — Portraits de la princesse Isabelle et de la princesse veuve..... 368

CHAPITRE XXV

Réception et cérémonial. — La camareira mor. — Les dames du palais par terre. — Ma position à Lisbonne. — Parallèle de lord Fitz Gerald et de sa femme. — Lord Strankford. — M. d'Araujo et son mannequin. — Lord Strankford et les révérences. — Le comte del Campo Alange. — M. de Castro. — Sa figure de conspirateur. — M. Camille de los Rios. — L'ambassade d'Autriche à Lisbonne. — Les trois sœurs. — L'oreille tirée. — Le comte de Villaverde. — Le gros ventre. — Le gigot. — Les douze verres d'eau. — Le vicomte d'Anadia. — Le nonce du pape. — L'amoureux de soixante-quinze ans. — Les lunettes vertes. — Les bonbons. — Conversation avec l'empereur..... 386

CHAPITRE XXVI

Influence des femmes en Portugal. — Noblesse de Lisbonne. Le duc de Cadaval. — Le grand seigneur et le

cuisinier. — Le mémoire de 50,000 francs. — La partie de pharaon. — Le peuple et les grands. — Les compliments. — Le marquis de Loulé et Henri IV. — Les *trois Grâces*. — Société de Lisbonne. — Le comte de Lima. — La comtesse da Ega. — Ratification de traité. — Le maréchal et le prince régent. — Le prince du Brésil en mascarade. — L'ordre du Christ. — Le valet de chambre chevalier. — Cérémonie de la Sainte-Chapelle. — Les mantelets de crêpe blanc..... 402

CHAPITRE XXVII

Cérémonie des chevaliers du Christ *au Cœur de Jésus*. — On m'accueille avec les honneurs militaires. — Un sermon portugais. — L'omelette royale. — *Le Coraçaon de Jesu*. — Sommes exorbitantes qu'il a coûtées. — Le Portugal placé entre deux craintes, celle de l'Angleterre et celle de la France. — Mes reproches à M. d'Araujo. — Succès de la flotte du vice-amiral Missiessy. — Le maître de chant Naldi. — Montre volée. — Singulière manière de punir un voleur. — M^lle^ Naldi enfant. — M^me^ la comtesse de Sparre. — Bienfaisance de Naldi. — Opéra de Lisbonne. — Crescentini. — Les sopranos... 422

CHAPITRE XXVIII

Situation géographique et statistique de Lisbonne. — Combats de taureaux. — Le fameux Pépé. — La salle de spectacle du marquis de Pombal. — Résidence de Belem. — Les jardins de *Quinta da Raynha*. — Le bouquet du jardinier d'Abrantès. — Je suis asphyxiée. — Départ de Junot pour la campagne d'Austerlitz. — La flottille anglaise. — Le feu éclate dans l'appartement de M. de Rayneval. — Cause bizarre de l'incendie..... 437

CHAPITRE XXIX

Montagnes de Cintra. — Erreur de lord Byron. — *Child-Harold*. — *Torre di Bugio*. — Fort *San-Jaõ*. — Lisbonne

ville de guerre. — Ressemblance avec Auteuil. — Les garnisons d'émigrés. — Le régiment de Mortemart. — Celui de Castries. — Mes promenades. — La reine folle. — Le soufflet. — Les têtes couronnées. — La roche d'émeraude. — Le cœur d'un preux. — La moustache en gage. — Le couvent de liége. — Bonne nouvelle. — Madame mère. — Le brevet. — L'amiral Villeneuve. — Combat du Finistère. — Défaite honteuse. — Compensation. — Le capitaine Baudin. — *La Topaze* et *la Blanche*. — Victoire et honneur..... 453

CHAPITRE XXX

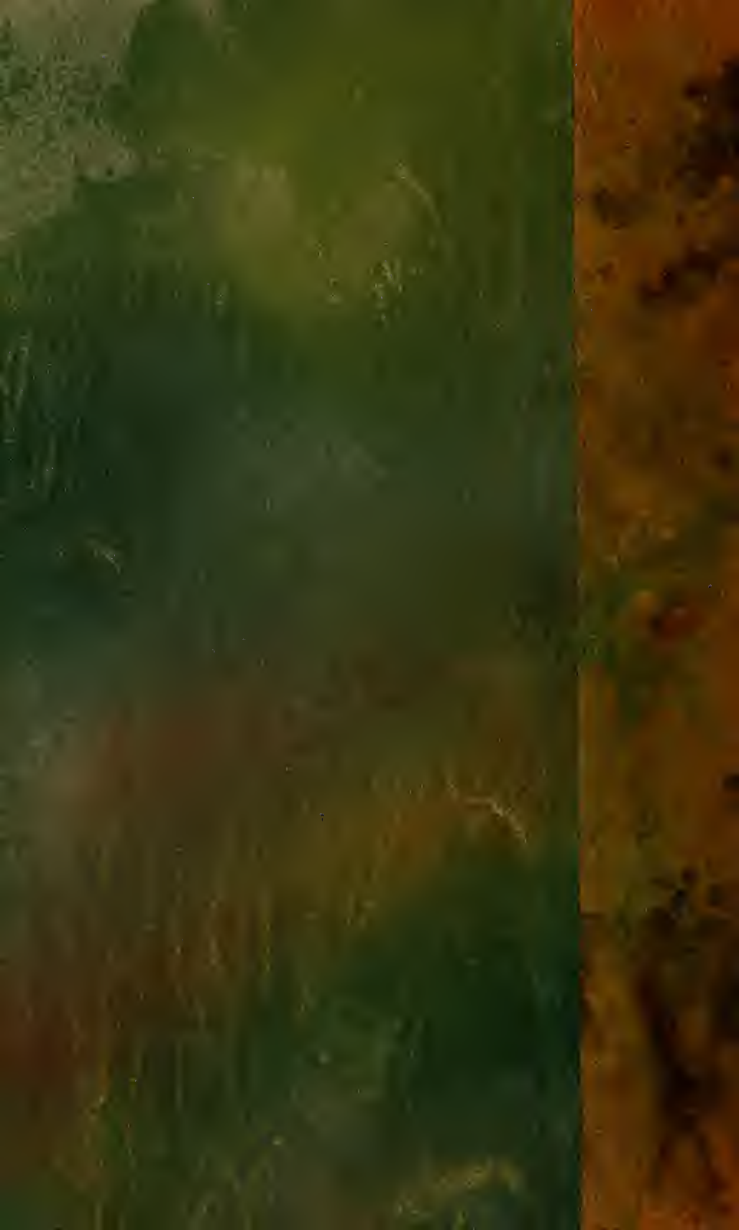
Transformation. — Affreuse tempête. — Dangers. — Combat de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Mot de l'empereur. — Le capitaine Baudin. — L'amiral Villeneuve. — Conseils de Decrès. — L'amiral Gravina. — Sa querelle avec Villeneuve. — La flotte anglaise et la flotte combinée. — Mort glorieuse du contre-amiral Magon. — Villeneuve fait prisonnier. — Mort du général Gravina. — Victoire d'Ulm. — Oudinot vainqueur à Wertingen. — Occupation d'Augsbourg. — Combat d'Elchingen. — Occupation de Weissembourg. — Entrevue de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. — L'empereur entre dans Vienne.... 477

CHAPITRE XXXI

Fête à bord de *la Topaze*. — Le nonce en habit de taffetas lilas. — L'ambassade d'Espagne. — Le comte Sabugal. — Don Camille de los Rios. — La frégate élégante. — Les santés à coups de canon. — Un nonce ivrogne. — Un combat sur mer. — Les hourras. — Le soldat et la sorcière. — L'Inquisition. — Le porteur de reliquaire. — Le soldat converti. — Départ de Lisbonne. — La grossesse *orageuse*. — Arrivée à Madrid. — La princesse des Asturies. — Agonie. — Mort..... 505

CHAPITRE XXXII

Retour en France. — Remarques sur l'esprit public dans le midi de la France. — Commerce de Bordeaux. — Mort de M. Pitt. — Son portrait. — La guerre du ministre et du consul. — Les pamphlets. — La mère de Napoléon et ses sœurs. — La *colère du lion*. — Mot de Napoléon. — Douvres et Calais. — La liste des mécomptes. — Le *fiscal* et le *sac de laine*. — Le jeune enseigne. — Les francs-maçons et les roses-croix — Mme de Fontanges. — Mme de La Rochefoucauld. — Les déjeuners de l'impératrice Joséphine. — Buts particuliers de ces réunions. — La princesse Stéphanie. — Son portrait. — Le grand duc de Baden. — L'impératrice Joséphine et la reine d'Espagne. — Le costume de cour. — Présentation chez Madame mère. — M. Rollier. — Les six mille francs. — Réfutation du reproche d'avarice.. 528

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). 34.519.